THRACO-DACICA

ACADÉMIE
DES SCIENCES
SOCIALES
ET POLITIQUES
DE LA
RÉPUBLIQUE
SOCIALISTE
DE ROUMANIE
INSTITUT
D'ARCHÉOLOGIE
BUCAREST

EDITURA
ACADEMIEI
REPUBLICII
SOCIALISTE
ROMÂNIA

Travaux parus aux Editions de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie

● **Inscripţiile antice din Dacia şi Scythia Minor.** Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris Antiquae. Vol. I. Sous les soins de I. I. Russu, 1975, 265 p.

● **Fontes Historiae Daco-Romanae. III. Scriptores Byzantini, Saec. XI — XIV.** Ediderunt: Alexandru Elian et Nicolae Şerban Tanaşoca, 1975 ,569 p.

● *PIPPIDI, D. M.*, **Scythica Minora.** Recherches sur les colonies grecques du littoral roumain de la mer Noire, 1975, 314 p.

● *NICOLĂESCU-PLOPŞOR, DARDU* et *WOLSKI, WANDA*, **Elemente de demografie şi ritual funerar la populaţiile vechi din România** (Eléments concernant la démographie et le rituel funéraire chez les populations anciennes de Roumanie), 1975, 292 p.

● *ROMAN, PETRE*, **Cultura Coţofeni** (La culture Coţofeni), 1976, 107 p. + 118 pl.

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES DE LA
RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE
INSTITUT D'ARCHÉOLOGIE – BUCAREST

THRACO-DACICA

Recueil d'études à l'occasion du IIe Congrès International de Thracologie

(Bucarest, 4—10 septembre 1976)

Edité par les soins de
CONSTANTIN PREDA, ALEXANDRU VULPE
et CICERONE POGHIRC

Secrétaire de rédaction:
ADRIANA STOIA

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
BUCUREȘTI 1976

Coperta și supracoperta de: *Șalar Theodor*

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

Calea Victoriei 125, București, România

Table des matières

A. HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE

Avant-propos 7

Forward 10

RADU VULPE, Histoire des recherches thracologiques en Roumanie. 13

PETRE I. ROMAN, Zur kulturellen Grundlage der thrakischen Bronzezeit 53

ALEXANDRU OANCEA, Branches de mors au corps en forme de disque 59

EMIL MOSCALU, Die frühhallstattzeitlichen Gräber von Meri (Gem. Vedea, Kr. Teleorman) . 77

ALEXANDRA BOLOMEY, Inventory of the Animal Bones from an Early Iron Age Grave. . 87

ATTILA LÁSZLÓ, Über den Ursprung und die Entwicklung der frühhallstattzeitlichen Kulturen in der Moldau 89

MIRCEA IGNAT, Découvertes du Hallstatt thrace dans le département de Suceava 99

VIRGIL MIHĂILESCU-BÎRLIBA, The akinakai of Moldavia. A new discovery. 109

PETRE ALEXANDRESCU, Pour une chronologie des VI^{e} — IV^{e} siècles 117

KURT HOREDT, Fragen der dakischen Latènechronologie 127

ALEXANDRINA D. ALEXANDRESCU, A propos des fibules « thraces » de Zimnicea . . 131

GAVRILĂ SIMION, Les Gètes de la Dobroudja septentrionale du VI^{e} au I^{er} siècle av.n.è. . . 143

OCTAVIAN ILIESCU, Trois monnaies de Seuthès III 165

CONSTANTIN PREDA, Sur les monnaies thraco-gètes — imitations de type macédonien. . 169

VLAD ZIRRA, Le problème des Celtes dans l'espace du Bas-Danube 175

LIGIA BÂRZU, Sur le caractère de certaines fosses daces découvertes à Bratei (dép. de Sibiu) 183

ALEXANDRU VULPE, La nécropole tumulaire gète de Popeşti 193

ALEXANDRU VULPE et EUGENIA POPESCU, Une contribution archéologique à l'étude de la religion des Géto-Daces 217

DARDU NICOLĂESCU-PLOPŞOR, Considérations anthropologiques sur l'ensemble rituel géto-dace de Conţeşti-Argeş 227

ZOLTÁN SZÉKELY, Nouvelles données sur la culture géto-dace du sud-est de la Transylvanie. 231

HADRIAN DAICOVICIU, Le caractère de la société et de l'Etat daces à l'époque classique. . 241

I. GLODARIU, L'origine de la conception architectonique des sanctuaires daces circulaires. . 249

SEVER DUMITRAŞCU, Dacian fortifications in Crişana 259

NICOLAE GOSTAR, ΚΑΥΚΟΗΝΣΙΟΙ (Ptolémée, III, 8, 3) 265

V. CĂPITANU und V. URSACHI, Brad und Răcătău, zwei getisch-dakische befestigte Siedlungen (Kreis Bacău) 271

G. POPILIAN, Traditions autochtones dans la céramique provinciale romaine de la Dacie méridionale 279

GH. BICHIR, Les Daces libres de l'époque romaine à la lumière des données archéologiques . 287

GHEORGHE DIACONU, Getisch-dakische Elemente in der Sîntana de Mureş-Kultur. . . . 309

B. LINGUISTIQUE

ARITON VRACIU, Sur la méthodologie des recherches dans le domaine des rapports linguistiques du thraco-dace et des autres langues indo-européennes 315
G. IVĂNESCU, Le mot roumain d'origine thraco-dace **arţar** «érable» et le traitement de l'occlusive palatale *ḱ dans le thraco-dace. 327
CĂTĂLINA DUMITRAȘCU, L'oscillation *l/r* en position intervocalique dans la langue des Thraco-Daces 329
MIRCEA-MIHAI RĂDULESCU, A Dacian Substratum Word: Romanian *miel* 331
C. POGHIRC, Thrace et daco-mésien: langues ou dialectes? 335
Abréviations 349

Avant-Propos

A chaque hiver prolongé et rigoureux, ma pensée se reporte à cet homme d'au-delà de l'histoire, qui erra désespérément par un hiver de dizaines de milliers d'années, et dont on vient de retrouver le crâne en Roumanie. Son destin me semble celui d'un être fraternel. Et c'est avec piété que mon esprit se dirige vers la mémoire de son héroïque sosie du Pays des Mythes, ce Prométhée qui plaça dans l'âtre de nos ancêtres du Paléolithique, tant éprouvés par les glaciations successives, une étincelle de la foudre céleste.

Le Congrès de Bratislava, consacré à la vie dans le Néogène, ainsi que le Symposium international de New York, consacré aux problèmes de l'Australopithèque, ancêtre du genre humain, ont de nouveau insisté sur l'importance particulière de la découverte de Bugiulesti (Roumanie), dans laquelle on voit une preuve de la plus ancienne présence humaine sur le continent européen.

Nous pouvons affirmer aujourd'hui que nous sommes en possession de données scientifiques certaines, partiellement homologuées sur le plan mondial, et que l'un des premiers exemplaires décisifs du processus d'anthropogenèse, sur la voie de l'Homo sapiens *— celui-là même que la préhistoire salue pour avoir obtenu, avant tout être humain, le feu par voie artificielle, muni de ses seuls armes et outils de silex — habita aussi, il y a plus de mille millénaires, le territoire de la Roumanie.*

Avec le retrait des glaces vers le nord se manifestent dans la vie de ce pionnier de l'Humanité les signes d'une activité spirituelle proprement dite, et même d'un souci artistique. L'art ancien de Roumanie atteint pendant le Néolithique un développement remarquable, par rapport aux documents de civilisation conservés sur le territoire d'autres pays. La statuette, par exemple, connue sous le nom du « Penseur » (exposée au Musée d'Histoire Nationale de Bucarest) marque un des sommets de la sculpture néolithique; c'est un véritable chef-d'œuvre, d'un niveau atteint aussi par ceux de « l'homme de Cucuteni » et d'autres encore.

Vers l'an 2 000 av. n. è., notre ancêtre pensant rencontrait ses pareils, venus par vagues successives de trois côtés de l'horizon; établi dans les limites indéterminées de son histoire et de sa géographie propres, il apprivoisa le cheval et, ainsi monté, fit son entrée dans l'Age du bronze en adorateur du Soleil, source de la lumière et du feu. Mille autres années plus tard, ses arrière-petits-fils transmettront à la civilisation de la première époque du fer les traditions du bronze de Thrace et les richesses du sous-sol carpatique.

Puis, avec la parution des armes connues dans le cadre de la « Culture Basarabi », les tribus géto-daces se séparent de la masse des Thraces, au cours d'une période de guerres, marquée sur les rives du Danube par l'échec de l'expédition de Darius I, « l'hôte » évoqué par Eminescu dans le célèbre monologue de Mircea l'Ancien. Enfin, avec l'utilisation multilatérale du fer, paraît ce miracle qui allait marquer le progrès du penseur autochtone et dont l'importance égale presque le geste légendaire de Prométhée : les Géto-Daces adoptent le tour du potier et s'engagent dans la production de céramique fine, vases et cruches d'une beauté remarquable, qu'ils rempliront de leur vin fameux lors des festins de victoire.

En achevant cette simple rétrospective qui nous conduit à la période classique de la civilisation géto-dace, glorieusement illustrée par l'or et le pouvoir du grand Burébista, nous ne pouvons pas faire abstraction de son caractère principal, dont l'histoire ancienne de la Roumanie a tout le droit de s'enorgueillir : « c'est le travail des hommes libres et non pas celui des esclaves qui représente, dans l'Etat dace, la source principale des biens matériels ». La suite des événements est connue, du moins dans la mesure où l'attestent les documents découverts jusqu'ici.

Ce sont, conservés dans les secrètes archives de la terre, des souvenirs personnels de ce genre que cet homme, ces hommes plutôt ont coutume de raconter lorsque nos archéologues les rencontrent.

Dans le silence de la nuit d'hiver, un homme réfléchit. Venu, semble-t-il, de très loin, on dirait qu'il se repose, comme un voyageur de retour au foyer, porteur d'une longue histoire qu'il n'a pas encore contée. Son histoire s'intitule : Un million d'années d'Humanité.

Le présent volume, composé à l'intention du II^e Congrès international de Thracologie (Bucarest, 4—10 septembre 1976), réunit des études d'histoire, d'archéologie, de numismatique, ou concernant la langue et la religion des Thraces et des Géto-Daces. A quelques études de synthèse consacrées à l'histoire des recherches de thracologie en Roumanie et à des problèmes de chronologie de l'époque La Tène géto-dace, le recueil ajoute la présentation de plusieurs aspects isolés, ainsi que des résultats des principales fouilles archéologiques de ce vaste domaine. On remarque en premier lieu des études et des informations inédites sur les débuts de la civilisation thrace et du très florissant Age du bronze. Dans cet ordre d'idées, l'attention est retenue par des recherches récentes portant sur le processus de consolidation de l'unité de l'Age du bronze en Thrace, après 1200 av. n.è.

Il est naturel que la plupart des articles s'attachent à la période ancienne et « classique » de l'histoire du groupe humain qui vers le milieu du I^er millénaire av.n. è. s'est individualisé, au cœur de l'ancien territoire thrace, en tant que branche de la grande famille des Thraces : les Géto-Daces.

La civilisation des siècles VI—IV av.n.è., les premiers ateliers qui frappèrent des monnaies géto-daces à la fin du IV^e et au III^e siècle av.n. è., les relations géto-daces au II^e siècle av.n. è., le caractère de la société et de l'Etat géto-dace sous Burébista et Décébale, ainsi que les recherches effectuées dans plusieurs cités (davae) *géto-daces nouvellement découvertes, tels sont les thèmes que les chercheurs roumains se sont efforcés de développer dans le présent volume et dont ils soulignent la signification historique. Le phénomène complexe représenté par la fusion entre les civilisations romaine et géto-dace, l'examen de la persistance de l'élément autochtone dans la Dacie romaine et hors des frontières de cette province font l'objet d'autres articles d'histoire et d'archéologie.*

De la synthèse ethnique et culturelle daco-romaine est née une civilisation de contenu roman, unitaire sur le territoire de l'ethnogenèse roumaine. Les articles placés en fin de recueil examinent les éléments de tradition géto-dace dans la langue roumaine moderne, ainsi que des problèmes concernant la langue dace en soi.

Le contenu et la variété des thèmes abordés, la valeur et l'interprétation des nouvelles découvertes archéologiques font du volume Thraco-Dacica *une contribution importante à une meilleure connaissance de l'histoire et de la culture des Thraco-Daces.*

Au même titre que les rapports et les communications présentés au Congrès, le présent recueil contribuera à compléter le tableau général de l'état actuel des recherches roumaines de thracologie.

MIHNEA GHEORGHIU

Président de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques de la République Socialiste de Roumanie

Forward

Whenever a severe winter comes and goes, I think of that man beyond history, roaming without hope through a winter tens of thousands years long, whose skull was recently uncovered on our country's territory. And I ponder over his destiny as if he were very much one of us. My mind then piously reverts to Prometheus, his heroic fellow creature of the Land of Ancient Myths, who brought a fragment of the divine lightning into the shelter of his Palaeolithic ancestor, handing him the fire.

The Bratislava Congress devoted to life in the Neocene and the New York International Symposium on the issues of the human species ancestor (Australopithecus) focused on fresh views of the important discovery made in Romania (Bugiulești) which is considered as telling proof of Man's oldest presence in Europe.

We can safely say that we are now in possession of certain scientific data, partially validated worldwide, according to which one of the first conclusive samples of the anthropogenic process on its way to "homo sapiens" — the one who, armed with flint weapons and tools, is hailed by prehistory for having obtained fire by artificial means (for the first time ever by man) also lived on Romania's territory more than a thousand millenia ago.

Following the northward retreat of ice sheets, the life of that pioneer of Humanity shows signs of spiritual manifestations, and even of artistic pursuits. Romania's ancient art reached a remarkable stage of development in the Neolithic, as compared with documents of civilization preserved in other countries. For instance, the statuette known as "The Thinker" (which is kept in the Bucharest Museum of National History) marks one of the apexes of Neolithic sculpture. A real masterpiece, it ranks along the culture of "the man of Cucuteni" and many others.

By about the year 2000 B C that thinking ancestor met with his fellow human beings arrived in successive waves from three corners of the world and, after settling in the yet undetermined borders of his history and geography, he tamed the horse and entered the Bronze Age riding this horse, worshipping the Sun, the source of fire and light. Another thousand of years later, his great-grandson will hand down the traditions of the Thracian Bronze Age to the civilization of the first Iron Age together with riches of its Carpathian subsoil.

Later on with the appearance of the weapons known by the "Basarabi Culture", the Geto-Dacian tribes moved away from the Thracian mass in a period of wars, marked on the Danube by the failure of the expedition of Darius the First, that "guest" evoked by Eminescu's poem in the famous monologue of Mircea the Old. And, last but not least, together with the diversified utilization of iron, appears that miracle almost as important as Promotheus' legendary gesture which was to mark the progress of the autochtonous thinker: the Geto-Dacians adopt "the potter's wheel" and pass to fine ceramics, to the lovely pots and pitchers in which they will drink their good wine at their victory feasts.

Ending this simple retrospect with the classical period of Geto-Dacian civilization gloriously illustrated by the gold and power of the Great Burebista, we cannot overlook its characteristic feature, in which Romania's ancient history takes great pride, namely that "it is the work of free people, not the work of slaves that was the source of material goods in the Dacian state". What followed is common knowledge to all, though only to the extent to which it has been attested by documents discovered so far.

Whenever this man, or rather, these men meet our archaeologists, they tell them about such personal memories, which are all kept in the secret files of the earth.

In the quiet of the winter night, a mann is wrapt in thought. He comes from afar and looks as if taking a rest here, at the end of his journey, with a long story yet untold. His story is "A million years in Humanity".

The present volume, compiled for the 2nd International Congress of Thracology (Bucharest, September 4—10, 1976) includes studies concerning the history, archeology, numismatics, language and religion of the Thracians and Geto-Dacians. Besides the synoptic studies on the history of Thracology researches in Romania and chronology problems of the Geto-Dacian Latène epoch, the volume contains presentations of some particular aspects, as well as the findings of the most important archaeological diggings in this vast field of research. First, mention should be made of fresh studies and data on the beginnings of the Thracian civilization and the flourishing Bronze Age. In this respect, the latest researches devoted to the process of consolidation of the unity of the Thracian Bronze Age after 1200 B C compel the researchers' attention.

As is but natural, most of the papers deal with the old and "classical" period of the history of the Geto-Dacians who, about the middle of the 1st millenium B C became individualized in the ancient Thracian abode, as a branch of the great family of the Thracians.

The civilization of the 6th—4th centuries B C, the beginnings of the Geto-Dacian mintage at the end of the 4th c. B C and in the 3rd c. B C, the relations of the Geto-Dacians in the 2nd c. B C, the character of the society and of the Geto-Dacian state under Burebista and Decebalus, as well as the survey of newly discovered Geto-Dacian fortresses (davae), these are the themes that the Romanian researchers have endeavoured to expound in this volume, underlining their historical significance. The complex phenomenon of the blending of Geto-Dacian and Roman civilizations and the study of the permanence of the autochthonous element in Roman Dacia and outside the borders of this province, are the topics of some other papers on history and archaeology.

The Daco-Roman ethnical and cultural synthesis led to the emergence of a civilization with a Romanic content, unitary on the territory of Romanian ethnogenesis. The elements of Geto-Dacian tradition in the modern Romanian language are studied, together with the problems of the Dacian language, in the series of articles closing the volume.

By the content and variety of the themes approached, by the value and interpretation of the fresh archaeological discoveries, the volume "Thraco-Dacica" makes an important contribution to a better understanding of the history and culture of the Thraco-Dacians.

Alongside the reports and communications delivered at the Congress, the present volume rounds off the general picture of the present stage of Romanian research on Thracology.

Prof. MIHNEA GHEORGHIU
President of the Academy of Social and Political Sciences of the Socialist Republic of Romania

Histoire des recherches thracologiques en Roumanie

RADU VULPE

Bucarest

Les idées générales du moyen âge sur les Géto-Daces

Les préoccupations de thracologie en Roumanie ont des racines bien profondes. De même que dans l'opinion générale concernant ses origines, dans la conscience nationale du peuple roumain l'idée latine, naturellement prépondérante, n'a pas complètement effacé le souvenir des anciens Gètes et Daces, c'est-à-dire des Thraces carpato-danubiens. Par contre, c'est précisément en évoquant la latinité des Roumains actuels qu'il faut implicitement penser à la brave nation dace que l'empereur Trajan avait dû vaincre et soumettre avant de fonder en Dacie ce foyer de vie romaine dont le peuple roumain est l'héritier.

Il est vrai que, pendant les siècles obscurs, quand ce peuple, submergé par les flots successifs des migrations, était empêché de participer au développement de la culture supérieure européenne et était dépourvu même de souveraineté politique, donc ignoré par les sources historiques, il ne pouvait retenir que bien peu de souvenirs de son origine, qui ne lui était rappelée, outre sa langue, que par son nom de « Roumain » (*Român* < *Romanus*), qu'il s'est toujours donné lui-même. Cette romanité était excellemment confirmée aussi par le nom de « Valaque » (*Vlakh*) que lui assignaient les étrangers et notamment les populations germaniques et slaves, qui nommaient ainsi tous les habitants latins de l'ancien Empire de Rome. Parmi les réminiscences populaires de l'antiquité persiste, avec une impressionnante persévérance, chez les Roumains et par leur intermédiaire aussi chez les Slaves voisins, le nom de Trajan, sous la forme provinciale de *Troian*, attestée dès l'époque de cet empereur, mais sa signification dans le folklore, rarement et vaguement se rapportant à son origine impériale, s'est souvent déformée, soit en étant attribué symboliquement à un riche et brave paysan comblé de récoltes prodigieuses, soit en désignant, transformé en nom commun, tout ouvrage en terre (rempart, chaussée, forteresse, vallum, tertre) remontant à des temps reculés et censé appartenir aux Romains [1]. Par dérivation, la tradition donne le nom de « chemin de Troian » même à la Voie Lactée. Quant aux Daces, les traces de leur souvenir dans le folklore se laissent plus difficilement déceler [2].

[1] Cf. mon rapport sur *Les* **valla** *de la Valachie, de la Basse Moldavie et du Boudjak*, dans les *Actes du IX^e Congrès international d'Études sur les Frontières romaines, Mamaia, 6—13 septembre 1972*, Bucureşti-Köln-Wien, 1974, p. 267, note 1. L'origine provinciale romaine de la transformation de l'*a* latin classique en *o* (*Traianus-Troianus-Troian*) avait été soutenue, il y a plus d'un siècle, aussi par B. P. Hasdeu (*Scrieri istorice*, Écrits historiques, réédités par A. Sacerdoţeanu, Bucureşti, 1973, II, p. 183—193). Cf. aussi V. Bogrea, *Pagini istorico-filologice*, Cluj, 1971, p. 79—94.

[2] Dans la région du Maramureş, au nord de l'ancienne province romaine de Dacie, où habitaient les soi-disant « Daces Libres », on m'a parlé de l'expression locale *mîndru ca Scorilă* « fier comme Scorilă », rappelant curieusement le nom du roi dace *Scorilo*, le père de Décébale. Je la présente à l'attention des collègues folkloristes et linguistes. — On serait tenté d'attribuer une provenance antique, comme reflet du nom de *Dacia*, aussi au personnage folklorique *Dochia*, une vieille femme dont une des variantes de la légende raconte qu'elle aurait été pétrifiée par le gel pour avoir trop tôt abandonné ses vêtements d'hiver, leurrée par le printemps prématuré du début du mois de mars, mais là il s'agit plutôt de l'abréviation du nom grec de Sainte Eudocie (*Evdokia*, Εὐδοκία), célébrée précisément au 1^er mars. Cependant, sans tenir compte

Pourtant, les Roumains ne sont pas restés dans une totale ignorance de leurs ancêtres autochtones. Les justes connaissances des intellectuels byzantins du moyen âge sur l'origine de ce peuple latin, qu'ils appelaient aussi, sous l'influence des Slaves balkaniques, du nom de « Valaques » (*Vlakhi*, Βλάχοι) et qu'ils faisaient descendre des anciens Daces et Mésiens (Gètes balkano-danubiens) romanisés, furent répandues de bonne heure dans les pays roumains grâce au clergé de l'église orthodoxe [3]. Aussi n'est-il pas étonnant que l'Italien Francesco della Valle, en voyageant en 1562 par la Valachie,se faisait raconter par les moines roumains du monastère de Dealu, près de Tîrgoviște, l'histoire des origines de leur nation remontant au temps de Trajan. Le diplomate padouen devait d'ailleurs en avoir déjà une idée, car les humanistes d'Italie, rompus à l'étude des sources antiques, avaient manifesté dès le XII[e] siècle leur érudition par rapport aux Daces et aux Gètes, ainsi qu'à la Thrace balkanique. Aux XV[e]—XVI[e] siècles, en pleine Renaissance, leurs représentants les plus marquants s'intéressaient spécialement à l'origine des Roumains, en cherchant à l'expliquer en relation avec les conquêtes romaines sur les Gètes et les Daces [4]. À ce propos, une mention est due à l'espagnol Alphonse Chácon (Ciaconus), le premier exégète de la colonne Trajane, qui, en 1576, en parlant des anciens Daces, les reconnaissaient pour ancêtres des Roumains de Transylvanie, de Valachie et de Moldavie [5]. Un siècle plus tard, le même monument de Rome fera l'objet des commentaires de R. Fabretti, qui, dans son ouvrage afférent, insistera aussi sur les antiquités daces [6].

De l'Italie ces préoccupations passèrent aux humanistes des autres pays catholiques et notamment à ceux de Hongrie et de Pologne, qui, à la même époque, en vertu de leur contact assidu avec les Roumains, accusaient un intérêt encore plus vif à la provenance de ce peuple latin de leur voisinage, en faisant toujours mention des Daces soumis par les Romains. Parmi eux, il y avait même un érudit de souche roumaine : c'est l'évêque Nicolaus Olachus [7], ami d'Erasme, devenu à un certain moment le régent du trône hongrois. Descendant d'une famille de boyards de Valachie, qui, passant en Transylvanie, avait embrassé le catholicisme, il était apparenté au roi Mathias Corvin, le célèbre mécène de la Renaissance, qui, fils du fameux général Jean Corvin de Hunyade, relevait aussi d'une vieille famille de nobles roumains. Un autre humaniste renommé ayant vécu à la cour de ce roi fut l'Italien Antonio Bonfini, qui s'occupa également des origines daco-romaines des Roumains.

L'origine des Roumains préoccupa encore davantage les humanistes des minorités saxonne et magyare de Transylvanie, qui, vivant au milieu même de ce peuple, connaissaient sa langue et se rendaient directement compte de son évidente latinité [8]. Leur intérêt pour les origines roumaines s'accrut aux XVII[e]—XVIII[e] siècles, quand des érudits saxons comme David Hermann, J. Tröster, L. Toppeltin, A. Teutsch, G. Soterius et magyars comme P. Lisznyai Kovács et M. Szentiványi, continuant les efforts de leurs prédécesseurs du XVI[e] siècles, tels que J. Lebel, S. Münster, l'évêque Verancsics, cherchaient à prouver et à expliquer cette latinité. Les Daces ne faisaient pas non plus défaut dans leurs considérations, mais celui qui accorda à ces autochtones une attention toute spéciale, fut le clerc Soterius, qui, dans son grand ouvrage *Historia Daciae antiquae*, écrit au XVII[e] s. et resté inédit, avait reconstitué le passé des Gètes et des Daces avant la conquête romaine. En attaquant le problème de leur caractère ethnique et hanté par les fréquents éléments sla-

du nom de l'héroïne, il semble que la légende en soi remonte à des origines très reculées. On la rencontre chez tous les peuples balkaniques, ce qui détermina B. H. Hasdeu (*Etymologicum Magnum Romaniae*, III, Bucureşti, 1893, v. *Babele*, col. 2279 — 2282), à l'attribuer à un vieux fonds généralement thrace.

[3] Cf. D. Onciul, *Teoria lui Roesler*, passim (*Scrieri istorice*, Écrits historiques réédités par A. Sacerdoţeanu, Bucureşti, 1968, I, p. 131—260); A. Armbruster, *Romanitatea românilor: istoria unei idei — Die Romanität der Rumänen: die Geschichte einer Idee*, Bucureşti, 1972, 12—28.

[4] Cf. Al. Marcu, *Riflessi di storia rumena in opere italiane dei secoli XIV e XV*. Ephemeris Dacoromana, I, 1923, p. 343—386.

[5] A. Ciaconus, *Historia utriusque belli Dacici a Traiano Caesare gesti ex simulacris quae in columna eiusdem Romae visuntur collecta*. Rome, 1576.

[6] R. Fabretti, *De Columna Traiana syntagma*, Rome, 1683.

[7] Şt. Bezdeki, *Nicolaus Olachus, primul umanist de origine română*, Aninoasa-Gorj, 1939; I. S. Firu-C. Albu, *Umanistul Nicolaus Olahus (Nicolaie Românul) (1493—1568): Texte alese*, Bucureşti, 1968, avec une étude introductive aux pp. 14—111.

[8] A. Armbruster, *o. c.*, p. 83 sqq.

vons de la langue roumaine, qu'il prenait pour des réminiscences daces, il se laissa leurrer par la fausse idée que les Daces et les Gètes seraient de provenance slave. Mais c'était alors une erreur assez commune, destinée à obséder bien des esprits, même en plein XIX^e siècle (par exemple Katancsics, Drinov, Schafarik, etc.)[9], jusqu'à ce que les progrès de la science linguistique aient abouti à prouver la nette distinction entre Géto-Daces, appartenant à la famille des peuples thraces et les Slaves, qui relèvent d'un autre groupe indo-européen.

L'origine des Daces fit d'ailleurs l'objet de différentes autres interprétations erronées à travers les longs siècles du moyen âge et des temps modernes. Parmi les diverses conjectures imaginées à leur sujet c'est celle de leur caractère germanique qui a joui d'une circulation plus vaste et plus tenace. Elle est née de la naïve confusion, vieille depuis le IV^e siècle, entre les noms des Goths (*Gothi*) et des Gètes (*Getae*), qui avait déterminé l'évêque goth Jordanès, du VI^e siècle, d'englober dans son ouvrage *De rebus Geticis*, consacré à sa nation germanique, tous les renseignements antiques concernant les Gètes et les bons frères de ceux-ci, les Daces[10]. Partant de cette méprise, on arriva à une autre, très répandue au haut moyen âge, laquelle, toujours pour de fausses ressemblances des noms, identifiait les Daces (*Daci*) aux Danois (*Dani*)[11]. A son tour, cette bévue engendra la théorie de certains érudits saxons des XVI^e—XVII^e siècles que leur nation serait autochtone en Transylvanie, comme continuatrice des anciens Daces, qui n'auraient pas subi de romanisation. Aussi soutenaient-ils a fortiori le caractère purement latin des Roumains, qui, descendant seulement des gens amenés *ex toto orbe Romano* (Eutrope) et colonisés en Dacie, n'auraient rien eu à faire avec les Daces. Cette étrange construction, de facture plutôt populaire, fut embrassée d'abord par le pasteur protestant D. Hermann, puis développée par Tröster, par M. Miles, par Toppeltin, pour s'évanouir sous les coups que lui porta un autre érudit saxon, V. Franck von Franckenstein, qui, dans un ouvrage critique, paru en 1696, prouva, avec des documents irréfutables, qu'en réalité sa nation était immigrée en Transylvanie venant des régions rhénanes d'Allemagne au XII^e siècle. Sa juste démonstration fut continuée par A. Teutsch[12]. Néanmoins l'idée de l'origine germanique des Géto-Daces en général, aussi aberrante que celle de leur provenance slave, persistera, à l'instar de celle-ci, chez certains savants, jusqu'au XIX^e siècle, tout en étant accepté l'apport de ces autochtones, à côté des Romains, à la formation du peuple roumain. D'autre part, procédant d'une confusion entre les anciens Germains et les Celtes, conçue dès l'antiquité[13] et souvent manifestée aux siècles de la Renaissance, une nouvelle hérésie concernant les Daces fit son apparition en Occident, à savoir l'appartenance de ce peuple carpato-danubien aux Celtes[14], qui fut soutenue surtout aux XVIII^e—XIX^e siècles, en se continuant même après la faillite de sa base germanisante.

Affirmation de l'élément géto-dace dans la conscience nationale des Roumains

Quant au peuple roumain, aussi bien en Transylvanie, où il était asservi par une aristocratie étrangère, que dans les principautés de Moldavie et de Valachie, où, depuis les XIII^e—XIV^e siècles, il bénéficiait d'une individualité politique, il fut constamment au courant des discussions des humanistes occidentaux sur un problème qui le concernait au plus haut point. Soit en Transylvanie par leur contact quotidien avec les intellectuels saxons et magyars, soit dans les principautés par ceux des boyards qui avaient fait leurs études à l'étranger,

[9] Cf. Gr. Tocilescu. *Dacia inainte de romani*, Bucureşti, 1880, p. 534—542, qui repousse cette thèse.

[10] On retrouve cette confusion chez ses contemporains Cassiodore, Procope, Isidore de Séville et même chez certains auteurs antérieurs, des IV^e—V^e s., par ex. Ausone, Claudien, Spartien (dans l'Histoire Auguste), St. Jérôme, Orose, Rutilius Namatianus, etc.

[11] Cf. Gr. Tocilescu, *o. c.*, p. 515—516, où il rejette cette énormité surtout contre son principal défenseur J. Grimm, *Ueber Jornandes und die Geten*, Berlin, 1846 et *Geschichte der deutschen Sprache*, Leipzig, 1853.

[12] A. Armbruster, *o. c.*, pp. 176—182 et 216—221.

[13] Cf. G. Dottin, *Les anciens peuples de l'Europe*, Paris, 1916, p. 220—222; W. Capelle, *Das alte Germanien*. Iéna, 1929, pp. 14—15; 473, note 3; 475, note 14; H. Hubert, *Les Germains*, Paris, 1952, p. 24—25.

[14] Cf. Gr. Tocilescu, *o. c.*, p. 522—534, combattant cette opinion.

les Roumains avaient pris , aussi de cette façon, largement connaissance des opinions qui circulaient dans le monde au sujet de leurs origines romaines. La conséquence en fut le réveil de leur conscience nationale dans d'amples proportions, stimulée précisément par l'orgueil d'une descendance si noble, remontant à une vénérable civilisation de l'antiquité, généralement adorée, mais dont la haute estime contrastait à présent avec la modeste position politique et sociale de ses héritiers carpato-danubiens. Désormais l'idée latine devint pour les Roumains une force active, qui est à la base de leur ressurrection culturelle et politique et de tous leurs progrès des temps modernes.

Déjà prononcé au XVI^e siècle, quand le prince Despot-Vodă de Moldavie, alias Jean Jacques Héraclide, un Grec imbu d'humanisme, cherchait à fonder une école supérieure à Cotnari et quand un Pierre Cercel, prince de Valachie, frère de Michel le Brave, avait aussi promu l'humanisme [15], l'essor culturel des pays roumains prit un rythme vivace aux XVII^e et XVIII^e siècles, quand les chroniqueurs Grigore Ureche (1590—1647) et Miron Costin (1633—1691) en Moldavie, débiteurs de l'humanisme polonais, et Constantin Cantacuzène (1640—1716) en Valachie, formé dans les écoles d'Italie, proclamèrent le caractère éminemment latin de leur peuple. Mais, outre cette idée romaine, Miron Costin exaltait aussi la gloire des Daces et de leur brave roi Décébale [16]. C. Cantacuzène, avec un esprit critique annonçant déjà les temps modernes, sut sélectionner, parmi les différentes opinions de l'époque à propos des origines roumaines, celles qui convenaient le mieux aux données réelles, au bon sens et aux concordances des faits, en considérant le peuple roumain comme une synthèse des Romains colonisés par Trajan et des Daces locaux, en soulignant la valeur des Daces et des Gètes préromains et en soutenant, avec d'excellents arguments, la persistance dace après la conquête romaine et la continuité daco-romaine en Dacie après l'abandon de cette province par l'empereur Aurélien au III^e siècle [17]. C'est lui qui servit en bonne partie au Comte L. Marsigli [18] des informations sur les pays roumains, que cet officier autrichien, originaire de Bologne, avait visité [19].

L'atmosphère intellectuelle des pays roumains à ce temps était devenue particulièrement propice aux préoccupations sur l'antiquité. Depuis déjà plus d'un siècle, le roman d'Alexandre (*Alexandria*), dans la version de pseudo-Callisthènes, circulait, traduite en roumain d'après des modèles grecs et serbes, aussi bien dans les Principautés danubiennes qu'en Transylvanie [20]. Entre autres, on y trouvait des allusions aux pays thraces des deux côtés du Danube. D'autre part, en 1645, on traduisait directement du grec l'œuvre d'Hérodote, dont la version roumaine, en manuscrit, fut découverte en 1908 au Monastère de Coşula en Moldavie [21]. On avait ainsi la possibilité de se faire une idée des populations thraces des Balkans, des Gètes du Danube, des Agathyrses des Carpates. Les connaissances des Roumains sur l'antiquité préromaine de la Dacie se sont considérablement enrichies au contact des sources de cette catégorie, dont quelques-unes, comme le roman d'Alexandre ou les Fables d'Esope, jouirent d'une large diffusion dans les masses.

C'est à la même époque que le fameux savant de taille européenne Démètre Cantemir (1673—1723), prince de Moldavie en 1693 et 1710—1711, poussé par la tendance d'attribuer une latinité pure aux Roumains, dont il concevait à raison la continuité et l'unité dans toutes

[15] C. Marinescu, *A propos d'une biographie de Jacques Basilicos l'Héraclide récemment découverte*, Mélanges d'Histoire générale, Cluj, I. 1938, p. 381—397; Şt. Pascu, *Petru Cercel şi Ţara Românească la sfîrşitul sec. XVI*, Sibiu, 1944.

[16] Miron Costin, *Opere* (Œuvres), éditées par P. P. Panaitescu, Bucureşti. 1958.

[17] C. Cantacuzino, *Istoria Ţării Româneşti* (Histoire de la Valachie), dans *Cronicari Munteni* (Chroniqueurs de Valachie), édités par M. Gregorian, Bucureşti, 1961, I, p. 5.

[18] L. F. de Marsigli, *Description du Danube*, II, La Haye, 1744; N. Iorga, *Operele lui Constantin Cantacuzino*, Bucureşti, 1902, p. 41—59; Al. Marcu, *Date ce ne privesc din autobiografia contelui Marsili* (Données qui nous concernent dans l'autobiographie du Comte de Marsigli), dans le vol. de Mélanges *Închinare lui Nicolae Iorga*, Cluj, 1931, p. 247—253.

[19] C'est à la même époque que le numismate français Felix Cary avait écrit son ouvrage *Histoire des rois de Thrace et de ceux du Bosphore Cimmérien, éclaircie par les médailles*, Paris, 1752.

[20] N. Cartojan, *Alexandria în literatura românească*, Bucureşti 1922; N. Iorga, *Livres populaires dans le Sud-Est de l'Europe et surtout chez les Roumains*, BSH, XIV, 1928, p. 7—20; Dan Simonescu, préface à l'édition d'*Alexandria*, Bucureşti 1956.

[21] N. Iorga, *Herodot, traducere românească de la 1645*, Vălenii de Munte, 1909.

les régions de l'ancienne Dacie, se laissa duper par l'assertion d'Eutrope (VIII, 6) *Dacia enim diuturno bello Decebali viris fuerat exhausta*, en l'entendant dans le sens d'une extermination totale de la population dace et en concluant que cette province, soi-disant vidée de ses habitants, n'aurait été repeuplée que par des colonistes romains [22]. Cette conclusion excessive, se rencontrant avec la théorie de l'origine exclusivement romaine des Roumains, avancée par les Saxons du XVII[e] siècle qui, partant d'une erreur d'autre nature, se réservaient pour eux l'ascendance dace, était aussi caduque que celle-ci, car l'expression *viris exhausta* de l'historien romain du IV[e] s., loin de permettre une interprétation dans le sens d'un dépeuplement total du pays, ne se rapporte qu'aux pertes subies par les forces daces au cours des guerres contre Trajan, certes considérables, mais non exterminantes, ainsi qu'aux vides laissés par une partie des survivants, surtout de la classe des nobles, émigrés vers le nord, au-delà des frontières de la nouvelle province romaine. Mais dans sa majorité, la population dace, qui avait fait acte de soumission dès avant la fin des hostilités, était restée sur place, en finissant par se romaniser. D'autre part, la guerre terminée, bien des fuyards étaient revenus à leurs foyers comme déditices de l'Empire.

La thèse exclusiviste de Cantemir fut embrassée avec enthousiasme au XVIII[e] siècle par les chefs du mouvement latiniste des Roumains de Transylvanie, qui croyaient ainsi appuyer davantage leurs revendications nationales et sociales envers la cour de Vienne, restées d'ailleurs sans succès. Les principaux représentants de ce mouvement, Samuel Micu alias Klein (1745—1806), Gheorghe Şincai (1754—1816), Petru Maior (1761—1821), surtout ce dernier, se sont évertués à démontrer que les Romains n'avaient plus trouvé de Daces dans le pays qu'ils avaient conquis, car tous se seraient enfuis ou auraient été massacrés [23]. Mais cet exclusivisme acharné et dépourvu de fondement ne dura pas longtemps. C'est déjà dans l'introduction à son *Lexikon* roumain-allemand de 1818 que le distingué écrivain roumain Ion Budai-Deleanu, bien qu'appartenant lui aussi au mouvement latiniste, exprimait une certaine réserve par rapport à la disparition des Daces, qu'il considérait comme une espèce de Thraces mêlés aux Cimmériens. C'est toujours lui qui, parmi les premiers, envisagea l'idée juste de la naissance du peuple roumain non seulement en Dacie, mais aussi dans les provinces de Pannonie, de Mésie et de Thrace, par l'assimilation des populations thraces locales dans une unité dialectale thraco-romaine (on dirait aujourd'hui illyro-thraco-romaine), formée dès avant Trajan et étendue ensuite sur la Dacie [24]. Une attitude critique encore plus nette fut exprimée contre la thèse puriste par un autre érudit transylvain de l'époque, le médecin et folkloriste Vasilie Popp, qui, en repoussant l'exclusivisme latiniste de fond en comble, rendit aux Daces leur place normale dans la formation du peuple roumain [25].

Les débuts des recherches modernes sur les Daces et les Gètes

C'était l'époque où dans toute l'Europe l'historiographie faisait des pas décisifs dans son évolution vers un criticisme mûr. C'est alors que l'illustre historien allemand B. G. Niebuhr avait émis, le premier, l'opinion très plausible que les Agathyrses de Transylvanie, présentés par

[22] D. Cantemir, *Hronicul vechimei a romano-moldo-vlahilor* (La chronique de l'ancienneté des Romano-Moldo-Valaques), dans le volume *Operele principelui Dimitrie Cantemir*, Bucureşti, 1901 (Académie Roumaine); P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir, viaţa şi opera*, Bucureşti, 1958, pp. 227—228, 238—240.

[23] R. Munteanu, *Studiu introductiv* à *Şcoala ardeleană* (L'École transylvaine), recueil critique des textes des représentants du mouvement latiniste de Transylvanie, en 3 vol., rédigé par F. Fugariu, Bucureşti, 1970, I. p. 23—31; les textes des écrivains cités sont reproduits aux pp. 150—178 du I[er] vol. (S. Micu) et dans le II[e] vol. aux pp. 138—155, 182—187 (G. Şincai) et 189—198 (P. Maior). Cf. aussi Şt. Pascu, dans *Istoria României*, III, 1964, p. 1092—1097; Maria Protase, *Petru Maior un ctitor de conştiinţe* (P. Maior un fondateur de consciences), Bucureşti, 1973.

[24] *Şcoala Ardeleană* (F. Fugariu), III, p. 34—39 (Introduction historique de I. Budai-Deleanu à son *Lexikon*).

[25] I. Muşlea, *Viaţa şi opera Doctorului Vasilie Popp (1789—1842)*, AIIN, V, 1928—1930, p. 86—157; A. Nicolescu, *Şcoala Ardeleană şi limba română*, Bucureşti, 1971, p. 179—181; *Istoria României*, III, p. 1104. Pour la discussion du problème cf. aussi I. I. Russu, *Daco-Geţii în Dacia romană*, dans le vol. *Contribuţii la cunoaşterea regiunii Hunedoara*, Deva, 1956, p. 39—56.

Hérodote comme un peuple apparenté aux Scythes, mais thrace au fond, n'étaient en réalité que des Daces [26]. D'autres savants des pays occidentaux commencèrent à produire des études concernant les Daco-Gètes et les autres peuples thraces, en s'appuyant sur les informations fournies par les auteurs antiques. C'est le cas, par exemple, de G. Mannert, avec sa *Geographie der Griechen und Römer*, dont le VII[e] volume, paru en 1812, comprend des considérations sur les pays thraces en général; de F. A. Ukert, avec son ouvrage au même titre, dont un volume paru en 1846 (III, 2) s'appelle *Skythien und das Land der Geten oder Daker*; de U. Becker et de C. Müllenhoff, avec leurs articles *Dacia* et *Geten* de l'Encyclopédie allemande de Ersch et Gruber (1834), de W. Bessell, avec *De rebus Geticis* (1854), de F. G. Bergmann, avec *Les Gètes ou la filiation généalogique des Scythes aux Gètes et des Gètes aux Germains et aux Scandinaves* (Strasbourg, 1859), où il soutenait sa thèse germaniste [27]; de R. Roesler, qui, outre le fameux ouvrage *Romänische Studien*, où, sur la trace de F. I. Sulzer et J. L. Engel [28], il essaya de démontrer la thèse absurde sur l'évacuation totale de la Dacie par Aurélien et sur le retour des Roumains dans ce pays après un long hiatus, au moyen âge, en avait publié d'autres, sur les Gètes et les Daces [29]. Les problèmes des Daco-Gètes et de tous les Thraces trouvèrent une place importante aussi dans l'ouvrage de K. Zeuss sur les anciens Germains et leurs voisins [30] et dans les traités de géographie ancienne de A. Forbiger (1842) et de H. Kiepert (1878) [31]. C'est à la même époque que parut l'importante monographie de la Colonne Trajane par W. Froehner (1865), qui resta longtemps une œuvre classique pour l'étude de ce monument si riche en informations concernant les Daces. Elle fut suivie par les ouvrages de moindre étendue que publièrent à ce sujet J. H. Pollen (1874) et S. Reinach (1886) [32]. L'Autrichien J. Jung est à remarquer pour son livre sur la romanisation des provinces danubiennes, dans lequel il combat la théorie de Roesler, en soutenant la continuité des Daces et des Daco-Romains au nord du Danube [33]. Parmi les savants des pays slaves du XIX[e] s. qui se sont occupés des Gètes et des Daces, il faut citer le Polonais W. A. Maciejowski et les Russes A. D. Čertkov et T. Brun [34].

Dans la première moitié et au milieu du XIX[e] siècle, les progrès des recherches sur les Daces sont remarquables aussi en Transylvanie, surtout chez les savants saxons. Comme partout en Europe à cette époque-là, ce sont les inscriptions latines qui constituent l'objet primordial de leurs recherches, mais — chose nouvelle dans l'évolution des études historiques — souvent leur curiosité est attirée par les restes archéologiques des temps préromains. Aussi faut-il mentionner les investigations de l'évêque Fr. X. Hene, qui s'intéressa aux ruines daces de Grădiştea Muncelului et fit paraître un ouvrage sur l'histoire de la Dacie (1836) [35], et de l'épigraphiste M. J. Ackner (1782—1862) qui fit des recherches aux forteresses daces des montagnes d'Orăştie et notamment à Grădiştea Muncelului, où, dès l'an 1803, on

[26] B. G. Niebuhr, *Untersuchungen iiber die Geschichte der Skythen, Geten und Sarmaten*, dans *Kleine historische und philologische Schriften*, I, Bonn 1828.

[27] Cf. Gr. Tocilescu, *Dacia inainte de romani*, p. 521, note 77.

[28] J. Chr. Engel, *Geschichte des ungarischen Reiches und seiner Nebenländer*, I, Halle, 1797; Fr. J. Sulzer, *Geschichte des Transalpinischen Daciens*, 3 vol., Wien, 1781—1782.

[29] R. Roesler, *Romaenische Studien*, Leipzig, 1871; idem, *Die Geten und ihre Nachbarn*, Wien, 1864; *Das vorrömische Dacien*, Wien, 1864; *Dacier und Romänen*, Wien, 1866.

[30] K. Zeuss, *Die Deutschen und ihre Nachbarstämme*, München, 1837.

[31] A. Forbiger, *Handbuch der alten Geographie*, III, Leipzig, 1842; H. Kiepert, *Lehrbuch der alten Geographie*, Berlin, 1878.

[32] W. Froehner, *La Colonne Trajane expliquée*, Paris, 1865; idem, *La Colonne Trajane, d'après le surmoulage exécuté à Rome en 1861—1862*, I—IV, Paris, 1872—1874; J. Dierauer, *Beiträge zu einer kritischen Geschichte Trajans*, Leipzig, 1868; J. H. Pollen, *A Description of the Trajan Column*, London, 1874; C. De la Berge, *Essai sur le règne de Trajan*, Paris, 1877; S. Reinach, *La Colonne Trajane au Musée de St. Germain-en-Laye*, Paris, 1886.

[33] J. Jung, *Roemer und Romanen in den Donauländern: historisch-ethnographische Studien*, Innsbruck, 1887.

[34] A. D. Čertkov, *O pereselenii frakijskih plemen za Dunaj*, etc. (Sur l'émigration des peuplades thraces au delà du Danube et plus loin au nord vers la mer Baltique et en Russie), Moscou, 1951 (dans Vremennik Moskovskago Obščestva Istorii i Drevnostej Rossijskih, X); T. Brun, *O rodstvie Getov s Dakami* (Sur la parenté des Gètes avec les Daces), Odessa, 1868 (dans Zapiski Odesskago Obščestva Istorii i Drevn., VII); W. A. Maciejowski, *Geto-Daki*, Warszawa, 1858.

[35] Fr. Xav. Hene, *Beiträge zur dakischen Geschichte*, Hermannstadt (Sibiu), 1836. Cf. C. Daicoviciu — Al. Ferenczi, *Aşezările dace din munţii Orăştiei* (Les habitats daces des Montagnes d'Orăştie), Bucureşti, 1951, p. 69.

avait découvert fortuitement un gros trésor de monnaies en or de Lysimaque et de l'énigmatique roi dace Koson [36]. En même temps, Fr. Müller (1828—1915) releva pour la première fois l'importance des bronzes de Transylvanie pour l'histoire préromaine du pays [37]. Il pratiqua aussi des fouilles dans la nécropole tumulaire de Caşolţ, appartenant aux Daces de l'époque romaine [38]. Le numismate E. A. Bielz (1827—1898) fut un des premiers à remarquer les monnaies de facture dace imitées d'après les tétradrachmes macédoniennes [39]. Mais la personnalité la plus insigne de cette série fut Carl Gooss (1844—1881), professeur à Sibiu , qui fit des recherches d'un niveau scientifique élevé et publia en 1876 une « Esquisse » de la Dacie Trajane et une « Chronique » des découvertes archéologiques, ouvrages qui, accordant une attention spéciale aux antiquités préromaines, sont encore aujourd'hui d'une réelle utilité pour notre sujet [40]. Parmi les chercheurs hongrois d'alors qui ont eu des contingences avec les vestiges des Daces, notre attention est attirée par A. Fodor, qui, en 1844, exécuta des fouilles à Grădiştea Muncelului et milita pour une exploration plus étendue de cette principale forteresse des Daces [41]; puis Zsófia Torma (1840—1899), qui, sœur de l'éminent épigraphiste C. Torma, fit des recherches dans les sites préromains du district de Hunedoara, en en publiant les résultats et en se créant en même temps une riche collection avec les objets récoltés [42]; B. Orbán (1830—1890), à qui l'on doit une monographie de la région des Szeklers contenant des informations archéologiques de toutes les époques [43] et plusieurs investigateurs des antiquités romaines, qui parfois s'intéressèrent aussi aux temps antérieurs [44]. Quant aux intellectuels roumains de Transylvanie, ils en furent nombreux ceux qui, à cette époque, s'adonnèrent aux recherches archéologiques et aux études de l'antiquité de leur pays, comme Nicolae Stoica de Haţeg (1795—1832) [45], T. Cipariu (1805—1887) [46], Ştefan Moldovan (1813—1900)[47], le juriste D. Bojincă (1801 —1869), qui, originaire du Banat, devint professeur à Jassy, où il fit paraître une bonne étude numismatique [48], ou comme P. Broşteanu, qui, en 1889, fit un commentaire sur le segment de la Table de Peutinger concernant la Dacie et en 1897 publia une traduction roumaine de *Zur Geschichte Trajan's und seiner Zeitgenossen* de H. Francke (1837) [49], ainsi que le général N. Cena (1844—1922), qui fit des fouilles à Mehadia, mais, dans leur passion latiniste, ils ne s'intéressèrent qu'à l'époque romaine, sans faire attention presque pas du tout aux antiquités daces ou préhistoriques.

[36] M. J. Ackner, AVSL, I, 1843, p. 17—37 (à ajouter I. F. Neigebaur, le consul de Prusse à Bucarest, qui participa aussi aux recherches d'Ackner). Cf. C. Daicoviciu-Al. Ferenczi, *o. c.*, p. 67—71; C. Daicoviciu, *Cetatea dacică de la Piatra Roşie (La forteresse dace de Piatra Roşie)*, Bucureşti 1954, p. 23.

[37] Fr. Müller, *Die Bronzealterthümer, eine Quelle der älteren siebenbürgischen Geschichte*, AVSL, III, 1858.

[38] Cf. D. Protase, *Problema continuităţii în Dacia în lumina arheologiei şi numismaticii*, p. 22; idem, *Riturile funerare la daci şi daco-romani*, p. 86—90. V. *infra*, note 231.

[39] E. A. Bielz, *Die dakischen Tetradrachmen Siebenbürgens*, AVSL, XI, 1874, 3, p. 454—468; cf. C. Preda, *Monedele geto-dacilor*, Bucureşti, 1973, p. 14. Avant Bielz, cette catégorie monétaire avait été déjà attribuée aux Daces par les numismates transylvains J. Kemény en 1852 et par D. Lészay en 1861; cf. Iudita Winckler, ActaMN, XII, 1975, p. 96.

[40] C. Gooss, *Skizzen zur vorrömischen Kulturgeschichte der mittleren Donaugegenden*, AVSL, XIII—XIV, 1876—1877; *Chronik der archäologischen Funde Siebenbürgens, ibidem*, XIII, 1876. Au même auteur est due une remarquable étude sur la topographie de la Dacie romaine, valable aussi pour l'époque antérieure: *Studien zur Geographie und Geschichte des Trajanischen Daciens*, Hermannstadt (Sibiu) 1874 (dans *Programm des evangelischen Gymnasiums in Schässburg* — Sighişoara — *zum Schluss des Schuljahres 1873/4*).

[41] Cf. C. Daicoviciu — Al. Ferenczi, *o. c.*, p. 70—71.

[42] M. Roska, *Die Sammlung Zsófia von Torma*, Cluj, 1941, contenant presque seulement les restes néolithiques de la station de Turdaş.

[43] B. Orbán, *A Székelyföld leirása* (Description de la terre des Szeklers), Budapest, 1868.

[44] Par. ex. L. Kövary (1820—1907); H. Finály (1825—1898) et son fils G. Finály qui fit des recherches à Grădiştea Muncelului; T. Ortvay (1843—1916); K. Herepey (1817—1906); G. Téglás (1848—1916) et son frère István Téglás (1853—1915).

[45] Cf. *Istoria poporului român* (réd. A. Oţetea), Bucureşti, 1970, p. 208 (édition italienne, *Storia del popolo romeno*, Rome, 1971, p. 241).

[46] Cf., parmi ses ouvrages, les études publiées dans le périodique *Archiv pentru istorie şi filologie*, Blaj, 1867—1870: *Columna Traiană*; *Claudiu Ptolemeu*; *Scriitorii vechi despre Dacia*.

[47] Cf. *Istoria României*, I, Bucureşti, 1960, p. XLVIII; I. I. Russu, *Aportul lui Ştefan Moldovan la epigrafia Daciei*, SCIV, XIV, 1963, 2, p. 441—450.

[48] C. Moisil, *Damaschin Bojincă*, CNA, XIII, 1938, nos 110—111, p. 61—63; N. Bocşanu, Banatica, Reşiţa, I, 1971, p. 289—299.

[49] P. Broşteanu, *Zur Geschichtsforschung über die Römänen*, Reşiţa, 1884; H. Franke, *Istoria împăratului Traian şi a contimporanilor săi*, traduction par P. Broşteanu, Timişoara, 1897.

Ce n'est que dans les Principautés de Valchie et de Moldavie, qui allaient constituer l'État de Roumanie par leur union en 1859, que les érudits roumains, dont plusieurs personnalités de prestige européen, commencèrent à se préoccuper plus intensément des Gètes et des Daces, dorénavant considérés comme de véritables ancêtres du peuple roumain. Dès le début du XIX[e] siècle parurent les synthèses de D. D. Philippide (1816) et de D. Fotino (1818—1819) sur la totalité des pays roumains (y compris la Transylvanie) , à laquelle ils donnèrent le nom collectif de *Roumanie* (employé pour la première fois dans ce sens géographique) [50] ou de *Dacie* (même pour l'époque contemporaine) [51]. Ces ouvrages furent écrits en grec, comme effet de la renaissance byzantine qui avait eu lieu à ce temps-là dans les Principautés roumaines. L'intérêt général du temps pour l'archéologie gagna aussi les cercles cultivés de ces Principautés. Passons outre les collectionneurs de la première moitié du XIX[e] s., qui firent des recherches archéologiques concernant l'époque romaine dans le seul but de se procurer des objets pour leurs collections et faisons mention du grand homme d'État Michel Kogălniceanu, qui, colectionneur lui aussi, avait écrit en 1854 une « Histoire de la Dacie » [52], ainsi que du philologue et historien A. T. Laurian (1810—1881), qui, entre autres, publia *Istriana*, un rapport sur son voyage archéologique entrepris en 1845 le long du Danube de Giurgiu à Celei et continué à travers l'Olténie, par Craiova, jusqu'à Turnu Severin et à Orşova, à la recherche des sites archéologiques, dont quelques-uns datant de l'époque dace [53].

Dans une partie de ce voyage il fut accompagné par l'enthousiaste poète et publiciste révolutionnaire César Bolliac (1813 —1881), qui, bien que simple dilettante, allait devenir le premier archéologue roumain s'occupant particulièrement des antiquités géto-daces. Collectionneur passionné, préoccupé aussi des problèmes scientifiques, il ne se contentait pas d'acquérir des objets par le commerce des antiques, mais il tenait surtout à les procurer directement sur le terrain, en entreprenant de longs voyages à travers la Valachie et en procédant même à des fouilles [54]. Au début, il courait comme tous ses contemporains après les sites romains, mais souvent à leur place il trouvait des stations plus primitives, qu'au lieu d'éviter, comme les autres, il considéra avec intérêt. Il fut d'abord séduit par la pensée de les attribuer en bloc aux Daces et ce n'est que plus tard qu'il réussit à discerner les restes vraiment géto-daces de ceux qui appartenaient à des périodes plus reculées. Il ne fut pas seulement le premier chercheur roumain qui ramassa soigneusement les objets de ce genre, mais aussi le premier qui essaya de les expliquer, en soulignant l'importance des Daces pour les origines de sa nation. En caractérisant l'inventaire dace, il y voyait, exagérément sans doute, bien des éléments celtiques, en prenant comme tels même des formes que l'on allait prouver ultérieurement parfaitement locales. Il était d'ailleurs tout à fait conquis par la théorie panceltiste de son temps, dans le cadre de laquelle il cherchait à expliquer aussi l'origine des Daces. Dans son activité de pionnier de l'archéologie préromaine en Roumanie, il eut un émule dans la personne de D. Butculescu, un autre dilettante instruit qui s'occupa des antiquités daces [55]. Ces deux promoteurs de l'archéologie dace entamèrent des fouilles dans toutes les principales stations de l'âge du fer comme celles de Zimnicea, Popeşti, Piscul Crăsanilor, Tinosul, Cetăţeni, qui, explorées plus amplement et systématiquement de nos jours, ont fourni des observations et des matériaux constituant la base essentielle de l'étude de la civilisation gète en Valachie.

[50] D. D. Philippide, Ἱστορία τῆς Ῥουμανίας, Leipzig 1816. Avant lui, le nom de « Roumanie » avait été employé par le Saxon M. Felmer (1720—1767), cf. A. Armbruster, *o. c.*, p. 235—236.

[51] D. Fotino, Ἱστορία τῆς πάλαιας Δακίας, etc., Vienne, 1818, 3 vol., traduite en roumain sous le titre *Istoria generală a Daciei sau a Transilvaniei, Ţării Munteneşti şi a Moldovei*, par G. Sion, Bucureşti, 1859.

[52] M. Kogălniceanu, *Histoire de la Valachie et de la Moldavie*, Berlin, 1837, rééditée en 1854 (toujours à Berlin), sous le titre d'*Histoire de la Dacie, des Valaques Trans-Danubiens et de Valachie.*

[53] A. T. Laurian, *Istriana*, dans *Magazin istoric pentru Dacia*, II, 1846, p. 65 sqq.

[54] G. Potra, *Cesar Bolliac, numismat şi arheolog*, CNA, XVIII, 1944, nº 130, p. 233—248; O. Papadima, *Cezar Boliac*, Bucureşti, 1966, p. 135—137, 189—191, 197—198, 209, 240—241 et notamment 314—348.

[55] *Ibidem*, p. 326; I. Andrieşescu, *Piscul Crăsani*, Bucureşti, 1924, p. 1—10.

L'époque de B. P. Hasdeu, A. Odobescu et Gr. Tocilescu

C'est ici que nous pourrions arrêter notre exposé sur la période préliminaire des études scientifiques concernant le substrat géto-dace. Désormais, en commençant dès l'époque de Bolliac et de Butculescu, un grand saut qualitatif se produira dans le développement des sciences historiques en Roumanie, par l'apparition de quelques illustres personnalités dont l'activité est digne de comparaison avec celle des milieux intellectuels les plus avancés de l'Europe. Il s'agit en premier lieu de Bogdan P. Hasdeu (1838—1907), d'Alexandre Odobescu (1834—1895), de Grégoire G. Tocilescu (1850—1909), d'Alexandre Xenopol (1847—1920). Le premier fut un philologue, un historien et un écrivain d'une valeur exceptionnelle [56] à qui l'on doit, outre une foule d'œuvres linguistiques et littéraires, plusieurs études sur l'origine et la continuité des Daces et une « Histoire critique des Roumains », où il discute, avec une large érudition et avec des vues originales, les questions concernant les premières populations de la Dacie connues par les sources anciennes [57]. En examinant le problème de l'origine des Géto-Daces, il se prononce pour leur caractère fondamentalement thrace, en admettant toutefois un mélange avec des éléments scythes et celtiques. Slaviste de considérable autorité, il a repoussé d'emblée la théorie slave sur l'origine des Daces. D'autre part, il a pris une position catégorique contre l'exclusion de l'élément autochtone dace de la formation du peuple roumain, dont l'« extermination », que les latinistes d'autrefois soutenaient si opiniâtrement, n'exista que « sur le papier ».

Inspiré éminemment de ses documents linguistiques et des auteurs anciens, Hasdeu ne méprisait pas non plus l'archéologie, quoique de son temps elle fût encore une science en herbe. Par contre, il écrivit une chaude plaidoirie en sa faveur, en prévoyant le brillant avenir qui l'attendait comme science historique [58]. Mais il en resta là. De ce côté le rôle principal revint à son collègue Alexandre Odobescu. Écrivain subtil, esthète distingué, créateur d'un style littéraire élégant et raffiné, il fut aussi un maître des sciences historiques et surtout un éminent théoricien de l'archéologie [59]. C'est lui qui fonda la première chaire universitaire de cette spécialité en Roumanie. Bien que, à la différence d'un Bolliac ou d'un Butculescu, il ne pratiquât pas de fouilles, il compensa copieusement cette lacune par une haute érudition et par une capacité scientifique d'ordre supérieur, que les deux amateurs mentionnés étaient loin de posséder. Il critiqua sévèrement d'ailleurs les insuffisances du dilettantisme, ainsi que la passion vaine et destructrice de certains collectionneurs qui, ignorant la signification scientifique des objets qu'ils ramassaient, remuaient le sol sans méthode, dans le simple dessein de donner la chasse aux antiques. Aussi exerça-t-il une autorité effective et

[56] M. Eliade, *Contribuții la bibliografia scrierilor lui Hasdeu*, București, 1937; N. Iorga, *Oameni cari au fost*, (Hommes qui en ont été), Vălenii de Munte, 1911, I, p. 221—224; C. Poghirc, *B. P. Hasdeu, lingvist și filolog*, București, 1968; A. Sacerdoțeanu, préface à B. P. Hasdeu, *Scrieri istorice*, réédités, I, București, 1973, p. V—XLI.

[57] B. P. Hasdeu, *Istoria critică a românilor*, I—III, București, 1873 (2e éd. 1875), traduite en français par Fr. Damé « sous les yeux de l'auteur »: *Histoire critique des Roumains*, București, 1878. — Parmi ses ouvrages concernant spécialement l'antiquité dace, nous mentionnons les suivants: *Perit-au dacii?* (Les Daces ont-ils péri?), 1860; *Cine au fost dacii?* (Qui ont été les Daces?), 1868; *Ovidiu la gurile Dunării* (Ovide aux bouches du Danube), 1872; *Muntenia la Ptolemeu, din punct de vedere al selecțiunii naturale* (La Valachie chez Ptolémée, du point de vue de la sélection naturelle), 1873; *Alfabetul dacic*, 1873; *Viața de codru in Dacia* (La vie de forêt en Dacie), 1873; *Studii gramaticale asupra limbii dacilor* (Etudes grammaticales sur la langue des Daces), 1874; *Originile păstoriei la români: elemente dacice* (L'origine de l'élevage chez les Roumains: éléments daces), 1874; *Principii de filologie comparată ario-europee cuprinzînd grupurile indo-perso-tracic, greco-italo-celtic și leto-slavo-germanic* (Principes de philologie comparative, comprenant les groupes indo-perso-thracique, gréco-italo-celtique et letto-slavo-germanique), 1875; *Dacia: notiță critică*, sur la « *Dacia inainte de romani* » de Gr. Tocilescu, 1881; *Elementele dacice din limba română* (Les éléments daces de la langue roumaine), mss. 1896—1898; *Cine sînt albanesii?* (Qui sont les Albanais?), 1901. Et aussi *Etymologicum Magnum Romaniae*, I—IV, 1887—1898 (Lettres A—B, incomplet), passim.

[58] B. P. Hasdeu, *Arheologia: Conspectul studiilor arheologice, in legătură cu istoria universală și a românilor* (L'Archéologie: Aperçu des études archéologiques par rapport à l'histoire universelle et à celle des Roumains), dans « Din Moldova », I, 1862, p. 33—40 et II, 1863, p. 33—37.

[59] D. Tudor, *Alexandru I. Odobescu arheolog*, introduction à la nouvelle édition de A. I. Odobescu, *Istoria Arheologiei*, București, 1961, p. 7—51.

salutaire sur les progrès de l'activité archéologique de son pays. On lui doit dans ce domaine une « Notice sur les antiquités de la Roumanie » (1868), une mémorable « Histoire de l'Archéologie » (1877) [60], une monographie monumentale sur le fameux trésor visigoth de Pietroasa (1889—1900) [61] et de nombreuses autres études sur des sujets différents. L'apparition dans le champ des sciences de l'antiquité d'une personnalité si généreusement douée, précisément au moment où se décidait leur développement en Roumanie, fut une heureuse coïncidence. Bien que profondément ancré dans les problèmes d'archéologie classique et dans l'étude des monuments d'art, il ne resta pas étranger aux nouveautés apparues dans le domaine de la préhistoire. Par contre, se détachant de la majorité des classicistes européens de son temps, il comprit les vastes perspectives qui s'ouvraient à l'archéologie dans cette direction. Toujours au courant des progrès de cette science en Occident, il dirigea son attention aussi sur les vestiges préromains de son pays, en s'intéressant notamment aux résultats des fouilles entreprises par Bolliac, dont il corrigea certaines interprétations hasardées [62]. Il conçut l'idée d'un répertoire des localités d'intérêt archéologique de Roumanie, en rédigeant un *Questionnaire*, qu'il fit distribuer, en 1871, par l'intermédiaire du ministère de l'Instruction publique, à tous les maîtres d'écoles des communes urbaines et rurales. Le succès de cette initiative fut inégal et incomplet; pourtant les environ 1600 réponses, reçues et conservées actuellement en manuscrit à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, constituent un fonds de matériaux toujours utile. L'initiateur même l'employa pour écrire ses études sur les antiquités des départements de Dorohoi (en Moldavie) et de Romanaţi (en Olténie) [63], mais il ne put pas réaliser le répertoire entier qu'il s'était proposé.

Odobescu ne négligea aucune des périodes de la préhistoire, mais, à l'instar de Bolliac, sous la même nécessité d'approfondir le problème des origines du peuple roumain jusqu'à son substrat préromain, il s'évertua à stimuler par préférence les préoccupations concernant les Daces et leurs voisins. Pour donner une impulsion aux recherches dans ce domaine et leur assurer une base scientifique supérieure, il était besoin d'une synthèse critique de toutes les données des sources littéraires et linguistiques, ainsi que de toutes les découvertes archéologiques produites jusqu'alors dans l'espace des pays géto-daces. Il s'agissait d'une œuvre de méticulosité et de labeur sans répit, que l'illustre maître, pris par ses autres travaux de longue haleine, n'avait pas le temps d'entreprendre. C'est pourquoi, en 1871, en sa qualité de Membre de la Société académique (devenue ensuite l'Académie Roumaine), il prit l'initiative d'instituer un important prix pour le meilleur mémoire « sur les peuples qui ont habité les pays roumains du côté gauche du Danube avant la conquête de ces pays par l'empereur Trajan ». Afin de faciliter les recherches des concourants, Odobescu publia, outre un règlement du concours, aussi un Index bibliographique des écrits se rapportant, directement ou indirectement,

[60] A. I. Odobescu, *Notice sur les antiquités de la Roumanie*, Paris, 1868; *Istoria Arheologiei*, Bucureşti, 1877 (pour la dernière édition, publiée par D. Tudor, v. la note précédente).

[61] A. Odobesco, *Le trésor de Pétrossa*, I— III, Paris, 1889—1900.

[62] Nous citons, par ex., son célèbre essai humoristique *Fumuri arheologice scornite din lulele preistorice de un om care nu fumează* (Fumées archéologiques sorties de pipes préhistoriques par un homme qui ne fume pas), dans « Columna lui Traian », IV, 1873, nº 4, p. 19—51 (réédité par T. Vianu dans le IIe vol. de Al. Odobescu, *Opere*, Bucureşti, 1955, p. 107—119), C'est une critique plaisante et inévitablement exagérée (comme tous les produits littéraires de ce genre) à l'adresse de C. Bolliac, qui venait d'écrire un imprudent article sur « L'habitude de fumer aux temps préhistoriques » *(Uzul fumatului in timpii preistorici*, dans la gazette « Trompeta Carpaţilor », IX, 1873, nº 1045) à propos de certains tubes en terre cuite trouvés dans ses fouilles des stations néolithiques, ainsi que dans l'oppidum gète de Piscul Crăsanilor, mais dont les formes et les dimensions étaient loin de justifier un rapprochement avec de vrais chalumeaux. Cf. O. Papadima, *o.c.*, p. 332—336; D. Tudor, *l. c.*, p. 21—25.

[63] *Rămăşiţele antice din judeţul Dorohoi* (Les restes antiques du département de Dorohoi), Monitorul oficial, 1871 (réédité dans ses *Opere complete*, III, 2e éd., Bucureşti, 1908, p. 118—166); *Anticuităţile judeţului Romanaţi* (Les antiquités du département de Romanaţi), Bucureşti, 1878 (reproduit dans *Opere complete*, III, 2e éd., p. 215—262). — Autres articles d'Odobescu concernant l'archéologie dace: *Despre un vas de lut cu numele lui Decebal descoperit la Blain* (Sur un vase en terre cuite au nom de Décébale découvert à Blain, en Bretagne), dans « Columna lui Traian », III, 1971, nº 34, p. 313—315 (c'est un tesson de *terra sigillata* représentant des gladiateurs; cf. D. Tudor, *l. c.*, p. 13—14); *Artele din România in periodul preistoric* (Les arts en Roumanie à la période préhistorique), dans « Columna lui Traian », V, 1874, nº 4, p. 73—82 et dans *Opere*, II, éd. 1955, p. 77—107.

aux habitants anciens de la Dacie [64]. L'ouvrage proposé était extrêmement ardu et son sujet totalement surprenant pour la majorité des intellectuels roumains de l'époque, formés dans le classicisme pur. Il n'est donc pas étonnant que, bien des années durant, aucun candidat ne vint s'y proposer. Plusieurs fois la publication du prix fut répétée, mais toujours sans résultat. Ce n'est qu'en 1877 qu'une ample étude au titre de *Dacia înainte de romani* (La Dacie avant les Romains) y fut enfin présentée par Grégoire G. Tocilescu, un jeune historien de 27 ans, ancien étudiant de Hasdeu et d'Odobescu, très intelligent et laborieux, qui avait déjà fait les preuves de sa capacité multilatérale, dans les champs du droit romain et de l'histoire du moyen âge roumain [65]. L'ouvrage emporta le prix.

Dacia înainte de romani, publiée en 1880 et contenant environ 600 pages de format grand [66], « la plus volumineuse œuvre d'érudition rédigée jusqu'alors par un Roumain » (comme elle sera caractérisée) [67], correspondait parfaitement à l'intention dans laquelle Odobescu avait institué le prix. Longuement préparée dans les bibliothèques, surtout à Vienne et à Prague, et présentant de réelles qualités scientifiques, elle comprenait en effet un exposé clair et complet des matériaux variés (littéraires, linguistiques, anthropologiques, archéologiques) concernant l'ethnologie, la civilisation et la langue des populations préromaines que ces matériaux avaient occasionnées. Cet ouvrage, représentant la première synthèse scientifique de grandes proportions sur les Gètes et les Daces, constitue un document fidèle du stade où se trouvaient à ce moment-là les recherches relatives à ces populations. Il atteint aussi des problèmes concernant les Thraces balkaniques et les Scythes. La participation originale du jeune auteur à la discussion des problèmes afférents était naturellement assez réduite, mais elle ne manquait pas. Mieux encore, dans la critique des diverses solutions qui leur avaient été proposées par ses devanciers, il faisait preuve d'un jugement perspicace et d'un remarquable réalisme. L'opinion à laquelle il adhère est presque toujours la meilleure. Ainsi repousse-t-il, par exemple, les vieilles théories, encore professées de son temps, qui englobaient les Gètes et les Daces parmi les Germains, les Celtes ou les Slaves, pour leur opposer catégoriquement l'idée juste de l'appartenance de ce peuple carpato-danubien au grand tronc thrace. À son tour, il se trompe, sans doute, en attribuant aux différences entre Gètes et Daces une portée plus que topographique et en faisant venir des Balkans les Gètes de la rive gauche du Danube, mais là il s'agit d'une méprise mineure qui ne l'empêchait pas de concevoir les deux éléments comme étroitement liés dans un ensemble unique. La partie archéologique du livre, plus faible que le reste, ne dépasse pas le niveau d'un catalogue consciencieux d'objets et de types, inspiré du répertoire publié peu avant par C. Gooss en Transylvanie [68] et des informations que lui fournirent les découvertes de Bolliac, de Butculescu et des autres dilettantes roumains de l'époque. En général, l'ouvrage *Dacia înainte de romani*, tel qu'il se présente, aurait pu servir d'excellente base pour des recherches archéologiques d'un niveau plus élevé. Si ce résultat ne fut toutefois pas atteint et si l'ouvrage resta sans une influence réelle sur l'activité archéologique ultérieure, ce n'est pas à cause de ses imperfections, qui ne sont pas essentielles, mais à cause de l'inconstance inévitable de l'auteur, qui, dispersé dans une foule d'autres activités qui sollicitaient nécessairement sa capacité, fut le premier à abandonner ce domaine, auquel il ne revint plus.

[64] *Bibliographia Daciei : Indice de scrieri atingătoare, direct sau indirect, de vechii locuitori ai Daciei*, Bucureşti, 1872.

[65] R. Vulpe, *Un pionnier des sciences archéologiques en Roumanie : Grigorie G. Tocilescu (1850–1909)*, Dacia, III, 1959, p. 607–612 ; idem, *Grigorie G. Tocilescu, arheolog şi istoric*, Revista de Istorie, 28, 1975, n° 10, p. 1547–1562.

[66] Gr. G. Tocilescu, *Dacia înainte de romani : Cercetări asupra popoarelor care au locuit ţările române de-a stînga Dunării mai înainte de concuista acestor ţări de către imperatorul Traian*, Bucureşti 1880 (1ère partie : *Geografia antică a Daciei* ; IIe partie : *Etnografia Dacici*), p. 367–954, tirage à part de « Analele Societăţii Academice Române ».

[67] N. Iorga, *Oameni cari au fost* I, p. 17. Le même auteur avait écrit des critiques sévères à l'adresse de Tocilescu, en partie exagérées, dans *Opinions sincères : la vie intellectuelle des Roumains en 1899*, Bucureşti, 1899, passim.

[68] C. Gooss, *Chronik der archäologischen Funde Siebenbürgens* et *Skizzen zur vorrömischen Culturgeschichte der mittleren Donaugegenden*, V. ci-dessus, note 40.

Devenu directeur du Musée National des Antiquités de Bucarest (fondé en 1864) [69] et professeur d'histoire ancienne à l'Université, Tocilescu non seulement ne pensa plus à écrire, comme il avait promis, un second volume de son ouvrage, consacré à l'*histoire* des Géto-Daces, mais il ne se soucia même pas de stimuler l'intérêt de ses élèves dans cette direction. Il se laissa, par contre, totalement absorbé par sa passion personnelle pour l'épigraphie et pour les problèmes de l'antiquité classique, que lui imposaient, outre ses préoccupations universitaires, sa collaboration assidue et méritoire au *Corpus inscriptionum Latinarum* de Berlin, ainsi que les nombreuses découvertes de monuments gréco-romains, survenues surtout dans la Dobroudja. Aussi consacra-t-il bien des années à l'exploration du fameux Monument d'Adamclissi, dont il établit justement le caractère de Trophée, érigé par Trajan en 109 pour la commémoration d'une importante victoire de cet empereur à l'occasion des guerres daciques. Il en publia les résultats, en 1895, en collaboration avec les illustres archéologues viennois Otto Benndorf et Georg Niemann, dans une ample monographie [70]. Quant aux différentes populations représentées dans les sculptures de ce Monument comme ennemis des Romains : Daces, Germains et Sarmates, il les considéra à juste raison comme faisant partie d'une coalition des alliés de Décébale. Les études ultérieures ne portèrent de corrections importantes à ses interprétations qu'en ce qui concerne la date précise de la bataille respective et les circonstances où elle avait eu lieu.

C'est à son collègue plus jeune Teohari Antonescu (1866—1910), professeur d'archéologie à l'Université de Jassy, que sont dus les meilleurs de ces amendements. Celui-ci a le mérite, entre autres, d'avoir contribué décisivement à l'étude historique du Trophée, dont il fut le premier à donner une explication, en général juste, en relation avec les reliefs de la Colonne Trajane, en précisant qu'il s'agit d'une bataille locale livrée par Trajan en l'an 102 contre la dangereuse diversion des alliés de Décébale [71]. C'est toujours lui qui, le premier, reconnut cette bataille de Dobroudja dans le texte de Dion Cassius concernant la sanglante rencontre — localisée par certains historiens à Tapae en Dacie [72] —, pendant laquelle Trajan avait dû déchirer ses vêtements pour procurer des bandages aux nombreux blessés romains. T. Antonescu identifia aussi, très positivement, le βωμός funéraire que, selon le même auteur antique, l'empereur avait fait ériger à la mémoire des soldats tombés dans ce combat meurtrier, avec l'autel dont les restes furent constatés près du Trophée, contenant des fragments d'une grande inscription aux noms de ces soldats [73]. Nous avons ici l'occasion de mentionner aussi le numismate Michel Soutzo (1841—1933), le premier qui, avant l'exploration du Trophée d'Adamclissi par Tocilescu, se prononça sur ce monument, alors encore énigmatique, en exprimant dans un article de la « Revue archéologique » de Paris, la conjecture caduque qu'il s'agirait d'une « fortification » érigée par les rois odryses [74]. Il allait bientôt renoncer à cette hypothèse après avoir connu les résultats des fouilles qui prouvèrent le caractère de trophée romain de ce monument. M. Soutzo dédia le reste de sa longue activité aux études numismatiques. C'est lui qui fondera la Société numismatique de Roumanie. On lui doit des études sur les monnaies des roitelets scythes de Dobroudja [75].

[69] R. Vulpe, *Centenarul Muzeului Național de Antichități*, StCl, VI, 1964, p. 369—372; idem, *Un secol de cercetări asupra epocii fierului — Un siècle de recherches sur l'âge du fer en Roumanie*, Historica, Craiova, I, 1970, p. 9—29.

[70] Gr. G. Tocilescu—O. Benndorf—G. Niemann, *Das Monument von Adamklissi: Tropaeum Traiani*, Wien, 1895. Paru aussi en roumain.

[71] T. Antonescu, *Le Trophée d'Adamclissi: étude archéologique*, Iași, 1905, passim; idem, *Columna Traiană, studiată din punct de vedere arheologic, geografic și artistic*, Iași, 1910, p. 123—180. Dans la préface de cet ouvrage posthume, A. D. Xenopol présente un aperçu de la personnalité de l'auteur, pour laquelle cf. aussi N. Iorga, *Oameni cari au fost*, I, p. 423—424; I. Andrieșescu, *Teohari Antonescu*, Buletinul Muzeului jud. Vlașca, I, 1936, p. 57—62; Em. Diaconescu, CercIst, I, 1970, p. 21—27.

[72] Dion Cassius (Xiphilin), LXVIII, 8, 2. Cf. T. Antonescu, *Columna Traiană*, p. 173—174; R. Vulpe, *Dion Cassius et la campagne de Trajan en Mésie Inférieure*, StCl, VI, 1964, p. 216—223.

[73] Gr. Tocilescu, *Fouilles et recherches archéologiques en Roumanie (Communications faites à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris, 1892—1899)*, București, 1900, p. 63—78; C. Cichorius, *Die römischen Denkmäler in der Dobrudscha: ein Erklärungsversuch*, Berlin, 1904, p. 19—41; T. Antonescu, *Columna Traiană*, p. 174—180. Cf. aussi Emilia Doruțiu-Boilă, Dacia, V, 1961, p. 345—363; R. Vulpe, *l. c.*, p. 221—230.

[74] M. Soutzo, *Coup d'œil sur les monuments antiques de la Dobroudja*, RA, Paris, XLII, 1881, 2, p. 288—293.

[75] C. Moisil, *Opera științifică a d-lui M. C. Sutzu*, BSNR, XVI, 1921, p. 101—107; idem, *Michel C. Soutzo: sa vie et son œuvre*, Balcania, IV, 1941, p. 479—502.

Contemporain de Tocilescu, l'historien A. D. Xenopol (1847—1920), professeur d'histoire roumaine à l'Université de Jassy [76], se rendit célèbre en Europe par sa théorie sur la philosophie de l'histoire, par son excellente défense de la continuité daco-romaine au nord du Danube contre la fausse théorie de R. Roesler [77], ainsi que par sa magistrale synthèse de l'« Histoire des Roumains de la Dacie Trajane [78] ». Dans ces derniers ouvrages il traita aussi de l'antiquité reculée des pays roumains, surtout des Géto-Daces. Bien qu'il commençât son Histoire à peine à partir des données d'Hérodote, il ne sousestimait pas en principe les sources archéologiques, auxquelles, par contre, il reconnaissait la supériorité comme matériaux documentaires, directs et objectifs, en comparaison de la relativité des renseignements littéraires, mais de son temps ces matériaux étaient encore trop rares. Pour les Géto-Daces il puisa bien des informations dans le livre de Tocilescu. Ses considérations à ce propos comportent rarement des objections, qui ne sont que d'une importance secondaire. En essence, ses idées sur l'antiquité de la Dacie s'inscrivent parmi les conclusions solides de la science, telles que l'interprétation des Agathyrses comme représentant la continuité d'un peuple sédentaire thrace sous une occupation éphémère des éléments nomades de Scythie, puis la persistance des Daces sous la domination romaine et leur romanisation, leur rôle de base dans la formation du peuple roumain, la continuité locale des Daco-Romains après leur abandon par l'administration impériale sous Aurélien.

À côté de ces figures principales de l'historiographie roumaine, il faut ranger l'historien Dimitrie Onciul (1856—1923) qui, consacrant son activité particulièrement aux problèmes des origines roumaines, jeta des lumières aussi sur le passé préromain de son pays [79]. Il voyait la formation du peuple roumain des deux côtés du Danube, en repoussant catégoriquement l'idée roeslerienne de l'évacuation totale de la population daco-romaine sous Aurélien et de son retour en Dacie au moyen âge. D. Onciul fut le représentant le plus rigoureux de la méthode critique dans l'histoire [80]. Ses préoccupations entrèrent également dans l'activité du philologue Alexandre Philippide (1859—1933), qui leur dédia, entre autres, sa volumineuse synthèse *Originea Românilor*, où, tout en soutenant la continuité romaine en Dacie, il admet aussi une immigration de la population romane des Balkans. Dans son ouvrage il fait une analyse minutieuse des preuves onomastiques concernant les anciens Thraces en général [81].

C'est toujours à l'époque de ces personnalités qu'il nous faut mentionner, mais dans un sens négatif, l'énorme erreur de conception et de méthode que représente le massif ouvrage *Dacia preistorică* de l'historien transylvain Nicolae Densuşianu (1846—1911), dans lequel celui-ci essaya de démontrer l'idée étrange que la Dacie aurait été le berceau de la mythologie et de la civilisation helléniques, qu'elle aurait été habitée dès la haute préhistoire par les Pélasges, que ceux-ci, censés être des Aryens venus d'Orient, seraient les véri-

[76] O. Botez, *Alexandru Xenopol teoretician şi filosof al istoriei (studiu critic)*, Bucureşti, 1928; N. Iorga, *Oameni cari au fost*, III, Bucureşti, 1936, pp. 32—34, 37—39; N. Gogoneaţă—Z. Ornea, *A. D. Xenopol: concepţia socială şi filozofică*, Bucureşti, 1965; *A. D. Xenopol, Studii privitoare la viaţa şi opera sa*, volume collectif coordonné par L. Boicu et Al. Zub, Bucureşti, 1972; Al. Zub, *A. D. Xenopol: bibliografie*, Bucureşti, 1973.

[77] A. D. Xenopol, *Teoria lui Roesler: Studii asupra stăruinţei românilor in Dacia Traiană*, Iaşi, 1884; réédité à Paris, 1885, sous le titre *Une énigme historique: Les Roumains au Moyen Âge*.

[78] *Istoria românilor din Dacia Traiană*, I—VI, Jassy, 1888—1893; 2e éd., Bucureşti, 1914; 3e éd. (par les soins de I. Vlădescu), I—XIV, Bucureşti, 1925—1930; *Histoire des Roumains de la Dacie Trajane depuis les origines jusqu'à l'union des Principautés en 1859*, I—II, Paris, 1896. Parmi ses ouvrages concernant spécialement l'antiquité dace, il faut citer: *Herodot in raport cu istoria noastră*, Convorbiri Literare, VIII, 1874—1875; IX, 1875—1876; *Strabon in raport cu istoria noastră*, *ibidem*, X, 1976—1977; *Les guerres daciques de l'empereur Trajan*, Revue historique, Paris, XI, 1886, p. 291—312 (réimprimé dans son vol. *Etudes historiques*, Iaşi, 1887, p. 9—46; traduit en allemand: *Die dacischen Kriege des Kaisers Trajan*, Römänische Revue, Wien, 1890). Cf. R. Vulpe, *Istoria veche a României in opera lui A. D. Xenopol*, dans le vol. collectif cité *supra*, note 76.

[79] A. Sacerdoţeanu, *Viaţa şi opera lui Dimitrie Onciul*, introduction à l'œuvre de D. Onciul, *Scrieri istorice*, I—II, Bucureşti, 1968, pp. 13—86 et 455—464. Parmi les études réimprimées dans ce livre, nous retenons, aux pp. 131—260, comme touchant à l'antiquité dace: *Teoria lui Roesler*, (remarquable commentaire de l'ouvrage de A. D. Xenopol à ce sujet, cité *supra*, note 77) et, aux pp. 438—493, les termes *Tracii, Geţii, Dacii, Dacia, Dacia Aureliană, Pannonia, Ilirii, Iazigii, Iazigia* de l'*Enciclopedia Română* de C. Diaconovich, I—III, Sibiu, 1898—1904.

[80] V. Pârvan, *La mormintul lui Dimitrie Onciul*, dans *Memoriale*, Bucureşti, 1923, p. 81—90 (2e éd., Cluj, 1973, p. 111—122).

[81] Al. Philippide, *Originea românilor*, I, Iaşi, 1925, passim.

tables ancêtres du peuple roumain, que les Roumains actuels parleraient une langue pélasgique, dont la latinité ne serait qu'une simple apparence due au fait qu'à une époque préhistorique très reculée, les mêmes Pélasges auraient immigré en Italie [82]. Selon lui, les Romains de Trajan n'auraient presque rien prêté aux Daces, car leurs parlers auraient été depuis toujours pareils. Ce conte, entièrement fantastique, ne mériterait pas de tenir une place dans notre présent exposé s'il n'etait sorti de la plume d'un véritable érudit, qui, dans son propre domaine — l'histoire médiévale et moderne — donna des contributions scientifiques bien plus sérieuses, voire d'une valeur remarquable [83]. Sa grande et unique bévue fut cette « Dacie préhistorique », explicable par son étonnante faiblesse d'avoir cédé à une idée préconçue, qui l'avait conquis dès sa tendre jeunesse et à laquelle il s'est obstiné, pendant de longues dizaines d'années, à chercher des arguments philologiques, folkloriques, archéologiques, par des interprétations spécieuses, totalement imaginaires et forcées, en dédaignant les lois de la linguistique comparée et les méthodes de l'archéologie, sciences indispensables au domaine où il s'était hasardé. Les innombrables étymologies et les analogies onomastiques sur lesquelles repose la plupart de l'ouvrage ne sont que des rapprochements puérils, sans aucune concordance réelle. Il est vrai qu'à l'époque où N. Densuşianu avait conçu son idée panpélasgique, c'est-à-dire bien avant l'an 1885 quand il en commença la rédaction, ces disciplines n'étaient pas encore pleinement constituées et ultérieurement, lorsque son manuscrit avait beaucoup avancé, il était trop tard pour les assimiler et pour se persuader de l'inanité d'un travail qui l'obséda toute sa vie durant. Parmi les efforts qu'il y consacra, il est digne de relever, comme une action positive, le *Questionnaire* qu'à l'exemple d'Odobescu il lança dans toutes les localités des pays roumains, ayant comme spécial objet la recherche des légendes locales à fond historique. Les nombreuses réponses reçues, remplissant 21 dossiers qu'il déposa à l'Académie Roumaine, constituent un important trésor folklorique, toujours utilisable. Egalement utiles, mais sous un autre aspect, sont même les matériaux que N. Densuşianu en tira pour les faire valoir, si erronément, dans son ouvrage. D'autre part, par contraste avec les exaspérants défauts de son fond idéologique, cet ouvrage dénote une riche et impressionnante érudition, ainsi que tous les dons d'argumentation cursive et captivante qui caractérisent les autres produits de l'auteur. Aussi aboutit-il facilement à surprendre a vigilance critique du lecteur profane ou insuffisamment initié, de sorte que son influence se maintient encore puissante dans les cercles des dilettantes passionnés. Son éditeur, le chimiste C. Istrati, n'en fut que la première des victimes. Par contre, les gens compétents, historiens, archéologues, linguistes, sans exception, l'ont reçu tout à fait défavorablement [84].

La maturité des idées sur les Thraces en Europe

Vers la fin du XIX^e^ siècle et au début du XX^e^, les études historiques et linguistiques sur les Thraces en général avaient pris un développement décisif. Le philologue viennois W. Tomaschek avait déjà publié sa magistrale synthèse sur les anciens Thraces [85] et dans la fameuse « Introduction à l'histoire de la langue grecque » de P. Kretschmer un important chapitre était consacré aux Thraces, y compris les Géto-Daces, dont personne ne mettait

[82] N. Densuşianu, *Dacia preistorică*, Bucureşti, 1913, 1152 pp. (préface de l'éditeur C.I. Istrati, *Nic. Densuşianu, viaţa şi opera sa*, aux pp. I—CXIV).

[83] Par ex. : *Istoria revoluţiunii lui Horia în Transilvaniu şi Ungaria 1784—1785, pe baza documentelor oficiale* (Histoire de la révolution de Horia en Transylvanie et en Hongrie 1784—1785, sur la base des documents officiels) ; Bucureşti, 1884 ; *Documente privitoare la istoria românilor, 1199—1345*, tomes I—II, 6 sections (1887—1897) représentant les premiers volumes du grand recueil « Hurmuzaki » ; *Monumente pentru istoria ţării Făgăraşului* (Monuments pour l'histoire du pays de Făgăraş). Bucureşti, 1885 ; *Originea şi importanţa istorică a cavaleriei române* (L'origine et l'importance de la cavalerie roumaine), Bucureşti, 1901 (« România militară »), etc. Cf. N. Iorga, *o. c.*, I, p. 483—485.

[84] A. D. Xenopol, *Istoria românilor din Dacia Traiană*, 2^e^ éd., Bucureşti, 1914, p. 47, note 17 ; V. Pârvan, *Getica*, p. 1 ; N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, I, 1, Bucureşti. 1937, p. 17, note 1.

[85] W. Tomaschek, *Die alten Thraker, eine ethnologische Untersuchung*, dans Sitzungsberichte der philosophisch-historische Classe der Akademie von Wien, CXXVIII, 1893, p. 1—130 ; CXXX 1, 1894, p. 1—104 ; CXXX, 2, 1894, p. 1—70.

plus en doute l'appartenance à ce groupe indo-européen de caractère *satem* [86]. Cependant les données archéologiques des pays thraces ne faisaient pas encore l'objet des ouvrages d'envergure. Elles figuraient dans les grandes synthèses de préhistoire rédigées par un O. Montelius, par un M. Hoernes, par un J. Déchelette, mais d'une façon tout à fait sporadique, perdues dans la foule des types de l'Europe occidentale et méridionale. Quant aux œuvres historiques, leurs auteurs n'en tenaient presque pas compte. Ce n'est que dans les premières décennies du XX[e] siècle que des savants formés dans le domaine du classicisme commencèrent à se consacrer spécialement aux études thraces, en même temps philologiques et archéologiques. C'est le cas de Georges Seure, qui publia, dans la « Revue archéologique » de Paris, une riche série de mémoires sur l'*Archéologie thrace* [87] et de Gavril Katzarov, maître d'autorité pour les antiquités de Bulgarie, à qui on doit le remarquable ouvrage de « Contributions à l'histoire culturelle des Thraces » [88], embrassant aussi bien les problèmes des Thraces méridionaux que ceux des Géto-Daces. Dans ses œuvres ultérieures, il s'occupa amplement des religions de la Thrace. C'est dans ce domaine qu'il allait produire sa principale monographie sur le Cavalier thrace [89]. A ces exemples il faut ajouter l'ouvrage de S. Casson sur la Macédoine, la Thrace et l'Illyrie, une synthèse de l'antiquité préhellénistique de la péninsule Balkanique [90], basée à la fois sur les sources écrites et sur les faits archéologiques, mais dans laquelle seulement les Thraces méridionaux sont envisagés, sans les Gètes de la rive gauche du Danube. Bien importants sont les ouvrages de E. H. Minns et de M. Rostovtzeff sur les Iraniens du nord de la mer Noire, où les problèmes généralement thraces sont souvent atteints, ainsi que les voix de la *Real-Encyclopädie* de Pauly et Wissowa, concernant les antiquités dacothraces, par ex. celles sur *Dacien*, *Geter*, dues à Brandis et à Weiss ou sur *Thrake*, écrites avec les contributions de Oberhummer, Barbara Lenk, W. Brandenstein, A. Betz, G. Katzarov [91].

Dans le même intervalle, à partir de la fin du XIX[e] siècle jusqu'à la veille de la deuxième guerre mondiale, on a à enregistrer les études concernant les guerres daces de Trajan, en commençant par l'œuvre de Gr. Tocilescu, O. Benndorf et G. Niemann, sur le Monument d'Adamclissi (1895) et par la magnifique monographie de C. Cichorius sur la colonne Trajane [92] et continuant avec les nombreux commentaires écrits sur les deux monuments notamment par Teohari Antonescu, ci-dessus mentionné [93], par Eugène Petersen, Alfred v. Domaszewski, H. Stuart Jones, G. A. Davies, K. Lehmann-Hartleben [94]. Les guerres de Décébale contre les Romains furent largement commentées dans un ouvrage de l'historienne roumaine Victoria Vaschide, dans les monographies de Stéphane Gsell et de Roberto Paribeni sur les empereurs Domitien et Trajan, ainsi que dans une des études de Carl Patsch [95].

[86] P. Kretschmer, *Einleitung in der Geschichte der griechischen Sprache*, Göttingen, 1896, p. 171–242.

[87] G. Seure, *Archéologie thrace: documents inédits ou peu connus*, I[ère] série, Paris, 1913 (réimprimé d'après RA, 1911–1913; II[e] s., 1[ère] partie, 1920 (= RA, 1914–1919); II[e] s., 2[e] p., 1925 (= RA, 1921–1925). Cf. aussi Sonia Georgieva — V. Velkov, *Bibliographie de l'archéologie bulgare*, Sofia, 1974, passim.

[88] G. I. Kazarow, *Beiträge zur Kulturgeschichte der Thraker*, Sarajevo 1916. Sur sa personnalité et son œuvre cf. les Mélanges offerts à l'occasion de son 70[e] anniversaire *Sbornik G. Kacarov-Serta Kazaroviana*, I–II, Sofia, 1950–1955 (tenant de Izvestija-Bulletin, XVI et XIX).

[89] G. I. Kazarow, *Die Denkmäler des Thrakischen Reitergottes in Bulgarien*, Budapest, 1938 (Dissertationes Pannonicae, II[e] série, 14).

[90] S. Casson, *Macedonia, Thrace and Illyria, their relations to Greece from the earliest times down to the time of Philip son of Amyntas*, Oxford, 1926.

[91] Ellis H. Minns, *Scythians and Greeks*, Cambridge, 1913; M. Rostovtzeff, *Iranians and Greeks in South Russia*, Oxford, 1922; C. Patsch, *Die Völkerschaft der Agathyrsen*, Anzeiger d. Akademie d. Wissensch., Wien, 1925, XII a, p. 69 sqq. Au même auteur sont dues les études *Thrakische Spuren an der Adria*, Jahreshefte, X, 1907, p. 169–174; *Beiträge zur Völkerkunde von Südosteuropa*, Sitzungsberichte d. Akad. d. Wiss., phil.-hist. Cl., 208, Wien, 1929; *Aus 500 Jahren vorrömischer und römischer Geschichte Südosteuropas*, 1. Teil: *Bis zur Festsetzung der Römer in Transdanuvien*, *ibidem*, 214, 1933.

[92] C. Cichorius, *Die Reliefs der Traianssäule*, I–II (II–III), Berlin, 1896–1900.

[93] V. ci-dessus, note 71.

[94] E. Petersen, *Trajans dakische Kriege nach dem Säulenrelief erzählt*, I–II, Leipzig, 1899–1903; A. v. Domaszewski, *Die Dakerkriege Trajans auf dem Relief der Säule*, Philologus, LXV, 1906; H. Stuart Jones, *The historical interpretatation of the Reliefs of Trajan's Column*, Papers of the British School at Rome, V, 1910; G. A. Davies, *Trajan's First Dacian War*, JRS, VII, 1917; K. Lehmann-Hartleben, *Die Trajanssäule: ein römisches Kunstwerk zum Beginn der Spätantike*, Berlin, 1926.

[95] St. Gsell, *Essai sur le règne de l'empereur Domitien*, Paris, 1894; Victoria Vaschide, *Histoire de la conquête romaine de la Dacie et des corps d'armée qui y ont pris part*, Paris, 1903; R. Paribeni, *Optimus Princeps: Saggio sulla storia e sui tempi dell'imperatore Traiano*, I, Messina, 1926; C. Patsch, *Der Kampf um den Donauraum unter Domitian und Trajan*, Sitzungsber. d. Akad. d. Wiss. Wien, phil.-hist. Cl., 1937.

Les recherches sur les Daces en Transylvanie avant 1918

En Transylvanie et dans les autres régions roumaines qui jusqu'en 1918 faisaient encore partie de l'empire d'Autriche-Hongrie, les recherches concernant les anciens Daces furent menées surtout par les chercheurs du Musée Transylvain, créé en 1859 et réuni avec l'Institut d'archéologie et numismatique de Cluj sous lès auspices de l'État hongrois. L'activité de cet Institut fut plus assidue sous la direction de Béla Pósta (1860—1918), qui, à partir de 1910, fit paraître aussi le bulletin archéologique « Dolgozatok — Travaux »[96]. Parmi les collaborateurs de l'Institut s'est distingué au premier rang Martin Roska (Roska Márton), qui, outre ses nombreuses recherches dans le paléolithique et le néolithique, fit des fouilles dans les stations de Periam, Socodor, Otomani concernant l'âge du bronze et dans l'oppidum dace de Pecica[97]. C'est lui qui allait publier plus tard un précieux *Repertorium* archéologique de la Transylvanie, concernant toutes les périodes préromaines, y compris les nombreuses localités à antiquités daces[98]. Nous devons mentionner aussi son collègue Etienne Kovács, qui, entre autres, explora la nécropole de la fin du néolithique de Decea Mureşului et la nécropole celtique d'Apahida[99]. En même temps les antiquités du Banat, spécialement la culture de l'âge du bronze de Vatina, furent étudiées par Felix Milleker, qui publia les résultats de ses recherches dans une série de rapports[100]. Parmi les savants hongrois de Budapest qui se sont intéressés alors aux antiquités de Transylvanie, des mentions spéciales sont dues à G. Finály, qui, en 1910, publia un rapport sur la forteresse dace de Piatra Roşie et à L. v. Márton, qui, entre autres, a écrit un ouvrage de synthèse sur le Latène de la Hongrie d'alors, y compris la Transylvanie[101]. En relation avec l'activité archéologique de Transylvanie à cette époque il faut remarquer aussi le Saxon Carl Seraphin (1862—1951), qui explora la station de l'âge du bronze et du fer de Wietenberg près de Sighişoara[102] et le Roumain Iuliu Marţian (1866—1937), qui rédigea un « Répertoire archéologique » de ce pays, très concis[103].

L'époque de Vasile Pârvan

Dans les premières décennies de notre siècle, l'étude scientifique de l'antiquité dacothrace dans la vieille Roumanie d'avant 1918 enregistra un nouvel et déterminant essor. C'est qu'après la mort de Gr. Tocilescu la direction du Musée National des Antiquités et la chaire d'histoire ancienne de l'Université de Bucarest furent confiées à Vasile Pârvan, une personnalité qui réunissait non seulement les qualités de ses prédécesseurs : le talent, la finesse et la hauteur de conceptions d'Odobescu, la force de travail et la capacité multilatérale de

[96] *Dolgozatok, etc. — Travaux de la Section numismatique et archéologique du Musée National de Transylvanie à Kolozsvár* (Cluj). Après 1919, un périodique d'un nom pareil fut fondé à Szeged en Hongrie.

[97] M. Roska, *Repertorium*, s. vv. (v. la note suivante) ; idem, *Les fouilles de Nagy Sánez* (Şanţul Mare), DolgCl, III, 1912.

[98] M. Roska, *Erdely régészeti Repertoriuma — Thesaurus antiquitatum Transsilvanicarum*, I. *Praehistorica*, Cluj, 1942.

[99] István (Étienne) Kovács, *La station préhistorique et le cimetière de l'époque La Tène d'Apahida*, DolgCl. II, 1911, 1 ; *Cimitirul eneolitic de la Decea Mureşului*, AISC, I, 1928—1932, p. 89—101.

[100] Bódog (Felix) Milleker, *Délmagyarország az öskorban* (La préhistoire de la Hongrie méridionale), Versecz (Vršac) 1894 ; *Délmagyarország régiségleletei* (Les antiquités de la Hongrie méridionale), Versecz, I—III, 1897—1909 ; *A Vattinai östelep* (L'habitat préhistorique de Vatina), Versecz, 1905.

[101] G. Finály, AÉ, XXXVI, 1916, p. 11 sqq., résumé allemand aux p. 264 sqq. ; AA, 1911, p. 347—349 ; cf. C. Daicoviciu, *Cetatea dacică de la Piatra Roşie*, Bucureşti, 1954. — L. v. Márton, *Die Frühlatènezeit in Ungarn*, Budapest, 1933.

[102] K. Horedt et C. Seraphin, *Die prähistorische Ansiedlung auf dem Wietenberg bei Sighişoara-Schässburg*, Bonn, 1971 (évocation de la personnalité de C. Seraphin aux pp. 2—6).

[103] I. Marţian, *Archäologisch-prähistorisches Repertorium für Siebenbürgen*, Wien, 1909 ; *Repertoriu arheologic pentru Ardeal*, Bistriţa, 1920. Cf. I. I. Russu, ActaMN, XII, 1975, p. 193.

Tocilescu, mais qui venait en plus avec un esprit pénétrant, une pensée puissante et originale, une vision réaliste et critique des phénomènes historiques à un niveau supérieur, une formation scientifique ample et sévère, une remarquable capacité d'organisateur [104]. Bien que parti de l'histoire médiévale des Roumains pour se dévouer à peine ultérieurement à l'antiquité, Pârvan s'aperçut d'emblée de la nécessité, afin d'éclaircir l'origine du peuple roumain, de reprendre les problèmes préromains de la Dacie, que l'on avait si longtemps laissés dans la pénombre. Dans le programme des recherches sur la Dacie romaine qu'il avait préconisé dès 1906, lorsqu'il faisait encore ses études à l'étranger, il avait réservé une part importante à l'histoire et à la civilisation des autochtones [105].

Au début il dut concentrer son activité, de même que Tocilescu et pour les mêmes raisons, exclusivement aux recherches gréco-romaines, en dirigeant les fouilles d'Ulmetum et d'Histria et en écrivant la plupart de ses ouvrages d'histoire ancienne et d'épigraphie, mais, en même temps, il accueillit avec une pleine sollicitude la collaboration de Ion Andrieşescu, le premier archéologue roumain spécialisé dans la nouvelle discipline de la préhistoire, qui venait d'être constituée dans les pays occidentaux comme une importante science historique, avec ses propres méthodes. Le jeune collaborateur, ancien élève de Teohari Antonescu à Jassy, s'était formé à Berlin avec Hubert Schmidt, le fameux explorateur de la station de Cucuteni et avait passé son doctorat en 1912 avec, comme thèse, une méritueuse étude, « Contribution à la Dacie avant les Romains » [106], concernant le néolithique. Il avait pratiqué des fouilles aussi dans la station néolithique de Sălcuţa en Olténie [107]. Dans sa thèse, il inclinait à attribuer aux Thraces la civilisation à céramique peinte de Cucuteni, ainsi que les autres formes du néolithique de l'Europe sud—orientale [108]. Le développement ultérieur des recherches ne confirmera pas son point de vue, mais il a le mérite d'avoir fait du problème de la première apparition des Thraces l'objectif central de ses préoccupations archéologiques. Il avait entrepris aussi une étude sur l'expansion des populations daco-thraces au-delà des Carpates, vers le nord, en s'appuyant surtout sur les renseignements des auteurs classiques [109].

Cependant, la collaboration de V. Pârvan avec I. Andrieşescu n'allait produire ses fruits qu'après la première guerre mondiale. Les nouvelles conditions créées par l'union de tous les pays roumains dans un Etat national, correspondant au foyer ancestral des Daces, favorisaient la reprise et l'extension des recherches sur les Géto-Daces, d'un côté grâce à l'élargissement du champ d'activité, de l'autre par l'effet de la maturité générale de la conscience nationale roumaine qui, ne se contentant plus de la simple formule latine, exigeait une explication réaliste et complète des origines du peuple roumain dans l'espace géto-dace, donc un approfondissement des recherches dans les périodes antérieures à la conquête trajane. Ce qui auparavant n'avait été préconisé que par quelques personnalités, maintenant était généralement senti.

Parmi les jeunes générations studieuses, de nouveaux éléments se révélaient désireux de se consacrer à l'étude de l'antiquité et surtout à l'archéologie. Leur enthousiasme allait être encouragé avec empressement par V. Pârvan, qui, à la différence de ses devanciers Odobescu et Tocilescu, restés presque isolés dans leur activité scientifique, sut se créer une école et

[104] Cf. H. Metaxa, *Vasile Pârvan: Note bio-bibliografice*, Arhiva pentru Ştiinţa şi Reforma socială, VII, 1928, n° 3—4; I. Andrieşescu, *Vasile Pârvan*, Dacia, III—IV, 1927—1932, p. 1—7; R. Vulpe, *Vasile Pârvan (necrologio)*, Studi Rumeni, Rome, I, 1927, 2, p. 245—252; idem, *Activitatea ştiinţifică a istoricului Vasile Pârvan*, Studii, X, 1957, 3, p. 7—39; Al. Zub, *Vasile Pârvan: efigia cărturarului* (V. Pârvan : l'effigie du savant), Iaşi, 1974; idem, *Vasile Pârvan, 1882—1927, bibliografie*, Bucureşti, 1975.

[105] V. Pârvan, *Cîteva cuvinte cu privire la organizaţia provinciei Dacia Traiană* (Quelques mots au sujet de l'organisation de la province de la Dacie Trajane), Bucureşti, 1906 (réimprimé d'après Convorbiri Literare, XL).

[106] I. Andrieşescu, *Contribuţie la Dacia înainte de romani*, Iaşi, 1912.

[107] I. Andrieşescu, *Din preistoria Olteniei, fragment de început*, dans le vol. *Lui Nicolae Iorga. Omagiu 1871—1921*, Craiova, 1921, p. 15—31. Cf. notre article *Ion Andrieşescu*, avec la liste de ses ouvrages, dans Apulum, II, 1943—1945, p. 432—435; Th. Sauciuc-Săveanu, *Le professeur Ion Andrieşescu, 1888—1944*, Dacia, IX—X, 1941—1944, p. 7—9; C. Mateescu, Archeologické rozhledy, Prague, XX, 1966, 3, p. 366.

[108] I. Andrieşescu, *Contribuţie, etc.*, p. 106—124.

[109] I. Andrieşescu, *Asupra răspîndirii nord-vestice a tracilor la începuturile istoriei* (Sur la diffusion des Thraces vers le nord-ouest aux commencements de l'histoire), dans *Închinare lui Nicolae Iorga*, Cluj, 1931, p. 1—11.

assurer ainsi à l'archéologie roumaine la continuité et l'ampleur nécessaires, en organisant un travail collectif. Il persuada nombre de ses élèves à profiter des enseignements de I. Andrieşescu pour se dédier à l'archéologie préhistorique. C'est ainsi qu'il réalisa une équipe de collaborateurs à l'aide desquels, à partir de 1922, il entreprit des recherches et des fouilles systématiques dans les stations gètes de Piscul Crăsanilor, de Tinosul, de Zimnicea[110], sondées plus d'un demi-siècle avant par Bolliac et Butculescu. Ensuite, il étendit le champ des recherches, en distribuant à ses élèves des missions diverses, dans les stations néolithiques de Boian, Gumelniţa, Vădastra, Bonţeşti, Ruginoasa, Căscioarele, dans celles de l'âge du bronze de Lechinţa, de Băieşti-Aldeni et de Glina, ainsi que dans les sites gètes de Coconi et de Mănăstirea[111]. Andrieşescu même, après avoir publié les résultats de ses fouilles à Piscul Crăsanilor, passa à l'exploration des habitats néolithiques de Sultana et de Fedeleşeni, ainsi que de la forteresse de l'âge du bronze de Monteoru.

En même temps, en Transylvanie, dans le cadre de l'activité de la Commission des Monuments historiques et de l'Institut des Études classiques de Cluj, l'exploration systématique des forteresses daces des montagnes d'Orăştie fut recommencée surtout à Grădiştea Muncelului et à Costeşti, par les travaux de D. M. Teodorescu et Al. Ferenczi[112].

Dans le but de compléter le rapport technique d'Andrieşescu sur les fouilles de Piscul Crăsanilor avec des considérations historiques plus amples, par rapport à la civilisation gète tout entière, Vasile Pârvan, dont l'élan créateur y avait trouvé un terrain fertile par excellence, se mit à écrire un texte qui arriva à des proportions bien plus étendues qu'il ne s'était proposé. Engagé dans cette voie, il n'entendit pas reculer ou s'arrêter, mais, en renonçant à sa modeste intention initiale, il se décida à continuer la besogne jusqu'au bout. Après quatre ans de travail sans répit, il acheva la pondéreuse protohistoire de la Dacie intitulée, au pluriel latin, *Getica*[113]. Il avait utilisé, pour cette synthèse historique, archéologique et linguistique, tous les abondants matériaux qu'il avait recueillis dès sa jeunesse précisément pour l'éventualité d'un tel ouvrage, ainsi que sa haute culture classique, la diversité de sa compétence scientifique, la rigueur de sa méthode critique, les rares qualités de sa pensée profonde. Aussi étudia-t-il minutieusement toute la littérature archéologique européenne concernant, même indirectement, l'antiquité dace depuis le plein âge du bronze jusqu'à l'époque romaine.

Getica représente le deuxième grand ouvrage scientifique sur les Géto-Daces paru après la *Dacia înainte de romani* de Tocilescu. Entre ces deux réalisations il y a un écart d'environ un demi-siècle, mais la distance qualitative qui les sépare est bien plus considérable. Avec son ouvrage, Tocilescu venait à peine de débuter dans sa carrière scientifique. Par contre, avec *Getica*, Pârvan terminait la sienne, en même temps que sa vie, à l'apogée de son énergie créatrice. *Dacia înainte de romani* reflétait une triple jeunesse : celle d'un auteur qui n'avait pas atteint ses 30 ans, celle d'un pays encore tronqué qui venait à peine de recouvrer son indépendance et celle d'une science qui se trouvait encore en voie de se constituer, tandis que *Getica* est l'œuvre d'une maturité en force : de l'auteur qui avait dépassé ses 40 ans, de l'État roumain intégré et consolidé dans ses frontières nationales, de l'archéologie qui s'était déjà imposée au premier rang des sciences historiques. Puis, l'ouvrage de Tocilescu inventoriait les résultats de la fin d'une étape scientifique, sans influer sur l'activité de l'étape suivante, tandis que celui de Pârvan remuait profondément les sources, en soulevant des problèmes nouveaux, en tirant des conclusions révélatrices, en faisant ressortir des ténèbres tout un millénaire d'histoire dace et en stimulant l'intérêt pour de nouvelles recherches.

[110] I. Andrieşescu, *Piscul Crăsani*, Bucureşti, 1924, ARMSI, série III, tome III, mémoire 1 ; R. et Ecaterina Vulpe, *Les fouilles de Tinosul*, Dacia I, 1924, p. 166—223. Les fouilles de Zimnicea, dirigées par I. Andrieşescu, sont inédites.

[111] R. Vulpe, *Săpăturile de la Piscul Coconilor*, BCMI, XVII, 1924, p. 46—49 ; idem, *Harta arheologică Mostiştea-Călăraşi*, *ibidem*, pp. 80—87, 97 ; Gh. Ştefan, *Fouilles de Mănăstirea*, Dacia , II, 1925, p. 385—399. Pour les autres fouilles mentionnées, cf. Dacia, I, 1924 ; II, 1925, III—IV, 1927—1932 ; V—VI, 1935—1936.

[112] D. M. Teodorescu, *Cercetări arheologice în munţii Hunedoarei*, Publicaţiile Com. Mon. ist., Secţia p. Transilvania, II, 1923, p. 7—24 ; *Cetatea dacă de la Costeşti*, ACMITr, 1929, p. 265—298 ; *Cetatea dacă de la Grădiştea Muncelului*, *ibidem*, 1930—1931, p. 45—68. Sur la personnalité de l'auteur cf. T. Naum, *D. M. Teodorescu*, AISC, V, 1944—1948, p. 349—351.

[113] V. Pârvan, *Getica : O protoistorie a Daciei*, Bucureşti, 1926 (imprimé d'abord dans ARMSI, III[e] série, tome III, mém. 2, p. 113—851).

L'influence de ce livre fut considérable, non seulement dans les milieux scientifiques, où il continue à servir toujours comme un ouvrage de base, mais aussi dans des cercles plus larges, en attirant l'attention générale sur l'importance historique du substrat géto-dace du peuple roumain.

Il ne s'agit pas d'insister ici sur le contenu de *Getica*. Même une simple énumération des questions dans lesquelles cette œuvre intervient avec un nouveau point de vue nécessiterait un large espace. Tout ce que nous pourrions nous permettre c'est de mentionner quelquesunes des principales conclusions du livre. Ainsi, par exemple, c'est ici que Pârvan releva, le premier, les importantes différences culturelles et linguistiques qui séparaient le monde thrace en deux grands groupes : celui des Thraces du nord, auquel appartenaient les Gètes et les Daces et celui des Thraces méridionaux, comprenant les nombreuses tribus des Balkans et de l'angle nord-ouest de l'Asie Mineure. Aujourd'hui cette distinction est soutenue, d'une façon encore plus catégorique, à la suite de minutieuses analyses linguistiques, par le savant bulgare Vladimir Georgiev [114]. C'est toujours Pârvan qui renversa le problème de la provenance des Gètes, en démontrant que ces bons frères danubiens des Daces carpatiques, loin d'être immigrés des Balkans comme on le supposait autrefois [115], s'étaient répandus, par contre, des Carpates vers le sud. Sans prendre attitude à l'égard de l'hypothèse improbable d'Andrieşescu, selon laquelle même les populations du plein néolithique de Dacie seraient thraces (hypothèse récemment renouvelée pour la Thrace méridionale) [116], Pârvan admettait toutefois avec bien plus de raison, qu'au cours de l'âge du bronze, au moins dès le XV^e^ s. av. n. ère, les Thraces du nord étaient déjà maîtres des régions carpato-danubiennes et que la belle production métallurgique de la deuxième moitié de cet âge leur appartenait. Les invasions scythes du début de l'âge du fer avaient profondément troublé l'évolution culturelle de ces Thraces carpatiques, mais elles n'avaient pas disloqué leurs tribus, ni foncièrement modifié leurs caractères ethniques. Au contraire, ce sont les enclaves scythes qui, établies à un certain moment au milieu des pays géto-daces, ont fini par disparaître, à l'instar des Agathyrses d'Hérodote [117], dans la masse des Thraces locaux.

En examinant d'une façon critique les sources littéraires concernant la culture des Géto-Daces, Pârvan insiste spécialement sur la religion de ce peuple, qu'il définit comme hénothéiste [118], idéaliste, céleste, aniconique, différente des croyances de la Thrace méridionale qui, partant du même fonds idéologique, s'étaient abâtardies sous les influences chthoniennes et orgiastiques provenant d'Asie Mineure et des îles égéennes.

L'analyse des matériaux archéologiques offrit à Pârvan la possibilité de discerner les formes spécifiques de la culture carpato-danubienne aux périodes de Hallstatt et de Latène, ainsi que les progrès réalisés dans son évolution et, d'autre part, de suivre les orientations spirituelles des populations locales par rapport aux pénétrations extérieures. Vers la fin de l'âge du bronze, concomitamment avec les débuts de la culture hallstattienne des Alpes, nos contrées se trouvent sous une influence occidentale, attestée par de fréquentes importations et affinités villanoviennes et vénètes. Si aujourd'hui certaines formes sur lesquelles Pârvan appuyait cette opinion sont prouvées provenir de fait des régions danubiennes, il n'est pas moins vrai que l'authenticité de bien des importations italiques qu'il avait identifiées restent

[114] Vl. Georgiev, *Trakijskijat ezik* (La langue thrace), Sofia, 1957, p. 70—74; idem, *Raporturile dintre limbile dacă, tracă şi frigiană* (Les rapports entre les langues dace, thrace et phrygienne), StCl, II, 1960, p. 39—58; *La thracologie : état actuel*, Thracia, Sofia, II, 1974 (I^er^ Congrès intern. de Thracologie), p. 13—24. Cf. aussi I. I. Russu, *Limba traco-dacilor*, Bucureşti, 1967 (2^e^ éd.), p. 33—36.

[115] Cf., *e.g.*, Gr. Tocilescu, *Dacia inainte de romani*, p. 509—512.

[116] I. Andrieşescu, *Contribuţie, etc.*, p. 113—122; Vl. Georgiev, Thracia, II, 1974, p. 13—19; G. I. Georgiev, *Das Neolithikum und Chalkolithikum in der thrakischen Tiefebene (Südbulgarien) : Probleme des heutigen Forschungstandes*, Thracia, I, 1972, p. 27 sqq.; P. Detev, *La céramique « à mamelons » en Thrace*, *ibidem*, p. 29—41.

[117] Hérodote, IV, 48, 100, 104, 119, 125. Cf. Al. Vulpe, MemAntiq, II, 1970, pp. 168—182, 204—212.

[118] V. Pârvan, *Getica*, p. 151—163. C. Daicoviciu, *Herodot şi pretinsul monoteism al geţilor*, dans ses *Dacica*, Bucureşti, 1970, p. 18 et I. I. Russu, *Religia geto-dacilor*, AISC, V, 1944—1948, p. 70, ont également tort en attribuant à Pârvan l'idée d'un monothéisme des Géto-Daces, car ce que l'auteur des *Getica* appelle *hénothéisme* (selon la terminologie technique de l'histoire des religions de F. M. Müller) représente tout autre chose qu'un monothéisme proprement-dit. C'est plutôt une hiérachisation du polythéisme. Voir, dans ce sens, R. Pettazzoni, *Il "monoteismo" dei Geti*, dans les Mélanges *Studia in Honorem Acad. S. Dečev*, Sofia, 1958, p. 649—655.

indubitables. Le contact avec l'Occident fut interrompu lors des invasions scythes. Le caractère isolé et éphémère de la pénétration scythe à l'intérieur de la Dacie est confirmé par la constatation archéologique que les objets typiques des Scythes ne font leur apparition que mélangés avec les formes du milieu local, de tradition hallstattienne, qui vont se perpétuer jusqu'au IV[e] s. av. n. ère et même plus tard. Quant au contact des Géto-Daces avec la civilisation grecque, attesté dès le VI[e] s. av. n. ère, Pârvan le reconnaît dans toute son intensité, qui atteindra son apogée à l'époque hellénistique, mais il ne se montre pas enclin à lui attribuer un rôle déterminant dans l'essor de la culture dace de l'époque de Latène, voyant ce rôle limité à des relations commerciales entre des milieux par trop différents (l'un urbain, l'autre rustique) pour aboutir à une fusion spirituelle effective. Par contre, il trouve décisive dans les progrès des Géto-Daces l'attraction produite par la civilisation celtique, qu'il tend à exagérer presque autant que Bolliac en son temps. Les arguments portés par Pârvan à l'appui de ce point de vue sont nombreux, mais aujourd'hui on ne saurait les accepter tous. Il faut écarter d'emblée ceux qui procèdent de la présomption que la poterie grisâtre travaillée au tour, si commune dans les stations gètes, serait redevable à l'influence des Celtes. Les recherches accomplies depuis Pârvan ont prouvé que, loin de présenter quelque cachet celtique, cette céramique ne comporte que des imitations d'après les vases grecs ou des types traditionnels locaux transposés dans une technique supérieure. Puis, l'observation de Pârvan, juste en principe, que les Gètes auraient plus facilement assimilé les influences supérieures venues par l'entremise d'un peuple rustique, au même stade économique et social, que directement de la civilisation urbaine des Grecs, s'applique aussi bien et encore mieux aux Thraces balkaniques, qu'il n'envisagea pas dans ce problème, mais qui, entrés de bonne heure et plus intimement sous l'irradiation de la civilisation grecque, étaient plus indiqués que les Celtes, vu leur parenté ethnique et leurs vieilles liaisons tribales, à accomplir ce rôle d'intermédiaires [119]. Cet amendement à l'interprétation de Pârvan ne fait que réduire à ses justes proportions l'influence celtique qui, pour être subordonnée au facteur grec, ne produisit pas moins d'effets réels sur l'évolution de la culture géto-dace, notamment dans l'aire de la future province romaine de Dacie, c'est-à-dire en Transylvanie, dans le Banat et en Olténie. Pour ce qui est de l'influence romaine, Pârvan a raison d'affirmer qu'elle commença à se produire en Dacie dès le II[e] s. av. n. ère. La conclusion générale de *Getica*, mettant l'accent sur cette influence, ainsi que sur les autres pénétrations occidentales qui l'avaient précédée, conserve toute sa valeur pour le problème des racines lointaines du peuple roumain : « La romanisation de la Dacie — écrivait Pârvan — s'annonçait du point de vue de la géographie humaine déjà depuis l'an 1000 av. J.-C., lorsque la civilisation villanovienne embrassait aussi tout le massif des Carpates. Les Celtes ont ensuite fourni les éléments matériels de la civilisation productive gréco-italique. Les Romains ont tiré les conclusions : ethnographiques et spirituelles. Pour comprendre les origines, l'évolution et la persistance du romanisme danubien il faut connaître avant tout la protohistoire de l'Europe centrale et carpato-balkanique au premier millénaire av. J.-Chr. »[120].

En écrivant ce livre, Pârvan trouva les moments nécessaires pour faire paraître d'autres études, de moindre étendue, parmi lesquelles la thracologie a sa part [121]. Son dernier ouvrage,

[119] I. Nestor, *Keltische Gräber bei Mediaș*, Dacia, VII—VIII, 1937—1940, p. 159—182; R. Vulpe, dans *Istoria Românieĭ*, I, p. 218—219.

[120] V. Pârvan, *Getica*, pp. 724 et 804; idem, *Dacia: An Outline of the Early Civilizations of the Carpatho-Danubian countries*, Cambridge, 1928, p. 148.

[121] V. Pârvan, *Notes d'archéologie thrace* (à propos de l'inscription de la bague d'Ezerovo), Bullet. de l'Inst. pour l'etude de l'Europe sud-orientale, I, 1914, 6, p. 126—129; *Connsidérations sur quelques noms de rivières daco-scythes* (roum. et fr.), Bucureşti, 1923 (ARMSI, III[e] série, tome I, mémoire 1); *La pénétration hellénique et hellénistique dans la vallée du Danube*, Bucureşti, 1923, BSH, X, 1923, p. 23—47; *Note di geografia antica* (sur *Ordessos* au nord du Pont-Euxin chez Pline, *N.H.*, et sur *Uscudama* = Andrinople), Rivista di Filologia e di Istruzione classica, Turin, I, 1923, 3, p. 333—343; *Municipium Aurelium Durostorum* (entre autres, des considérations sur le dieu thrace *Heros Suregetes*), *ibidem*, II, 1924, 3, p. 307—340; *Considérations sur les sépultures celtiques de Gruia*, Dacia, I, 1924, p. 35—50; *L'âge du dépôt de bronzes de Suseni*, *ibidem*, p. 359—362; *A propos du « basileus » Cotys de Callatis*, *ibidem*, p. 363—367; *La « statue-menhir » de Hamangia*, *ibidem*, II, 1925, p. 422—429; *Dacii la Troia*, Orpheus, II, 1926, 1; *La Dacie à l'époque celtique*, Paris, CRAI, 1926, p. 86 sqq.; *Observaţiune cu privire la analogia fortificaţiilor valahilor din Moravia (1643) cu ale dacilor* (Observation sur l'analogie des fortifications des Valaques de Moravie, attestées en 1643, avec celles des Daces), AAR, Desb., XLVII, 1926, p. 33.

Dacia: An Outline of the Early civilizations of the Carpatho-Danubian countries [122], malheureusement d'apparition posthume, est en grande partie un résumé de *Getica*.

À quelques mois de distance après avoir vu sortir de l'imprimerie ses *Getica*, en 1927, Vasile Pârvan fut terrassé par une mort prématurée, à l'âge de 45 ans, quand il aurait eu le droit d'espérer bien des années encore de travail fécond au profit de la science. Il fut succédé à la direction du Musée National des Antiquités par I. Andrieșescu, devenu entre temps le titulaire d'une chaire spéciale de Préhistoire et d'Antiquités nationales. Jusqu'en 1935, quand il allait démissionner du Musée, il fit de son mieux pour continuer l'activité archéologique commencée par son illustre prédécesseur. Si sa figure ne s'inscrit pas dans la série des chefs de cette institution aussi éminemment que celles d'un Tocilescu ou d'un Pârvan, ce n'est pas à cause d'une qualité mineure de son œuvre, ni à cause d'un moindre prestige de sa personnalité, mais parce que, dans l'évolution de l'archéologie roumaine, l'étape des personnalités prédominantes monopolisant la compétence, inévitable à une certaine époque, était irréversiblement révolue. Maintenant il y avait dans ce domaine une école roumaine de niveau supérieur, aussi bien à Bucarest qu'à Cluj, avec de nombreux chercheurs qui s'étaient affirmés avec des fouilles et des ouvrages publiés.

Les préoccupations thracologiques des archéologues et des historiens roumains n'étaient plus limitées aux Géto-Daces, mais en commençant par l'exemple de V. Pârvan même, souvent embrassaient le monde thrace tout entrer. Ainsi I. Andrieșescu avait publié un mémoire sur le fameux trésor thrace de Vâlci-Trân, l'attribuant à l'âge du bronze, avec une note ajoutée par V. Pârvan, qui inclinait à le dater au premier âge du fer [123]. Les élèves de celui-ci s'étaient aussi remarqués par des études concernant la totalité des pays thraces. C'est surtout G. G. Mateescu (1897—1930) qui s'était distingué dans cette voie par ses importants ouvrages sur les Thraces, basés éminemment sur les données onomastiques [124]. D'autre part, le soussigné, après avoir écrit des ouvrages concernant les Illyriens, consacra à la Thrace balkanique une monographie sur l'âge du fer, ainsi que des essais sur la priorité des agnats à la succession du trône thrace [125]. Ecaterina Dunăreanu-Vulpe publia plusieurs ouvrages concernant les âges du bronze et du fer des pays thraces [126].

Pris par ses travaux sur les époques plus reculées, Andrieșescu n'est plus revenu aux problèmes de l'âge du fer, dont il s'était intéressé lors de ses fouilles à Piscul Crăsanilor et de celles d'Agighiol en Dobroudja, où il avait exploré la tombe tumulaire d'un prince géto-thrace [127]. Dans ce domaine les recherches allaient être continuées seulement par les représen-

[122] V. ci-dessus note 120.

[123] I. Andrieșescu, *Considérations sur le trésor de Vâlci-Trân* (roum. et fr.), ARMSI, III[e] série, t. IV, mém. 2), Bucureşti, 1925, 42 pp. (note complémentaire de V. Pârvan), p. 1—5).

[124] G. G. Mateescu, *Cercetări cu privire la traci: emendaţiuni la CIL* (Recherches concernant les Thraces: émendations au C.I.L.), BCMI, VIII, 1916, p. 29—42; *I Traci nelle epigrafi di Roma*, ED, I, 1923, p. 57—290; *Nomi traci nel territorio scito-sarmatico*, *ibidem*, II, 1924, p. 223—238; *Graniţa de apus a tracilor* (La frontière ouest des Thraces), AIIN, III, 1924—1925, p. 377—491; *Iambadules*, dans *Dizionario epigrafico* de De Ruggiero, IV, s.v.

[125] R. Vulpe, *Gli Illiri dell'Italia imperiale romana*, ED, III, 1925, p. 129—258; *La civiltà del ferro in Illiria* (destiné à ED, IV, mais resté inédit; un large résumé roumain des conclusions, *Civilisaţia ilirică*, en fut publié dans RI, XIV, 1928, 7—9, p. 289—318); *Les haches albano-dalmates et le règne de Cadmos chez les Enchéléens*, Istros, I, 1934, 1, p. 44—59 (paru d'abord en roumain dans le vol. *Închinare lui Nicolae Iorga*, Cluj, 1931, p. 420—430); *L'âge du fer dans les régions thraces de la Péninsule Balcanique*, Paris, 1930, (réimprimé d'après MERF, 1929, 2, p. 344—507); *Prioritatea agnaţilor la succesiunea tronului în Macedonia şi Tracia*, dans le vol. de Mélanges *În Memoria lui Vasile Pârvan*, Bucureşti, 1934, p. 313—323 (réédité et complété en français comme communication au I[er] Congrès intern. de Thracologie, Sofia, 1972, sous le titre *La priorité des agnats dans la transmission de la royauté chez les Thraces, les Daces et leurs voisins* et publié dans Thracia, II, 1974, p. 63—69); *La succession des rois odryses*, Istros, I, 1943, 2, p. 230—248.

[126] Ecaterina Dunăreanu-Vulpe, *Chestiunea bastarnilor în legătură cu inscripţia de la Dragomirna* (La question des Bastarnes en relation avec l'inscription de Dragomirna), BCMI, XVIII, 1924, p. 177—184; *L'espansione delle civiltà italiche verso l'Oriente danubiano nella prima età del ferro*, ED, III, 1925, p. 58—109; *Sull'origine e l'evoluzione delle scuri di rame carpato-danubiane*, *ibidem*, IV, 1930, p. 181—211; *Considérations sur certaines formes caractérisant l'âge du bronze de l'Europe sud-orientale*, Paris, 1930 (réimprimé d'après MERF, 1929, 2, p. 509—566).

[127] I. Andrieșescu, RPAN, I, 1937, 1, pl. XIII—XXVII (photos sans texte); D. Berciu, *Arta traco-getică*, Bucureşti, 1969, p. 33—76; idem, *Contribution à l'étude de l'art thraco-gète*, Bucureşti, 1974, p. 40 — 84. Cf. aussi D. M. Pippidi — D. Berciu, *Din istoria Dobrogei*, I, p. 114—119; P. Alexandrescu, Dacia, XVIII, 1974, p. 273—281.

tants des générations plus jeunes. On poursuivit l'exploration de la forteresse dace de Costești dans les montagnes d'Orăștie, surtout sous la direction de C. Daicoviciu [128], on continua intensément les fouilles entreprises à Poiana, une importante station gète de la Basse Moldavie que V. Pârvan avait reconnue dès 1913[129] et dont il confia l'exploration à Radu et à Ecaterina Vulpe, qui pratiquèrent des excavations aussi dans les emplacements gètes de Ruginești et de Calu (Piatra Șoimului), on publia des rapports et des études sur les résultats de ces travaux [130], ainsi que sur des découvertes de trésors daco-gètes, comme celles de Mediaș, Herăstrău, Slimnic, Corlate, Răduleşti-Hunedoara, Sălașul de Sus, Alungeni, Tulgheș, Poiana-Gorj, Merii-Goala, etc.[131] Toutes ces diverses manifestations de l'activité archéologique entre les deux guerres, concernant l'antiquité géto-dace, ont contribué à compléter et à ajuster les conclusions de *Getica*, en soulevant en même temps de nouveaux problèmes et en agrandissant le champ des recherches. La plupart des découvertes furent publiées dans le périodique de langue française *Dacia*, fondé par V. Pârvan dès 1924 et continuant à paraître aussi maintenant [132]. En même temps, d'autres périodiques ouvrirent leurs pages aux contributions portant sur les Géto-Daces et les Thraces en général ; c'est le cas de « Buletinul Comisiunii Monumentelor istorice » de Bucarest, « Anuarul Comisiunii Monumentelor istorice, Secțiunea pentru Transilvania » de Cluj, « Anuarul Institutului de Studii clasice » également de Cluj, « Arta și Arheologia » fondée par O. Tafrali à Jassy ; « Analele Dobrogei », dirigé par le géographe C. Brătescu à Constanța, puis à Cernăuți ; « Revista istorică română » ; « Revista istorică » ; « Revista de Preistorie și Antichități Naționale » ; « Buletinul Societății numismatice » ; « Cronica numismatică și arheologică » ; « Balcania », dirigé par Victor Papacostea, professeur d'Histoire des peuples balkaniques à l'Université de Bucarest ; « Istros », dirigé par S. Lambrino, etc.[133]

Des études plus étendues, dont quelques-unes se rapportant aux problèmes daco-thraces, furent publiées par les Membres de l'Ecole roumaine de Rome, fondée par V. Pârvan en 1922, dans l'annuaire de langue italienne de cette institution, *Ephemeris Dacoromana*. C'est là que parurent certains des ouvrages susmentionnés de G. G. Mateescu, de R. Vulpe et d'Ecaterina Dunăreanu-Vulpe, puis ceux de M. Macrea, de D. Tudor, de I. I. Russu et de B. Mitrea [134]. D'autres études similaires, déjà citées ci-dessus, furent publiées par R. Vulpe et Ecaterina Dunăreanu-Vulpe dans les « Mélanges de l'École roumaine en France », organe d'une institution analogue à celle de Rome, fondée par N. Iorga à Paris (Fontenay-aux-Roses).

[128] C. Daicoviciu, *Die dakischen Burgen im Südwesten Siebenbürgens*, dans les Mélanges *Serta Kazaroviana (Sbornik G. Kacarov)*, I, Sofia, 1950, p. 75—80 ; C. Daicoviciu—Al. Ferenczi, *Așezările dace, etc.*, p. 9—19.

[129] V. Pârvan, *Le camp de Poiana et la voie romaine à travers la Moldavie inférieure*, București, 1913, AAR MSI, XXXVI, pp. 93—103 et 124—126 (roum. et fr.) ; R. et Ecaterina Vulpe, *Les fouilles de Poiana: Campagne de 1927*, Dacia, III—IV, 1927—1932, p. 253—351 ; R. Vulpe, *Piroboridava: la station protohistorique et daco-romaine de Poiana dans la Moldavie inférieure*, RA, XXXIV, 2, 1931, p. 237—276 ; Ecaterina Dunăreanu-Vulpe, *Un tezaur de denari romani găsit la Piroboridava* (Un trésor de deniers romains trouvé à Piroboridava), dans le vol. *În memoria lui Vasile Pârvan*, p. 126—133 ; idem, *La nécropole de l'âge du bronze de Poiana*, Dacia, V—VI, 1935—1936, p. 151—167 ; R. Vulpe, *Figurinele magice de la Poiana și caplivii de pe reliefele de la Adamclisi*, AD, XII, 1931, p. 257—262.

[130] Ecaterina Dunăreanu-Vulpe, *Les restes préhistoriques de Ruginești*, Dacia, VII—VIII, 1937—1940, p. 103—118 ; R. Vulpe, *Les fouilles de Calu, ibidem*, p. 13—67.

[131] Dorin Popescu, Dacia, VII—VIII, 1937—1940, p. 183—202 ; IX—X, 1941—1944. pp. 183—188, 349—357 ; XI—XII, 1945—1947, p. 35—69 ; Dacia, N.S., II, 1958, p. 157—206 ; idem, dans *Omagiu lui Constantin Daicoviciu*, p. 447—453 ; idem, *Trésors daces en argent des collections de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie*, dans *Inventaria Archaeologica: Roumanie*, fasc. 5, București, 1968 ; I. Nestor, Dacia, VII—VIII, 1937—1940, p. 159—182 ; C. S. Nicolaescu-Plopșor, *ibidem*, p. 203—216 ; XI—XII, 1945—1947, p. 17—35 ; O. Floca, *ibidem*, p. 71—104 ; Z. Székely, *ibidem*, p. 105—114 ; K. Horedt, *ibidem*, p. 265—267.

[132] De la vieille série de *Dacia: recherches et découvertes archéologiques en Roumanie* ont paru les années I—XII, 1924—1947. La nouvelle série, *Dacia: revue d'archéologie et d'histoire ancienne*, commencée avec le vol. I, 1957 et parue régulièrement depuis, se trouve à présent à son XX^e volume (1976).

[133] De l'*Istros: revue roumaine d'archéologie et d'histoire ancienne* ont paru seulement les fascicules 1—2 du I^er vol., 1934. Parallèlement, son directeur, S. Lambrino, fit paraître aussi une série de monographies, dont la III^e : Aurel Iordănescu, *Lusius Quietus*, București, 1941, traitant du général qui participa aux guerres daces de Trajan, concerne notre sujet.

[134] M. Macrea, *Un disegno inedito del Rinascimento relativo alla Colonna Traiana*, ED, VII, 1937, p. 77—116 ; D. Tudor, *I Cavalieri Danubiani, ibidem*, p. 189—356 ; *Nuove rappresentazioni dei Cavalieri Danubiani, ibidem*, VIII, 1938, p. 445—449 ; I. I. Russu, *Macedonica, ibidem*, p. 105—232 ; B. Mitrea, *Penetrazione commerciale e circolazione monetaria nella Dacia prima della conquista, ibidem*, X, 1945, p. 3—154. — L'annuaire *Ephemeris Dacoromana* parut en dix volumes, de I, 1923 à X, 1945.

Dans la période comprise entre les deux guerres mondiales, les problèmes thracologiques trouvèrent place également dans l'œuvre de Constantin Moisil (1876—1958), qui, entre bien d'autres ouvrages, s'occupa spécialement des monnaies daces, ainsi que des médailles de l'empereur Trajan à effigies inspirées des guerres daces [135]. Une mention est due aussi à l'historien G. Popa-Lisseanu, qui publia des recueils de passages extraits des auteurs grecs, latins et byzantins concernant la Dacie [136].

Nous ne saurions fermer la partie de notre exposé relative au développement des recherches thracologiques dans la première moitié du XX[e] siècle avant d'évoquer la prodigieuse activité de l'historien Nicolas Iorga (1871—1940)[137], qui, bien que préoccupé spécialement du moyen âge et des périodes modernes, ne négligea pas du tout l'antiquité, à laquelle il dédia plusieurs ouvrages, présentant parfois d'inévitables méprises, mais toujours scintillant d'idées originales [138]. Il fit une place bien large au passé thraco-dace dans ses grandes synthèses *Geschichte des rumänischen Volkes* (1905)[139] et *Histoire des Roumains et de la romanité orientale* (1936—1938)[140], ainsi que dans de nombreux autres produits de son esprit universel et fécond. Aussi accueillait-il de bon cœur les études et les rapports concernant les Daces et les Thraces en général pour les publier dans les nombreux périodiques qu'il dirigeait [141]. Il ne cessa jamais de se tenir au courant des progrès survenus dans le domaine de l'archéologie protohistorique de son pays. En 1913, il prit l'initiative de fonder, en collaboration avec Vasile Pârvan et avec le géologue Gh. Murgoci, l'Institut de l'Europe sud-orientale, dans le programme duquel figuraient aussi les études de thracologie balkanique, outre les recherches concernant les Daces. C'est dans le cadre de cet Institut que Pârvan avait tenu des cours sur l'origine et la civilisation des Thraces méridionaux [142].

[135] C. Moisil, *Privire asupra antichităților preistorice din România* (Aperçu des antiquités préhistoriques de Roumanie), BCMI, III, 1910, ; IV, 1911 ; *Monetele dacilor*, BSNR, XV, 1920, 33—36, p. 58—78 ; *Părerile lui Pârvan despre monetele antice din Dacia*, *ibidem*, XXII, 1927, 61—64, p. 30—44 ; *Monetele împăratului Traian referitoare la războaiele cu dacii și la cucerirea Daciei*, *ibidem*, XXIV, 1929, 69—72, p. 11—38 ; *Les tétradrachmes de Thasos et de la Macédoine 1ère et leur circulation en Dacie*, Balcania, VII, 1944, 1, p. 3—32 ; *Problema monetelor dace*, AR, BulSt, C, I, 1, 1948, p. 19—27. Cf. I. Țabrea, *Constantin Moisil, pionier al numismaticii românești*, București, 1970. V. aussi Suzana Dumitriu et O. Iliescu, *About the issues of the Apollo-Amphipolis type and their role in the currency of the Geto-Dacians*, Dacia, III, 1959, p. 259—310.

[136] G. Popa-Lisseanu, *Dacia în autorii clasici : I. Autorii latini clasici și postclasici*, II. *Autorii greci și bizantini*, București, 1943 (AR, St. și Cerc., LXI, LXV).

[137] Pour sa biographie et pour sa valeur comme historien cf., *e.g.*, N. Meteș, *Ce a scris N. Iorga, viața și opera lui* (Ce que N. Iorga a écrit, sa vie et son œuvre), București, 1913 ; idem, *Activitatea istorică a lui N. Iorga*, București, 1921 ; idem, *Bibliografia operelor lui Nicolae Iorga*, dans *Închinare lui Nicolae Iorga, cu prilejul împlinirii a 60 de ani*, Cluj, 1931, p. I—XXXVIII ; Gh. I. Brătianu, *Nicolae Iorga istoric al românilor*, AR, Disc. de rec., 1943 ; D. M. Pippidi, *Nicolas Iorga historien de l'Antiquité*, RHSE, XXII, 1945, p. 37—66 ; B. Theodorescu, *Nicolae Iorga*, București, 1968. L'immense liste des écrits de N. Iorga, contenant non moins de 1250 livres et 25.000 articles, fut complètement dressée par B. Theodorescu.

[138] N. Iorga, *Observații ale unui nespecialist asupra istoriei antice* (Observations d'un non spécialiste sur l'histoire ancienne), București, 1916, passim ; *Le royaume dace et la civilisation romaine*, Lyon 1923 (Académie de Sciences, Belles-Lettres et Arts) ; *Le problème de l'abandon de la Dacie par l'empereur Aurélien*, RHSE, I, 1924, p. 37—58 ; *L'art préhistorique du Sud-Est de l'Europe et la Suède*, *ibidem*, III, 1926, p. 89—92 ; *Explication du Monument d'Adam-Clissi*, București, 1936 (ARMSI, s. III, t. XVII), p. 201 sqq. Cf. aussi les commentaires de D. M. Pippidi, *l.c.* ; idem, préface au volume posthume de N. Iorga, *Materiale pentru o istoriologie umană* (Matériaux pour une historiologie humaine), fragments inédits publiés par Liliana N. Iorga, p. V—XV ; C. Daicoviciu, *Dacica*, p. 115—120.

[139] N. Iorga, *Geschichte des rumänischen Volkes in Rahmen seiner Staatsbildungen*, I, Gotha, 1905, p. 8—33.

[140] N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, I, 1, București, 1937 (tome entièrement consacré au passé préromain de la Dacie). V. aussi son *Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité*, I, Paris, 1926, passim.

[141] *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale*, I, 1914, continuant jusqu'en 1924, quand il fut remplacé par la *Revue historique pour l'étude de l'Europe sud-orientale* ; *Revista istorică* (1919—1944) ; *Buletinul Comisiunii Monumentelor istorice* (1908—1946) ; *Bulletin de la Section historique de l'Académie Roumaine* (1914—1947) ; *Mélanges de l'École roumaine en France* (1923—1939).

[142] Cours spéciaux inédits faits pour cet Institut à la Faculté des Lettres de l'Université de Bucarest, 1919—1921. Dans le *Bulletin* de l'Institut, I, 1914, 6, p. 126—129, Pârvan publia des *Notes d'archéologie thrace* (v. *supra*, note 121).

Les résultats des études sur les Géto-Daces ont été adoptés dans leurs œuvres aussi par les philologues Ovide Densuşianu, V. Bogrea, Alexandre Rosetti [143], par les géographes Siméon Mehedinţi, Georges Vâlsan, Constantin Brătescu, Vintilă Mihăilescu, Ion Conea [144]. L'historien Const. C. Giurescu réserva à ces préoccupations des chapitres substantiels dans ses synthèses sur « L'Histoire des Roumains »[145]. De même, il les tint en honneur dans le périodique *Revista istorică română*, qu'il dirigea entre 1931 et 1946. C'est à plus forte raison que ces problèmes furent traités dans les synthèses concernant directement l'antiquité des différentes régions de Roumanie, comme *La Transylvanie dans l'antiquité* par C. Daicoviciu (1945)[146], *Histoire ancienne de la Dobroudja* par R. Vulpe [147], *Arheologia preistorică a Olteniei* par D. Berciu [148]. Il convient de relever spécialement l'ouvrage de I. Nestor sur « la situation des recherches préhistoriques en Roumanie », une synthèse critique des résultats acquis jusqu'à sa date dans le domaine de l'archéologie préhistorique, dont les chapitres concernant les Géto-Daces contiennent des remarques originales et utiles [149]. Nous ajoutons le livre de Dorin Popescu sur l'âge du bronze de la Transylvanie [150]. Nous croyons aussi utile de faire mention des fouilles pratiquées par D. V. Rosetti dans le quartier bucarestois de Tei, puis à Snagov et à Popeşti sur l'Argeş [151], qui fournirent des matériaux très importants pour l'âge du bronze et pour la civilisation gète, constituant le principal fonds avec lequel cet amateur bien initié dans l'archéologie scientifique eut le mérite d'avoir créé l'actuel Musée d'Histoire de la ville de Bucarest.

Le grand essor de la thracologie roumaine après le 23 Août 1944

Après la deuxième guerre mondiale, les études historiques en Roumanie prirent un essor extraordinaire. C'est surtout l'activité archéologique, qui, bénéficiant d'un large appui moral et matériel de la part du nouveau régime socialiste, atteignit une ampleur et un niveau de progrès que l'on ne pouvait pas même soupçonner avant. De grosses sommes furent prévues pour les fouilles, aussi bien dans le budget de l'Etat que dans celui des départements, on organisa des chantiers archéologiques avec un personnel nombreux travaillant en collectivités organisées, des possibilités furent créées pour en publier les résultats à un niveau corres-

[143] O. Densuşianu, *Opere*, II: *Histoire de la langue roumaine*, Bucureşti, 1975, p. 11—60; Al. Rosetti, *Istoria limbii române*, II, Bucureşti, 1964, passim; V. Bogrea, *Pagini istorico-filologice* (publié par M. Borcilă et I. Mării, avec une préface de C. Daicoviciu), Cluj, 1971, passim. A ajouter I. Valaori avec son traité *Elemente de linguistică indoeuropeană*, Bucureşti, 1924, où il y a un chapitre sur les langues thraces, p. 111—121.

[144] Cf. V. Mihăilescu, V. Tufescu, N. Orghidan, I. Conea, dans le vol. de S. Mehedinţi, *Opere alese*, Bucureşti, 1967; G. Nimigeanu, dans C. Brătescu, *Opere alese*, Bucureşti, 1967; T. Morariu, N. Popp, I. Conea, etc., dans le vol. de Gh. Vâlsan, *Opere alese*, Bucureşti, 1971; V. Tufescu, *A 80-a aniversare a prof. V. Mihăilescu*, SCG, SG, XVII, 170, 1, p. 5—11; idem, *Retrospectivă a 85 de ani de viaţă şi 60 de activitate ştiinţifică*, *ibidem*, XXII, 1975, pp. 3—7, 70—75; V. Mihăilescu, *Mărturisiri despre Ion Conea*, *ibidem*, XIX, 1972, 1, p. 107—114; Dragoş Bugă, *Aspecte din viaţa şi opera prof. Ion Conea*, Terra, VI (XXVI), 1974, 4, p. 76—77. Nous y ajoutons les ethnologues R. Vuia, R. Vulcănescu, P. Petrescu, etc.

[145] Const. C. Giurescu, *Istoria românilor*, I, Bucureşti, 1935, p. 1—108; *Formarea poporului român*, Craiova, 1973, passim; Const. C. Giurescu et Dinu C. Giurescu, *Istoria românilor*, I, Bucureşti, 1974, p. 9—83.

[146] C. Daicoviciu, *La Transylvanie dans l'antiquité*, Bucureşti, 1938 (tirage à part du vol. *La Transylvanie*, AR: Connaissance de la terre et de la pensée roumaines, II), p. 71—163; seconde édition, Bucureşti, 1945, parue séparément; version italienne *La Transilvania nell'antichità*. Bucureşti, 1943.

[147] R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bucureşti, 1938 (tirage à part du vol. *La Dobroudja*, AR: Connaissance de la terre et de la pensée roumaines, IV), p. 35—456; version anglaise raccourcie *The Ancient History of Dobrogea*, Bucureşti, 1940 (AR: Rumanian Studies, IV), p. 35—180. Du même auteur, l'aperçu bibliographique *L'activité archéologique en Roumanie*, dans le vol. *L'archéologie en Roumanie*, Bucureşti, 1938 (AR, *l.c.*, IX), p. 79—97.

[148] D. Berciu, *Arheologia preistorică a Olteniei*, Craiova, 1939, p. 72—227.

[149] I. Nestor, *Der Stand der Vorgeschichtsforschung in Rumänien*, tirage à part de 22. Bericht der Römisch-Germanischen Kommission für 1933, Frankfurt a.M., p. 11—181.

[150] Dorin Popescu, *Die frühe und mittlere Bronzezeit in Siebenbürgen*, Bucureşti, 1944 (« Biblioteca Muzeului Naţional de Antichităţi », II).

[151] D. V. Rosetti, *Din preistoria Bucureştilor*, CNA, 1929, p. 89—94; *Cîteva aşezări şi locuinţe preistorice din preajma Bucureştilor* (Quelques habitats et habitations préhistoriques des environs de Bucarest), Bucureşti, 1932; *Săpăturile arheologice de la Snagov* (Les fouilles archéol. de Snagov), Bucureşti, 1935, Publicaţiile Muzeului Municipiului Bucureşti, 2; *Tombes à incinération de l'âge du fer et de l'époque romaine dans la région de Bucarest*, *ibidem*; *Civilizaţia de tip Bucureşti — Die Bukarester Kultur* (civilisation de Tei), Bucureşti, 1936.

pondant à leur valeur et à leur quantité. Ainsi ont paru, dans le cadre de l'Institut d'Archéologie, les périodiques *Studii şi cercetări de Istorie veche* (SCIV), arrivé maintenant à sa 27e année; *Materiale şi Cercetări arheologice* contenant spécialement les rapports préliminaires sur les résultats des fouilles; *Studii şi Cercetări de Numismatică*. L'annuaire *Dacia*, fondé par V. Pârvan, fut ressuscité dans une nouvelle série, qui se trouve à sa XXe année. Des études archéologiques paraissent aussi dans des revues spéciales comme *Revista Muzeelor*, *Revista de Istorie* (= *Studii*), *Revue roumaine d'Histoire*, etc. Un annuaire de *Studii clasice* est consacré aux études de philologie antique, mais il contient toujours des contributions historiques et archéologiques, y compris celles de thracologie. Les instituts et la plupart des musées ont des revues annuelles, à présent plus d'une trentaine, où les rapports et les études archéologiques sont publiés de préférence. A titre d'exemple, nous faisons mention de : *Acta Musei Napocensis* de Cluj-Napoca, *Arheologia Moldovei* de Jassy, *Apulum* d'Alba Iulia, *Pontica* de Constanţa, *Historica* de Craiova, *Carpica* de Bacău, *Memoria antiquitatis* de Piatra-Neamţ, *Danubius* de Galaţi, *Sargetia* de Deva, *Tibiscus* de Timişoara, *Banatica* de Reşiţa, *Cumidava* de Braşov, *Ziridava* d'Arad, *Drobeta* de Drobeta-Turnu Severin, *Buridava* de Rîmnicu-Vîlcea, *Aluta* de Sf. Gheorghe. D'autres, à titres moins symboliques (« Studii şi Cercetări », « Studii şi Materiale », « Studii şi Comunicări »), sont publiés à Piteşti, Ploieşti, Buzău, Sibiu, Tîrgu Mureş, Suceava, Satu Mare, Oradea.

D'autre part, les méthodes pratiques d'investigation progressèrent considérablement. Le Musée National des Antiquités finit par devenir effectivement l'Institut d'Archéologie tant rêvé autrefois par V. Pârvan, qui, dans les conditions générales de son temps, n'avait jamais réussi à obtenir l'appui officiel nécessaire pour le réaliser [152]. Dans cet Institut, des dizaines de chercheurs étudient l'archéologie de toutes les périodes, depuis le paléolithique jusqu'aux siècles modernes. Des progrès analogues furent réalisés par les instituts et les centres archéologiques de Cluj-Napoca, de Jassy et de Craiova, dont les deux derniers furent créés après 1944. C'est seulement celui de Cluj-Napoca qui est plus vieux, continuant l'Institut d'Études classiques fondé après la formation, en 1918, de l'Etat roumain unitaire. Dernièrement le Musée National des Antiquités de Bucarest, séparé de l'Institut, fit place à l'imposant Musée National d'Histoire de la République Socialiste de Roumanie, conçu comme une exposition permanente de tous les témoignages caractéristiques de l'évolution de la vie humaine des pays roumains depuis les ères reculées jusqu'à présent [153]. Des musées régionaux furent fondés dans tous les chefs-lieux des départements et même dans les villes subordonnées. Souvent ils sont installés dans des édifices monumentaux [154].

Toutes les périodes du passé profitèrent de ces conditions favorables au développement de l'archéologie. Commençons, dans l'ordre chronologique, par rapport à notre sujet, par l'âge du bronze, qui, au moins pour une part de sa durée, entre dans les préoccupations thracologiques. Les recherches concernant la phase de transition du néolithique à l'âge du bronze, correspondant à l'intervalle de 2500—1800 av. n. ère, ont insisté sur les civilisations de Cernavoda, de Horodiştea-Folteşti, de Coţofeni, de Baden, de Vučedol, sur celles « des amphores globulaires » et sur les tombes à ocre, qui furent étudiées dans de nombreuses stations et nécropoles [155], avec des résultats très instructifs au sujet des grandes migrations

[152] V. Pârvan, *Avant-propos* à Dacia, I, 1924, p.V—VII.

[153] Cette institution, inaugurée en 1972, fait paraître, à partir de 1974, son annuaire *Muzeul Naţional* et, à partir de 1975, le périodique *Cercetări arheologice*. — Nous devons mentionner aussi les périodiques du Musée d'Histoire de la ville de Bucarest, *Bucureşti* (I—III, 1935—1937) et *Bucureşti : Materiale de istorie şi muzeografie* (I—IX, 1964—1972).

[154] Par ex. ceux de Drobeta-Turnu Severin, Piteşti, Constanţa, Iaşi, Cluj-Napoca, Oradea, Craiova, etc.

[155] I. Nestor, *o.c.*, p. 60—69; M. Petrescu-Dîmboviţa, *Date noi asupra înmormîntărilor cu ocru în Moldova* Nouvelles données sur les sépultures à ocre en Moldavie), SCIV, I, 1950, 2, p. 110—125; Vlad Zirra, *Kul'tura dogrebnij c ohroj v zakarpatskih oblastjah RNR* (La culture des sépultures à ocre dans les régions extracarpatiques de la R. P. Roumaine), MIARS, Kishinev, 1960, p. 97—127; D. Berciu, dans *Ist. Rom.*, I, p. 71—89; idem, *Zorile istoriei în Carpaţi şi la Dunăre* (L'aube de l'histoire aux Carpates et au Danube), Bucureşti, 1966, p. 131—139; S. Morintz — P. Roman, *Aspekte des Ausganges des Äneolithikums und der Übergangsstufe zur Bronzezeit im Raum der Niederdonau*, Dacia, XII, 1968, p. 45—128; M. Dinu, *Quelques considérations sur la période de transition du néolithique à l'âge du bronze sur le territoire de la Moldavie*, *ibidem*, p.129—139; P. Roman, *Strukturänderungen des Endneolithikums im Donau-Karpaten Raum*, *ibidem*, XV, 1971, p. 31—133; Al. Vulpe, *Aexte und Beile in Rumänien*, II, 1975, p. 1—8 (v. ci-dessous, note 216).

attribuées aux premiers Indo-Européens. Les vagues successives de ces pâtres guerriers et nomades venus de la vaste plaine du nord de la mer Noire, pour supprimer les vieilles civilisations néolithiques locales, ont amené aussi les Thraces, dont, à partir d'un certain moment de l'âge du bronze, on peut parler comme d'une population bien établie dans les amples régions carpato-balkaniques où elle sera attestée par l'histoire [156]. On ne saurait encore préciser ce moment au cours de la période ancienne de cet âge, caractérisée par les civilisations de Glina-Schneckenberg, de Periam, de Coţofeni-Cîlnic (*Furchenstichkeramik*) [157], mais il est sûr qu'à la période moyenne, les civilisations plus développées de Tei (Bucarest), de Monteoru, de Costişa, de Verbicioara, de Gîrla Mare, de Pecica, de Wietenberg (Sighişoara), d'Otomani [158], de Suciu de Sus [159] appartenaient aux Thraces de Dacie. Quant à la période récente (Reinecke D, XIII^{e}—XII^{e} s. av. n. ère), où le problème du fond thrace de la population n'est plus à discuter, d'autres aspects culturels furent reconnus, dont certains se rapportent à de nouvelles migrations, cette fois passagères, remarquées dans les caractères des cultures de Noua (Braşov) [160], de Coslogeni [161] et de Fundenii Doamnei (Bucarest) [162]. La limite entre l'âge du bronze et celui du fer tend à être fixée au XII^{e} s. av. n. ère, sur le critère de la première apparition du fer parmi de menus objets, même si le bronze restera encore d'une utilisation prépondérante et quoique les formes et le niveau de vie continuassent sans modifications [163]. En fait, ce n'est qu'à partir du VIII^{e} s. av. n. ère qu'on pourrait parler d'une importance déterminante du nouveau métal dans le développement de la civilisation en Dacie.

[156] R. Vulpe, *Les problèmes du néolithique carpathodniéprovien à la lumière des fouilles d'Izvoare* (roum. et fr.), SCIV, VII, 1956, 1—2, pp. 84—86, 88—89, 93; idem, *Izvoare: Les fouilles de 1936—1948* (roum. et fr.). Bucureşti, 1957, pp. 266—274, 346—347, 358, 361, 380, 382; Maria Gimbutas, *Notes of the Chronology and Expansion of the Pit-grave Kurgan Culture*, Prague, 1961 (*Actes du Symposium consacré aux problèmes du Néolithique européen*, Prague-Liblice-Brno, 1959), p. 193—200; idem, *Proto-Indo-European Culture: The Kurgan Culture during the Fifth, Fourth and Third Millennia B.C.*, Philadelphia 1970 (Actes du Symposium de 1966), p. 155—197; idem, *The Indo-Europeans: Archeological Problems*, American Anthropologist, 65, 1963, 4, p. 815—836; Tatiana D. Zlatkovskaïa, *K voprosu ob etnogeneze frakijskih plemen* (Sur la question de l'ethnogenèse des peuples thraces), SE, 1961, 6, p. 82—94; idem, *K voprosu ob etnokul'turnyh svjazah plemen južnorusskih stepej i Balkanskogo poluostrova v epohu bronzy* (Sur le problème des rapports des populations des steppes de la Russie méridionale avec la Péninsule Balkanique à l'âge du bronze), *ibidem*, 1963, 1, p. 79—88; idem, *Les processus ethniques en Thrace du II^{e} au I^{er} millénaires avant notre ère*, conférence au VII^{e} Congrès intern. des Sciences anthropol. et ethnolog., Moscou, 1964, 15 pp.

[157] I. Nestor, *o.c.*, p. 69—89; idem, *Ist.Rom.*, I, p. 90—102; D. Berciu, *Arheologia preistorică a Olteniei*, p. 95—102; D. Popescu, *o.c.*, p. 38—79; A. Prox, *Die Schneckenberg Kultur*, Braşov, 1942; Gh. Bichir, *Beitrag zur Kenntnis der frühen Bronzezeit im südostlichen Transsilvanien und in der Moldau*, Dacia, VI, 1962, p. 87—114; N. A. Harţuche—F. Anastasiu, *Brăiliţa*, Brăila, 1968, p. 18—23; Alexandrina Alexandrescu, *La nécropole de l'âge du bronze de Zimnicea*, Dacia, XVIII, 1974, p. 79—93; Al. Vulpe, *o.c.*, I, 1970, p. 1—3; II, 1975, p. 1—8.

[158] I. Nestor, *Der Stand*, p. 89—104; *Ist. Rom.*, I, p. 102—113; D. Popescu, *o.c.*, p. 80—142; D. Berciu, *o.c.*, p. 102—139; idem, *Die Verbicioara Kultur*, Dacia, V, 1961, p. 123—161; Al. Vulpe, *K voprosu o periodizacii bronzovogo veka v Moldove* (Sur le problème des périodes de l'âge du bronze en Moldavie), *ibidem*, p. 105—122; Al. Vulpe—M. Zamoşteanu, *Săpăturile de la Coslişa*, Materiale, VIII, 1962, p. 309—316; Vl. Dumitrescu, *Necropola de incinerație din epoca bronzului de la Cîrna*, Bucureşti, 1961; I. Ordentlich, Dacia, VII, 1963, p. 115—138; V. Leahu, *Cultura Tei*, Bucureşti, 1966; N. Chidioşan, *Beiträge zur Kenntnis der Wietenbergkultur im Lichte der neuen Funde von Derşida*, Dacia, XII, 1968, p. 155—175; K. Horedt—C. Seraphin, *Die prähistorische Ansiedlung auf dem Wietenberg* (v. *supra*, note 102); M. Petrescu-Dîmboviţa, *La civilisation Glina III-Schneckenberg à la lumière des nouvelles recherches*, Preistoria Alpina, X, 1974, p. 277; Al. Vulpe, *o. c., I*, p. 1—2.

[159] C. Kacsó, *Contributions à la connaissance de la culture de Suciu de Sus à la lumière des recherches faites à Lăpuş*, Dacia, XIX, 1975, p. 45—68; Al. Vulpe, *Einige Bemerkungen über die mittlere und die spüte Bronzezeit im Norden Rumäniens*, *ibidem*, p. 69—76.

[160] I. Nestor, *Ist.Rom.*, I, p. 113; M. Petrescu-Dîmboviţa, *ibidem*, pp. 113—114, 135; Adrian C. Florescu, *Contribuţii la cunoaşterea culturii Noua*, ArhMold, II—III, 1964, p. 143—216.

[161] S. Morintz et N. Anghelescu, *Cultura de tip Coslogeni*, SCIV, 21, 1970, 3, p. 373—415.

[162] « Tei IV » et « Tei V » de V. Leahu, *Cultura Tei*, p. 30—46 (cf. Al. Vulpe, SCIV, 19, 1968, 2, p. 371—375); Al. Vulpe, *Les phases de la civilisation de Tei à la lumière des fouilles de Novaci*, Dacia, VIII, 1964, p. 319—329; Al. Vulpe et Valentina Buşilă, *Nouvelles données pour la classification chronologique de la civilisation de Tei et pour la connaissance de la civilisation de Basarabi*, roum. et fr., SCIV, 18, 1967, 1, p. 83—112.

[163] V. Pârvan, *Getica*, p. 289—297; I. Nestor, *Der Stand*, p. 104—109; idem, *Ist. Rom.*, I, pp. 93—95, 131—132; D. Berciu, *ibidem*, p. 137—143; K. Horedt, *Die Verwendung des Eisens in Rumänien bis in das 6. Jhd. v.u.Z.*, Dacia, VIII, 1964, p. 119—132; Z. Székely, *Beiträge zur Kenntnis der Frühhallstattzeit und zum Gebrauch des Eisens in Rumänien*, *ibidem*, X, 1966, p. 209—219; A. László, *Începuturile metalurgiei fierului pe teritoriul României*, SCIVA, 26, 1975, 1, p. 17—39.

Le premier âge du fer, c'est-à-dire l'époque hallstattienne, qui jusque naguère fut la moins étudiée en Dacie — Pârvan même n'ayant pu appuyer ses considérations de *Getica* relatives à cette période thrace que sur des découvertes plutôt sporadiques et fortuites —, commença désormais à jouir d'une spéciale attention de la part des nouvelles générations des archéologues roumains, qui firent des fouilles systématiques dans les stations et les nécropoles afférentes. On a étudié minutieusement la transition de l'âge du bronze à celui du fer, c'est-à-dire la période récente de l'âge du bronze ci-dessus mentionnée, par l'exploration des nécropoles de Mediaș [164] et de Vîrtopu [165], ainsi que par les fouilles des stations de Babadag en Dobroudja et d'Insula Banului en Olténie [166]. Très nombreuses sont les localités où l'on constata la civilisation de Basarabi, ainsi nommée d'après une station d'Olténie, où elle fut déterminée par Vl. Dumitrescu [167]. Etudiée spécialement par Al. Vulpe, cette civilisation des VIII^{e}—VII^{e} s. av. n. ère, s'étendant d'une façon homogène sur l'espace entier des tribus géto-daces, aussi bien en Dacie et en Mésie que dans les régions limitrophes, représente un prélude de la future civilisation géto-dace de l'époque Latène, dont elle possède déjà certaines formes caractéristiques [168]. A une phase plus récente, des VI^{e}—V^{e} s. av. n. ère, correspondent les nécropoles de Balta Verde et de Gogoșu dans la prairie danubienne d'Olténie, où les fouilles de D. Berciu et Eugène Comșa [169] ont révélé avec une particulière fréquence, de même que sur la rive droite du Danube, du côté de la Bulgarie occidentale et de la Serbie, une culture illyrienne de caractère Glasinac greffée sur un fond local thrace, ce qui doit se rapporter à une migration de l'ouest de la Péninsule Balkanique correspondant à la poussée des Autariates vers le Danube, attestée, d'une façon chronologique vague, par Appien [170]. C'est à la même phase hallstattienne qu'appartient la civilisation de Ferigile, découverte par Al. Vulpe à la suite de ses fouilles dans la nécropole du village éponyme du district de Vîlcea et explorée aussi dans les nécropoles de Rodovanu (Curtea de Argeș) et de Tigveni dans le district d'Argeș [171]. C'est une civilisation fondamentalement locale, thrace, présentant certaines influences illyriennes, scythes et même helléniques et caractérisant toute la zone des collines subcarpatiques de l'Olténie et de la Valachie. Dans la zone similaire de la Moldavie, par ex. à Bîrsești dans la contrée de Vrancea, où elle fut constatée par S. Morintz dans une nécropole tumulaire, cette civilisation présente un aspect un peu différencié [172]. Dans la Haute Moldavie, à Stîncești, près de Botoșani, Adrian Florescu, représentant le collectif archéologique de Jassy, a exploré l'intérieur d'une vaste circonvallation des VI^{e}—V^{e} s. av. n. ère, enfermant un espace de plus de 50 ha., qui constituait le refuge d'une tribu de pâtres, dont la civilisation relève de l'aire thrace [173]. Des circonvallations pareilles furent reconnues en Transylvanie, par ex. à Sîntana,

[164] Eugenia Zaharia, *Remarques sur le Hallstatt ancien de Transylvanie: fouilles et trouvailles de Mediaș 1958*, Dacia, IX, 1965, p. 83—104; Eugenia Zaharia et S. Morintz, *Le Hallstatt ancien en Roumanie*, SCIV, 16, 1965, 3, p. 451—462, roum. et fr.

[165] Cf. D. Berciu, *Zorile istoriei*, p. 232—233.

[166] S. Morintz, *Quelques problèmes concernant la période ancienne de Hallstatt au Bas-Danube à la lumière des fouilles de Babadag*, Dacia, VIII, 1964, p. 101—118; S. Morintz et P. Roman, *Un nouveau groupe hallstattien ancien au sud-ouest de la Roumanie: Insula Banului* (roum. et fr.), SCIV, 20, 1969, 3, p. 393—423.

[167] Vl. Dumitrescu, *La nécropole tumulaire du premier âge du fer de Basarabi* (dép. de Dolj, Olténie), Dacia, XII, 1968, p. 177—260.

[168] Al. Vulpe, *La station hallstattienne de Novaci* (roum. et fr.), Materiale, VIII, 1962, p. 359—368, idem, *Zur mittleren Hallstattzeit in Rumänien (Die Basarabi-kultur)*, Dacia, IX, 1965, p. 105—132; *Archäologische Forschungen und historische Betrachtungen über das 7. bis 5. Jh. im Donau-Karpatenraum*, MemAntiq., II, 1970, p. 115 sqq.; *The cultural Unity of the North-Thracian tribes in the Balkan-Carpathian-Hallstatt*, tirage à part de The Journal of Indo-European studies, 2, 1974, 1, 21 pp.

[169] D. Berciu et E. Comșa, *Săpăturile arheologice de la Balta Verde și Gogoșu (1949—1950)* (Les fouilles archéologiques de Balta Verde et Gogoșu), Materiale, II, 1956, p. 253—489; Al. Vulpe, *Traci și Iliri la sfîrșitul primei epoci a fierului în Oltenia — Thraces et Illyriens à la fin de la première époque de l'âge du fer en Olténie*, SCIV, XIII, 1962, 2, p. 307—324.

[170] Appien, *De rebus Illyricis*, 4.

[171] Al. Vulpe, *Necropola hallstattiană de la Ferigile*, București, 1967; Al. Vulpe et Eugenia Popescu, *Contribution à la connaissance des débuts de la culture géto-dacique dans la zone carpatique Vîlcea-Argeș (la nécropole tumulaire de Tigveni)*, Dacia, XVI, 1972, p. 75—111.

[172] S. Morintz, *Novaja gal'štatska gruppa v Moldove: Kurgannyj mogil'nik v Byrsešti* (Une nouvelle culture hallstattienne en Moldavie: La nécropole tumulaire de Birsești), Dacia, N.S., I, 1957, p. 117—132.

[173] A. Florescu, *Certaines considérations sur les cités thraco-gétiques (hallstattiennes) du premier millénaire av.n. ère sur le territoire de la Moldavie* (roum. et fr.), Cercet, II, 1971, p. 103—118.

Cornești, Ciceu, etc. L'irradiation hellénique, déjà signalée dans certaines des civilisations susmentionnées comme effets d'une influence indirecte arrivée à travers les pays balkaniques, devint de plus en plus intense et resplendissante à partir du VI^e s. av. n. ère, grâce à la pénétration directe de l'activité commerciale des villes grecques du littoral pontique, comme Histria, Tomis, Callatis, Cruni-Dionysopolis, Odessos, Mesembria, Apollonia, Tyras, Olbia, Chersonèse, Panticapée. On peut voir une première conséquence de cette irradiation, exercée surtout par l'entremise de la Thrace méridionale, dans la civilisation découverte par C. Preda à Alexandria, dans la plaine du Teleorman, où l'on constata l'utilisation du tour du potier par la population gète locale dès les V^e—IV^e siècles av. n. ère [174]. Une poterie indigène semblable, de la même époque, explicable cette fois par une influence hellénique directe, fut trouvée, en association avec d'abondants débris de vases grecs archaïques, par ex., à Tariverdi, dans le voisinage de la cité d'Histria [175]. Dans beaucoup des stations gètes de la rive gauche du Danube, la céramique locale travaillée au tour ne fait pas son apparition avant le III^e s. av. n. ère.

Mais l'époque qui jouit le plus de l'essor archéologique de nos jours fut la deuxième partie de l'âge du fer, le Latène, c'est-à-dire la période culminante de la civilisation des Géto-Daces. Les fouilles de Poiana (l'antique *Piroboridava*) furent reprises sous notre responsabilité, en 1949—1951 et en 1968, avec de grands moyens et de riches résultats, qui nous ont permis de reconstituer l'évolution de la culture gète depuis l'époque hallstattienne jusqu'au I^er s. de n. ère (sans parler de la couche de l'âge du bronze relevant de la civilisation de Monteoru)[176]. On est revenu à l'exploration de l'agglomération gète de Zimnicea sur le Danube, où les fouilles furent dirigées par I. Nestor en 1948 — 1949 [177], ainsi qu'à celle de l'oppidum de Popești sur l'Argeș (peut-être *Argedava* [178]) non loin de Bucarest, où des excavations systématiques nous furent confiées, entre 1954 et 1963, avec des résultats très utiles pour l'étude de la civilisation gète au moment de son plein développement sous le règne de Burébista [179]. Mais la principale importance fut prêtée, conformément à leur valeur historique exceptionnelle, aux forteresses daces des montagnes d'Orăștie et premièrement à la capitale de Décébale de *Sarmizegetusa Regia*, à Grădiștea Muncelului. Par le travail du collectif archéologique de Cluj-Napoca, conduit par C. Daicoviciu, les murailles de la citadelle de cette place imposante furent mises au jour, ainsi que les restes des sanctuaires attenants, si spécifiques à la culture géto-dace et en bonne partie encore énigmatiques. La même équipe mit à découvert les ruines des forteresses de Piatra Roșie et de Blidarul, compléta les travaux antérieurs dans la citadelle de Costești, pratiqua des excavations à Bosorod et dans les sanctuaires isolés sur les sommets de Meleia, de Pustiosul, de Rudele [180]. On entama des explorations dans d'autres forteresses daces de la même époque et du même type de Transylvanie, à Bănița, à Tilișca, à Piatra Craivii (vraisemblablement l'*Apulum* préromain) et on poursuivit les fouilles de l'oppidum de Căpîlna dans les montagnes de Sebeș, commencées

[174] C. Preda, SCIV, XI, 1960, 1. p. 25—38; idem, *New Aspect of Early Latène epoch in Dacia discovered at Alexandria*, Dacia, III, 1959, p. 179—194.

[175] Dorin Popescu, SCIV, IV, 1953, 1—2, p. 129—135; R. Vulpe, *ibidem*, V, 1954, 1—2, p. 100—108; VI, 1955, 3—4, p. 543—548; D. Berciu, Materiale, V, 1959, p. 318—323; D. Berciu et C. Preda, *ibidem*, VII, 1961, p. 273—281.

[176] R. Vulpe, SCIV, I, 1950, 1, p. 47—52; II, 1951, 1, p. 177—214; III, 1952, pp. 191—210, 220—230; idem, Dacia, N.S., I, 1957, p. 143—164.

[177] I. Nestor, Studii, II. 1949, 1, p. 116—125; SCIV, I, 1950, 1, p. 93—102; R. Vulpe, *Așezări getice din Muntenia*, București, 1966, p. 19—27; Alexandrina Alexandrescu, Crisia, 1972, p. 15—26; Dacia, XVII, 1973, p. 77—97; XVIII, 1974, p. 79—93.

[178] R. Vulpe, *Argedava*, dans *Omagiu lui C. Daicoviciu*, p. 557—566.

[179] R. Vulpe, *Așczări getice în Muntenia*, p. 27—38; idem, SCIV, VI, 1955, 1—2, p. 239—269; Materiale, III, 1957, p. 227—246; V, 1959, p. 339—349; VI, 1959, p. 307—324; VII, 1961, p. 323 — 338; VIII, 1962, p. 457—461; Al. Vulpe, *Représentations humaines sur les coupes gètes de Popești* (roum., russe et fr.), SCIV, 16, 1965, 2, p. 341—351.

[180] C. Daicoviciu (avec ses collaborateurs) SCIV, I, 1950, 1, p. 137—148; II, 1951, 1; p. 95—126, III, 1952, p. 128—307; IV, 1953, 1—2, p. 153—187; V, 1954, 1—2, p. 123—155; VI. 1955, 1—2, p. 195—232; Materiale, III, 1957, p. 255—277; V, 1959, p. 379—401; VI, 1959, p. 331—358; VII, 1961, p. 301—320; VIII, 1962, p. 463—476; idem, *Cetatea dacică de la Piatra Roșie*, București, 1954; idem, *Ist.Rom.*, I, pp. 268—284, 316—338; C. și H. Daicoviciu, *Sarmizegetusa*, București, 1960; H. Daicoviciu, *Dacii*, București, 1968, 2^e éd., p. 143 sqq.; idem, *Dacia de la Burebista la cucerirea romană*, Cluj, 1972, p. 125—273; I.-H. Crișan, *Burebista și epoca sa*, București, 1975, p. 274 sqq.

dès l'avant-guerre par M. Macrea et I. Berciu [181]. Des forteresses similaires furent explorées par les archéologues de Bucarest et de Jassy dans les montagnes d'Olténie, à Polovragi et même dans les Carpates de Moldavie, à Bîtca Doamnei (peut-être *Petrodava*), près de Piatra Neamţ et à Cotnari, dans le district de Jassy [182].

De nombreuses localités nouvelles à stations et à nécropoles géto-daces, répandues dans toutes les régions de la Roumanie, sont entrées parmi les objectifs de l'activité archéologique. Puisque leur liste complète équivaudrait à un long répertoire occupant un trop large espace, nous nous contentons de mentionner seulement quelques-unes des plus intensément explorées, à savoir Pecica (présumée identique à *Ziridava*) sur le Mureş, près d'Arad [183], Sîncrăieni, dans les environs de Miercurea Ciucului [184], Brad (*Zargidava*) et Răcătău (*Tamasidava*) sur le Siret, en Moldavie [185], Slobozia, près d'Oneşti, sur le Trotuş, Tiseşti (peut-être *Utidava*), près de Tîrgu-Ocna et de la rivière d'Oituz (**Utus*) [186], Peretu (Teleorman) [187], Cetăţeni dans les gorges de la Dîmboviţa, vers Rucăr [188], Cîrlomăneşti, près de Buzău [189], Murighiol, Satul Nou, Bugeac, Enisala dans la Dobroudja [190]. De même, on a relevé des restes de vie gète et scythe sur les emplacements des villes grecques du littoral, surtout à Histria [191]. Les nécropoles celtiques de Ciumeşti (aux environs de la ville de Carei), dans la Crişana, de Fîntînele, non loin de la ville de Bistriţa, en Transylvanie, furent explorées avec des observations importantes pour la symbiose daco-celtique à l'époque de Latène [192]. A Poieneşti, dans le plateau central de la Moldavie, dans une nécropole du II[e] s. av. n. ère, explorée par nous, fut identifiée pour la première fois une culture odéro-vistulienne apportée par les Bastarnes [193], qui ultérieurement allait faire son apparition dans de nombreux autres sites de la Moldavie [194],

[181] M. Macrea et I. Berciu, *La citadelle de Căpîlna*, Dacia, IX, 1965, p. 201–231; I. Berciu, Al. Popa, H. Daicoviciu, *La forteresse dace de Piatra Craivii*, Celticum, XII (Actes du IV[e] Congrès intern. d'Études gauloises, celtiques et protoceltiques, Sarrebruck, 1964), Ogam, 98, 1965, p. 118 sqq., pl. 52–89; M. Macrea, O. Floca, N. Lupu, I. Berciu, *Cetăţi dacice din sudul Transilvaniei*, Bucureşti, 1966; N. Lupu, dans Jahrbuch f. Numismatik u. Geldgeschichte, 17, 1970, p. 101–102; idem, Materiale, VIII, 1962, p. 477–484; IX, 1970, p. 233–244.

[182] N. Gostar, *Cetăţi dacice din Moldova*, Bucureşti, 1969; idem, *Les citadelles daces de Moldavie et la conquête romaine au nord du Bas-Danube*, Apulum, V, 1964, p. 137–149 (roum. et fr.); A. Florescu, *l.c.* (*supra*, note 173), p. 110–116; Valentina Buşilă et Al. Vulpe, *Cetatea dacică de la Polovragi*, Drobeta, I, 1974, p. 141–145: Fl. Marinescu, *Cercetările de la Polovragi*, Crisia, I, 1972, p.79–99.

[183] I.-H. Crişan, *Ziridava*, Apulum, V, 1964, p. 127–135.

[184] C. Preda, *Săpăturile arheologice de la Sîncrăieni*, Materiale, VI, 1959, p. 825–869; D. Popescu, Dacia, II, 1958, p. 157–206.

[185] V. Ursachi, Carpica, I, 1968, p. 171–184 (Bradu); MemAntiq, I, 1969, p. 105–119 (Bradu); V. Căpitanu et V. Ursachi, Carpica, II, 1969, p. 93–130 (Răcătău); idem, *Getisch-dakische Entdeckungen in dem Kreis Bacău* (roum. et allem.), Crisia, I, 1972, p. 97–114 (Bradu et Răcătău); Al. Vulpe, *Ptolemy and the ancient Geography of Moldavia*, StCl, VI, 1964, p. 233–246.

[186] C. Buzdugan, Carpica, I, 1968, p. 77–94 (Slobozia); A. Niţu et M. Zamoşteanu, Materiale, VI, 1959, p. 375–382 (Tiseşti). Pour l'identité de Tiseşti avec *Utidava* et de la rivière voisine d'Oituz avec **Utus*, cf. Al. Vulpe, StCl, VI, 1964, p. 243–245.

[187] E. Moscalu, «Magazin», Bucureşti, XV, 1971, n° 693, 16 janvier.

[188] D. V. Rosetti, Materiale, VIII, 1962, p. 73–88; R. Vulpe, *Aşezări getice din Muntenia*, p. 38–42.

[189] M. Babeş, *Problèmes de chronologie de la culture géto-dace à la lumière des fouilles de Cîrlomăneşti*, Dacia, XIX, 1975, p. 125–139.

[190] Sur Murighiol: E. Bujor, SCIV, VI, 1955, 3–4' p. 571–580; VII, 1956, 3–4, p. 24–252; Materiale, III, 1957, p. 247–254; V, 1959, p. 373–378; VI, 1959, p. 325–329; VII, 1961, p. 297–299; Dacia, II, 1958, p. 125–141. — Sur Satul Nou: B. Mitrea, dans *Omagiu lui C. Daicoviciu*, p. 409–413. Cf. aussi D. Berciu, DID, I, p. 122–125. — Sur Bugeac: M. Irimia, Pontica, I, 1968, p. 193–234; II, 1969, p. 23–42; C. Scorpan, *ibidem*, p. 43–79 et III, 1970, p. 139–187. — Sur Enisala: M. Babeş, SCIV, 22, 1971, 1, p. 19–45.

[191] P. Alexandrescu et Victoria Eftimie, *Tombes thraces d'époque archaïque dans la nécropole tumulaire d'Histria*, Dacia, III, 1959, p. 143–164; D. Nicolăescu-Plopşor, *ibidem*, p. 165–178; P. Alexandrescu, *Necropola tumulară, săpături 1955–1961*, dans *Histria*, II, Bucureşti, 1966, p. 133–294.

[192] Vl. Zirra, *Un cimitir celtic în nord-vestul României*, Baia Mare, 1967; *Stand der Forschung der keltischen Spätlatènezeit in Rumänien*, ArchRozhl, XXIII, 1971, 5, p. 529–547; *Découvertes de la fin de La Tène II dans le dép. de Bistritza (Transylvanie septentrionale)* (roum. et fr.), File de Istorie, III, 1974, p. 138–164; M. Rusu et O. Bandula, *Das keltische Fürstengrab von Ciumeşti in Rumänien* (roum. et allem.), Baia Mare, 1970 (v. aussi «50. Bericht d. röm.-germ. Kommission 1969», Frankfurt a.M. 1971, p. 267–300); I.-H. Crişan, *Das Keltenproblem in Siebenbürgen*, ArchRozhl, XXIII, 1971, 5, p. 548–558; idem, *Burebista şi epoca sa*, p. 9–28.

[193] R. Vulpe, *Săpăturile de la Poieneşti din 1949* (Les fouilles de Poieneşti de 1949), tirage à part de Materiale, I, 1953, p. 213–506; idem, *Le problème des Bastarnes à la lumière des découvertes archéologiques en Moldavie*, NÉH, 1955, p. 103–119.

[194] M. Babeş, *Nouvelles données concernant l'archéologie et l'histoire des Bastarnes (une «fibule poméranienne» découverte en Roumanie)*, roum. et fr., SCIV, 20, 1969, 2, p. 195–217; *Dacii şi Bastarnii*, MemAntiq, II, 1970, p. 215 – 236; G. B. Fedorov — L. L. Polevoi, *Arheologija Rumynii* (L'Archéologie de la Roumanie), Moscou,

par ex. à Lukaşevka, dans l'arrondissement d'Orhei, où des fouilles furent pratiquées par une équipe mixte, soviéto-roumaine, en 1957—1958 [195]. C'est toujours à Poieneşti que nous avons découvert une culture du III^e s. de n.ère, présentant de notables réminiscences géto-daces, mélangées à des influences sarmates et romaines. Cette culture, déjà constatée antérieurement à Virtişcoiu, dans la Vrancea [196], mais restée inexpliquée, fut attribuée par nous aux Carpes thraces [197]. Elle fut rencontrée depuis dans toute la Moldavie, par ex. à Gabăra, Ţifeşti, Pădureni, et même dans les régions voisines, comme à Chilia en Valachie et Soporul de Cîmpie en Transylvanie [198]. C'est Gh. Bichir qui l'étudia spécialement [199]. Elle offre d'excellentes preuves de la continuité géto-dace sous la domination romaine. Cette continuité, prolongée même après l'évacuation de la province de Dacie par Aurélien, avec des implications concernant le processus des origines du peuple roumain, fut constatée dans les formes de tradition géto-dace de la culture nominalement gothique de Černiakhov-Sîntana, dont les stations et les nécropoles, accusant la survivance des Daco-Romains sous la domination des Goths au IV^e s. de n.ère [200], font leur apparition en grand nombre sur un large espace de la Roumanie. On en explora une bonne partie, par ex. à Sîntana de Mureş et Tîrgu Mureş en Transylvanie (par István Kovács avant la première guerre mondiale) [201], à Izvoare [202], à Leţcani, Luca, Erbiceni, Pietriş, Cavadineşti, etc. en Moldavie [203], à Oinac (par Andrieşescu [204]), à Tîrgşor (par Gh. Diaconu), Spanţov, Independenţa, Ploieşti-Triaj, Aldeni, Mătăsaru, Curcani, Căscioare, Alexandria, Pipera (Bucarest), Lişcoteanca. Largu, etc. en Valachie, où elles sont particulièrement denses [205]. Une agglomération des Daces Libres des Carpates septentrionales, contemporaine de l'occupation romaine dans la province de Dacie aux II^e—III^e siècles, vivant en dehors des limites de cette province, mais présentant une intense influence romaine, fut fouillée à Medieşul Aurit, près de Satu Mare [206].

Aux noms déjà nombreux des principaux chantiers archéologiques que nous venons de mentionner au sujet des âges du métal intéressant l'évolution des populations thraces de Roumanie, nous devons ajouter des centaines de localités où l'on pratiqua des fouilles et des recherches plus sommaires, comme les fouilles de sauvetage [207], les sondages, les enquêtes,

1973, p. 130—136; Al. Vulpe et V. Căpitanu, Apulum, IX, 1971, p. 163—164.

[195] G. B. Fedorov, *Naselenie Pruto-Dnestrovskogo meždurečʼja.* (La population de la région entre le Prut et le Dniester), MIA, n° 89, p. 17—56; M. A. Romanovskaïa, *Selišče Lukaševka* (La station de Lukaşevka), SA, 1962, 3, p. 296 sqq.; *Naselenie karpato-dnestrovskogo rajona vo II—I vv. do n.e. (po arheologičeskim materialam)*, (La population de la région entre les Carpates et le Dniester aux II^e—I^er siècles av.n. ère, d'après les matériaux archéologiques), Moscou 1968 (résumé d'une thèse), p. 3—14; *Ob etničeskoj prinadležnosti naselenija, ostavivšego pamjatniki tipa Lukaševka* (Sur l'appartenance ethnique de la population caractérisée par les monuments du type Lukaşevka), Moscou, 1969 (tirage à part de *Drevnie frakijcy v severnom Pričernomorʼe*, (Les Thraces anciens du nord de la mer Noire), p. 81—95.

[196] Gr. Anităescu, ArtArh, II, 1929, 3, p. 14—21; I. L. Neagu, ibidem, III, 1930, 5—6, p. 45—51.

[197] R. Vulpe, *Săpăturile de la Poieneşti*, passim; idem, *Izvoare: Săpăturile din 1936—1948*, Bucureşti, 1957, p. 314—315.

[198] M. Macrea, Materiale, IV, 1957, p. 119—154; VI, 1959, p. 407—443; Dacia, N.S., I, 1957, p. 205—220; S. Morintz, Dacia, V, 1961, p. 395—414; Materiale, VI, 1961, p. 441—447; VII, 1962, p. 513—519; D. Protase, *Le cimetière de Soporul de Cîmpie, un nouveau témoignage de la présence des Daces en Dacie romaine*, *ibidem*, XIII, 1969, p. 291—317; K. Horedt, *Zur Deutung des Grabfeldes von Soporul de Cîmpie*, ActaMN, VIII, 1971, p. 583—587; Gh. Bichir, SCIV, XVI, 1965, 4, p. 675—694; XX, 1969, 2, p. 219—236; Dacia, XI, 1967, p. 177—224; I. Ioniţă et V. Ursachi, SCIV, XIX, 1968, 2, p. 211—226.

[199] Gh. Bichir, *Cultura carpică*, Bucureşti, 1973.

[200] Cf., *e.g.*, I. Nestor, *Ist. Rom.*, I, p. 682—694; idem, dans *Storia del popolo romeno* (A. Oţetea), p. 113—116; K. Horedt, *Untersuchungen zur Frühgeschichte Siebenbürgens*. Bucureşti, 1958, p. 5—79.

[201] Étienne Kovács, DolgCluj, III, 1912, p. 250—367; VI, 1915, pp. 278—299, 317—325.

[202] R. Vulpe, *Izvoare*, p. 276—317.

[203] Emilia et N. Zaharia, ArhMold, I, 1961, p. 211—217; Materiale, VIII, 1962, p. 591—597; I. T. Dragomir, Materiale, VI, 1959, p. 453—469; Dan Teodor, *ibidem*, VI, 1959, p. 536; Cătălina Bloşiu, ArhMold, VI, 1969, p. 137—148; VIII, 1975, p. 203—280; S. Antoniu et M. Onofrei, *ibidem*, VIII, 1975, p. 281—285.

[204] I. Andrieşescu, RPAN, I, 1, 1937, pl. XXVIII—XXXVI (photos sans texte).

[205] Cf. Gh. Diaconu, *Tîrgşor: necropola din secolele III—IV e.n.*, Bucureşti 1965; B. Mitrea et C. Preda, *Necropole din secolul al IV-lea e.n. în Muntenia*, Bucureşti, 1966.

[206] S. Dumitraşcu et T. Bader, *Aşezarea dacilor liberi de la Medieşul Aurit*, Satu Mare, 1967; S. Dumitraşcu, *Noi contribuţii asupra dacilor liberi de epocă romană din nord-vestul României* (Nouvelles contributions sur les Daces Libres d'époque romaine du nord-ouest de la Roumanie), StComSM, 1975, p. 51—59.

[207] Par cette expression, on entend les fouilles pratiquées d'urgence dans les lieux affectés par divers travaux constructifs.

dont les résultats, à l'instar des découvertes fortuites, totalisent un considérable fonds de données, non moins utiles que les autres pour le progrès de notre science [208].

Vu l'immensité des matériaux ammassés et des observations nouvelles, résultées d'une activité si étendue et si intense, l'œuvre de protohistoire de V. Pârvan, *Getica*, que l'auteur même avait conçue comme un essai provisoire [209], est bien dépassée, surtout du point de vue de la documentation archéologique. En 1960, après plus de trente ans depuis son apparition, une nouvelle synthèse du passé lointain de notre pays était devenue nécessaire. La réponse à cette exigence fut le traité d'«Histoire de la Roumanie», *Istoria României*, dont le I^er^ volume, paru en 1960, avec ses 889 pages, fut consacré exclusivement à l'histoire ancienne, entendue depuis le paléolithique jusqu'à la formation du peuple roumain. Le volume fut rédigé par un collectif de 20 auteurs, parmi lesquels nombreux étaient les anciens disciples de V. Pârvan [210]. Dans le développement des études roumaines modernes sur les questions géto-daces, ce volume d'*Istoria României* marque une troisième étape après *Dacia înainte de romani* de Gr. Tocilescu et *Getica* de V. Pârvan. Bien que son objet ne soit pas limité à une seule période de l'antiquité, car il embrasse tous les millénaires de vie humaine qui précédèrent la formation du peuple roumain, son problème central reste toujours celui des origines daco-romaines de ce peuple.

Dans *Istoria României*, on traita les problèmes de l'âge du bronze et de celui du fer en partant, naturellement, du stade des connaissances enregistrées par *Getica*, auxquelles on ajouta les résultats des nombreuses découvertes ultérieures. Bien des points de vue de V. Pârvan sur les Géto-Daces ont résisté à la critique, la confrontation avec les nouveaux matériaux ne faisant que les confirmer et les compléter. Les modifications apportées à ses conclusions se réfèrent plutôt à des choses secondaires. Mais très importants sont, en revanche, les compléments, non seulement matériaux, mais surtout interprétatifs, que l'on y apporta. La plupart des progrès réalisés à ce propos sont dus aux principes du matérialisme historique appliqués à l'évolution de la société géto-dace, laquelle, à l'âge du fer, se trouvait dans la phase de dissolution de la commune primitive et en pleine affirmation de la démocratie militaire. Le développement des forces de production et de la production des marchandises, prouvé par l'archéologie de la façon la plus évidente, représente l'effet d'un processus interne de la société géto-dace, qui fut cependant puissamment accéléré par l'influence de la civilisation grecque. Le développement des échanges, l'apparition des classes, la division sociale du travail par la formation des catégories séparées des artisans et des marchands, l'utilisation de la monnaie, l'apparition de la propriété privée, le travail des esclaves, ce sont autant de degrés qui, au sein de la démocratie militaire et des unions permanentes des tribus, ont abouti à la formation, par les Géto-Daces, d'un État esclavagiste à partir de Burébista et consolidé sous Décébale jusqu'au seuil d'un stade supérieur [211].

[208] V. la chronique annuelle des fouilles et des découvertes archéologiques tenue dans SCIV (de VIII, 1957, p. 353—359 jusqu'à 21, 1970, p. 493—522) et dans *Dacia* (de I, 1957, p. 337—345 jusqu'à XIV, 1970, p. 431—464) par Dorin Popescu, suivi dans *Dacia* par M. Babeş (XV, 1971, p. 359—393), S. Morintz (XVI, 1972, p. 325—357 et XVII, 1973, p. 361—398) et Adriana Stoia (XIX, 1975, p. 269—307). En même temps, une chronique spéciale pour les découvertes numismatiques fut tenue par B. Mitrea dans SCIV (de IX, 1958, 1, p. 150—156 à 24, 1973, 1, p. 133—152) et dans *Dacia* (de II, 1958, p. 493—498 jusqu'à présent).

[209] V. Pârvan, *Getica*, p. 648.

[210] *Istoria României*, I—IV, Bucureşti 1960—1964, publiée par l'Académie de la R. S. de Roumanie. Dans le I^er^ vol., les époques de l'histoire thraco-dace jusqu'à la conquête romaine de la Dacie sont traitées aux pp. 71—341 par C. Daicoviciu, I. Nestor, D. M. Pippidi, Dorin Popescu, R. Vulpe, D. Berciu, Em. Condurachi, M. Petrescu-Dîmboviţa, I. I. Russu. Aux autres chapitres travaillèrent les mêmes auteurs et en plus Vl. Dumitrescu, C. S. Nicolăescu-Plopşor, Gh. Ştefan, I. Barnea, Maria Comşa, K. Horedt, M. Macrea, B. Mitrea, T. Morariu, Emil Petrovici.

[211] M. Macrea, *Procesul separării oraşului de sat la daci* (Le processus de la séparation de la ville d'avec le village chez les Daces), dans *Studii şi Referate privind istoria României*, Bucureşti, 1954, I, p. 119—146, suivi des commentaires de Gh. Ştefan, S. Morintz, R. Vulpe, I. Nestor, Em. Condurachi, C. Daicoviciu, D. Berciu, M. Petrescu-Dîmboviţa, M. Roller, *ibidem*, II, passim; Iudita Winckler, *Expansiunea economică a Romei în Dacia înainte de cotropirea ei* (L'expansion économique de Rome en Dacie avant la conquête de celle-ci), *ibidem*, I, p. 147—158; C. Daicoviciu, NÉH, 1955, p. 132—137; idem, *Ist. Rom.*, I, p. 268—341; A. Bodor, *Contribution au problème de l'agriculture en Dacie avant la conquête romaine: la question des communautés chez les Daces* (roum. et fr.), SCIV, VII, 1956, 3—4, p. 367—392; VIII, 1957, 1—2, p. 137—148; R. Vulpe, Dacia, N. S., I, 1957, p. 158—162; H. Daicoviciu, *Dacia de la Burebista la cucerirea romană*, passim; I. -H. Crişan, *Burebista şi epoca sa*, p. 136—212.

Nous ne saurions insister davantage sur le contenu de cette œuvre d'ensemble, bien connue. Ce qu'il faut encore remarquer c'est que quinze ans à peine viennent de s'écouler depuis son apparition et déjà elle semble vieillie par rapport aux progrès accomplis entre temps. On pense à une nouvelle œuvre d'ensemble, postulée non seulement par l'accroissement des matériaux, mais aussi par les nombreuses synthèses partielles publiées dernièrement, dans lesquelles bien des problèmes surgissent ou apparaissent sous un nouveau jour. Laissant de côté les nombreux ouvrages de ce genre concernant le néolithique, pour nous limiter à ceux qui touchent strictement aux populations daco-thraces, nous en comptons plus d'une trentaine. Nous n'en avons que l'embarras du choix.

Essayons de citer, d'abord pour l'âge du bronze, les volumes publiés par K. Horedt et C. Seraphin sur la station de Wietenberg [212], Vladimir Dumitrescu sur la nécropole de Cîrna [213] et sur l'art préhistorique [214], V. Leahu sur la civilisation de Tei [215] Alexandru Vulpe sur les haches en bronze [216]. Pour le premier âge du fer, les ouvrages de: M. Petrescu-Dîmboviţa sur l'habitat de Stoicani [217], Al. Vulpe sur la nécropole de Ferigile et sur les problèmes généraux de l'époque hallstattienne dans l'espace carpato-danubien [218], D. Berciu sur l'art thraco-gète [219], sur les Gètes et les Grecs de la Dobroudja et sur la civilisation géto-dace antérieure à Burébista [220], S. Morintz sur les problèmes soulevés par les fouilles de Babadag[221]. Pour les Géto-Daces du second âge du fer, les ouvrages de C. Daicoviciu sur le problème de l'État et de la culture des Daces [222], R. Vulpe sur la civilisation dace, sur les rapports des Gètes du Bas-Danube avec les Romains, sur les habitats gètes de Valachie, sur la personnalité de Burébista et sur les Gètes de la Dobroudja avant et sous les Romains [223], I.-H. Crişan sur la céramique géto-dace, ainsi que sur le règne de Burébista [224], Constantin et Hadrien Daicoviciu sur la capitale dace de Grădiştea Muncelului [225], H. Daicoviciu sur l'histoire et la civilisation des Daces [226], C. Preda sur les monnaies géto-daces et I. Glodariu sur la pénétration commerciale hellénistique et romaine en Dacie avant la conquête de Trajan [227], Rodica Tanţău sur les métiers des Géto-Daces [228], M. Macrea, O. Floca, N. Lupu, Ion Berciu, N. Gostar sur les forteresses daces du sud de la Transylvanie et de Moldavie [229], S. Dumitraşcu et V. Lucăcel sur la forteresse dace de Marca dans le district de Sălaj [230]. Pour la

[212] K. Horedt et C. Seraphin, *o. c., supra*, note 102.

[213] Vl. Dumitrescu, *o. c., supra*, note 158.

[214] Vl. Dumitrescu, *Arta preistorică în România*, Bucureşti, 1974.

[215] V. Leahu, *Cultura Tei*, Bucureşti, 1966.

[216] Al. Vulpe, *Die Äxte und Beile in Rumänien*, I–II *(Prähistorische Bronzefunde)*, München, 1970–1975.

[217] M. Petrescu-Dîmboviţa, *Cetăţuia de la Stoicani* (tirage à part de Materiale, I, 1953, p. 13–211), Bucureşti, 1954.

[218] Al. Vulpe, *Necropola hallstattiană de la Ferigile*, Bucureşti, 1967; idem, *Archäologische Forschungen und historische Betrachtungen über das 7. bis 5. Jh. im Donau-Karpatenraum*, MemAntiq, II, 1970, p. 115–213.

[219] D. Berciu, *Contribution à l'étude de l'art thraco-gète*, Bucureşti, 1974; R. Florescu, *L'art des Daces*, Bucureşti, 1968.

[220] D. M. Pippidi et D. Berciu, *Geţi şi greci la Dunărea de Jos* (Gètes et Grecs au Bas-Danube), DID, I, Bucureşti, 1965; D. Berciu, *Romania before Burebista*, London, 1967.

[221] S. Morintz, *o.c., supra*, note 166.

[222] C. Daicoviciu, *Le problème de l'État et de la culture des Daces à la lumière des nouvelles recherches*, Bucureşti, 1955 (NÉH) = *Dacica*, Cluj, 1970, p. 69–83.

[223] R. Vulpe, *La civilisation dace et ses problèmes à la lumière des dernières fouilles de Poiana en Basse-Moldavie*, Dacia, N.S., I, 1957, p. 143–164; *Les Gètes de la rive gauche du Bas-Danube et les Romains, ibidem*, IV, 1960, p. 309–332; *Aşezări gelice din Muntenia* (Habitats gètes de Valachie), Bucureşti, 1966; *Getul Burebista, conducătorul întregului neam geto-dac* (Le Gète Burébista, chef de la nation géto-dace tout entière), StComPiteşti, 1968, p. 33–55; R. Vulpe-I. Barnea, *Romanii la Dunărea de Jos*, DID, II, 1968.

[224] I. -H. Crişan, *Ceramica daco-getică, cu specială privire la Transilvania — Die dako-getische Keramik mit besonderer Berücksichtigung Siebenbürgens*, Bucureşti, 1969; idem, *Burebista şi epoca sa* (Burébista et son époque), Bucureşti, 1975.

[225] C. et H. Daicoviciu, *Sarmizegetusa: Cetăţile şi aşezările dacice din munţii Orăştiei* (S.: Les forteresses et les habitats daciques des montagnes d'Orăştie), Bucureşti, 1960.

[226] H. Daicoviciu, *Dacii*, 2e éd., Bucureşti, 1972; idem, *Dacia de la Burebista la cucerirea romană* (La Dacie de Burébista à la conquête romaine), Cluj, 1972.

[227] C. Preda, *Monedele geto-dacilor* (Les monnaies des Géto-Daces), Bucureşti, 1973; I. Glodariu, *Relaţii comerciale ale Daciei cu lumea elenistică şi romană — Dakiens Handelsverbindungen mit der hellenistischen und römischen Welt (2. Jh. v.u.Z. — 1.Jh.u.Z.)*, Cluj-Napoca, 1974.

[228] Rodica Tanţău, *Meşteşugurile la geto-daci* (Les métiers chez les Géto-Daces), Bucureşti, 1972.

[229] M. Macrea, O. Floca, N. Lupu et I. Berciu, *o. c., supra*, note 181; N. Gostar, *Cetăţi dacice din Moldova*, v. *supra*, note 182.

[230] S. Dumitraşcu et V. Lucăcel, *Cetatea dacică de la Marca* (La forteresse dace de Marca), Zalău, 1974.

continuité dace sous les Romains nous relevons les ouvrages de D. Protase concernant les preuves archéologiques, numismatiques et rituelles portées à l'appui [231], M. Macrea sur la vie dans la province romaine de Dacie [232], S. Dumitrașcu et T. Bader sur les Daces Libres du Maramureș [233], D. Tudor, sur l'esclavage dans la Dacie romaine et préromaine [234]. Pour les Celtes et les Bastarnes dans les pays daces, on a les ouvrages de Vlad Zirra, de Mircea Rusu, de O. Bandula et de I.-H. Crișan concernant les Celtes [235], et ceux de R. Vulpe et de M. Babeș sur les Bastarnes de Moldavie [236]. Pour les Carpes et les Costoboces, voir les études de R. Vulpe et de Gh. Bichir sur les premiers [237] et celles de N. Gostar et de I. I. Russu sur les seconds [238]. Pour la continuité des éléments de tradition géto-dace prolongés jusqu'à la période des migrations des IV^{e}—VI^{e} siècles sont à mentionner les monographies publiées par Gh. Diaconu, B. Mitrea, C. Preda, Suzana Dolinescu-Ferche et Ligia Bîrzu [239].

Pour les victoires de Trajan sur les Daces, on a, plus récemment, les ouvrages de F.-B. Florescu sur le Trophée d'Adamclissi et sur la Colonne Trajane [240], de Constantin et H. Daicoviciu sur la Colonne [241], de V. Barbu sur le complexe des monuments d'Adamclissi [242], ainsi que les différents mémoires de R. Vulpe sur l'ensemble de la première guerre dacique de Trajan [243] et ceux de R. Florescu et de H. Daicoviciu concernant la même guerre [244], les essais d'Emilia Doruțiu-Boilă, de I. Berciu et d'Ém. Condurachi sur l'hypothèse contestable de l'origine domitienne de l'Autel d'Adamclissi [245], les ouvrages de D. Tudor se rapportant au pont de Trajan sur le Danube [246]. Les problèmes des monuments commémoratifs des guerres daciques ont été discutés en même temps par des savants des autres pays, par. ex. :

[231] D. Protase, *Problema continuității în Dacia în lumina arheologiei și numismaticii — Le problème de la continuité en Dacie à la lumière de l'archéologie et de la numismatique*, București, 1966; idem, *Riturile funerare la daci și la daco-romani — Les rites funéraires chez les Daces et les Daco-Romains*, București, 1971.

[232] M. Macrea, *Viața în Dacia romană* (La vie dans la Dacie romaine), București, 1969.

[233] S. Dumitrașcu et T. Báder, *o. c.*, *supra*, note 206.

[234] D. Tudor, *Istoria sclavajului în Dacia romană*, București, 1957.

[235] *Supra*, note 192.

[236] *Supra*, notes 193—195.

[237] R. Vulpe, *Săpăturile de la Poienești din 1949*; v. aussi *Izvoare*, București, 1957, p. 314—315; Gh. Bichir, *Cultura carpică — La civilisation des Carpes*, București, 1973.

[238] N. Gostar, *Ramura nordică a dacilor: costobocii* (La branche septentrionale des Daces: les Costoboces), BUCluj, SS, I, 1956, 1—2, p. 183—199; idem, *Numele și originea costobocilor* (Le nom et l'origine des Costoboces), CercIst, I, 1970, p. 109—117; I. I. Russu, *Les Costoboces*, Dacia N. S., III, 1959, p. 341—352.

[239] Gh. Diaconu, *Tîrgșor* et B. Mitrea -C. Preda, *Necropole din sec. IV din Muntenia (supra*, note 205); Suzana Dolinescu-Ferche, *Așezări din secolele III și VI e. n. în sud-vestul Munteniei: Cercetările de la Dulceanca* (Habitats des III^{e} et VI^{e} s. de n. ère au sud-ouest de la Valachie: Les recherches de Dulceanca), București, 1974; Ligia Bîrzu, *Continuitatea populației autohtone în Transilvania — La population autochtone de la Transylvanie aux IV^{e}—V^{e} siècles (Le cimetière n^{o} 1 de Bratei)*, București, 1973.

[240] F.-B. Florescu, *Das Siegesdenkmal von Adamklissi: Tropaeum Traiani*, București-Bonn, 1965; idem, *Die Trajanssäule: Grundfragen und Tafeln*, București-Bonn, 1969.

[241] C. et H. Daicoviciu. *Columna lui Traian*, București, 1966.

[242] V. Barbu, *Adamclisi*, București, 1965.

[243] R. Vulpe, *Les Bures alliés de Décébale dans la première guerre dacique de Trajan*, StCl, V, 1963, p. 223—247; *Dion Cassius et la campagne de Trajan en Mésie Inférieure, ibidem*, VI, 1964, p. 205—232; *Les Germains du Trophée d'Adamclissi*, Archeologia, Wrocław, XIV, 1963, p. 49—64; *La capture de la sœur de Décébale* (roum. et fr.), Sargetia, IV, 1966, p. 79—95; *Războaiele dacice ale lui Traian cîtite pe Columna sa* (Les guerres daciques de Trajan lues sur sa Colonne), Viața militară, 1968—1969; *La foudre de Jupiter à Tapae* (roum. et fr.), Apulum, IX, 1971, p. 571—584; *Semnificația monumentelor de la Adamclisi* (La signification des monuments d'Adamclissi), Magazin istoric, VII, 1973, 12 et VIII, 1974, 3; *Prigionieri romani suppliziati da donne dacie sul rilievo della Colonna Traiana*, Rivista storica dell'antichità, Bologne, III, 1973, 1—2, p. 109—125; *Le portrait de Décébale* (roum. et fr.), Apulum, XIII, 1975.

[244] H. Daicoviciu, *Notes sur la première guerre dacique de Trajan*, ActaMN, VII, 1970, p. 109—124; R. Florescu, *Adamclisi*, București, 1973.

[245] Emilia Doruțiu-Boilă, *Some observations on the Military Funeral Altar of Adamclisi*, Dacia, V, 1961, p. 345—363; I. Berciu, *Cornelius Fuscus și cenotaful de la Adamclisi*, Apulum, V, 1964, p. 259—276; Em. Condurachi, *De nouveau quelque chose sur l'Autel funéraire de Tropaeum Traiani* (roum. et fr.), CercIst, II, 1971, p. 129—141.

[246] D. Tudor, *Oltenia romană*, 3^{e} éd., București, 1968, pp. 25—36, 60—72; idem, *Les ponts romains du Bas-Danube*, București, 1974, p. 9—134.

J. Baradez [247], M. P. Speidel, qui étudia surtout l'importante inscription de Grammeni concernant la mort de Décébale [248], Lino Rossi, avec sa récente monographie de la Colonne Trajane [249], A. Malissard avec sa thèse de doctorat sur les analogies de technique cinématographique du relief de la Colonne [250], G. Ch. Picard, R. Bianchi-Bandinelli, M. Turcan-Deleani, sur les différents problèmes du même monument de Rome [251].

Il faut réserver une place spéciale aux nombreux ouvrages linguistiques consacrés aux questions thracologiques par I. I. Russu, qui couronna son activité sur ce terrain par une synthèse sur la langue thraco-dace [252]. Il écrivit un livre analogue sur les Illyriens [253].

Les études anthropologiques sur les ossements trouvés dans les nécropoles antiques, y compris ceux des Gètes et des Daces, furent effectuées par plusieurs personnes de compétence distinguée, comme Horia Dumitrescu, Olga Necrasov [254], Dardu Nicolăescu-Plopşor. Ce dernier vient de publier une analyse des ossements humains de l'âge du bronze et de l'époque hallstattienne de Roumanie [255].

Dans le domaine de l'histoire des religions sont apparus, dans l'intervalle des quinze derniers ans, quelques ouvrages de valeur sur les cultes daco-thraces, comme le Corpus des monuments relatifs aux Cavaliers Danubiens par D. Tudor [256] et le répertoire des monuments du Cavalier Thrace de Dobroudja par C. Scorpan [257], ou des ouvrages du même domaine traitant des cultes divers, parmi lesquels figurent aussi ceux des divinités daco-thraces, comme le volume de D. M. Pippidi sur les religions antiques de la Scythie Mineure [258] ou comme celui de G. Muşu sur les divinités helléniques et thraco-gètes [259]. Mais une importance spéciale présentent les études d'histoire des religions sorties de la compétence du savant roumain Mircea Eliade, professeur à l'Université de Chicago, dont le livre *De Zalmoxis à Gengis-Khan*[260] est entièrement consacré à une subtile analyse des principes de la religion géto-dace.

Outre ces œuvres partielles, les différentes questions de l'antiquité géto-dace furent traitées, pendant ce temps, dans des synthèses historiques de plus large étendue. C'est le cas, par exemple, des ouvrages de D. Berciu concernant la préhistoire et la protohistoire des

[247] J. Baradez, *Le Trophée d'Adamclissi, témoin de deux politiques et de deux stratégies*, Apulum, IX, 1971, p. 505—522; suivi par l'article de R. Vulpe, *A la Mémoire de Jean Baradez: Le Trophée d'Adamclissi et la stratégie de Décébale*, p. 523—526.

[248] M. P. Speidel, *The Captor of Decebalus*, JRS, LX, 1970, p. 142—153; *Ranisstorum ultimul punct de sprijin al lui Decebal — R., Decebalus' letzter Stützpunkt*, Acta MN, VII, 1970, p. 511—515; *Die Schluss-Adlocutio der Trajanssäule*, RM, 78, 1971, p. 167—174.

[249] L. Rossi, *Trajan's Column and the Dacian Wars*, London, 1971 (sévèrement critiqué par I. I. Russu, *Eine neue Monographie über die Traianssäule*, RRH, XII, 1973, 2, p. 351—360).

[250] A. Malissard, *Étude filmique de la Colonne Trajane*, Tours, 1974.

[251] G. Ch. Picard, *Les trophées romains*, Paris, 1957, passim; M. Turcan Deleani, *Les monuments représentés sur la Colonne Trajane: schématisme et réalisme*, Mélanges de l'Ecole française de Rome, LXX, 1968, p. 149—177; R. Bianchi Bandinelli, *Storicità dell'arte classica*, Bari, 1973, p. 365—379.

[252] I. I. Russu, *Limba traco-dacilor* (La langue des Thraco-Daces), 2e éd., Bucureşti, 1967. Cf. aussi, *e. g.*, les études onomastiques du même auteur, *Thracica*, parues en divers lieux (Mélanges en honneur des *Frères Alexandru et Ion Lapedatu*, Bucureşti, 1936, p. 763—772; AISC, III, 1936—1939, p.153—159; Godišnik-Annuaire du Musée National archéol. Plovdiv, I, 1948, p. 57—59; II, 1950, p. 57—59), ainsi que *Miscellanea Dacica: I. Tribul ,,Sensioi", II. Interpres Dacorum, III. Constantin cel Mare ,,Dacicus"*, AIIN, XI, 1946—1947, p. 398—415; *Daco-geţii în Dacia romană* (Les Daco-Gètes dans la Dacie romaine), dans *Contribuţii la cunoaşterea regiunii Hunedoara*, Deva, 1956, p. 39—56; *Etimologii trace: Nume de persoane şi locuri*, SCL, VIII, 1957, 2, p. 161—172; *Die Beziehungen der rumänischen Sprache zum Albanischen und zum karpatisch-balkanischen Substrat*, Revue de Linguistique, Bucureşti, VIII, 1963, 2, p. 253—277; *Despre toponimele din ,,De aedificiis"*, Cercetări de Lingvistică, XVI, 1971, p. 99—107.

[253] I. I. Russu, *Ilirii: Istoria, limba şi onomastica*, *romanizarea*, Bucureşti, 1969.

[254] Cf., *e. g.*, Olga Nekrasov et D. Botezatu, Carpica, II, 1969, p. 203—211 (sur les squelettes carpiques de Gabăra); idem (avec collaborateurs), Dacia, XVII, 1973, p. 99—125 (les squelettes de l'âge du bronze de Zimnicea).

[255] D. Nicolăescu-Plopşor, Dacia, III, 1959, p. 165—178 (les squelettes thraces d'Histria); D. Nicolăescu-Plopşor et Wanda Wolski, *Elements of Demography and funeral ritual of the old populations in Romania* (roum. et angl.), Bucureşti, 1975.

[256] D. Tudor, *Corpus monumentorum religionis Equitum Danuvianorum*, Leiden, 1969.

[257] C. Scorpan, *Cavalerul trac*, Constanţa, 1967.

[258] D. M. Pippidi, *Studii de istorie a religiilor antice: texte şi interpretări* (Études d'histoire des religions antiques: textes et interprétations), Bucureşti, 1969.

[259] G. Muşu, *Zei, eroi, personaje* (Dieux, héros, personnages), Bucureşti, 1971; idem, *Din istoria formelor de cultură arhaică* (De l'histoire des formes de culture archaïque), Bucureşti, 1973.

[260] M. Eliade, *De Zalmoxis à Gengis-Khan*, Paris, 1970. Pour ce qui est des généralités cf. aussi son *Traité d'histoire des religions*, Paris, 1968.

régions carpato-danubiennes [261], du recueil des études de C. Daicoviciu, *Dacica* [262], des recueils similaires de D. M. Pippidi [263], des livres de Const. C. Giurescu sur l'histoire roumaine [264], des œuvres collectives *Din istoria Transilvaniei* [265], *Istoria României: compendiu* [266], *Istoria poporului român* [267] et *Pages de l'histoire de l'armée roumaine* [268].

Comme instruments de travail, très utiles pour l'orientation dans les recherches, il faut citer l'inventaire des localités archéologiques de Moldavie [269], le répertoire des monuments du district de Bihor [270], ainsi que le récent Dictionnaire d'histoire ancienne de la Roumanie, ouvrage collectif élaboré sous la direction de D. M. Pippidi [271].

Entre temps, les problèmes des Géto-Daces ont intéressé de plus en plus les savants des autres pays. Outre leurs contributions déjà citées sporadiquement dans nos paragraphes précédents, nous faisons mention, à titre d'exemple, de certains ouvrages consacrés à ce sujet par Milutin Garašanin et Draga Garašanin, B. Gavela, Fanula Papazoglu [272], Amalia Mozsolics, M. Párducz [273], A. Točik, M. Dušek [274],

[261] D. Berciu, *Zorile istoriei în Carpați și la Dunăre* (L'aube de l'histoire aux Carpates et au Danube), București, 1966; *La izvoarele istoriei: o introducere în arheologia preistorică* (Aux sources de l'histoire: une introduction à l'archéologie préhistorique), București, 1967.

[262] C. Daicoviciu, *Dacica: Studii și articole privind istoria veche a pământului românesc* (Dacica: Études et articles concernant l'histoire ancienne de la terre roumaine), Cluj, 1970. Cf. aussi les vol. de Mélanges en son honneur: *Omagiu lui Constantin Daicoviciu cu prilejul împlinirii a 60 de ani* (Hommage à C. D. à l'occasion de son 60e anniversaire), București, 1960 et *In Memoriam Constantini Daicoviciu*, Cluj, 1974.

[263] D. M. Pippidi, *Contribuții la istoria veche a României* (Contribution à l'histoire ancienne de la Roumanie), 2e éd., București, 1967; *Scythica Minora: Recherches sur les colonies grecques du littoral roumain de la mer Noire*, București—Amsterdam, 1975.

[264] Const. C. Giurescu, *Formarea poporului român* (La formation du peuple roumain), Craiova, 1973; Const. C. Giurescu et Dinu C. Giurescu, *Istoria românilor*, București, 1974, I.

[265] *Din istoria Transilvaniei*, I, 2e éd., București, 1961 (contribution de C. Daicoviciu, pour l'antiquité, p. 16—88).

[266] M. Constantinescu, C. Daicoviciu et Șt. Pascu, *Istoria României: Compendiu*, 2e éd., București, 1972 (sur l'antiquité, C. et H. Daicoviciu, p. 15—106).

[267] *Istoria poporului român* (sous la rédaction d'A. Oțetea), București 1970 (sur l'histoire ancienne: I. Nestor, pp. 19—36, 91—113, et R. Vulpe, p. 37—90); éditions italienne: *Storia del popolo romeno*, Rome 1971 et anglaise: *The History of the Romanian People*, New York, 1971.

[268] *Pages from the History of the Romanian Army*, București, 1975 (contribution de R. Vulpe sur les Géto-Daces, p. 11—33); édition russe: *Stranicy istorii rumynskoj armii*, București, 1975 (idem, p. 11—33). Éditions française, allemande et espagnole en cours d'apparition.

[269] N. Zaharia, M. Petrescu-Dîmbovița et Emilia Zaharia, *Așezări din Moldova: de la paleolitic până în secolul al XVIII-lea* (Habitats de Moldavie: du paléolithique au XVIIIe s. de n. ère), București, 1970.

[270] *Repertoriul monumentelor din județul Bihor*, Oradea, 1974.

[271] *Dicționar de Istorie veche a României (Paleolitic-Sec. X)*, București, 1976.

[272] M. V. Garašanin, *Chronologische und ethnische Probleme der Eisenzeit auf dem Balkan*, *Atti del VI Congresso intern. delle Scienze preist. e protoist.*, I, Rome, 1962, p. 179—195; idem, *Der Übergang vom Neolithikum zur frühen Bronzezeit auf dem Balkan und an der unterem Donau*, *Actes du Symposium consacré aux problèmes du néolithique européen*, *Prague-Liblice-Brno 1959*, Prague, 1961, p. 15—43; idem, *Les premières vagues indoeuropéennes en Grèce et dans les Balkans*, *Acta of the 2nd intern. Colloquium on Aegean Prehistory*, Athènes, 1972, p. 175—179; Draga Garašanin, *État actuel et problèmes de la préhistoire et de la protohistoire du Sud-Est européen*, Athènes, 1972 (*Actes du IIe Congrès international des études du SE européen*, Athènes, 1970, I, p. 275—300); B. B. Gavela, *L'oppidum celtique Židovar: sur le protohistorique yougoslave*, Belgrade, 1952; J. Todorović, *Die Kelten in Süd-Ost Europa*, Belgrade, 1968; *Skordisci*, Novi Sad — Beograd, 1974; Fanula Papazoglu, *Les Autariates et Lysimaque*, Zagreb, 1970 (*Adrialica*: Mélanges offerts à G. Novak, p. 335—346); idem, *Sur quelques noms « thraces » en Illyrie*, Sarajevo, 1974 (Godišnjak, XII, p. 59—73).

[273] Amalia Mozsolics, *Bronzefunde des Karpatenbeckens: Depôtfundhorizonte von Hajdúsámson und Kosziderpadlás*, Budapest, 1967; *Bronze- und Goldfunde des Karpatenbeckens*, Budapest, 1973; M. Párducz, *Scythian Mirrors in the Carpathian Basin*, Światowit, Varsovie, XXIII, 1960 (Hommage à Wl. Antoniewicz), p. 523—544; *Probleme der Skythenzeit im Karpatenbecken*, Budapest, 1975, ActaArhHung, 25, 1973), p. 27—63; J. Harmatta, *A recently discovered old Persian Inscription* (trouvée à Gherla en Transylvanie), Budapest 1954, ActaAntHung, II, 1—2, p. 1—16; *Sur l'origine du mythe des Hyperboréens*, Budapest, 1955, *ibidem*, III, 1—2, p. 57—66; *Studies in the History and Language of the Sarmatians*, Szeged, 1970; N. Fettich, *Archäologische Beiträge zur Geschichte der sarmatisch-dakischen Beziehungen*, Budapest, 1954 (ActaArchHung, 3, 1953), p. 127—178; I. Bona, *Clay Models of Bronze Age wagons and wheels in the Middle Danube basin* (*ibidem*, 12, 1960), p. 83—111; *Geschichte der frühen und mittleren Bronzezeit in Ungarn und im mittleren Donauraum*, Budapest, 1961 (Annales Universitatis Scientiarum, III); *Über die Entstehung der Frühbronzezeit in der Theiss-Maros-Gegend*, Szeged, 1965 (ActaAntHung, VIII, p. 59—67); St. Foltiny, *Ein Vogelanhänger aus „Siebenbürgen" im burgenländischen Landesmuseums*, Alba Iulia, Apulum, IX, 1971, p. 65—70; *Ein neuer Beitrag zur Frage der Handelsbeziehungen zwischen Siebenbürgen, dem Ostalpengebiet und Nordostitalien während der mittleren Bronzezeit*, Archaeologia Austriaca, 29, 1961, p. 76—95.

[274] A. Točik, *Latènezeitlich-dakische Besiedlung in der Südwestslowakei*, Liblice, 1959, dans *Referáty* sur l'activité des archéologues tchécoslovaques en 1958, IIe partie, p. 71—86 (tchèque et allem.); M. Dušek, *Die*

J. Trynkowski [275], J. Wiesner [276], R. Hachmann, B. Hänsel [277], W. A.v. Brunn [278], V. Pisani, S. Ferri [279], Maria Gimbutas, P. Bosch-Gimpera, V. Gordon Childe [280].

Dans cet ordre de préoccupations, nous devons faire une place à part aux contributions soviétiques se rapportant aux régions du sud-ouest de l'U.R.S.S., qui furent habitées aux époques antiques par des populations thraco-gètes alternant avec des éléments scythes et sarmates. Nous citons à ce propos Tatiana S. Passek, Tatiana D. Zlatkovskaïa, Ana I. Mélioukova, E. A. Rikman, avec leurs travaux concernant l'origine des Thraces en général et les divers problèmes archéologiques des pays géto-scythes [281], ainsi que ceux de G. B. Fedorov, qui consacra une bonne partie de son activité à la recherche de la culture gète dans la R. S. S. Moldave et ainsi que les ouvrages de ses collaborateurs G. D. Smirnov, Marina Romanovskaïa, L. L. Polevoï, L. Lăpușnean, I. T. Niculiță, et ceux de Galina I.Smirnova [282].

hrako-skythische Periode in der Slowakei, SIA, IX, 1961, p. 155—174; *Thrakisches Gräberfeld der Hallstattzeit in Cholin*, Bratislava, 1966; *Einflüsse des ägäischen und anatolischen Raumes auf die Kulturentwicklung Südosteuropas und des Karpatenbeckens in der jüngeren Hallstattzeit* Athènes, 1972 (*Actes du II^e Congrès international des études SE européennes*, II, p. 133—139); *Die Thraker im Karpatenbecken*, SIA, XXII, 1974, 2, p. 361—434; B. Benadík, *Die Spätlatènezeitliche Siedlung von Zemplin in der Ostslowakei*, Germania, 43, 1965, 1, p. 63—91.

[275] J. Trynkowski, *La liste des souverains de la Dacie chez Jordanès, Getica, chap. 67—78* (polonais et fr.), Varsovie, Przegląd historyczny, LIX, 1968, 3, p. 438—446; H. Daicoviciu et J. Trynkowski, *Les rois daces de Burébista à Décébale*, Dacia, XIV, 1970, p. 159—166.

[276] J. Wiesner, *Die Thraker: Studien zu einem versunkenen Volk des Balkanraumes*, Stuttgart, 1963 (insuffisamment informé).

[277] R. Hachmann, *Die Chronologie der jüngeren vorrömischen Eisenzeit: Studien zum Stand der Forschung im nördlichen Mitteleuropa und in Scandinavien*, „41. Bericht d.röm.-germ. Kommission, 1960", Berlin, 1961, p. 3—276; B. Hänsel, *Beiträge zur Chronologie der mittleren Bronzezeit im Karpatenbecken*, I—II, Bonn, 1968; idem, *Zur Chronologie des 7. bis 5. Jahrhunderts v. Chr. im Hinterland von Odessos an der westlichen Schwarzmeerküste*, PZ, 49, 1974, 2, p. 193—217.

[278] W. A. v. Brunn, *Mitteldeutsche Hortfunde der jüngeren Bronzezeit*, Berlin, 1968, passim.

[279] V. Pisani, *Über die sogenannte thrakische Inschrift von Ezerovo*, IF, 47, 1928, p. 42—47; *Libri recenti sulla lingua dei Traci*, Paideia, Genova, XVI 1961, p. 238—258; S. Ferri, *Odysseus-Outis: Nuovi dati di protostoria tracofrigia*, Rome, Accad. Naz. dei Lincei: Rendiconti della Cl. di Scienze mor., storiche e filol., XV, 1960, 7—12, p. 288—290; *Le grandi migrazioni indoeuropee del II millennio a.e.n.: il fenomeno della „tripartizione tracia"*, Sofia, Thracia, II, 1974, p. 33—39.

[280] V. Gordon Childe, *The Aryans*, London, 1926; *The Danube in Prehistory*, Oxford, 1929; *The Dawn of the European civilization*, 6^e éd., London, 1957, p. 84—148; Maria Gimbutas, *Culture Change in Europe at the start of the Second Millennium B.C.: A Contribution to the Indo-European Problem*, Selected Papers of the Fifth Intern. Congress of Anthropol. and Ethnological Sciences, Philadelphia 1956, p. 540—551; *European Prehistory: Neolithic to the Iron Age*, Biennal Review of Anthropology, Stanford (California), 1963, p. 69—106; *Bronze Age cultures in Central and Eastern Europe*, La Haye, 1965 (v. aussi *supra*, note 156); P. Bosch-Gimpera, *Les Indoeuropéens: Problèmes archéologiques*, Paris, 1961.

[281] Tatiana S. Passek, *Novye dannie o pozdnetripol'skih poselenijah na Dnestre* (Nouvelles données concernant les habitats tripoliens tardifs sur le Dniester), Izvestija — Bulletin de la Filiale Moldave de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., 5(25), 1955, p. 15—30; Tatiana D. Zlatkovskaïa, *Mëzija v I—II vekah našej ery* (La Mésie aux I^er—II^e siècles de n.ère), Moscou, 1951; *Plemennoj sojuz getov pod rukovodstvom Birebisty* (L'union des tribus des Gètes sous la conduite de Burébista), VDI, 1955, 2, p. 73—91; v. aussi ses travaux cités *supra*, note 156; *Drevnie frakijcy v severnom Pričernomor'e* (Les Thraces anciens au nord de la mer Noire), Moscou, 1969 (ouvrage collectif contenant les contributions de Galina I. Smirnova, Tatiana D. Zlatkovskaïa et L. L. Polevoï, Ana I. Mélioukova, Marina A. Romanovskaïa, Anastasia P. Mantzévitch, Maria I. Viazmitina, A. N. Shelov, E.A. Rikman); A. I. Mélioukova, *K voprosu o granice meždu skifami i getami* (Sur la question de la frontière entre Scythes et Gètes), *ibidem*, p. 61—80; idem, *Pamjatniki skifskogo vremeni na srednem Dnestre* (Vestiges de l'époque scythique sur le Dniester moyen), KS, 1953, 51, p. 60—73; *Pamjatniki VIII v. do n.e. na territorii lesostepnoj Moldavii — Vestiges archéologiques du VIII^e s.av.n.ère sur le territoire de steppe et forêt de la Moldavie*, Bull. de la filiale moldave de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., 1956, 4 (31), p. 39—47; *Sarmatskoe pogrebenie iz kurgana u s. Olonešti, Moldavskaja SSR* (Tombe sarmate d'un tumulus du village d'Olăneşti dans la R.S.S. Moldave), SA, 1962, 1, p. 195—208; E. A. Rikman, *O frakijskih elementah v černjahovskoj kul'ture Dnestrovsko-Dunajskov meždurečʼja* (Sur les éléments thraces dans la culture tcherniakhovienne des régions dniestro-danubiennes), p. 178—188, dans *Drevne frakijcy*, etc. (v. ci-de ssus dans la note présente).

[282] G. B. Fedorov, *Lukaševskij mogilnik* (La nécropole de Lukaşevka), KS, 1957, 68, p. 58—62; *Descoperirile arheologice din R.S.S. Moldovenească privind mileniul I al e.n.* (Les découvertes archéologiques de la R.S.S. Moldave concernant le I^er millénaire de n.ère), Iaşi, StCercŞt, Ist, VIII, 1957, 1, p. 159—168; *Sovmestnye raboty rumynskih i sovetskih arheologov* (Les travaux en commun des archéologues roumains et soviétiques), Vestnik—Bulletin de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S, XXVIII, 1958, 2,p. 81 — 84; *Naselenie prulo-dnestrovskogo meždureč'ja v I tysjačeletii n.e.* (La population de la région entre le Prut et le Dnester au I^er millénaire de n.ère), Moscou, 1960, MIA, 89; G. B. Fedorov et L. L. Polevoï, *Arheologija Rumynii* (L'archéologie de la Roumanie), Moscou, 1973; L. L. Polevoï, G. D. Smirnov et E. A. Rikman, les chapitres protohistoriques de l'ouvrage collectif *Istorija Moldavskoj SSR* (Histoire de la R. S. S. Moldave), I, Kishinev 1965, p. 21—61; L. Lăpușnean, I. T. Niculiță et Marina A. Romanovskaïa, *Pamjatniki*

Nous retenons aussi l'ouvrage d'Irina T. Krouglikova sur la Dacie romaine (avec de nombreuses assertions sur la continuité de la population locale) [283] et celui de M. A. Rémennikov sur les attaques des populations carpiques, sarmates et germaniques du nord de la mer Noire contre l'Empire romain [284]. L'antiquité des pays géto-daces fut spécialement traitée dans le volume collectif de collaboration soviéto-roumaine paru en 1960 à Kishinev [285]. On trouve des références aux éléments thraces du nord de la mer Noire aussi dans les synthèses d'histoire générale de l'U.R.S.S. et de la R.S.S. d'Ukraine, ainsi que dans l'Histoire universelle publiée en 10 volumes à Moscou [286].

Avec les objets les plus caractéristiques de la civilisation géto-dace deux expositions furent organisées, dont une en 1969 à Cologne et en 1970 à Rome au thème « La civilisation romaine en Roumanie », la Section géto-dace en constituant le prologue, et l'autre en 1971 à Belgrade, à Cluj-Napoca et à Bucarest, consacrée à un parallèle entre Illyriens et Daces. A ces occasions, deux séries de catalogues furent publiées, avec des introductions contenant, notamment pour celui de Rome et de Cologne, des riches compendiums sur l'histoire et la civilisation des Géto-Daces, dus à un collectif dirigé par C. Daicoviciu, l'organisateur des expositions respectives [287].

Des communications roumaines concernant les antiquités daces figurèrent souvent aux congrès internationaux. C'est déjà en 1869 qu'Al. Odobescu avait présenté au Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistorique de Copenhague un exposé sur des « Notions préhistoriques de Roumanie », concernant entre autres les découvertes gètes faites par Bolliac à Tinosul [288]. Le même Congrès allait tenir sa session, près de soixante-dix ans plus tard, en 1937, à Bucarest, où d'autres générations d'archéologues roumains et en plus grand nombre, allaient se produire avec des résultats plus amples sur leurs découvertes en Dacie relativement aux époques préromaines [289]. En 1932, à Londres, à l'occasion du premier de ses Congrès, fut fondée l'*Union internationale des Sciences préhistoriques et protohistoriques* (U.I.S.P.P.), dans le Conseil Permanent de laquelle quatre places sont réservées à

rannego železnogo veka (Vestiges du premier âge du fer), Kishinev, 1974 ; M. A. Romanovskaïa, *Ob etničeskoj prinadležnosti naselenija, ostavivšego pamjatniki tipa Lukaševka* (Sur l'appartenance de la population caractérisée par des vestiges du type Lukaševka), dans *Drevnye Frakijcy* (v. *supra*, note 281), p. 81—95 ; Galina I. Smirnova, *Poselenie Magala : pamjatnik drevnefraki jskoj kul'tury v Prikarpat'e* (La station de Mahala — près de Cernăuți — vestige de la culture thrace ancienne des Subcarpates), *ibidem*, p. 7—34. Cf. aussi *Arheologičeskie issledovanija v Moldavii* (Recherches archéologiques en Moldavie), Kishinev, 1972 (multiplication dactylographique).

[283] Irina T. Kruglikova, *Dakija v epohu rimskoj okkupacii* (La Dacie à l'époque de l'occupation romaine), Moscou, 1955.

[284] M. A. Remennikov, *Bor'ba plemen severnogo Pričernomor'ja s Rimom v III veke* (La lutte des populations du nord de la mer Noire contre Rome au III[e] siècle de n.ère), Moscou, 1954.

[285] *Materialy i Issledovanija po Arheologii jugo-zapada SSSR i Rumynskoj Narodnoj Respubliki* (Matériaux et Recherches sur l'Archéologie du sud—ouest de l'U.R.S.S. et de la République Populaire Roumaine), Kishinev, 1960 (avec les contributions de Tatiana S. Passek, Ecaterina K. Černyš, G. B. Fedorov, Ana I. Mélioukova, Tatiana G. Movša, E. A. Rikman, G. D. Smirnov, D. Berciu, Em. Condurachi, Vl. Dumitrescu, M. Petrescu-Dîmbovița, R. Vulpe, etc.).

[286] *Vsemirnaja istorija* (Histoire universelle), I—X, Moscou 1955 et suiv. (traduction roumaine : Istoria universală, I— III, București, 1958—1960 ; sur les Thraco-Daces : I, pp. 451—471, 515—528 ; 628—630 ; 695—696 ; II, pp. 16—17 ; 124—137) ; *Očerki istorii SSSR : Pervobytno-obščinnyj stroj i drevnejšie gosudarstva na territorii SSSR* (Précis d'histoire de l'U.R.S.S. : le régime de la commune primitive et les plus anciens Etats sur le territoire de l'U.R.S.S.), Moscou, 1956, pp. 141—158, 283—361, etc. ; *Narysy starodavn'oj istorij Ukrajns'koj RSR* (Etudes sur l'histoire ancienne de la R.S.S. Ukrainienne), Kiev, 1957, pp. 63—137, 174—208, etc.

[287] *Civiltà romana in Romania*, Rome, 1970 (articles, signés par G. Forni, C. et H. Daicoviciu, I. I. Russu, Em. Condurachi, Gabriella Bordenache, Iudita Winkler, R. Florescu, Lucia Țeposu) ; une édition allemande *Die römische Civilisation in Rumänien*, était parue à Cologne (Köln) en 1969. Pour l'exposition de Belgrade et de Bucarest on publia deux éditions bilingues : une serbo-anglaise : *Iliri i Dačani— The Illyrians and Dacians*, Belgrade, 1971 et l'autre franco—roumaine : *Iliri și Daci — Illyriens et Daces*, Cluj—București, 1972 (avec des articles dus à Draga Garašanin, organisatrice de la partie yougoslave, et à Hadrian Daicoviciu).

[288] Cf. I. Andrieșescu, *Quelques mots d'introduction, de souvenir et d'hommage*, dans le I[er] fascicule de Revista de Preistorie și Antichități Naționale, I, 1937, dédié « aux membres du XVII[e] Congrès international d'Anthropolegie et d'Archéologie préhistorique, réuni à Bucarest—Cluj, 1—8 septembre 1937 » ; D. Tudor, *Alexandru I. Odobescu arheolog*, préface à l'édition de 1961 de *Istoria Arheologiei* d'A. Odobescu, p. 11—12.

[289] M. Petrescu-Dîmbovița, *Al XVII-lea Congres internațional de Antropologie și Arheologie preistorică*, RPAN, II—IV, 1940, p. 119—127 ; T. J. Arne, *ibidem*, p. 129—132 (relation sur le Congrès, traduite en roumain d'après l'original suédois paru à Stockholm).

chaque pays [290]. A tous les Congrès de cette Union (sauf les années de la guerre), on présenta des mémoires sur les antiquités thraces et surtout géto-daces. Au plus proche, qui va bientôt se tenir à Nice, il y en a qui sont annoncés aussi. Bien nombreuses furent les contributions sur ce sujet, surtout de la part des chercheurs roumains et bulgares, aux différents Congrès de l'Association internationale des Etudes sud-est européennes, fondée d'initiative roumaine, avec le principal siège à Bucarest. A côté de cette Association, un Institut officiel d'études du Sud-Est européen, ressuscitant l'ancienne institution similaire jadis fondée par Nicolae Iorga et faisant paraître une « Revue » spéciale en français, se trouve à présent en pleine prospérité, avec une Section d'histoire ancienne, comportant aussi des préoccupations thraco-daces [291]. Ces préoccupations se manifestent souvent dans des réunions internationales à sujets plus amples, comme par exemple le Congrès des Sciences historiques, en honneur duquel le Comité National des Historiens de la République Socialiste de Roumanie publie, à l'occasion de chaque session, un volume de Mélanges dont les études concernant l'antiquité comprennent aussi des contributions à propos de la Dacie préromaine [292]. Aussi sont-elles présentes à la Conférence internationale d'Etudes classiques « Eirene », dont deux sessions eurent lieu en Roumanie, à Eforie (près de Tomis) en 1960 et à Cluj-Napoca en 1972 [293], ainsi qu'aux différents Congrès généraux d'Archéologie classique et jusqu'au Congrès international d'Etudes sur les Frontières romaines, dont la IX[e] Session, de 1972, fut tenue à Mamaïa [294]. Des colloques de moindre étendue, où l'on discuta, entre autres, sur des problèmes thraces et géto-daces, eurent lieu aussi en Roumanie. C'est le cas du Colloque international au thème « Sources archéologiques de la civilisation européenne », tenu en 1968 à Mamaïa [295] et du Colloque des Historiens roumains et yougoslaves, tenu à Bucarest en 1975 sous les auspices de l'Institut des Etudes sud-est européennes [296].

Mais les recherches sur les anciens Thraces et Géto-Daces sont devenues à notre temps si assidues et si amples, vu les considérables matériaux fournis par les fouilles et le perfectionnement des méthodes archéologiques, historiques, linguistiques et d'autre nature, que l'hospitalité des réunions générales et plurivalentes ne suffit plus à leur débat. Un Congrès spécial de Thracologie se faisait impérieusement nécessaire. Le mérite d'en avoir pris l'ini-

[290] Cf. *Proceedings of the First International Congress of Prehistoric and Protohistoric Sciences, London, August 1—6, 1932*, Oxford, 1934 (volume contenant le règlement de l'Union, la liste des membres du Conseil Permanent et du Comité d'Honneur, ainsi que les résumés des communications).

[291] *Revue de l'Institut d'études sud-est européennes.* L'Association a, comme organes, le *Bulletin de l'Association internationale des Études sud-est européennes* et la *Revue archéologique du Sud-Est européen.*

[292] I: *Nouvelles études d'histoire présentées au X[e] Congrès des Sciences historiques, Rome 1955*, Bucureşti, 1955 (I. Nestor, M. Petrescu-Dîmboviţa, R. Vulpe, C. Daicoviciu, B. Mitrea); II: idem, à l'occasion du *XI[e] Congrès des Sc. hist. Stockholm 1960*, Bucureşti 1960 (Vl. Dumitrescu, K. Horedt, H. Daicoviciu, C. Daicoviciu, Em. Petrovici, Gh. Ştefan); III: idem, *XII[e] Congrès, Vienne 1965*, Bucureşti, 1965 (Em. Condurachi, Maria Comşa, C. Daicoviciu et Emil Petrovici, E. Stănescu); IV: idem, *XIII[e] Congrès, Moscou 1970*, Bucureşti 1970 (Em. Condurachi, Gh. Ştefan, I. Nestor, Maria Comşa); idem, *XIV[e] Congrès, San Francisco 1975*, Bucureşti, 1975 (D. Berciu, Liviu Marcu).

[293] *La Conférence internationale d'Études classiques des pays socialistes* (« Eirene »), Eforia, 1960, compte rendu et communications publiés dans StCl, III, 1961 (sur les pays thraces: Al. Graur, Vl. Georgiev, Em. Condurachi, C. Poghirc, Chr. M. Danoff, G. Daux, D. M. Pippidi, A. Aricescu, B. Mitrea, Th. Ivanov, B. Gerov, F.-B. Florescu, S. Comănescu, V. Beševliev, N. Gostar; communications seulement mentionnées: P. Alexandrescu, G. Cantacuzino, R. Vulpe, J. Harmatta); *Actes de la XII[e] Conférence internationale d'Études classiques « Eirene», Cluj-Napoca 1972*, Bucureşti—Amsterdam 1975 (D. Protase, Iudita Winkler, Gh. Păiuş, H. Daicoviciu, Maria Munteanu, N. Gostar, Vl. Iliescu, A. Popescu).

[294] *Actes du IX[e] Congrès international d'études sur les Frontières romaines, Mamaïa 1972*, Bucureşti—Köln—Wien, 1974 (communications concernant les provinces daco-thraces, par I. Barnea et Gh. Ştefan, Vl. Kondić, Th. Ivanov, O. Toropu, Em. Condurachi, Emilia Doruţiu-Boilă, Alexandra Ştefan, C. Scorpan, A. Aricescu, A. Rădulescu, B. Böttger, K. Wachtel, Ludwika Press, V. Velkov, Maria Čičikova, Iordanka Atanassova-Georgieva, N. Gudea, St. Ferenczi, K. Horedt, I. I. Russu, D. Protase, D. Tudor, Cr. Vlădescu et Gh. Poenaru-Bordea, Ioana Bogdan-Cătăniciu, R. Vulpe, D. van Berchem, J. F. Gilliam, J. E. Bogaers, A. Malissard, H. Daicoviciu, P. Diaconu).

[295] *Sources archéologiques de la civilisation européenne: Actes du Colloque international organisé par l'Association internationale d'Études du Sud-Est européen, Mamaïa 1968*, Bucureşti, 1970 (communications de M. Garašanin, Em. Condurachi, W. Hensel, C. Daicoviciu, St. Mihailov, H. Daicoviciu).

[296] *Première réunion du groupe mixte des historiens roumains et yougoslaves, Bucarest 1—5 avril 1975*, organisée par l'Institut d'études sud-est européennes: Colloque du 2 avril au thème « L'ethnogenèse des peuples paléo-balkaniques », présenté par M. Garašanin et C. Poghirc. Leurs rapports, ainsi que les débats qui y suivirent, vont bientôt paraître dans la Revue de l'Institut d'études sud-est européennes, 1976, 1.

tiative revient aux savants bulgares, qui, représentant la patrie par excellence des anciens Thraces balkaniques, instituèrent le *I^er Congrès international de Thracologie* à Sofia, du 5 au 10 juillet 1972, sous la présidence de l'illustre linguiste Vladimir Georgiev. Le Congrès, mis sous les auspices de l'Association internationale des Études sud-est européennes (siège à Bucarest), fut soigneusement organisé par l'Académie Bulgare des Sciences, avec le concours de l'Institut archéologique et du Musée National de Sofia [297]. La Bulgarie a réalisé de considérables progrès dans le domaine de l'archéologie pendant les trois dernières décennies.

Dans une remarquable « Bibliographie de l'archéologie bulgare » [298], on trouvera tous les nombreux ouvrages, non seulement de Bulgarie, atteignant à l'antiquité thrace méridionale, scrupuleusement enregistrés pour la période 1879—1966. Un *Institut de Thracologie* fut fondé à Sofia à l'occasion du Congrès, avec son organe propre, *Thracia*, rédigé dans les langues de circulation internationale [299].

Le II^e Congrès de Thracologie, sollicité par la Roumanie, comme un pays entièrement thrace aussi, fut décidé lors de la Session de Sofia pour avoir lieu en 1976 à Bucarest. Ce que nous sommes juste en train de réaliser. La science roumaine s'y présente avec les résultats d'une longue et riche activité thracologique, dont nous venons de tracer l'évolution, dans le présent exposé, avec ses étapes principales, depuis les tâtonnements des siècles médiévaux jusqu'à son intense prospérité de notre époque.

Le peuple roumain accueille cette manifestation avec un spécial intérêt, car il y va de son fond autochtone, représenté par ces Thraces du nord, les Géto-Daces, qui, en acceptant jadis la langue latine et les valeurs de la civilisation romaine pour devenir les Roumains actuels, n'ont rien perdu de leur nature physique et morale, de leurs aspirations à la liberté et au progrès, de leur profond attachement à leur patrie carpato-danubienne, si excellemment unitaire, qu'ils n'ont jamais quittée et pour laquelle ils ont toujours combattu. Pour les Roumains, la thracologie est une discipline historique du premier ordre, étroitement liée à leur conscience nationale même. C'est aussi un terrain où ils se rencontrent fraternellement avec la nation bulgare, sur l'ethnie de laquelle le souvenir des anciens Thraces du sud a laissé de même une empreinte forte et vivace. L'importance de la thracologie n'est pas moindre pour les autres nations du sud-est de l'Europe occupant des portions diverses de l'aire de diffusion des Thraces antiques, de sorte que cette spécialité scientifique, tout en présentant un certain sens particulier pour chacun des pays afférents, constitue en même temps une discipline internationale par définition. Et non seulement pour ces pays, car l'ensemble des populations thraces représente un phénomène ample et caractéristique, qui ne peut échapper à l'attention d'aucun chercheur, de n'importe où, consacré à l'étude du monde antique.

[297] *Primus Congressus studiorum Thracicorum, Serdicae 1972*, Thracia, Sofia, I, 1972 (rapports préliminaires des savants bulgares); II, 1974 et III, 1974 (travaux du Congrès). Parmi les communications faites par les participants roumains: R. Vulpe, *La priorité des agnats dans la transmission de la royauté chez les Thraces, les Daces et leurs voisins*; A. Petre, *Gètes et Daces de la Scythie Mineure*; C. Scorpan, *The Thraco-Getae in Scythia Minor*; R. Vulcănescu, *Le substratum thrace de quelques activités ludiques de la culture populaire roumaine*; A. Vraciu, *Einige Überlegungen zu den dakischen Elementen im Rumänischen*; D. Slușanschi, *Sur l'interprétation des inscriptions d'Ezerovo et de Kiolmen*; A. Pârvulescu, *I.-e. *s (> dace) > roum. f*; Gabriela Mîrza, *Rapports entre le daco-mésien et le grec ancien*; C. Poghirc, *Considérations philologiques sur Gebeleizis*; Adriana Ionescu, *About the circulation of Romanian aulochton Words during the 16th to 18th Centuries*; Eugen Comșa, *Le commencement du processus de l'indo-européennisation dans le NE de la Péninsule Balkanique*; Alexandrina Alexandrescu, *Autour des fouilles de Zimnicea*; M. Irimia, *Beginn der geto-dakischen Latènezeit an der unteren Donau*; S. Morintz, *Einige Probleme der Bronzezeit im Donau-Balkangebiet*; Silvia Teodor, *Le commencement du Latène dans le Nord-Est de la Roumanie*; I. Glodariu, *Relations commerciales des Gèto-Daces*; I.-H. Crișan, *Le caractère des établissements-oppidums chez les Daco-Gètes*; V. Mihăilescu-Bîrliba, *Découvertes monétaires et liaisons entre les Thraces sud-danubiens et le monde géto-dace*; D. Berciu, *Problèmes de l'art thraco-gète de Roumanie*; K. Horedt, *Der dakische Silberschmuck und seine circummediterranen Beziehungen*; G. Simion, *La culture géto-dace du nord de la Dobroudja à la lumière des découvertes d'Enisala*; H. Daicoviciu, *Les Géto-Daces à la fin du Hallstatt et au début du Latène*. Pendant le Congrès, une Exposition spéciale d'art thrace fut excellemment organisée à Sofia, dont le catalogue, *Izložba trakijsko izkustvo — L'art thrace*, Sofia, 1972, fut rédigé par I. Venedikov.

[298] Sonia Georgieva et V. Velkov, *Bibliografija na bâlgarskata Arheologija (1879—1966)*, 2^e éd., Sofia, 1974.

[299] V. *supra*, note 297. Récemment a paru, sous les auspices de cet Institut, la série *Studia Thracica*, dont le 1^er volume (1975) contient des contributions concernant les relations culturelles thraco-scythes, *Frako-Skifskie kul'turnye svjazy* (en russe, avec résumés anglais).

Zur kulturellen Grundlage der thrakischen Bronzezeit

PETRE I. ROMAN

Bucarest

Die mit den thrakischen Stämmen zusammenhängende, fertig ausgebildete Bronzezeit ist das Ergebnis von kulturellen Voraussetzungen, deren Elemente hier untersucht werden sollen, selbst wenn die Stämme, die die Kulturen der Bronzezeit schufen, nur die Vermittler älterer Überlieferungen für die Ausbildung der eigentlichen thrakischen Kultur waren.

Als Ausgangspunkt dient ein dem Äneolithikum zugeschriebener Horizont und als Abschluß ein anderer, dessen Zugehörigkeit zur Bronzezeit nicht in Frage zu stellen ist. Bei der Untersuchung der sie kennzeichnenden Kulturäußerungen ist festzustellen, ob von einer Zäsur zwischen beiden Perioden gesprochen werden kann, oder nur von einem allmählichen Übergang, der auch eine Vermengung der sie kennzeichnenden ethnisch-kulturellen Erscheinungen einschließt.

I. Der einheitliche äneolithische Horizont Cucuteni A 23 — Gumelniţa A 2 — Ariuşd — Petreşti — Tiszapolgár und die gleichartigen, verwandten oder nur zeitgleichen Erscheinungen aus dem künftigen „thrakischen" Gebiet, können folgenderweise charakterisiert werden: a) Stabilität auf einem weiten geographischen Gebiet, wobei auch die Entsprechungen der Cucuteni- und Gumelniţa - Kulturen, der Kreis der Tripolje-Kultur für erstere und die Kulturen südlich der Donau für letztere berücksichtigt werden; b) klare Begrenzung der kulturellen Verbreitungsgebiete; c) ein blühendes wirtschaftliches und kulturelles Leben (rege Metallverarbeitung, große Mannigfaltigkeit der Feuerstein- und Steinwerkzeuge und Waffen, befestigte Siedlungen, dauerhafte Wohnhäuser, hochstehende Töpferei u.s.w.). Während die Gumelniţa-Kultur nördlich und südlich der Donau einen besonderen Geschmack in verschiedenen Kulturbereichen entwickelt, verbreiten sich die Träger der Cucuteni-Tripolje-Kultur in den weiten Wald-Steppenzonen und die der Tiszapolgár-Kultur zeichnen sich durch den Abbau von Kupfererzen aus.

II. In der darauffolgenden Periode erscheinen neue kulturelle Kreise. Dieser bereits seit dem Ende der Cucuteni A Phase bezeugte Vorgang wird durch das Vordringen einiger fremder Elemente in die westpontischen Gebiete verursacht: einmal werden sie als Cucuteni C von den Cucuteni-Tripolje-Stämmen infolge ihrer Lebenskraft stufenweise assimiliert oder sie treten im Süden der Moldau, der Dobrudscha, im Osten Munteniens und wahrscheinlich auch in den östlichen Gebieten Bulgariens als Cernavoda I an die Stelle der Gumelniţa-Kultur. Diese Bewegung hat wahrscheinlich in einem kleineren Maß auch die interkarpatischen Gebiete berührt, wenn wir einige Cucuteni C-Erscheinungen in Siebenbürgen und die Analogien des Gräberfeldes von Decea Mureşului in der Nekropole von Mariupol berücksichtigen.

Die Anwesenheit östlicher Stämme an der unteren Donau hat eine doppelte Wirkung: einerseits breitet sich der nordpontische Kulturkreis auch in den westpontischen Gebieten

aus und andererseits beginnt ein umfassender und langwieriger Vermischungs- und Vereinheitlichungsprozeß der einheimischen äneolithischen Kulturen. Bei diesen hat es den Anschein, als ob die Gumelniţa-Kultur durch ihre Ausweitung und Verschiebung nach Westen als Sălcuţa, Krivodol, Bubanj-Hum Ia und die Tiszapolgár-Kultur durch Inbesitznahme des Gebietes der Petreşti - Ariuşd- und teilweise der Vinča-Kulturen am lebensfähigsten gewesen wären. Demnach ergibt sich zu diesem Zeitpunkt auf einem beschränkten Raum eine Zäsur und auf einem weiteren Raum eine ethnisch-kulturelle Mischung, die die Entstehung neuer Kulturkreise bedingen :

— a) Der westpontische Kulturkreis, Cernavoda I, ist eng mit dem nordpontischen verbunden, aus dem er wahrscheinlich fortwährend durch Zuwanderung verstärkt wird. Er besitzt eine spezifische Lebensweise, Flachgräber, eine ausgeprägte Seßhaftigkeit, Siedlungen mit dicken Kulturschichten, dauerhafte Wohnbauten und erstreckt sich vom Buceag, über den Süden der Moldau, der Dobrudscha und den Osten Munteniens bis in noch nicht genau begrenzte Gebiete des östlichen Bulgariens.

— b) Der Cucuteni-Tripolje Kreis, für die Dauer der Cucuteni A-B und B Stufen, der auch eingeschmolzene Elemente von Cucuteni C-Charakter umfaßt, die zwischen der Cucuteni- und Cernavoda I-Kultur ziemlich enge Beziehungen herstellen.

— c) Der unvermischte einheitliche Kulturkreis, der die Gebiete und Äußerungen von Sălcuţa-, Krivodol-, Bubanj Ia- Spät-Tiszapolgár, und Bodrogkeresztúr - Charakter umfaßt. Im Rahmen dieses Kreises findet ein kultureller Vereinheitlichungsvorgang statt, welcher letzten Endes zu Erscheinungen wie Sălcuţa IV-Hissar, untere Schicht — Herculane, äneolithisch II—III, — Cheile Turzii—Vajska—Hunyadi Halom—Lažňany u.s.w. führt. Er unterhält über das Vardar-Morava Gebiet enge Verbindungen mit den südlichen Gebieten, mit dem Cucuteni- und den mitteleuropäischen Kreisen, und entfaltet auch weiterhin eine rege Kupferverarbeitung die für querschneidige Kupferäxte am kennzeichnendsten sind.

— d) Der frühtrojanische Kulturkreis dürfte sich südlich des Balkangebirges, in den mittleren und südlichen Zonen Bulgariens, in einer teilweise Nach-Karanovo VI und Vor-Ezero I Stufe geäußert haben.

III. Der Gleichgewichtbruch zwischen den erwähnten Kulturkreisen wurde durch die Bewegung der Gorodsk-Usatovo-Stämme hervorgerufen, die ihrerseits dem Druck weiter östlich wohnender Stämme weichen. Diese Bewegung vernichtete den Cucuteni-Tripolje-Kreis, ob durch Umwandlung oder Beseitigung, das Ergebnis blieb das gleiche. Andererseits verschob sie das Gebiet des westpontischen Kreises und der Cernavoda I-Stämme wahrscheinlich nach Westen. Es ist möglich, daß einige Funde aus Bitolien einen entfernten Widerhall der Richtung bilden, die die Cernavoda I-Stämme zu diesem Zeitpunkt genötigt waren einzuschlagen.

Die neue östliche Gorodsk-Usatovo-Welle äußert sich in dem zwischen den Karpaten und dem westpontischen Ufer gelegenen Raum (Dobrudscha, Muntenien und östliches Bulgarien) ; hier wird sie von den Hügelockergräbern begleitet und ist chronologisch vor der Ausbildung von Ezero einzuordnen. Sie bewahrt Elemente, die noch einen äneolithischen Charakter aufweisen, z.B. Bemalung und stellt den letzten Abschnitt des Äneolithikums in den östlichen Gebieten des heutigen Rumäniens und Bulgariens dar. Gegen Süden zu wird sie in Beziehung zu einer trojanischen oder von dieser stark beeinflußten Kultur treten, was allmählich zur Entstehung der ältesten Horizonte von Ezero führt. In den mehr nach dem Norden gelegenen Gebieten entwickelt sie sich als Cernavoda II oder als einheimische moldauer (Izvoare, Dolheşti, Uricani u.s.w.) oder walachische Zweige (Coşereni, Căţelu Nou, Valea Mare u.s.w.). Indem sie tief in die Übergangsperiode zur Bronzezeit hineinreicht, bildet sie jedenfalls den Grundkern eines großen östlichen rumänischen Kulturkreises.

In welcher Weise die Verschiebung der Gruppen und besonders der von Cernavoda I vor sich gegangen ist und welche Wirkung diese Bewegung auf den einheimischen äneolithischen Verband (Sălcuţa IV, Cheile Turzii u.s.w.) hatte, wissen wir nicht. Es können nur einige Tatsachen angeführt werden : a) die meisten Analogien des Herculane II—III—Cheile Turzii-Verbandes sind besonders auf Cernavoda I-Siedlungen aus der Cucuteni B-Periode (Rîmni-

celu, Ulmeni, Monteoru) beschränkt, demnach in einer der Ausbreitung der Gorodsk-Usatovo Gruppen nach Westen vorangehenden Periode; b) an mehreren Orten (Vădastra, Ostrovu Corbului, Herculane, Gornja Tuzla, Šupljeveć) sind Cernavoda I-Elemente anzutreffen, die in einigen Fällen die Anwesenheit der Träger dieser Kultur in jenen Gebieten andeuten und demnach eine allmähliche Eingliederung in den einheimischen äneolithischen Verband; c) Funde vom Typus Renie II (einstweilen leider von einem einzigen Punkt bekannt) spiegeln eine Synthese zwischen den Cernavoda I- und den einheimischen äneolithischen Elementen (besonders der Gumelnița-Kultur) wider; d) das Cernavoda III Phänomen, das durch verwandte Erscheinungen vom Boleráz-Typ aus Jugoslawien, Ungarn, Slowakei u.s.w. eine überraschend große Verbreitung besitzt, umfaßt in gleichem Maße stark veränderte einheimische, südliche und Cernavoda I Elemente. Es verwischt noch stärker die lokalen Schranken und bewirkt eine kulturelle Vereinheitlichung in weiten geographischen Räumen und liegt auch der Entstehung zweier großen Kulturgruppen zugrunde (Coțofeni und Baden) oder trägt zu ihrer Entstehung bei. Renie II, Cernavoda II und Cernavoda III zeigen, zumindest was die nördlich der Donau gelegenen Gegenden des künftigen thrakischen Gebietes betrifft, den Übergang vom Äneolithikum zur Bronzezeit an.

IV. Klarer als die vorhergehenden, räumlich beschränkten Erscheinungen umfaßt der Zeithorizont Coțofeni-Baden folgende Kreise: a) den Coțofeni Kulturkreis, der außer der äneolithischen einheimischen Grundlage auch eingedrungene Elemente (Cernavoda I und III) einschließt. Er unterhält enge Verbindungen und steht in regem Austausch mit der südlichen ägäo-anatolischen und helladischen Welt, ebenso mit der frühen mazedonischen Bronzezeit. Mit der mittleren Donau steht er über Baden, Kostolac, Vučedol in Verbindung und durch diese auch mit der westlichen Balkanhalbinsel und dem östlichen Mitteleuropa; b) der Kreis auf der nordöstlichen Balkanhalbinsel, der die Entwicklungsreihe Cernavoda II—Glina III einschließt und wahrscheinlich von Norden her auch mit den Kugelamphoren verknüpft ist. In diesem Rahmen wird das für die frühe Bronzezeit kennzeichnendste Gerät als Werkzeug-Waffe erschaffen oder rasch übernommen: die Schaftlochaxt. Mit der nordpontischen Entwicklung eng verbunden scheint dieser Kreis in ständiger Auseinandersetzung mit der Coțofeni-Kultur gestanden zu haben; c) der südbalkanische Kreis — Ezero — bildet das Verbindungsglied zwischen der ägäo-anatolischen und nordgriechischen Welt und dem westpontischen und Coțofeni-Kreis.

Die drei großen Kreise, die zu der kulturellen Grundlage der thrakischen Bronzezeit gehören, enthalten gemeinsame Elemente (einheimische, äneolithische, nordpontische und ägäo-anatolische), die sie verbinden. Das Verhältnis dieser Elemente ist jedoch verschieden und dieses erklärt die großen Unterschiede, die ihren Kulturäußerungen zugrunde liegen.

V. Der kräftigste, vermutlich einem ständigen östlichen Druck ausgesetzte Kreis ist der im Osten der Balkanhalbinsel, welcher als Glina III südlich und als Schneckenberg-Kultur nördlich der Karpaten das Coțofeni-Gebiet zu einem bestimmten Zeitpunkt überdeckt. Im westlichen Muntenien und in Oltenien, ebenso auch im Osten Siebenbürgens nimmt Glina III dauernd eine herrschende Stellung ein. Im mittleren Teil Siebenbürgens gliedern sich die gelegentlich entdeckten Schneckenbergfunde in eine umfassendere Bewegung ein, die auch dort der Coțofeni-Kultur ein Ende bereitet. Die Beziehungen der Glina III-Kultur zu Beigaben in den Kistengräbern im Norden Munteniens und in den Hügelgräbern von Verbița und Bela Crkva zeigen den Umfang, in dem sich diese Verbindungen äußern und die Merkmale, die sie bilden oder ergänzen. Obwohl die Auswirkungen der Glina III-Kultur die kulturelle Entwicklung des südbalkanischen Ezero-Kreises kaum zu berühren scheinen, bedeuten manche Glina III-Funde zwischen dem Balkangebirge und der Donau keine Überraschung.

Der Beitrag der Hügelgräber, mit oder ohne Ockerbeigabe, zur Ausbildung der thrakischen Bronzezeit kann in der Zeit, als sich die Glina III-Kultur ausbreitete, folgendermaßen umschrieben werden:

a) Einigen fremden Kulturen, wie der Cernavoda I-Kultur, sind Hügelgräber nicht bekannt.
b) Hügelgräber sind auch im Rahmen der Cernavoda III-Boleráz-Kultur nicht sicher nachgewiesen, obwohl ein solcher Zusammenhang bei Ketegyháza im Südosten Ungarns ange-

nommen wird. Demnach wird dieser Grabbrauch bei einigen Stämmen, die die Verwendung des Pferdes kennzeichnet, nicht geübt.

c) Die „Hügel"-Gräber von Livezile (Cacova), Izvoarele und Cărpiniş sind, wie die jüngsten Ausgrabungen von N. Vlassa bei Livezile ergaben, Anlagen mit Steinpackung und nicht Hügelgräber des nordpontischen Typus. Sie enthalten kulturell noch schwer einzuordnende Beigaben, die aber offenkundig zu anderen Gebieten als den nordpontischen Beziehungen haben.

d) Im Laufe ihrer Entwicklung war die Coţofeni-Kultur auch Einwirkungen der Hügelgräber ausgesetzt, die sie in einer unbestimmten Anzahl auch übernahm.

e) Beginnend mit dem Cernavoda II Horizont und mit den ihm verwandten Gruppen bilden Hügelgräber ein Kennzeichen für die Moldau.

f) Beigaben von Monteoru und Tei-Gefäßen in einigen Hügelgräbern (Ploieşti-Triaj und Baldovineşti) scheinen zu beweisen, daß die Kulturen der klassischen Bronzezeit kulturelle Verbindungen mit den Trägern der Hügelgräber besaßen, ohne daß dieser Grabbrauch den erwähnten Kulturen eigen gewesen wäre. In der Monteoru-Kultur sind vor allem Flachgräber üblich.

VI. Die Glina III- und Schneckenberg-Kulturen (besonders ihre B Phase), zu denen die Jigodin-Kultur und andere gleichzeitige, noch nicht klar zu bestimmende Erscheinungen hinzukommen, bilden bereits einen Horizont der frühen Bronzezeit, in dem, wie schon erwähnt, ein kennzeichnender Typ von Metalläxten verbreitet ist.

Die Bewegung der Glina-Kultur nach Westen scheint die Vučedol-Kultur nach Norden, die Donau aufwärts, bis in das östliche Mitteleuropa abgedrängt zu haben. Es scheint, als ob damit auch das Vordringen einiger Gruppen der Glockenbecherleute bis in die Umgebung von Budapest zusammenhängt. Aus dieser Vermengung, die auch die westlichen Gebiete Rumäniens einschließt, entstand ein wichtiger Mittelpunkt für kulturelle Ausstrahlungen, die eine bedeutende Rolle bei der Entstehung einiger Kulturen der klassischen Bronzezeit innerhalb und westlich der Karpaten und in Oltenien spielt. Die Coţofeni-Kultur ist das Ergebnis einer Verschmelzung der einheimischen äneolithischen Grundlage mit fremden Elementen, die stark von südlichen und westlichen Kulturen abhängig waren. Unter der Einwirkung der Glinazeit scheint sie völlig verschwunden zu sein, doch bietet das Wiedererscheinen zahlreicher „coţofenoider" Merkmale im Inhalt der Kulturen vom Ende der frühen und dem Beginn der mittleren Bronzezeit den Beweis einer kulturellen und biologischen Kontinuität. Noch offensichtlicher ist eine solche Fortdauer im südbalkanischen Kreis.

Zum Abschluß kann mit Bestimmtheit behauptet werden, daß die thrakische Bronzezeit nicht das Ergebnis eines plötzlichen Wechsels (durch Einfälle oder Wandel) ist, sondern einen langwierigen Vermischungsprozeß darstellt, wobei Kulturen eingegliedert wurden oder sich spalteten und schließlich allmählich eine Einheit erzielt und Unterschiede beseitigt wurden. Als ein gewisses Gleichgewicht des wirtschaftlichen, sozialen und kulturellen Lebens und gewiß auch in linguistischer Hinsicht erzielt wurde, war auch die thrakische Bronzezeit Wirklichkeit geworden.

AUSGEWÄHLTE LITERATUR

Alexandrescu, D. A., *La nécropole du bronze ancien de Zimnicea (dép. de Teleorman)*, Dacia, N.S., 1974, 18, S. 79–93

Berciu, D., *Contribuţii la problema neoliticului în România în lumina noilor cercetări*, Bucureşti, 1961, verschiedene Seiten.

Berciu, D., Morintz, Seb., Roman, P., *Cultura Cernavodă II. Aşezarea din sectorul b de la Cernavodă*, SCIV, 24, 1973, 3, S. 373–405.

Brukner, Bogdan-Iovanovic, Borislav-Tasić, Nikola, *Praistorija Vojvodine*, Novi Sad 1974, S. 139–184.

Dinu, Marin, *Quelques considérations sur la période de transition du néolithique à l'âge du bronze sur le territoire de la Moldavie*, Dacia, N.S., 12, 1968, S. 129–139.

Ecsedy, István, *Újabb adatok a tiszántúli rézkor történetéhez* (New data on the history of the copper age in the region beyond the Tisza), A Békés Megyei Múzeumok Közleményei 2, 1974, S. 3–40.

FLORESCU, MARILENA, *Contribuţii la problema începuturilor epocii bronzului în Moldova*, ArhMold, 2—3, S. 105—125.

GEORGIEV, I. GEORGI, *Beiträge zur Erforschung des Neolithikums und der Bronzezeit in Südbulgarien*, ArchAustriaca, 42, 1967, S. 120—127.

HOREDT, KURT, *Die Kupferzeit in Transsilvanien*, Apulum, 7/1, S. 103—116.

KATINČAROV, RUMEN, *Periodizatia i charakteristika na kulturata prez bronzovata epocha v južna Bălgaria*, Arheologia Sofia, 16, 1974, 1, S. 1—24.

MERPERT, JAKOVLEVIĆ NIKOLAI-GEORGIEV, ILIEV GEORGI, *Poselenie Ezero i ego mesto sredi pamiatnikov ranego bronzovogo veka srednei Evropi*, Symposium über die Entstehung und Chronologie der Badener Kultur, S. 215—257.

MORINTZ, SEB. — ROMAN, P., *Aspekte des Ausgangs des Äneolithikums und der Übergangsstufe zur Bronzezeit im Raum der Niederdonau*, Dacia, N.S., 12, 1968, S. 45—128.

Idem, *Über die Chronologie der Übergangszeit vom Äneolithikum zur Bronzezeit in Rumänien*, Dacia, N.S., 13, 1969, S. 61—71.

NESTOR, ION, *Zur Periodisierung der späteren Zeitstufen des Neolithikums in der Rumänischen Volksrepublik*, Dacia, N.S., 4, 1960, S. 53—68.

NESTOR, ION — ZAHARIA, EUGENIA, *Sur la période de transition du néolithique à l'âge du bronze dans l'aire des civilisations de Cucuteni et de Gumelniţa*, Dacia, N.S., 12, 1968, S. 17—43.

PETRESCU-DÎMBOVIŢA, M. — DINU, MARIN, *Nouvelles fouilles archéologiques à Folteşti*, Dacia, N.S., 18, 1974, S. 19—72.

ROMAN, I. PETRE, *Strukturänderungen des Endäneolithikums im Donau-Karpaten-Raum*, Dacia, N.S., 15, 1971, S. 31—169.

Idem, *Das Problem der „schnurverzierten" Keramik in Südosteuropa*, Jahresschrift Halle, 58, 1974, S. 157—174.

Idem, *Cultura Coţofeni*, Bucureşti, 1976.

ROMAN, PETRE — JÁNOS, PAL — HORVATH, CSÁBA, *Cultura Jigodin. O cultură cu ceramică şnurată în estul Transilvaniei*, SCIV, 24, 1973, 4, S. 559—574.

TODOROVA-SIMEONOVA, HENRIETA, *Zur Frage des Übergangs vom Äneolithikum zur Frühbronzezeit in Bulgarien*, Symposium über die Entstehung und Chronologie der Badener Kultur, S. 465—470.

TONČEVA, GORANKA, *Les palafittes des environs de Varna*, Symposium über Entstehung und Chronologie der Badener Kultur, S. 471—482.

VULPE, A., *Äxte und Beile in Rumänien*, I, München, 1970.

Idem, *Începuturile metalurgiei aramei în spaţiul carpato-dunărean*, SCIV, 24, 1973, 2, S. 217—237.

Idem, *Probleme actuale privind metalurgia aramei şi a bronzului în epoca bronzului în România*, Revista de istorie, 27, 1974, 2, S. 243—255.

ZIRRA, VLAD, *Kultura pogrebenii s ochroi zakarpatskih R.N.R.*, MIA-Kishinev, 1960, S.97—120.

ZBENOVICH, GETSELEVICH VLADIMIR, *Chronology and Cultural Relations of the Usatovo Group in the URSS*, Symposium über Entstehung und Chronologie der Badener Kultur, S. 513—526.

Branches de mors au corps en forme de disque

ALEXANDRU OANCEA

Bucarest

Parmi les différents types de pièces de harnachement appartenant à l'âge du bronze, employées notamment dans la région centrale et orientale de l'Europe, une place importante revient aux branches de mors confectionnées en corne ou en os. Elles constituaient les parties latérales du mors, faisant la liaison entre l'embouchure et la bride.

Suivant le matériel ostéologique qui a servi à leur confection et a déterminé la forme des pièces, les branches de mors en os peuvent être réparties en deux catégories : celles faites d'os longs ou tubulaires, ou bien de cornes d'animaux, et celles faites d'os plats. Les branches de mors faites d'os longs, tubulaires ont été groupées en une série de types distincts [1], qui diffèrent entre eux par leur forme, la disposition des perforations, ainsi que par les zones et les périodes où elles ont été employées. Tout autre est la situation en ce qui concerne la catégorie, fort peu connue du reste jusqu'à ce jour, des branches de mors confectionnées en différents os plats, présentant une surface et une épaisseur considérables [2]. Ces éléments ont conféré aux pièces en question une forme caractéristique, en général ronde. Le plus souvent, leurs perforations sont disposées sur un seul plan, vertical. Le corps des pièces est percé d'un trou circulaire central, qui se retrouve dans tout le groupe et qui est entouré d'une ou de plusieurs perforations plus petites, rondes ou ovales. La plupart des pièces présentent sur la face intérieure de deux à quatre pointes coniques ou pyramidales. La surface du disque est souvent décorée.

Ces quelques particularités permettent de définir un nouveau type de branches de mors que, d'après l'élément le plus caractéristique et commun à tous les exemplaires, nous nommerons *branches de mors au corps en forme de disque.*

Il n'existe pas jusqu'à ce jour d'étude de synthèse qui prenne en considération toutes les branches de mors en forme de disque. Les pièces sont présentées isolément, comprises le plus souvent dans d'autres catégories de pièces ayant existé à l'âge du bronze. Dans les ouvrages consacrés, directement ou indirectement, aux objets en os en forme de disque mis au jour en Grèce, H. Schliemann [3], W. Reichel [4], G. Karo [5] et A. J. Wace [6] ne les considèrent pas comme des branches de mors, mais leur attribuent des fonctions qui, ainsi que nous verrons plus bas, diffèrent d'un auteur à l'autre. Dernièrement pourtant, M. A. Littauer

[1] Pour le bassin moyen du Danube, A. Mozsolics, ActaArchHung, 3, 1953, p. 69—111 ; pour les régions orientales, K. F. Smirnov, SA, 1, 1961, p. 46—72.

[2] Les recherches ostéologiques portant sur quelques exemplaires de Roumanie — Cîrlomăneşti et Sărata-Monteoru — n'ont pu déterminer de façon précise de quels os sont confectionnées les branches de mors. Une pièce caractéristique pour le type discoïde de l'Union Soviétique — Kamenka — s'est avérée faite de l'épiphyse supérieure du métatarse (V. D. Rybalova, SA, 4, 1966, p. 179), ce qui fait supposer que les autres exemplaires ont pu être confectionnées du même os.

[3] H. Schliemann, *Mycènes*, Paris, 1879, p. 295.

[4] W. Reichel, *Homerische Waffen*, Wien, 1901, p. 105, fig. 42.

[5] G. Karo, *Schachtgräber von Mykenai*, München, 1930, p. 1—372.

[6] A. J. Wace, BSA, 50, 1955, p.184 ; idem, Archaeology New York, 1, 1960, 13, p. 40—45.

et J. Cronwel, qui ont repris la publication des objets en os en forme de disque de la tombe IV de Mycènes, estiment que ce sont des branches de mors, dont ils soulignent la parenté avec deux exemplaires découverts dans l'Union Soviétique — Trahtemir et Balanbach — et avec les branches de mors en bronze en forme de roue du Proche-Orient [7]. D'autre part, A. Mozsolics, qui a analysé une catégorie bien définie de branches de mors, faites d'os tubulaires ou de cornes, distingue deux pièces découvertes à Tószeg qui, par certaines particularités, diffèrent nettement des autres branches de mors de Hongrie et qu'elle englobe, avec certaines réserves, dans la catégorie des branches de mors [8]. Faute d'analogies pour les exemplaires de Tószeg, A. Mozsolics se demande à juste titre dans quel type il convient de les classer et comment il faut les nommer. La chercheuse hongroise va même, dans ses conclusions, jusqu'à admettre que « ces pièces n'appartiennent peut-être pas aux mors »[9]. K. F. Smirnov a rapproché les pièces de Tószeg de trois découvertes faites dans l'Union Soviétique — à Tastyboutask, Alakoul et Aïdaboul — que, dans une brève synthèse sur les branches de mors en os tubulaires des régions orientales, il répartit à juste titre en une catégorie à part de ce type de pièces [10]. Malheureusement, dans cet ouvrage, il ne réserve pas une place aux pièces ayant le corps en forme de disque, bien que plusieurs exemplaires de telles pièces découverts en U.R.S.S. aient été présentés correctement par leurs inventeurs. Parmi ceux-ci, A. M. Leskov souligne même pour la première fois la parenté entre les quelques exemplaires de branches de mors au corps en forme de disque découvertes en U.R.S.S. — Trahtemir, Balanbach — et les pièces mises au jour dans la tombe IV de Mycènes [11]. S. Foltiny a consacré, il n'y a pas longtemps, un ouvrage aux branches de mors en os des steppes européennes, mais sans rien apporter de nouveau par rapport aux auteurs susmentionnés [12].

Etant donné que, faute d'une analyse systématique de toutes les découvertes, la plupart des branches de mors n'ont pas été correctement interprétées, de sorte que ni les étapes chronologiques ni l'aire de diffusion des types n'ont pu être établies, nous avons jugé qu'un bref exposé sur leur évolution typologique s'imposait.

Les types que nous présenterons sont définis d'après la forme des pièces et la disposition des orifices, compte tenu aussi de leurs aires géographiques et culturelles de diffusion.

Les branches de mors en forme de disque peuvent être réparties en deux grands groupes, que nous nommerons type principal I et type principal II. Les exemplaires caractéristiques pour le *type principal I* ont le corps discoïde, le plus souvent de forme circulaire, et un nombre variable de pointes sur la face intérieure ; leur mode de perforation et de fixation est uniforme. Compte tenu de ces éléments, ainsi que de la zone de diffusion des pièces, on peut déterminer dans ce groupe plusieurs types distincts, que nous analyserons au cours de l'exposé. Leurs noms correspondent généralement à la découverte la plus typique et au contexte archéologique le plus clair : Mycènes, Staroiourevo, Cîrlomăneşti, Trahtemir, Ulmeni, Kakovatos et Füzesabony. Le *second type principal* comprend un nombre relativement réduit de branches de mors qui ont pour principale caractéristique une proéminence allongée — un pied — qui prolonge le corps de la pièce et qui est décorée à son extrémité de quelques protubérances. Ces deux types principaux n'ont comme traits communs que la forme du disque et le système de perforation.

Type principal I

Les pièces du *type Mycènes*, toutes en os, sont de forme circulaire. Leur corps présente plusieurs perforations placées pareillement : un grand trou rond central, entouré de deux trous plus petits situés à côté l'un de l'autre vers le bord du disque et d'une ouverture très allongée, en forme de grain de haricot, située latéralement. L'orifice central des pièces con-

[7] M. A. Littauer et J. Cronwel, PZ, 2, 48, 1973, p. 207—213.
[8] A. Mozsolics, *op. cit.*, p. 70 et 80.
[9] *Ibidem*, p. 83.
[10] K. F. Smirnov, *op. cit.*, p. 46—72.
[11] A. M. Leskov, SA, 1, 1964, p. 299—303.
[12] S. Foltiny, BonnerJahrb., 1967, p. 10 — 38.

serve les traces d'une pièce de bronze qui servait à fixer une embouchure de mors mobile ou qui représente peut-être le reste même de l'embouchure. Sur deux exemplaires (Fig. 2/1,3), on observe une petite proéminence demi-circulaire qui se détache du bord du disque et qui ne semble répondre à aucune fonction. Sur la face intérieure des branches de mors on relève trois fortes pointes de forme pyramidale. Le corps des pièces est décoré de quelques motifs ornementaux caractéristiques pour le monde mycénien — spirales, lignes ondulées, petites proéminences — encadrés de lignes parallèles incisées.

1—4. Mycènes. — Pièces en os. — Fig. 2/1—4. — Diamètre du disque : 4,5—4,7 cm. — Mises au jour lors des fouilles pratiquées par H. Schliemann à Mycènes en 1876, au tombeau-puits IV du cercle A. Musée national d'Athènes. —H. Schliemann, *Mycènes*, Paris, 1879, p. 338, fig. 373—374,; W. Reichel, *Homerische Waffen*, Wien, 1901, p. 105, fig. 42; G. Karo, *Schachtgräber von Mykenai*, Münich, 1930, p. 113, pl. 70/532—535; A. M. Leskov, SA, 1, 1961, fig. 3; S. Marinatos, *Crete and Mycenae*, London, 1960, p. 177; M. A. Littauer et J. Cronwel, PZ, 2, 48, 1973, p. 207—213.

Le *type Staroiourevo* est représenté par quatre branches de mors au corps en forme de disque, découvertes à Staroiourevo et à Kondrachevo. Contrairement au type précédent, la proéminence demi-circulaire des pièces de la tome IV de Mycènes est transformée ici en une plaque, au contour rectangulaire ou demi-circulaire, percée d'orifices ronds. La plaque à orifices remplit, dans le type Staroiourevo, la fonction des petits trous latéraux relevés dans les exemplaires du type Mycènes. Un élément du système de fixation rapproche le type Staroiourevo des pièces de Mycènes, ainsi que d'un exemplaire mis au jour à Vatina (n° 29), à savoir une perforation ovale située sur la face intérieure d'une branche de mors de Staroiourevo (n° 5), sauf que cette perforation n'est plus disposée sur un plan vertical comme le reste des orifices, mais occupe une position longitudinale suivant l'axe de la pièce. Elle joue le même rôle que le trou ovale des branches de mors du type Mycènes.

Les branches de mors du type Staroiourevo comportent un élément particulier : les pointes de leur face intérieure sont amovibles et étaient fixées après coup au corps de la pièce. Ce système, que l'on ne rencontre que sur un seul exemplaire de Mycènes [13], présentait l'avantage de prolonger considérablement la durée de la pièce, car les pointes postérieures s'usaient rapidement, comme nous le montrerons plus bas, ce qui constituait l'un des inconvénients des branches de mors du type principal I.

Les pièces du type Staroiourevo sont décorées : on y relève le motif des « dents de loup » encadrées de lignes incisées, qui forment sur la face extérieure une bande entourant le disque, décor associé à une rangée de petits triangles incisés aux pointes orientées vers l'intérieur (n^{os} 5—6), des lignes ondoyantes circonscrivant l'orifice central (n° 6), ou de simples successions de points (n° 7).

5—6. *Staroiourevo.* — Pièces en os. — Fig. 2/5—8. — Diamètre du disque 7,5—7,9 cm. — Découvertes au cours des fouilles archéologiques pratiquées dans le tumulus n° 2 de Staroiourevo, qui appartient à l'âge du bronze. Les pièces ont été découvertes auprès d'un couteau en bronze à languette de préhension, de trois pointes de flèches, de deux vases de la culture d'Abachevo, le tout saupoudré d'ocre rouge. On n'a pas relevé d'ossements humains. A. D. Priahin, SA, 3, 1972, p. 233—243, fig. 3/1—4.

7—8. *Kondrachevo.* — Pièces en os. — Pl. 2/9. — Diamètre du disque 8 cm. — Découvertes en 1912 dans un tumulus auprès d'un squelette, de trois astragales de mouton et d'un vase appartenant à la culture d'Abachevo. — Musée d'histoire Voronej. — P. P. Efimenko et P. N. Tretiakov, MIA, 97, 1961, fig. 31/4; V. D. Rybalova, SA, 4, 1966, p. 180; K. V. Salnikov, *Очерки древней историй южного Урала*, Moscou, 1967, fig. 13/13.

Les exemplaires qui définissent le type *Cîrlomăneşti* se distinguent par la forme quelque peu différente du disque, due au fait que la plaque perforée, qui constitue l'une des caractéristiques du type précédent, fait partie intégrante du corps de la pièce, mais est en retrait par rapport à la face ornementée du disque. La plaque a la même fonction que dans le type Staroiourevo et elle est percée d'un nombre variable de petits orifices ronds. Par le fait que la plaque était englobée dans le corps de la pièce, la résistance de celles-ci à l'effort était beaucoup plus grande. Dans le type Cîrlomăneşti les points de la face intérieure ne sont pas détachables, mais font corps commun avec la pièce.

[13] La reconstitution de la pièce de Mycènes chez A. J. Wace, BSA, 50, 1955, pl. 25/b.

Le décor est réalisé à l'aide de différents motifs ornementaux : cercles pointés unis par une tangente, succession de petits triangles incisés entourant le corps de la pièce (n° 9) ; motif des «dents de loup » et des triangles comprenant des points disposés symétriquement (n° 10).

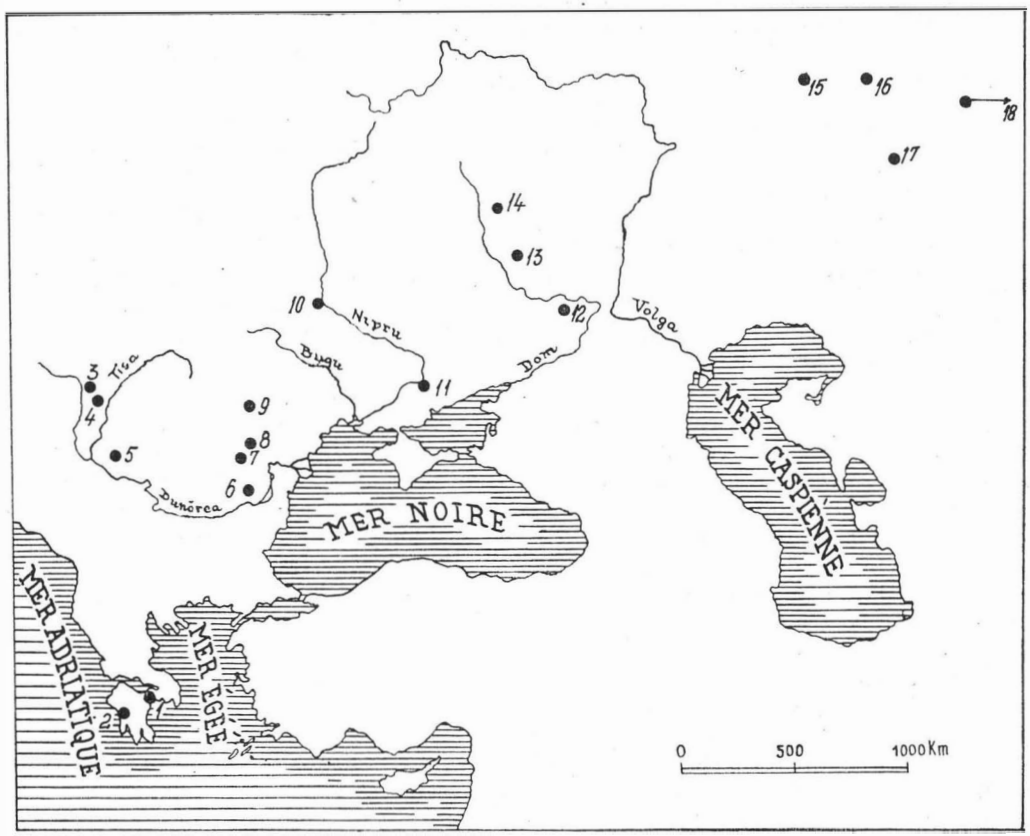


Fig. 1. La carte de la distribution des branches de mors au corps en forme de disque : 1 Mycènes ; 2 Kakovatos ; 3 Tószeg ; 4 Füzesabony ; 5 Vatina ; 6 Ulmeni ; 7 Sărata Monteoru ; 8 Cîrlomăneşti ; 9 Truşeşti ; 10 Trahtemir ; 11 Kamenka ; 12 Kondrachevo ; 13 Otrojinsk ; 14 Staroiourevo ; 15 Balanbach ; 16 Alakoul ; 17 Tastyboutask ; 18 Aïdaboul.

9. *Cîrlomăneşti.* — Pièce en os. — Fig. 3/2. — Découverte par hasard en 1973 dans un dépôt de cendre et de tessons céramiques à proximité de la station de Cîrlomăneşti (culture de Monteoru). — Musée d'histoire de la R.S. de Roumanie. — Inédite. — La pièce nous a été offerte par Mircea Babeş, que nous remercions à nouveau.
10. *Sărata Monteoru.* — Pièce en os. — Fig.3/1. — Diamètre du disque 9,6 cm. — Pièce découverte par Ion Nestor et Eugenia Zaharia en 1954 dans l'établissement de Sărata Monteoru (âge du bronze). — Culture de Monteoru, — Institut d'archéologie de Bucarest. — Inédite. — La pièce nous a été offerte par Eugenia Zaharia, que nous remercions à nouveau ici.

Les exemplaires du *type Trahtemir* (U.R.S.S.) présentent exactement le même système de fixation et la même disposition des orifices que dans le type Mycènes. Ils ont été mis au jour à Trahtemir, Kamenka, Balanbach et Otrojinsk [14]. Les pièces sont de forme en général circulaire, elles présentent un grand trou central et deux ou trois trous latéraux plus petits, tous ronds, ainsi qu'un orifice ovale allongé ; elles présentent sur la face intérieure les pointes caractéristiques pour le type principal I. On relève une forme plus massive et un système de perforations simplifié dans l'exemplaire découvert à Balanbach, qui représente peut-être un stade d'évolution plus avancé que le reste des exemplaires de ce type.

[14] Pièce inédite. Nous l'avons comprise dans le type Trahtemir d'après les indications de A. D. Priahin, SA, 3, 1972, p. 238, note 7.

11—12. *Trahtemir.* — Pièces en os. — Fig. 4/1—2. — Diamètre du disque 7 cm. — Culture des catacombes. — Aucune donnée sur le contexte archéologique. — Musée d'histoire de Kiev. — N° d'inv. 7541—7542. — A. M. Leskov, SA, 1, 1964, p. 299—303, fig. 1 ; A. D. Priahin, SA, 3, 1972, p. 239 ; V. D. Rybalova, SA, 4, 1966, p. 180.

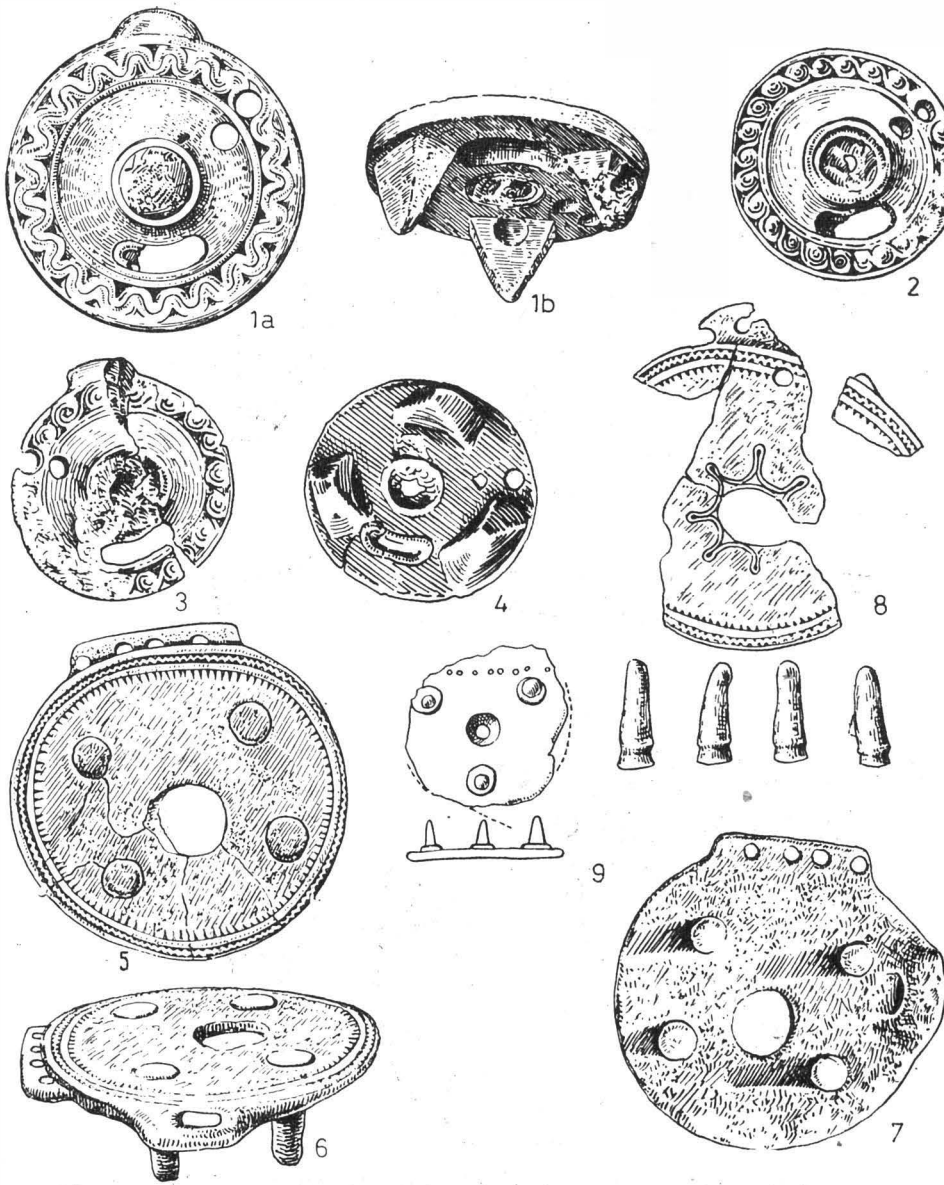


Fig. 2. 1—4 Le type Mycènes (d'après Karo) ; 5—9 Le type Staroiourevo (d'après Priahin) ; 9 Kondrachevo (d'après Salnikov).

13. *Kamenka.* — Pièce en os. — Fig. 4/4. — Diamètre du disque 5,9 cm. — Découverte à 0,95 m de profondeur dans une habitation de forme ovale faisant partie de l'établissement de la culture des catacombes. Musée de l'Ermitage. N° d'inv. 1958/12. — V. D. Rybalova, SA, 4, 1966, p. 178—180, fig. 1 ; A. M. Leskov, SA, 1, 1964, p. 301—302.

14. *Balanbach.* — Pièce en os. — Fig. 4/3. — Fouilles archéologiques de 1934. — Culture d'Abachevo. — Sans données sur le contexte archéologique. — A. M. Leskov, SA, 1, 1964, p. 302, fig. 2/2; K. V. Salnikov, *Очерки древней историй южного Урала*, Moscou, 1967, p. 55, fig. 8/19.

15. *Otrojinsk.* — Pièce en os. — Inédite. — Mentionnée par A. D. Priahin, SA, 3, 1972, p. 258, note 7.

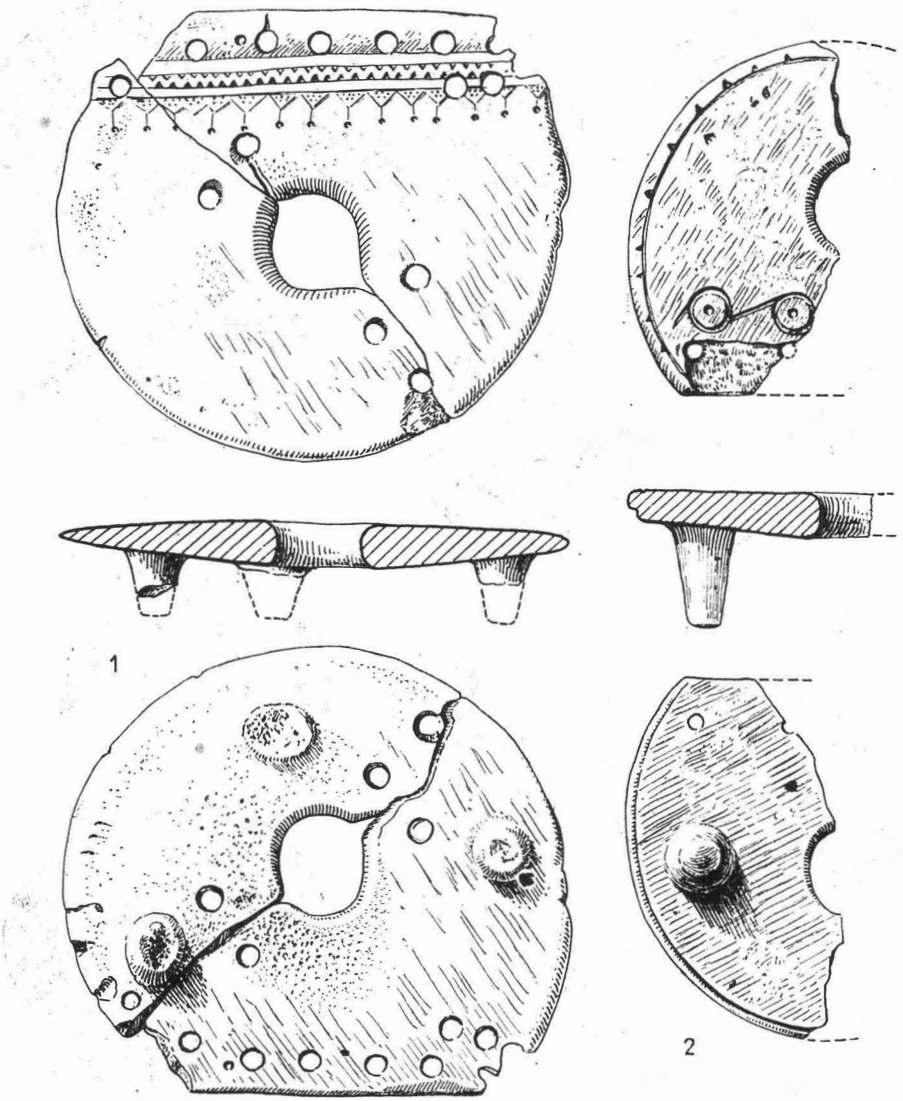


Fig. 3. 1—2 Le type Cîrlomăneşti (1 Sărata Monteoru; 2 Cîrlomăneşti).

Le *type Kakovatos* est représenté par plusieurs exemplaires mis au jour à Kakovatos (Pylos) et Mycènes. Il est défini par des exemplaires au corps circulaire et à surface creuse. Etant donné cette légère concavité, les perforations sont en général évasées et leur bord, fortement épaissi, se détache sur la surface du disque, où elles sont encadrées par quatre boutons

hémisphériques. Autant ces boutons que les pointes coniques sont amovibles[15]. A l'extrémité inférieure des boutons se trouve une petite ouverture rectangulaire, où étaient fixées les pointes coniques, par l'intermédiaire d'un pédoncule pourvu d'un coin.

Les branches de mors du type Kakovatos sont décorées de rangées de petites spirales, de cercles et de triangles en relief, placés tantôt sur le pourtour des disques, tantôt au centre de la pièce, encadrant les boutons et délimitant un espace où se trouvent les orifices.

16. *Kakovatos.* — Pièce en os. — Fig. 4/7. — Fouilles archéologiques sous la direction de K. Müller. — Musée National d'Athènes. — N° d'inv. 5680. — K. Müller, AthMitt, 34, 1909, p. 289, fig. 11 ; A.J. Wace, Archaeology New York, 1, 1960, 13, fig. 3.

17—19. *Mycènes.* — Pièces en os. — Fig. 4/5, 6, 8. — Fouilles archéologiques pratiquées en 1954 au palais de Mycènes, dans la « Maison des boucliers ». — Musée National d'Athènes. — N°s d'inv. 7483—7493. — A. J. Wace, BSA, 50, 1955, pl. 25 b ; A. J. Wace, Archaeology New York, 1, 1960, 13, fig. 2—3.

20—21. *Mycènes.* — Pièces en os. — Fig. 4/9—10. — Fouilles archéologiques de 1887—1888. — Tombeau 15 (?) — Musée National d'Athènes. — N°s d'inv. 2357, 2385. A. J. Wace, Archaeology New York, 1, 1960 13, fig. 4.

22. *Mycènes.* — Pièce votive (?) en céramique. — Fig. 5/1—2. — Diamètre du disque 5,8 cm. — Découverte en dehors du mur ouest de la cité. — Musée National d'Athènes. — A. J. Wace, Archaeology, New York, 1, 1960, 13, fig. 5.

Le *type Ulmeni* est représenté par deux branches de mors mises au jour à Ulmeni et à Sărata Monteoru. Elles ont comme élément commun un disque à section biconvexe, de forme ronde, perforé de quatre orifices : un grand trou placé au centre du disque, deux autres plus petits, de dimensions égales, situés au bord de la pièce, et une perforation circulaire, placée latéralement par rapport au trou central, de dimensions très réduites. La face intérieure est garnie de quatre pointes coniques. Ces pièces sont décorées de motifs incisés : une double rangée de petits triangles à la pointe dirigée vers le centre du disque et une bande marginale de « dents de loup » entourant le disque.

23. *Ulmeni.* — Pièce en os. — Fig. 5/4. — Fouilles archéologiques ; trouvée à côté de tessons appartenant aux cultures de Cernavoda et de Coslogeni. — Musée d'histoire d'Oltenița. — Inédite. — La pièce nous a été transmise par Sebastian Morintz, que nous remercions à nouveau.

24—25. *Sărata Monteoru.* — Pièces en os. — Fig. 5/3. — Diamètre du disque 6,7 cm. — Découvertes par I. Andriețescu au cours des campagnes de fouilles de 1926—1927. — Aucune donnée sur le contexte archéologique. — Institut d'archéologie de Bucarest. — Inédite. — Une pièce nous a été transmise par Eugenia Zaharia, que nous remercions à nouveau.

Les branches de mors du type *Füzesabony* occupent une place à part dans le type principal I, car elles ne présentent que partiellement — par la forme ronde de deux exemplaires (n°s 26 et 28) — les caractéristiques de ce groupe. D'autre part, la branche de mors (?) de bronze trouvée à Mycènes (n° 28), qui se rapproche d'un exemplaire de Füzesabony (n° 26) par sa forme circulaire et le mode de disposition de ses perforations, a en commun avec le type Kakovatos la légère concavité du disque et les deux orifices proéminents centraux. Le manque de pointes et une disposition particulière des perforations constituent les principaux traits distinctifs du type Füzesabony, que l'on ne retrouve dans aucun autre exemplaire du type principal I. Une seule pièce de Füzesabony, de forme triangulaire, se rapproche par le mode de disposition des perforations d'un des exemplaires découverts à Tószeg, qui appartient au type II : un grand trou central et deux autres latéraux plus petits. Nous estimons que les pièces de Füzesabony pouvaient représenter des pièces de harnachement, des branches de mors discoïdes d'un type plus évolué, mais appartenant néanmoins au premier type principal. Aucun exemplaire n'est décoré.

[15] Branche de mors reconstituée par Piet de Joung ; voir A. J. Wace, BSA, 50, 1955, pl. 25/b ; idem, Archaeology New York, 1, 1960, 13, fig. 2.

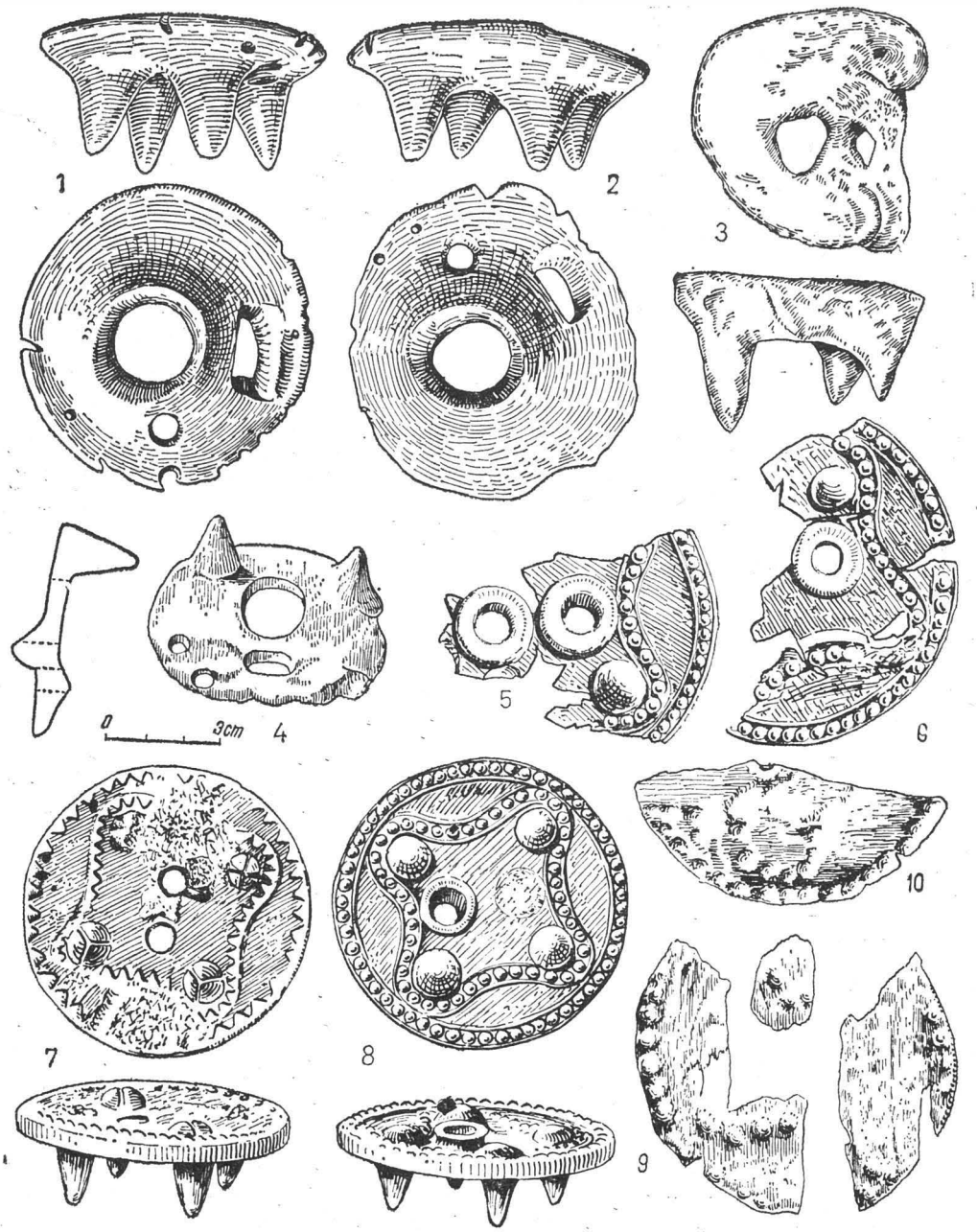


Fig. 4. 1 — 4 Le type Trahtemir (1—2 Trahtemir; 3 Balanbach; 4 Kamenka, d'après Rybalova); 5—10 Le type Kakovatos (5 — 6 8—10 Mycènes, 7 Kakovatos, d'après Wace).

26—27. *Füzesabony.* — Pièces en os.—Fig. 6/1—2. — Musée National de Budapest. — Aucune donnée sur les circonstances de la découverte. — F. Tompa, 24./25. BerRGK, 1924/1925, p. 95, pl. 42/19—20; K. F. Smirnov, SA, 1, 1961, p. 63, fig. 6; H. A. Potratz, Archiv für Orientforschung, 14, 1941, p. 1—39, fig. 22; S. Foltiny, BonnerJahrb, 1967, p. 28, fig. 12/8.

28. *Mycènes.* — Pièce en bronze. — Fig. 6/3. — Diamètre du disque 13,5 cm. — Découverte en 1895 dans la tombe 81. — Musée National d'Athènes. — N° d'inv. 3120. — A. J. Wace, BSA, 50, 1955, p. 184; A. J. Wace, Archaeology New York 1, 1960, 13, fig. 1.

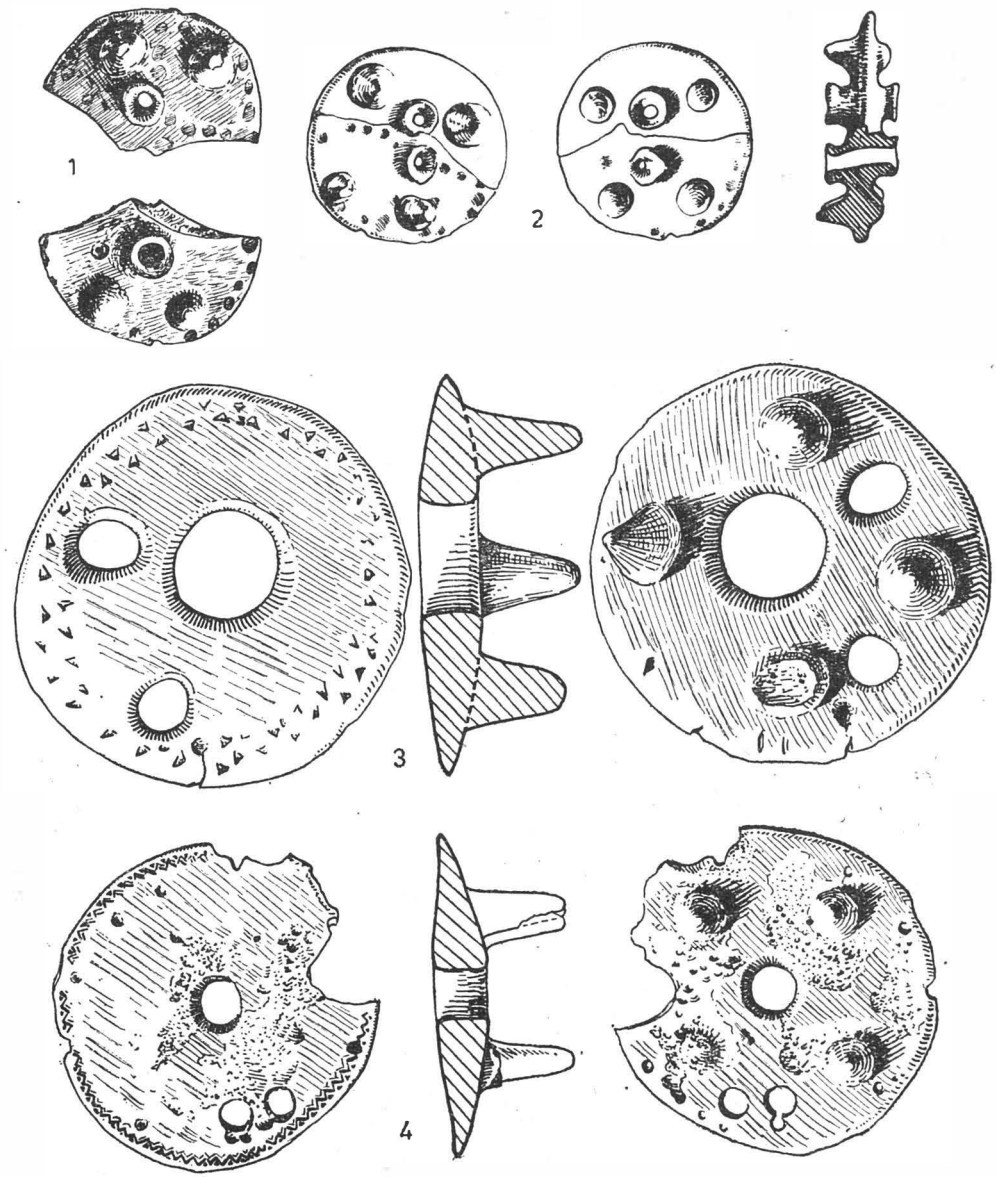


Fig. 5. 1—2 Mycènes (d'après Wace); 3—4 Le type Ulmeni (4 Ulmeni; 3 Sărata Monteoru).

Type principal II

Dans le cadre des branches de mors au corps en forme de disque, les pièces qui définissent le type principal II sont peu nombreuses. On les trouve dans une vaste zone de l'Europe et jusqu'en Asie : Vatina, Tószeg, Truşeşti, Alakoul, Aïdaboul, Tastyboutask.

Les pièces du type principal II ont, tout comme celles appartenant au type principal I décrites ci-dessus, le corps en forme de disque circulaire, perforé en général par un nombre

d'orifices disposés pareillement, ce qui nous a déterminé à les englober dans la catégorie des branches de mors au corps en forme de disque. Mais elles possèdent une caractéristique commune qui les différencie du premier type principal et nous autorise à les considérer comme un groupe à part : une proéminence allongée — un pied — dans le prolongement du disque, qui dans la plupart des cas est décorée à son extrémité par de deux à quatre protubérances.

La pièce qui définit le type principal II — celle de Vatina (n° 29) — se rapproche par certains côtés de deux des exemplaires du type principal I — Mycènes et Staroiourevo : du disque de cette pièce se développe une proéminence triangulaire, richement ornementée, qui — de même que dans la pièce de type Mycènes (n° 1, 3) — ne joue pas un rôle fonctionnel. Dans le reste des exemplaires du type principal II cette proéminence devient un pied orné à son extrémité de protubérances. D'autre part, la pièce de Vatina a en commun avec celle d'Alakoul le système de disposition des orifices sur deux plans : le trou central, ainsi qu'un trou latéral, sont disposés verticalement sur la branche, tandis qu'une perforation ovale traverse le disque suivant son axe horizontal. Du point de vue typologique, vu ses analogies avec les types Mycènes et Staroiourevo, la pièce de Vatina semble être plus ancienne que les autres exemplaires du type II, qui sont simplifiées et plus évoluées.

Le décor des branches de mors du type principal II consiste en rangées de cercles pointés, encadrées de lignes incisées et de bandes hachurées.

29. *Vatina.* — Pièce en os. — Fig. 6/4. — Diamètre du disque 5,7 cm. — Découverte en 1897 au cours des fouilles archéologiques dans une couche de 0,60 m d'épaisseur renfermant des urnes funéraires. Musée d'histoire de Vîrşeţ. — B. Milleker, AE, 19, 1899, p. 152, fig. 2/6.

30—31. *Tòszeg.* — Pièces en os. — Fig. 6/5—6. — Longueur 10,7/12,2 cm. — Musée National de Budapest. — A. Mozsolics, ActaArchHung, 3, 1953, pl. 14/14—15, fig. 19, 20.

32. *Truşeşti.* — Pièce en os. — Culture de Noua. — Inédite. — Nous connaissons la pièce par un dessin d'Adrian C. Florescu.

33. *Alakoul.* — Pièce en os. — Fig. 7/1. — Fouilles archéologiques dans le tumulus n° 13, tombe 2. — Trouvée à côté des squelettes de deux hommes et d'une femme. — Deux chevaux avaient également été enterrés, face à face, dans la tombe. — Culture d'Andronovo. — K. V. Salnikov, MIA, 24, 1952, p. 58, fig. 7/2 ; K. F. Smirnov, SA, 1, 1961, p. 60 ; S. Foltiny, BonnerJahrb., p. 28, fig. 11/9.

34. *Aïdaboul.* — Pièce en os. — Fouilles archéologiques pratiquées en 1956 dans le tumulus n° 1. — Culture d'Andronovo. — K. F. Smirnov, SA, 1, 1961, p. 60 ; S. Foltiny, BonnerJahrb., p. 28.

35. *Tastyboutask.* — Pièce en os. — Diamètre du disque 6,5 cm. — Culture d'Andronovo. — K. F.Smirnov, SA, 1, 1961, p. 60 ; S. Foltiny, BonnerJahrb., p. 28 ; A. D. Priahin, SA, 3, 1972, p. 240.

* * *

La plupart des branches de mors au corps en forme de disque ont fait l'objet d'interprétations fort différentes de la part des spécialistes, de sorte qu'il existe à l'heure actuelle des opinions contradictoires à leur sujet, notamment en ce qui concerne la fonction qu'elles accomplissaient. Nous présenterons succinctement quelques-unes des principales hypothèses à cet égard, pour essayer ensuite d'éclaircir le rôle que ces pièces ont joué à l'âge du bronze.

Dans son ouvrage consacré aux premières découvertes archéologiques de Mycènes, H. Schliemann interprète les pièces discoïdes en os découvertes dans la tombe IV comme des couvercles de vases [16].

Dans l'analyse la plus compétente du mobilier funéraire du cercle A de Mycènes, due à Georg Karo, les pièces que nous avons définies, dans le type principal I, comme « type Mycènes » sont interprétées comme « des supports pour panaches de casque »[17], l'auteur reprenant à ce point de vue une hypothèse plus ancienne de W. W. Reichel [18]. Dans ce cas, les pointes pyramidales présentes sur la face intérieure des pièces auraient servi à fixer le panache sur le casque. Le seul argument sur lequel l'auteur se fonde pour comprendre les quatre exemplaires de My-

[16] H. Schliemann, *op. cit.*, p. 295.
[17] G. Karo, *op. cit.*, p. 1—372, pl. 70/532—535.
[18] W. Reichel, *op. cit.*, p. 105, fig. 42.

cènes parmi les pièces d'armure est que dans les perforations centrales « était fixée la tige en bronze du panache »[19], dont des traces s'étaient conservées sur certains exemplaires.

Une autre hypothèse sur le rôle des pièces au corps en forme de disque a été formulée par Alan J. Wace dans une étude où l'auteur présente plusieurs de ces pièces mises au jour

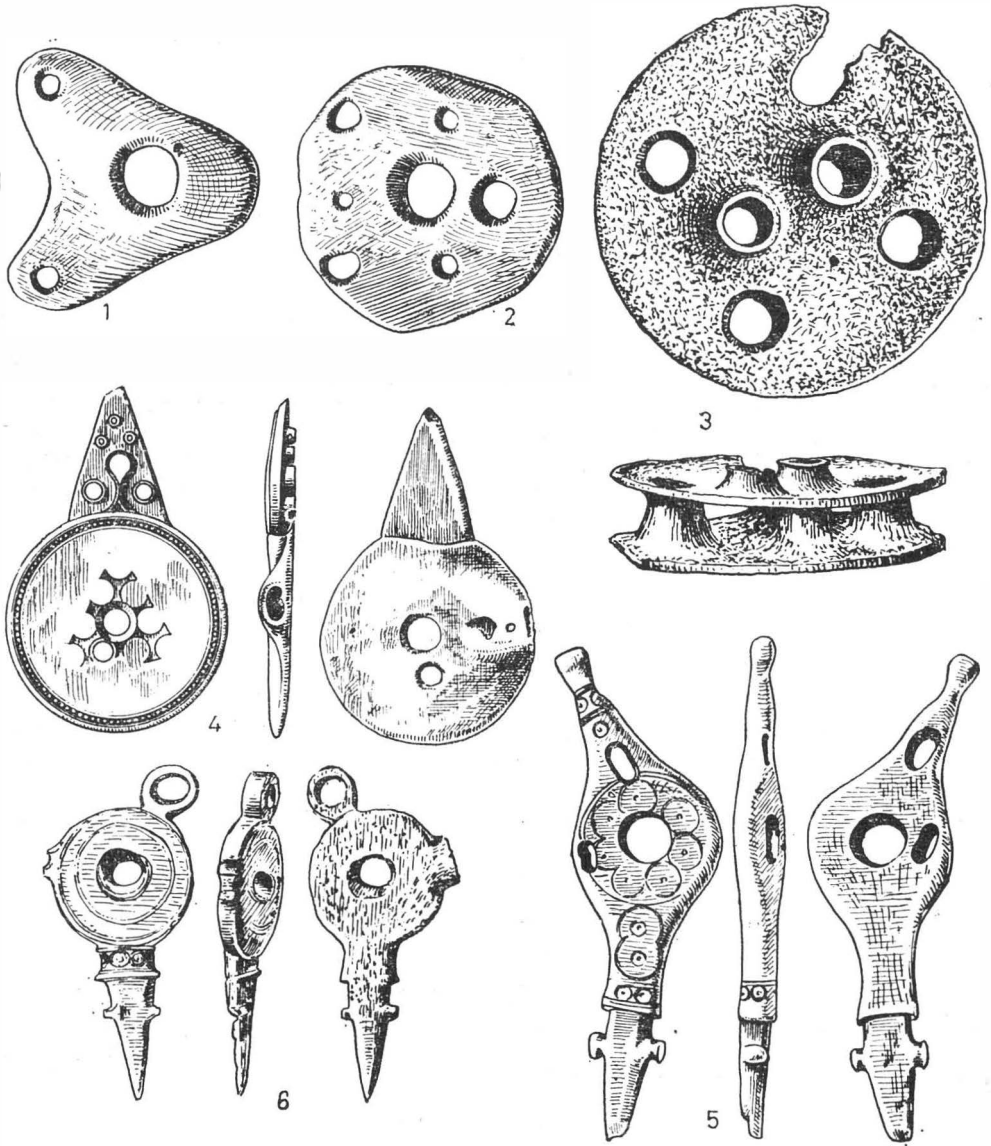


Fig. 6. 1—3 Le type Füzesabony (1—2 Tószeg, d'après Tompa ; 3 Mycènes, d'après Wace) ; 4—6 Le type Vatina (4 Vatina, d'après Milleker, 5—6 Tószeg, d'après Mozsolics).

à Mycènes et à Kakovatos[20]. Selon lui, «il s'agit pour sûr de modèles en miniature de meubles — chaises ou trônes. Leurs trois pieds ont une signification religieuse »[21].

[19] G. Karo, *op. cit.*, p. 113.

[20] A. J. Wace, Archaeology, New York, 1, 1960, 13, p. 40—45.

[21] *Ibidem*, p. 43.

Ultérieurement, G. E. Mylonas a opiné que ces pièces étaient des tables votives ou des autels : « The three-legged tables of offerings are small, portable and were found in palaces ; on them were placed probably fruit, cereals, perhaps liquids, and even small parts of a sacrificial animal »[22].

L'hypothèse soutenue par Reichel et Karo est infirmée par la forme même et le système de perforation des pièces mises au jour dans la tombe IV. La forme pyramidale ou conique des pointes de la face intérieure empêche de les fixer sur un objet. Du reste, au cas où les pièces de Mycènes auraient joué le rôle que leur assigne ces auteurs, les pointes n'auraient servi à rien et leur usure aurait été minime. Or, on relève dans toutes les pièces du type principal I une usure visible, souvent même assez marquée, de l'extrémité de ces pointes. Les trois pointes d'un exemplaire de Sărata Monteoru (n° 10) ont presque entièrement disparu, ce qui n'a pas empêché la pièce de continuer à être employée. Certains éléments composants des pièces qui nous occupent — les orifices dont elles sont percées, qui sont de forme et de grandeur diverses, la tige de bronze fixée dans le trou central, l'usure du disque — ne peuvent s'expliquer que par le système de fixation de ce type de branches de mors, que nous analyserons plus bas.

Quant à l'opinion de Mylonas, suivant laquelle on serait en présence de tables ou d'autels du culte, elle provient d'une confusion entre deux catégories distinctes de pièces, qui ont existé durant la même période de l'histoire. Pourtant, les différences sont nettes : les autels portatifs du monde mycénien avaient en effet une forme circulaire et reposaient sur trois pieds pyramidaux, mais, contrairement aux branches de mors, les exemplaires de ces pièces découverts à Cnossos [23], Mycènes [24], Théra [25] et autres lieux sont exécutés en terre cuite, ils sont de grandes dimensions et leur corps, à une seule exception près, n'est pas percé d'orifices. En outre, ils sont pourvus d'une bordure ornementée. De toute évidence, les autels en miniature représentent une catégorie d'objets qui ne saurait être confondue avec les branches de mors en os.

Les circonstances de la découverte de la pièce d'Alakoul (type principal II), en liaison avec des enterrements de chevaux [26], sont de nature à faire disparaître les doutes de A. Mozsolics quant à l'interprétation des trouvailles de Tószeg comme des branches de mors [27]. Au demeurant, le contexte archéologique du tumulus d'Alakoul constitue un argument important de caractérisation pour toute la catégorie examinée ici, car — tant par la forme circulaire du disque que par le mode de disposition des orifices — les exemplaires du type principal II sont semblables à la plupart des pièces du type I.

D'autre part, si l'on compare les pièces au corps en forme de disque à une catégorie de branches de mors en forme de roue, diffusées en Asie Mineure et jusqu'au Caucase [28], l'interprétation proposée ici pour les premières apparaît comme encore plus évidente, car une série d'éléments — forme, dimensions, pointes acérées, système de fixation — rapproche ces mors en bronze des disques en os. Du reste, le même principe de construction — la face intérieure garnie

[22] G. E. Mylonas, *Mycenae and Mycenaean Age*, Princeton, 1966, p. 103.

[23] A. Evans, *The Palace of Minos at Knossos*, London, 1921, p. 308, fig. 178.

[24] A. J. Wace et W. Lamb, BSA, 25, 1921—1923, p. 170, 224—226, fig. 42, pl. 37/b,c,d.

[25] S. Marinatos, Praktika, 1972, pl. 280, 299 ; *ibidem*, 1973, p. 317.

[26] K. V. Salnikov, MIA, 24, 1952, p. 56 ; K. F. Smirnov, *op. cit.*, p. 60—61.

[27] A. Mozsolics, *op. cit.*, p. 83. On a encore fait des découvertes d'enterrements de chevaux à Komarovo et Bykovo — culture de Sroubnyi (A. E. Alihova, KS, 59, 1955, p. 92, fig. 35 ; K. F. Smirnov, SA, 27, 1957, p. 210—211, fig. 1 et 2a). Des enterrements doubles de chevaux, comme ceux de la zone Volga-Oural, se rencontrent aussi à Marathon (Attique), où les squelettes de chevaux ont été déposés dans un tombeau royal de la période mycénienne (M. Jameson, Archaeology, New York, 13, 1960, p. 33—39, fig. 2). Des enterrements similaires sont attestés à Salamis, en Chypre (P. Dikaios, AA, 1963, p. 152—164) et à Palaepaphos (V. Karageorghis, BCH, 87, 1963, p. 282—288). Ces sacrifices de chevaux reflètent des rites religieux de populations indo-européennes (A. Alföldi, JSGU, 40, 1949—1950, p. 17—34). Une indication à cet égard se trouve, par ailleurs, dans un passage de l'Iliade : « Il ne vous sauvera pas, quelque rapides que soient ses flots argentés, ce fleuve auquel vous avez sacrifié tant de taureaux, tant de nobles coursiers, que vous précipitiez vivants dans ses avides tourbillons » (Homère, *L'Iliade*, trad. par P. Giguet, Paris, 1844, chant XXI, p. 337). C'est peut-être à de tels rites que se rattache l'existence de branches de mors votives, comme la pièce en céramique de Mycènes (n° 22).

[28] H. A. Potratz, Archiv für Orientforschung, 14, 1941, p. 1—39, fig. 14—21 et 24—28 (ouvrage que nous n'avons pu consulter) ; K. F. Smirnov, SA, 1, 1961, p. 55—57, fig. 6.

de pointes — se retrouve dans les branches de mors en bronze mises au jour à Mycènes, Gaza et Gezer [29].

Dans l'analyse de la fonction qui revenait à nos disques en os, on ne saurait omettre les représentations artistiques du temps. Ainsi, autant sur des fresques que sur des vases de Mycènes [30] et de Tirynthe [31], sont peints des chevaux dont la bride se termine à la hauteur des lèvres par une branche de mors dont la forme est pareille à nos pièces discoïdes. La ressemblance de celles-ci avec les pièces rondes dont sont pourvus les chevaux représentés sur certains bas-reliefs égyptiens — tombe de Nebamon II à Thèbe [32], temple de Ramsès II à Abydos [33] — est particulièrement frappante.

Il convient de souligner également que, dans plusieurs découvertes de branches de mors au corps en forme de disque, on a trouvé des pièces qui, réunies, formaient un mors entier : par exemple, à Mycènes, Kondrachevo, Trahtemir, etc.

L'un des principaux arguments pour l'interprétation de ces disques en os comme branches de mors est le mode de disposition des trous sur la surface des pièces, qui ne s'explique qu'en rapport avec l'ensemble de la bride. En effet, les branches de mors en forme de disque encadraient la bouche du cheval, les pointes de leur face intérieure ayant pour but d'appuyer sur celle-ci et de renforcer ainsi les commandes transmises par les rênes. Les grands trous centraux servaient à fixer les extrémités du mors. Dans certaines pièces plus simples, non munies d'un orifice par où passaient les rênes, les extrémités de celles-ci étaient attachées aux bouts du mors, ainsi qu'il ressort des signes d'usure et de polissage de la surface extérieure de certaines pièces sur une portion demi-circulaire autour du trou central, visibles seulement par derrière [34]. Le mors, placé dans la bouche du cheval et fixé de part et d'autre dans les orifices centraux, semble, dans le cas des branches en forme de disque, avoir été en bronze, ainsi qu'il est apparu dans la tombe IV de Mycènes. Les petits trous ronds, placés le plus souvent près du bord du disque, servaient à fixer les branches aux courroies de la tête du cheval. A en juger par certaines représentations de Mycènes [35], celles-ci consistaient en une courroie principale passée sur la tête du cheval (têtière), renforcée par deux autres courroies : un frontal et une muserolle.

* * *

Bien que les branches au corps en forme de disque aient été diffusées dans des zones souvent éloignées les unes des autres de l'Europe et même de l'Asie (fig. 1), elles présentent le même système de réalisation du harnais, attestant des liens culturels à une époque historique déterminée. Aussi les limites chronologiques de l'ensemble du groupe doivent-elles être relativement proches.

La tombe IV du cercle A de Mycènes ayant été assignée au XVI[e] siècle av. n. è [36], les quatre disques en os du type Mycènes datent également d'alors.

Les pièces caractérisant le type Staroiourevo ont été découvertes dans des milieux Abachevo [37], culture qui s'est développée sur le territoire de l'U.R.S.S. entre le premier quart du II[e] millénaire et le XIII[e] siècle av. n. è [38] ou, selon une autre opinion, dans la seconde moitié du II[e] millénaire [39]. A. M. Leskov date les sites Abachevo où apparaissent les pièces en ques-

[29] H. A. Potratz, *op. cit.*, p. 8—9, fig. 10—11 ; F. Petrie, *Ancient Gaza*, London, 1934, pl. 35, 555 ; R. A. Stuart Macalister, *The Excavations at Gezer II*, London, 1934, p. 13, fig. 214.

[30] A. Furtwaengler et G. Loeschke, *Mykenische Vasen*, Berlin, 1886, pl. 41/429 a.

[31] L. R. Palmer, *Mycenaeans and Minoans*, London, 1965, p. 194—196, fig. 23.

[32] E. Meyer, *Geschichte des Altertums*, vol. I/3, Stuttgart-Berlin, 1902—1910 (ouvrage que nous n'avons pu consulter) ; Ebert, RL, 6, pl. 103.

[33] W. Trene, *Achse Rad und Wagen*, München, 1965, p. 105.

[34] Observations faites sur les pièces de Cîrlomăneşti (n° 9) et de Staroiourevo (n° 5). Voir A. D. Priahin *op. cit.*, p. 238.

[35] A. Furtwaengler et G. Loeschke, *op. cit.*, pl. 41/429 a ; Ebert, RL, 16, pl. 125 ; L. R. Palmer, *op. cit.*, fig. 23.

[36] G. Karo, *op. cit.*, p. 334—349 ; G. E. Mylonas, *op. cit.*, p. 181 ; A. J. Wace, *op. cit.*, p. 42 ; S. Marinatos, *Crete and Mycenae*, London, 1960, p. 177, table 35, date les tombes IV—V entre 1570 et 1550 av.n.è.

[37] A. D. Priahin, *op. cit.*, p. 233.

[38] K. V. Salnikov, *Очерки древней истории южного Урала*, p. 109.

[39] A. Mongait, *L'Archéologie en U.R.S.S.*, Moskva, 1959, p. 135—136.

tion jusqu'au XVI[e] siècle [40]. Contrairement à cette opinion, V. D. Rybalova estime que, dans les steppes eurasiennes, les branches de mors — autant celles faites d'os longs que les pièces discoïdes — n'apparaissent pas avant le XIV[e] siècle [41]. A. D. Priahin date le tumulus n° 2 de Staroiourevo, qui renfermait des branches de mors discoïdes, du troisième quart du II[e] millénaire av. n. è.[42]. Il est possible d'établir une liaison entre le mode de disposition des

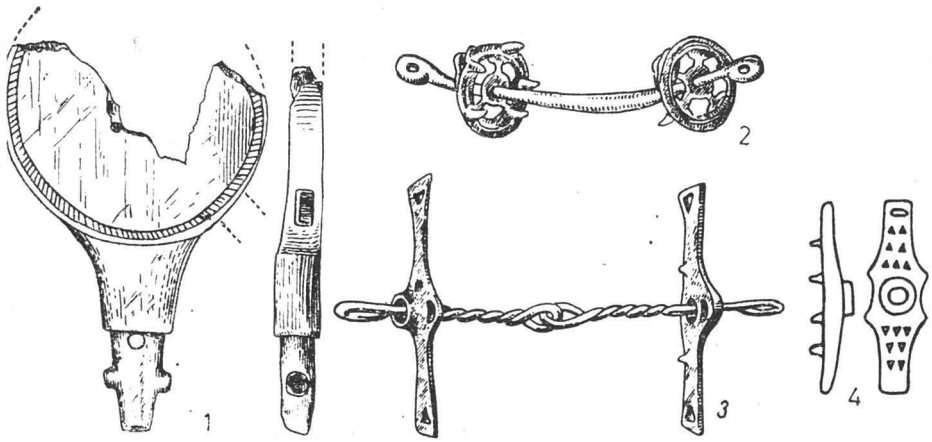


Fig. 7. — 1 Le type Vatina (Alakoul, d'après Smirnov); 2 Gaza; 3 Mycènes; 4 Gezer (d'après Smirnov).

orifices des branches de mors du type Staroiourevo et celui de plusieurs pièces mises au jour à Komarovo [43], Erchovsk, Ousatovo, Krasnopolje [44]. Or, celles-ci ont été groupées par K. F. Smirnov en un type qu'il date des XV[e]—XII[e] siècles av. n. è.[45]. La date proposée par A. M. Leskov nous semble bien trop haute; de fait, elle a pour seul fondement les analogies avec les pièces de Mycènes. V. D. Rybalova s'appuie sur les datations dues à F. Tompa [46] et A. Mozsolics [47], qui comprennent tout le groupe de branches de mors anciennes de Hongrie entre 1400 et 1100 av. n. è. Or, ce rapprochement forcé de pièces du harnais ayant une fonction commune, mais appartenant à des types différents et à des aires culturelles et géographiques distinctes, est inadmissible. L'analyse chronologique et typologique de l'ensemble des branches de mors au corps en forme de disque impose, dans le cas du type Staroiourevo, une datation proche des pièces de Mycènes, Cîrlomăneşti et Kakovatos, dont il se rapproche par ses éléments archaïques : la plaque percée d'orifices, les pointes amovibles, le système de fixation et de perforation. Au terme de cette analyse, nous estimons juste la datation établie par A. D. Priahin, c'est-à-dire les XV[e]—XIV[e] siècles.

Dans l'établissement de Cîrlomăneşti, appartenant à la culture de Monteoru, on a identifié plusieurs niveaux de l'âge du bronze — Monteoru Ic4—Ic2 et IIa [48] — que l'on peut mettre en liaison avec la branche de mors qui y a été découverte. Etant donné que les premiers niveaux de la culture Monteoru identifiés à Cîrlomăneşti sont, par la date qui leur a été assignée [49], antérieurs à la diffusion des branches de mors au corps en forme de disque, il est normal d'attribuer la pièce susmentionnée au niveau IIa. Cette phase et celle qui lui fait suite (IIb) appartiennent chronologiquement à la deuxième étape de la période moyenne de

[40] A. M. Leskov, SA, 1, 1964, p. 303.
[41] V. D. Rybalova, *op. cit.*, p. 181.
[42] A. D. Priahin, *op. cit.*, p. 243.
[43] A. E. Alihova, *op. cit.*, p. 97, fig. 38/1—2; idem, MIA, 61, 1958, p. 164, fig. 6.
[44] I. V. Sintsyn, MIA, 60, 1959, p. 156, fig. 53/5.
[45] K. F. Smirnov, SA, 1, 1961, p. 57.
[46] F. Tompa, BerRGK, 1937, p. 102.
[47] A. Mozsolics, *op. cit.*, p. 80.
[48] M. Babeş, Dacia, 19, 1975.
[49] A. Vulpe, Dacia, 5, 1961, p. 112 sqq.; idem, *Axte und Beile in Rumänien*, München 1970, (PBF, 9, 2), p. 3; Eugenia Zaharia, Studii şi cercetări de istorie buzoiană, 1973, p. 19—29.

l'âge du bronze en Roumanie [50] ; elles sont synchrones de la II[e] et de la III[e] phases de la culture de Tei, de Verbicioara IV, de Gîrla Mare, Vatina, etc. et correspondent à l'apparition des tombes tumulaires d'Europe Centrale aux périodes Reinecke B et C. Les phases Monteoru Ia—IIa peuvent de même être synchrones des tombes de Mycènes : fin du XVI[e] siècle — début du XV[e] siècle. La branche de mors de Monteoru n'a pas été découverte dans un contexte archéologique clair. Elle n'a été assignée par Eugenia Zaharia à l'étape Ic3 [51] que sur la base du décor de triangles pointés, qui apparaît dans la céramique de cette phase de la culture de Monteoru. Mais on retrouve le même décor sur une branche de mors en corne mise au jour dans le cimetière n° 4 de Sărata Monteoru, datant de l'étape IIa de la culture de Monteoru [52]. Ainsi que nous l'avons déjà mentionné, les phases Monteoru Ic3—Ic2 sont antérieures à la diffusion des branches de mors au corps en forme de disque, les triangles pointés des pièces de Sărata Monteoru représentant la persistance d'un motif ornemental dans le même milieu culturel, sur une autre catégorie de matériaux que ceux utilisés jusqu'alors. Compte tenu des données exposées ci-dessus, nous estimons que la diffusion des branches de mors du type Cîrlomăneşti peut être assignée au XV[e] siècle av. n. è.

La branche de mors d'Ulmeni a été découverte à côté de tessons céramiques appartenant aux cultures Cernavoda I et Coslogeni. Etant donné que la culture de Cernavoda est, de par sa position chronologique (énéolithique)[53], hors de cause, nous considérons la pièce d'Ulmeni comme appartenant à la culture de Coslogeni, qui date des XIV[e]—XIII[e] siècles av. n. è.[54]. Par leur décor, les branches de mors mises au jour à Sărata Monteoru peuvent être assignées à la dernière phase de la culture de Wietenberg [55], qui est contemporaine des débuts du groupe culturel Coslogeni. Par le système de disposition de leurs orifices, les branches de mors du type Ulmeni se rapprochent des exemplaires des types Staroiourevo et Cîrlomăneşti, ce qui nous détermine à les situer dans la première étape de la culture de Coslogeni, c'est-à-dire au XIV[e] siècle. Du reste, durant cette phase de la culture de Coslogeni, la céramique atteste aussi la pénétration d'éléments méridionaux [56].

Les branches de mors du type Trahtemir ont été assignées à différentes étapes chronologiques par les auteurs qui les ont analysées. La pièce de Kamenka a été attribuée à la III[e] étape de la culture des catacombes [57], qui a été datée entre la fin du III[e] millénaire et le milieu du II[e] dans la zone située au nord du Don, ou jusqu'à la fin du II[e] millénaire dans le reste de son aire de diffusion [58]. Une autre pièce du type Trahtemir, celle mise au jour à Balanbach, appartenant à la culture d'Abachevo, a été datée par K. V. Salnikov, également sur la base d'analogies avec les pièces de la tombe IV de Mycènes, jusqu'au XV[e] siècle [59]. Cependant, A. P. Smirnov date les trouvailles de Bachkiria appartenant à la culture d'Abachevo des XIV[e]—XIII[e] siècles av. n. è.[60]. A. M. Leskov, pour sa part, considère que certaines pièces du type Trahtemir — Balanbach, Kamenka, Trahtemir — ne sauraient être postérieures au XVI[e] siècle [61], quoique la céramique de Trahtemir date des XV[e]—XIV[e] siècles av. n. è.[62]. Comparant l'aspect grossier des pièces de Kamenka, Balanbach et Trahtemir aux branches de mors céramiques post-mycéniennes (?), V. D. Rybalova estime qu'elles ont été employées en même temps que celles en os et qu'elles ne sont pas antérieures au XIV[e] siècle av. n. è.[63]. Dans le cas des branches de mors du type Trahtemir, tout comme dans celui des pièces Staroiourevo, l'insuffisance des données sur les étapes chronologiques de ces cultures interdit une datation précise. Compte tenu de l'identité du système de perforation dans les types Mycènes et Trahtemir, nous considérons que les branches de mors de ce dernier type ont été en usage aux XV[e]—XIV[e] siècles av. n. è.

[50] A. Vulpe, *Axte und Beile in Rumänien*, p. 3.
[51] Information due à Eugenia Zaharia.
[52] I. Nestor et E. Zaharia, SCIV, 3—4, 1955, p. 505, fig. 7/2.
[53] S. Morintz et P. Roman, SCIV, 4, 1968, p. 555—556, 562—570.
[54] S. Morintz et N. Anghelescu, SCIV, 3, 1970, p. 412—413.
[55] K. Horedt, Dacia, 4, 1960, fig. 7/8, 16—18.
[56] S. Morintz et N. Anghelescu, *op. cit.*, p. 413.
[57] A. A. Iessen, SA, 12, 1950, p. 199.
[58] T. B. Popova, *Племена катакомбной культуры*, Moskva, 1955, p. 176 ; I. V. Sintsyn, *op. cit.*, p. 188—190.
[59] K. V. Salnikov, *op. cit.*, p. 101.
[60] A. P. Smirnov, MIA, 97, 1961, p. 20.
[61] A. M. Leskov, *op. cit.*, p. 301.
[62] S. S. Berezanskaïa, SA, 4, 1960, p. 40.
[63] V. D. Rybalova, *op. cit.*, p. 181.

Les exemplaires du type Kakovatos ont circulé entre le XV^e et le XIII^e siècle. La pièce de la station éponyme a été assignée à la période LH II[64], c'est-à-dire au XV^e siècle[65]. La « Maison des boucliers » de Mycènes, qui a livré plusieurs pièces discoïdes en os, a été détruite au cours de la période LH III B[66], donc au XIII^e siècle. A Dendra, dans la tombe n° 7, on a trouvé un disque semblable à ceux du type Kakovatos[67], daté de la période LH III A, c'est-à-dire du XIV^e siècle av. n. è.[68].

Par sa pièce circulaire en os, le type Füzesabony peut être rapproché des mors en bronze en forme de roue datés entre 1400 et 1000 av. n. è.[69]. K. F. Smirnov a relevé que, par leur mode de construction, les branches de mors discoïdes en os de Füzesabony ne peuvent être comparées, tout au plus, qu'à certains exemplaires anciens de branches de mors en bronze en forme de roue[70]. A cet égard, nous estimons que les branches de mors du type principal I ont pu constituer le prototype de ces pièces en bronze. Bien que A. Mozsolics ne considère pas les trouvailles de Füzesabony comme des pièces du harnais et ne les comprenne pas dans la catégorie des branches de mors de Hongrie[71], nous estimons, compte tenu de leurs caractéristiques, que ces pièces ont pu être utilisées comme branches de mors. Elles ont circulé durant la période Tószeg D[72], datant probablement du XII^e siècle.

Les branches de mors de Tószeg appartenant au type principal II ont été datées de la III^e période de l'âge du bronze en Hongrie, laquelle est comprise entre le XIV^e et le XII^e siècle av. n. è.[73]. La pièce de Truşeşti appartient à la deuxième phase de la culture de Noua, c'est-à-dire à la seconde moitié du XIII^e siècle. On peut assigner au même siècle, de manière assez précise, les branches de mors du type principal II mises au jour dans l'Union Soviétique, grâce à une datation au radio-carbone de l'établissement de Tastyboutask, où une telle pièce a été datée de 1229 ± 80[74]. K. V. Salnikov date les sites d'Alakoul entre le XI^e et le IX^e siècle[75], datation contestée par K. F. Smirnov[76], qui date les pièces d'Alakoul, Aïdaboul et Tastyboutask des XIV^e—XIII^e siècles av. n. è.[77]. En nous fondant sur les deux pièces pour lesquelles il existe un bon contexte archéologique — celles de Tastyboutask et de Truşeşti — nous sommes en mesure de dater du XIII^e siècle av. n. è. la période d'usage des branches de mors du type principal II.

Si l'on compare les données établies jusqu'à présent, on constate que la majorité absolue des types et des pièces appartenant au premier type principal est caractéristique pour la période moyenne de l'âge du bronze. Le type Füzesabony, une partie des pièces du type Kakovatos et les branches de mors du type principal II ont été en usage durant la période tardive du bronze, peut-être jusqu'au début du premier âge du fer, lorsque les exemplaires tardifs de branches de mors au corps en forme de disque disparaissent. Les raisons pour lesquelles on a renoncé à elles ont été, en premier lieu, l'uniformisation et la simplification des types de branches de mors en os au début du I^er millénaire av. n. è., ainsi que l'apparition et, avec le temps, la généralisation des mors en bronze. Les types nouveaux de branches de mors en os étaient faits d'os longs, perforés de trois orifices disposés le plus souvent sur un même plan[78].

[64] A. J. Wace, Archaeology, New York, 1, 1960, 13, p. 42.

[65] L. R. Palmer, *op. cit.*, p. 171.

[66] A. J. Wace, *op. cit.*, p. 42.

[67] Idem, BSA, 50, 1955, p. 184.

[68] A. W. Persson, *The New Royal Tombs at Dendra*, London, 1931, p. 36; nous n'avons pu consulter cet ouvrage.

[69] H. A. Potratz, *op. cit.*, p. 10—18; K. F. Smirnov, *op. cit.*, p. 60—63.

[70] K. F. Smirnov, *op. cit.*, p. 60—63.

[71] A. Mozsolics, ActaArchHung, 3, 1953, p. 69—111,

[72] F. Tompa, BerRGK, 1934/1935, p. 95.

[73] Idem, BerRGK, 1937, p. 102; A. Mozsolics, ActaArchHung, 2, 1952, p. 57—68.

[74] V. S. Sorokin, MIA, 120, 1962, p. 81; A. D. Priahin, *op. cit.*, p. 240.

[75] K. V. Salnikov, MIA, 24, 1952, p. 71.

[76] K. F. Smirnov, SA, 1, 1961, p. 57.

[77] *Ibidem*, p. 57—60.

[78] A. Mozsolics, ActaArchHung, 3, 1953, p. 86; K. F. Smirnov, *op. cit.*, p. 70—71.

Par leur forme, leur construction, leur système de fixation et leur décor [79], les branches de mors au corps en forme de disque suggèrent l'existence d'une aire culturelle où ces pièces sont apparues et se sont diffusées. Leur analyse typologique et chronologique indique une origine méridionale, est-méditerranéenne, dont le centre d'irradiation se situe à Mycènes. Elles ont constitué un élément de la technique guerrière de la période helladique tardive, faisant partie de l'équipement des chars de combat. A cette époque de pointe de l'expansion mycénienne (LH II et III), les branches de mors au corps en forme de disque, apparues au XVI^e^ siècle, se sont répandues, en même temps que d'autres éléments de la culture mycénienne, parmi les populations des Balkans et des deux versants des Carpates [80]. Leur présence dans le milieu thrace nord-danubien prouve non seulement que ces populations ont adopté une technique de combat utilisant les chevaux et les chars, mais atteste aussi la diffusion de ces pièces, par l'intermédiaire des tribus thraces, dans les régions environnantes.

Sur le territoire de la Roumanie, les branches de mors au corps en forme de disque apparaissent à un moment de graves troubles internes dans le monde thrace. Un fait significatif à cet égard est la fortification, par des ouvrages en pierre et par un fossé, de l'établissement de Sărata Monteoru, appartenant à la phase IIa de l'âge du bronze; un tournant se dessine à cette date dans l'évolution de la culture de Monteoru [81]. Ces troubles pourraient être dus à l'apparition dans le voisinage de l'aire culturelle Monteoru des représentants de la culture de Sabatinovka qui, au niveau des phases Monteoru Ia—IIa, constituaient un danger pour la population thrace extra-carpatique [82]. D'autre part, F. K. Smirnov considère que l'apparition des types de branches de mors en os longs sur le territoire de l'Union Soviétique aux XV^e^—XIV^e^ siècles av. n. è. doit être mise en liaison avec la pénétration — jusqu'au Moyen-Orient — d'éléments indo-européens tardifs, chez lesquels le cheval a joué un rôle important [83]. Les troubles qui ont eu lieu durant cette période pourraient avoir pour cause aussi le déplacement des représentants de la culture de Sroubnyi (seconde moitié du II^e^ millénaire [84]) vers le Dniepr et plus à l'ouest, ainsi que la situation des tribus Sroubnyi de la région de la Volga et du groupe occidental Andronovo[85]. En conclusion, on peut considérer que le danger suscité par les mouvements de populations susmentionnées a contribué à faire adopter par les tribus thraces extracarpatiques une technique de combat nouvelle, basée sur l'emploi des chars avec leur équipement spécifique — y compris les branches de mors.

[79] Sur la plupart des branches de mors au corps en forme de disque on rencontre différents motifs ornementaux, caractéristiques en général pour des catégories de matériaux comme le bois ou l'os et qui, dans certains cas, reflètent peut-être les occupations des groupes qui les ont créées et diffusées. Beaucoup des motifs ornementaux qui apparaissent sur les branches de mors sont communs au monde méridional et aux régions nord-balkaniques, de sorte qu'il est difficile d'établir le moment de leur diffusion. Au sujet du motif des cercles unis par une tangente, des « dents de loup », des cercles pointés, voir A. Furtwaengler et G. Loeschke, *op. cit.*, pl. 23/173; G. Karo, *op. cit.*, pl. 24/118; A. Furumark, *The Mycenaean Pottery*, Stockholm, 1941, p. 354, pl. 57/28—31; K. Horedt, *op. cit.*, fig. 7/1—3, 10—11; 9/4; R. Popa, Acta MN, 9, 1972, p. 440, fig. 5, etc.

[80] J. Werner, *Alti del I Congresso di preistoria i protoistoria mediteranea*, Firenze, 1950, p. 293; R. Hachmann, *Die frühe Bronzezeit im westlichen Ostseegebiet und ihre mittel- und süd-osteneuropäischen Beziehungen*, Hamburg, 1957, p. 165; K. Horedt, NEH, 2, Bucureşti, 1960, p. 31; J. Bouzek, PamArch, 57, 1966, 2, p. 242; N. Tasić, Balcanica, 4, 1973, p. 19—39; J. Vladar, SlovArch, 21, 1973, 2, p. 299—303.

[81] I. Nestor, SCIV, 1950, 1, p. 54; E. Zaharia et A. D. Alexandrescu, SCIV, 1, p. 167; I. Nestor, SCIV, 1953, 1—2, p. 73; I. Nestor et E. Zaharia, *op. cit.*, p. 504—506.

[82] S. Morintz et N. Anghelescu, *op. cit.*, p. 412.

[83] K. F. Smirnov, *op. cit.*, p. 71—72.

[84] A. Mongait, *op. cit.*, p. 128.

[85] K. F. Smirnov, *op. cit.*, p. 71—72.

Die frühhallstattzeitlichen Gräber von Meri (Gem. Vedea, Kr. Teleorman)

EMIL MOSCALU

Bucarest

In den Jahren 1969, 1971 wurden auf dem Gebiete des Dorfes Meri [1] zwei Hügelgräber, in deren Nähe man den bekannten getisch-dakischen Schatzfund von Meriigoala [2] entdeckt hat, untersucht. Die Hügelgräber befinden sich ungefähr 3 km weit von der getischen Burg von Albeşti entfernt. Hier wurden auch frühhallstattzeitliche Siedlungsreste festgestellt (Hallstatt B)[3].

Das erste Hügelgrab befindet sich ungefähr 200 m von dem Tal des Burdea-Baches entfernt, während das zweite am Bachufer liegt. Die Entfernung zwischen den zwei Hügelgräbern beträgt ungefähr 300 m.

Das erste Hügelgrab hatte einen Durchmesser von 24 m, während die von der Errichtungsschicht bis zur heutigen Oberfläche gemessene Höhe 1,20 m betrug. Auf der antiken Erdoberfläche, unter der Hügelbasis wurden einige frühhallstattzeitliche Keramikfragmente entdeckt. In der Hügelmitte wurde eine rechtwinklige Grube, die eine Breite von 4,25 m hatte, beobachtet. Die Grube hat den Hügel durchbrochen und ist tief unter der Errichtungsschicht des Hügels, bis zur Grundwasserschicht, bei 3,40 m von der heutigen Hügeloberfläche, eingedrungen. Die Grube begann schon an der Basis der heutigen Oberflächenschicht. Es is ein klarer Hinweis auf die Ausraubung des Hügelgrabes wahrscheinlich in der Antike. Da sowohl in der Grube als auch in der einen fachmännisch ausgegrabenen Hälfte, außer den oben erwähnten Keramikfragmenten, die aus der Errichtungsschichte des Hügels stammen, keine weiteren archäologischen Spuren gefunden wurden, ist die andere Hälfte nicht mehr untersucht worden.

Das zweite Hügelgrab besaß eine ovale Form, mit einem Durchmesser von 17 m, bzw. 20 m und einer Höhe von 1,80 m. Der nördliche Teil des Hügels ist durch moderne Arbeiten zerstört worden, wobei aber der Fundverband unberührt blieb.

Ungefähr in der Hügelmitte stieß man auf eine Gruppe von vier Gefäßen, welche auf die antike Erdschichte gelegt waren. Bei verschiedenen Tiefen, welche zwischen 1,80—1,05 schwanken, wurden gruppenweise geordnete Menschenknochen in nichtanatomischer Stellung, welche auf einer Oberfläche mit einem Radius von ungefähr 3 m verstreut lagen, gefunden (Abb. 1). Zwischen und in der Nachbarschaft der menschlichen Knochen wurden drei, durch kleine Dimensionen gekennzeichnete Herde, entdeckt. Zwei der Herde befanden sich auf der Errichtungsschichte des Hügels, während der dritte höher gelegen war, was auf eine Verwendung

[1] Die Ausgrabungen aus dem Jahre 1969 wurden mit der finanziellen Unterstützung des Museums aus Roşiori de Vede durchgeführt. Es wurde die Hälfte des ersten Hügelgrabes und ein 2 m breiter Schnitt im zweiten Hügelgrab durchgeführt. Die aus diesen Grabungen resultierenden Altertümer befinden sich im Museum von Roşiori de Vede. Die Ausgrabungen aus dem Jahre 1971 (November) wurden mit der finanziellen Unterstützung des Archäologischen Instituts aus Bukarest durchgeführt und haben zur endgültigen Ausgrabung des Hügelgrabes Nr. 2 geführt. Die Funde aus dieser Grabung sind im Archäologischen Institut in Bukarest aufbewahrt. An den Ausgrabungen aus dem Jahre 1969 wirkte eine Zeitlang auch C. Beda mit.

[2] D. Popescu, Dacia, 7—8, 1937, 1940, S. 189—202; Ders., Inv Arch, 5, 1968.

[3] D. Berciu, Em. Moscalu, SCIV, 23, 1974, S. 633—640.

und Anwesenheit an einem nach dem Anfang des Hügelbaus gelegenen Zeitpunkt, schließen läßt. Neben den menschlichen Knochen wurden auch Tierknochen (Reh, Schafe, Ziege, Ochs, Pferd)[4] gefunden. Außer den erwähnten Funden entdeckte man an der Hügelbasis zwei Metallgegenstände: das Bruchstück eines goldplattierten bronzenen Gegenstandes und das eines Messers.

Nach der Errichtung des zweiten Hügelgrabes, wurde in den Hügelmantel ein Brandgrab gegraben. Der Leichenbrand wurde direkt in der Grabgrube gelegt und mit dem Boden einer hallstattzeitlichen Schale bedeckt (Abb. 3/7). Im Verhältnis zum Hauptgrab, gehört diese sekundäre Bestattung einer späteren Hallstattstufe an. Es fehlen bislang, die für nähere zeitliche Einordnung notwendigen Angaben.

Wir bringen eine kurze Darstellung der Beigaben des Hauptgrabes. Am reichhaltigsten vertreten sind die Keramikbeigaben.

1. Großes Gefäß (Höhe 0,80 m; größter Durchmesser 1 m, mit gewölbtem Körper, engem trichterförmigen Hals und, im Verhältnis zu den Gefäßdimensionen, sehr engem Gefäßunterteil (Abb. 2/2; 5/8). Auf dem Unterteil des Körpers gibt es vier rechteckige, kreuzförmig gelegene Knubben, auf dem Oberteil vier in gleicher Entfernung gelegene konische Knöpfe. Das Gefäß ist aus feinem Ton hergestellt, die Oberfläche gut geglättet und von ziegelroter Farbe. Der obere Gefäßkörper ist mit einem, aus vier, durch winkel- oder bogenförmige Motive gekennzeichneten Kannelürenband verziert. Ein gerades aus vier parallelen Kannelüren zusammengesetztes Band schmückt den Gefäßhals.

2. Doppelgefäß, elegante Form, in besonders guter Technik hergestellt, leider, des schwachen Brandes oder Säuregehaltes des Bodens wegen, sehr schlecht erhalten. Es wurde aus feinem, gut mit Sand vermengtem Ton hergestellt. Die Oberfläche, bedeckt mit einem feinen Überzug, hat kastanienbraunen Glanz, der durch sein Aussehen an den Firnis der griechischen Gefäße erinnert. Das Gefäß setzt sich aus zwei schalenförmigen Gefäßkörpern zusammen. Diese haben einen leicht gewölbten Körper und einen nach außen gebogenen Rand. Die Verbindung der zwei Körper wurde durch die Vereinigung der Schalenränder erreicht, wobei auf der Kontaktlinie ein ringförmiger Henkel angebracht wurde. Um die Stabilität dieser Stelle zu erhöhen, wurde die Gefäßschulter durch ein, im Querschnitt ovales Band vereinigt. Der Rand der zwei Schalen ist durch eine Reihe von ovalen Eindrücken, die mit Erhebungen abwechseln, die Schulter und der ringförmige Henkel mit einer Reihe von eingedrückten konzentrischen Kreisen, geschmückt. Die so eingedrückten Verzierungen sind dann mit weißer Farbe ausgelegt worden.

3. Herdgefäß (Abb. 2/1; 5/1 a-b) hergestellt aus mit Sand vermengtem Ton. Das Gefäß selbst, besaß kegelstumpfförmige Form. In der Mitte des Gefäßes ist eine Tonplatte befestigt. Die Platte hat ein nach unten bogenförmiges Profil, wobei an jeder Seite sich zwei „Füße" befinden, die das Gefäß stützen.

Die Platte des Gefäßes, hat gegenüber den zwei Füßen, jeweils vier Löcher. Der obere Teil des Gefäßes ist mit kleinen Knöpfen und einer Reihe eingedrückter Grübchen bedeckt (Gesamtlänge des Gefäßes 0,15 m).

4. Kelch von kleinen Dimensionen (Gesamtlänge 0,05 m), aus feinem mit Sand vermengtem Ton hergestellt, und von braunrötlicher Farbe. Von oben betrachtet, hat das Gefäß eine quadratische Form. Der untersetzte Fuß ist im Inneren hohl (Abb. 3/2).

5. Schale mit untersetztem Körper, stark gewölbt, mit breitem nach außen gebogenem Rand; geglättete Oberfläche von kastanienbrauner Farbe. Auf der gewölbten Schulter befinden sich zwei schräge Kannelüren und zwei konische Knöpfe (Abb. 4/5).

6. Schale, die abgesehen von den kleineren Dimensionen, der oben angeführten ähnlich ist (Abb. 3/6).

7. Schale, deren Rand nach innen gebogen ist. Die geglättete Oberfläche ist schwarz. Auf dem äußeren Teil des Bandes befinden sich vier Vorsprünge. Sowohl im Inneren als auch auf dem äußeren Teil ist das Gefäß mit quadratförmig angeordneten Kannelüren geschmückt (Abb. 3/1 a, b, c).

[4] Al. Bolomey, siehe diesen Band.

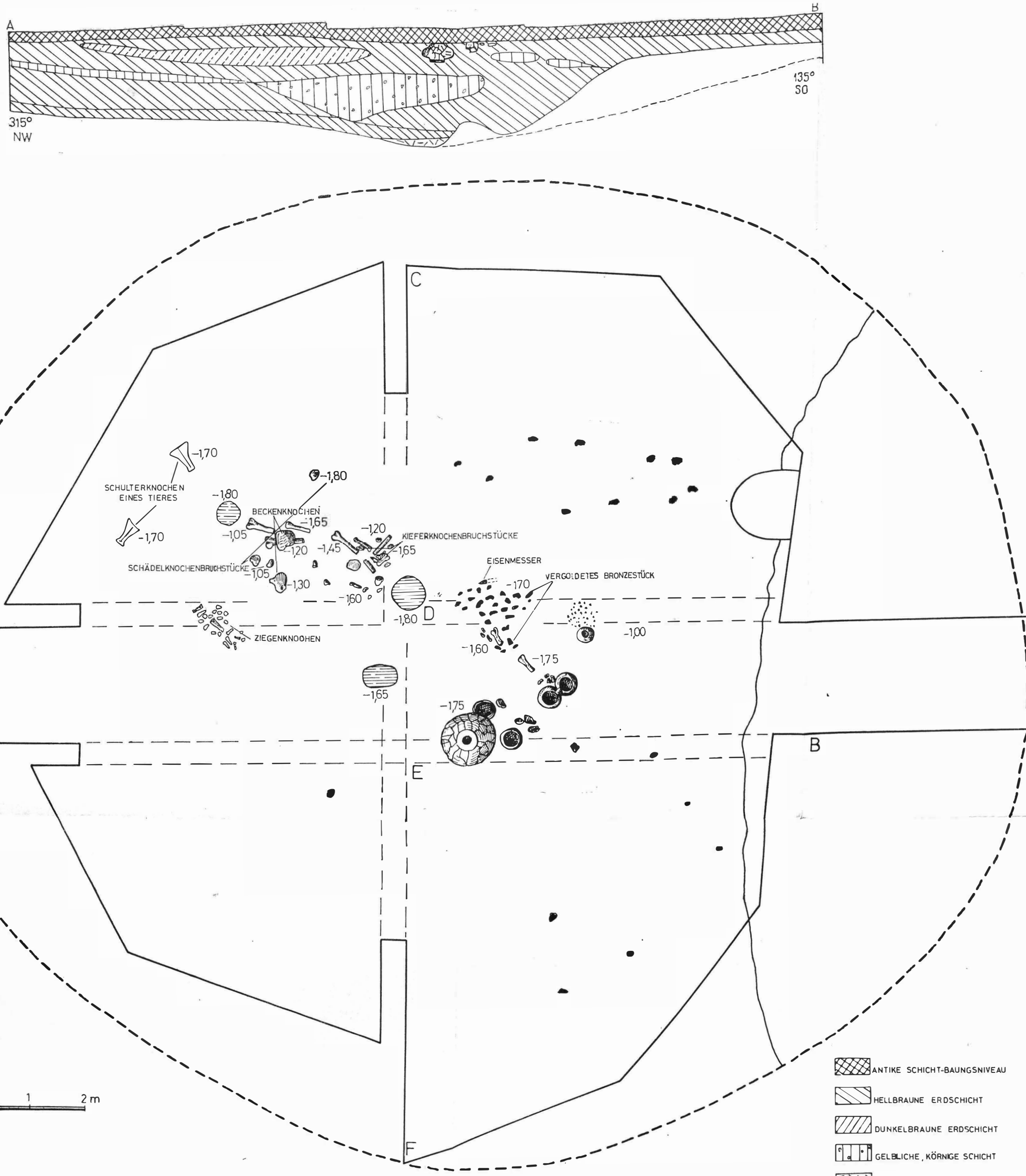


Abb. 1. Meri. Grundriß und Profil des zweiten Hügelgrabes.

8. Becken mit leicht nach innen gebogenem Profil und kleinen Vorsprüngen auf dem oberen Teil. Das Gefäß ist durch eine braune, geglättete Oberfläche gekennzeichnet (Abb. 3/5).

Von anderen drei Gefäßen, die nicht näher bestimmbar sind, stammen folgende Bruchstücke:

9. Henkel (einer Kanne?), der auf seiner Oberfläche durch senkrechte parallele Kanneluren verziert ist (Abb. 3/8; 5/7).

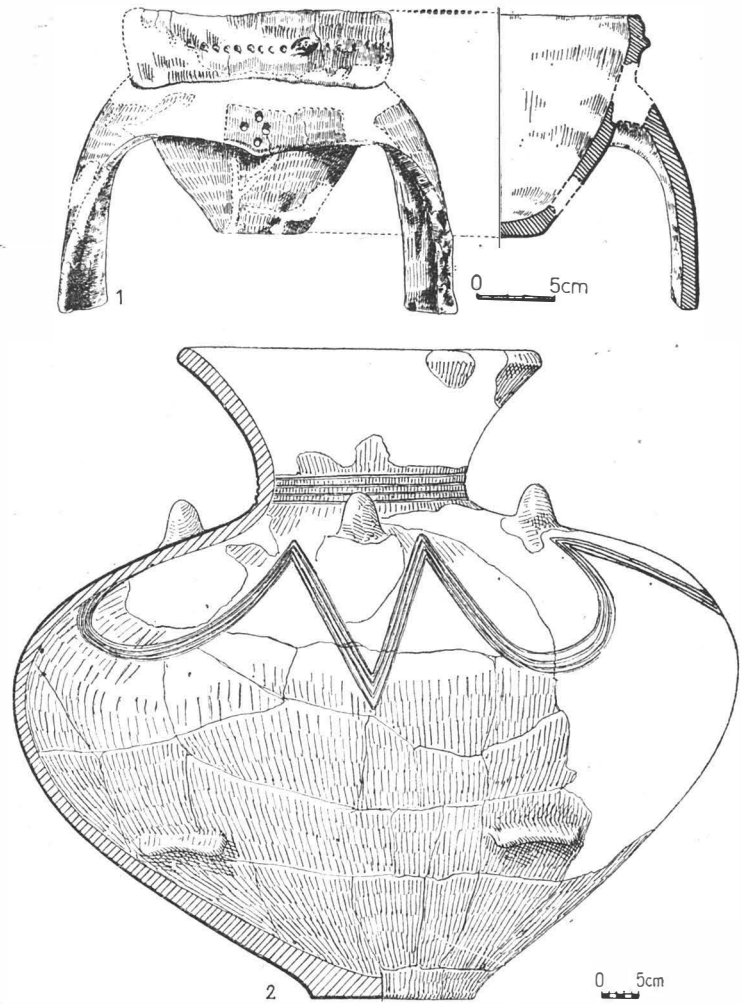


Abb. 2. Beigaben aus dem zweiten Hügelgrab.

10. Den Rand überragender Henkel (einer Tasse?) oval im Querschnitt.

11. Bruchstück eines leicht gewölbten Gefäßes (Schale?), von ziegelroter Farbe, welches mit eingeritzten Linien und zickzackförmig angeordneten Punkten verziert ist (Abb. 5/6).

* * *

Wir werden im Weiteren die kulturellen Beziehungen des vorgeführten archäologischen Materials verfolgen.

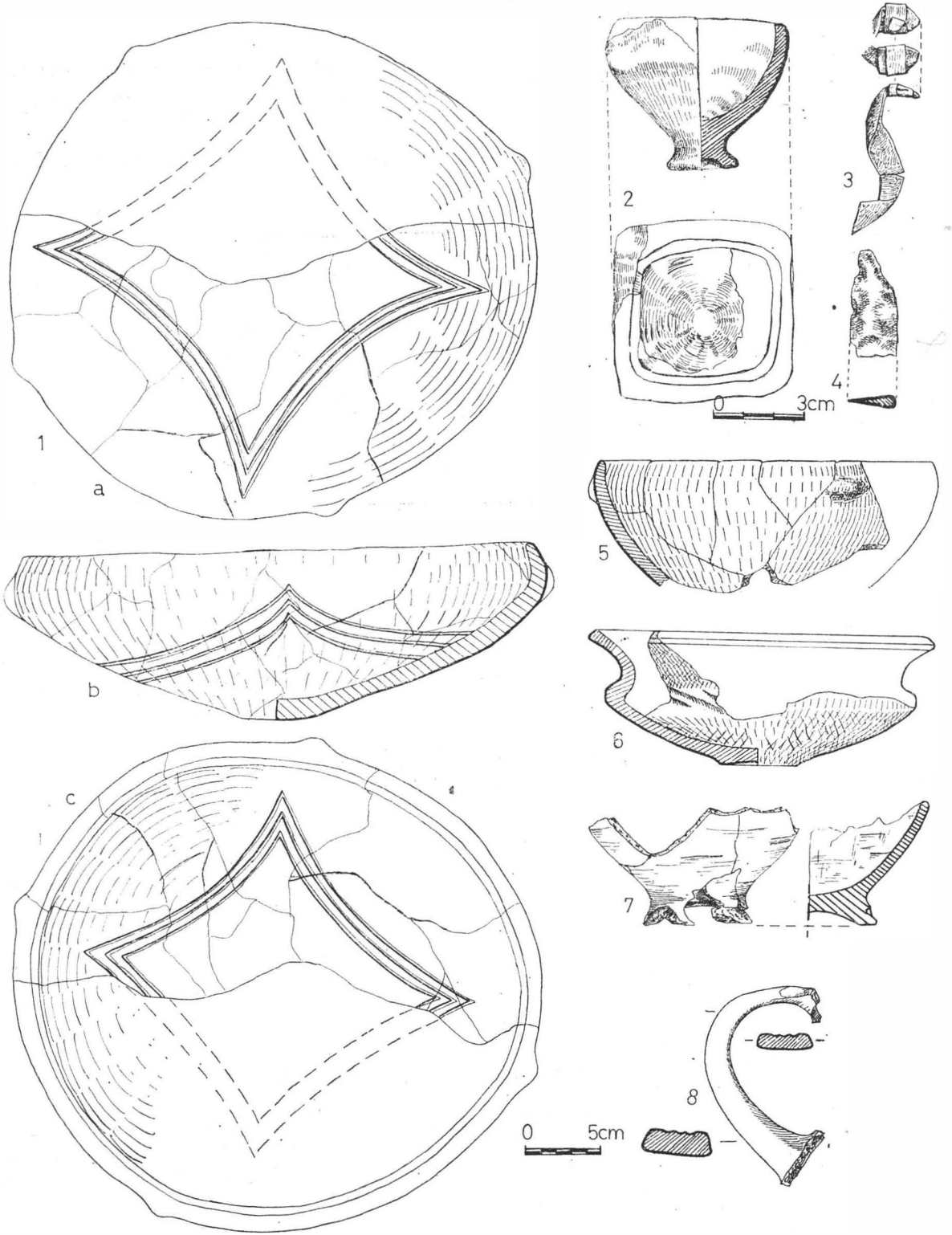


Abb. 3. Beigaben aus dem zweiten Hügelgrab (1—2, 5—8); 3 mit Goldfolie plattiertes Bronzestück; 4 eisernes Messer.

2/2

Das erste Gefäß (Abb. 3/2) nähert sich durch Form, Größe und Verzierung einem Gefäß aus Mediaş [5]. Das schraubenförmige Verzierungsmotiv ist eine Eigenart der frühhallstattzeitlichen Keramik aus Siebenbürgen und dem Banat [6].

Das Doppelgefäß Nr. 2 (Abb. 4/1—4; 5/2—4) mit bestimmten kennzeichnenden Merkmalen ist in der ersten Stufe der mittleren Bronzezeit, in der Vatina-Kultur, dann während der späten Bronzezeit in der Zuto Brdo-Gîrla Mare-Kultur, aber auch in den späten Formen der

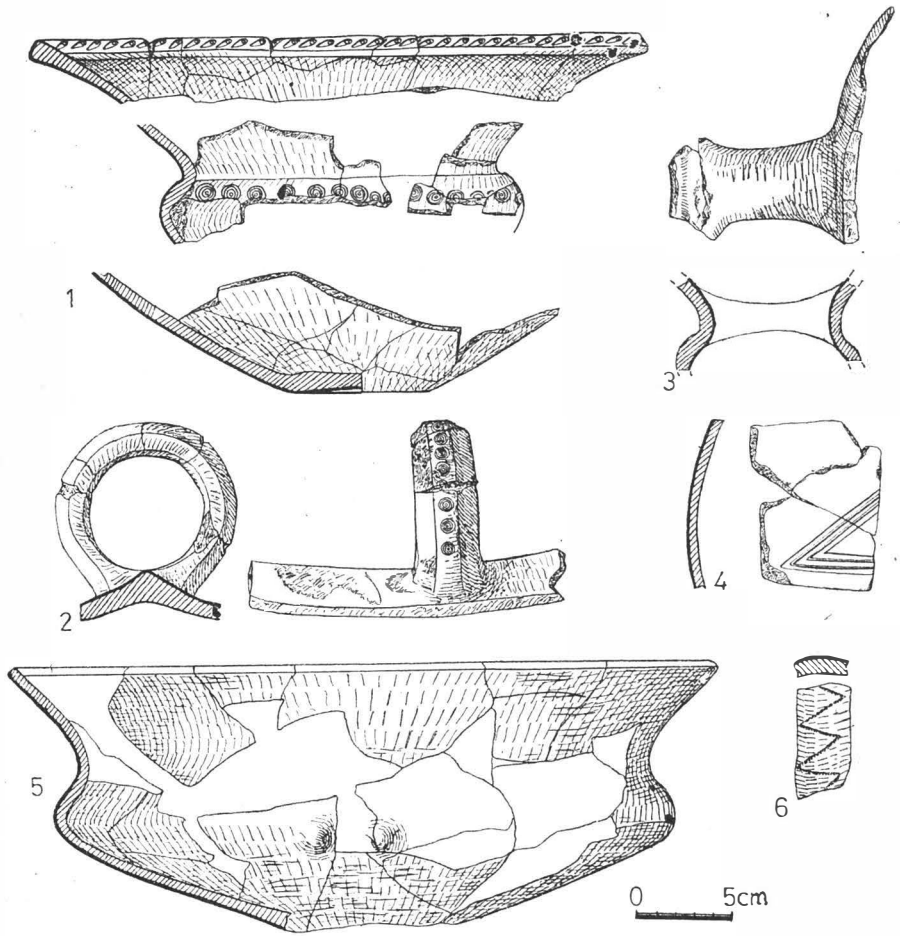


Abb. 4. Meri. Beigaben aus dem zweiten Hügelgrab.

Gîrla Mare-Kultur [7] oder in der Kulturvariante Radovanu (Spätcoslogenii), und dem, südlich des Balkangebirges entsprechenden Horizont, in der Siedlung von Rascopanitza (Region Plovdiv) [8] bekannt. Die Funde von der Insula Banului [9] und Vîrtop [10] bezeugen sein Auftreten

[5] I. Nestor, E. Zaharia, Materiale, 7, 1961, S. 173 ff, Abb. 1; E. Zaharia, Dacia, 9, 1965, S. 102, Abb. 10/1.

[6] Z. Székely, in *Actes du VII^e Congrès International des Sciences Préhistorique et Protohistorique*, Prague, 1966, S. 736, Taf. 26/2; Ders., *Aşezări din prima epocă a fierului in Transilvania*, Braşov, 1966, S. 9—11, Taf. 2/3—4; Taf. 3/3; Taf. 4/1—4; M. Rusu, in *Actes du VIII^e Congrès International des Sciences Préhistorique et Protohistorique*, Belgrad, 1973, S. 3, Abb. 1.

[7] D. Berciu, *Arheologia preistorică a Olteniei*, Craiova, 1939, S. 120, Abb. 161 und 159/2; Vl. Dumitrescu, *Necropola de incineraţie din epoca bronzului de la Cîrna*, Bucureşti, 1961, Taf. 62; Taf. 86/Nr. 372; Taf. 103/Nr. 534; Taf. 109; *The bronze age of Serbia*, Belgrad, 1972, S. 117, Abb. 178/7.

[8] P. Detev, Apulum, 7, 1, 1968, Abb. 29.

[9] S. Morintz, P. Roman, SCIV, 20, 1969, 3, S. 411.

[10] D. Berciu, *a. a. O.*, S. 198, Abb. 199/4; Ders., *Romania before Burebista*, London, 1966, S. 113, Abb. 48; Ders., *Zorile istoriei intre Carpaţi şi Dunăre*, Bukarest, 1966, Taf. 17; Ders., Dacia 5, 1961, S. 136, Abb. 20.

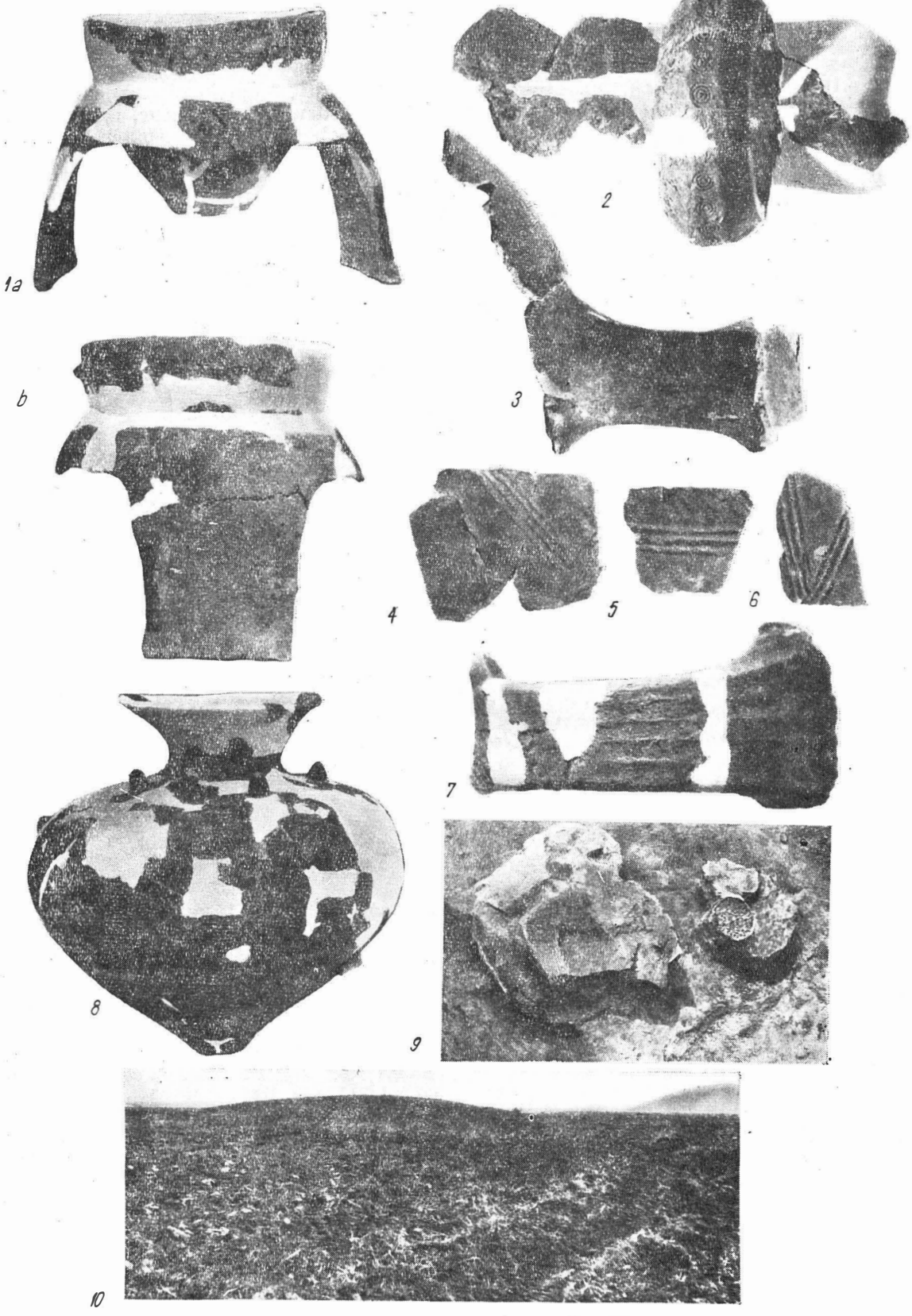


Abb. 5. Meri. Be igaben aus dem zweiten Hügelgrab.

auch in frühhallstattzeitlichen Fundverbänden. Die Verzierung mit eingedrückten konzentrischen Kreisen kommt in allen frühhallstattzeitlichen Kulturen des großen hallstattzeitlichen Kulturverbands mit gestempelter Keramik (Insula Banului, Pslnicevo[11], Babadag [12], Pietroşani [13], Căţelu Nou [14], Cozia [15], Dolni Lom [16]) vor.

Die Verzierung mit gestempelten konzentrischen Kreisen hat ihren Ursprung in der Zuto Brdo-Gîrla Mare-Kultur.

Das Herdgefäß Nr. 3 (Abb. 2/1 ; 5/1 a, b) erscheint in der Zuto Brdo-Gîrla Mare [17] und in der Verbicioara-Kultur [18] aus Oltenien, sowie auch in der späten Coslogeni-Stufe von Radovanu (Muntenien), wobei es bis jetzt nicht zu bestimmen ist, zu welcher dieser Phasen es genau gehört. Das Herdgefäß erscheint auch in der dritten Phase der Otomani-Kultur, die in die späte Bronzezeit (Reinecke D) eingegliedert werden kann [19], sowie auch in den Siedlungen derselben Kultur in Ungarn (Füzesabony)[20]. In Tószeg erscheint die Füzesabony-Kultur in der C-Stufe der mittleren, aber auch am Anfang der späten Bronzezeit [21]. Aus Ungarn sind noch Herdgefäße aus Fözödeny [22] und ein anderes Exemplar bei Fr. Tompa [23] bekannt. Herdgefäße gibt es auch in der Suciu de Sus-Kultur in der Siedlung von Culciu Mare [24], eine Kultur, die von A. Moszolicz in die C-D-Stufe der Bronzezeit, von N. Kalicz in die Hallstatt-A-Phase eingegliedert wurde. Das Gefäß erscheint in der Otomani-Kultur aus der Slowakei un in Mazedonien [25], und auch in der Zagyvapálfalva-Gruppe der Piliny-Kultur [26].

Wie ersichtlich, erscheint das Herdgefäß in den archäologischen Kulturen der mittleren und späten Bronzezeit : Zuto Brdo-Gîrla Mare und Verbicioara in Oltenien, Coslogeni in Muntenien, Füzesabony im Nordwesten Rumäniens, Ungarn und der Slowakei, Suciu de Sus und Piliny im Westen Rumäniens und Ungarn, also Kulturen, die teilweise vor der Entstehung der hallstattzeitlichen Kulturen enden, teilweise mit diesen parallel verlaufen.

Das Herdgefäß ist eine spezifische Form der oben angeführten Kulturen der mittleren und späten Bronzezeit, ist aber auch von den Trägern der hallstattzeitlichen Kulturen übernommen worden, wie die Herdgefäße aus den Hügelgräbern von Meri (Kr. Teleorman), Vîrtop (Kr. Dolj)[27] und der Insula Banului (Kr. Mehedinţi)[28], zeigen.

Die Herdgefäße aus dem frühhallstattlichen Verband von Meri und Vîrtop-Plopşor können, trotz ihrer typologischen Verwandschaft mit den Gefäßen aus der Otomani-, Füzesabony-, Piliny-, Suciu de Sus-Kultur und der Ähnlichkeit mit dem Gefäß von Fözödeny, als Übernahme aus den Zuto Brdo-Gîrla Mare- und Verbicioara-Kultur betrachtet werden.

Zur Zeit ist es noch schwierig, das Ursprungsgebiet dieses Gefäßes zu bestimmen. D. Berciu meint, es sei eine südliche Form [29], aber das Gefäß aus Mazedonien [30], wurde in das 11. Jh.v.u.Z. eingegliedert, was zu bedeuten hat, daß dieses Gefäß zeitgleich mit den frühhallstattzeitlichen

[11] S. Morintz, P. Roman, SCIV, 20, 1969, 3, 8.

[12] S. Morintz, Dacia, N.S., 8, 1964 ; Abb. 2/1 ; 7/2 ; 5/7 ; 10 ; 6/2, 3, 11, 13

[13] Em. Moscalu, C. Beda, C. Manda, Materiale, 11 (im Druck).

[14] V. Leahu, Cercetări arheologice în Bucureşti, 1, 1963, S. 27, Abb. 12/1.

[15] A. László, ArhMold, 7, 1972, S. 212—214, Abb. 7/3, 17—19 ; Abb. 8 ; Abb. 9/1—6 ; Abb. 10 ; Abb. 11/3—10.

[16] V. Mikov, IzvestijaSofia, 1932—33, 7, S. 366, Abb. 117.

[17] D. Berciu. *a.a.O.*, S. 120, Abb. 137/7 ; D. Berciu, E. Comşa, Materiale, 2, 1954, S. 303, Abb. 38.

[18] SCIV, 3, 1952, S. 151 ; D. Berciu, Dacia, N.S., 5, 1961, S. 143, Abb. 6 ; Ders., Recueil du Musée National 4, 1964, Belgrad, S. 45, Abb. 3 ; Ders., SCIV, 12, 1961, 2, S. 233.

[19] I. Ordentlich, *Cultura Otomani*, Referat auf dem Kolloquium über Fragen vom Ende der Bronze- und Anfang der Eisenzeit in Rumänien, Bukarest, Dezember 1973.

[20] Ausgestellt im Nemzeti Museum Budapest.

[21] I. Banner, I. Bóna, L. Márton, ActaArchHung, 10, 1—2, S. 128 u. 133 ; siehe auch A. Mozolics, ActaArchHung, 1952, 1—3, S. 65, Abb. 3 ; Ders., ActaArchHung, 8, 1957, 1—4, S. 10 ; I. Bóna, ActaArchHung, 9, 1958, 1—4, S. 233 ; Vl. Milojcić, in *Actes du Congrès Zürich 1950*, Zürich 1953 ; K. Horedt, StCom Sibiu 1957, 13, S. 142.

[22] Ausgestellt im Nemzeti Museum Budapest.

[23] Fr. Tompa, *25 Jahre Urgeschichtsforschung in Ungarn*, 1912—1936, BerRGK, 24./25., 1934/1935, Taf. 47/8—11.

[24] T. Bader, *Noi contribuţii la cronologia culturii Suciul de Sus*, Kolloquium über Fragen vom Ende der Bronze- und Anfang der Eisenzeit in Rumänien, Bukarest, Dezember 1973.

[25] D. Berciu, Dacia, 5, 1961, S. 144—145 mit Literaturhinweisen.

[26] T. Kemenczei, ActaArchHung, 19, 1967, 19, Abb. 17/3.

[27] Siehe Anmerkung 10.

[28] Siehe Anmerkung 11.

[29] D. Berciu, SCIV, 12, 1967, 2, S. 233 ; Ders., Dacia, 5, 1961, S. 144—145.

[30] Ders., Anmerkung 4 ; A. Mozolicz, ActaArchHung, 8, 1958, S. 154 : Anmerkung 154.

Gefäßen aus dem Süden Rumäniens (Zuto Brdo-, Gîrla Mare-, Verbicioara- und Coslogeni-Kultur) ist.

Wegen seiner weiträumigen Verbreitung in so verschiedenen Kulturverbänden dürfte es, wenn seine Typologie und Chronologie genau festgesetzt ist, eine große Bedeutung für die Festlegung von zeitlichen Querverbindungen zwischen diesen Kulturverbänden haben.

Die zwei Schüsseln, Nr. 5 und 6, mit untersetztem gewölbtem Körper und breitem Rand, stellen eine Form dar, welche an der unteren Donau in der Gîrla Mare-Kultur vertreten ist. In der Frühhallstattzeit ist aber diese Form selten vertreten. Wir kennen ähnliche Exemplare nur von Balta Verde (Kr. Mehedinţi) [31], Reci und Porumbeni (Kr. Covasna)[32]. Die besten Parallelen finden wir aber in dem Fundverband von Bukarest, Stadtviertel Cătelu Nou [33], wo ähnliche Schalen in Verbindung mit Gefäßen die mit konzentrischen Kreisen verziert sind, auftreten. Schon von Anfang an gelangte man hier zur Feststellung bis dahin unbekannte frühhallstattzeitliche Materialen entdeckt zu haben. Zwischen dem Fundverband von Meri und Cătelu Nou, gibt es eine ganze Reihe von Ähnlichkeiten, die auf einen, in seinen großen Zügen charakterisierbaren, frühhallstattzeitlichen Horizont hinweisen.

Diese Schalenform kann als die Vorform der Schalen vom gleichen Typus aus der Basarabi-Kultur, betrachtet werden.

Das Fehlen solcher Schalen in der Babadag-Kultur führt zur Schlußfolgerung, daß die Basarabi-Kultur an der Entstehung der Babadag-Kultur nicht beteiligt war [34]. Außerdem kann die Basarabi-Kultur nur mit der dritten Stufe der Babadag-Kultur, also ihrer Endstufe [35], zeitlich gleichgesetzt werden.

Die Schüssel Nr. 7 (Abb. 3/1 a.b.c), mit nach innen gebogenem Rand, sowohl innen als auch außen mit Kannelüren verziert, stellt die am häufigsten vorkommende Schalenform in den hallstattzeitlichen Kulturen Mittel- und Südosteuropas dar. Die Verzierung ist aber für die Frühhallstattzeit aus dem Raum zwischen der mittleren Donau und dem Karpatenbogen kennzeichnend. Sie hat eine gute Parallele in einer ähnlichen Schale aus ziegelroter Farbe aus Bîrseşti (Kr. Vîlcea) [36].

Das Becken Nr. 8 (Abb. 3/5) ist durch sein hohes Profil, zum Unterschied der so oft während der Hallstattzeit angetroffenen Schalen, eine Form, die für die Frühhallstattzeit kennzeichnend ist.

Sehr wichtig scheint der Becher Nr. 4 (Abb. 3/2) zu sein. Es ist eine Form, die am Ende der Bronzezeit sehr häufig in Oltenien anzutreffen ist, wo sie für die Gîrla Mare-Kultur kennzeichnend ist [37].

Sie dringt auch in die Verbicioara-Kultur ein, wie das von den Gafäßen von Işalniţa (Kr. Dolj) veranschaulicht wird [38]. Es wurde festgestellt, daß die Gefäße von Işalniţa der letzten Phase (V) der Verbicioara-Kultur angehören, die eigentlich eine späte Vermischung der Gîrla-Mare- und Verbicioara-Kultur darstellt [39]. Es ist richtig, daß keine Keramikform der Verbicioara-Kultur sich in die Hallstattkeramik weiter entwickelt hat. Das Gefäß mit vier Ecken ist eine Form, welche von den Trägern der Frühhallstattzeit-Kultur vom Meri-Typus übernommen wurde. Wir müssen, unter diesen Umständen annehmen, daß Leute der letzten Phase der Gîrla Mare-Kultur, als sie zu einer Kulturstufe übergingen, auch ältere Formen und Verzierungen bewahrt hatten.

Bislang wußten wir ziemlich wenig über die Bestattungssitten der frühhallstattzeitlichen Stämme an der unteren Donau. Im Jahre 1923 wurde in Balta Verde ein Flachbrandgräberfeld untersucht, wobei man 21 Gräber entdeckte. Die Urnen waren kegelstumpfförmig, auf den

[31] D. Berciu, E. Comşa, Materiale, 2, 1954, Abb. 96/4.

[32] Z. Székely, *Aşezări din prima virstă a fierului...*, Taf. 3/7; Taf. 6/11.

[33] V. Leahu, *a.a.O.*, S. 27, Abb. 12/2.

[34] E. Zaharia, S. Morintz, SCIV, 16, 1965, 3, S. 456.

[35] S. Morintz, Dacia, 8, 1964, S. 117; Ders., Peuce, 2, 1971, S. 24.

[36] Gh. I. Petre, Materiale, 9, 1970, S. 474, Abb. 5/1 a,b.

[37] D. Berciu, *Arheologia preistorică a Olteniei*, Craiova 1939, S. 116, Abb. 136/4,8; Abb. 148—150; Abb. 137/6; Abb. 157; D. Berciu, E. Comşa, Materiale, 2, 1954, Abb. 16/2; Abb. 23/3; Abb. 34/1—2; Vl. Dumitrescu, *a.a.O.*, Taf. 45; Taf. 66; Taf. 68; Taf. 69; Taf. 71; Taf. 80; Taf. 93; Taf. 94; Taf. 101; Taf. 102; Taf. 105.

[38] Gh. Popilian, in *Actes du VII^e Congrès...*, Prag, 1966, S. 733—735.

[39] S. Morintz, Vortrag im Archäologischen Institut aus Bukarest, Juni 1975.

Schultern waren Zapfen angebracht und mit gewundenen Ornamenten verziert. Unter den Urnen fand man auch Schüsseln mit ausladendem Rand und gedrehten Verzierungsmotiven[40]. Die einzige Ähnlichkeit zwischen dem Hügelgrab von Meri und dem Gräberfeld von Balta Verde, das offensichtlich einer anderen Kulturgrupe angehört, besteht nur für die Schale mit ausladendem Rand. Im Jahre 1931 wurden zwischen den Dörferm Vîrtop und Plopşor (Kr. Dolj) einige Hügelgräber aus derselben Zeit ausgegraben. Die Hügel hatten einen Mantel aus Flußsteinen, über die eine Erdschichte gehäuft war. Unter der Steinschichte wurden mehrere Gefäße und dazwischen Leichenbrand gefunden. Die ausgezeichnet gearbeitete Keramik besitzt folgende Formen : kegelstumpfförmige Urnen, Doppelgefäße, Herdgefäß, Fußgefäß, innen mit gewindelförmigen Verzierungsmotiven. Die Gefäße haben eine geglättete Oberfläche und eine kastanienbraune Farbe[41]. Das Grab von Meri und die Gräber von Vîrtop-Plopşor haben eine ganze Reihe gemeinsamer Merkmale, von denen wir folgende erwähnen : das Hügelgrab, das Doppel- und das Herdgefäß. Flachbrandgräber aus dem Banat (Bobda, Neräu) und aus dem Südosten Siebenbürgens (Reci) sind bekannt. Im Nordwesten Siebenbürgens wurden bei Läpuş, Hügelbrandgräber mit Gáva-Keramik entdeckt. Dort konnte festgestellt werden, daß die Gávagräber einer Völkerschaft angehört haben, die in der unmittelbar vorhergehenden Zeitstufe die gleichen Grabsitten besaß, aber Suciu de Sus-Keramik benützte.

Schlußfolgernd kann man sagen, daß die Fundzusammenhänge des Grabes von Meri sich durch gewisse Merkmale als ein besonderer Kulturkomplex offenbaren. Eine Erklärung kann darin liegen, daß von der großen Zahl der Hügelgräber aus dem Süden Rumäniens nur sehr wenige erforscht wurden.

Die Beigaben des Hügelgrabes von Meri sprechen für ihre chronologische Eingliederung in die frühe Hallstattzeit, vielleicht Hallstatt A, und spiegeln gleichzeitig eine frühhallstattzeitliche Kulturentwicklung wider, die offensichtlich auf Grund der Gîrla Mare-Kultur entstand[42]. Die Behauptung wird durch die Technik der Keramik im allgemeinen, sowie durch die Form einiger Gefäße im einzelnen bestätigt. Wenn die für die Bronzezeit charakteristischen Gefäße aus Meri ihre chronologische Eingliederung in Frage stellen würden, so ist diese doch durch die Anwesenheit des Eisenmessers gesichert[43].

Für die Frage des Ursprungs des Befundes von Meri muß in erster Linie darauf hingewiesen werden, daß in dem betreffenden Raum, in der mittleren und späten Bronzezeit sich die Tei-Kultur entwickelte[44]. Andererseits widerspiegeln die wenigen frühhallstattzeitlichen Entdeckungen aus Muntenien nicht eine lokale, sondern eine westliche jenseits des Eisernen Tors oder eine nördliche Herkunft aus Siebenbürgen.

In dem balkanisch-karpatischen Raum lassen sich während der Frühhallstattzeit zwei große Kulturverbände unterscheiden :

1. Der Verband der kannelierten Keramik, durch die Susani-, Gáva-, Reci- und Mediaş-Kultur vertreten. Die Mediaş-Kultur hat sich dann aus dem Südosten Siebenbürgens über die Karpaten bis zum Dnjestr erstreckt, wobei sie südlich der Karpaten, in Muntenien, nur dürftig belegt ist.

2. Der Verband der Keramik mit eingestempelter Verzierung durch die Insula Banului-, Psenicevo-, Babadag- und Cozia-Kultur vertreten, hat sich auch südlich des Balkangebirges erstreckt und zu einem gewissen Zeitpunkt auch den südlichen und zentralen Teil der Moldau umfaßt.

Das zwischen den zwei Kulturverbänden Olteniens und Munteniens liegende Gebiet ist während der frühen Hallstattzeit weniger bekannt.

Die Funde vom Meri-Typus sind sowohl mit der Vîrtop-Gruppe, als auch mit der Insula Banului-Gruppe verwandt, die sich beide auf derselben Zuto Brdo-Gîrla Mare-

[40] D. Berciu, E. Comşa, Materiale, 2, 1956, S. 307—320.

[41] Siehe Anmerkung 10.

[42] Der Anteil der Gîrla Mare-Kultur ist von D. Berciu, *Zorile...*, S. 207 unterstrichen worden ; S. Morintz, in *Actes du VII^e Congrès...*, Prag, 1966, S. 730 ; S. Morintz, P. Roman, *a.a.O.*, S. 421.

[43] V. Leahu, SCIV, 24, 1973, 3, S. 477—484 ; M. Rusu, in *In memoriam Constantini Daicoviciu*, Cluj, 1974, S. 349—360 mit der dazugehörenden Literatur ; A. László, SCIVA, 26, 1973, 1, S. 17—39 mit der dazugehörenden Literatur.

[44] V. Leahu, *Cultura Tei*, Bukarest, 1966.

Grundlage, durch die Übernahme der eingedrückten Verzierung und der weißen Inkrustierungstechnik, entwickelt haben.

Sowohl in Meri als auch auf der Insula Banului erscheint die für die frühe Hallstattzeit kennzeichnende ziegelrote Keramik zusammen mit der für die ganze Hallstattzeit dann so charakteristische schwarze Keramik. Die Technik der roten Brandfarbe ist eine Eigenart der Piliny-[45] und Gáva-Kultur [46]. Die Keramik von der Insula Banului ist unter anderem auch mit S-Motiven geschmückt, was auf ihre Beteiligung an der Gestaltung der Basarabi-Kultur hinweist [47]. Andererseits bildet diese auch einen Hinweis für die spätere Datierung der Insula Banului-Gruppe vielleicht in Hallstatt B. In Meri fehlt das S-Motiv, auf der Insula Banului die Verzierung mit konzentrischen Kreisen und die ziegelrote Keramik, was auf eine frühere Datierung von Meri im Vergleich zur Insula Banului deutet, doch sind beide Erscheinungen noch ungenügend erforscht. Die Abwesenheit der Gefäße mit vier Ecken auf der Insula Banului kann als ein wichtiger Beweis für die chronologische Differenzierung oder ihre unterschiedlichen Ursprungsgebiete betrachtet werden.

Nach unseren jetzigen Kenntnissen, überschreitet die Meri-Gruppe nicht den zentralen Teil Munteniens, da im Osten dieses Gebietes, in der Moldau und in der Dobrudscha Gräber dieses Typus nicht mehr erschienen sind und die Babadag-Kultur sich auf einer anderen kulturellen Basis entwickelt hat [48].

Durch die Fortdauer des Herdgefäßes, des Gefäßes mit vier Ecken und der eingedrückten Verzierung mit konzentrischen Kreisen, veranschaulichen die Funde von Meri die Entwicklung der Träger der Gîrla Mare-Kultur zur Hallstattzeit, eine Entwicklung die an Ort und Stelle durch die Assimilierung der spätbronzezeitlichen Stämme, stattgefunden hat. Dieser Umstand läßt die Frage der ägäischen Völkerwanderung auch in einem neuen Licht erscheinen. Ausgehend von unseren Ergebnissen kann dieses Ereignis nicht mehr ausschließlich als eine nach Süden, und zwar nach Griechenland, gerichtete Bewegung der Träger der Gîrla Mare-Kultur betrachtet werden, da, wie es jetzt ersichtlich zu sein scheint, auch eine lokale Entwicklung zur Hallstattzeit angenommen werden muß [49].

Die genetische Verbindung zwischen der Gîrla Mare-Kultur und der Meri-Gruppe zeigt, daß diese Gruppe sich irgendwo im Süden Olteniens gebildet hat und dann von hier gegen den Westen Munteniens gewandert ist.

[45] T. Kemenczei, *a.a.O.*, S. 269–280.

[46] K. Horedt, *Aşezarea fortificată din perioada tîrzie a bronzului de la Sighetul Marmaţiei*, Baia Mare, 1966, S. 16; A. László, SCIV, 24, 1973, 3, S. 598.

[47] S. Morintz, P. Roman, *a.a.O.*, S. 420.

[48] S. Morintz, SCIV, 3, 1970, S. 412–413; Ders., Peuce, 2, 1971, S. 22; N. Harţuchi, Pontica, 5, 1972, S. 61–70.

[49] V. Milojčić, AA., 1948–1950, S. 12–36.

Inventory of the Animal Bones from an Early Iron Age Grave

ALEXANDRA BOLOMEY

Bucarest

The discovery and excavation by E. Moscalu of the grave at Meri [1] (commune of Vedea, Teleorman district) have given the first glimpse of animal offerings in the Romanian Plain in the early Hallstatt period (Hallstatt A).

The almost complete skeleton of a *roe-deer* was found. The few small bones which are missing (mostly carpal and tarsal bones and phalanges) have certainly not been recovered. All the bones have a dark yellow-brownish colour. The better preserved right mandible contains decidual teeth plus M_1 just erupting, indicating that the animal was killed at the age of about 5 months. The distal epiphyses of the radius and of the metapodials are unfused.

Since young roe-deer are born in May, the time of killing would be late autumn (October).

Ovicaprids are represented by three specimens: a fragment of right maxillary with D^4-M^1, an isolated left D^4 and an isolated left M^3. The first two specimens probably belonged to the same skull. The animal was sacrificed when it was about 6 months old. On the other hand, M^3 displays advanced wear, thus proving the presence of an adult individual as well.

Three *cattle* bones have also been recovered: a maxillary fragment with M^1 and erupting M^2, indicative of a 16—17 month-old animal; a right and a left scapula. The measurements of the two shoulder-blades are slightly different demonstrating that they come from two animals; the smaller one may have belonged to the same animal as the teeth.

There is a single *horse* fragment (proximal right femur). The break is fresh, which leaves a question mark regarding the extent of the missing part.

Both cattle and horse bones are light yellow, almost white, as if they were much fresher than the roe-deer's. Since it is obvious that the roe-deer's body was deposited in the grave as such, and that the soft parts rotted there, the lighter colour of the cattle and horse bones must be attributed to the fact that they are leavings of the funeral meal, i.e. cooked before being buried.

For later periods there is evidence of the selection of one animal species to be buried with the human corpse or with its calcinated remains. It was the horse with the Scythians, Thracians and other populations. One (Peretu, Zimnicea[2]) or more horses (tumuli XX, XVII, XIX and XII at Histria[3], Agighiol[4]) were placed in the grave either intact (Agighiol, Zimnicea) or represented only by the skull and extremities of the legs (Peretu, Zimnicea). Thus the ritual became more strictly selective as regards both the species and the parts of the body.

Analyses of animal bones from 4th century A. D. cemeteries have suggested the hypothesis that the sacrificed animals, which formed the main burial offerings, were precisely those which had played the most important role in the economy of the human community involved.[5]

It seems that during the early Iron Age animal offerings were still made at random.

[1] See E. Moscalu in the same volume.

[2] S. Haimovici, AŞUIaşi, 17, 1971, p. 169—185.

[3] *Histria* II, Bucureşti, 1966, p. 145 — 159 and 385—396.

[4] Al. Bolomey, SCA, 5, 1968, 1, p. 27—31.

[5] Al. Bolomey, SCA, 4, 1967, 1, p. 25—35.

Über den Ursprung und die Entwicklung der frühhallstattzeitlichen Kulturen in der Moldau

A. LÁSZLÓ

Iassy

Dank der archäologischen Untersuchungen, besonders aus dem letzten Vierteljahrhundert [1], wurden auf dem Gebiet der Moldau über hundert Fundstellen aus der Hallstattzeit A—B ermittelt (Abb. 1) [2]. Diese Entdeckungen gehören den beiden großen *Kulturkreisen* des Karpaten-Donau-Balkanraumes an, welche vor allem durch ihre kannelierte, bzw. eingestempelte Keramik charakterisiert sind. Den bis jetzt bekannten *Siedlungen* fehlen künstliche Befestigungsanlagen.In diesen Siedlungen wurden Grabenhütten (Cozia [3], Găniceşti [4]) und Oberflächenbauten (Andrieşeni [5], Corlăteni [6], Grăniceşti, Prăjeşti [7], Truşeşti [8]) entdeckt. Alle *Gräberfelder* oder Einzelgräber, die bis jetzt zum Vorschein kamen (Cucorăni [9], Trifeşti [10]) gehören der Kultur mit kannelierter Keramik an. Als Grabritus war die Brandbestattung üblich, wobei die Asche in mit Deckeln bedeckten Urnen niedergelegt wurde [11]. Die *bronzenen Hortfunde* sind recht selten und gehören zu den Stufen B. D oder Ha A_1 (Ilişeni, Doljeşti [12]), Ha A_2 oder B_1 (Rafaila [13]) und Ha B_2 oder B_3 (Bîrlad)[14].

[1] Vgl. N. Zaharia, M. Petrescu-Dîmboviţa und Em. Zaharia, *Aşezări din Moldova de la paleolitic pînă în secolul al XVIII-lea*, Bucureşti, 1970 (weiterhin als *Aşezări* angeführt), S. 11—16.

[2] Die Liste der Orte mit frühhallstattzeitlichen Funden aus der Moldau (die Numerierung entspricht der von Abb. 1): 1 Albeşti, 2 Andrieşeni, 3 Băiceni, 4 Bălteni, 5 Bălţaţi, 6 Belceşti, 7 Bîrlad, 8 Birleşti, 9 Bîrzeşti, 10 Bogonos, 11 Botoşana, 12 Boţeşti, 13 Brad, 14 Buhăeni, 15 Ciurea, 16 Cirniceni, 17 Coada Stîncii, 18 Cogeasca, 19 Corlăteni, 20 Cotnari, 21 Cotu Morii, 22 Cozia, 23 Crivești, 24 Cucorăni, 25 Dăneşti, 26 Dodeşti, 27 Doljeşti, 28 Dorobanţ, 29 Dumbrava (Kr. Iaşi), 30 Dumbrava (Kr. Suceava), 31 Eşanca, 32 Focuri, 33 Ghermăneşti, 34 Grăniceşti, 35 Hălceni, 36 Hănţeşti, 37 Holboca, 38 Horpaz, 39 Iacobeni, 40 Iaşi, 41 Ilişeni, 42 Ilişeşti, 43 Leţcani, 44 Lichitişeni, 45 Liteni, 46 Liveni, 47 Matei eni, 48 Mihail Kogălniceanu, 49 Munteni, 50 Olteneşti, 51 Păuşeşti, 52 Perieni, 53 Pilmeşti, 54 Pocreaca, 55 Podu Iloaici, 56 Pogleţ, 57 Pogorăşti, 58 Prăjeşti, 59 Proselnici, 60 Rafaila, 61 Răuseni, 62 Războieni, 63 Ripceni, 64 Rîşca, 65 Rusenii Noi, 66 Siliştea Nouă, 67 Siret, 68 Slobozia Hăneşti, 69 Stinceşti, 70 Stoicani, 71 Şcheia, 72 Tăcuta, 73 Tăuteşti, 74 Traian, 75 Trifeşti, 76 Truşeşti, 77 Tigănaşi, 78 Valea Lupului (Kr. Iaşi), 79 Valea Lupului (Kr. Vaslui), 80 Văleni, 81 Volovăţ, 82 Vornicenii Mici, 83 Zahareşti, 84 Zăpodeni.

[3] A. László, ArhMold, 7, 1972, S. 207—223.

[4] Unveröffentlichte Ausgrabungen A. László, 1972—1974.

[5] A. C. Florescu, Materiale, 5, 1959, S. 329.

[6] I. Nestor, SCIV, 3, 1952, S. 91.

[7] C. Buzdugan, Carpica, 2, 1969, S. 83—84.

[8] A. C. Florescu, Materiale, 3, 1957, S. 209.

[9] S. Teodor, ArhMold, 8, 1974, S. 122—124.

[10] I. Ioniţă, Materiale, 8, 1962, S. 733—734, Abb. 2—3; 7/1.

[11] Bei den Gräberfeldern oder Gräbern mit *Körperbestattung*, wie jene von Holboca (Vl. Zirra, SCIV, 3, 1952, S. 94—111, Abb. 12) und Trifeşti (I. Ioniţă, *a. a. O.*, S. 735—736, Abb. 4) die der Frühhallstattzeit zugeteilt werden, müssen noch weitere Untersuchungen diese Zuschreibung bestätigen. Das Gräberfeld mit Kösperbestattung von Stoicani, kürzlich in das 8. Jh. v. u. Z. datiert (M. Petrescu-Dîmboviţa und M. Dinu, SCIVA 25, 1974, 1, S. 87—91, 95—96), gehört schon an das Ende der Frühhallstattzeit oder eher in die mittlere Hallstattperiode. Es scheint aber, daß das Gräberfeld mit Körperbestattung aus Folteşti dem Anfang der Eisenzeit zuzuweisen ist, der Periode, die der Phase Babadag II vorangeht (unveröffentlichte Ausgrabungen von M. Petrescu-Dîmboviţa, M. Dinu und A. László).

[12] Gr. Foit, ArhMold, 2—3, 1964, S. 461 ff; I. Teşliban, SCŞ Iaşi, 8, 1957, 1, S. 221 ff; M. Petrescu-Dîmboviţa, in *Actes du 8e Congr. Int. Beograd*, 1, 1971, S. 180.

[13] V. Pârvan, *Getica*, S. 390, Taf. 19/2; M. Petrescu-Dîmboviţa, in *Actes du 8e Congr. Int. Beograd*, 1, 1971, S. 180; Ders., *Depozitele de bronzuri pe teritoriul României* (in Druck).

[14] M. Petrescu-Dîmboviţa, in *Actes du 8e Congr. Int. Beograd*, 1, 1971, S. 181.

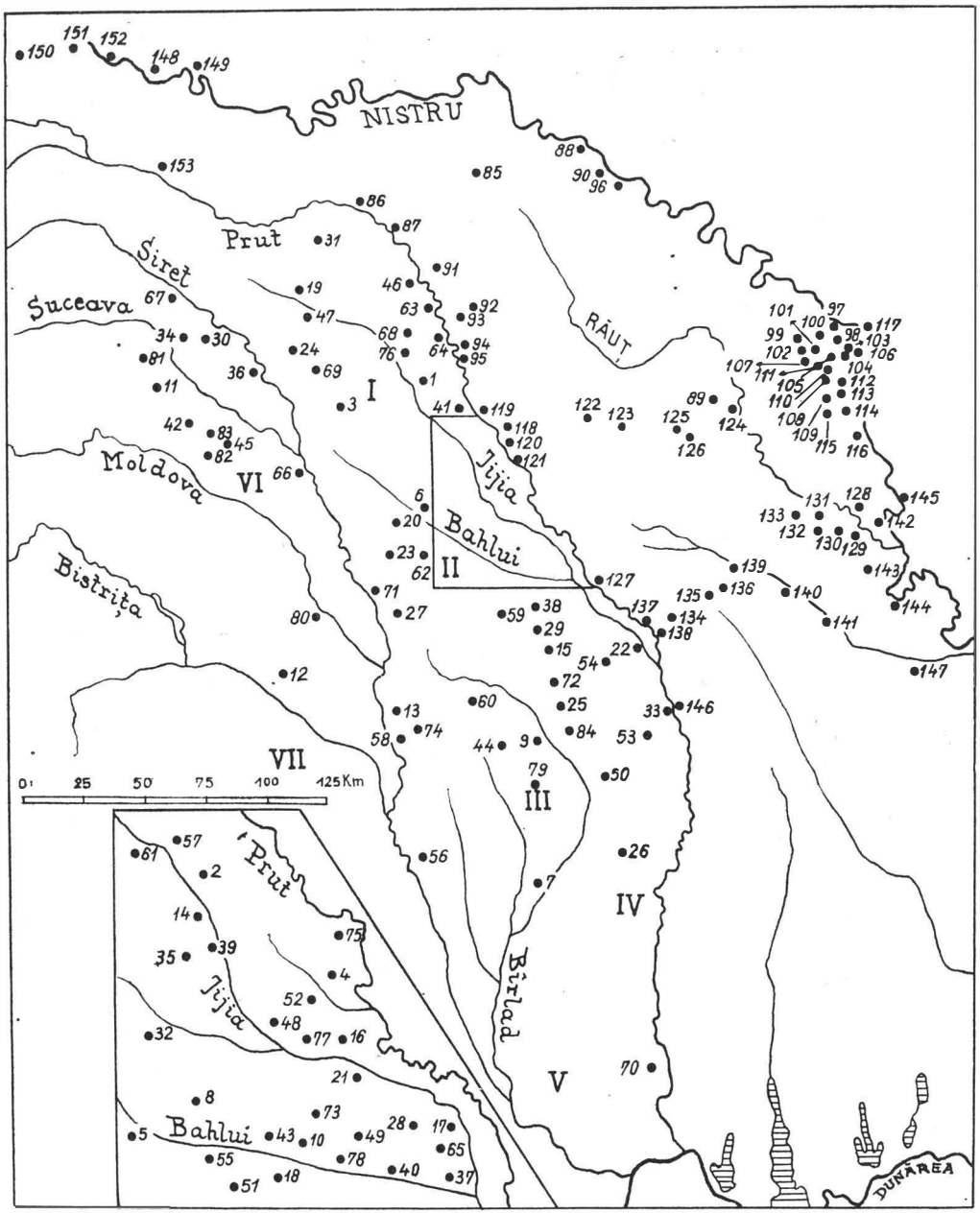


Abb. 1. Verbreitungskarte der frühhallstattzeitlichen Funde aus dem östlichen Karpaten-Donauraum. Die Numerierung entspricht der aus der Fundliste (siehe Anm. 2, 33 und 34)

A. Erkundliche Einheiten: I. Ober-Jijia Becken, II. Bahlui-Becken, III. Mittelmoldauische Hochebene, IV. Die Depression Huși-Elan-Horincea, V. Die Siret-Tiefebene, VI. Die Hochebene Suceava, VII. Vorkarpaten.

B. Der Kulturkomplex mit kannelierter Keramik. Durch Ausgrabungen erforschte Siedlungen: 2, 3, 11, 19, 25—26, 34, 39—40, 58, 72, 76,78, 84. Gräberfelder und Gräber: 24, 37(?), 75. Keramikfunde: 1, 3—6, 8—9, 12, 14—18, 20—21, 23, 27—31, 33, 35—37, 40—50, 52, 55—56, 61—63, 65—68, 71, 73—74, 77, 79—83.

C. Der Kulturkomplex mit imprimierter Keramik (Stoicani-Cozia Gruppe). Durch Ausgrabungen erforsche Siedlungen: 13, 22, 54, 70. Keramikfunde: 37—38, 43, 53, 59, 61, 64, 69.

D. Hortfunde: 7, 27, 41, 60.

E. Unsichere Funde: 10, 32, 40, 51, 57, 68.

F. Funde der Pruth-Dnjestr Variante der „thrakischen Hallstatt": 85—147 (nach A. I. Meljukova, V. L. Lapušnjan, I. T. Niculițze und M. A. Romanovskaja). Siehe auch Anm. 34 (Fundliste).

G. Funde der Holihrady Kultur: 148—153 (nach G. I. Smirnova). Siehe auch Anm. 33 (Fundliste).

* * *

Der ganze Raum zwischen dem unterem Dnjepr und dem siebenbürgischen Hochland gehörte in der späten Bronzezeit zum Verbreitungsgebiet des Kulturkreises Noua-Sabatinovka, der westlich des mittleren Dnjestrs durch die Nouakultur vertreten ist [15]. Viele Niederlassungen dieser Kultur sind in dem hier behandelten Raum von frühhallstattzeitlichen Wohnschichten mit kannelierter Keramik überlagert [16–18]. Es stellt sich nun die Frage, ob zwischen der Nouakultur und der nachfolgenden Kultur aus der frühen Hallstattzeit ein genetischer Zusammenhang oder nur eine einfache chronologische Aufeinanderfolge besteht.

Das Weiterleben einiger Elemente der Nouakultur in dem folgenden Zeitraum am Anfang der Früheisenzeit wäre schwer zu leugnen [19]. In diesem Sinne könnte man zwei keramische Bruchstücke anführen, die von sackförmigen Gefäßen stammen. Sie wurden in den Siedlungen von Grănicești und Cozia entdeckt. Das erste Bruchstück (Abb. 2/5) ist mit einer Reihe von unvollständigen Löchern, das andere mit einer Reihe von Durchbohrungen unter dem Rand verziert, die charakteristische Elemente östlicher Herkunft der Nouakeramik sind [20]. Es ist nun zu erwägen, ob die zwei Bruchstücke ein Fortleben aus der vorausgehenden Periode (Nouakultur) anzeigen, oder ob man sie mit einigen neueren östlichen Einflüssen in Verbindung setzen könnte, die aus einigen Kulturkomplexen stammen, welche mit der frühhallstattzeitlichen Kultur des Karpaten-Donauraumes gleichzeitig sind [21]. Jedenfalls, ist die Bearbeitung der zwei Bruchstücke nicht mehr für die Nouakultur bezeichnend. Das Bruchstück von Cozia z.B., mit einer innen roten und außen schwarzen Seite, ist für die frühe Hallstattzeit typisch.

Das Problem des Zusammenhanges zwischen der Nouakultur und der frühhallstättischen Kultur ist im Lichte der Ausgrabungen von Dealu Morii-Gura Ghionoaiei (Kr. Bacău) auf ganz neuen Grundlagen zu untersuchen. Die sog. „Zolniki" (Asche-Anhäufungen) der Phase Noua II werden in dieser Siedlung von einer anderen Stufe derselben Kultur überlagert. Diese Stufe ist durch große Oberflächenbauten von rechteckiger Form gekennzeichnet und entspricht möglicherweise der dritten Phase der Nouakultur [22]. Der Fundstoff dieser Stufe ist im Großen derselbe, aber es sind auch einige Unterschiede zu bemerken. So z.B. die Knochenreste, die in den „Zolniki" bis zu 60–65 v.H. zu finden sind, erreichen jetzt kaum noch 40–50 v.H. Andererseits wächst die Zahl der Handmühlen und das weist wahrscheinlich auf den Übergang zu einer seßhaften Lebensweise hin. Bei der Kramik ist zu bemerken, daß die mit Knöpfen verzierten Henkel jetzt schon seltener vorkommen; vereinzelt treten auch platte Buckel auf, die denen ähneln, welche sich in der frühen Hallstattzeit entwickeln werden. Bei einigen Schüsseln ist der Rand nach innen gebogen. Es wird die Ansicht vertreten, daß diese Änderungen wahrscheinlich einerseits den Abschluß der Assimilation und Umwandlung anzeigen, die durch das Eindringen der Sruby-Chwalynsk-Gruppe in den Karpaten und Donauraum hervorgerufen wurde. Andererseits „darf auch die Voraussetzung, nach welcher die neuen Änderungen eine Folge der immer engeren Verbindung mit der hallstättischen

[15] A. C. Florescu, ArhMold, 2–3, 1964, S. 191–199, Abb. 26.

[16] Ebd., S. 190, Siehe auch I. Nestor, *a. a. O.*, S. 90–91 (Corlăteni); A. C. Florescu, Materiale, 3, 1957, Abb. 11–12 (Truşeşti); ders.; Materiale, 5, 1959, S. 332 ff, Abb. 6–7 (Andrieşeni), usw.

[17] A. I. Meljukova, MIA, 96, 1961, S. 45.

[18] G. I. Smirnova, KS Moska, 70, 1957, S. 99–101 (Mahala–Cernovcy).

[19] In Verbindung mit diesem Problem, siehe A. C. Florescu, Materiale, 5, 1959, S. 335; ders., ArhMold, 2–3, 1964, S. 190, 201; Eug. Zaharia, Dacia, N.S., 9, 1965, S. 98; Z. Székely, *Aşezări din prima vîrstă a fierului din sud-estul Transilvaniei*, Sf. Gheorghe, 1966, S. 14; A. László, ArhMold, 7, 1972, S. 220; G. I. Smirnova, SCIVA, 25, 1974, 3, S. 370.

[20] A. C. Florescu, ArhMold, 2–3, 1964, S. 153, 185 und Anm. 126.

[21] Zu erwähnen ist, daß die Sabatinovkagruppe während der Entstehung der neuen frühhallstättischen Kultur im ehemaligen Verbreitungsgebiet der Nouakultur, bis zum Ende des 12. Jh. oder, vielleicht, bis zum Beginn des 11. Jh. v. u. Z., fortdauert (vgl. A. C. Florescu, ArhMold, 2–3, 1964, S. 191–193). Andererseits ist die Tatsache zu berücksichtigen, daß Bruchstücke von sackförmigen Gefäßen mit einer Reihe von unvollständigen Löchern oder Durchbohrungen unter dem Rand, entsprechend der Noua-Sabatinovkakultur, auch in einigen frühhallstattzeitlichen Komplexen auftreten. Vgl. V. L. Lapusnjan, I. T. Nikulitze und M. A. Romanovskaja, *Pamjatniki rannego železnogo veka*. Vypusk 4, Kišinev, 1974, Abb. 2/10; 6/4, 10–13 (westpodolische Gruppe).

[22] M. Florescu und V. Căpitanu, Carpica, 1, 1968, S. 44–46; 2, 1969, S. 71–74, 76–77.

Kultur sind, die sich in direkter Nachbarschaft mit der Westgrenze des Verbreitungsgebietes der Nouakultur kristallisierte, nicht ausgeschlossen werden“ [23].

Abgesehen von der Möglichkeit einiger Verbindungen zu der vorhergehenden Grundlage aus der späten Bronzezeit in der Moldau, können die neuen Kulturformen vom Anfang der frühen Einsenzeit *nicht* nur auf Grund dieser Beziehungen erklärt werden. Im neuen Zeitabschnitt treten wesentliche Änderungen auf, die sich nicht nur im archäologischen Fundstoff wider-

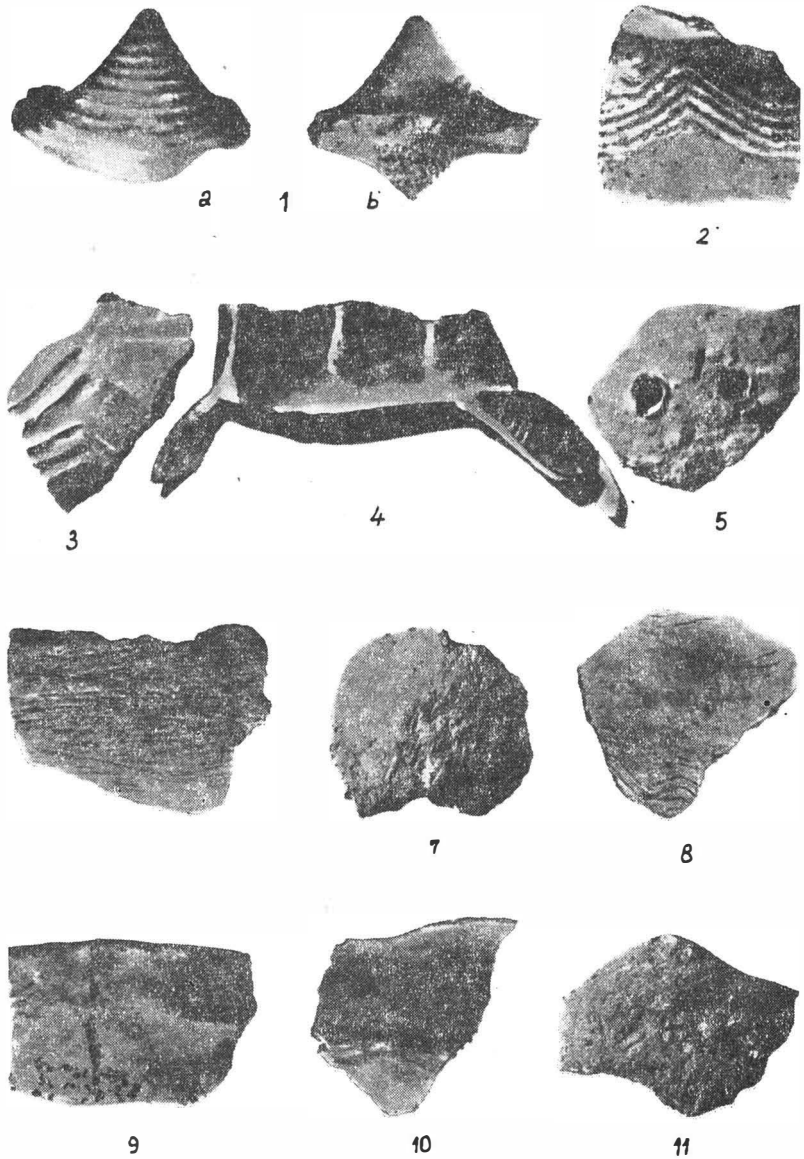


Abb. 2. In Grăniceşti entdeckte Gefäßscherben. Ungefähres Ausmaß: 1—3, 6—7 = 1/2; 4 = 3/10; 5 = 3/4; 8 = 9/10; 9 — 11 = 2/3.

[23] M. Florescu und V. Căpitanu, Carpica, 2, 1969, S. 77. Wir erwähnen in dieser Hinsicht auch die Entdeckung einer Nouasiedlung mit drei Wohnschichten bei Ghidfalău (Südosten Siebenbürgens), wobei die untere durch „Zolniki“, jedoch die mittlere und obere durch Oberflächenwohnungen gekennzeichnet ist. (Die Angaben über diesen Befund verdanken wir Z. Székely.)

spiegeln, sondern auch in der Lebensweise der frühhallstättischen Stämme. An Stelle der „Zolniki" erscheinen ausgedehnte Siedlungen mit Grabenhütten oder Oberflächenbauten. Die Analyse der Knochenreste aus den Siedlungen von Dăneşti [24] und Cozia [25] bezeugen die Viehzucht, vor allem von großem Hornvieh und in kleinerem Umfang von Schafen und Schweinen. Diese Beschäftigung hat aber eine kleinere Bedeutung im Vergleich zur Periode der Nouakultur; dieses beweist auch die geringere Menge der Tierknochen in den neuen Siedlungen und läßt wahrscheinlich auf die größere Bedeutung des Ackerbaus in der Wirtschaftsweise dieser neuen Gemeinschaften schließen. Bemerkenswert in dieser Hinsicht ist die Feststellung von O. Necrasov und S. Haimovici, die an mehreren Pferdephalangen aus Dăneşti Spuren einer Exostosis beobachten, eine Erscheinung, die als Folge der Verwendung der Tiere für schwere und wiederholte Anstrengungen auftritt [26]. Diese Erscheinung könnte mit landwirtschaftlichen Arbeiten zusammenhängen, so wie man dieses auf Grund gleicher paleofaunistischer Beobachtungen für das Neolithikum (Vădastra-Kultur) nachzuweisen versuchte [27].

Es verändert sich nicht nur die Lebensweise, sondern auch der Grabbrauch. Wenn für die Nouakultur die Körperbestattung in Flachgräbern spezifisch war [28], so ist für den Anfang der Eisenzeit vor allem die Brandbestattung kennzeichnend.

Wichtige Veränderungen sind auch im archäologischen Fundstoff festzustellen. Die Mannigfaltigkeit der Werkzeuge und Gegenstände aus Stein und Knochen, die für die Noua-Sabatnovka-Kultur kennzeichnend ist [29], wird jetzt auf einige gewöhnliche Typen reduziert und an Stelle der Bronzen östlicher Herkunft, die zur Zeit der Nouakultur vorherrschen, erscheinen siebenbürgische und mitteleuropäische Gegenstände [30]. Die Bearbeitung, die Formen und Verzierung der Keramik, die für die Frühhallstattzeit typisch sind, haben ebenfalls keine Vorläufer in der Nouakultur.

Die Feststellungen sind nicht nur für die Moldau, sondern für das ganze Verbreitungsgebiet der Nouakultur gültig. Folglich, ohne die Möglichkeit der Übermittlung einiger Elemente dieser Kultur in der folgenden Epoche auszuschließen, muß das Ursprungsgebiet der spezifischen frühhallstattzeitlichen Kultur im Karpaten und Donauraum, *außerhalb* des von den Trägern der Nouakultur in der späten Bronzezeit besetzten Gebietes gesucht werden.

Ein organischer Übergang von den Kulturen der späten Bronzezeit zu denen der frühen Eisenzeit aus dem Karpaten-Donauraum fand, nach dem gegenwärtigen Forschungsstand, im Theißbecken und in einigen anliegenden Gebieten (Banat, Vojvodina, Syrmien) statt [31]. Es kann angenommen werden, daß die frühhallstattzeitliche Kultur mit kannelierter Keramik, die in dieser Zone entstand, sich etappenweise von *Westen nach Osten* verbreitet und schließlich den ganzen donauländischen Karpatenraum einnimmt, einschließlich den Raum des früheren Gebietes der Nouakultur. Nach Norden und Nordosten erreicht sie jenseits des Karpatenbogens das obere Becken der Weichsel [32], des Pruths und des Dnjestrs (Goligrad- oder Holihrady-Gruppe) [33], und nach Osten erstellt sie sich bis zum Dnjestr („Pruth-Dnjestr Variante der

[24] O. Necrasov und S. Haimovici, Materiale, 8, 1962, S. 59–60.

[25] C. Misăilă, *Contribuţii la studiul faunei subfosile de la Cozia*. Diplomarbeit, Iaşi, 1971. Wissenschaftlicher Berater S. Haimovici.

[26] O. Necrasov und S. Haimovici, *a. a. O.*, S. 60.

[27] C. Mateescu, Mitteilung auf dem Kolloquium über das Neolitikum in Rumänien, Bukarest, Dezember 1972.

[28] A. C. Florescu, ArhMold, 2–3, 1964, S. 184.

[29] *Ebd.*, S. 157–161.

[30] M. Petrescu-Dîmboviţa, in *Actes du 8e Congr. Int. Beograd*, 1, 1971, S. 180.

[31] A. Mozsolics, ActaArchHung, 8, 1957, S. 119–121; O. Trogmayer, ActaArchHung, 15, 1963, S. 85–122; Ders., ActaAntArch, 8, 1965, S. 69–75; K. Horedt, StComSibiu, 13, 1967, S. 147–150; St. Foltiny, Apulum, 6, 1967, S. 49–71; ders., *Origini*, 2, 1968, S. 348–353; B. Hänsel, *Beiträge zur Chronologie der mittleren Bronzezeit im Karpatenbecken*, 1, Bonn, 1968, S. 133–142; T. Kemenczei, ÉvkMiskolc, 10, 1971, S. 50–59; A. László, SCIV, 24, 1973, 4, S. 575–609.

[32] Vgl. R. Jamka, *Krosno-Studia z dziegów miasta i powiatu*, Kraków, 1972, S. 48, Abb. 7 (Wietrzno, neben dem Dukla-Paß).

[33] G. I. Smirnova, *Über die Entstehung der Denkmäler der Holihrady-Gruppe im Vorkarpatengebiet* (Mitteilung auf dem Kongreß in Beograd, Sept. 1971); dies., *Kultura ta pobut naselenija ukrajinskih Karpat*, Užgorod, 1972, S. 96–97; dies., SCIVA, 25, 1974, 3, S. 359–380. Auf der Verbreitungskarte (Abb. 1.) 148 Holihrady, 149 Novosjolka-Kóstjukova, 150 Krylos, 151 Horodnitza, 152 Zaleščiki, 153 Mahala.

thrakischen Hallstattzeit") [34]. Darüber hinaus erscheinen auch in den Siedlungen der Černoles-Kultur aus der Waldsteppe-Zone rechts des mittleren Dnjeprs eine gewisse Anzahl von Gefäßen mit Kannelüren und Buckeln, ähnlich der westlichen Keramik [35]. Es ist bedeutsam, daß eine solche bodenständige Gruppe in den nordpontischen Steppen nicht vorkommt [36]. Folglich ist in der frühen Hallstattzeit der Karpaten-Donauraum und teilweise auch das nordwestpontische Gebiet gewissen ethnisch-kulturellen Strömungen ausgesetzt, die denen der vorhergehenden Periode entgegengesetzt sind, in der die Ausbildung der Noua-Sabatinovka-Kultur und ihre Ausbreitung von Osten nach Westen erfolgte. Gerade diese *historischen* Ereignisse bezeichnen den *Übergang von der Bronzezeit zu der Eisenzeit* in dem erwähnten Raum.

Vorläufig ist es schwierig die Etappen und Richtung des Vordringens der neuen Kultur östlich der Karpaten und ihre folgende Entwicklung zu verfolgen. Man kann trotzdem feststellen, daß in der Moldau jene Merkmale, die die lokalen Gruppen vom Anfang der frühen Eisenzeit in ihren Entstehungsgebieten kennzeichnen, schwer zu erfassen sind. Der Großteil der bisher bekannten frühhallstattzeitlichen Funde in der Moldau sind fortgeschrittener und weniger differenziert, ähnlich denen aus dem siebenbürgischen Hochland und bilden wahrscheinlich bereits eine Synthese der lokalen Gruppen vom Beginn der Eisenzeit. Wahrscheinlich hat sich erst in dieser Form die Keramik nach Osten ausgebreitet, und die Nouakultur die, wie angenommen wird, außerhalb der Karpaten länger als in ihrem westlichen Verbreitungsgebiet dauert [37], schrittweise *ersetzt*. Wenn die Bronzehortfunde von Doljeşti und Ilişeni, in denen Stücke östlicher Herkunft fehlen[38], tatsächlich dem Beginn der frühen Hallstattzeit entsprechen, so könnte man annehmen, daß die Träger der neuen Kultur bereits im Laufe der Periode Ha A_1 in die Moldau eindrangen, und so der Entwicklung der Nouakultur ein Ende bereiteten. Ohne sichere Anhaltspunkte für eine genaue Chronologie und Periodisierung, kann vorläufig nur festgestellt werden, daß die frühhallstattzeitlichen Funde mit kannelierter Keramik in der Moldau zu mindest die zweite Hälfte von Ha A und die Periode Ha B umfassen, um späterhin zu einer nuancierten Klassifikation zu gelangen [39].

Nach der Verwandschaft der Keramik zu schließen, scheint sich diese Kultur von Siebenbürgen in die Moldau ausgebreitet zu haben [40]. Es kann jedoch der nördliche Weg nicht ausgeschlossen werden: ein Vordringen aus der oberen Theißebene, über die Nordostkarpaten. In diesem Sinne können neben den schon erwähnten Funden aus dem südöstlichen Polen und aus der Ukraine innerhalb der Karpaten [41], auch einige Funde aus dem Nordwesten der Moldau angeführt werden, die diese Annahme zu rechtfertigen scheinen. So wurde in dem Gräberfeld von Cucorăni ein dunkelgraues Gefäß entdeckt, von einer mehr bauchigen als doppelkonischen

[34] A. I. Meljukova, IzvestijaKisinev, 4, (31), 1956, S. 39–47; dies., MIA, 64, 1958, S. 52–76; dies., MIA, 96, 1961, S. 35–52; dies., SA, 1972, 1, S. 57–72; V. L. Lapusnjan, I. T. Nikulitze und M. A. Romanovskaja, *a. a. O.*, S. 7. Auf der Verbeitungskarte (Abb. 1) 85 Hodoroutzy, 86 Slobodka-Şireutzy, 87 Lopatnik, 88 Kalarašovka, 89 Merešovka, 90 Rudj, 91 Brynzeny, 92 Šaptebanj, 93 Varatik, 94 Petrušany, 95 Izvoare, 96 Novaja Tatarovka, 97–98 Alčedar, 99 Šipka, Kraina, Glinženy, 100–101 Miguleny, 102 Šoldanešty, 103 Mateutzy, 104–105 Mateutzy-Kurtaja, 106 Solončeny, 107 Oliškany, 108–109 Tzarevka, 110 Černa, 111 Tzachnautzy, 112 Stochnaja, 113 Saharna, 114 Saharna-Gura Hulboka, Saharna-Tzygleu, 115 Činišeutzy, 116 Horodište, 117 Bolšoj Molokiš, 118 Viišoara, 119 Movileny, 120 Kalinešty, 121 Družneny, 122 Iškalevka, 123 Staraja Teura, 124 Staryc Brynzeny, 125 Myndrešty, 126 Myndrešty-Valea Iliešti, 127 Valea Mare, 128 Trebuženy, 129 Trebuženy-Peštere, 130 Petruha, 131–132 Selište, 133 Lukaševka, 134 Nisporeny, 135–136 Lozovo-Leshoz, 137–138 Grozešty, 139 Strašeny, 140 Hidigič, 141 Kišinev, 142 Holerkany, 143 Zagajkany, 144 Balabanešty, 145 Hojany, 146 Danku, 147 Berezki.

[35] A. I. Meljukova, MIA, 96, 1961, S. 42; A. I. Terenožkin, *Predskifskij Period na dneprovskom pravobereže*,Kiev, 1961, S. 66, Abb. 41/11; 42/7; 43.

[36] A. I. Meljukova, MIA, 96, S. 42.

[37] Zum Ende der Nouakultur siehe M. Petrescu-Dîmboviţa, Dacia, 4, 1960, S. 151–152; A. C. Florescu, ArhMold, 2–3, 1964, S. 190–191; A. I. Terenozkin, SA, 1965, 1, S. 84 (Zeittafel); K. Horedt, StComSibiu, 23, 1967, S. 151–153; V. A. Safranov, Problemy Archeologii, 1, Leningrad, 1968, S. 120 ff; V. Dergačev, *Pamjatniki epohi bronzy*, Kišinev, 1973, S. 64.

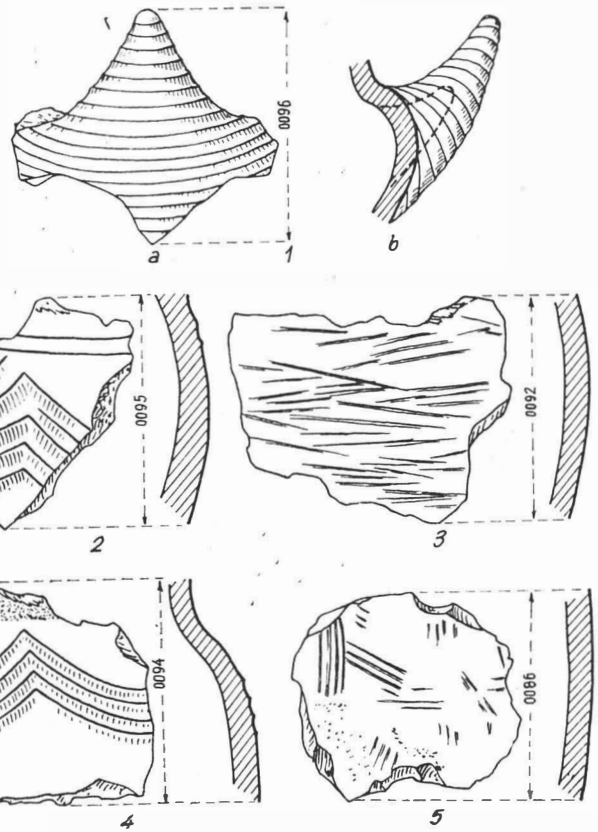
[38] Vgl. Anm. 12.

[39] Die uns bekannten frühhallstattzeitlichen Funde besitzen auch im Theißbecken ein einheitliches Gepräge, was nach der Meinung von Kemenczei der Tatsache zuzuschreiben ist, daß zwischen den Perioden Ha A und B kein Bruch stattfindet und sie eine organische Einheit bilden. Vgl. ÉvkMiskloc, 10, 1971, S. 57.

[40] Auf die Verwandschaft der Keramik aus einigen Siedlungen in der Moldau (Andrieşeni, Corlăteni, Truşeşti) mit der frühhallstattzeitlichen Kermik in Siebenbürgen hat auch S. Morintz (Dacia, 8, 1964, S. 117, Anm. 40) hingewiesen.

[41] Vgl. Anm. 32 und 33.

Abb.3. — In Grăniceşti entdeckte Gefäßscherben



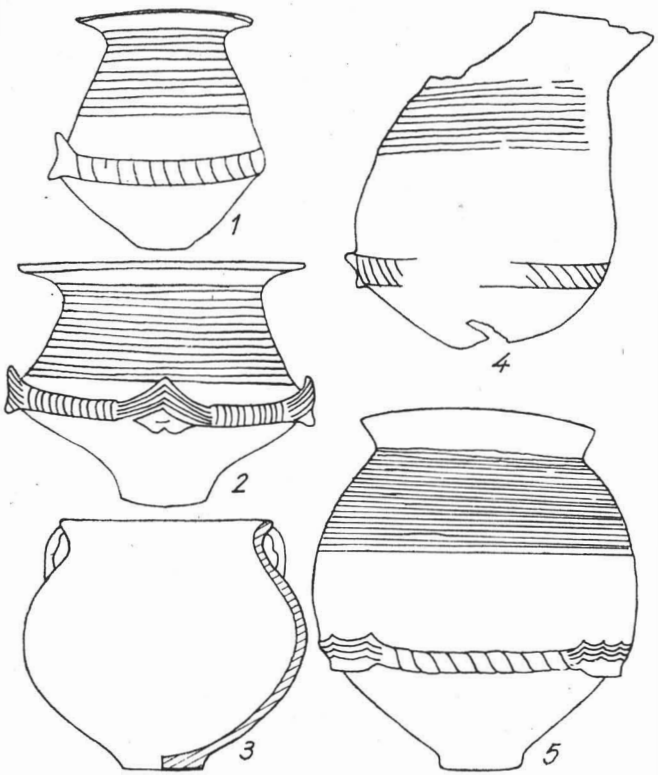


Abb.4. — In der Moldau entdeckte Gefäße. 1—2 Trifeşti; 3 Cucorăni; 4 Prăjeşti; 5 Zăpodeni.

Form, mit nach außen gebogenem und fazettiertem Rand und mit zwei senkrechten Henkeln, die den Rand des Gefäßes mit der Schulter verbinden (Abb. 4/3)[42]. Es besitzt nahe Analogien in der Kyjatice Kultur, die in Ha A_2-B in dem früheren Gebiet der pilinyer Kultur aus dem gebirgigen Teil Nordostungarns und der Südostslowakei verbreitet war[43]. Im gleichen Sinne können aus Grăniceşti und Botoşana zahlreiche Gefäßscherben von ziegelrot-grauer Farbe genannt werden, die mit unregelmäßiger Besenstrichverzierung bedeckt sind (Abb. 2/6=3/3), ein Muster das in der Gáva-und Holihrady-Keramik oft vorkommt[44]. Auf einigen Gefäßfragmenten aus Grăniceşti erscheinen auch Bündel aus bogen- oder wellenförmigen Linien, die wahrscheinlich mit einem gezahnten Werkzeug eingeritzt sind (Abb. 2/7 = 3/5; 2/8), ein Ornament das oft in der Gáva-, Kyjatice- und Holihrady Kultur erscheint[45]. Ebenfalls in Grăniceşti entdeckte man das Fragment eines Gefäßes mit kugligem Körper und zylindrischem, konischem oder leicht gebogenem Hals, das auf der Schulter innen hohle und von konzentrischen Kannelüren umgebene Buckel aufweist (Abb. 2/1 = 3/1), wieder eine Form die auf dem Gebiete der Gáva-Kultur noch am Anfang von Ha A bekannt ist[46]. In derselben Ansiedlung, wie auch in Botoşana, erscheinen andererseits auch eine Reihe von Bruchstücken mit girlandenförmigen Kannelüren, von denen einige von Gefäßen mit gewölbtem Oberteil herrühren (Abb. 2/2 = 3/4; 2/3=3/2; 2/4) und eng verwandt mit dem Typus Reci aus Siebenbürgen sind[47].

Einen besonderen Platz in der frühen Hallstattzeit der Moldau nimmt das Brandgrab von Trifeşti ein[48], das mit der Gáva-Kultur in Verbindung gebracht wurde[49], eine Meinung die aber nicht begründet zu sein scheint. Bei einem dunkelgrauen doppelkonischen Gefäß, mit stark nach außen gebogenem und fazettiertem Rand ist der Hals mit parallelen, horizontalen Kannelüren und die hervorstehende Schulter mit schrägen, von vier doppelten Buckeln unterbrochenen Kannelüren verziert: der obere dreieckige Teil steht nach oben und der untere griffförmige Teil ist nach unten gerichtet (Abb. 4/1). Das zweite Gefäß, von kaffeebrauner Farbe mit Glanzspuren, hat ebenfalls eine doppelkonische Form und weist dieselbe Verzierung auf. Im Verhältnis zur Höhe ist sein größter Durchmesser breiter und zum Unterschied vom ersten Gefäß ist unten noch ein niedriger Fuß hinzugefügt und die obere Reihe der Buckel ist mit schmalen, gebogenen Kannelüren verziert (Abb. 4/2). Beide Gefäße haben gute Analogien (Technik, Form, Verzierung) im Verbreitungsgebiet der späten Vattina- und Dubovac Kultur[50]. Das Gefäß mit dem Fuß kann noch an den Anfang von Ha A gesetzt werden, die doppelkonische Urne hingegen, stellt eine fortgeschrittene Variante dieses Typus dar, die an das Ende von Ha A und in Ha B zu stellen ist[51]. Demnach würde das Grab von Trifeşti an das Ende von Ha A oder an den Beginn der nächsten Periode gehören.

Doppelkonische Gefäße mit nach außen gebogenem Rand, deren Hals mit horizontalen und deren Schulter mit schrägen Kannelüren verziert und mit zwei Buckelreihen[52] versehen sind, erscheinen auch in einigen Siedlungen östlich der Karpaten, z.B. in Prăjeşti[53], Zăpodeni[54] und Kišinev[55]. Durch Funde dieser Art wird in der frühhallstattzeitlichen Kultur mit kannelierter Keramik aus der Moldau auch eine, aus dem Südosten des mittleren Donaubeckens stammende Komponente erschlossen[56].

[42] S. Teodor, *a. a. O.*, Abb. 2/5.

[43] J. Paulik, SbornikBratislava, 8, 1968, S. 40; Abb. 5/1–10; T. Kemenczei, ÉvkMiskolc, 9, 1970, S. 7–43, Taf. 2/10, 13; 14/2.

[44] G. I. Smirnova, SCIVA, 25, 1974, 3, S. 372, Abb. 4/1–5; 5/1.

[45] T. Kemenczei, ÉvkMiskolc, 9, 1970, S. 39, Taf. 5/1–4; 10, 1971, S. 41; G. I. Smirnova, SCIVA, 25, 1974, 3, 373.

[46] Für diesen Gefäßtypus siehe A. László, SCIV, 24, 1973, 4, S. 586–588, 593–594 (mit Literatur).

[47] Siehe z. B., Z. Székely, *a. a. O.*, Taf. 2/3–4; 3/3; 4/1–3 (Reci); 6/3 (Porumbenii Mari), usw.

[48] I. Ioniță, *a. a. O.*, S. 733–735, Abb. 2–3.

[49] K. Horedt, *Aşezarea fortificată din perioada tîrzie a bronzului de la Sighetul Marmaţiei*, Baia Mare, 1966, S. 19, Anm. 26; J. Paulik, *a. a. O.*, S. 40, Abb. 4/7.

[50] Für das doppelkonische Gefäß siehe St. Foltiny Apulum, 6, 1967, Taf. 1/1,5 (Vatin); 3/4; 4/7 (Surcin); 4/4 (Solin); 4/5 (Erdut); 5/7–8 (Szöreg); Abb. 1 (Kovin); und für das Gefäß mit Fuß siehe Taf. 4/1,3 (Dubovac).

[51] *Ebd.*, S. 59, 69–70.

[52] Das Vorhandensein zweier nach oben und nach unten gerichteten Buckelreihen, wird als ein besonderes Kennzeichen der Gruppe „Pecica-Spätvattina" betrachtet. Vgl. K. Horedt, StComSibiu, 13, 1967, S. 148, 150; St. Foltiny, Apulum, 6, 1967, S. 65; Ders., *Origini*, 2, 1968, S. 350.

[53] C. Buzdugan, *a. a. O.*, Abb. 2/14.

[54] *Aşezări*, S. 47, 335, Taf. 248, *6*.

[55] A. I. Meljukova, MIA, 96, 1961, Abb. 15/10.

[56] Kürzlich hat auch G. I. Smirnova darauf hingewiesen, daß die Funde aus den Waldsteppen der Moldauischen SSR nicht zur Gáva-Holihrady Kultur gehören. Vgl. G. I. Smirnova, SCIVA, 25, 1974, 3, S. 360.

Zu einem Zeitpunkt, der vorläufig nicht genau bestimmt werden kann, dringen die Träger eines anderen großen frühhallstattzeitlichen Kreises vom Balkan und der unteren Donau in die Moldau vor, der durch seine Keramik mit eingestempelter Verzierung charakterisiert ist. Da wir uns bei anderer Gelegenheit schon mit einigen Problemen beschäftigt haben, die die Funde dieser Art in der Moldau stellen [57], werden wir uns darauf beschränken, einige neuere Gesichtspunkte hervorzuheben.

Die Siedlungen mit stempelverzierter Keramik aus der Moldau wurden anfangs der mittleren Hallstattzeit zugewiesen [58] und dann in die zweite Phase der Babadagkultur eingeordnet[59]. Gleichzeitig wurden jedoch auch die Unterschiede betont, die zwischen den Formen und der Verzierung der Stempelkeramik aus der Moldau und Babadag II in der Dobrudscha bestehen, in dem Sinne, daß die Babadagkultur in der Moldau gewisse lokale Züge aufweist [60]. Durch die Entdeckung der Insula Banului-Gruppe [61], erscheint das Problem der Gruppen mit gestempelter Keramik an der unteren Donau, am Schwarzen Meer und aus der Moldau in einem neuen Licht. Wenn die letzteren Gruppen (wie auch Pšeničevo-Raskopanitza aus Bulgarien) keine lokalen Wurzeln in ihren Verbreitungsgebieten besitzen, könnte die Insula Banului-Gruppe von der späten Gîrla Mare (Žuto-Brdo) Kultur herrühren, wenn auch noch einige Zwischenglieder fehlen [62]. Auf diese Weise gelangte man kürzlich zur Annahme nach der die Babadagkultur von den Funden der Insula Banului-Kultur abzuleiten sei, trotz aller Unterschiede die zwischen ihnen bestehen. Bei dieser Gelegenheit wurde auch die Meinung geäußert, daß die Funde aus der Moldau eine Folge der Verbreitung der Babadagkultur im Süden und Zentrum dieser Provinz seien, die hier einen regionalen „Cozia-Procreaca Typus" bilden [63].

Die Funde aus der Moldau weisen jedoch einerseits zu viele Unterschiede gegenüber der Babadagkultur auf, und andererseits zu viele gemeinsame Züge mit der Insula Banului-Gruppe, um dieser Ansicht ohne weiteres zuzustimmen. Dafür seien nur einige Tatsachen angeführt. Die Schale mit erhöhtem Henkel, von dem Typus wie er in Babadag zu finden und der dieser Siedlung (und Kultur) eigentümlich ist, fehlt sowohl auf der Insula Banului als auch in den Siedlungen aus der Moldau. Das für die Babadagkultulr charakteristische Muster der Tangentenkreise ist wiederum sowohl auf der Insula Banului als auch in der Moldau (mit Ausnahme von Stoicani [64]), nicht anzutreffen. Auf der Insula Banului und auch in Cozia erscheinen viele Knopfhenkelschalen [65], eine Gefäßform, die in der Babadagkultur nicht belegt ist. Die kennzeichnende Verzierung der gestempelten Keramik aus Cozia und aus anderen moldauischen Siedlungen, das aus Zickzacklinien zusammengestellte Band [66], erscheint sehr selten in Babadag kommt aber öfters auf der Insula Banului vor [67]. Sekundäre Muster wie Kreise, die im Inneren ein Kreuzchen einschließen [68], sind in der Moldau und auf der Insula Banului bekannt, aber nicht in Babadag. Demnach sind wir geneigt anzunehmen, daß die Funde aus der Moldau, sowie auch die aus dem Donau- und Schwarzmeer-Gebiet, als eine gesonderte Gruppe betrachtet werden müssen, die wahrscheinlich von der Insula Banului-Gruppe abzuleiten sind. Dazu kommen höchstwahrscheinlich noch einige Einflüsse der Babadagkultur hinzu, die besonders im Süden der Moldau (Stoicani) zu bemerken sind. Nach den beiden Siedlungen, die eingehender untersucht wurden, könnte die frühhallstattzeit-

[57] A. László, MemAntiq, 1, 1969, S. 319–326; ders., Aluta, 2, 1970, S. 99–101; ders., ArhMold, 7, 1972, S. 207–224.

[58] M. Petrescu-Dîmboviţa, Materiale, 1, 1953, S. 143–144, 155; *Aşezări*, S. 49.

[59] S. Morintz, Dacia, 8, 1964, S. 116–117; A. Vulpe, Dacia, 9, 1965, S. 119; A. László, *a. a. O.* (siehe Anm. 57).

[60] A. László, ArhMold, 7, 1972, S. 216–217.

[61] S. Morintz und P. Roman, SCIV, 20, 1969, S. 393–423.

[62] Ebd., S. 420–422.

[63] S. Morintz, Peuce, 2, 1971, S. 22–24.

[64] M. Petrescu-Dîmboviţa, Materiale, 1, 1953, Abb. 62/10.

[65] S. Morintz und P. Roman, *a. a. O.*, S. 404, Abb. 9/1, 4; 12/6; 14/11; A. László, ArhMold, 7, 1972, S. 212, Abb. 7/1–2.

[66] A. László, ArhMold, 7, 1972, S. 212, Abb. 7/7–9; 9/2,4–6; 10/1–4; 11/3, 5, 7–8, *10*. Vgl. auch M.Petrescu-Dîmboviţa, Materiale, 1, 1953, Abb. 62/6–8 (Stoicani); I. Nestor und Mitarbeiter, SCIV, 3, 1952, Abb. 5/7, 9–10 (Pocreaca); A. Vulpe, Dacia, 9, 1965, Abb. 7/8 (Brad).

[67] S. Morintz und P. Roman, *a. a. O.*, Abb. 8/15–16; 9/1; 11/7; 13/3; 15/16, 19; 17/12.

[68] A. Vulpe, *a. a. O.*, Abb. 7/8 (Brad); A. László, ArhMold, 7, 1972, Abb. 7/3; 9/5–6; 10/1 (Cozia); S. Morintz und P. Roman, *a. a. O.*, Abb. 8/15; 10/4, 11; 15/13 (Insula Banului).

liche Kulturgruppe mit eingedrückter Keramik aus der Moldau Stoicani-Cozia Gruppe genannt werden.

Für ihre chronologische Stellung ermöglichen die vorhandenen Angaben eine Eingliederung in Ha B, vor allem in die Etappen B_1 und B_2 (10.—9.Jh. v.u.Z.) [69]. Folglich erscheint die Keramik mit eingedrückter Verzierung in der Moldau wahrscheinlich zu Beginn der Periode Ha B und besteht neben der kannelierten Keramik, die hier eine ältere Etappe der Früheisenzeit darstellt, bis zum Ende der frühen Hallstattzeit. Die chronologische Beziehung und räumliche Verteilung der beiden Kulturen müssen im Laufe zukünftiger Forschungen noch genauer geklärt werden. Auf jeden Fall ist anzunehmen, daß mit der Niederlassung der Träger der Gruppe Stoicani-Cozia im Süden und Zentrum der Moldau sich auch das Verbreitungsgebiet der kannelierten Keramik östlich der Karpaten verringert; erweist sich unsere Vermutung als richtig, müssen die Bronzehortfunde von Rafaila und Bîrlad der Bevölkerung aus den neuen Siedlungen mit eingestempelter Keramik zugeschrieben werden [70].

Die Phase Babadag III[71] ist vorläufig außerhalb der Dobrudscha nicht nachgewiesen, die Basarabikultur [72] jedoch bisher nur im Süden der Moldau [73]. Die Frage bleibt noch offen wann das Ende der Frühhallstattzeit östlich der Karpaten anzusetzen ist, sowie unter welchen historischen Bedingungen es zu einer neuen Entwicklungsphase der Kulturen aus der frühen Eisenzeit in der Moldau kam [74].

[69] A. László, ArhMold, 7, 1972, S. 221—222 (mit Literatur).

[70] Siehe auch M. Petrescu-Dîmboviţa, in *Actes du 8e Congr. Int. Beograd*, 1, 1971, S. 186.

[71] S. Morintz, Dacia, 8, 1964, S. 117.

[72] A. Vulpe, *a. a. O.*, S. 117—124; ders., MemAntiq, 2, 1970, S. 115—128, 183—187.

[73] Die Basarabikultur ist vorläufig durch folgende Funde aus der Moldau belegt: Lunca, Poiana (A. Vulpe, Dacia, 9, 1965, S. 131, Anm. 104): Suceveni-Stoboräni (I. T. Dragomir, in *Judeţul Galaţi pe scara timpului*, Galaţi 1972, S. 30) und Ţigăneşti (A. Vulpe, MemAntiq, 2, 1970, S. 122, Anm. 20); Auch in Soldanesty, Seliste und Orlovka (A. I. Meljukova, SA, 1, 1972, S. 64—66) wurde diese Kultur nachgewiesen.

[74] Was dieses Problem betrifft, ist auf den Versuch hinzuweisen, den Beginn des Gräberfeldes von Stoicani vor den bisher angenommenen Zeitpunkt (7.—6. Jh. v. u. Z.) zu datieren. Deshalb wird angenommen, daß „sich der hallstättische Kulturaspekt aus diesem Friedhof ... vor die repräsentative Phase der Basarabikultur einordnen läßt; wahrscheinlich in eine Zeit, die der Phase Babadag III entspricht, welche nach dem Stoicani-Brad Aspekt folgt, der sich mit dem Zeitabschnitt Babadag II synchronisiert. Vom Gesichtspunkt der absoluten Chronologie gibt es dieses Gräberfeld wahrscheinlich schon im 8. Jh. v. u. Z. und es stimmt teilweise mit den Anfängen der Basarabikultur überein" (M. Petrescu-Dîmboviţa und M. Dinu, SCIVA, 25, 1974, 1, S. 91). Gleichfalls wird angenommen, daß auf diese Weise „sich der Zeitabstand zwischen dem Ende des Stoicani-Brad Aspekts und dem Anfang der Kulturgruppe, der das Gräberfeld von Stoicani angehört, verengt, aber, daß dieser Zeitabschnitt noch nicht ganz ausgefüllt werden kann" (M. Petrescu-Dîmboviţa, *Eléments illyriens dans le milieu thrace à l'Est de la Roumanie*, Mitteilung am 1. Internationalen Kongreß für Illyrologie, Tirana, Sept. 1972; Ders., MemAntiq, 4, in Druck). Die Ansicht, das Gräberfeld von Stoicani früher zu datieren, wurde auch von A. Vulpe (Dacia, 9, 1965, S. 119; MemAntiq, 2, 1970, S. 163, 8 Anm. 176) vertreten.

Découvertes du Hallstatt thrace dans le département de Suceava

MIRCEA IGNAT

Suceava

Le premier âge du fer dans le nord-ouest de la Moldavie est relativement peu connu, aussi avons-nous jugé utile de communiquer les résultats des dernières recherches dans ce domaine, afin de les intégrer dans l'ensemble des découvertes de l'espace carpato-danubien.

La zone des recherches est limitée au département de Suceava et constitue une portion du Plateau de Suceava, région assez caractéristique du point de vue pédo-climatique. Le nombre des objectifs indiqués sur la carte (fig. 1) atteste l'intensité de l'habitation, mais aussi le stade des investigations archéologiques, qui consistent surtout en découvertes fortuites. Les découvertes se groupent pour l'instant, sous le rapport chronologique, aux deux extrémités de l'époque hallstattienne, vu l'absence jusqu'à ce jour de matériaux pouvant être assignés au Hallstatt C.

Nous nous sommes proposé, dans les pages qui suivent, de faire connaître les deux groupes principaux de découvertes, au moyen des informations plus anciennes et, en particulier, des résultats des fouilles archéologiques récentes, parmi lesquelles celles de Volovăț detiennent la première place.

La nécropole tumulaire de Volovăț (4 km sud de Rădăuți) est située sur le plateau de la hauteur dite « Dealul Burlei » et comprend 15 tumulus. Ceux-ci se continuent vers l'ouest, sur 4 à 5 km de distance, le long des crêtes boisées et des plateaux dominant la région. Cette zone de la nécropole n'ayant pas encore été fouillée, nous ne nous référerons qu'au secteur situé sur la hauteur susmentionnée. Signalée dès la fin du siècle dernier et étudiée sommairement à plusieurs reprises [1], la nécropole a fait l'objet de nouvelles recherches au cours des années 1971—1973, lorsque sept tumulus, situés en différents points du site, ont été fouillés intégralement [2]. L'étude du matériel mis au jour a démontré que ces ensembles funéraires datent de deux périodes distinctes du Hallstatt : les tumulus T.2, T.3, T.4, T.5, T.6 et T.8 appartiennent au Hallstatt ancien, tandis que T.7 appartient au Hallstatt tardif.

Les tumulus du premier groupe peuvent à leur tour être répartis en deux catégories suivant la structure de la paroi. Dans la première catégorie (T.4, T.5, T.6, T.8), la paroi a été construite en terre jaune mêlée à une grande quantité de gravier, qui représente le sol caractéristique de l'endroit. Les tumulus de la seconde catégorie (T.2 et T.3) ont un relief plus prononcé et de plus grands diamètres; leur structure comprend, à la base, un tertre de terre compacte, noire, spécialement apportée d'ailleurs (cette terre n'existe pas dans les alentours de la nécropole), par-dessus laquelle on a déposé une couche de terre locale. Ce genre de construction, destiné à rendre le tumulus plus solide et à protéger la tombe, repré-

[1] J. Szombathy, JahrbBLM, 3, 1895, p. 23 ; JahrbBLM, 8, 1900, p. 122 ; MKHD, 10, 1903, p. 298.

[2] Un rapport détaillé sur les fouilles de Volovăț — Dealul Burlei est en préparation, pour paraître dans StMatSuceava, 4.

sente probablement l'analogue ou une réminiscence du remblai de pierres connue dans le Hallstatt ancien [3], les analogies relevées dans la nécropole de Bîrsești [4] constituant sans doute un prolongement naturel de cette tradition jusque dans le Hallstatt tardif.

Dans ou sous le remblai se trouvaient des tombes d'incinération à urne et différents types de fosses. D'après les observations stratigraphiques — qui n'ont pas toujours été précises à cause de l'uniformité de la terre — les tombes à urne sont des tombes secondaires, creusées dans différentes portions des tumulus, de préférence à leur périphérie. Les tombes sont

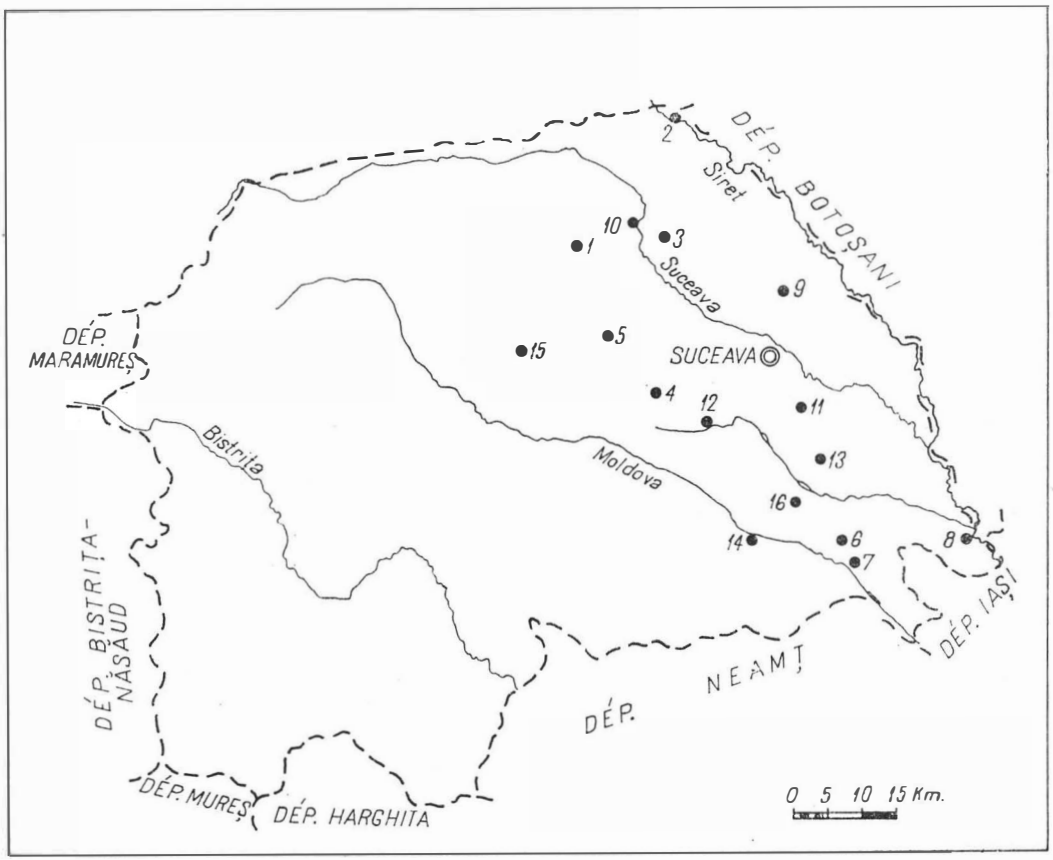


Fig. 1 Découvertes hallstattiennes anciennes dans le nord-ouest de la Moldavie. A Découvertes du Hallstatt ancien; B Découvertes des VI^e — V^e siècles av. n. è.; C Nécropoles des IV^e — III^e siècles av. n. è.; D Etablissements fortifiés; E Découvertes fortuites. 1 Volovăț; 2 *Siret — « Ruina »*; 3 Grănicești; 4 *Hișești — « Virvata »*; 5 Botoșana; 6 Nigotești (com. de Vadu Moldovei); 7 Dumbrăvița (com. de Vadu Moldovei); 8 Siliștea Nouă (com. de Dolhasca); 9 *Hănțești (com. d'Adâncata)*; 10 Satu Mare; 11 Bosanci; 12 Vornicenii Mici (com. de Moara); 13 Merești (com. de Vultorești); 14 Baia; 15 *Poiana Micului*; 16 Fălticeni.

réparties comme suit : T.2 — 1 tombe; T.3 — 2 tombes; T.4 — 5 tombes; T.6 — 15 tombes. Le tumulus représentait probablement la tombe collective d'une famille, où les membres de celle-ci étaient enterrés à tour de rôle.

A noter, comme particularité du rituel funéraire, que toutes les urnes étaient placées sens dessus dessous et qu'il leur manquait la base et même la moitié inférieure; elles avaient

[3] I. Ordentlich et C. Kacsó, Marmatia, 1, 1969, p. 14.
[4] S. Morintz, Materiale, 3, 1957, p. 221; 5, 1959, p. 355; 6, 1959, p. 231; 7, 1961, p. 201.

été brisées rituellement avant d'être déposées en terre, car on n'a trouvé aucun fragment d'urne autour des tombes ou dans le remblai du tumulus. Sur les 20 et quelques urnes, c'est à peine si nous avons pu en reconstituer une (fig. 2/1). L'enterrement se déroulait très probablement de la manière suivante : on commençait par creuser la fosse (dont la forme n'a pu être relevée au cours des recherches) ; puis on apportait le vase brisé préalablement au bûcher, où avait lieu la cérémonie funèbre ; enfin, les restes de la crémation (os calcinés et beaucoup de cendre) étaient introduits dans l'urne, avec beaucoup de soin.

Fig. 2 Volovăț — Dealul Burlei. Céramique hallstattienne ancienne.

Les fosses mises au jour sont de trois types : fosses simples, peu profondes, de forme ovale (T.6) ; fosses aux parois brûlées (T.5) ; fosses cylindriques, pleines de cendre (T.2, T.4, T.5). Les deux premiers types, à en juger par leur position stratigraphique, ont été creusés avant la construction du remblai et sont pauvres en matériel archéologique (brûlure, charbon, cendre, tessons de très petit calibre) ; ce matériel varie d'une fosse à l'autre ; seule une fosse de T.6 renfermait un nombre plus significatif de fragments céramiques. Les fosses cylindriques pleines de cendre ont été trouvées en position secondaire et contenaient de la terre mêlée à une grande quantité de cendre ; dans un seul cas nous avons trouvé un fragment d'épingle en bronze à section circulaire (fig. 3/4).

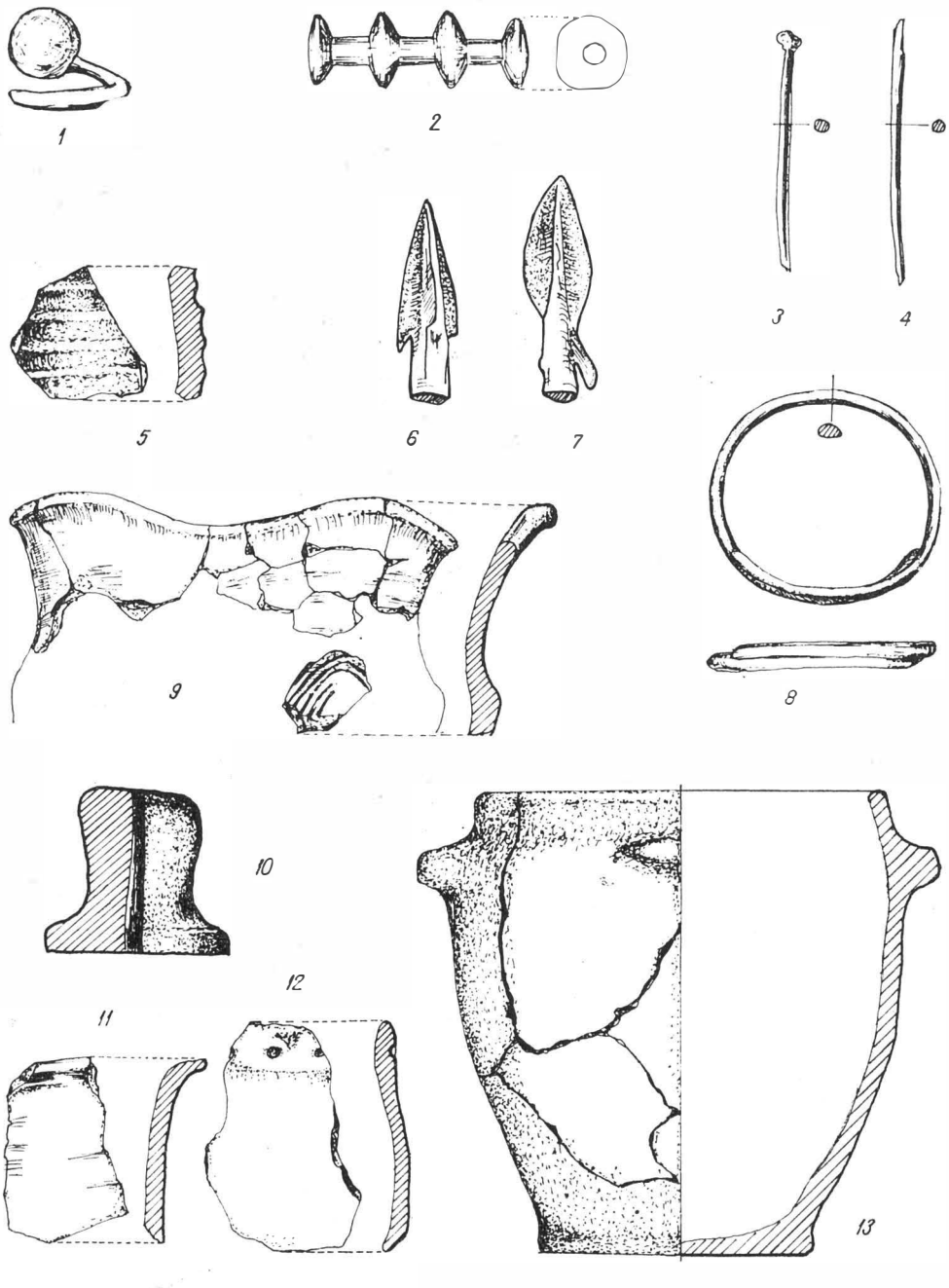


Fig. 3 Volovăţ — Dealul Burlei. 3—5, 9, 11—12 pièces du Hallstatt ancien; 1 — 2, 8, 10 pièces du Hallstatt tardif; 6—7 pointes de flèches en bronze découvertes à Satu Mare, d'après P. Reineke; 13 urne mise au jour à Vornicenii Mici (com. de Moara).

Il convient de souligner que, jusqu'à ce jour, on n'a pas découvert de façon certaine les tombes principales. Les fosses ne peuvent être considérées comme des tombes, puisqu'elles ne sont pas présentes dans tous les tumulus, qu'elles ne contiennent pas d'os calcinés et que leur contenu est fort pauvre, souvent dépourvu de toute signification. Jusqu'à l'extension des fouilles à d'autres tumulus, où la situation sera peut-être plus claire, le problème des tombes principales demeure en suspens, ainsi que celui de l'encadrement dans le même horizon chronologique des deux catégories de tumulus différenciées d'après la structure de leurs remblais.

En ce qui concerne le rituel du dépôt des urnes, soulignons-en le caractère particulier. Si le rite consistant à briser intentionnellement la base des urnes peut s'expliquer par la coutume du *Seelenloch* attestée dans les nécropoles hallstattiennes, celui consistant à placer les urnes sens dessus dessous ne comporte que peu d'analogies et sa signification nous échappe. Son origine remonte probablement à une époque antérieure à celle des tombes de Volovăț; plus précisément, il apparaît dans la nécropole de Ciumești-Bostănărie, qui appartient à la première phase de la culture d'Otomani [5]. L'apport de la culture d'Otomani à la genèse de la culture de Gáva étant connu [6], on pourrait supposer que ce rituel dérive de la culture d'Otomani, bien qu'il ne soit pas prouvé qu'il s'est maintenu tout au long de cette culture. Au contraire, au cours de la seconde étape de la culture d'Otomani on passe même à l'inhumation. Il se pourrait toutefois que le rite des urnes placées sens dessus dessous ait été repris vers la fin de l'âge du bronze, lorsque sous l'influence de la culture d'Egyek on voit réapparaître, dans le cadre de la phase Otomani III, les tombes d'incinération à urne [7]. De fait, le type d'urne le plus souvent employé — le vase-sac, avec ses protubérances hypertrophiées sous la lèvre — a lui aussi ses origines à l'âge du bronze [8].

Les analogies chronologiquement rapprochées auxquelles on pourrait se rapporter pour ce rituel ne sont guère significatives. Dans le seul tumulus de la nécropole de Lăpuș ayant une tombe à urne, celle-ci était renversée sur le côté [9]. Un rituel similaire est probablement attesté aussi à Teiuș, dans l'une des tombes attribuées à l'époque préscythique [10]. Attesté pour le Hallstatt ancien à Volovăț, ce rituel survivra et apparaîtra sporadiquement au cours de l'époque hallstattienne, dans la culture de Basarabi [11], puis, à la fin du Hallstatt, à Ciurelu [12] et Bîrsești [13].

Si nous avons assigné les tumulus sommairement décrits au même horizon chronologique, c'est en raison de la présence, autant dans les fosses susmentionnées (à une exception près, sur laquelle nous reviendrons) que dans le remblai des tumulus, de fragments céramiques datant certainement du Hallstatt ancien. Etant donné qu'il n'existe pas de différence entre ceux-ci et la céramique des tombes à urne, il n'y a aucun obstacle à considérer le matériel archéologique comme unitaire.

Le mobilier des tombes à urne est pauvre et peu varié, le plus souvent il se réduit aux urnes. Lorsqu'il comprend aussi d'autres fragments céramiques, ceux-ci se trouvent déposés soit à côté de l'urne, soit — et c'est le cas le plus fréquent — dans l'urne. Il existe un seul cas de vase adjacent : une petite tasse, placée elle aussi sens dessus dessous dans une urne (fig. 2/2). Le mobilier métallique ne consiste qu'en quatre épingles en bronze à section ronde, dont l'une, mieux conservée, à tête globulaire (fig. 3/3).

La poterie comprend plusieurs catégories. La première, spécifique pour le Hallstatt ancien, est de couleur brique intérieurement et à surface extérieure noire et luisante. Les tessons proviennent de grands vases à corps sphérique et à la lèvre évasée, certains d'entre

[5] I. Ordentlich et C. Kacsó, SCIV, 21, 1970, 1, p. 49–63.

[6] K. Horedt, StComSibiu, 13, 1967, p. 150–152; A. László, SCIV, 24, 1973, 4, p. 595–598, avec la bibliographie du sujet.

[7] I. Németi, StComSatuMare, 1969, p. 67–69.

[8] K. Horedt, *Așezarea fortificată din perioada timpie a bronzului de la Sighetul Marmației*, Baia Mare, 1966, p. 19–20; I. Németi, *op. cit.*, p. 62 et pl. 15/2; C. Kacsó, Marmatia, 2, 1971, p. 44.

[9] I. Ordentlich et C. Kacsó, Marmatia, 1, 1969, p. 11

[10] K. Horedt, Materiale, 1, 1953, p. 804, 812–813; cf. I. H. Crișan, *Ceramica daco-getică*, București, 1969, p. 234, note 45.

[11] A. I. Meliukova, MIA, 64, 1958, p. 57.

[12] D. V. Rosetti, PMMB, 2, 1935, p. 53–47. Au sujet de la datation de l'ensemble voir A. Vulpe, MemAntiq, 2, 1970, p. 195.

[13] S. Morintz, Materiale, 6, 1959, p. 232.

eux cannelés (fig. 3/5, 11). Cette catégorie est peu nombreuse, ainsi que la seconde, représentée par une céramique de qualité supérieure, de luxe, dense, cuite jusqu'au noir sur ses deux faces dont on remarque l'éclat métallique. Font partie de cette catégorie quelques fragments de tasses à anse surélevée, dont un exemplaire, ayant servi de vase d'offrande, a pu être reconstitué (fig. 2/2).

Contrairement aux deux catégories céramiques précédentes, représentées par un petit nombre de fragments, la céramique de qualité inférieure, très friable, renfermant des tessons pilés, est de loin la plus nombreuse; toutes les urnes funéraires en font d'ailleurs partie. La fragilité de cette céramique, qui la rendrait impropre à l'usage commun s'explique justement par le fait qu'elle a très probablement été confectionnée exprès pour les sépultures, ainsi qu'on l'a relevé aussi dans la nécropole de Lăpuș [14].

En ce qui concerne la qualité de la-terre, on relève toute une gamme de variétés, en fonction de la finesse du dégraissant. Les plus nombreux sont les vases en terre grossière, souvent décorés à leur partie inférieure de faisceaux de lignes irrégulières, exécutés au moyen d'une touffe d'herbe ou de paille. La forme de vase la plus fréquente est le bocal à parois droites, souvent décoré de quatre protubérances sous la lèvre (fig. 2/3,4). Cette même catégorie comprend des écuelles au bord légèrement arrondi intérieurement. Une autre forme caractéristique est le vase au bord lobé, décoré par incision au moyen d'un peigne (fig. 3/9).

Les types céramiques ci-dessus peuvent être rapprochés de la céramique découverte dans différents sites de la culture de Gáva, appartenant au Hallstatt ancien [15], mais les rapprochements les plus convaincants nous sont offerts par le site de Mahala III [16], faisant partie du groupe Holihrady [17].

Les recherches archéologiques de ces derniers temps ont relevé l'existence dans le nord-ouest de la Moldavie de nombreux sites appartenant à ce groupe, caractérisés en général par leur situation sur des hauteurs dominantes et par la très faible épaisseur de la couche archéologique [18], sites qui prolongent considérablement vers le sud-ouest l'aire du groupe Holihrady [19].

L'aspect et les formes céramiques attestés dans ces sites se retrouvent pour la plupart à Volovăț. Etant donné que les découvertes de cette dernière nécropole offrent un assez riche répertoire de formes céramiques et qu'il s'agit d'un site fermé, le nom de Volovăț pourrait à bon droit désigner ce groupe de découvertes caractéristiques pour le nord-ouest de la Moldavie, qui s'étend jusqu'au Dniester Supérieur et doit être attribué, du point de vue ethnique, aux tribus de Thraces [20].

La chronologie des découvertes du type Mahala III — Volovăț n'est pas définitivement établie. D'autre part, les pièces mises au jour à Volovăț ne représentent pas des éléments typiques de datation. Pourtant, étant donné l'aire où s'est constituée la culture de Gáva et le phénomène de sa diffusion, on peut considérer que le début de l'évolution indépendante du groupe de Holihrady se situe dans le Hallstatt B. Une datation plus précise de la nécropole de Volovăț est encore difficile à l'heure actuelle. Le fait que les cimetières du groupe Holihrady sont peu connus [21] et que celui d'Ostrița [22] appartient à une époque postérieure restreint encore cette possibilité.

[14] C. Kacsó, Marmatia, 2, 1971, p. 47—48.

[15] K. Horedt, *Așezarea fortificată* ..., p. 13—16 ; idem, StComSibiu, 13, 1967, p. 137—153 ; A. László, SCIV, 24, 1973, 4, p. 585—595 ; T. Kemenczi, EvkMiskolc, 10, 1971, p. 64—69.

[16] G. I. Smirnova, MIA, 150, 1969, p. 21—34 ; idem, SCIVA, 25, 1974, 3, p. 372 et fig. 2, 4 et 5.

[17] I. K. Svešnikov, MDAPV, 5, 1964, p. 65—66 ; G. I. Smirnova, KSMoskva, 105, 1965, p. 27—30 ; idem, SCIVA, 25, 1974, 3, p. 359—380 ; Arheologija Ukrainskoi RSR, II, Kiev, 1971, p. 26—28.

[18] Des découvertes de ce type sont connues à Siret — Ruina et à Ilișești — Virvata. A ces établissements s'ajoutent ceux de Grănicești (fouilles inédites — A.László) et de Botoșana (matériaux inédits — recherches par Dan et Silvia Teodor). Les matériaux mis au jour dans les sites hallstattiens de Dumbrăvița de Jos, Nigotești (D. Teodor, I. Ioniță, ArhMold, 5, p. 318—320) et Siliștea Nouă — Dolhasca (N. Ursulescu, StMatSuceava, 3, 1973, p. 13) ne nous sont pas directement connus.

[19] I. K. Svešnikov, MDAPV, 5, 1964, p. 65, fig. 1. Selon G. I. Smirnova, le groupe Holihrady ne s'est pas étendu jusqu'en Moldavie, SCIVA, 25, 1974, 3, p. 360.

[20] G. I. Smirnova, MIA, 150, 1969, p. 32—33 ; idem, SCIVA, 25, 1974, 3, p. 359—360.

[21] *Ibidem*, p. 366, notes 43—47.

[22] G. I. Smirnova, ArhSbornikErm, 15, 1973, p. 7—11.

Parmi les fragments de poterie découverts dans une fosse du T.6, il en est quelques-uns qui attestent une origine plus ancienne, pouvant être située dans la culture de Noua (fig. 3/12). Ces survivances sont difficilement explicables, étant donné l'absence de tout lien d'origine entre la culture hallstattienne, thracique, et la culture de Noua [23]. Leur apparition à l'étape la plus ancienne du groupe Holihrady montre que les découvertes du type Mahala III-Volovăţ sont anciennes, elles aussi, et n'excluent pas que certains éléments de la culture Noua aient persisté un certain temps à l'est des Carpates [24].

Bien que les trouvailles du groupe Holihrady soient relativement nombreuses dans le nord-ouest de la Moldavie, elles n'appartiennent qu'à la phase ancienne. Dans le stade actuel de nos recherches, nous ne connaissons pas de sites antérieurs ni postérieurs à ceux du type Mahala III-Volovăţ. Les découvertes fortuites de Hînţeşti (com. d'Adîncata) — qui n'ont pas encore fait l'objet de recherches systématiques — comprennent une grande quantité de céramique rouge-noir, cannelée, caractéristique pour la culture de Gáva, à l'exclusion de formes du type Mahala III-Volovăţ, ce qui indique l'existence dans cette zone de plusieurs phases d'évolution du Hallstatt ancien.

Si pour la première période Mahala III-Volovăţ les trouvailles sont fort nombreuses dans le nord-ouest de la Moldavie, pour les étapes suivantes les matériaux significatifs font défaut. Il en est de même pour le Hallstatt moyen, ce qui représente d'ailleurs un phénomène général en Moldavie, où les découvertes pouvant être attribuées de façon certaine au Hallstatt moyen sont peu nombreuses [25]. Compte tenu de la diffusion de la culture de Basarabi [26], cette pénurie tient probablement aux lacunes temporaires des investigations sur les lieux.

A partir du VI^{e} siècle av.n.è., la carte des découvertes archéologiques du nord-ouest de la Moldavie s'enrichit considérablement. Malheureusement, la plupart proviennent de découvertes fortuites ou de recherches plus anciennes et appartiennent en majeure partie à des ensembles funéraires. Les découvertes peuvent être réparties en deux étapes, correspondant respectivement aux VI^{e}—V^{e} siècles et aux IV^{e}—III^{e} siècles [27].

La première étape nous est connue par les tombes tumulaires de Volovăţ-Dealul Burlei et de Satu Mare, localités situées dans la même zone, à 10 km seulement de distance. L'aire de la nécropole tumulaire hallstattienne ancienne de Volovăţ a été en effet remise en usage aux VI^{e}—V^{e} siècles. Nos recherches n'ont relevé la présence que d'une tombe (T.7), mais rien ne dit que leur nombre ne soit pas plus grand. Il faut d'ailleurs y ajouter le mobilier partiellement récupéré d'une tombe secondaire, découvert il y a un certain temps dans le remblai d'un tumulus du Hallstatt ancien.

Le rite est celui de l'incinération, très répandu durant cette période chez les tribus thraces [28]; en l'espèce, il s'agit d'une incinération pratiquée sur le lieu où le tumulus a ensuite été érigé. Le mode de construction du tertre et du bûcher funéraires est fort simple. Sur le sol, on a construit une plate-forme de terre mêlée de beaucoup de gravier, en y ajoutant, vers les bords surtout, des pierres plus grosses. Sur cette plate-forme rectangulaire aux coins arrondis on a érigé le bûcher, dont les vestiges consistaient en terre calcinée et en charbon. Après la crémation, on a recouvert les restes du bûcher de terre mêlée de gravier ramassée sur les lieux, formant ainsi le tertre. Le mobilier funéraire a été déposé après l'incinération, à titre d'offrande. On n'a recueilli qu'une faible partie des os incinérés, le reste étant dispersé sur la surface du bûcher.

[23] A. C. Florescu, ArhMold, 2—3, 1964, p. 190—191; E. Zaharia, Dacia, N. S., 9, 1965, p. 98; G. I. Smirnova, SCIVA, 25, 1974, 3, 359; idem, ArhSbornikErm, 14, 1972, p. 24—31.

[24] M. Petrescu-Dîmboviţa, Dacia, N.S., 4, 1960, p. 151—152; M. Florescu et V. Căpitanu, Carpica, 1, 1968, p. 44—47; A. László, ArhMold, 7, 1972, p. 220.

[25] N. Zaharia, M. Petrescu-Dîmboviţa, Em. Zaharia, *Aşezări din Moldova de la paleolitic pînă in sec. al XVIII-lea*, Bucureşti, 1970, p. 49.

[26] A. Vulpe, Dacia, N. S., 9, 1965, p. 124—126, complété par MemAntiq, 2, 1970, p. 122, fig. 1.

[27] Pour la périodisation de l'époque, voir les observations judicieuses de A. Vulpe, MemAntiq, 2, 1970, p. 188. Les découvertes de pièces isolées, telles que les flèches de type scythique de Poiana Micului (C. A. Romstorfer, JahrbBLM, 1, 1893, p. 160) et de Fălticeni (I. Nestor, *Der Stand* ..., p. 149), ne peuvent pas être assignées à une certaine époque.

[28] A. Vulpe, *Necropola hallstattiană de la Ferigile*, Bucureşti, 1967, p. 21—22.

Le rituel de l'incinération au lieu de l'érection du bûcher était connu dans le monde thraco-gétique et s'est maintenu, ainsi qu'on l'a relevé, dans un nombre de cas plus réduit et seulement pour l'aristocratie tribale, jusqu'au second âge du fer [29]. Ce rituel apparaît dans toute l'aire de la culture thracique [30] et est attesté même dans le groupe de Podolie [31].

Le mobilier de la tombe en question, qui a sans doute appartenu à un membre de l'aristocratie tribale, est varié, comprenant des pièces en bronze, en terre glaise et quatre vases. Les pièces métalliques sont toutes des objets de parure, à savoir deux bracelets de bronze (fig. 3/8), une boucle de tempe (fig. 3/1) et une applique de forme spirale. La tombe comprenait également une fusaïole et des perles de kaolin (fig. 3/11).

En général, le mobilier comprend des pièces communes, dont certaines seulement présentent un plus grand intérêt. Parmi celles-ci, citons une écuelle (fig. 4/3) décorée de petites excisions à l'intérieur, sous la lèvre, auxquelles correspondent extérieurement de petits renflements, éléments attestant une origine orientale. Les écuelles de ce type sont datées, dans leurs zones d'origine, des VI^{e}—V^{e} siècles av.n.è. [32]. C'est vers la même zone que nous oriente la boucle de tempe, caractéristique pour le groupe Kiev — Poltava [33], d'où elle se répandra ensuite dans le groupe de Podolie [34].

L'existence de telles influences culturelles n'a rien d'exceptionnel pour l'époque, elles sont mêmes fréquentes dans le groupe podolien [35]. On peut aussi déceler, quoique moins nettement, une certaine influence lusacienne dans le modelé de deux vases (fig. 4/1,2); bien que l'influence de cette culture sur le groupe podolien ait été niée par certains auteurs [36], nous estimons qu'elle est pourtant possible, car dans le groupe Tarnobrzeg, qui appartient à la culture de Lausitz, les influences de la culture nord-thracique sont évidentes [37].

Notre datation, aux VI^{e}—V^{e} siècles, du tumulus 7 de Volovăț est fondée non seulement sur les rapprochements que nous venons de faire, mais aussi sur une pièce qui a très probablement appartenu à une tombe secondaire d'un tumulus hallstattien ancien. Il s'agit de la tête en bronze d'une épingle de fer (fig. 3/2). Des pièces semblables ont été mises au jour, en Roumanie, à Gogoşu [38], Ferigile et Curtea de Argeş [39]. A. Vulpe a précisé à leur sujet qu'il s'agit de têtes d'épingles représentées sur des vases grecs des VII^{e}—V^{e} siècles av.n.è. [40]. La pièce de Volovăț, qui est certainement d'importation, peut être datée, par analogie, au VI^{e} siècle ou au début du siècle suivant.

Quoique moins claires, les découvertes de Satu Mare (5 km nord de Rădăuți) n'en sont pas moins significatives. De différentes informations [41], corroborées par le rapport sur les fouilles de J. Szombathy [42], il ressort que l'on a découvert là une nécropole d'incinération [43] qui, ainsi que l'a relevé aussi P. Reinecke [44], est tumulaire, à remblai de pierres. Ces tumulus étaient de forme ovale, avec des diamètres de 3,5 à 5 m et hauts de 0,35 à 1 m. Le mobilier récolté comprenait plusieurs pointes de flèches en bronze (fig. 3/6,7), dont les unes déformées ou soudées par l'effet du feu, à deux ou trois ailerons, une pointe de lance en fer, ainsi que de la poterie qui n'a malheureusement pas été décrite, ni conservée.

[29] P. Alexandrescu, *Histria*. II, Bucureşti, 1966, p. 257—267.

[30] D. Protase, *Riturile funerare la daci şi daco-romani*, Bucureşti, 1971, p. 66—67; exemples d'incinération sur les lieux sous le tumulus dans l'espace intracarpatique, p. 48—49 et 54—55.

[31] T. Sulimirski, *Scytowie na zachodniem Podolu*, Lwów, 1936, p. 104.

[32] V. M. Danilenko, ArhPa, 6, 1956, p. 7, fig. I/20; Arheologije Ukrainskoi RSR, II, Kiev, 1971, p. 91—94, fig. 27 et 28/8. En fait, de la céramique présentant des affinités avec celle de la culture scythique a déjà été trouvée en Moldavie, cf. M. Ignat, SCIV, 24, 1973, 3, p. 536, note 19.

[33] *Ibidem*, p. 76—78 et fig. 24/6.

[34] T. Sulimirski, *op. cit.*, p. 113.

[35] *Ibidem*, p. 118—119; cf. Arheologija Ukrainskoi RSR, II, p. 97—100.

[36] T. Sulimirski, *op. cit.*, p. 119. Au sujet des relations entre la culture de Lausitz et la culture scythique, cf. T. Sulimirski, WiadArch, 16, 1948, p. 76—100.

[37] Jacek Miśkiewicz, Teresa Węgrzynowicz, WiadArch, 39, 1974, 2, p. 203—204.

[38] D. Berciu et Eug. Comşa, Materiale, 2, 1956, p. 437.

[39] A. Vulpe, *op. cit.*, p. 74 et notes 171 et 172.

[40] *Ibidem*.

[41] Revista politică, I. Suceava, 1886, n° 3 du 15 juin, p. 12; D. Olinescu, BulSocGeogr, 15, 1894, p. 72 et 79; JahrbBLM, 1, 1893, p. 160.

[42] JahrbBLM, 3, 1895, p. 22—23.

[43] L'information sur la découverte d'une tombe d'inhumation, dont V. Pârvan s'est servie, est erronée, cf. *Getica*, 1926, Bucureşti, p. 359—360.

[44] JahrbBLM, 4, 1896, p. 44.

Malgré l'ampleur réduite des fouilles de Volovăț et le caractère fortuit des découvertes de Satu Mare, il est permis d'affirmer que les ensembles funéraires décrits appartiennent à un groupe culturel qui, autant par le rituel que par le mobilier funéraire, peut être rapproché du groupe podolien, dont la vaste aire de diffusion comprend aussi la zone de nos recherches ; le groupe qui nous occupe était situé à l'extrémité nord-est du monde thrace.

Fig. 4 Volovăț — Dealul Burlei. 1—3 céramique des VI^e—V^e siècles av. n. è. ; 4—6 Bosanci—céramique mise au jour dans la nécropole du IV^e siècle av. n. è.

L'évolution de ce groupe culturel au cours des siècles suivants est peu connue ; de toute façon, son existence jusqu'au II^e siècle av.n.è.[45], tel que nous le connaissons, apparaît comme peu probable. Les quelques découvertes de pièces celtiques dans des milieux autochtones[46] ne résolvent pas le problème de l'évolution du groupe podolien. C'est pourquoi la découverte, dans le nord-ouest de la Moldavie, de deux nécropoles planes d'incinération, datant respec-

tivement du IV^e siècle et de la première moitié du III^e siècle, est d'une importance particulière.

Ces nécropoles représentent de fait la seconde étape de la culture gétique dans cette zone. Elles ont été identifiées l'une à Bosanci [47] (fig. 4/4—6), l'autre à Vornicenii Mici (com. de Moara)[48] (fig. 3/13) et, bien que l'on n'y ait pas effectué de fouilles de grande envergure, on peut constater que les matériaux mis au jour présentent des analogies avec ceux livrés par les nécropoles du Bas-Danube [49] et plus particulièrement par celle de Slobozia—Onești [50], ce qui montre que le groupe du nord de la Moldavie a évolué vers les nouvelles formes de la culture La Tène de la même manière et à peu près au même moment que le groupe sud—moldave.

Ce point de vue est confirmé aussi par la présence des forteresses de terre. Ces fortifications, caractéristiques pour l'espace situé à l'est des Carpates, prouvent que la société géto-dace avait atteint dès cette époque un certain stade de développement socio-économique [51]. Or, une telle fortification a été récemment identifiée et fouillée dans la zone même qui nous occupe, à Mereşti (com. de Vultureşti) [52], intégrant cette zone dans l'aire du monde géto-dace. A côté des nécropoles mentionnées, elle atteste le même processus de développement que celui constaté dans l'ensemble du monde géto-dace et, par conséquent, l'unité de cette culture sur le territoire situé à l'est des Carpates, qui avait déjà atteint les premières étapes du second âge du fer. Au IV^e siècle av.n.è., cette unité culturelle se reconstitue dans tout l'espace carpato-danubien [53]. Les découvertes mentionnées plus haut permettent d'avancer l'hypothèse suivant laquelle le groupe podolien tout entier a suivi la même évolution que la zone nord-ouest de la Moldavie, ainsi que le confirment d'ailleurs aussi les matériaux — notamment la céramique faite au tour — découverts à Kruglik [54].

[45] T. Sulimirski, *op. cit.*, p. 118.

[46] *Ibidem*, p. 123—124. En général, toute l'aire de diffusion du groupe podolien, du IV^e siècle av. n. è. jusqu'aux premier siècles de n. è., est fort peu connue, cf. L. I. Krušelnitzkaia, KSMoskva, 105, 1965, p. 119—124; D. A. Macinski, ArhSbornikErm, 15, 1973, p. 52—64.

[47] M. Ignat, SCIV, 24, 1973, 3, p. 533—537.

[48] Ces matériaux nous ont été signalés par notre collègue E. Emandi, que nous remercions à nouveau à cette occasion.

[49] P. Alexandrescu, *Histria*, II, Bucureşti, 1966, p. 275—276; A. Vulpe, MemAntiq, 2, 1970, p. 193—195.

[50] C. Buzdugan, Carpica, 1, 1969, p. 101—110; cf. également A. Vulpe, MemAntiq, 2, p. 192—193.

[51] A. C. Florescu et S. Rață, StMatSuceava, 1, 1969, p. 9—18; N. Zaharia, M. Petrescu-Dîmboviţa, Em. Zaharia, *op. cit.*, p. 49; T. D. Zlatkovskaja et L. L. Polevoi, MIA, 150, p. 35—60.

[52] Fouilles pratiquées en 1975 en collaboration avec N. Popovici.

[53] A. Vulpe, MemAntiq, 2, 1970, p. 203: A. Vulpe et E. Popescu, Dacia, N. S., 16, 1972, p. 92 et 105.

[54] G. I. Smirnova, ArchRozhledy, 17, 1965, 1,p. 76—90.

The akinakai of Moldavia. A new discovery

VIRGIL MIHĂILESCU-BÎRLIBA

Piatra Neamț

Recently, new discoveries have been made through the extension of archaeological researches in the eastern part of Romania, dating from the 7th to the 5th c.B.C. This fact permitted to identify a group of antiquities in Moldavia. [1]

The discovery of a new akinakes in Moldavia, which will be described below, constitutes an opportunity for discussing again some of the archaeological and historical problems raised by such discoveries in the East-Carpathian territory of Romania.

The discovery mentioned above was made in the precinct of the Găiceana village (the Bacău district) in the years 1968—1972 and entered the collection of the Archaeological Museum of Piatra Neamț in 1973 (Inv. No. 4, 509). [2] The Găiceana akinakes consists of a blade, a hafting plate and the hilt with *antennae* (fig. 1). The akinakes must have been buried for a long time and for this reason all its constituent parts are altered by corrosion, the most affected part being the blade whose edges are denticulated. Its initial colour was reddish, specific for rust. After cleaning and treating, it turned into dark-grey [3]. Probably, due to the same corrosion process, the point of the blade is broken, the preserved length being of 32 cm[4].

The blade and the hilt were made by hot hammering of one piece of metal. The blade is in the shape of an elongated isoceles triangle with two almost parallel edges and a median rib which begins from the hafting plate (fig. 1a, b).

The hilt is also made by hammering in the shape of a flat rectangular plate. At the upper end, the hilt prolonges by a parallelipipedic stem, of rectangular cross-section, to which the bar of the *antennae* is fixed.

The hafting plate consists of two thin symmetrical semioval plates fixed by hammering on the blade.

In cross-section, the *antennae* are made of a circular bar fixed in the hilt stem by means of a rectangular perforation cut in the body of the bar which compressed the brims round the stem after hammering.

The arms of the *antennae* are equal, one of them having a well preserved curvature while the other one is a little damaged, probably as a result of a blow.

The two ends of the *antennae* are almost joined. They represent the heads of two fantastic animals in antithetic position.

[1] A. Vulpe, MemAntiq, 2, 1970, pp. 158 and the following; V. Mihailescu-Bîrliba and I. Untaru, MemAntiq, 3, 1971, p. 444 and the following; M. Dušek, SlovArch, 12, 1974, 2, p. 403.

[2] According to the assertions of Sinel Aparu, a teacher from Găiceana, the akinakes was found in a precipise in the centre of the village, near the church. We take this opportunity to thank him again warmly, both for the information given and for the fact that he deposited this important item in our museum.

[3] The cleaning and treating was made in the laboratory of the Museum of History of Moldavia in Iași; on this occasion a proof for the metal analysis was taken, but the results are not known at present.

[4] The probable length of the akinakes was between 330 mm (minimum) and 400 mm (maximum).

The two ends of the *antennae* were modelled by hot hammering and are engraved on both sides with minor decorative motives. The identification of the image becomes more difficult as some complementary details have disappeared by corrosion. In order to give an accurate description of the image, we shall mark by A one side (fig. 1a) of the *antennae* and by B the other one (fig. 1b).

On the side A, the left arm ends with a head of a fantastic animal. Its mouth is open. The metal was cut with a chisel. A fold suggests the membrane that connected the maxillas in this area. A small hole suggests the animal's nostril. After the separation line of the two maxillas, one can observe the eye of the animal represented by a circle and a central hole. Finally, on the left, two lines begin from the edges and meet at the middle in an acute angle, representing the ear of the animal [5].

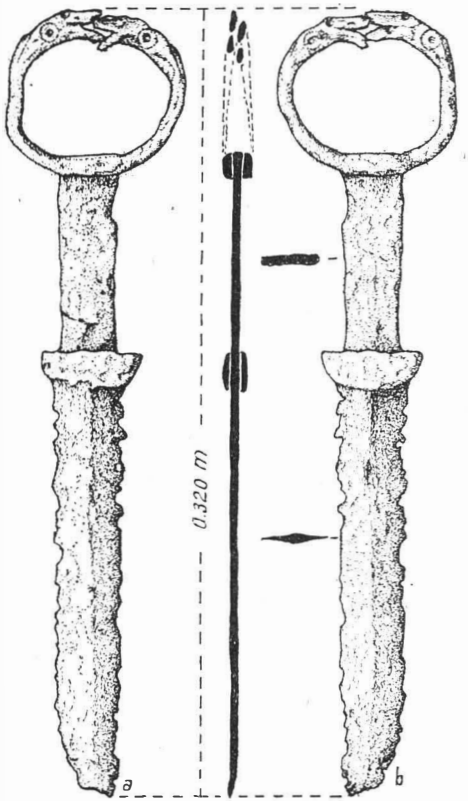


Fig. 1 — The akinakes from Găiceana.

The right arm contains the same ornamental elements. Mention should be made of the fact that the eye is less affected by corrosion.

Both arms of side B of the *antennae* have an identical decoration. On the left arm, the mouth, the eye and the ear can be better observed. On the right arm the nostril is less visible too, whereas the ear and the eye are preserved well enough.

It is quite difficult to find analogies with the Găiceana discovery. It is difficult to find parallels for the zoomorphic *antennae*. Analogies of any kind could be found as concerns the constituent parts, that is blade, hafting plate and hilt.

The akinakes found at Găiceana has only a few common features with the akinakai from Moldavia (discovered at Bîrsești, Nănești, Mînzătești and Cozia — 1974) [6]. For instance only the dimensions of the akinakai of Bîrsești (tumulus 25) and Mînzătești are close to those of the Găiceana akinakes.

In Romania, akinakai with *antennae* were found at Archita, Batoș, Cipău, Cristești, Curtea de Argeș (with a bronze hilt), Dobolii de Jos, Ferigile (tumulus 44), Frata, Cepari, [7] etc. We must underline our previous remark that the analogies with the Găiceana akinakes are general.

This type of akinakes is widely spread in the Soviet Union. We mention for their analogies with the Găiceana discovery the following sites: Volkovcy, Gamarnija (Kanevski district) and particularly Zabiria [8].

[5] The zoomorfic representations on the two *antennae* begin with the thickening of bars and they reproduce animal necks, from about 45 mm to the left and about 48 mm to the right, beginning from the heads of the *antennae*.

[6] S. Morintz, Dacia, N. S., 1, 1957, p. 127 and fig. 4/1; idem, Materiale, 5, 1959, p. 358—359 and fig. 6; idem, Materiale, 7, 1961, p. 203 and fig. 2; I. Mitrea, SCIV, 22, 1971, 3, p. 491 and the following; V. Palade and N. Ciucă, SCIV, 23, 1972, 2, p. 285 and the following; C. Iconomu, Cercetări istorice, 6, 1975, p. 55.

[7] M. Roska, ESA, 11, 1937, p. 169—170, fig. 12; V. Vasiliev, ActaMN, 3, 1966, p. 411—417 and fig. 3/1; N. Vlassa, Apulum, 4, 1961, p. 39—40 and fig. 4/7; A. Zrinyi, StMatTgMureș, 1, 1965, p. 36 and pl. 11, fig. 31; A. Vulpe, *Necropola hallstattiană de la Ferigile. Monografie arheologică*, Bucharest, 1966, p. 58, pl. 16/2; W. Ginters, *Das Schwert der Skythen und Sarmaten in Süd-Russland*, Berlin, 1928, p. 42, pl. 20; A. Vulpe, *op. cit.*, p. 58 and 133, pl. 15/4; N. Vlassa, in *Omagiu lui C. Daicoviciu*, Bucharest, 1960, p. 551, fig. 1; for Cepari the excavations of A. Vulpe and Eug. Popescu (1975).

[8] A. I. Meliukova, *Vooruženie skifov*, Moscow, 1964, pls. 20/3, 13; E. O. Petrovska, I. I. Ivanov, Arheologija-Kiev, 16, 1975, p. 64.

The hafting plate type of this akinakes also appears on akinakai with a straight transversal bar such as that in the Kiew Museums [9], or the Petricani akinakes where one of the guard plates has a slightly semi-oval shape [10].

We must conclude that the analogies with the zoomorphic motives on the *antennae* of the discovery of Găiceana represent a more difficult problem. The Găiceana akinakes presents no parallels with the items discovered at Medgidia, Dobolii de Jos or even Petricani [11].

It seems that the animal represented on the two *antennae* is a *gryphon*. As far as the working technique is concerned we must say that it is not very accurate. However, the characteristic elements of a gryphon are clearly indicated.

It is easy to note that the ancient craftsman did not depart from the "classical" theme and obeyed certain artistic rules which were specific for his time. For instance, the aggressive attitude, the sharp ear, the actual representations of the mouth and eye can also be traced at other three animals adorning the lower frieze of the backhead protecting part of the helmet found at Coţofeneşti [12]. On the other hand, the widely open mouth, the overraised nostril and the sharp ear also appear in the representation of the gryphon on the mould of Garčinovo [13]. At the same time, the widely open mouth, the thickened neck and the round eye surrounded by two circular incisions are also to be found on the plates of the series D_{34-36} of the Craiova hoard [14]. Contrary to other opinions [15] we dare say that the sharp ear, the open mouth and the round eye of the plates of the series C_{25-27} and C_{28-31} of the same hoard also suggest a gryphon, presumed by H. Schmidt a long time ago [16]. We suppose that they are quite similar to those found on our item. The ends of the *antennae* of the Gamarnija akinakes also represent gryphons. We observe on the same akinakes that the hafting plate resembles to that found at Găiceana. The same animal is represented on the akinakes from the Kurgan 401 of Žurovka, the neck and the eye being identical to those on our akinakes. Heads of gryphons—dragons, partly similar to those of Găiceana appear frequently in the Scythian art (such as on the little plates from Certomlyk, Pastoka, Soloha, belonging to the Kurgan 4 of the Semibratnyi group and the Kurgan 66 from Berestniagi) [17].

Although it seems that one can also identify a gryphon on the Petricani akinakes, [18] we shall not insist on this because its technique and artistic modelling are completely different from those of our last discovery.

As other discoveries in Moldavia, the Găiceana akinakes can be dated on typological considerations, though there are many difficulties in this respect due to the lack of an archaeological context for similar items.

The only discovery on which our dating is based is the inventory of the Kurgan 401 of Žurovka which was assigned to the first half of the 5th c.B.C. [19]

A. I. Meliukova, on the one hand, considers that the akinakai with *antennae* can be dated beginning with the 6th c.B.C., the zoomorphic ornaments being characteristic of the 5th c.B.C. [20]

On the other hand, A. Vulpe considers that the akinakai with *antennae*, in the Carpatho-Danubian space are contemporary with the akinakai with a straight transversal bar at the

[9] A. I. Meliukova, *op. cit.*, pl. 18/1.

[10] C. Buzdugan, SCIVA, 26, 1975, p. 70, 72 and fig. 2/b.

[11] D. Berciu, SCIV, 10, 1959, 1, p. 7–18; W. Ginters, *op. cit.*; C. Buzdugan, *op. cit.*

[12] D. Berciu, *Arta traco-getică*, Bucharest, 1969, p. 79 and figs. 59–61. We can add that the presence of akinakes with *antennae* in the hand of the two characters in the scene of the sacrifice of the ram seems significant (*ibidem*, p. 120).

[13] I. Venedikov – N. Todorov, *Monuments des terres bulgares. Préhistoire – Antiquité*, Sofia, fig. 34 (the bronze mould).

[14] H. Schmidt, PZ, 18, 1927, p. 8, pl. 2/34, 35.

[15] K. Malkina, PZ, 19, 1928, p. 156–175; D. Berciu, *op. cit.*, p. 140–142.

[16] H. Schmidt, *op. cit.*, p. 5–7 and pl. 2/25, 27–29, 31; 3/3 and 4/41. Recently, P. Alexandrescu, Dacia, N. S., 18, 1974, p. 280.

[17] A. I. Meliukova, *Vooruženie skifov ...*, p. 55 and pl. 20/13, 14 and 10/1–3; D. B. Šelov, *Anticinyi mir v Severnom Pričernomore*, Moscow, 1956, fig. 9; A. P. Mancevici, Arheologičeskii Sbornik, 8, 1966, figs. 4/9 and 7/2.

[18] C. Buzdugan, *op. cit.*, p. 72.

[19] A. I. Meliukova, *op. cit.*, p. 55.

[20] *Ibidem*, p. 60.

hilt and that they both can be dated sometime between 550 and 450 B.C., mainly in the second half of the 6th c.B.C. [21]

It is known that the zoomorphic ornaments in the ancient period are more realistic and later become conventional and more abstract. [22] Taking into consideration the ornaments on the Găiceana akinakes we could frame it in the earlier group of the akinakai with *antennae* and zoomorphic decoration, i.e. at the beginning of the 5th c.B.C.

On the basis of all these reasons, we think that the Găiceana akinakes is influenced by the Scythian art and its origin should be sought in the eastern part of our country.

* * *

In 1971 the number of akinakai discovered in Moldavia amounted to 15. They were classified into 3 main groups: with a straight transversal bar, with *antennae* and hybrid types [23] (that is a combination of various typological features as well as the fact that they have only one edge).

So far 24 items were published or are in course of publication, the number of discoveries being more than 30.[24]

Their list according to the classification given above is as follows (figs. 2 and 3):

I. Akinakai with straight transversal bar:

Agapia (V. Mihăilescu-Bîrliba and I. Untaru, MemAntiq, 3, 1971, p. 441, figs. 1 and 2); *Bîcu* (A. Nițu, Materiale, 1, 1953, p. 6, fig. 2), *Bîrsești* (S. Morintz, Materiale, 6, 1960, p. 234—235, fig. 3); *Boureni* (G. I. Brătianu, Dacia, 2, 1925, p. 417, fig. 1); *Buciumeni* (A. Vulpe, MemAntiq, 2, 1970, p. 159, footnote 160; C. Iconomu, Cercetări istorice, 6, 1975, footnote 4); *Comarna* (A. Nițu, Materiale, 1, 1953, p. 6, 8—9 and figs. 2 and 3); *Cristinești I, II* (V. Perian, RevMuz, 1, 1969, p. 83, figs. 1 and 2); *Ghindăoani* (I. Mitrea, SCIV, 20, 1969, 3, p. 454, fig. 2/a, b); *Măcișeni* (V. Palade, ArhMold, 2—3, 1964, p. 487, figs. 1 and 2); *Suseni* (V. Palade and N. Ciucă, SCIV, 23, 1972, 2, p. 290, fig. 2/5); *Văratec* (V. Mihăilescu-Bîrliba, SCIV, 20, 1969, 2, p. 331, figs. 2 and 3); *Zăicești I, II* (?) (S. Rață, SCIV, 16, 1965, 3, p. 575—576).

II. With *antennae* at the hilt:

Bîrsești, 3 items (S. Morintz, Dacia, N. S., 1, 1957, p. 127, fig. 4/1; idem, Materiale, 5, 1959, p. 358, fig. 6; idem, Materiale, 7, 1961, p. 201, 203; D. Berciu, *Zorile istoriei în Carpați și la Dunăre*, București, 1966, p. 256); *Cozia* (C. Iconomu, *op. cit.*); *Găiceana*, *Mînzătești* (V. Palade and N. Ciucă, *op. cit.*, p. 285, fig. 2/4) and *Nănești* (I. Mitrea, SCIV, 22, 1971, 3, p. 491, fig. 2).

III. The "hybrid" type with a single edge:

Hilișeu (V. Perian, *op. cit.*, p. 83, fig. 3); *Petricani* (V. Mihăilescu-Bîrliba and I. Untaru, *op. cit.*, p. 448; C. Buzdugan, SCIVA, 26, 1975, 1, p. 70—72, figs. 1 and 2) and *Rădeni* (I. Mitrea, StudCercStBacău, 1970, p. 211—215, fig. 1/b).

According to the latest studies of Soviet scholars, the main elements of the akinakai had a long evolution in time; this provides the possibility of making a chronological classification.

[21] A. Vulpe, *Ferigile* ..., p. 61; idem, MemAntiq, 2, 1970, p. 162.

[22] K. Malkina, *op. cit.*, p. 153 and the following.

[23] V. Mihăilescu-Bîrliba and I. Untaru, *op. cit.*, p. 448. We can also add that the most recent analysis made by D. Vicoveanu (Museum of History of Moldavia in Iași) showed that there are two types of akinakai: of steel (with straight transversal bar or with *antennae*), and of soft iron (the hybrid ones) (C. Iconomu, *op. cit.*, footnote 49).

[24] Among the akinakai about which data are so far unpublished we mention the one from Muncelul de Sus (Mogoșești commune, the Iași district) with a single edge (information supplied by I. Mitrea), two akinakai from Cozia-Iași (C. Iconomu, *op. cit.*, footnote 4), two from Huși (without hafting plate in the shape of heart) (C. Iconomu, *op. cit.*) and three from Zăicești — Botoșani, Gănești and Bălăbănești— Galați (information supplied by C. Buzdugan) and others.

The akinakai with a straight transversal bar (Type I, Meliukova) and a wide heart like round hafting plate (Type I 1) appear at the end of the 7th c. B.C. and spread mostly in the 6th c. and the the first half of the 5th c.B.C.

The type I 2 (Meliukova) appears also at the end of the 7th c. B.C. but it no longer exists at the beginning of the 5th c. B.C.

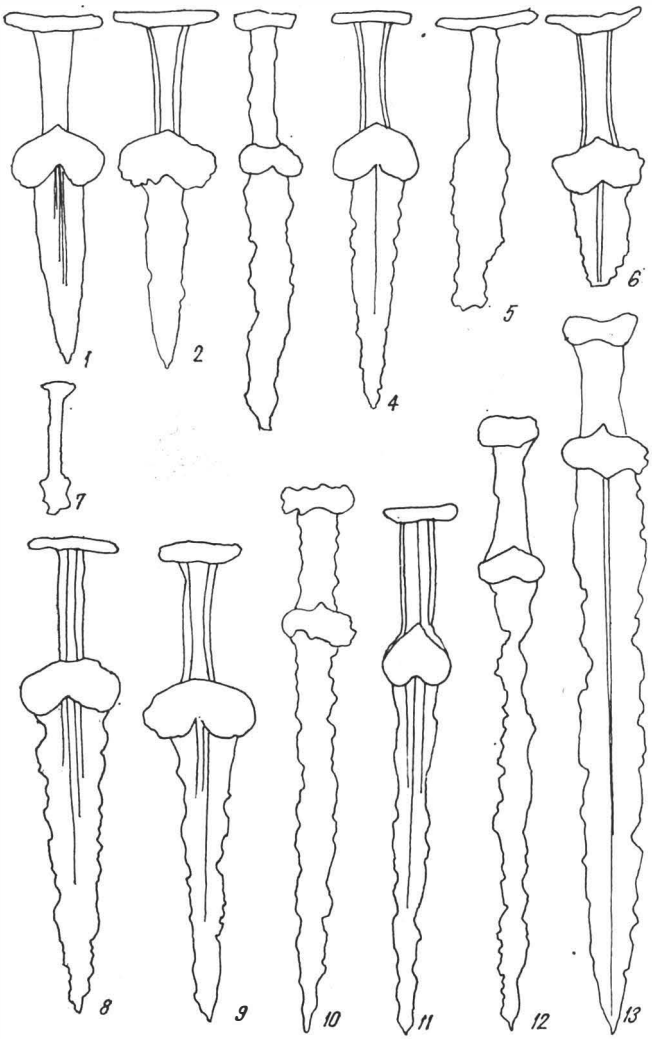


Fig. 2 — The akinakai of Moldavia: 1, Boureni; 2, Suseni; 3, Bîrseşti I; 4, Măcişeni; 5, Agapia; 6, Comarna; 7, Rădeni; 8, Văratec; 9, Ghindăoani; 10, Bîrseşti IV; 11, Bîcu; 12, Cristineşti I; 13, Zăiceşti I.

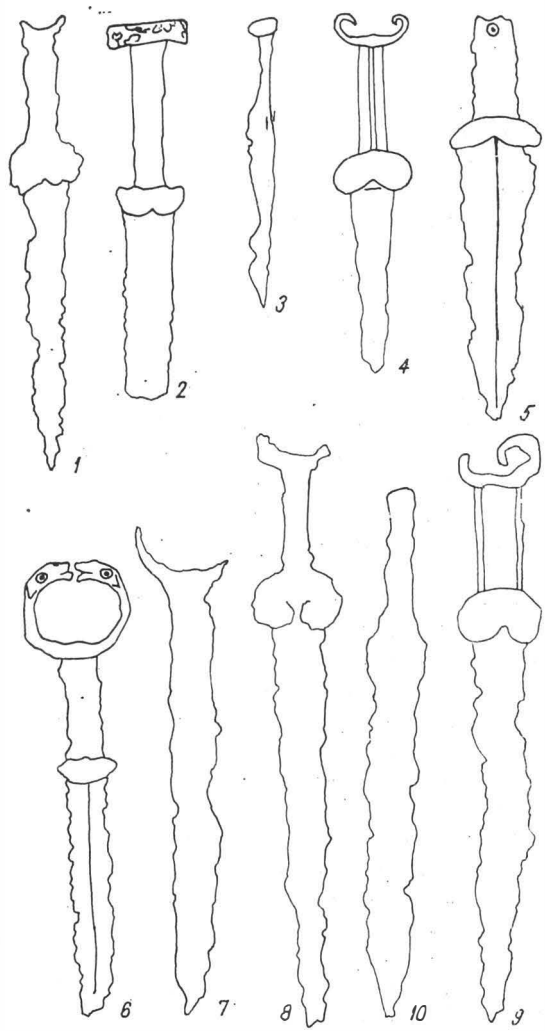


Fig. 3. — The akinakai of Moldavia; 1, Bîrseşti III; 2, Petricani; 3, Hilişeu; 4, Năneşti; 5, Zăiceşti II; 6, Găiceana; 7, Mînzăteşti; 8, Bîrseşti II; 9, Cozia —1974; 10, Cristineşti II.

The akinakai with *antennae* (Type II, Meliukova) appear in the 6th c.; at the beginning of the 5th c. B.C. the akinakai with a rounded-off heart-like hafting plate (Type II 1) disappear and by the end of the same century the akinakai with butterfly-shaped hafting plate (Type II 2) ceased to be used.

As concerns the blade, the massive and short blades with two parallel edges, coexist with triangular two-edged blades in the 6th and 5th centuries B.C. At the end of the 5th c.,

narrow triangular elongated blades with two edges come into usage, probably under the influence of the Greek "machaira". [25] Possibly, under the same influence akinakai with one edge are predominant in the 4th and 3rd c. B.C. [26]

The comparative analysis of all constituent elements of the akinakai found in Moldavia led to a chronological classification of these weapons:

First group: akinakai with short triangular blade, massive hafting plate like Meliukova's type I 2, two edges and total length of no more than 35 cm (see the Table): Agapia, Boureni, Comarna, Ghindăoani, Măcișeni, Suseni, Văratec and Zăicești II. The akinakai from Boureni, Suseni, Măcișeni and probably those from Agapia and Comarna have almost the same dimensions suggesting that they have the origin in one and the same workshop. On the other hand, the akinakai from Ghindăoani and Văratec also have almost similar dimensions (the finds are from neighbouring localities). This group can be dated in the 6th c. B.C., even in its first half.

The second group is characterized by a short triangular blade, massive, heart-shaped hafting plate, hilt with *antennae* and total length of no more than 35 cm (see the Table) (Năneşti and Mînzăteşti). Their dating cannot be too different from the first group, and therefore they can be dated at the end of the 6th c. B.C.

The third group of akinakai is characterized by a triangular elongated blade, butterfly-shaped or heart-shaped hafting plate; the hilt ends with a straight transversal bar or *antennae* and two almost parallel edges: Bîcu, Cozia—1974, Cristineşti I, Cristineşti II and Zăicești I. We may add to this group the Găiceana discovery (preserved length 32 cm) which although has a semi-oval hafting plate and an elongated blade belongs by its zoomorphic ornaments to an older epoch. All of them can be dated at the middle of the 5th c. B.C.

The fourth group of akinakai is completely distinct. It consists of the 4 akinakai of Bîrseşti whose dimensions are: 29.7 cm; 40.6 cm; 31.7 cm; 39 cm. Their heart-shaped hafting plate and their almost parallel edges show that they can be neither earlier nor later than the middle of the 5th c. B.C. [27]

The Petricani akinakes (preserved length of 26.3 cm) with its two almost parallel edges, its conventional zoomorphic ornaments and with the hafting plate differently shaped on each side (consisting of a heart-like plate and an oval one) was dated in the 5th—4th c. B.C. [28]. Our opinion is that the 5th c. B.C. would be the lowest limit.

The discoveries of Hilişeu and Rădeni are very near in time, probably at the end of the 5th c. B.C. or the beginning of the 4th c. B.C. The Hilişeu akinakes is 20.5 cm long and the preserved length of the Rădeni akinakes is 9.6 cm. These akinakai have blades with one edge; the hilt of the akinakes of Rădeni ends in a rectangular pommel.

Taking into account all these facts we consider that an older group of akinakai should be added to the previous classification. They no longer exist at the beginning of the 5th c. B. C. Another distinctive feature of this group is its *uniformity* as concerns dimensions, blade, hafting plate and hilt.

To the above considerations, we may add some data furnished by more recent archaeological researches which may contribute to clarify the period under discussion. In fact, we refer to the graves of inhumation discovered in Moldavia, such as those of Cîmbala [29] which are quite similar to the group of the Mureş valley [30]. The graves of Cristineşti, Hilişeu, Huşi, Rădeni, Agapia, Cozia and Mînzăteşti [31] can be added to the previous ones. They also have akinakai in their inventory.

[25] A. I. Melikova, *op. cit.*, p. 60.

[26] *Ibidem*, p. 59; W. Ginters, *op. cit.*, pp. 36—37.

[27] Recently, M. Dušek dated the tumular necropolis from Bîrseşti in the Vth — IVth c. B. C. (SlovArch, 22, 1974, 2, p. 402).

[28] C. Buzdugan, *op. cit.*, p. 75—76.

[29] V. Căpitanu, Carpica, 1, 1968, p. 68 and the following.

[30] A. Vulpe, MemAntiq, 2, 1970, p. 159, 161 and 164.

[31] V. Perian, *op. cit.*,; C. D. Vasiliu, ArtArh, 9—10, 1933—1934, p. 20—21 (we can add the newly discovered graves about which data are unpublished, after C. Iconomu, *op. cit.*, footnote 46); I. Mitrea, *op. cit.*, p. 211—212; V. Mihăilescu-Birliba and I. Untaru, *op. cit.*, p. 441; V. Palade and N. Ciucă, *op. cit.*, p. 285—287.

Table I

The akinakai discovered in Moldavia and their constitutive elements

	Discovery	Length	The form of the blade	Edges	Hafting plate	Hilt	Dating
1	Agapia	20.9 cm (preserved)	triangle	2	?	straight bar	Ist half of the VIth c.
2	Boureni	24.8 cm	idem	2	heart shaped	idem	idem
3	Comarna	19.5 cm (preserved)	idem	2	idem	idem	idem
4	Ghindăoani	34 cm	idem	2	idem	idem	idem
5	Măcișeni	28 cm	idem	2	idem	idem	idem
6	Suseni	24.5 cm	idem	2	idem	idem	idem
7	Văratec	33.5 cm	idem	2	idem	idem	idem
8	Zăicești II	28.2 cm (preserved)	idem	2	heart shaped cut in the upper part	idem (?)	idem
9	Năneşti	25.2 cm (preserved)	idem	2	heart shaped	*antennae*	end of the 6th century, beginning of the 5th c. B.C.
10	Mînzătești	35.2 cm	idem	2	?	idem	idem
11	Bîcu	37.4 cm	idem	2 parallel	heart shaped	straight bar	middle of the 5th c.B.C.
12	Cozia-1974	41.2 cm	lengthened triangle	2 parallel	heart shaped	*antennae*	middle of the Vth c.B.C.
13	Cristinești I	43.5 cm	idem	idem	heart shaped cut in the upper part	straight bar	idem
14	Cristinești II	37.5 cm	idem	idem	?	?	idem
15	Zăicești I	51 cm	idem	idem	heart shaped	straight bar	idem
16	Găiceana	32 cm (preserved)	idem	idem	semi-oval	zoomorphic *antennae*	idem
17	Bîrsești I	29.7 cm (preserved)	idem	idem	heart shaped	*antennae*	idem
18	Bîrsești II	40.6 cm	idem	idem	idem	idem	idem
19	Bîrsești III	31.7 cm	idem	idem	idem	idem	idem
20	Bîrsești IV	39 cm	idem	idem	idem	straight bar	idem
21	Petricani	26.3 cm (preserved)	idem	idem	idem and in semi-oval shap	idem	end of the Vth c.B.C.
22	Hilișeu	20.5 cm	lengthened triangle	one	?	?	end of the Vth — beginning of the IVth c.B.C.
23	Rădeni	9.6 cm (preserved)	?	idem	?	reclangular pommel	idem

We insist on the fact that these graves are similar, if not identical, to those of the Transylvanian group, especially as concerns the orientation and the inventory. [32]

As it results from the examination of the typological and presumably chronological differences between the Rădeni akinakes and that from Mînzătești it is possible — as A. Vulpe [33] rightly observed — that these graves should belong to more than one phase of development.

In any case the spreading of the discoveries mentioned above as well as that of the accidentally discovered akinakai on the map of Moldavia shows the existence of an intrusive cultural group in that period. At first sight, the discoveries seem less convincing. However, let us not ignore the fact that the Transylvanian "Scythian" cemeteries are characterized by a small number of graves. [34]

For this reason, we think that the situation in Moldavia can be explained partly by the lack of investigations and partly by the fact that the group of discoveries in Moldavia, as compared with the Transylvanian one, covered a shorter period of time. This is based historically on the diminishing influence of the culture of the "Agathyrsoi" [35] of the inner Carpathian space at the beginning of the 5th c. B.C.

The analogies between the discoveries made in Moldavia and Transylvania can be explained by the presence of the same ethnic Iranian group of eastern origin. [36] The cultural resemblances between the Agathyrsians and the Scythians can be reduced in this case to the fact that the Agathyrsians were still living to the north to the Black Sea and were neighbours with the Scythians in the 7th c. B.C. and that they migrated to the West later. This explanation may solve many contradictions existing between ancient sources and the archaeological information [37] which were actually clarified by the latest researches of A. Vulpe. [38]

In this way, the affiliation of Moldavia and the Mureș valley to the same cultural group [39] gives satisfactory reasons to explain both chronologically and chorologically the series of antiquities discussed [40] in the present article.

[32] V. Vasiliev, Apulum, 10, 1972, p. 38—39. See also Ciumbrud (Șt. Ferenczi, ActaMN, 3, 1966, p. 51—54) or Crăciunelul de Jos (I. Paul, Apulum, 9, 1971, p. 93).

[33] A. Vulpe, *op. cit.*

[34] V. Vasiliev, *op. cit.*

[35] A. Vulpe, *op. cit.*, p. 167 and the following.

[36] We take this opportunity to thank A. Vulpe for drawing us the attention on the differences reflecting at least two levels of sources in the text of Herodotus (IV. 48, 100, 104, 125), concerning Scythians and Agathyrsians (A. Vulpe, MemAntiq., 2, 1970, p. 170).

[37] For this reason in order to explain the fact that historically, in the later sources, Agathyrsians are mentioned only to the north of the Black Sea, Șt. Ferenczi (ActaMN, 8, 1971, p. 28 and the following) and V. Vasiliev (*op. cit.*, p 58 and the following) reached at the conclusion that the group of Transylvania is Scythian, though it is obvious that the Teasmin, Kanevka, Vorskla, Sula-Donec, etc., groups represent only the peremptory proof of the coming of Agathyrsians of Transylvania and Moldavia, from the east, but not a Scythian presence in our space.

[38] A. Vulpe, *op. cit.*, p. 169 and the following.

[39] V. Mihăilescu-Bîrliba and I. Untaru, *op. cit.*, p. 452—453.

[40] Because he did not know minutely our archeological situation, M. Dušek (*op. cit.*, p. 403—405) erroneously showed that the great number of discoveries of eastern origin from Moldavia could be explained only by commercial relations with the north of the Black Sea, especially with Olbia.

Pour une chronologie des VI^e—IV^e siècles

PETRE ALEXANDRESCU

Bucarest

Les progrès réalisés par l'archéologie d'après-guerre vers une typologie, une stylistique et une chronologie de la céramique grecque, surtout attique, ont poussé la recherche dans cette discipline presque jusqu'à ses limites possibles. Les travaux de Sir John Beazley, récemment disparu, sur la classification de la céramique attique à figures noires et rouges sont presque exhaustifs. Le volume de B. A. Sparkes et Lucy Talcott, *Black and Plain Pottery. The Athenian Agora*, vol. XII, 1970, malgré ses imperfections, rend plus sûres les recherches sur cette catégorie.

Un nouvel examen de la céramique grecque découverte dans les sites et les nécropoles de l'espace balkano-carpathique me semble donc s'imposer, afin de préciser le cadre chronologique de la première étape de la civilisation du Latène. Dans les pages qui suivent j'ai dressé la liste de quelques découvertes relevantes de ce point de vue [1].

Brăiliţa (dép. de Brăila)

1 Œnochoé décorée de bandes horizontales (N. A. Harţuche et F. Anastasiu, *Brăiliţa*, 1968, pl. 60); tombe 6, à 100 m environ du groupe des tombes gètes et sans aucun rapport avec lui.

Fin du VI^e ou début du V^es. Probablement produite à Histria.

Brezovo (Bulgarie)

2 Péliké attique à figures rouges (IzvestijaSofia 8, 1934, p. 7—15, fig. 8—12); tumulus Cervenkovite.

440—430 av. n. è. Par le peintre Epiménides (Beazley, ARV, p. 1044).

Bucureşti

3 (Cernica) Petite cruche attique à vernis noir (E. Moscalu, SCIV, 25, 1973, p. 294, fig. 4/2 et 7/8); fragment de fond avec commencement de la paroi; le vernis a été enlevé par frottement, en laissant une bande circulaire autour d'un grand point central; cannelures plates sur le corps, dont quelques-unes n'atteignent pas la rainure circulaire entourant la base. Découvert dans la fosse n° 26, avec un autre fragment atypique de vase attique.

Le mauvais état de conservation de ce fragment ne permet pas une détermination sûre. Il faisait probablement partie d'une petite cruche (« mug »), de la variante « Phidias » de Sparkes-Talcott, p. 72—4, produite durant la deuxième moitié du V^es. av. n. è. A Athènes, aucun exemplaire n'a été découvert dans les ensembles plus récents. Les deux vases,

[1] *Abréviations:*

Beazley, ABV = J. D. Beazley, *Attic Black Figure Vases*, Oxford, 1956

Beazley, ARV = J. D. Beazley, *Attic Red Figure Vases*[2], Oxford, 1964

Beazley, *Paralipomena* = J. D Bezaley, *Paralipomena*, Oxford, 1971

Lambrino = M. Lambrino, *Les vases archaïques d'Histria*, Bucarest, 1938

Sparkes-Talcott = B. A. Sparkes et Lucy Talcott, *Black and Plain Pottery. The Athenian Agora*, XII, Princeton, 1970,

P 9309 et 9618, découverts dans l'Agora, dans des dépôts du début du IV^es. (P. Corbett, Hesperia 18, 1949, p. 333), sont plus anciens que l'ensemble des dépots et ont été datés par Sparkes-Talcott, p. 251, au plus tard vers 400 av. n. è. Le fragment de Cernica, décoré de cannelures plates (la forme ancienne des cannelures « classiques »), pourrait remonter vers la fin du V^es. Du point de vue morphologique, cette pièce semble s'encadrer dans la série des cruches à fond presque plat (par ex. Sparkes-Talcott, cat. 202, fig. 11), mais qui ne dépassent pas le troisième quart de ce siècle.

4 (Militari) Skyphos attique à figures rouges (Vl. Zirra, dans Cercetări arheologice în Bucureşti, I, 1962, p. 51, fig. 32), fragment de bord (palmette ?); dans la fosse du Hallstatt récent.

La pièce n'est par relevante. L'auteur fait mention aussi d'un autre fragment (« cantharos du type Mantelfigure » ?), découvert à Fundenii Doamnei, mais sans donner d'illustration.

5 (Tei) Fragment de vase attique à figures rouges (tête d'un personnage masculin drappé) (Nestor, 22 BerRGK, 1933, pl. 19/4).

Première moitié du IV^es. av. n. è. ?

Bugeac (dép. de Constanţa)

6 Canthare attique à vernis noir, au rebord épais et à une seule anse (M. Irimia, Pontica, 1, 1968, p. 214, fig. 22/a); cimetière II, tombe 7.

Deuxième quart du IV^es. av. n. è. Voir Sparkes-Talcott, cat. 705 et note 68, avec la liste des exemplaires, à laquelle ajouter J. J. Maffre, BCH, 1971, p. 687, cat. 33.

Cernavoda (dép. de Constanţa)

7 Canthare attique à vernis noir, au rebord épais (D. Berciu, *Din istoria Dobrogei*, I, 1965, p. 98, fig. 20/1).

Avant ou après le milieu du IV^es. av. n. è.

Corbu de Jos (dép. de Constanţa)

8 Coupe basse attique, type C (M. Bucovală et M. Irimia, Pontica, 4, 1971, p. 42, fig. 1); tombe 1.

Dernier quart du VI^es. av. n. è. Voir Sparkes-Talcott, cat. 414—416.

9 Lécythe attique à figures noires (trois personnages en long chiton et himation; sur l'épaule, palmette aux feuilles détachées et feuilles de lierre) (*ibidem*, p. 44—5, fig. 3); tombe 1.

Fin du VI^es. av. n. è. Classe d'Athènes 581. Groupe de Phanyllis (Bucovală et Irimia).

10 Olpé grecque orientale, décorée de bandes horizontales (*ibidem*, p. 44—5, fig. 3); tombe 1.

Voir Lambrino, fig. 116/c; W. Hayes, *Tocra*, I, 1966, p. 66.

Coţofeni (dép. de Dolj)

11 Skyphos (?) attique à figures rouges (I. Nestor, 22 BerRGK, 1933, p. 157—8, pl. 19/8); fragment de la partie supérieure (la tête et la poitrine d'un jeune homme drappé, tourné vers la gauche), appartenant à la collection préhistorique de Berlin (!).

Première moitié du IV^es. av. n.è.

Dobrina (Bulgarie)

12 Œnochoé grecque orientale (A. Mircev, IzvestijaVarna, 1965, pl. 3/10, 12); le vase est recouvert d'un engobe blanc, et décoré de bandes horizontales; l'anse bifide; tumulus 5, tombe 2. Bien que la photo qui m'a été montrée aimablement par Alexandru Vulpe ne soit pas prise d'un angle favorable, je crois placer ce vase dans la série des œnochoés à panse volumineuse, presque sphérique, à col fortement profilé, de facture assez ancienne (Fig. 1).

VI^es. av. n. è. (première moitié?). A. Vulpe, Memoria Antiquitatis, 2, 1970, pp. 115 et suiv.; P. Alexandrescu, SCIVA, 25, 1974, 1, p. 213; Lambrino, p. 162—3, fig. 113, et p. 161, fig. 108.

Dolo̧sman (dép. de Tulcea)

13 Bol à oiseaux (M. Coja, BMI, 41, 1972, 3, p. 36, fig. 3/2); fragment de bord et de paroi.

Fin du VII^e ou début du VI^e s. av. n. è. Voir J. Boardman et W. Hayes, *Tocra* II, 1973, p. 21.

14 Bol grec oriental décoré de rosette ponctuée (*ibidem*, p. 35, fig. 3/1); fragment de bord et de vasque.

Première moitié du VI^e s. av. n. è.

15 Amphore de Chio à engobe blanc (*ibidem*, p. 36, fig. 3/3); fragment d'embouchure.

Jusqu'au troisième quart du VI^e s. av. n. è.

Duvanli (Bulgarie)

Kukuva Moghila, tombe principale

16 Coupe-skyphos attique à figures noires (B. Filov et coll., *Die Hügelnekropole bei Duvanli*, 1934, p. 57, fig. 72).

Vers 480 av. n. è. Dans la manière du peintre de Haimon (Beazley, *Paralipomena*, p. 271).

17—20 Quatre coupes basses attiques à vernis noir (*ibidem*, p. 57—8, fig. 73—4).

470—450 av. n. è. (Sparkes-Talcott, p. 268)

Baschova Moghila

21 Hydrie attique à figures rouges (*ibidem*, pl. 14).

Fin du V^e s. Par le peintre de Kadmos (Beazley, ARV, p. 1187)

22 Hydrie attique à figures rouges (*ibidem*, pl. 16).

440—430 av. n. è. Par le peintre de la Centauromachie du Louvre (Beazley, ARV, p. 1094).

23 Petite cruche attique à vernis noir, la variante « Phidias » (*ibidem*, p. 78, fig. 100).

450—425 av. n. è. (Sparkes-Talcott, p. 73 et 250)

Muschovica Moghila

24 Amphore attique à figures noires (*ibidem*, p. 114, pl. 12 et 13).

Vers 480 av. n. è. Le peintre de Troïlos (Beazley, ARV, p. 400).

25 Coupe basse attique à vernis noir (*ibidem*, fig. 115).

Vers 450 av. n. è. Le type « stemless, large, plain », Sparkes-Talcott, p. 102, cat. 474—82, qui à Athènes ne fait pas son apparition avant la fin de la première moitié du V^e s.

Arabadjiskata Moghila

26 Hydrie attique à figures rouges (*ibidem*, p. 136, fig. 160, pl. 16).

440—430 av. n. è. Le peintre de la Centauromachie du Louvre (Beazley, ARV, p. 1094).

Le tumulus 16

27 Amphorette attique à vernis noir (*ibidem*, p. 149, fig. 174/4).

430—400 av. n. è. Voir Sparkes-Talcott, p. 156.

La suite chronologique des tumulus

Kukuva	fin de la première moitié du V^e s.
Muschovica	fin de la première moitié du V^e s.
Arabadjiskata	troisième quart du V^e s.
tumulus 16	dernier quart du V^e s.
Baschova	fin du V^e s.

Enisala (dép. de Tulcea)

(informations supplémentaires aimablement données par G. Simion avec la permission de prendre des notes d'après le matériel inédit)

28 Olpé grecque orientale (G. Simion, Peuce, 2, 1971, p. 86, fig. 16/c); fragment de panse et de fond; 1968, S II, tombe 8 (18).

Fin du VI^e s. av. n. è. (voir **10**). Le fragment d'Enisala pourrait provenir d'un vase d'imitation locale; l'argile est imparfaitement cuite, à noyau gris.

29 Skyphos attique à vernis noir (inédit); 1972, dr. tombe 1.

Début du IV^e s. av. n. è. Voir Sparkes-Talcott, le type A, cat. 349, mais sans cercles et point central sur le fond du pied réservé.

30 Bolsal attique à vernis noir (inédit); 1972.

Deuxième quart du IV^e s. av. n. è. La rainure sur le plat du pied et l'omphalos se retrouvent sur l'exemplaire publié par P. Corbett, Hesperia, 24, 1955, p. 182—3, cat. 17—18, et chez Sparkes-Talcott, cat. 558—61. Pour le décor imprimé, voir *ibidem*, cat. 558.

31 Coupe-skyphos attique à vernis noir (*ibidem*, p. 115, fig. 29); 1969, tombe 11 du tumulus M 4 B.

400—380 av. n. è. Voir Sparkes-Talcott, le type « havy wall », cat. 623.

32 Coupe-skyphos attique à vernis noir (inédit); 1972, tombe 1.

400—380 av. n. è. Voir Sparkes-Talcott, cat. 622.

33 Bol attique à rebord tourné vers l'intérieur, à vernis noir. (*ibidem*, p. 118, fig. 31/h); tombe 5 du tumulus M 6 B.

Deuxième quart du IV^e s. av. n. è. Voir Sparkes-Talcott, cat. 803.

34 Lécythe aryballisque à figures rouges (palmette) (*ibidem*, p. 115, fig. 29); tombe 11 du tumulus M 4 B.

Deuxième quart du IV^e s. av. n. è. Voir *Olynth*, XIII.

35 Salière attique à vernis noir (inédite); 1972, tombe 1.

Vers 420 av. n. è. Voir Sparkes-Talcott, cat. 932.

36 Flacon (*ibidem*, p. 92, fig. 19/d) MIA.

Dernier quart du IV^e s. av. n. è. Voir P. Alexandrescu, *Histria*, II, 1967, pl. 91, tumulus XXIX/3.

37 Anse d'amphore de Thasos, estampillée: texte sur trois lignes sans symbole, un ethnikon et deux noms abrégés (*ibidem*, p. 96); tumulus 5 A.

Dernier quart du V^e s. av. n. è. Voir Virginia Grace, *Pnyx*, II, 1956, p. 122.

La suite chronologique des tombes d'Enisala

1969 tombe 8 (18)	**28**	fin V^e s.
1972 dr tombe 1	**29, 32, 35**	début IV^e s.
1969 tombe 5 de M 6 B	**33**	deuxième quart IV^e s.
1969 tombe 34	**30**	deuxième quart IV^e s.
1969 tombe 11 de M 4 B	**31, 34**	deuxième quart IV^e s.
1969 M I A	**36**	dernier quart IV^e s.

Le tumulus 5 A n'a pas une position chronologique claire. G. Simion y avait découvert une anse thasienne estampillée (**37**) de la fin du V^e s., ensemble avec deux autres, qui, d'après la description donnée par l'auteur p. 96—7, semblent dater au plus tôt de la fin du siècle suivant.

A l'exception du premier vase (**28**), très ancien par rapport aux autres, la nécropole d'Enisala a été utilisée tout le long du IV^e s. La plupart des tombes sont groupées au deuxième quart de ce siècle.

Frumuşiţa (dép. de Galaţi)

38 Coupe basse attique à vernis noir (M. Petrescu-Dîmboviţa, SCŞIaşi, 1, 1953, p. 497 et suiv.).

Vers le milieu du V^e s. av. n. è. Assez près de l'exemplaire d'Athènes, Sparkes-Talcott, cat. 471, daté du deuxième quart du V^e s.

Iankovo (Bulgarie)

39 Amphorette-flacon (Tzv. Dremsizova, IzvestijaSofia, 19, 1955, p. 64, fig. 7/2); tumulus 1,

Dernier quart du IV^es. av. n. è. Voir *Expedition E. von Sieglin* II, 3, p. 141 ; P. Alexandrescu, *Histria*, II, pl. 91, tumulus XXIX/1.

40 Askos attique à vernis noir (*ibidem*, p. 68, fig. 11/1) ; tombe 1 du tumulus 2.

Vers le milieu du IV^es. av. n. è. Voir Sparkes-Talcott, p. 160, cat. 1192—6.

41 Lécythe aryballisque attique à figures rouges (palmette) (*ibidem*, p. 70, fig. 13/2) ; tombe 3 du tumulus 2.

Deuxième et troisième quart du IV^es. av. n. è.

42 Lécythe aryballisque attique à figures rouges (palmette) (*ibidem*, p. 72, fig. 15/1). Même chronologie.

Kalojanovo (Bulgarie)

43—45 Trois skyphoi attiques à figures rouges (M. Čičikova, IzvestijaSofia, 31, 1969, p. 81—2, fig. 34—5).

Premier quart du IV^es. Le groupe FB. Voir Beazley, ARV, p. 1490—2. Pour la chronologie j'ai tenu compte de la présence d'un skyphos à vernis noir, à profil analogue (le bord légèrement tourné vers l'extérieur, la panse « cambrée »), publié par P. Corbett, Hesperia 18, 1949, p. 319, fig. 1/138, et p. 341—2, « from a cistern north of the Hephaisteion, with pottery of the first quarter of the fourth century ». Voir aussi le même type chez Sparkes-Talcott, cat. 349, pl. 16 et fig. 4. Cette forme était déjà annoncée vers la fin du V^es., comme le prouve la pièce publiée toujours par P. Corbett, ibid., p. 319, fig. 1/139, et p. 342.

46 Péliké attique à figures rouges (*ibidem*, p. 83—8, fig. 36—42).

380—370 av. n. è. Groupe G. Groupe de Munich 2388. Voir Beazley, ARV p. 1446.

Murighiol (dép. de Tulcea)

47 Skyphos attique à figures rouges (E. Bujor, Dacia, N.S., 2, 1958, p. 132, pl. 6/6) ; fragment de la partie inférieure avec le fond ; cimetière I, tombe 31.

Premier quart du IV^es. av. n. è. Voir **43—5**.

48 Bolsal attique à vernis noir (*ibidem*, pl. 6/5) ; cimetière I, fosse 1.

Vers le milieu du IV^es. av. n. è.? Voir *Olynth*, XIII, cat. 659—61.

49 Coupe-skyphos attique à vernis noir (*ibidem*, pl. 6/7), les anses cassées ; cimetière I, tombe 21. Le vernis partiellement passé au brun ; rainure circulaire à la jonction de la vasque avec le pied ; rainure circulaire sur le plat du pied ; l'intérieur du pied, vernissé ; à l'intérieur, décor imprimé : triple cercle à la roulette, à peine visible.

Deuxième quart du IV^es. Pour la série tardive des coupes-skyphoi, voir P. Corbett, Hesperia, 18, 1949, p. 322—3 ; Sparkes-Talcott, cat. 632 ; J. M. Cook, BSA, 60, 1965, p. 144, fig. 3. Le vase de Murighiol, à cercles imprimés à la roullette et à pied vernissé à l'intérieur, prend place parmi les exemplaires les plus tardifs de cette série.

50 Canthare attique à vernis noir (idem, Materiale, 5, 1959, p. 375) ; une rainure réservée entre les deux degrés du pied et sur le plat du pied ; sans décor imprimé à l'intérieur ; sur la partie supérieure de la paroi, grafitte : Αἰγύπτιος Μητρὶ.

Avant ou après le milieu du IV^es. av. n. è.

51 Canthare attique à vernis noir (idem, Dacia, N.S., 2, 1958, pl. 6/4) ; cimetière I, tombe 8 b.

Avant ou après le milieu du IV^es. av. n. è.

52 Bol attique à une anse (« one handler ») (inédit, aimablement mis à ma disposition par E. Bujor) ; vernis rouge tirant sur le brun, faiblement lustré ; le plat et l'intérieur du pied, réservés ; cimetière I, tombe 22.

Deuxième ou troisième quart du IV^e s. av. n. è. Cette forme se retrouve à *Olynth*, XIII, cat. 698, et à Athènes, Sparkes-Talcott, p. 124 et suiv. ; elle ne semble pas avoir été fabriquée plus tard. J'ai noté son absence des groupes de Homer A. Thompson, Hesperia, 3, 1934, et des ensembles du Céramique, publiés par Karin Braun, AthMitt, 77, 1970, p. 129.

53 Col d'amphore de Héraclée Pontique, à deux estampilles englyphiques, la première Σωτῆ/ρος, la deuxième ἐπ' Ἀρ/ιστοκ(λέος)/Σωτᾶ (*ibidem*, pl. 6/2) ; cimetière II, tombe **11**.

Selon l'étude de I. Braschinski, Numizmatika i Epigrafika, 5, 1965, p. 10 et suiv., la première estampille à un seul nom fait partie du groupe I, daté 400—370 av. n. è. La deuxième, à deux noms, dont un accompagné d'ἐπί, appartient au groupe II, daté 330—300. L'amphore de Murighiol est un des exemplaires à deux estampilles, encadrées par le chercheur soviétique dans deux groupes différants. Notre document impose donc une nouvelle classification. Récemment, dans la même revue (10, 1972), I. G. Vinogradov a fait une série d'objections aux conclusions de I. Braschinski, dont une est la présence, sur une même amphore, de deux estampilles faisant partie de groupes différents. Sa conclusion quant à la possibilité actuelle de dater les ensembles archéologiques par les amphores d'Héraclee, est plutôt négative.

54 Anse d'amphore de Thasos (idem, Materiale, 3, 1957, p. 258, pl. 1/2); estampille rectangulaire, le texte sur les deux côtés courts Θασίων Τη[λέμαχος et un dauphin; cimetière I, tombe 13.

Troisième quart du IV^e^ s. av. n. è. Le nom du potier Télémachos (Bon, cat. 1594—1608) est apparu dans les ensembles de l'Agora d'Athènes, SS 1160, associé à la céramique du groupe *A* de H. A. Thompson, *op. cit.*, p. 313; ce groupe a été daté récemment par G. R. Edwards du troisième quart du IV^e^ s. Voir Virginia Grace, *Pnyx*, II, p. 156; eadem, AthMitt, 1974, p. 193 et suiv.; Y. Garlan, BCH, 90, 1966, p. 593.

La suite chronologique des tombes de Murighiol

Cimetière I		
M 31	**47**	Premier quart du IV^e^ s.
M 21	**49**	deuxième quart du IV^e^ s.
M 8 b	**51**	avant ou après le milieu du IV^e^ s.
M 22	**52**	idem
fosse 1	**48**	idem
M 13	**54**	troisième quart du IV^e^ s.
Cimetière II		
m 11	**53**	IV^e^—III^e^ siècles
isolé	**50**	avant ou après le milieu du IV^e^ s.

Sarinasuf (dép. de Tulcea)
(fouilles P. Alexandrescu, inédites)

55 Skyphos corinthien, fragment de fond et une petite partie de la paroi, décorée de « dents de loup ».

Deuxième moitié du VI^e^ s. av. n. è. Corinthien tardif II.

56 Coupe-skyphos attique, fragment de paroi.

Troisième quart du VI^e^ s. av. n. è. Classe d'Hermogène.

57 Coupe attique à vernis noir, type C.

Fin du VI^e^ s. av. n. è.

Satu Nou (dép. de Constanța)

58 Canthare attique à rebord épais, à vernis noir (B. Mitrea et coll., Materiale 7, p. 285, fig. 3/4).

Avant ou après le milieu du IV^e^ s. Voir P. Corbett, Hesperia, 24, 1955, cat. 25—8; Sparkes-Talcott, cat. 698—700.

Tariverde (dép. de Constanța)

59 Skyphos corinthien (inédit, fouilles R. Vulpe et P. Alexandrescu 1953); deux fragments de bord et de paroi et une anse; à l'extérieur, sous le bord, suite de traits verticaux ondulés; au-dessous, double filet et bande rouge (de retouche); frise animalière « en silhouette », gros points dans le champ; au-dessous bande rouge (de retouche).

Premier quart du VI^e s. av. n. è. Voir H. Payne, *Necrocorinthia*, 1934, p. 509, groupe D.

60 Amphore attique à figures noires (R. Vulpe et coll., SCIV, 5, 1954, p. 106, fig. 28); fragment de panse.

Troisième quart du VI^e s. av. n. è.

61 Coupe attique à bande, fragment de bord et de vasque, avec une inscription incisée avant la cuisson; tête et aile de syrène.

Troisième quart du VI^e s. av. n. è. (Beazley, *Paralipomena*, p. 72).

62 Coupe attique à figures noires, type A (*ibidem*, 1955, p. 546, fig. 20); fragment de bord et de vasque; Dionysos (?) allongé, un oreiller sous les reins, entre yeux prophilactiques; rameaux et grappes schématiques.

500—490 av. n. è. Groupe « Leafless ».

Telița (dép. de Tulcea)

63—65 Trois canthares attiques à rebord simple, à vernis noir (G. Simion et G. Cantacuzino, Materiale, 8, 1962, p. 375, fig. 4/1, 3, 4, et fig. 7); tombes 1 et 2.

Vers 300 ou début du III^e s. av. n. è. Voir Karin Braun, AthMitt, 77, 1970, p. 133—4, cat. 5—7; mais aussi BSA, 68, 1973, p. 376, fig. 3, pl. 72, 73, cat. 16, qui descend jusque vers 260.

Zimnicea (dép. de Teleorman)

66 Canthare attique à rebord épais (A. D. Alexandrescu, Thracia, 3, 1974, p. 59, fig. 2); tombe 1, 1967 C 12.

Troisième quart du IV^e s. av. n. è. Voir Stella G. Miller, Hesperia, 1974, p. 200 et pl. 30/1.

* * *

Les pièces de cette liste peuvent être groupées dans trois étapes chronologiques différentes.

I) VI^e et début du V^e siècle. Les éléments chronologiques les plus précis sont fournis par les sites et les nécropoles situés près des colonies pontiques : Corbu de Jos, Tariverde, Dolosman, Sarinasuf, et qui faisaient partie de la zone sur laquelle Histria exerçait son influence, sinon son contrôle. La puissance économique de cette ville était de premier ordre, sur la côte occidentale de la mer Noire, à cette époque.

II) Deuxième moitié du V^e siècle. C'est l'époque de l'épanouissement des nécropoles odryses. On peut opérer certaines corrections à la chronologie de ces tombes. Dans la tombe principale de Kukuva Moghila se trouvait une coupe skyphos attique à figures noires, déterminée pâr Sir John Beazley « dans la manière du peintre de Haimon », donc vers 480 av. n. è. Toujours dans cette tombe furent découvertes quatre coupes basses attiques, que Brian Sparkes et Lucy Talcott ont datées 470—50, et qui descendent la date de la tombe vers le milieu du siècle. Dans la tombe de Muschovica Moghila se trouvait une amphore attique à figures noires, attribuée par J. D. Beazley au peintre de Troïlos. Ce peintre avait décoré une série de vases à figures rouges de la période du style sévère évolué et quelques-uns à figures noires, dont l'exemplaire trouvé dans la Muschovica Moghila, daté vers 480. Mais dans la même tombe est apparue aussi une coupe basse attique à vernis noir, de la série Sparkes-Talcott, cat. 474—82. Cette série a été produite à Athènes, au plus tôt depuis le deuxième quart du siècle. L'exemplaire de Muschovica Moghila peut dater de la fin de la première moitié du V^e s., *terminus post quem* pour cette tombe. Enfin, la pièce la plus récente de Baschova Moghila, l'hydrie attique à figures rouges, attribuée par J. D. Beazley au peintre de Kadmos, date de la fin du V^e s.

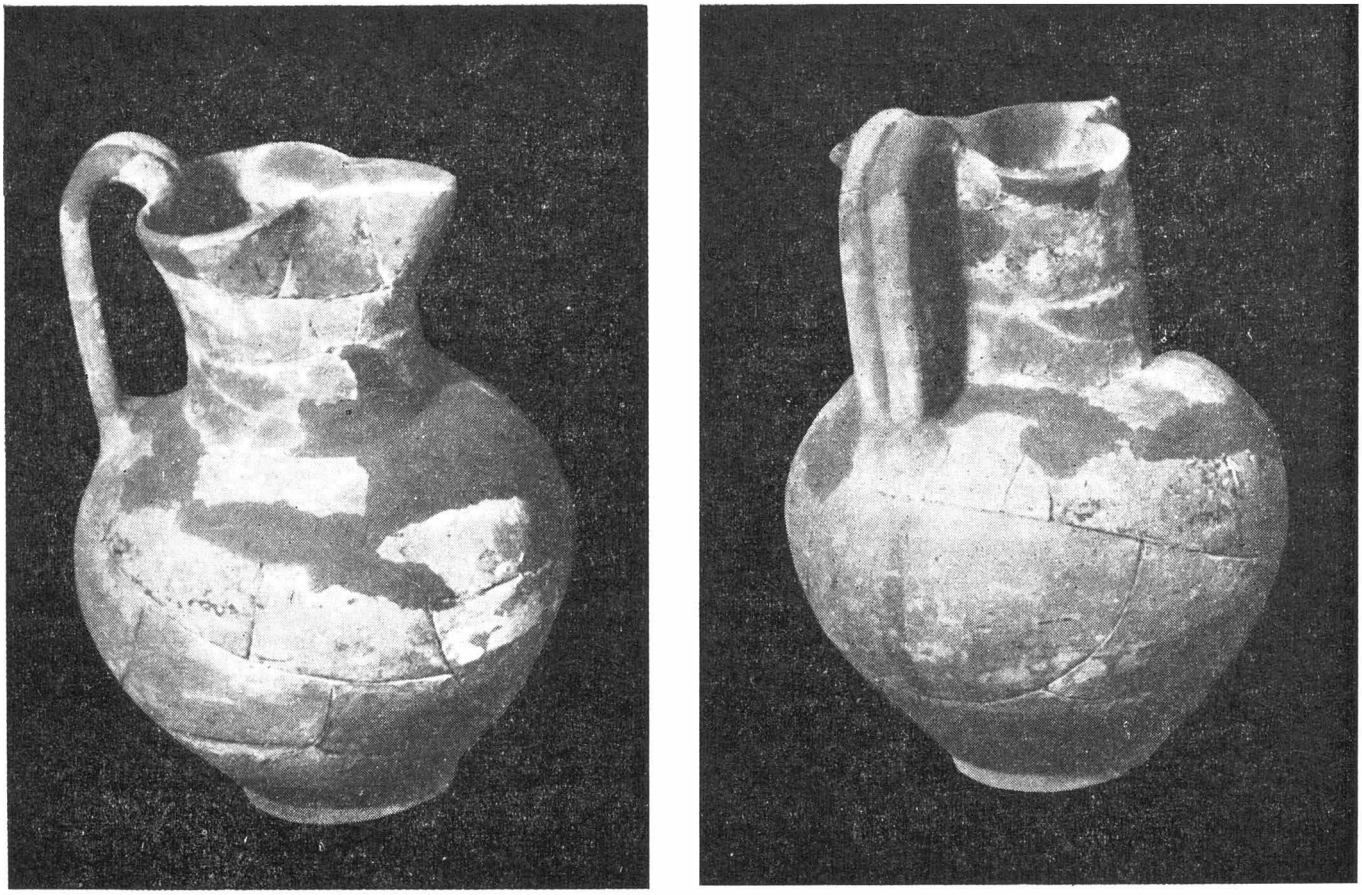


Fig. 1. Cat. **12**.

Fig. 2. Cat. **67**.

III) Le IV^e siècle. Les plus anciennes importations grecques ont été trouvées dans la grande nécropole gète d'Enisala, près du lac de Razelm. A part un fragment d'olpé orientale (ou d'imitation locale?), et qui reste pour le moment une découverte isolée, le plus ancien ensemble funéraire est la tombe 1/1972, avec trois vases attiques à vernis noir, de la fin du V^e siècle. La plus grande partie du matériel d'Enisala, figurant sur cette liste, appartient à la première moitié du IV^e s., surtout du deuxième quart. Une seule tombe est pourtant sensiblement plus récente que les autres : la tombe principale du tumulus I A/1969, avec une amphorette-flacon. Ce vase a été découvert en grand nombre dans la grande nécropole de Sciatbi, près d'Alexandrie d'Egypte, ville fondée par Alexandre le Grand en 331. Dans la nécropole d'Histria, ce type de vase a été trouvé associé à la céramique attique du dernier quart du IV^e s. Cette tombe, mais aussi certaines anses d'amphores de Thasos, mentionnées par G. Simion, Peuce, 2, 1971, p. 96—7, indiquent le prolongement de la nécropole d'Enisala au moins jusqu'à la fin du siècle. La publication de tout le matériel découvert dans cette nécropole, la plus étendu de tout l'espace gète, va démontrer si l'on pourrait aussi y compter avec le III^e siècle. Il faudra vérifier, à l'avenir, si la lacune indiquée par cette liste, entre le groupe des tombes du deuxième quart et celui de la fin du siècle, est fortuite ou non.

La nécropole de Murighiol est groupée, presque en totalité (à l'exception de la tombe 31, du cimetière I) dans le deuxième et le troisième quart du siècle, avec la tendance de concentration vers le milieu de ce siècle. Le vase le plus fréquent est le canthare, tandis qu'à Enisala c'était la coupe-skyphos. La plupart des vases grecs indiquent un certain décalage chronologique entre les deux nécropoles : le groupe principal d'Enisala semble plus ancien que celui de Murighiol. Il faut noter, que la chronologie proposée par E. Bujor pour, les necropoles de Murighiol, IV^e — III^e siècles, doit être légèrement modifiée : aucun des vases importés ne saurait franchir la limite du troisième quart du IV^e s.

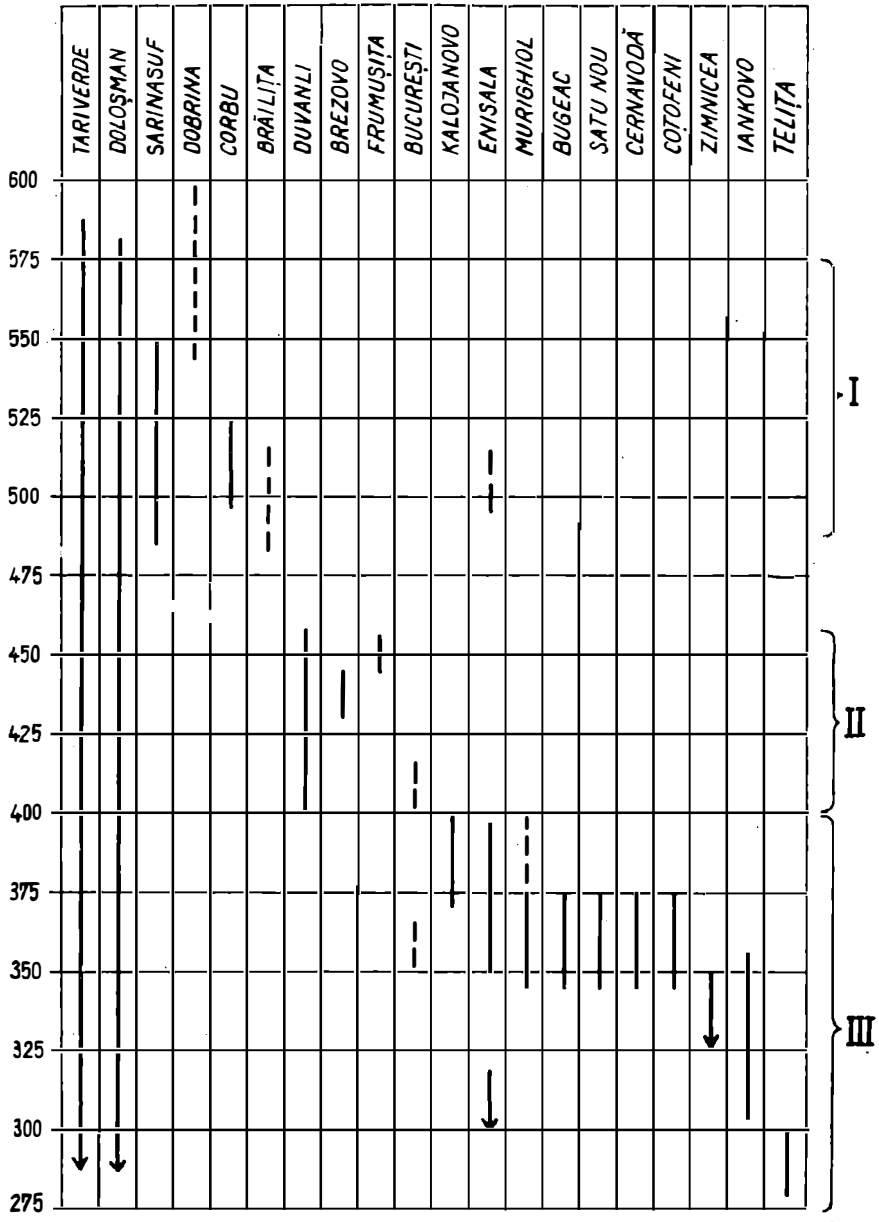
Les canthares attiques à vernis noir ont été découverts dans plusieurs nécropoles. Ils faisaient partie de deux variantes. La première, le canthare à rebord épais, est signalée à Bugeac (**6**), à Cernavoda (**7**), à Murighiol (**50**, **51**), à Satu Nou (**57**), et à Zimnicea (**66**). Ce vase a été produit à Athènes en grand nombre au deuxième quart du siècle. La nécropole d'Olynth, dont la ville fut complètement détruite par Philip II en 349, en a fourni un bon nombre. Après le milieu du siècle la production de ce vase baisse, sans pourtant cesser ; un exemplaire, assez évolué est apparu à Athènes dans un ensemble du début du III^e s. Les pièces de notre liste ont des parallèles à Olynth. Une seule, découverte à Zimnicea (**66**) est pourvue d'un pied plus évolué, peut-être du troisième quart de ce siècle. Le canthare à rebord simple fait son apparition à Athènes un peu plus tard. Nous ne connaissons qu'un seul exemplaire à Olynth (XIII, cat. 513 A) ; à l'Agora d'Athènes la plupart des exemplaires ont été signalés dans des ensembles datés après le milieu du siècle. Sur notre liste, ce type figure seulement à Telița (**63—5**). Les trois pièces, presque identiques, sont plus évoluées que les premières exemplaires de la série, et datent au plus tôt du début du III^e s.

Note additionnelle. Une information de dernière heure vient de compléter cette liste, qui, dans l'esprit de l'auteur, devra être continuée à l'avenir.

Vraca (Bulgarie)

67 Skyphos attique à figures rouges (B. Nikolov, *Alte Kunsthistorisches Bezirkmuseum*, Vraca, 1968, cat. 47) ; deux jeunes hommes se faisant face ; sous les anses, palmettes. Trouvé dans « Moghilanska moghila » (Wohnviertel). La photo fig. 2 et les informations sur les conditions de découverte m'ont été aimablement communiquées par Th. Ivanov.

Premier quart du IV^e s. Le groupe FB. Voir plus haut **43—5**.


TARIVERDE
DOLOŞMAN
SARINASUF
DOBRINA
CORBU
BRĂILIŢA
DUVANLI
BREZOVO
FRUMUŞIŢA
BUCUREŞTI
KALOJANOVO
ENISALA
MURIGHIOL
BUGEAC
SATU NOU
CERNAVODĂ
COŢOFENI
ZIMNICEA
IANKOVO
TELIŢA
600
575
550
525
500
475
450
425
400
375
350
325
300
275
I
II
III

Fragen der dakischen Latènechronologie

KURT HOREDT

Cluj-Napoca

Die getisch-dakische Kultur von Dromichaites bis Dezebal umfaßt einen Zeitraum von vier Jahrhunderten, der ungefähr der mittleren und späten Latènezeit entspricht [1]. Ohne Zweifel muß eine längere Periode in kleinere Abschnitte unterteilt werden, die eine unvermeidliche Schematisierung des geschichtlichen Geschehens bedeutet. Es erscheint aber gegenüber einer mehr historischen Betrachtungsweise eher angezeigt, diesen Zeitabschnitt erst um die Mitte des 3. Jhs. beginnen zu lassen, der sich etwa mit dem Beginn der Mittellatènezeit deckt.

Für zeitliche Bestimmungen dürfte, besonders für Siebenbürgen, die Latènechronologie von P. Reinecke am geeignetsten sein [2]. Die Anwesenheit der Kelten für etwa zwei Jahrhunderte [3] ermöglicht es hier für diesen Zeitraum das Fundgut in gesamteuropäische Zusammenhänge einzuordnen, da auf ihren Wanderungen die Kelten, die Träger der Latènekultur, bis auf die britischen Inseln gelangten und im Osten das pergamische Reich in Kleinasien bedrohten. Gewisse Änderungen und Anpassungen werden sich allerdings bei seiner Anwendung als notwendig erweisen, da manchmal infolge von direkten Auswirkungen von griechisch-hellenistischen Einflüssen auf die getisch-dakische Kultur sich bei dieser, von den Kelten unabhängige, latèneähnliche Vorgänge vollziehen [4]. Immerhin bietet es die günstigsten Voraussetzungen, um für die typologische und chronologische Beurteilung der Funde eine gemeinsame Sprache zu finden, und die Erscheinungen des getisch-dakischen Raumes in einen größeren Rahmen zu stellen.

Ein anderes Chronologiesystem, das auf Grund der römischen Importe im freien Germanien von H. J. Eggers aufgestellt wurde, bezieht sich in erster Reihe auf die Kaiserzeit[5]. Trotz der Erörterungen über die Berechtigung und zeitliche Begrenzung der einzelnen Phasen wird es in letzter Zeit immer stärker beachtet und häufiger angewendet. Die getisch-dakische Kultur dauert etwa ein Jahrhundert länger als die Spätlatènezeit, deren Ende im allgemeinen um die Zeitwende angesetzt wird. Die ersten zwei oder drei Perioden von Eggers, (A, B 1 und teilweise B 2) decken sich somit noch für einen Zeitraum von 150 Jahren mit der dakischen Spätlatènezeit, die erst zu Beginn des 2. Jhs. endet, als die Provinz Dazien errichtet wurde. Die Möglichkeit die Chronologie von Eggers auch auf die dakische Kultur anzuwenden, zeigte sich bereits bei der Beurteilung des Verwahrfundes römischer Metallgefäße aus Gusteriţa-Sibiu [6], der in das erste Jahrhundert u.Z und in die Periode B gehört, in Dazien aber noch

[1] Der vorliegende Beitrag wurde als Referat auf einem Symposion über die getisch-dakische Kultur von Dromichaites bis Dezebal im Dezember 1975 in Bukarest gehalten.

[2] P. Reinecke, *Zur Kenntnis der La Tène-Denkmäler der Zone nordwärts der Alpen*, Mainzer Aufsätze zur Chronologie der Bronze- und Eisenzeit, Bonn, 1965, S. 88–144.

[3] Eine Zusammenstellung und kritische Auswertung der keltischen Funde aus Rumänien gibt V. Zirra, Dacia, 15, 1971, S. 171–238.

[4] Diesen Gedanken äußerte bereits I. Nestor, Dacia, 7–8, 1937–1940, S. 176, 178–179.

[5] H. J. Eggers, *Der römische Import im freien Germanien* Hamburg, 1951; ders., *Einführung in die Vorgeschichte*, München, (1959), S. 162–170; ders., JahrbRGZM, 13, 1966, S. 67–164.

[6] K. Horedt, StComSibiu, 12, 1965, S. 35–45.

latènezeitlich ist. Es wäre eine interessante und lohnende Aufgabe zu versuchen die griechisch-römischen Importe aus Dazien nach den Stufen von Eggers zu gliedern, soweit sie noch in diese fallen [7]. Außer für die Abschnitte A, B 1 und B 2 müßten für ältere Fundgruppen auch einige vorhergehenden Stufen aufgestellt werden, die der Latènezeitchronologie angeglichen sind. Auf diese Weise ließe sich ein eigenständiges System erarbeiten, das den besonderen Gegebenheiten der getisch-dakischen Kultur angepaßt ist, aber gleichzeitig den Vorteil bietet mit der Periodisierung von Reinecke und Eggers übereinzustimmen. Allerdings müßten die charakteristischen Typen der Importstücke mit der nötigen Vorsicht und Fachkenntnis bestimmt und verwertet werden, damit nicht beispielsweise ein römisches Bronzekännchen aus dem 1. Jh. u. Z. mit einer etruskischen Schnabelkanne verwechselt und zur Klärung zeitlicher Zusammenhänge verwendet wird [8].

Für Zeitbestimmungen müßte in erhöhtem Maße die fundstatistische Methode herangezogen werden. Sie wurde von zwei rumänischen Forschern in selbständigen Veröffentlichungen mit Erfolg für die Bestimmung der relativen Chronologie des Gräberfeldes aus dem 4. Jh. u. Z. von Independenţa und eines hallstattzeitlichen Friedhofes aus Frankreich angewandt [9]. In Verbindung mit der zeitlichen Gliederung des keltischen Gräberfeldes von Ciumeşti und der dakischen Silberfunde wurde sie auch für hier behandelte Fragen verwendet und führte in beiden Fällen zu neuen Ergebnissen. Einmal ermöglichte sie den Nachweis, daß der Beginn der Mittellatènezeit (Lt. C) im Westen Rumäniens etwa um 250 v. d. Z. anzusetzen ist [10], was von neuem beweist, daß die übliche Chronologie für den Ansatz des Mittellatène um 300, wie ihn P. Reinecke noch selbst annahm, sich nicht mehr vertreten läßt. Sodann konnten die dakischen Silberfunde typologisch und zeitlich gegliedert und in Gruppen eingeteilt werden [11]. Es wäre ein lohnender Versuch jedes keltische Gräberfeld zuerst für sich gesondert fundstatistisch auszuwerten und die Ergebnisse dann in einer Übersichtstabelle zusammenzufassen, die die Aufeinanderfolge der keltischen Fundgattungen in ihrer typologischen und chronologischen Bindung veranschaulicht. Dadurch ließe sich ein objektiv gesichertes und schlüssiges chronologisches Gerüst schaffen, das auch für Zeitbestimmungen der getisch-dakischen Kultur aus dem entsprechenden Zeitraum von besonderem Nutzen wäre.

Zwischen der relativen und absoluten Chronologie und zwischen archäologischen und historischen Datierungen besteht eine dialektische Wechselwirkung. In einigen Fällen stützen und ergänzen sie sich gegenseitig, in anderen wieder können für Zeitbestimmungen nur eine der Möglichkeiten herangezogen werden und in dritter Reihe widersprechen sie sich sogar. Es werden jedesmal im einzelnen die Umstände zu überprüfen sein, die zu diesen Widersprüchen führen und wie sie zu beseitigen sind.

Bereits zu Beginn des 3. Jhs. v. d. Z. erwähnen die Quellen Herrschaftsbereiche bei den Geten, aber in Siebenbürgen und teilweise auch in anderen Landesteilen lassen sich noch keine diesen zeitlich entsprechende oder ältere Siedlungen nachweisen. Diese setzen unseren bisherigen Kenntnissen nach seit dem Ende von Hallstatt C innerhalb der Karpaten aus [12]. Sie treten erst in Latène C wieder auf, was etwa der Mitte des 3. Jhs. entspricht, wie vorher erwähnt wurde. Ihre Keramik ist durch handgearbeitete Schüsseln und kumbförmige Töpfe mit flachen Knubben gekennzeichnet und wird durch keltische Drehscheibenware ergänzt. Um den keltischen oder dakischen Charakter dieser Siedlungen im einzelnen zu bestimmen, wurde vorgeschlagen, den Anteil der beiden Keramikgattungen in den einzelnen Grubenhütten auszuwerten oder nach dem Vorhandensein oder Fehlen von nahe gelegenen keltischen Gräbern zu urteilen. Die bisher am eingehendsten untersuchte mittellatènezeitliche Siedlung aus Siebenbürgen ist die von Moreşti, die für genauere Zeitbestimmungen die bisher umfassendsten Anhaltspunkte bietet [13].

[7] Sie wurden zusammengestellt von I. Glodariu, *Relaţii comerciale ale Daciei cu lumea elenistică şi romană*, Cluj, 1974. Eine Besprechung dieser archäologischen Arbeit durch den ausgezeichneten Epigraphiker I. I. Russu, Rev. de ist., 28, 1975, 1272 — 1275.

[8] I. H. Crişan, *Ceramica daco-getică cu specială privire la Transilvania*, Bucureşti, 1969, S. 136.

[9] I. Ioniţă, *Das Gräberfeld von Independenţa*, Bonn, 1971; M. Babeş, *Das Gräberfeld von Les Jogasses*, Bonn, 1974.

[10] V. Zirra, *Un cimitir celtic în nord-vestul României*, Baia Mare; K. Horedt, SCIV, 24, 1973, S. 299—303.

[11] K. Horedt, Dacia, 17, 1973, S. 127—167.

[12] K. Horedt, in *Symposium zu Problemen der jüngeren Hallstattzeit in Mitteleuropa*, Bratislava, 1974, S. 219—220.

[13] K. Horedt, *Studien aus Alt-Europa*, II. Köln — Graz, 1965, S. 54—75.

Eine andere Frage stellt sich in Verbindung mit den Kennzeichen, die den Übergang von der Mittel- zur Spätlatènezeit, von Lt. C. zu Lt. D anzeigen. Einen möglichen Anhaltspunkt bietet das keltische Fundmaterial, da das Ende von Latène C vermutlich die verstärkte oder beendete Assimilierung der Kelten bedeutet. In Verbindung mit den Gräbern von Dipşa wurde dieser Zeitpunkt überzeugend mit der Verwendung von Mittellatènefibeln mit Kugeln oder Scheiben am Fußglied und von Schwertketten mit abgeflachten Gliedern gleichgesetzt und in die vorletzten Jahrzehnte des 2. Jhs. verlegt[14]. In der getisch-dakischen Kultur wären diesem Befund entsprechende Erscheinungen die beginnende Verwendung oder das Überwiegen der grauen, scheibengedrehten dakischen Tonware mit einer Vielfalt neuer Formen, das Auftreten delischer Becher[15], das Einsetzen der dakischen Silberfunde, in denen dakische Münzen bereits fehlen und der verstärkte Umlauf griechischer Münzen (Macedonia Prima und Thasos) usw. In ihrer Gesamtheit bezeichnen diese Erscheinungen den Übergang von der Mittel- zur Spätlatènezeit, der in das dritte Viertel des 2. Jhs., um 150/125 v.d.Z., anzusetzen ist.

Zu Beginn der Spätlatènezeit ergeben sich noch zu einem anderen Zeitpunkt Veränderungen in der dakisch-getischen Kultur. Sie äußern sich in dem Aussetzen der dakischen Münzen und dem Verschwinden der delischen Becher, in dem verstärkten Umlauf römischer Denare, der Verwendung von Schild- und Spätlatènefibeln in den dakischen Silberschätzen und wahrscheinlich im Beginn oder Ausbau der dakischen Burgen. Diese Erscheinungen können etwa in das erste Viertel des 1. Jhs. v.d.Z. gesetzt werden und beenden den Beginn der voll ausgebildeten Spätlatènezeit. Er dauert etwa 75 bis 50 Jahre, von 150/125 bis 75 v.d.Z. und kann als Latène D 1 bezeichnet werden.

Der Anfang der dakischen Burgen wurde im wesentlichen nach historischen Erwägungen, in Verbindung mit der Entstehung des Burebistareiches erschlossen, doch scheinen sie sich auch archäologisch zu bestätigen. Diese Folgerung legt das Fehlen älterer Importstücke, von dakischen Münzen und, mit Ausnahme von Piatra Craivii, der delischen Becher im Fundmaterial der dakischen Burgen nahe. Zu einer gewissen Vorsicht mahnen allerdings ein keltisches Mittellatèneschwert und eine keltische Gesichtsmaske von Piatra Roşie[16], und der gleiche Vorbehalt ist auch angezeigt für den Fall, daß stratigraphische Beobachtungen bei künftigen Grabungen doch noch ein höheres Alter der Anlagen ergeben, etwa innerhalb des Tempelbezirkes von Grădiştea Muncelului. Um sich eine abschließende Meinung bilden zu können, wäre es wünschenswert, daß die kennzeichnenden, zeitlich verwertbaren Metallfunde aus den dakischen Burgen veröffentlicht würden. Sie könnten ein klareres Bild von diesen eindruckvollen Bauten während ihres zweihundertjährigen Bestandes vermitteln. Es ließen sich vielleicht spätere Bau- oder Wohnphasen vom Tode Burebistas bis zum Herrschaftsantritt Dezebals beleuchten und ihr Inhalt genauer bestimmen, schließlich auch noch die Veränderungen abgrenzen, die sich während der Herrschaft des letzten dakischen Königs vollzogen.

Abgesehen von den dakischen Burgen besteht auch für viele der übrigen Siedlungen eine ähnliche Lage. Die kennzeichnenden Merkmale der dakischen Kultur in der Spätlatènezeit entstehen bereits in der ersten Hälfte des 1. Jhs. v. d. Z. oder noch früher und gerade wegen ihrer eigenständigen und klar bestimmbaren Form erfährt sie bis zum Ende des 1. Jhs. u. Z. keine entscheidenden Veränderungen mehr. Die großen Wandlungen in der Mittelmeerwelt während der Beseitigung der hellenistischen Staaten und in augustäischer Zeit haben im Charakter und in der Zusammensetzung der dakischen Kultur keine oder viel geringere Folgen, als sie sich am Übergang von der Mittel- zur Spätlatènezeit feststellen lassen. In einer Besprechung der Monographie über die Siedlung auf dem Wietenberg bei Sighişoara[17] wird der Einwand erhoben, daß ein Gegensatz zwischen der historischen und archäologischen Datierung der dakischen Siedlung konstruiert würde, und die Entwicklung der dakischen Kultur einheitlich und kontinuierlich verlaufe[18]. Im Grunde genommen stellt dieser Vorwurf in größe-

[14] V. Zirra, File de istorie, 3, 1974, S. 138–164.

[15] I. Casan-Franga, ArhMold, 5, 1967, 7–35. I. Glodariu, *a. a. O.*, 144.

[16] C. Daicoviciu, *Cetatea dacică de la Piatra Roşie*, (Bucureşti), 1954, S. 90–91, Abb. 32–34, S. 117–119, Abb. 37–68.

[17] K. Horedt – C. Seraphin, *Die prähistorische Ansiedlung auf dem Wietenberg bei Sighişoara - Schäßburg*, Bonn, 1971.

[18] I. H. Crişan, Anuarul Institutului de istorie şi arheologie, Cluj-Napoca, 17, 1974, S. 319–320.

rem Rahmen die Frage, ob und in welchem Umfang sich die Äußerungen der dakischen Kultur während des 1. Jhs. v. d. Z. und des 1. Jhs. u. Z. voneinander unterscheiden und zeitlich nach Jahrhunderten bestimmen lassen. Der Münzspiegel der dakischen Burgen, aber auch in anderen Siedlungen, endet im 1. Jh. v. d. Z., erreicht in vereinzelten Stücken noch die erste Hälfte des ersten Jahrhunderts u. Z. und setzt aber dann bis zum Ende des Jahrhunderts so gut wie völlig aus[19]. Die Erklärung dieser Erscheinung liegt in dem Umstand, daß die republikanischen Denare bei den Dakern im Umlauf blieben und die kaiserzeitlichen Denare nicht gefragt waren[20]. Jedenfalls stimmt in dieser Beziehung die historische nicht mit der archäologisch-numismatischen Datierung überein. Vielleicht könnte eine schärfere typologische Gliederung der Keramik in Verbindung mit Importstücken und Metallgegenständen die bisher noch kaum greifbaren Merkmale herausarbeiten, nach denen die spätlatènezeitliche dakische Kultur des letzten von dem vorhergehenden Jahrhundert zu trennen wäre wenn dieses überhaupt möglich ist. Für die Keramik aus diesen beiden letzten Jahrhunderten müßten Übersichtstafeln vorgelegt werden, aus denen, nach Jahrhunderten oder kürzeren Perioden getrennt, die Fortentwicklung, der Stillstand oder das Abbrechen der einzelnen Formen und Ornamente zu verfolgen wären.

Die Chronologie der Spätlatènezeit wurde sorgfältig und eingehend ausgearbeitet und wird für einzelne Gebiete, Perioden und Fundgattungen noch ständig verfeinert. Eine ähnliche Aufgabe stellt sich der heimischen Forschung, um in gleicher Weise die bisher weitgehend historischen Datierungen auch archäologisch zu unterbauen, und in diesem Zusammenhang könnte man Erwägungen über die Periodeneinteilung der Spätlatènezeit in Rumänien anstellen. Ihr erster Abschnitt, Latène D 1, würde, wie gezeigt, etwa von 150/125—75 v. d. Z. anzusetzen sein. Die folgende Phase, Latène D 2, ist durch die Ausbildung jener Merkmale gekennzeichnet, die in der Folgezeit die bleibende Grundlage der spätlatènezeitlichen dakischen Kultur bilden. Historisch dürfte sie in der Hauptsache der Herrschaft Burebistas entsprechen und nachher bis in augustäische Zeit hineinreichen, etwa bis 25 v. d. Z., als die römischen Einwirkungen sich stärker bemerkbar machen und die hellenistischen zurücktreten und verschwinden. Damit würde Latène D 3 einsetzen, und in den dakischen Silberschätzen könnte dieser Zeitpunkt dem Auftreten von Löffelfibeln und der Hortung der römischen Denare ohne griechische Beimengungen entsprechen. Da sich die Latènezeit in Dazien gegenüber anderen Gegenden etwa um ein Jahrhundert verlängert, müßte noch eine vierte Periode, Latène D 4, angenommen werden, deren Inhalt und Dauer etwa von 25—100/106 u. Z. noch schwer abzugrenzen sind. Nach der relativen Chronologie der dakischen Silberschätze wären aber die beiden Perioden Latène D 3 und D 4 miteinander zu verbinden und als eine Einheit aufzufassen.

Abschließend ließe sich also für die Chronologie der dakischen Spätlatènezeit folgende Gliederung vorschlagen: D 1 von 150/125—75 v. d. Z., D 2 von 75—25 v. d. Z., D 3 von 25 v. d. Z.—25 u. Z. und D 4 von 25—100/106 u. Z., sofern D 3 und D 4 nicht miteinander verschmolzen werden. Eine solche Einteilung ist gegenwärtig nur ein schematischer Vorschlag und es bedarf noch mühevoller Kleinarbeit, um den typologischen Inhalt der einzelnen Stufen herauszuarbeiten und überprüfbar zu machen. Ansätze dafür wurden unter anderem für die Kennzeichen und Wandlungen des Münzumlaufes, für die Merkmale der hellenistisch-römischen Importe und die Zusammensetzung der dakischen Silberschätze gemacht.

[19] K. Horedt— C. Seraphin, *a. a. O.*, S. 24; I. Glodariu, *a. a. O.*, S. 96.

[20] J. Winkler, JNG, 17, 1967, S. 123—156.

À propos des fibules «thraces» de Zimnicea

ALEXANDRINA D. ALEXANDRESCU

Bucarest

Les fouilles de Zimnicea, surtout celles de la nécropole gète, ont mis au jour un nombre important de fibules, dont la majeure partie sont de type « thrace ».

L'attention des spécialistes sur ce type de fibule a été attirée, il y a bien d'années déjà, par R. Popov, auquel il doit du reste son nom[1]. C'est le mérite de R. Vulpe d'avoir distingué dans le cadre de ce type trois variantes, qu'il a appelées « Certosa », « gète » et « mésien »[2]. Par la suite, la découverte d'un nombre plus grand de fibules au sud du Danube incita V. Mikov à procéder à leur classification en quatre variantes[3]. A propos de cette classification de V. Mikov, Ion Nestor[4] remarquait à juste titre que la variante I comporte en réalité deux variantes, tout en formulant en même temps aussi quelques observations sur la chronologie des variantes respectives. C'est lui encore qui relevera le premier les impressions de fibules thraces sur la céramique — à savoir, sur le vase de Boléarovo (Pašaköi). Une dizaine d'années après V. Mikov, D. Berciu[5] reprend le problème, car dans cet intervalle le nombre des trouvailles de cette sorte avait augmenté au sud et notamment au nord du Danube. Partant de là, il envisage une nouvelle classification, mieux articulée et comportant cinq variantes, chacune d'entre elles divisée à son tour en deux ou trois sous-classes.

Pour notre part, nous adopterons en ce qui suit la classification de D. Berciu, comme la plus complète jusqu'à présent. Une nouvelle classification est, certes, absolument nécessaire, vu le nombre croissant des fibules mises au jour. Toutefois, celle-ci n'est guère possible avant la parution d'un catalogue complet de tous les exemplaires connus, avec le dessin précis de tous leurs détails de construction.

A Zimnicea, les fibules récoltées offrent la gamme presque complète des variantes connues. Notons d'emblée l'absence, naturelle, de la première variante, Ia, qui est aussi la plus ancienne, étant datée du V^e^ siècle av. n. è.[6] En revanche, la variante Ib, exécutée dans un mince fil de bronze et avec le pied vertical se trouve bien représentée. On l'a retrouvée dans plusieurs tombes, dans trois d'entre elles en association avec la variante Va (fig. 1/3—4, 7—8). En plus de la céramique respective, ces fibules ont été trouvées avec d'autres objets susceptibles de préciser leur attribution chronologique. Par exemple, dans deux tombes, elles s'accompagnaient de perles tubulaires en tôle de bronze ornées de points au repoussé. Ce type de perle se retrouve dans l'une des tombes « riches », dont ni le mors thrace, ni le kantharos à vernis noir ne manquent pas, interdisant toute datation plus récente que l'an 300. Il s'ensuit donc que presque tous les exemplaires sont à dater dans la seconde moitié du IV^e^ siècle av. n. è. Cependant, il y a aussi des cas où la variante aurait pu persister en tant

[1] R. Popov, IzvestijaSofia, 2, 1923—1924, p. 136.

[2] Radu Vulpe, *L'âge du fer dans les régions thraces de la Péninsule Balcanique*, Paris, 1930, p. 47 et suiv.

[3] V. Mikov, IzvestijaSofia, 6, 1930—1931, p. 171 et suiv.

[4] Ion Nestor, 22. BerRGK, 1933, p. 158 et suiv.

[5] D. Berciu, Balcania, 6, 1943, p. 283 et suiv.

[6] Telles que les pièces de Douvanlij — Mouchovitza et Alékaria (V. Mikov, *op. cit.*, fig. 149/1—4.

que pièce encore en usage pendant la première moitié du III[e] siècle. En effet, au moins dans l'une des tombes on l'a trouvée accompagnée, entre autres, d'une fibule fragmentaire, d'une taille plus grande et avec l'arc autrement profilé (fig. 1/1—2), ainsi que d'un petit couteau de fer à manchon, de ce type que dans la nécropole celtique de Karaburma se daterait plutôt

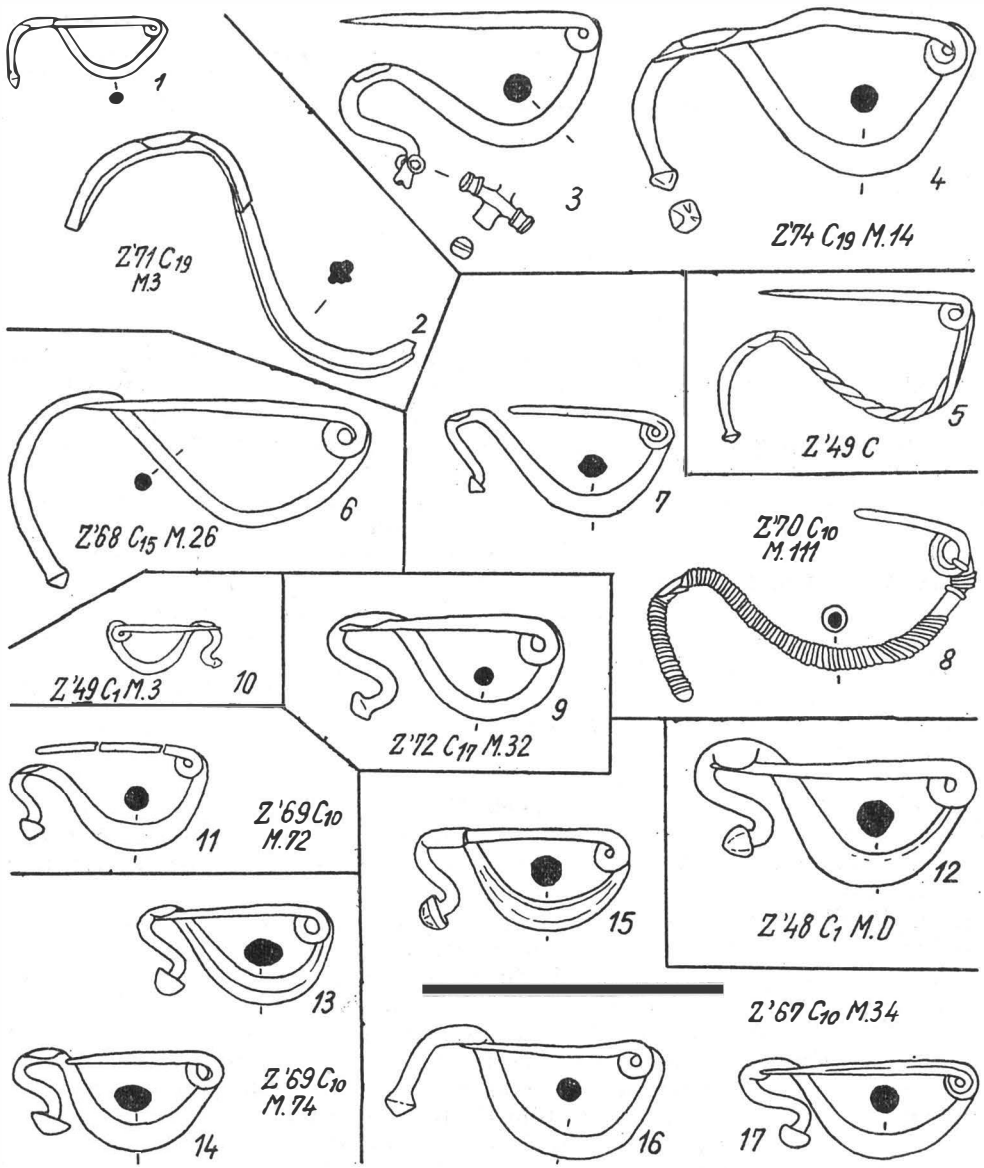


Fig. 1.1—17 Fibules découvertes dans la nécropole gète de Zimnicea.

du milieu du III[e] siècle av. n. è.[7] A remarquer que parmi les exemplaires de Zimnicea aucun n'est orné ; une seule pièce présente un arc tordu (fig.1/5) et seulement deux exemplaires encore ont le pied d'un longueur exagérée (fig. 1/6) — sauf si le deuxième de ces-derniers, tota-

[7] Jovan Todorović, *Praistorijska Karaburma*, I, Beograd, 1972, pl. 22/6, 7, provenant des tombes 62 et 66.

lement déformé, n'aurait appartenu à la variante Va. On remarque du reste de grandes variations dans la longueur du pied des fibules.

De toute façon, d'autres variantes se sont épanouies à partir de la variante Ib avant qu'elle tombe en désuétude. On ne saurait passer à la présentation des autres variantes sans attirer l'attention auparavant sur l'absence à Zimnicea de la variante IVa, c'est-à-dire celle qui correspond à la variante II de Mikov, déterminée par le spécialiste bulgare en se fondant sur l'exemplaire de Bačkovo [8]. Notons cependant que le simple fait d'avoir imprimé une courbure au pied de la fibule pour le rapprocher de l'arc ne peut justifier la création d'une nouvelle variante, puisqu'il pourrait tout aussi bien s'agir d'une déformation intervenue après la confection de la pièce. D'ailleurs, un exemplaire fragmentaire de Banovo (près de Varna)[9], dont l'arc tout entier — et non seulement une partie comme dans le cas de la pièce de Bačkovo — est torsionné, est lui aussi doté du même pied vertical propre à la variante Ib.

La variante suivante, V, bien représentée par les sous-variantes a et b, se caractérise par son pied tordu en S. Notons en ce qui concerne leur typologie que les pièces les plus anciennes de cette variante sont confectionnées d'un mince fil de bronze, à la section circulaire, et doté d'un pied plus ou moins long avec un petit bouton terminal. Or, cette forme du pied était prévisible du moment où la variante Ib commença à présenter des pieds d'une longueur exagérée. Du reste, nous avons déjà souligné ci-dessus en parlant de la fibule qui offre une déformation accentuée, qu'on ne peut préciser en toute certitude à quelle des deux variantes, Ib ou Va, il convient de l'attribuer, car les deux variantes sont pratiquement identiques avant leur finissage.

De toutes les pièces trouvées à Zimnicea, un exemplaire a été mis au jour dans une fosse de l'agglomération, dont on ne saurait dire si elle appartient au premier ou au deuxième horizon, par conséquent, elle n'est pas à dater après les années 300 av. n. è. Les autres pièces proviennent de la nécropole. Notons le cas d'une pièce dont le bouton présente une forme particulière (fig. 1/3) et qui a été trouvée avec une autre fibule, de la variante Ib. L'une des tombes « riches » de la nécropole (fig. 1/9) a livré un autre exemplaire, ainsi qu'un large bol de bronze, quelques pointes de lance et un pendentif biconique en or, tous ces objets d'un type courant dans la seconde moitié du IV^{e} siècle. Enfin, deux fibules en miniature ont été recueillies dans une tombe double (fig. 1/10), meublée en outre d'une céramique modélée au tour : cratères, écuelles, bols et petites cruches à dater de la même époque. Toujours dans cette sous-variante se rangent également les fibules à l'arc légèrement plus gros et surtout d'une grosseur répandue de manière égale sur toute son étendue, tel par exemple celui confectionné dans un alliage d'argent (fig. 1/12) d'une tombe richement meublée, où la fibule respective s'associait à un casque attique, plusieurs pointes de lance, quelques amphores thasiennes, une cruche modélée au tour et avec l'anse surélevée ; l'ensemble de ces objets indique une datation de la même époque.

Pourtant, il y a aussi des fibules qu'on a trouvées dans des tombes contenant des vases modélés à la main et ornés de bandes alvéolaires, offrant en plus une silhouette particulière. Bien que dans l'une de ces tombes (fig. 1/11) un tel vase était accompagné d'une écuelle exécutée au tour et appartenant au type courant du IV^{e} siècle, sa panse exagéremment bombée, ses manches, ainsi que la disposition de la bande alvéolaire indiqueraient plutôt une période où la céramique était moins standardisée et se prêtait donc à des variations plus grandes, fait moins probable pour le IV^{e} siècle, mais fort probable pour le siècle suivant. Ceci d'autant plus que le bombé de ce type de vase est un trait caractéristique pontique, zone dont l'influence semble se faire sentir à Zimnicea seulement après la date limite marquée par le III^{e} siècle. En même temps que l'épaississement de l'arc de la fibule, on constate que la section du fil dont il est fait prend une forme polygonale, plus ou moins marquée et que le bouton augmente de taille, ce qui forme les traits distinctifs de la sous-variante Vb, attestée par un nombre sensiblement plus important d'exemplaires. Ils s'accompagnent de

[8] V. Mikov, *op. cit.*, fig. 149/12.

[9] Ara Margos, Arheologija Sofia, 3, 1961, 3, p. 54 et suiv., fig. 1 a.

fibules à l'arc légèrement épaissi, de même que de pièces appartenant aux variantes IIa et IVa (fig. 2/1—4 ; 1/15—17). Toutefois, si l'arc gagne en épaisseur, il garde sa section circulaire ou polygonale, plus ou moins régulière (fig. 1/11, 17, 15) ; d'autre part, en gagnant ainsi en épaisseur l'arc s'élargit, sa section devenant quasi-ovale ou prenant la forme d'un polygone étiré (fig. 1/14, 13). Les tombes comportent des fibules associées à des pendentifs

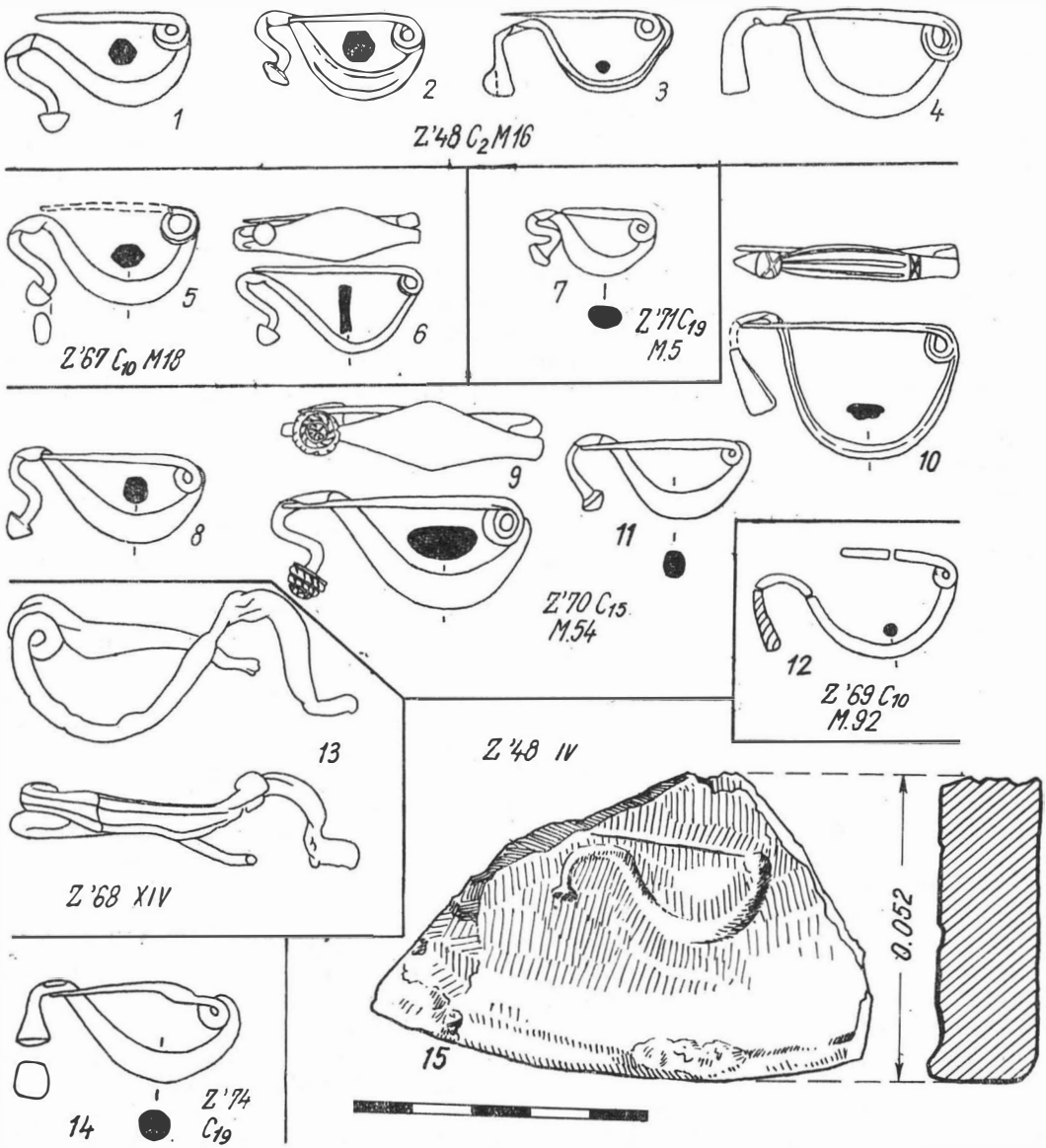


Fig. 2. 1—12, 14 Fibules découvertes dans la nécropole ; 13, fibule et 15 fragment de couvercle portant l'impression d'une fibule, provenant de l'agglomération gète de Zimnicea.

et des perles de pierre ou céramique, avec des miniatures, de petites peignes en os, diverses perles de verre, etc. Quant à la céramique respective, elle offre une grande variété. Dans l'un des cas, on pourrait supposer l'existence d'une influence celtique. Parfois aussi, persistent des formes du IV^e^ siècle. Dans un autre cas, la fibule s'accompagne d'une sous-variante (fig. 2/5—6)

ignorée à l'époque de la classification de D. Berciu. Cette sous-variante offre un arc applati et plus large, de forme rhomboïdale. L'exemplaire en question a été trouvé avec un lécythe, datable environ vers l'an 300 et, d'autre part, avec un grand vase bitronconique modélé à la main et une écuelle de profil angulaire, exécutée au tour, qui ne peuvent être situés qu'après cette date, c'est-à-dire au cours du III^e siècle.

Naturellement, quantité de fibules ont été trouvées à l'état fragmentaire, ce qui empêcha d'en préciser la variante. Mais dans la plupart des cas il est à supposer qu'il s'agit de la variante Vb. Un arc de fibule épaissi a été découvert dans une urne dont la bande alvéolaire esquisse une guirlande — vase d'un type qui n'apparaît pas avant le III^e siècle, plutôt même vers la fin de ce siècle. Du reste une bonne partie des fibules de type Vb doivent être attribuées à ce siècle. Un certain nombre d'entre elles persisteront au siècle suivant. C'est ce que prouve le mobilier d'une tombe qui a livré, en plus de la petite fibule dotée d'un très gros arc et d'un grand bouton (fig. 2/7), un couteau de combat et un petit couteau, ainsi qu'une poterie confectionnée soit à la main, soit au tour. Celle-ci est illustrée entre autres par un grand vase modélé au tour et orné à l'estampille, ce vase est datable du II^e siècle car, pour le moment, il n'y a pas de raisons suffisantes pour supposer l'existence à Zimnicea dès le III^e siècle av. n. è. d'une céramique décorée suivant cette technique [10].

Evidemment, il n'existe qu'un petit nombre de fibules dotées d'un arc de grosseur exagérée, ce qui rendait la pièce lourde et incommode à porter. L'un de ces exemplaires (fig. 2/9) a été trouvé associé aux variantes Vb courante, IIa et IVb (fig. 2/8, 10, 11). Une autre pièce s'associait tant à la variante Vb courante qu'à une variante particulière, présentant un arc d'épaisseur moyenne — analogue à celui de la variante Vb — mais avec un ressort bilatéral, le pied réduit à une spirale quadruple achevée en porte de l'agrafe [11]. Ces pièces ont été tirées d'une tombe dont l'urne était une amphore thasienne fragmentaire, datable des IV^e—III^e siècles, voire même d'une période plus récente [12]; le bol confectionné à la main qui lui servait de couvercle semble appartenir plutôt au III^e siècle. Il convient encore de mentionner que seule une de la série des fibules de Zimnicea est ornée sur l'un des côtés de l'arc d'un double zigzag, alors que chez plusieurs exemplaires à bouton, moyen ou grand, celui-ci est orné d'un motif décoratif.

Toujours dans le cadre de la variante V, il faudrait créer une autre sous-variante : celle à l'arc plat et élargi en forme de rhombe. La nécropole de Zimnicea en a livré seulement deux exemplaires. Nous avons déjà mentionné l'une de ces pièces, associée à la variante Vb. L'autre exemplaire constituait un ensemble avec un grand vase grossièrement modélé au tour et une écuelle de profil angulaire, susceptibles d'être datés de la fin du III^e siècle sinon du siècle suivant même. Un troisième exemplaire, celui-ci provenant de l'agglomération, a été trouvé en surface du sol, à l'état fragmentaire, sans fournir donc aucun indice quant à sa datation possible. De toute façon, il nous faut considérer la variante Vb à l'arc très épais et la variante dont l'arc plat s'élargi en rhombe comme les échantillons les plus tardifs de la fibule « thrace » de Zimnicea. Leur nombre devait, sans doute, diminuer graduellement pour faire place dès la seconde moitié du III^e siècle aux fibules celtiques, de plus en plus nombreuses au siècle suivant.

Une autre variante de la fibule « thrace », à savoir la variante IVb, n'est illustrée que par un petit nombre d'exemplaires. De même que la variante Vb, son arc offre un épaississement plus ou moins marqué, mais ce qui la caractérise c'est son court pied vertical s'achevant avec un bouton. On peut affirmer que cette variante s'est développée parallèlement à la variante Vb, mais à partir de la variante Ib, qui présente un pied plus court. Chez l'un des exemplaires de Zimnicea, le pied est repoussé en arrière vers l'arc, ce qui pourrait être du reste la suite d'une déformation ultérieure.

Dans les sépultures, cette variante a été signalée en association avec Vb et II, la sous-variante à l'arc plat, ainsi qu'avec une poterie exécutée à la main ou au tour et indiquant le III^e siècle. Cette datation est confirmée par une trouvaille faite dans l'agglomération, à

[10] V. aussi les trouvailles de Fîntînele, dép. de Teleorman (Corneliu N. Mateescu et Mircea Babeş, SCIV, 19, 1968, 2, p. 283 et suiv., fig. 5).

[11] Vlad Zirra, Dacia, N. S., 15, 1971, p. 226 et suiv., fig. 23/69.

[12] L'amphore datée par V. Eftimie-Andronescu.

savoir : un fragment de couvercle orné de l'impression d'une fibule de ce genre (fig. 2/15), mis au jour dans le troisième horizon de l'habitat développé après le deuxième cataclysme qui détruisit complètement le site vers les années 300.

C'est à partir de la variante Ib que se développe aussi la variante II, dont le pied vertical ayant perdu son bouton commence à grossir d'une manière plus ou moins marquée pour revêtir la forme d'un cône. Son évolution pourrait être suivie partant de l'une des fibules Ib de Zimnicea, dont le petit bouton terminal a disparu en tant qu'élément décoratif, le corps entier de la fibule étant enveloppé d'un mince fil d'argent (fig. 1/8). Il était facile de passer d'un tel exemplaire à la fibule dotée d'un pied à peine plus épais et s'ornant dans sa portion terminale d'une fine incision spiralique, comme pour rappeler les pièces enveloppées d'un fil de métal (fig. 2/12). A noter, chez l'exemplaire en question, son arc en mince fil de métal, qui le fait ranger dans la variante IIa. La variante IIb peut présenter un léger épaississement de l'arc, distribué de façon égale, ainsi qu'un pied conique. Confectionnée en argent, une pièce de cette catégorie montre son arc décoré d'une mince ligne en zigzag (fig. 2/4). Enfin, Zimnicea a fourni encore une sous-variante de cette catégorie de fibules, dont le trait distinctif est constitué par un arc aplati. L'unique exemplaire illustrant cette sous-variante est orné d'un motif décoratif (fig. 2/10). La variante IIc se présente elle aussi en un seul exemplaire, trouvé dans la nécropole mais isolé (fig. 2/14). Cette sous-variante, avec son arc épais et son pied bas de forme conique à la base large, est sûrement le point terminus de la série. Quant aux répères chronologiques de la nécropole de Zimnicea pour la variante IIa, notons la céramique datable tant de la seconde moitié du IV^e^ siècle que de la première moitié du III^e^ siècle. Pour la variante IIb, nous disposons en ce sens des indices fournis par son association avec la variante Vb (mais non dans ses expressions les plus tardives) et une poterie des IV^e^—III^e^ siècles. La sous-variante à l'arc en bande a été trouvée en compagnie des variantes IVb et Vb évolué, ce qui indiquerait une datation au cours du III^e^ siècle, peut-être vers le milieu de ce siècle et même de sa seconde moitié.

Les dernières fibules qu'il nous reste à présenter pourraient s'encadrer dans la variante III. Remarquons toutefois que sa sous-variante a, illustrée par un exemplaire fragmentaire dont le bouton s'est perdu, n'est pas concluante : il pourrait s'agir, en réalité, d'une fibule Ib ou Vb offrant une déformation du pied. Dans une situation similaire semble se trouver également la variante IIIb. Une fibule mise au jour dans l'agglomération appartient à la variante IIIc. Son arc est décoré, il est aplati de même que le pied, assez long (fig. 2/13). Trouvée dans un dépôt qu'on ne saurait attribuer au premier ou au deuxième horizon, cette fibule a subi une forte déformation par suite de l'incendie, de sorte qu'on ne peut préciser comment se présentait la spirale terminale, bien qu'il soit fort probable qu'elle ressemble à la pièce qui a servi d'étalon pour cette variante. En ce qui concerne sa datation, c'est une fibule qui ne peut avoir dépassé la fin du IV^e^ siècle.

Une autre fibule présentant certains rapports avec la variante IIIc a été déjà mentionnée comme trouvée avec des exemplaires de la variante Vb. C'est un exemplaire dont les caractères sont moins nettement « thraces », avec ressort bilatéral comportant quatre spires sur une corde ; son pied aussi se compose de quatre spires sur une corde et il s'achève en porte pour l'agrafe. On peut le dater avec une forte probabilité de la seconde moitié du III^e^ siècle. L'influence celtique se révèle évidente. Peut-être, d'ailleurs, que l'épaississement de l'arc des fibules « thraces » soit une conséquence de cette influence, autant que l'effet du désir d'obtenir une pièce plus solide et plus difficile à déformer.

* * *

Si on laisse de côté la variante Ia, attestée par un chiffre minime d'exemplaires au sud des Balkans, la vaste aire couverte par la fibule de type Ib semble tout à fait remarquable. Vers le sud, elle descend au-delà de la vallée de la Maritza[13], sa limite occidentale suivant

[13] V. les cartes chez V. Mikov, *op. cit.*, fig. 150 et D. Berciu, *op. cit.*, fig. 7. Les fibules paraissent avoir atteint la Grèce ; pour la pièce d'Olynthe v. E. F. Pokrovska, ArheologijaKiew, 10, 1957, p. 75.

la ligne qui lie Baïlovo [14], Kneja [15] et Mărgăriteşti (dép. d'Olt)[16]. Au nord, elle serait délimitée par une ligne unissant Mărgăriteşti à Bucarest-Militari [17], Copuzu (dép. de Ialomiţa)[18] et Chiscani (dép. de Brăila)[19]. Quelques exemplaires isolés poussent jusqu'à Poiana (dép. de Galaţi)[20] et en Ukraine, à Sméla [21]. Dans ce dernier cas, l'absence du pied de la fibule laisse place à la possibilité — bien que fort peu probable — qu'il s'agisse d'un exemplaire de la catégorie Va. Mais, il convient de souligner que le nombre des trouvailles est sensiblement plus important dans la partie orientale de l'aire ainsi délimitée. Cette zone marque une sorte de préférence pour la variante en question, qui pourrait être appelée même ouest-pontique. Les fibules de type Ib sont datables dans toute leur aire de diffusion depuis le milieu du IV^{e} siècle. C'est, par exemple, le cas de celles trouvées dans la tombe 283 d'Apollonia-Sozopol [22] ou dans la tombe 5 du tumulus XVI de la nécropole histrienne [23]. Néanmoins, leur majeure partie doit dater de la seconde moitié de ce siècle [24] ou même de sa fin [25]. D'ailleurs, il est tout à fait normal qu'elles aient touché la périphérie de leur aire de diffusion un peu plus tard. Il va sans dire que ce n'est pas seulement à Zimnicea qu'ont pu se conserver quelques rares exemplaires encore pendant un certain temps au III^{e} siècle. Pour le moment, aucune pièce ne peut être attribuée en toute certitude à la première moitié du IV^{e} siècle, ce qui permettrait de préciser le maillon intermédiaire entre les variantes Ia et Ib. Ce rôle pourrait avoir été rempli par certains exemplaires dotés d'un pied moins long, de l'espèce de ceux trouvés à Hassan Mahle, Stara Zagora et Bačkovo [26]. Cependant, comme ces exemplaires ne proviennent pas de complexes susceptibles d'être datés, il ne peut s'agir, dans leur cas, que d'une simple supposition.

De toute façon, toujours pendant la seconde moitié du IV^{e} siècle, la longueur exagérée du pied des fibules Ib [27] devait conduire à son modelage en S qui donnera lieu à la variante Va, telle qu'elle est attestée par quelques exemplaires d'Apollonia [28], Pavelsko [29], Cerven [30] ou Mezek-Mal Tepe [31]. Ces localités marquent en même temps la limite méridionale des fibules respectives. Leur limite occidentale, au sud du Danube, est tracée par les trouvailles de Troian [32], Vlaško Sélo [33] et Bukiovtzi [34] — les exemplaires des deux dernières localités montrant déjà un arc légèrement épaissi, analogue à celui des pièces d'Odessos [35] et de Tariverde (dép. de Constanţa) [36]. Au nord, la limite de diffusion des fibules de la série plus ancienne englobe probablement le sud de l'Olténie, sans qu'on puisse préciser l'endroit par où elle passe [37], et le sud de la Valachie [38]. Il s'agit, en général, d'un petit nombre d'exemplaires. Leur datation est assurée dans la nécropole d'Apollonia et le tumulus

[14] V. Mikov, *op. cit.*, fig. 149/11.

[15] Nedelčo Petkov, IzvestijaSofia, 13, 1939, p. 313, fig. 339.

[16] Dardu Nicolaescu Plopşor, Wanda Wolski, *Elemente de demografie şi ritual funerar la populaţiile vechi din România*, Bucureşti, 1975.

[17] Vl. Zirra et Gh. Cazimir, dans Cercetări arheologice în Bucureşti, 1, 1963, p. 52, fig. 3/3.

[18] Renseignement de N. Conovici.

[19] N. A. Harţuche — F. Anastasiu, Brăiliţa, Brăila, 1968, p. 54, fig. 66.

[20] R. Vulpe et collab., SCIV, 2, 1951, 1, p. 187, fig. 24/1.

[21] E. F. Pokrovska, *op. cit.*, pl. 2/3.

[22] *Apollonia — les fouilles dans la nécropole d'Apollonia en 1947 — 1949* (1963), p. 315, n^{0} 1026, fig. 108 (Iv. Venedikov).

[23] Petre Alexandrescu, *Histria*, 2, Bucureşti, 1966, p. 231, 293, pl. 102.

[24] Enisala, dép. de Tulcea (G. Simion, Peuce, 2, 1971, p. 118 et suiv., fig. 31 f), Bugeac, dép. de Constanţa (M. Irimia, Pontice, 1968, p. 194, fig. 18 a—b), Sozopol (*Apollonia* . . ., p. 315, n^{os} 1027, 1029, 1030), Dobrina (Milko Mirčev, IzvestijaVarna, 1, 1965, p. 49, pl. 14/48, provenant du tumulus 23), Droumevo (Tsvetana Dremsizova — Nelčinova, ArheologijaSofia, 7, 1965, 4, p. 55, 65, fig. 6/3), Krouchouna (Nikolaï Djambazov, ArheologijaSofia, 4, 1962, 1, p. 56 et suiv., fig. 2), Knéja (Nedelčo Petkov, *op. cit.*), Troïan (B. Filov, IzvestijaSociété, 1. 1910, p. 155 et suiv., fig. 1 a), Ivanski (Zlokoutchène, V. Mikov, IzvestijaSofia, 21, 1957, p. 296, fig. 4).

[25] v. n. 17. C'est aussi probablement le cas de la pièce de Mărgăriteşti.

[26] V. Mikov, IzvestijaSofia, 6, 1930—1931, p. 171 et suiv., fig. 149/7, 10, 12.

[27] Telles les pièces de Droumévo (Tsvetana Dremsizova-Nelčinova, *op. cit.*, p. 55, fig. 6/3) ou de Progled (P. Detev, GodišnikPlovdiv, 5, 1963, p. 54, fig. 11/1).

[28] *Apollonia* . . ., p. 315, fig. 108, n^{os} 1032—1033.

[29] P. Detev, *op. cit.*, fig. 11/2.

[30] V. Mikov, *op. cit.*, p. 175, fig. 149/13.

[31] D. Berciu, *op. cit.*, p. 292 et suiv., fig. 6.

[32] B. Filov, *op. cit.*, fig. 18, b.

[33] R. Popov, *op. cit.*, fig. 60 A.

[34] V. Mikov, IzvestijaSofia, 21, 1957, p. 299, fig. 8 a.

[35] Gorana Tončeva, IzvestijaVarna, 11, 1960, p. 51, pl. 2/4.

[36] SCIV, 5, 1954, 1—2, p. 105, fig. 26/1.

[37] Dorin Popescu, Dacia, 11—12, 1945 — 1947, p. 56, fig. 11/2.

[38] Mavrodinu, dép. de Telcorman (Renseignement de Dinu V. Rosetti), éventuellement aussi Bucarest — Cătelu Nou, si ce n'est pas une pièce II b (Valeriu Leahu, Cercetări arheologice în Bucureşti, 2, 1965, p. 61, fig. 39/1),

de Troïan, où ils s'accompagnent d'une fibule Ib. Peut-être qu'à Odessos [39] et à Sliven [40] aussi les deux variantes étaient-elles également trouvées ensemble. Ce n'est que fort peu probable que les fibules dotées d'un pied en S, de la série plus ancienne, aient longtemps persisté au III^e siècle, au courant duquel elles se développent dans la variante Vb. Celle-ci était déjà annoncée par les pièces de Vlaško Sélo et de Bukiovtzi, auxquelles il conviendrait d'ajouter celles de Svištov [41], Enisala (dép. de Tulcea) [42] et Telița (dép. de Tulcea)[43] — toutes ces localités étant situées au sud du Danube. A Seuthopolis [44] aussi, en plus des exemplaires d'époque antérieure, on a mis au jour une fibule dont l'arc présente un épaississement prononcé, c'est du reste la seule pièce de ce genre connue au sud des Balkans. La variante Vb connaît un ample développement doublé d'une large diffusion au nord du Danube depuis Orșova et Drobeta-Turnu Severin [45] jusque dans le nord de l'Olténie à Dobrița (dép. de Gorj) [46], couvrant vers l'est tout le centre de la Valachie jusqu'à Tîrgoviște-Valea Voievozilor [47] et touchant le sud de la Moldavie, à Poiana [48] et Bîrlad [49], alors que la sous-variante à l'arc rhomboïdal pousse même jusqu'à Răcătău (dép. de Bacău)[50]. Une si vaste diffusion au nord du fleuve incita R. Vulpe de donner à cette variante l'épithète de « gète ». Aucune des trouvailles susmentionnées ne permet pas encore des précisions chronologiques à l'intérieur du III^e siècle. Certes, dans le cas de cette variante aussi quelques exemplaires restèrent en usage plus longtemps que l'ensemble de cette variante; c'est le cas de ceux trouvés à Răcătău, Tinosul (dép. de Prahova) ou Snagov [51]. De toute façon, au sud du Danube, exceptant l'exemplaire déjà mentionné de Seuthopolis, il n'y a pas de pièces tardives.

En ce qui concerne la variante Vc, elle n'est illustrée que par les quatre fibules du trésor d'Epureni-Huși [52]. Ce sont des pièces travaillées et décorées avec art. Leur arc présente un épaississement prononcé et il est doté d'un grand bouton. Elles se placent à la fin de l'évolution parcourue par cette variante, dans la seconde moitié et même vers la fin du III^e siècle. Du reste, la grande analogie de cette fibule « thrace » avec une pièce d'Orșova [53], dont nous aurons encore à parler, plaide dans le même sens.

La variante IVb n'est connue que par un nombre fort réduit de pièces, au sud du Danube [54] tout comme loin, au nord du fleuve [55]. Les trouvailles respectives n'infirment guère la datation de cette variante du III^e siècle. Même si les perles de verre de Sveštari ont suggéré une datation de la seconde moitié du IV^e siècle [56], l'épaississement de l'arc de cette variante — analogue du reste à tous les exemplaires de cette variante, qui suivent jusqu'à un certain point un développement parallèle à la variante Vb — indiquerait plutôt la première moitié du III^e siècle [57], car aucune pièce ne révèle l'épaisseur exagérée de l'arc, comme dans le cas des fibules Vb, ni l'agrandissement du bouton terminal. La parenté entre les deux variantes est si étroite que là, où le pied de la fibule s'est perdu, l'attribution de la pièce à l'une ou à l'autre

[39] Gorana Tončeva, *op. cit.*, p. 51, pl. 2/3.
[40] V. Mikov, Изследвания на чест на Акад. Димитър Дечев, Sofia, 1950, p. 657 et suiv., fig. 1 b, c.
[41] Stefan Stefanov, IzvestijaSofia, 19, 1955, p. 50 et suiv., fig. 2 δ.
[42] G. Simion, *op. cit.*, p. 112, fig. 32.
[43] G. Simion et Gh. I. Cantacuzino, Materiale, 8, 1962, p. 379, fig. 5/10.
[44] Mara Tsončeva, *Художественото наследство на тракийските земи*, Sofia, 1971, fig. 111.
[45] D. Berciu, *op. cit.*, p. 295 et suiv., fig. 4 et 6.
[46] *Ibidem*, p. 296.
[47] Renseignement de Luciana Oancea.
[48] R. Vulpe et collab., SCIV, 2, 1951, 1, p. 187, fig. 24/2 ; SCIV, 3, 1952, p. 202, fig. 24 d, e.
[49] Renseignement de Mircea Babeș.
[50] Renseignement de V. Căpitanu.
[51] D. Berciu, *op. cit.*, p. 295.
[52] G. Severeano, Bucureşti, 1, 1935, 1, p. 23 et suiv., fig. 2—5.
[53] *Ibidem*, fig. 6—8.
[54] Histria-Sat, dép. de Constanța (Vlad Zirra, Materiale, 9, 1970, p. 218 fig. 32), Svechtari (Moumdjilar, D. Berciu, *op. cit.*, p. 293, fig. 6) ; possible aussi Bouzovgrad (Gergana Tabakova, ArheologijaSofia, 1, 1959, 1—2, p. 88, fig. 70/6).
[55] Poiana (Radu et Ecaterina Vulpe, Dacia, 3—4, 1927—1932, p. 325, fig. 106/24 ; R. Vulpe et collab., SCIV, 3, 1952, p. 202, fig. 24 d), ValeaViilor, dép. de Sibiu (Vorumloc, Kurt Horedt, MBBM, 12, 1947, p. 43, fig. 2), Fîntînele, dép. de Bistrița-Năsăud (Renseignement de I. H. Crișan).
[56] *Apollonia* ..., p. 308 et suiv. (Ianka Mladenova).
[57] Vlad Zirra, *op. cit.*

devient impossible; elle peut en effet donner l'impression qu'à cause de sa petitesse, le pied n'a pu être modélé en S.

Les trois sous-variantes a-c de la variante II couvrent une aire plutôt limitée, comprise entre Ogosta et Iantra, se concentrant surtout dans la vallée de l'Isker. De là, quelques rares exemplaires ont poussé au sud des Balkans, à Seuthopolis [58] et Vinogradetz [59]. A l'Est, il convient de mentionner l'exemplaire de la nécropole d'Apollonia [60]. Vers le nord-ouest, sur le Danube, en amont, cette sorte de fibules montent jusqu'à Pecica (dép. d'Arad)[61] sur le Mureş. La concentration de cette variante dans une certaine zone au sud du Danube, détermina R. Vulpe d'appeler la-dite variante du nom de « mésienne ». Il s'agit d'ailleurs justement du territoire habité des Tribales, qui étaient en étroites relations avec les Gètes, ce qui explique la présence de cette variante à Zimnicea, où toutes ses sous-variantes sont attestées.

L'aire la moins étendue est celle de la variante IIa, qui englobe néanmoins le site de Zimnicea. Dans le cas de ces fibules, l'arc ne montre aucun épaississement; leur pied revêt soit une forme conique étirée, comme chez les exemplaires d'Ostrovul Mare (dép. de Mehedinţi)[62], de Vlaško Sélo-« Dobrilov dol »[63], ou de Svištov [64], soit celle d'un cône large de base et de basse taille, tel celui de Bejanovo [65]. Mais nulle part dans cette zone les conditions de la découverte des pièces respectives ne permettent des précisions chronologiques. Toutefois, à Seuthopolis [66], il semble qu'un pythos porte l'impression d'une fibule similaire à celle de Bejanovo, ce qui donnerait une datation comprise entre la fin du IV^e^ siècle et la fin du III^e^ siècle.

Un arc légèrement plus épais et, parfois, décoré constitue le trait distinctif de la variante IIb, ainsi que son pied de la forme d'un cône étiré. A Vlaško Sélo-« Lešaka », cette variante s'accompagne d'une fibule Vb, dotée d'un arc à peine plus épais que le modèle courant et d'un petit bouton [67]. Celle de Liliace [68] a été datée du IV^e^ siècle, bien que les rares documents publiés ne semblent pas concluants. Plus important sous ce rapport apparaît l'ensemble de Livada, où la fibule s'accompagne d'un askos de type courant au III^e^ siècle [69].

Il va sans dire que la sous-variante présentant un arc en bande est en rapport avec la variante IIIc, avec laquelle elle a en commun la forme de son arc. C'est pourquoi, outre l'exemplaire de la tombe 48 d'Apollonia [70], daté de la fin du IV^e^ siècle, nous sommes enclins à mentionner aussi un fragment de fibule avec l'arc en bande trouvé à Troïan [71]. Toutefois cette attribution reste incertaine du fait de l'absence du pied de la pièce respective.

Pour ce qui est de la variante IIc, avec son arc très épais et le pied de forme conique à large base et de petite taille, elle s'accompagne à Vinogradetz d'un exemplaire de type IIb. Les pièces les plus évoluées de cette catégorie sont celles de Palanka [72] et Kravenik [73], cette dernière avec un arc très épais et décoré, presque identique à l'arc et au pied de la fibule d'Orşova — mentionnée en rapport avec la variante Vc — mais dont le ressort est bilatéral sur corde; cependant le X incisé à la base du cône la rapproche de la pièce de Palanka. Et ce n'est peut être pas un simple hasard qu'Orşova ait encore livré deux fibules Vb à l'arc très épais [74]. Fort probablement, des pièces telles que celles de Palanka et de

[58] Maria Čičikova, *Изследвания в чест на Акад. Димитър Дечев*, Sofia, 1958, p. 475 et suiv., fig. 1 a.
[59] V. Mikov, *op. cit.*, p. 177 et suiv., fig. 149/27, 28.
[60] *Apollonia* ... p. 315, n° 1031.
[61] D. Berciu, *op. cit.*, p. 297, fig. 5.
[62] *Ibidem*, p. 294 et suiv., fig. 6.
[63] R. Popov, *op. cit.*, p. 129, fig. 60 Г.
[64] Kazimierz Majewski, *Kultura rzymska w Bułgarii*, Wrocław—Warszawa — Kraków, 1969, p. 129, fig. 244.
[65] V. Mikov, IzvestijaSofia, 21, 1957, p. 297 et suiv., fig. 6.
[66] Maria Čičikova, *op. cit.*
[67] R. Popov, *op. cit.*, p. 128, fig. 60 А. Б.
[68] Iv. Venedikov, IzvestijaSofia, 18, 1952, p. 206, fig. 191/1.
[69] B. Filov, *op. cit.*, p. 156 et suiv. Pour la date des askoï, v. *Apollonia*. . . . , p. 390.
[70] v. n. 60.
[71] B. Filov, *op. cit.*, p. 155.
[72] D. Berciu, *op. cit.*, p. 283, fig. 1 et 6.
[73] Atanas Milčev et Nikola Kovačev, ArheologijaSofia, 1967, 2, p. 42 et suiv., fig. 3.
[74] V. n. 45.

Kravenik sont les derniers exemplaires de cette série ; on pourrait les dater du milieu et de la seconde moitié du III^e siècle, de même que les fibules Vb, sans qu'elles aient eu pourtant la longevité de celles-ci en raison peut-être aussi de la multiplication dans leur zone des éléments de culture celtique. Par conséquent, il y a peu de chances qu'elles eussent persisté jusqu'au II^e siècle.

En ce qui concerne la variante IIIc, doté d'un arc en bande, parfois décorée et avec le pied se terminant en spirale, elle n'est connue que par un très petit nombre d'exemplaires, à ce point même qu'il ne saurait être question d'une aire de diffusion. Trois exemplaires à l'état de fragments proviennent du sud-ouest de la Bulgarie [75], un autre de Palanka, dans le Banat yougoslave [76]. A ceci s'ajoute celui déjà mentionné de l'agglomération de Zimnicea, le seul susceptible d'être daté.

Apparentée à la variante IIIc s'avère celle attestée dans le nord-est de la Bulgarie, à Rosica [77]. C'est une fibule avec l'arc épais et le pied en S s'achevant en triple spirale. D'autres documents du même genre sont les fibules de Branicevo [78], dont le ressort brisé ne permet pas d'affirmer qu'il était simple comme celui de Rosica ou bilatéral, de même que chez la deuxième fibule de Branicevo [79], dont le pied en S s'achève avec un bouton assez grand. Ceci serait un indice de datation pour toutes les trois pièces, les faisant remonter au III^e siècle, peut être vers le milieu de ce siècle. De toute façon, la fibule dotée d'un ressort bilatéral trouvée à Zimnicea, de même que les fibules susmentionnées peuvent passer pour des hybrides « thraco-celtiques », car il est hors de doute que certains de leurs traits caractéristiques sont dus à l'influence des Celtes. D'ailleurs, il y a des fibules « celtiques » susceptibles d'être datées du milieu ou de la seconde moitié du III^e siècle à Zimnicea [80], Tariverde [81] et Panticapée [82]. Or, l'influence celtique n'aurait pu jouer de rôle dans cette zone avant le deuxième quart de ce siècle. Elle y persista fort probablement jusque dans les dernières décennies du même siècle, c'est-à-dire aussi longtemps que la durée du royaume de Tylis.

* * *

Il convient de rappeler pour conclure que la fibule est généralement une parure de caractère utilitaire. On ne saurait trop préciser, dans le cas des fibules « thraces », la manière dont on s'en servait, parce que la plupart d'entre elles ont été trouvées dans des tombes à incinération. Toutefois, certaines suppositions sont permises. En effet, compte tenu de la manière dont on portait les fibules pendant le premier âge du fer dans la nécropole de Balta Verde [83], celles-ci devaient être fixées du côté gauche de la poitrine, sans avoir toutefois une place absolument stable. D'autre part, grâce à la mise au jour de quelques fibules « thraces » dans les tombes à inhumation, on peut préciser, par exemple, qu'à Duvanlj-Mušovica [84], en plus du couple de fibules qui semblent avoir eu pour but de fixer le pectoral, une troisième fibule était placée à la hauteur de l'épaule gauche. Par contre, dans une tombe de la nécropole d'Histria-Sat [85], la fibule est fixée sur l'épaule droite, de même que dans un cas de la nécropole d'Histria [86] — chose singulière, car c'étaient des fibules conçues pour être portées du côté gauche, caractère nettement évident surtout en ce qui concerne la dernière pièce, qui comporte

[75] Vera Čačeva, IzvestijaSofia, 32, 1970, p. 300 et suiv., fig. 6.

[76] D. Berciu, *op. cit.*, p. 284, fig. 2 et 6.

[77] Dimiter Ovčarov, ArheologijaSofia, 3, 1961, 4, p. 63, fig. 9.

[78] Tsvetana Dremsizova—Nelčinova, *Изследвания в чест на Акад. Димитър Дечев*, Sofia, 1958, p. 454, fig. 14 δ.

[79] *Ibidem*, fig. 14 δ.

[80] Vlad Zirra, Dacia, N. S., 15, 1971, p. 226, fig. 23/68.

[81] *Ibidem*, fig. 23/78.

[82] A. K. Ambroz, *Фибули юга европейской части СССР*, Arheologija SSSR, Moskva, 1966, p. 12, pl. 1/8, 9.

[83] D. Berciu et Eug. Comşa, Materiale, 2, 1956, p. 393.

[84] Bogdan D. Filow, *Die Grabhügelnekropole bei Duvanlij in Südbulgarien*, Sofia, 1934, p. 84 et suiv., fig. 106 et 107.

[85] V. n. 54.

[86] Petre Alexandrescu, *op. cit.*

un motif décoratif sur la portion visible de son porte-agrafe. A Zimnicea aussi, dans l'une des rares tombes à inhumation, une fibule faite pour être portée du côté gauche était néanmoins placée sur l'épaule droite. Toutefois, à Poiana, le squelette d'un enfant portait la fibule à l'épaule gauche [87]. Mais il est encore difficile de fournir une explication au fait que la majeure partie des fibules « thraces » sont confectionnées de manière a être portées du côté gauche et pourquoi celles à porter à droite sont si rares [88].

De toute évidence, le présent exposé n'a pu embrasser toutes les fibules « thraces ». Il y a, sans doute, encore bien des pièces inédites ou publiées dans des publications inaccessibles. Par ailleurs, il est tout aussi évident que d'autres recherches, plus amples, seraient à même de mettre au jour de nouvelles variantes et de fournir surtout les précisions chronologiques requises.

[87] SCIV, 3, 1952, p. 195, fig. 4 à droite.

[88] A Zimnicea, une seule pièce ; à Poiana, de même (R. Vulpe, *L'âge du fer* ..., fig. 6/2). Il paraît que c'est aussi le cas d'une des fibules de Bîrlad, gardée à l'état fragmentaire. De toute évidence on trouve les deux aspects quand il s'agit de paires de fibules, à Epureni-Huşi ou à Douvanlij—Mouchovitza.

Les Gètes de la Dobroudja septentrionale du VI^e au I^er siècle av.n.è.

GAVRILĂ SIMION

Tulcea

Cette succincte synthèse se propose de présenter les matériaux. archéologiques dus soit à des découvertes anciennes, mais peu connues, provenant le plus souvent de tombes isolées, soit à des fouilles systématiques de date récente et encore inédites.

L'analyse des formes et des décors céramiques, d'une part, celle des rites, de l'autre, mettent en lumière les caractères spécifiques de la culture des Géto-Daces de la zone des Bouches du Danube au cours de différentes étapes, démontrant une fois de plus l'unité de l'élément géto-dace carpato-danubien.

Les commencements de la culture géto-dace dans la Dobroudja septentrionale datent du Hallstatt tardif [1]; plus précisément, ils se situent après la disparition ou le démembrement de la culture de Babadag III (fin du VII^e siècle av.n.è.)[2], phénomène qui correspond à la transformation de la culture de Basarabi [3]. La détermination de la limite inférieure de la culture de Babadag a été confirmée par les récentes identifications de S. Morintz [4] concernant des fragments céramiques de type Babadag III mis au jour dans le secteur x, NV_1 (1958) d'Histria [5], par les découvertes de Tomis [6] et, en particulier, par celles d'Argamum (com. de Jurilovca) [7]. Mais dans aucune de ces découvertes on n'est parvenu à déceler un rapport entre la culture de Babadag et les colons établis dans ces parages [8]. Les recherches portant sur les fortifications de type Babadag III du village d'Enisala [9], de Tulcea [10], de Beştepe [11] et surtout du site éponyme [12] n'ont plus révélé de traces d'habitation après cette date. D'une part, les matériaux archéologiques de type Basarabi mis au jour dans des sites dobroudjiens (par un fragment à Cernavodă, Hîrşova, Histria et Tulcea [13], quelques-uns provenant de l'ho-

[1] M. Petrescu-Dîmboviţa, dans IstRom, I, p. 154 considère la zone istro-pontique comme étant de culture thrace méridionale dès la seconde moitié du VI^e siècle av.n.è.; cf. aussi I. H. Crişan, *Ceramica daco-getică*, Bucureşti, 1969, p. 21. Voir également les observations pertinentes de A. Vulpe, MemAntiq, 2, 1970, pp. 128—130.

[2] Sebastian Morintz, Dacia, N. S., 8, 1964, p. 117; idem, Peuce, 2, 1971, p. 24.

[3] A. Vulpe, *op. cit.*, p. 128; idem, *Necropola hallstattiană de la Ferigile*, Bucureşti, 1967, p. 99 sqq. (cité désormais *Ferigile*); idem, Dacia, N. S., 9, 1965, p. 130—132; Vl. Dumitrescu, Dacia, N. S., 12, 1968, p. 258 sqq.

[4] P. Alexandrescu, SCIVA, 25, 1974, 2, p. 212, ainsi que les informations supplémentaires de S. Morintz, que nous remercions à nouveau par cette voie.

[5] P. Alexandrescu, SCIVA, 25, 1974, 2, p. 212.

[6] M. Irimia, Pontica, 7, 1974, p. 120 et note 84.

[7] Maria Coja, BMI, 41, 1972, 3, p. 33—34 et fig. 2.

[8] *Ibidem*, p. 34.

[9] S. Morintz, recherches inédites, pour lesquelles nous le remercions à nouveau.

[10] G. Simion, Thracia, 3, Serdicae, 1974, p. 291 et note 4, ainsi que fig. 1/a, b, c.

[11] G. Simion, *Quelques remarques sur la civilisation gétique des centres et forteresses autochtones de la Dobroudja à la fin du Hallstatt et au commencement du La Tène*, communication au Colloque de Mostar, Yougoslavie, 1974 (sous presse).

[12] S. Morintz, Dacia, N. S., 8, 1974, p. 117; idem, Peuce, 2, 1971, p. 23 sqq.

[13] D. M. Pippidi et D. Berciu, *Din istoria Dobrogei*, I, Bucureşti, 1965, p. 87 sqq. (cité désormais *Istoria Dobrogei*, I). Les fragments provenant de la Dobroudja ont été publiés par A. Vulpe, Dacia, N. S., 9, 1965, p. 125, fig. 11, cependant que Suzana Dumitriu montre que la découverte a eu lieu dans des conditions indéfinies, SCIV, 23, 1972, 1, p. 118. En ce qui concerne le fragment de Cernavodă et ceux de Babadag, nous avons reçu des informations supplémentaires de la part de S. Morintz.

rizon III de l'établissement hallstattien de Babadag [14], ainsi que les découvertes de Rasova — Malu Roşu [15]) démontrent que ces deux cultures sont contemporaines [16] et excluent l'existence d'un horizon indépendant Basarabi [17] dans la Dobroudja. D'autre part, bien que la dissolution de la culture de Babadag concorde chronologiquement avec la découverte, dans le premier niveau archaïque d'Histria [18] (fin du VII[e] siècle av.n.è.), d'une céramique autochtone de provenance nord-pontique et sud-thracique, on ne saurait mettre ce phénomène en liaison avec la présence des Scythes [19] ou des Thraco-Scythes. Il y a quarante ans déjà que Ion Nestor [20] a démontré le caractère sporadique des éléments scythiques dans la plaine de Munténie au début du VI[e] siècle et l'étude de A. Vulpe [21] sur l'interprétation historique de cette période est convaincante à cet égard.

Des découvertes archéologiques particulièrement significatives en concordance avec les informations littéraires sur les Gètes [22], commencent à apparaître à partir de la seconde moitié du VI[e] siècle av.n.è., par exemple une découverte plus ancienne de Cernavodă [23] (associée au groupe Ferigile), ainsi que le mobilier de la tombe de Piatra Frecăţei [24] (dép. de Tulcea). Celui-ci a été mentionné en rapport avec l'aire de diffusion du groupe Bîrseşti—Feri-

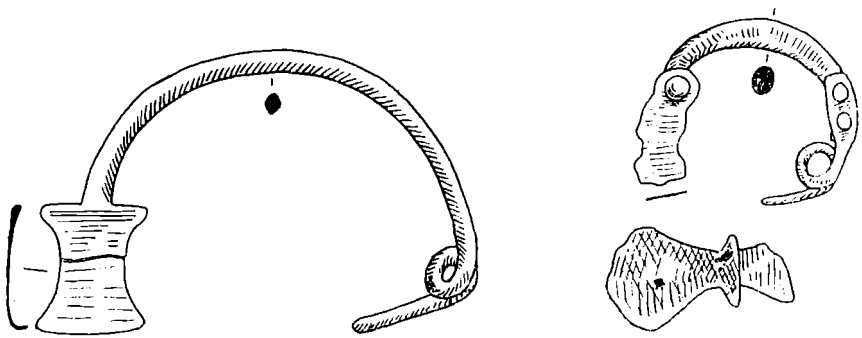


Fig. 1. Fibules de Piatra Frecăţei.

gile [25], ou plutôt avec le déplacement vers le sud du groupe Bîrseşti [26]. Sous l'aspect du rite, la tombe d'incinération de Piatra Frecăţei, avec son urne et ses vases d'offrande superposés, se rapproche du groupe Bîrseşti [27]. Son mobilier consiste en deux écuelles au bord large et évasé, une grande tasse pansue (fig. 2/1—3) et deux fibules à écu béotien (fig.1) [28]. La céramique a été confectionnée d'après les procédés déjà constatés pour les matériaux similaires du groupe

[14] S. Morintz, Dacia, N. S., 8, 1964, p. 117.
[15] M. Irimia, Pontica, 7, 1974, p. 87—125.
[16] S. Morintz, *op. cit.*, p. 117 sqq.
[17] *Istoria Dobrogei*, I, p. 90.
[18] Suzana Dimitriu, dans *Histria* II, 1966, p. 54—55 et 127—130.
[19] Idem, SCIV, 21, 1970, 2, p. 229; idem, SCIV, 23, 1972, 1, p. 119; P. Alexandrescu, RevArch, N. S., 1, 1975, p. 66.
[20] I. Nestor, 22 BerRGK, 1933, p. 145 sqq; idem, *Invazia scitică în România şi efectele ei*, communication inédite citée par P. Alexandrescu, SCIV, 7, 1956, 3—4, p. 321, note 2.
[21] Une étude de synthèse sur ces théories chez A. Vulpe, MemAntiq, 2, 1970, p. 115—182 et notes 179—183. A retenir également l'hypothèse de A. Vulpe sur les relations entre la culture de Bîrseşti—Ferigile et les découvertes de Transylvanie de la phase Ferigile I (VI[e] siècle av. n.è.). Se référant aux groupes culturels présents dans l'aire carpato-danubienne, A. Vulpe affirme que « l'on entrevoit une unité de culture matérielle ». Il fait de même une comparaison et une association détaillées entre les groupes culturels Dobrina-Ravna et Ferigile (phases II et III). En ce qui concerne les invasion des Scythes, pour dater la nécropole de Dobrina on tiendra compte des observations de P. Alexandrescu, SCIVA, 25, 1974, 2, p. 211, 214; idem, SCIV, 7, 1956, 3—4, p. 330.
[22] *Izvoare privind istoria României*, I, Bucureşti, 1964. On trouvera une synthèse des sources écrites concernant les Gètes et les Daces de la Scythie Mineure chez Petre Aurelian, Pontica, 7, 1974, p. 10 sqq.
[23] *Istoria Dobrogei*, I, p. 99; A. Vulpe situe les découvertes de Cernavodă des VI[e]—V[e] siècles dans l'horizon Ravna I (MemAntiq, 2, 1970, p. 143 et note 93).
[24] Fouilles conduites par Petre Aurelian et D. Vîlceanu; le matériel céramique a été déposé au Musée du Delta du Danube de Tulcea.
[25] A. Vulpe, *Ferigile*, p. 93; idem, MemAntiq, 2, 1970, p. 140 et note 8, p. 143 et note 93.
[26] L'idée appartient à S. Morintz.
[27] Des explications supplémentaires sur le rituel nous ont été fournies par Petre Aurelian, que nous remercions encore.
[28] A. Vulpe, *Ferigile*, p. 93.

Ferigile [29]. Les écuelles, faites en une pâte fine, noire, aux parois bien lissées et polies, sont décorées à l'intérieur de cannelures à formes géométriques. La tasse, pansue, pourvue d'une anse surélevée et décorée de motifs triangulaires, est en pâte fine, polie, d'une couleur brun rougeâtre due à sa cuisson à basse température.

Les écuelles évasées de Piatra Frecăţei sont semblables à celles du type I Db_3 de Ferigile [30], tandis que la tasse à anse surélevée est proche comme forme du type III—A [31] de ce site et de plusieurs exemplaires de Gogoşu (tertre XXXV)[32] et de Bîrseşti [33]. Les fibules à écu béotien ressemblent à celles du type B_1[34] de Ferigile, à celles de Basarabi [35] et surtout à celles mises au jour à Gogoşu [36]. Aux trouvailles de Piatra Frecăţei s'ajoutent celles de Petroşani [37] et de Mahmudia [38].

Les poteries de Mahmudia proviennent d'une découverte fortuite faite au lieu-dit « Cairacul Mare ». Le grand vase (fig. 2/4), modelé en une pâte de bonne qualité, avait servi d'urne et renfermait parmi les restes osseux une pointe de flèche en bronze à trois arêtes et crochet recourbé. Il est pourvu de boutons de préhension en forme de demi-disques, placés obliquement sous la ligne de convexité maximale. La ligne de démarcation de la base du col est interrompue par quatre protubérances. Sous la lèvre, qui est droite et évasée vers l'extérieur, on relève trois cannelures concentriques. Le broc à anse surélevée, en pâte noire (fig. 2/5), trouvé dans la même zone et isolément lui aussi, présente quatre protubérances en forme de mamelons sur la ligne de démarcation du col. Les deux vases font partie du groupe de la céramique fine. Le vase-urne de Mahmudia se rapproche de la poterie de Bîrseşti [39] (M. XXIV, m2 et *passim*), des vases pansus de Ferigile [40], de l'urne de la tombe 1 du tumulus 1 de Gogoşu [41] et des pièces livrées par les sites transylvains de Cipău, Tîrgu Mureş, Oradea et Vinţu de Jos [42]. Le second vase de Mahmudia s'intègre à la même aire de la culture de Bîrseşti [43].

A côté des découvertes plus anciennes de Vadul et de Sinoe [44], ainsi que de celles réalisées à Tariverde [45] et dans la nécropole plane du village d'Istria [46], les matériaux gétiques isolés de Cernavodă et de Petroşani, de Piatra Frecăţei et de Mahmudia prouvent qu'au VI^e et au V^e siècles av.n.è. il ne s'est pas développé une culture locale [47] à part sur le territoire de la Dobroudja. Toutes ces trouvailles, à côté des nécropoles de Dobrina et de Nevsa [48], s'intègrent à l'aire culturelle Bîrseşti — Ferigile — Gogoşu, les analogies avec la nécropole Gogoşu I — où prédominent les éléments illyriens — étant les plus frappantes [49].

La céramique tournée provenant des contextes des VI^e—V^e siècles est le produit de grands centres artisanaux, diffusé par voie d'échange[50]. Autant les tasses à anse surélevée des la nécropole de Dobrina [51] (Bulgarie), du village d'Istria, de l'établissement de Sarinasuf [52]

[29] *Ibidem*, p. 41.

[30] *Ibidem*, p. 41, 48, 93 et pl. 2/14, 15, 17.

[31] *Ibidem*, p. 93.

[32] D. Berciu et Eugen Comşa, Materiale, 2, 1956, p. 182, fig. 154/2.

[33] S. Morintz, Materiale, 6, 1959, p. 233, fig. 2/2.

[34] A. Vulpe, *Ferigile*, p. 93, note 191.

[35] Vl. Dumitrescu, Dacia, N. S., 12, 1968, p. 213 et 214, fig. 21/1 et 22/1.

[36] D. Berciu et E. Comşa, Materiale, 2, 1956.

[37] N. Harţuchi, Pontica, 4, 1971, p. 259, fig. 1/3.

[38] G. Simion, Thracia, 3, Serdicae, 1974, p. 294, fig. 3/a et b.

[39] S. Morintz, Materiale, 7, 1961, p. 202 ; idem, Materiale, 5, 1959, p. 356 sqq.

[40] A. Vulpe, *Ferigile*, pl. 11/2.

[41] D. Berciu et E. Comşa, Materiale, 2, 1956, p. 432, fig. 156/3 et p. 410, fig. 136.

[42] I. H. Crişan, *op. cit.*, pl. 3/5, 6/1 = 129/2, 7/1 = 118/2 et 9/3.

[43] S. Morintz, Materiale, 5, 1959, p. 357, fig. 2/1.

[44] I. Stoian, SCIV, 8, 1957, 1—4, p. 196 sqq. : Suzana Dimitriu, SCIV, 23, 1972, 1, p. 119.

[45] D. Berciu et C. Preda, Materiale, 7, 1961, p. 276—277.

[46] Vlad Zirra, Materiale, 9, 1970, p. 213—220 ; des références sur « l'indigénisation » du territoire d'Histria chez Suzana Dimitriu, SCIV, 21, 1970, 2, p. 230 sqq., y compris le commentaire de la note 37.

[47] A. Vulpe, MemAntiq, 2, 1970, p. 189 et 195 soutient l'existence de groupes culturels locaux à caractéristiques propres.

[48] Maria Čičikova, Studia Balcanica, 5, Sofia, 1971, p. 90 sqq.

[49] A. Vulpe, MemAntiq, 2, 1970, p. 198 ; idem, *Ferigile* p. 92 ; idem, SCIV, 13, 1962, p. 307—320, où il soutient l'idée de liens entre le groupe Gogoşu I et le monde illyrien, contrairement à l'opinion des auteurs des fouilles qui croient à l'influence des Thraces sur cette communauté.

[50] G. Simion, Thracia, 3, Serdicae, 1974, p. 295—296 ; P. Alexandrescu, SCIVA, 25, 1974, 2, p. 215 ; idem, StCl, 8, 1966, p. 207 sqq ; idem, Dacia, N. S., 16, 1972, p. 117—118.

[51] M. Mircev, IzvestijaVarna, 1 (16), 1965, p. 23 sqq., fig. 6/6.

[52] P. Alexandrescu, SCIVA, 25, 1974, 2, p. 214 ; Vlad Zirra, Materiale, 9, 1970, p. 214—215, fig. 29.

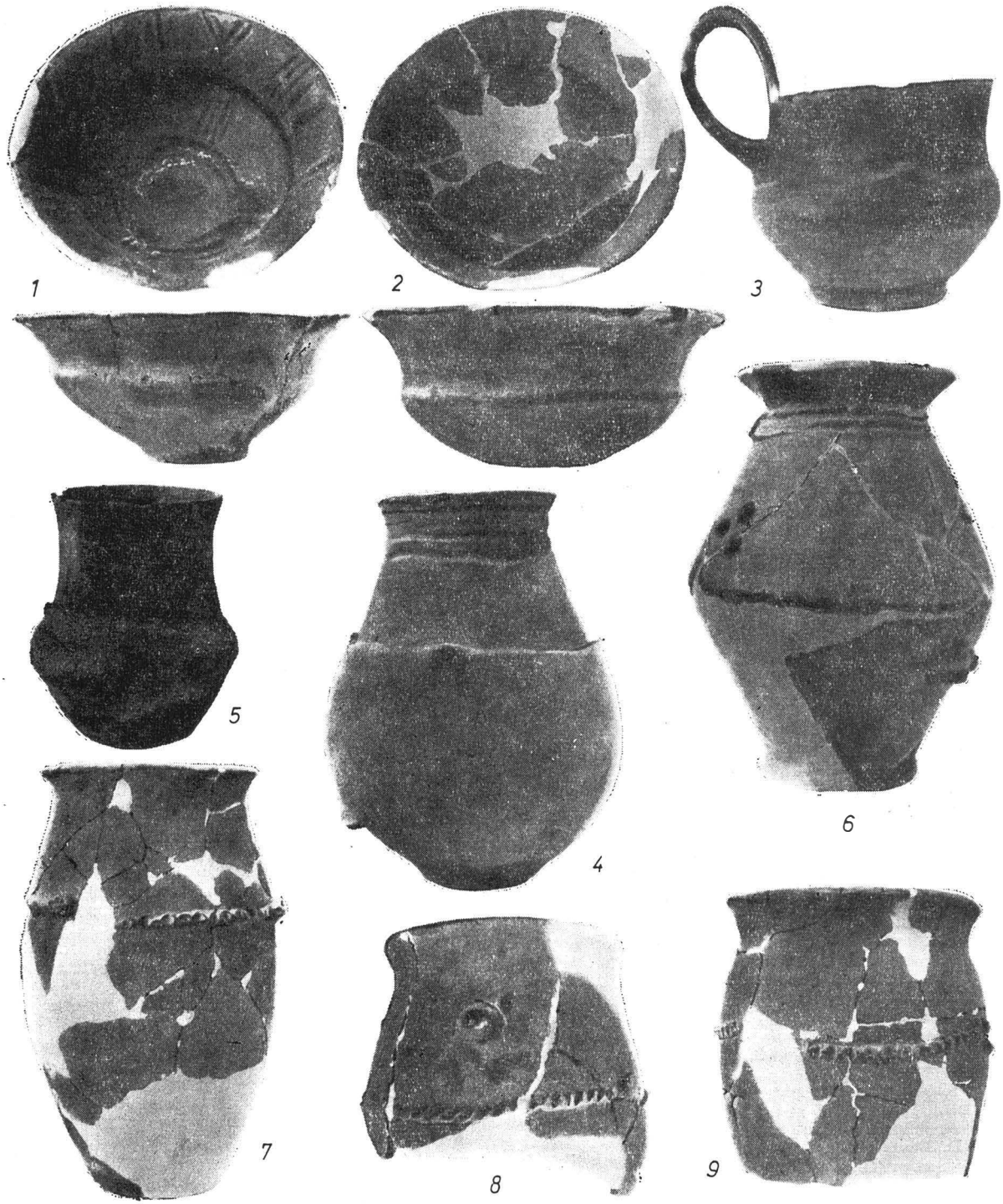


Fig. 2. 1—3 céramique de la tombe de Piatra Frecăţei ; 4—5 vases mis au jour à Mahmudia ; 6 pot découvert à Salcia ; 7 — 9 vases d'Enisala (1er siècle av. n. è. — 1er siècle de n. è.).

et des sites compris entre la vallée de la Tisa et Chótin (Tchécoslovaquie)[53] que les écuelles à lèvre évasée découvertes à Sarinasuf[54], Nalbant[55] et Bîrseşti[56] représentent des formes caractéristiques non réalisées encore par les Géto-Daces[57].

* * *

Pour la seconde moitié du V^e siècle et peut-être le début du siècle suivant, nous estimons que les découvertes du type Cernavodă — Satul Nou[58] ne peuvent entrer en ligne de compte. En échange, la nécropole de Salcia[59] (Piatra Frecăţei, dép. de Tulcea — fig. 2/6) révèle jusqu'à preuve contraire un faciès ayant évolué à partir du complexe culturel antérieur de type Bîrseşti — Ferigile. Le seul vase récupéré de cette nécropole est en pâte fine de couleur grise, obtenue par cuisson réductrice. Ses parois sont bien polies, sans engobe. Il est de forme bitronconique, à deux moitiés égales (20—20,5 cm) séparées par le plan de convexité maximum. Sa lèvre est droite et évasée, sa base est bien dessinée. La ligne du vase représente une réalisation nouvelle de ce type céramique. Le décor conserve autant des éléments de tradition ancienne (par exemple, les cercles concentriques cannelés du col, les protubérances en forme de mamelons et les boutons de préhension disposés sous le bombement médian) que des éléments décoratifs nouveaux (les protubérances). On relève aussi une modification dans la forme des boutons de préhension, qui de rectangulaires sont devenus arqués. Il appartiendra aux découvertes ultérieures d'établir plus précisément la place de ce vase dans l'évolution de la poterie géto-dace. Pour l'instant, aucun exemplaire similaire, ayant fait l'objet de recherches systématiques, n'est attesté dans les sites géto-daces des IV^e—III^e siècles. Mentionnons que s'il a été daté de la fin du V^e siècle av.n.è. et du début du siècle suivant, c'est aussi en considération du fait qu'il renfermait une monnaie histrienne émise à la fin du V^e siècle[60].

Les tasses à anses surélevées découvertes à Hîrşova[61] et à Medgidia[62], contemporaines du vase de Salcia (V^e—IV^e siècles av.n.è.), appartiennent de même, par leur technique et leur décor, au faciès dérivé du type de vase hallstattien en usage à l'époque antérieure.

* * *

Pour les IV^e et III^e siècles av.n.è., nos connaissances générales sur la civilisation géto-dace sont évidemment plus fournies[63], ne serait-ce qu'en raison de la poussée démographique qui a eu lieu alors.

[53] M. Dušek, SlovArch, 19, 1971, 2, p. 443, 447, fig. 24, 28 et 30.

[54] P. Alexandrescu, *loc. cit.*

[55] G. Simion, Peuce, 2, 1971, p. 227, pl. 5/5 ; idem, Thracia, 3, Serdicae, 1974, p. 295 et fig. 3/c.

[56] S. Morintz, Materiale, 5, 1959, p. 356 sqq.

[57] G. Simion, Thracia, 3, Serdicae, 1974, p. 295—296.

[58] D. Berciu, Materiale, 4, 1957, p. 281—318 *passim* ; Bucur Mitrea, Materiale, 7, 1961, p. 283—290 ; idem, Materiale, 8, 1962, p. 369—372.

[59] Le vase se trouve au Musée de Tulcea. Il nous a été remis, avec les explications nécessaires, par Petre Aurelian, auquel nous renouvelons ici nos remerciements.

[60] La monnaie a été déterminée par Bucur Mitrea ; informations fournies par Petre Aurelian.

[61] S. Morintz et Done Şerbănescu, SCIVA, 25, 1974, 1, p. 51 et fig. 4/3.

[62] M. Irimia, Pontica, 6, 1973, p. 37.

[63] Gheorghe Ştefan, SRIR, 1, 1954, p. 29, 30 sqq. Pour la zone d'Histria en général, voir : Emil Condurachi et collab., Materiale, 4, 1957, p. 77—84 ; Materiale, 5, 1959, p. 318—323 ; Materiale, 9, 1970, p. 214—219 ; SCIV, 3, 1952, p. 269—272 ; SCIV, 4, 1953, p. 129—135 ; pour Sinoe : *ibidem*, p. 139 ; idem, SCIV, 5, 1954, 1—2, p. 100—108 ; SCIV, 6, 1955, 3—4, p. 543—548 ; des références spéciales à la céramique autochtone chez Maria Coja, SCIV, 13, 1962, 1, p. 19—40 ; idem, dans *Actes du I^er Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes*, Sofia, II, 1970, p. 335—351 ; P. Alexandrescu, *Histria*, II, Bucureşti, 1966, p. 137—294 ; idem, Dacia, N.S., 16, 1972, p. 113—131 ; au sujet des découvertes gètes dans la partie centrale et méridionale de la Dobroudja : D. Berciu, Materiale, 4, 1957, p. 281—313 ; idem, *Istoria Dobrogei*, I, p. 94—136 ; Bucur Mitrea, dans *Omagiu lui C. Daicoviciu*, Bucureşti, 1960, p. 409—413 ; idem et collab., Materiale, 7, 1961, p. 283—287 ; idem, Materiale, 8, 1962, p. 369—372 ; A. Aricescu, StCl, 3, 1961, p. 67—82 ; idem, RevMuz, 2, 1965, p. 425 ; M. Irimia, Pontica, 1, 1968, p. 193—232 ; idem, Pontica, 2, 1969, p. 23—40 ; idem, Pontica, 4, 1971, p. 41—55 ; pour le nord de la Dobroudja : D. Berciu, *Arta traco-getică*, Bucureşti, 1969, p. 33—76, avec référence à la tombe d'Agighiol pour une datation plausible chez P. Alexandrescu, SCIV, 22, 1971, 4, p. 660—662 ; Exspectatus Bujor, SCIV, 6, 1955, 3—4, p. 571—575 ; idem, SCIV, 7, 1956, 3—4, p. 243—251 ; idem, Materiale, 3, 1957, p. 247—253 ; idem, Materiale, 5, 1959, p. 373—377 ; idem, Materiale, 7, 1963, p. 297—299 ; idem, Dacia, N.S., 2, 1958, p. 125—141 ; idem, Peuce, 2, 1971, p. 131—134 ; G. Simion et Gh. Cantacuzino, Materiale, 8, 1962,

A la même époque, le phénomène de la pénétration grecque s'intensifie [64], à la faveur de l'expansion commerciale hellénique. Les interférences entre la civilisation autochtone traditionnelle et celle méditerranéenne sont amplement reflétées dans la Dobroudja septentrionale par les découvertes archéologiques d'Enisala, Beştepe, Agighiol, Murighiol, Telița, Aegyssus, Dinogetia [65], Ciucurova [66], ainsi que d'autres sites de l'espace carpato-danubien [67].

La nécropole d'Enisala a fourni, au cours de sept campagnes de fouilles (1968—1975), un abondant matériel archéologique et de nombreuses données sur les pratiques rituelles en usage chez les Géto-Daces du nord de la Dobroudja. Il s'agit d'une nécropole bi rituelle, avec une nette prédominance (95 %) du rite de l'incinération, à tombes planes ou tumulaires (fig. 3/1—3). Les tumulus sont de dimensions fort variées : une faible partie seulement d'entre eux ont conservé leur aspect monumental, tandis que les autres se sont aplatis au point de ne plus être qu'à peine visibles à la surface du sol ou dans les coupes stratigraphiques.

Il n'existe pas dans cette nécropole de démarcation entre les tombes tumulaires et planes, ni entre celles relevant de rites et de rituels différents.

Pour les tombes tumulaires, on ne relève de même aucune différence de rite entre les tombes principales et celles secondaires, que celles-ci soient antérieures ou postérieures à la construction du tumulus. Ce sont également les mêmes types de tombes que l'on rencontre dans les tumulus et dans la nécropole plane. Ainsi, c'est l'ensemble des tombes d'incinération du cimetière qui peut, d'après le rituel, être réparti en quatre types [68] : a) tombes sans urne, les restes de la crémation étant déposés soit à même la tombe, soit sur une plate-forme, dans une ciste ou à l'intérieur d'une bordure de pierres ; b) tombes à urne, celle-ci étant déposée dans la tombe sans aménagement funéraire ; c) tombes à urne recouverte d'un couvercle consistant en une plaque de grès, une écuelle ou plusieurs pierres ; d) tombes à urne où celle-ci a été déposée à l'intérieur d'une bordure complète ou partielle de pierres ou de dalles de grès, ou bien dans une ciste de pierres ou de dalles de grès (fig. 3/4—6 ; 4/1—5).

La nécropole comprend aussi quelques tombes d'inhumation, planes ou à tumulus. Dans les ensembles tumulaires, elles se trouvent parfois en association stratigraphique (fig. 4/6) et chronologique avec les tombes d'incinération. Mais qu'elles soient situées dans la nécropole plane ou tumulaire et, dans ce dernier cas, en position principale ou secondaire, on peut toujours les ramener aux quatre types décrits plus haut, les pratiques funéraires y étant en général les mêmes que pour l'incinération, au rite près.

Le dépôt dans les tombes de vases d'offrande aux anses brisées rituellement [69], de sabres pliés rituellement [70] et tout particulièrement d'idoles zoomorphes [71] en association avec des objets de parure perpétue des traditions anciennes. La construction de tumulus à cercle et revêtement de pierres (avec certaines particularités locales), en liaison avec les cérémonies funèbres, est une pratique connue dans toute l'aire des Carpates et des Balkans, aussi bien qu'au-delà des Carpates, dès les siècles antérieurs [72]. Les tombes doubles — d'incinération à urne, d'inhumation ou bi rituelles — mises au jour aussi bien dans la nécropole tumulaire [73] que plane attirent l'attention sur la pratique des sacrifices funèbres, même si celles-ci ne revêtent pas des formes sanglantes comme dans la nécropole d'Histria [74]. On peut les rapporter

p. 373—382 ; G. Simion, Peuce, 2, 1971, p. 63—128 ; idem, Thracia, 3, Serdicae, 1974, p. 291—304 ; idem, note 11 ; Al. Barnea, SCIV, 25, 1974, 1, p. 103—109 ; A. Opaiț et V. Bauman, *Date noi despre Aegyssus*, communication à la Session scientifique du Musée de Constanța, 1974.

[64] V. Pârvan, *La pénétration hellénistique dans la vallée du Danube*, BSH, 1923.

[65] G. Simion, v. les ouvrages cités note 63 pour le nord de la Dobroudja.

[66] Tombe d'incinération à urne, découverte par hasard dans la cour de la circonscription forestière, dont le mobilier sera décrit plus bas.

[67] Une étude d'ensemble chez I. H. Crișan, *Ceramica daco-getică*, București, 1969 ; idem, ArhMold, 6, 1969, p. 91—107 ; Mikulás Dušek, ArhMold, 2—3, 1964, p. 273—293 *passim*.

[68] G. Simion, Peuce, 2, 1971, p. 76 sqq. ; idem, Thracia, 3, Serdicae, 1974, p. 296—297 et fig. 4.

[69] A. Vulpe, *Ferigile*, p. 29.

[70] *Ibidem*, p. 26 et 58—61.

[71] Z. Székely, Materiale, 8, 1962, p. 328 sqq., fig. 4/19 ; idem, SCIV, 3, 1952, p. 323.

[72] D. Berciu et E. Comșa, Materiale, 2, 1956, fig. 83, 115, 118 et 193 ; A. Vulpe, *Ferigile*, p. 16—20, fig. 4, 5 et 6.

[73] G. Simion, Thracia, 3, Serdicae, 1974, p. 299, fig. 6/c, d, et e.

[74] P. Alexandrescu, dans *Histria*, II, București, 1966, p. 276.

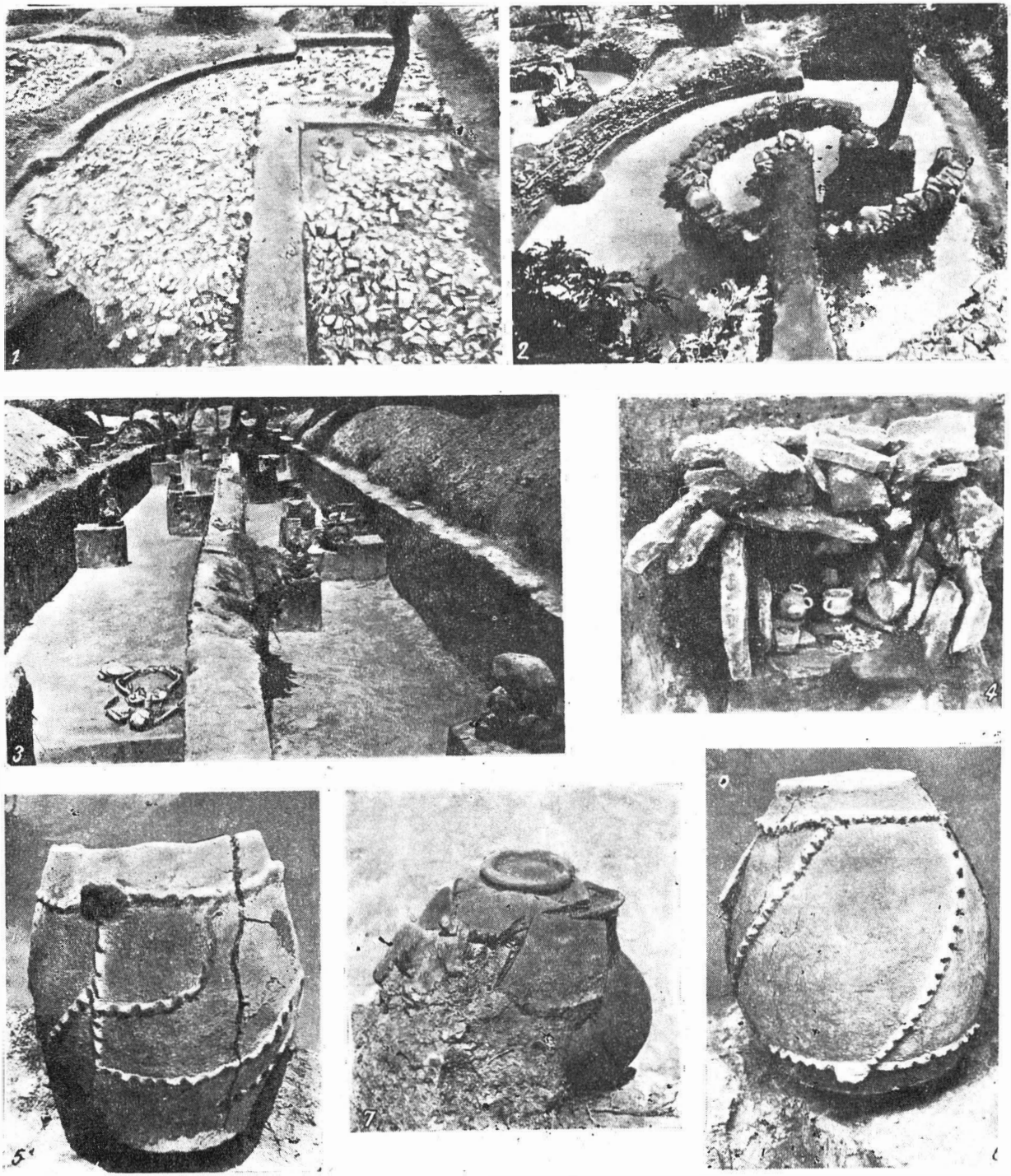


Fig. 3. Nécropole d'Enisala : 1 tumulus 2A après l'élimination de la couche de terre végétale ; 2 cercle de pierres du tumulus 2A ; 3 aspect général de la nécropole plane, zone B ; 4 type de tombe sans urne, aux restes de la crémation déposés dans une ciste de pierre ; 5 tombe à urne sans autres aménagements ; 6 tombes aux restes de la crémation recouverts par un pot ; 7 tombe à urne à couvercle.

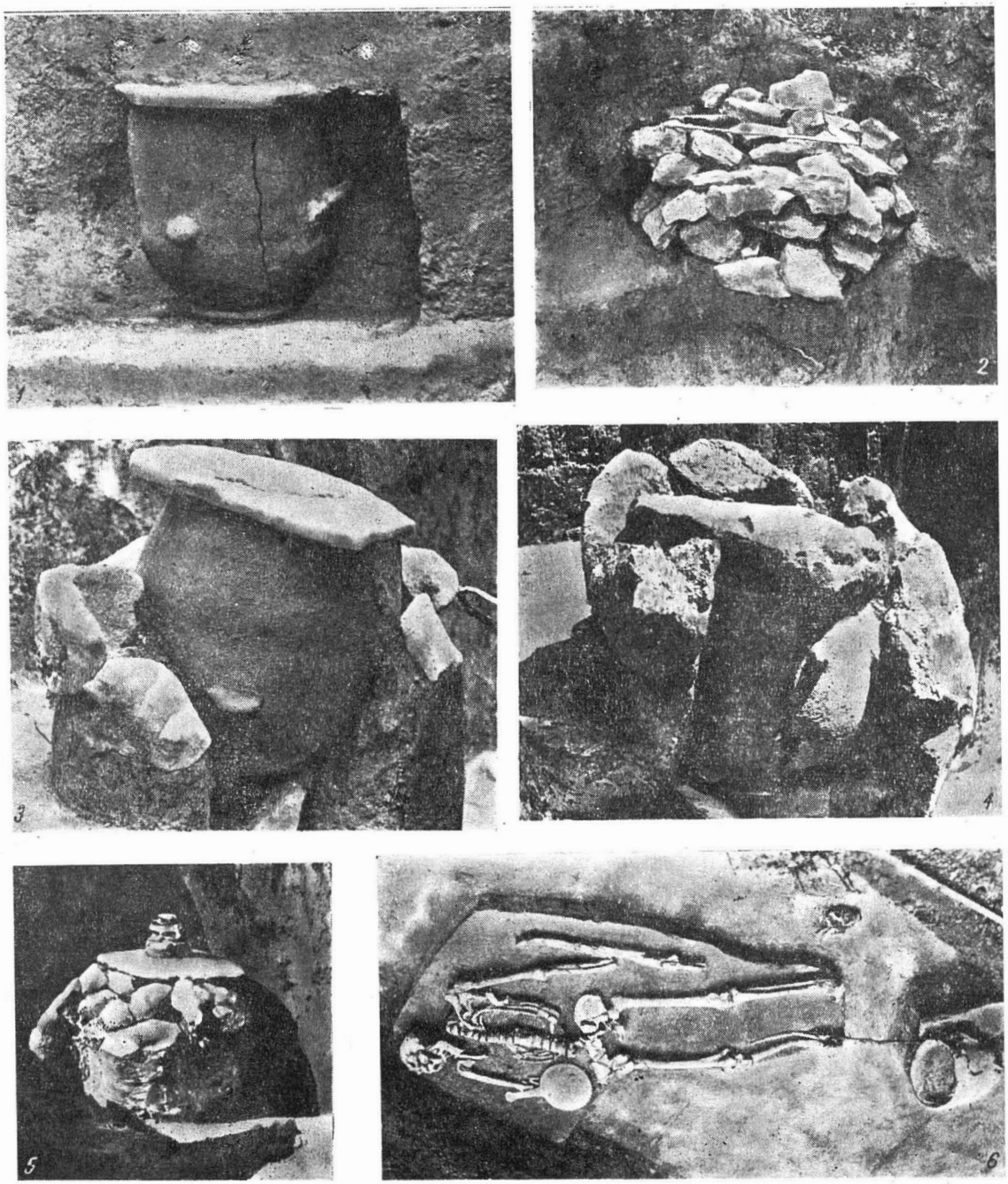


Fig. 4. 1 tombe à urne à couvercle; 2—5 tombes à urne comprise totalement ou partiellement dans un bordure de pierres; 6 tombe d'inhumation.

au fonds culturel thrace méridionale, sans négliger toutefois les éléments assimilés de chez les Scythes, ni les informations d'Hérodote [75] au sujet des coutumes des Thraces. De tout ce qui précède il ressort, d'une part, que la nécropole d'Enisala est unitaire sous le rapport du rituel et, d'autre part, qu'elle perpétue les traditions antérieures hallstattiennes.

Une autre partie des trouvailles archéologiques d'Enisala révèle des aspects de la civilisation géto-dace durant la période de passage au second âge du fer. La céramique autochtone, qui est la plus abondante, se divise en céramique faite à la main, d'aspect rudimentaire ou fine, et céramique façonnée au tour. La céramique grecque d'importation — employée soit comme urnes, soit comme vases d'offrande — est surtout représentée par des amphores (notamment de Chios et de Rhodos) et par de la céramique fine à vernis noir, décorée par impression ou au moyen de figures rouges [76].

Nous ne ferons pas ici la typologie complète des plus de 700 vases mis au jour dans la nécropole d'Enisala, mais il faut bien, pour éclairer les réalités qu'ils reflètent, en présenter les principaux types quant à la forme et au décor.

Le plus fort pourcentage revient aux vases bitronconiques de tous les types (fig. 5/1—5) et aux vases en forme de cloche (fig. 5/6—10), caractérisés par leurs grandes dimensions (0,30—0,52 m). Ces vases appartiennent le plus souvent au groupe de la céramique fine et présentent une gamme variée de boutons de préhension, trapézoïdaux ou rectangulaires, en forme de demi-disque, d'arc ou de fer à cheval. La partie supérieure des vases est généralement pourvue de protubérances en forme de boutons, de corne d'abondance, de cônes ou de figures géométriques. Du même groupe de la céramique fine font partie également de grandes écuelles à profil tronconique, ressemblant plutôt comme forme à des soupières (fig. 5/18).

Les vases aux parois presque droites — du type « sac » — et ceux globulaires font partie du groupe de la céramique grossière. Leur décor consiste en cordons alvéolaires en relief, interrompus ou non par des protubérances (fig. 5/11—15; fig. 3/5—6).

Les imitations — d'œnochoés le plus souvent (fig. 5/16—17) — représentent un autre groupe de céramique grossière faite à la main.

Les tasses faites à la main imitent pour la plupart les grands vases du type sac; elles sont faites en une pâte poreuse et n'ont pas d'anse (fig. 5/20). Les brocs bitronconiques ou à anse, faits à la main, en pâte fine, sont moins fréquents.

La céramique autochtone grise façonnée au tour est représentée par des vases de différentes formes qui ne conservent pas aussi nettement les traditions hallstattiennes : fruitières, tasses bitronconiques, écuelles (fig. 6/7—12). Ils imitent les formes des vases grecs (fig. 5/1—2, 4—7, 13—15). Pour chaque type, notamment pour les imitations de cratères et pour les écuelles, il existe une grande variété de formes et de dimensions. Le décor des vases confectionnés au tour est plus rudimentaire et plus simple : lignes ou bandes de stries, cercles cannelés; très rarement, le décor est réalisé sur la pâte crue au moyen d'un galet.

Passons aux autres catégories de mobilier. a) Les *armes* le plus souvent rencontrées sont les pointes de flèches en bronze « de type scythique » ou thraco-scythique. Des couteaux ont été trouvés dans toutes les tombes, les uns droits et de petites dimensions, les autres courbes, au tranchant convexe et au dos concave de type « sica ». Mentionnons encore des sabres moyens ou grands (jusqu'à 63 cm de longueur). Les pointes de lances et les haches de combat sont moins fréquentes (fig. 7/1,2), ainsi que des pièce de harnachement. b) Les *objets de parure* sont en bronze, verre ou, plus rarement, en argent ou argentés. Les fibules de type thracique en bronze, celles en fil de bronze aux extrémités épaissies en forme de cônes, les boutons en bronze, les boucles de tempes et les bracelets en bronze annulaires ou spiraux aux extrémités aplaties en forme de tête de serpent, les épingles à cheveux et les bagues (les unes gravées comme des gemmes avec des motifs anthropomorphes et zoomorphes), les perles en verre, terre cuite ou bronze, les talismans en pierre ou en dents d'animaux, les

[75] *Histoires*, V, 5.

[76] Les déterminations des matériaux céramiques grecs d'importation sont dues au groupe de chercheurs d'Histria : M. Coja, Victoria Andronescu-Eftimie et P. Alexandrescu, que nous remercions par ce canal. Voir également pour les références aux objets grecs découverts à Enisala l'article de P. Alexandrescu dans le présent volume.

Fig. 5. Types de vases faits à la main, nécropole d'Enisala.

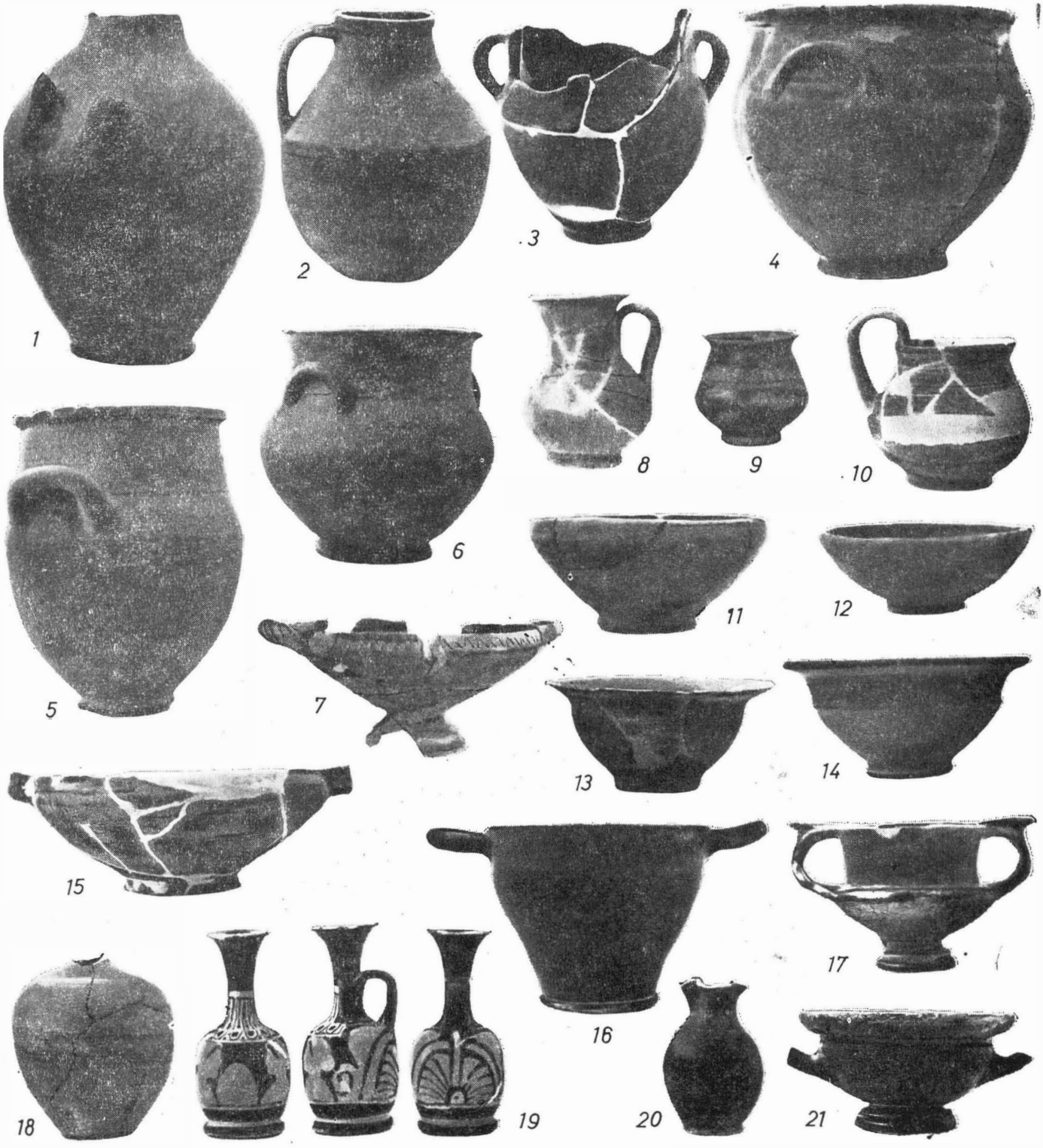


Fig. 6. Céramique grise façonnée au tour, nécropole d'Enisala : 1, 2 amphores ; 3—6 vases du type cratère ; 7 fruitière ; 8—10 broc; ; 11—15 types d'écuelles ; 16—21 céramique grecque d'importation.

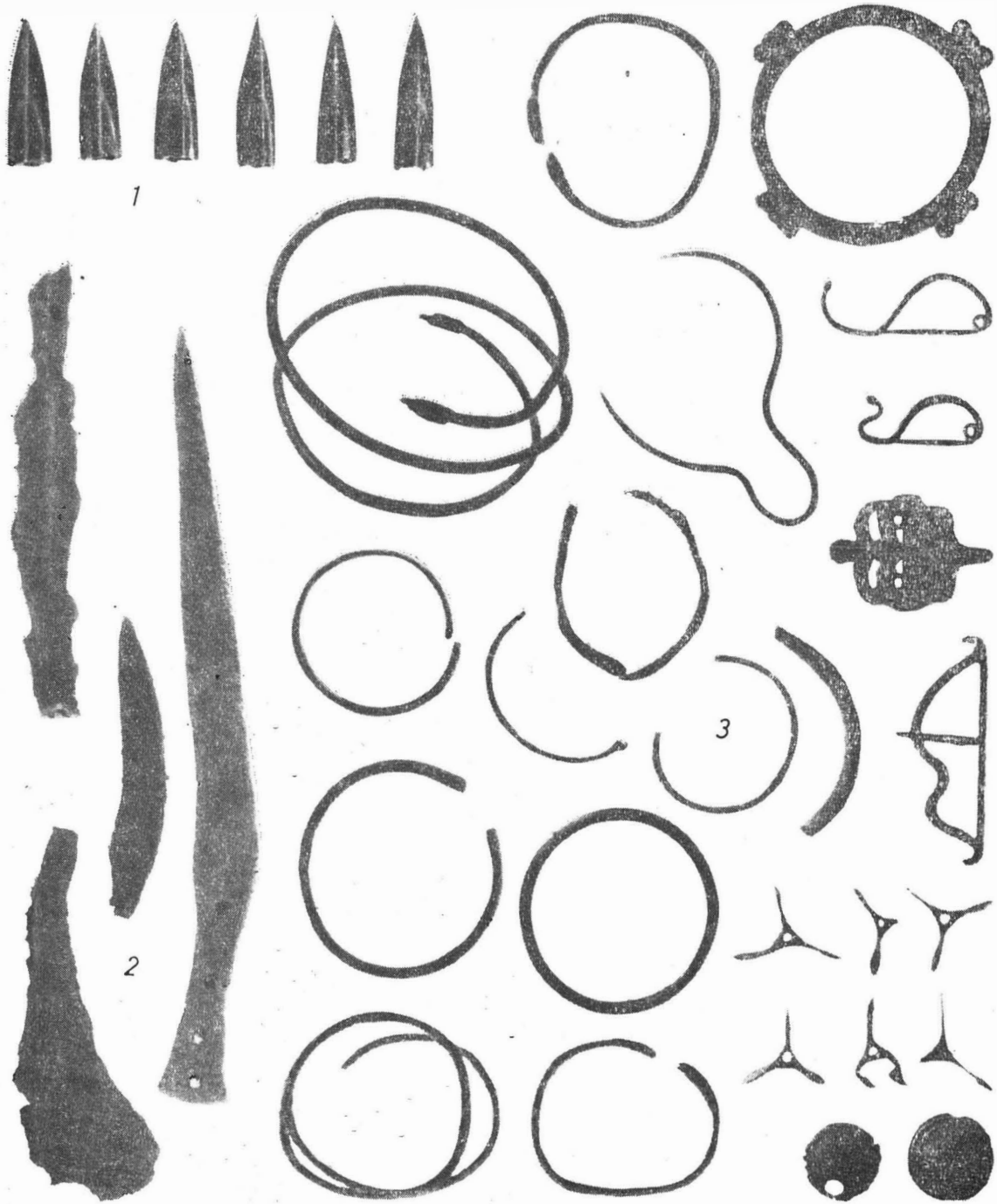


Fig. 7. Nécropole d'Enisala : 1, 2 armes ; 3 objets de parure en bronze.

miroirs en bronze sont autant de témoignages du niveau élevé de civilisation auquel les Géto-Daces étaient parvenus au IV^e siècle av.n.è. (fig. 7/3 ; 8/1—3). c) Les *objets d'usage domestique* consistent en fusaïoles de bronze ou de terre cuite, tronconiques ou bitronconiques (fig. 8/6), ainsi qu'en une aiguille en bronze. d) A côté des vases grecs d'importation et des objets de parure en verre, mentionnons la présence, dans une tombe d'incinération, d'une *figurine* anthropomorphe assise sur un trône [77], ainsi que de nombreuses coquilles de *Cypraea moneta* employées comme colliers ou comme pièces de jeux de dames ou de marelle [78] (fig. 8/5). Tous ces objets attestent non seulement les échanges de marchandises, mais aussi le degré d'hellénisation de la population autochtone au IV^e siècle av.n.è., autant sur le plan matériel que spirituel [79].

La détermination chronologique des matériaux autochtones d'Enisala a pu être effectuée à l'aide des objets grecs d'importation découverts dans les tombes [80] (fig. 6/16—21). Aucun objet de facture grecque n'est postérieur au début du IV^e siècle av.n.è., de sorte que le cimetière, compte tenu du décalage résultant de l'utilisation des objets, n'a pu commencé à fonctionner après le début du III^e siècle av.n.è. En ce qui concerne la chronologie de la céramique grise faite au tour, une importante contribution a été fournie par les études sur la céramique autochtone d'Histria [81] et par celles de Maria Čičikova [82] sur la diffusion des différentes formes de vases de ce groupe. Connue chez les Thraces du sud dès le VI^e siècle av.n.è., la roue du potier est employée dans la zone méridionale au V^e siècle. L'amphore à large base, relativement rare au V^e siècle, est fréquente à Pleven et Seuthopolis aux IV^e—III^e siècles ; l'urne en forme de cratère d'Enisala, de Duvanli et de Mezek a été découverte dans des contextes datant de la première partie du IV^e siècle av.n.è., cependant que plus au nord (à Stolăt) elle date de la seconde moitié du même siècle. Ces observations confirment les conclusions de Ion Nestor [83] sur la céramique découverte à Mediaș et celles de Radu Vulpe [84] concernant l'âge du fer dans la Péninsule balkanique. Tout l'ensemble mis au jour dans la nécropole d'Enisala confirme non seulement du point de vue matériel, mais aussi sous le rapport spirituel la thèse formulée par Emil Condurachi en 1965 [85] au sujet des influences exercées sur le monde géto-dace par la civilisation méditerranéenne, par l'intermédiaire des Thraces méridionaux.

De l'analyse des matériaux archéologiques, ainsi que des aspects de rite et de rituel, il ressort que la nécropole d'Enisala s'intègre dans l'aire culturelle carpato-danubienne, qui comprend de même les nécropoles du nord-est de la Bulgarie (Dobrina II, Ravna II, Branicevo) [86] et s'étend jusqu'à Chótin en Tchécoslovaquie [87] et aux nécropoles du bassin du Zeletin [88]. La nécropole d'Enisala présente des similitudes avec les découvertes de Murighiol, Telița, Dinogetia, Cernavodă, Satu Nou, Ostrov [89], ainsi qu'avec celles de Zimnicea, de la zone de Brașov et de Cluj-Napoca [90].

Les rapports entre les découvertes archéologiques du Bas-Danube — dans le cadre desquels il convient de mentionner le trésor d'Agighiol [91] et le texte conservé chez Justinus Trogus [92] sur la lutte de résistance d'un « rex Histrianorum » — ont donné lieu à des consi-

[77] Mise au jour au cours de la campagne de fouilles de 1975. L'ensemble des pièces figuratives ou à figures anthropomorphes et zoomorphes constituera le sujet d'une étude à part.

[78] Verner Johanowsky, dans *Atti della XI Convegno di studi sulla Magna Grecia*, Taronto, 1971, p. 380—381. L'auteur les considère comme des pions (pièces de jeux).

[79] Nous nous référons à la figurine trônant mentionnée à la note 83.

[80] G. Simion, Peuce, 2, 1971, p. 105, fig. 25 ; p. 115, fig. 29 : p. 118, fig. 31.

[81] Pour la céramique autochtone d'Histria, cf. Maria Coja et P. Alexandrescu, note 63.

[82] Dans *Les travaux de la VI^e Conférence internationale des études classiques*, 1963, p. 35—42.

[83] I. Nestor, Dacia, 7—8, 1937—1940, p. 153—182.

[84] R. Vulpe, *dL'âge du fer dans les régions thraces de la péninsule balkanique*, Paris, 1930, *passim*.

[85] Emil Condurachi, SCIV, 16, 1965, 1, p. 43—49 ; C. Preda, Dacia, N.S., 3, 1959, p. 179—194 ; idem, SCIV, 11, 1960, 1, p. 25—36 ; idem, SCIV, 21, 1970, 4, p. 571—578.

[86] Maria Čičikova, Studia Balcanica, 5, Sofia, 1971, p. 91 et 92.

[87] M. Dusek, SlovArch, 19, 1971, 2.

[88] C. Buzdugan, Carpica, 1, 1968, p. 77—93 sqq.

[89] Cf. note 63.

[90] I. H. Crișan, *op. cit.*, pl. 133/1, 2 ; 18/2. Pour Zimnicea, nous avons reçu des informations supplémentaires de la part de Alexandrina D. Alexandrescu ; (Thracia, 3, Serdicae, 1974).

[91] D. Berciu, *Arta traco-getilor*, p. 33—76 ; pour la datation correcte de la tombe, voir P. Alexandrescu, SCIV, 22, 1971, 4, p. 660—662.

[92] V. Pârvan, *Getica. O preistorie a Daciei*, București, 1926, p. 56—65 ; Iustinus-Trogus, IX, 2—3.

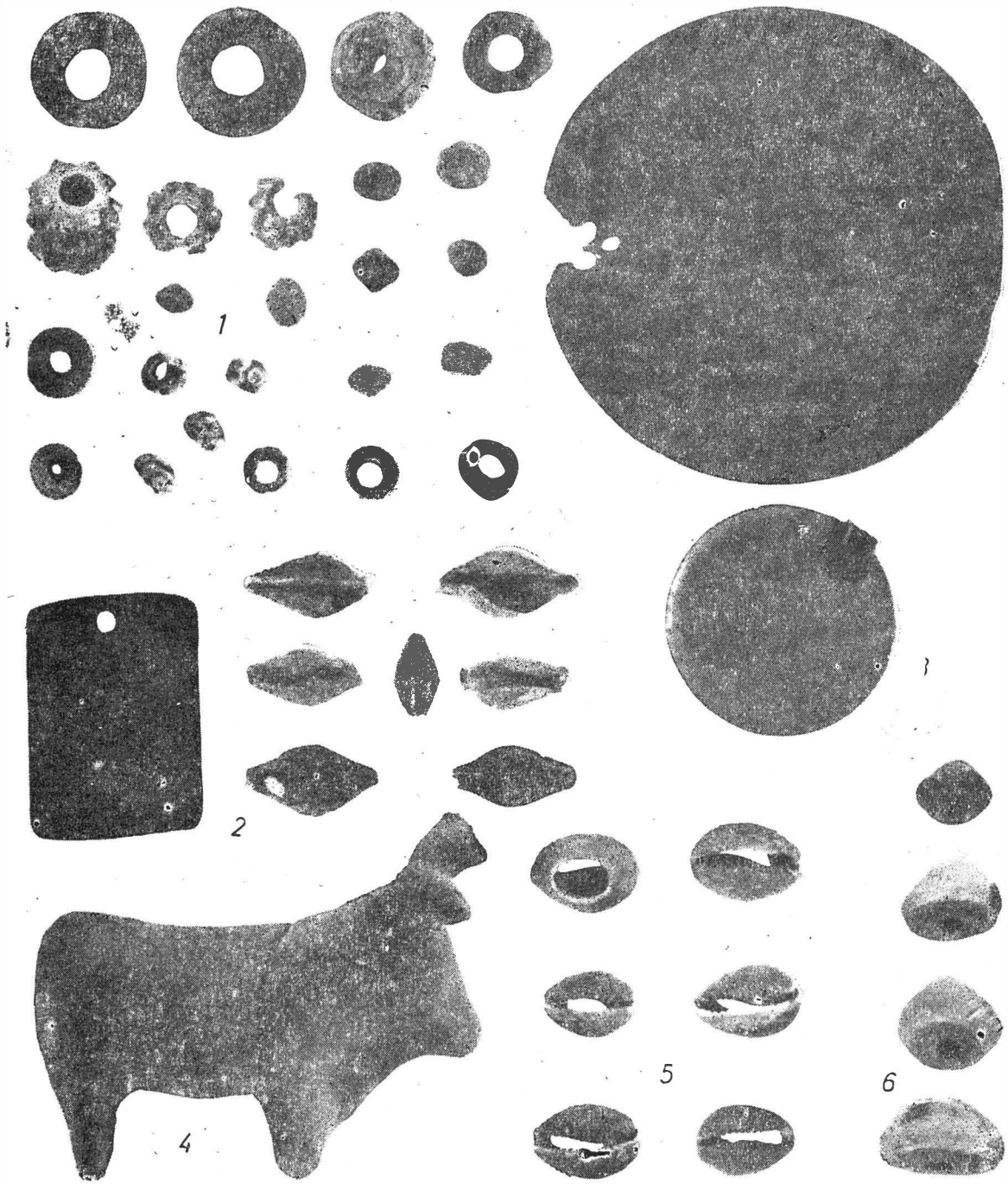


Fig. 8. 1 perles en verre; 2 talisman; 3 miroirs en bronze; 4 figurine zoomorphe; 5 *Cypraea moneta*; 6 fusaïole en terre cuite.

dérations impliquant entre autres l'existence de fortifications tribales. Or, une découverte qui complète à cet égard le tableau de la civilisation des Géto-Daces aux Bouches du Danube a été faite récemment sur le territoire du village de Beştepe (com. de Mahmudia, dép. de Tulcea)[93]. Il s'agit d'une fortification de terre qui, sous le rapport tant technique que stratégique, s'intègre au type de fortifications de tradition hallstattienne carpato-adriatique[94]. Elle diffère pourtant de celles-ci par son aspect monumental et son caractère inexpugnable, dû en grande partie aux éléments naturels[95]. Ses plus de 25 ha, représentant la superficie d'un promontoire situé sur la rive droite du bras de Sf. Gheorghe, ont été fortifiés par un vallum de terre à tracé polygonal, aux angles arrondis (fig. 9/1). Un second vallum, doublé d'un fossé intérieur (fig. 9/2 et 11), conférait à l'ouvrage une efficacité défensive maximum. Le peu de matériaux archéologiques mis au jour dans l'enceinte de la forteresse suggère que celle-ci avait un rôle principalement stratégique, à savoir de lieu de refuge et de défense pour les communautés des établissements voisins[96]. La concordance chronologique entre les matériaux archéologiques mis au jour dans l'enceinte de la fortification et l'emplectone du vallum, d'une part, et ceux découverts dans la tombe princière d'Agighiol et dans les nécropoles de Murighiol, Telița et Enisala, d'autre part, constitue un argument de plus en faveur de cette hypothèse.

La fortification gétique de Beştepe est semblable comme type à celles de la Plaine munténienne (Piscul Crăsani[97] et Zimnicea[98]), de Transylvanie (Teleac et Sărățel[99]) et surtout aux vingt fortifications connues de Moldavie[100] (Stănceşti, Baia, Dochia, Moşna, Cotnari, etc.). Les matériaux archéologiques mis au jour à Beştepe et nos observations à ce sujet mettent en lumière l'unité de la culture géto-dace au début du second âge du fer dans toute l'aire carpato-danubienne, des Monts Haemus à Chótin (Tchécoslovaquie). La fortification de Beştepe—Mahmudia peut être mise en liaison avec les nécessités de la défense contre les Scythes et les Thraces du sud, et dans les siècles suivants contre les incursions des Bastarnes.

* * *

L'analyse typologique des matériaux livrés par les nécropoles de Murighiol, Telița et Enisala nous obligent de faire certaines précisions chronologiques concernant la nécropole de Telița[101]. Sous le rapport du rite et du rituel, on ne rencontre plus dans les nécropoles de Murighiol et de Telița de tumulus à revêtement et « ring » de pierres. Ces pratiques d'ancienne tradition ne sont attestées, en Dobroudja, qu'à Enisala et dans la nécropole autochtone d'Histria[102], datées au plus tard du troisième quart du IV^e siècle av.n.è. ; dans les nécropoles de Murighiol et de Telița, elles font défaut. A Telița nous avons relevé le soin apporté à la conservation des restes de la crémation ; ainsi, les urnes cinéraires y sont recouvertes d'autres vases, d'habitude plus grands, disposés la bouche en bas par-dessus les urnes[103]. Dans aucune de ces deux nécropoles on n'a découvert des objets grecs antérieurs au III^e siècle av.n.è.[104]

[93] G. Simion, voir l'ouvrage cité note 11.

[94] Adrian Florescu, Cercetări istorice, 2, 1971, p. 116.

[95] *Ibidem*, p. 116 sqq.

[96] *Ibidem*. Pour la situation à Beştepe, voir G. Simion.

[97] V. Pârvan, *op. cit.*, p. 173—220 ; A. Vulpe, *Aşezări getice din Muntenia*, Bucureşti, 1966, p. 42—46, y compris les explications supplémentaires fournies avec obligeance.

[98] Alexandrina D. Alexandrescu, *Les cités géliques de la plaine danubienne aux IV^e—I^er siècles av.n.è.*, matériel inédit que nous avons pu consulter par obligeance de l'auteur.

[99] K. Horedt, Analele Universității Babeş-Bolyai, Cluj, 1961, p. 179 sqq. ; idem et collab., Materiale, 8, 1962, p. 353—358 ; N. Vlassa et Şt. Dănilă, Materiale, 8, p. 341—346.

[100] Adrian Florescu, *op. cit.*

[101] G. Simion et Gh. Cantacuzino, *op. cit.*, datent la nécropole à la fin du IV^e siècle et au début du siècle suivant.

[102] Pour Enisala, G. Simion, Peuce, 2, 1971 ; pour Agighiol, D. Berciu, *Arta traco-getică*, p. 39, plan p. 35 ; pour Histria, Silvia Marinescu-Bîlcu, SCIV, 20, 1969, 4, p. 587—593, fig. 1/1 et 3/2.

[103] E. Bujor, SCIV, 6, 1955, 3—4, p. 574 montre que les fosses des tombes d'incinération dépassaient parfois 1 m de profondeur. Aux fouilles de Murighiol, auxquelles nous avons pris part en 1957 et 1958, nous avons pu faire des observations dans le même sens. Dans la nécropole d'Enisala, la plupart des urnes ont l'orifice sur le même plan stratigraphique que le sol ancien.

[104] E. Bujor, *op. cit.*, note 63 ; G. Simion et Gh. Cantacuzino, *op. cit.*, n. 63.

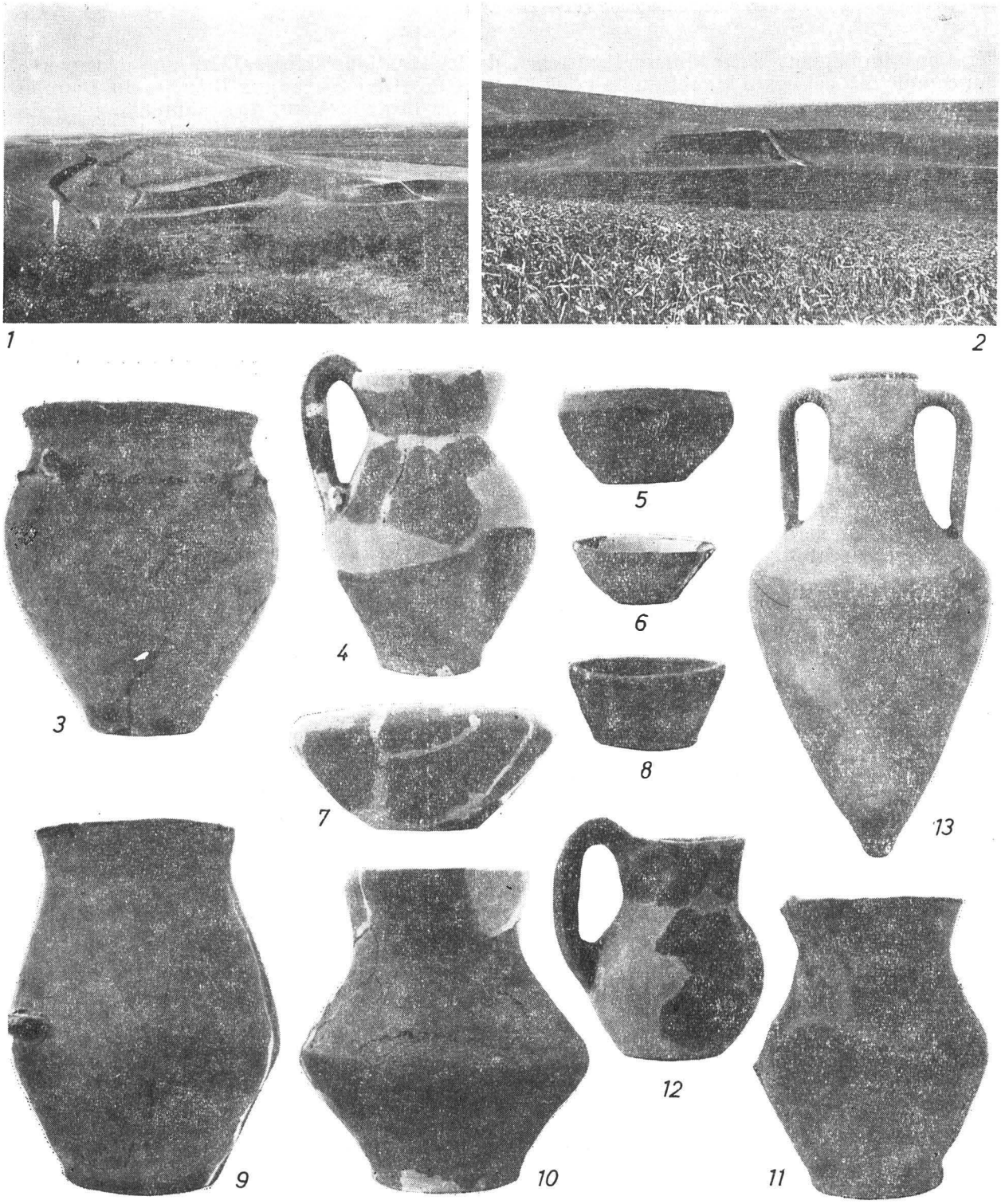


Fig. 9. 1 Vue générale de la fortification gétique de Beştepe; 2 vue des pentes et des terrasses de la fortification de Beştepe; 3,4 types de vases mis au jour dans la nécropole de Murighiol; 5—12 types de vases de la nécropole de Telița; 13 Cicurova.

Du reste, l'auteur lui-même des fouilles de Murighiol ne met guère de conviction à situer la limite supérieure de la nécropole vers le milieu du IV^e siècle av.n.è. Cette limite a été reportée vers la fin de ce même siècle [105] en raison de la présence de formes céramiques autochtones déjà attestées au cours de ce siècle, bien que leur existence se prolonge durant une période de presque deux siècles. Les différences entre la céramique autochtone d'Enisala, datée en majeure partie du IV^e siècle av.n.è. par son association à des vases grecs [106], et celle de Murighiol et surtout de Telița nous paraissent maintenant évidentes. Ainsi que nous l'avons montré plus haut, c'est le type de vase cloche et bitronconique, du groupe de la céramique fine, qui prédomine à Enisala. Les vases au profil presque droit ou globulaires, du groupe de la céramique grossière, n'occupent que la seconde place. Or, dans les nécropoles de Murighiol et de Telița, la quantité de céramique grossière est beaucoup plus grande et la forme des vases subit des transformations substantielles. Le type de vase bitronconique dérivé du vase protodace est présent à Telița [107] (fig. 7/9) avec un corps plus svelte, le col légèrement arrondi, la bouche évasée et la lèvre un peu épaissie, forme caractéristique pour la poterie géto-dace des III^e—II^e siècles av.n.è. pour laquelle il existe des analogies à Poiana, Zimnicea, Ighișu Nou, Doboșeni, Vaslui, Ciumești, etc. [108]. A Murighiol, la céramique fine n'est représentée que par quelques vases du type cloche. La rareté de ce type de vase est d'ailleurs une caractéristique de la poterie géto-dace de cette période ; au cours des siècles suivants, le vase acquiert une forme spéciale [109]. En échange, les brocs bitronconiques à anse, découverts à Murighiol (fig. 9/4), deviennent prédominants dans la nécropole de Telița (fig. 9/10—12), représentant une caractéristique de la poterie géto-dace des III^e—II^e siècles av.n.è. [110], avec des analogies dans la partie méridionale de la Dobroudja, à Satu Nou [111] et Poiana [112]. Les écuelles faites à la main, du groupe de la céramique fine, découvertes à Telița se distinguent de celles d'Enisala par leur forme et leurs dimensions variées (fig. 9/5—8). Une évolution peut être constatée aussi dans les écuelles de facture grossière, surtout dans celles de la nécropole de Murighiol [113] (fig. 9/3). La place des vases-sac est prise par les vases-bocal, au corps arrondi et à la bouche au profil bien marqué ; le décor y est plus riche, les parois des vases étant recouvertes de guirlandes. Les vases de Murighiol et de Telița présentent des analogies significatives de forme et de décor avec deux pots découverts à Enisala (fig. 3/5—6), dans un contexte identique sous le rapport du rite et du rituel à celui des deux nécropoles susmentionnées [114]. Une évolution est perceptible aussi pour certains objets de parure en bronze : dans la nécropole de Telița ils sont exécutés plus soigneusement, les figures ornant les extrémités des bracelets sont mieux et plus artistiquement gravées qu'à Enisala.

En conclusion, tant par les procédés d'exécution que par la forme et le décor des objets d'inventaire, la nécropole de Telița se situe dans une étape postérieure à celle d'Enisala, à savoir au III^e siècle av.n.è., datation confirmée par les pièces hellénistiques découvertes dans les tombes [115]. D'après la forme et les types des vases autochtones faits à la main, autant la nécropole de Murighiol que les dernières découvertes réalisées au lieu-dit « Lățimea » de Dinogetia—Garvăn [116] sont contemporaines de Telița et de la dernière phase de la nécropole d'Enisala.

Nos connaissances sur le III^e siècle av.n.è. se sont enrichies dernièrement par la découverte, à Ciucurova, d'une tombe d'incinération à urne, urne qui consistait en une amphore

[105] E. Bujor, SCIV, 6, 1955, 3—4, pl. 2 ; idem, SCIV, 7, 1956, 3—4, p. 248 sqq. et fig. 3, 4, 5 et 6.

[106] Voir ci-dessus, notes 76 et 80.

[107] I. H. Crișan, *op. cit.*, p. 68.

[108] *Ibidem*, p. 161 sqq. et fig. 40/2, 4 et 5, fig. 41, pl. 29/10 et pl. 32/3 et 4.

[109] *Ibidem*, p. 70—72, où il est mentionné que le vase de type cloche est caractéristique pour les V^e—IV^e siècles av.n.è. ; p. 113—114, l'auteur souligne qu'aux III^e—II^e siècles ce vase apparaît sous une forme sensiblement différente.

[110] *Ibidem*, p. 117 sqq. et fig. 45 et 46, où sont compris aussi les brocs de Telița.

[111] Bucur Mitrea dans *Omagiu lui C. Daicoviciu*, p. 409, fig. 3.

[112] I. H. Crișan, *op. cit.*, fig. 45.

[113] E. Bujor, SCIV, 6, 1955, 3—4, pl. 2/8, 11, 12 et SCIV, 7, 1956, 3—4, fig. 4. A fin de comparaison, nous avons reproduit ici des vases de Murighiol, fig. 6/3—4.

[114] L'urne où les restes de la crémation étaient introduits dans d'autres vases plus grands, disposés la bouche en bas en guise de couvercle.

[115] G. Simion et Gh. Cantacuzino, *op. cit.*, fig. 4 et 7.

[116] Al. Barnea, SCIVA, 25, 1974, 1, p. 103—109 et fig. 1, 2 et 3.

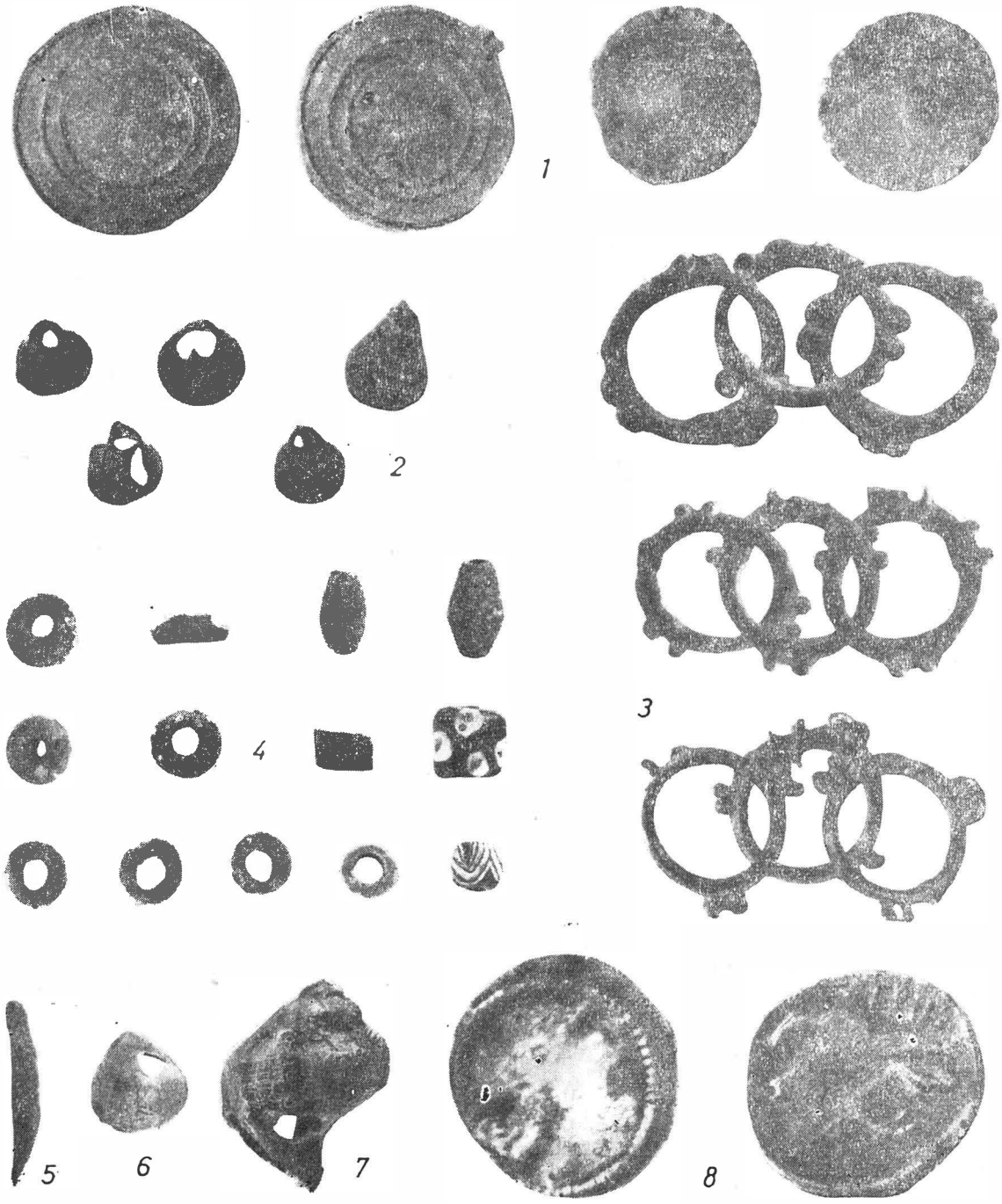


Fig. 10. 1—8 mobilier de la tombe de Ciucurova.

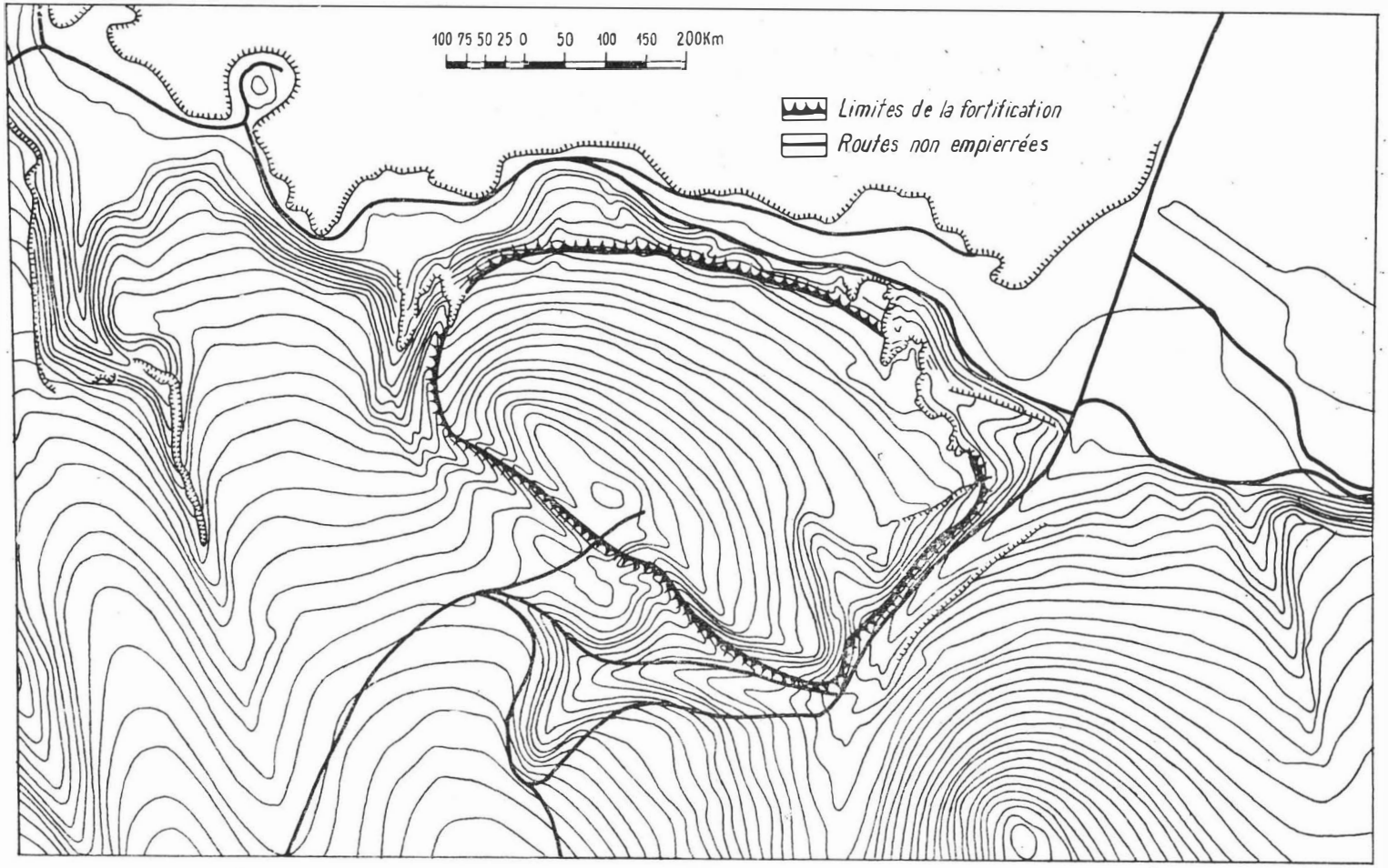


Fig. 11. Plan de la fortification gète de Beştepe.

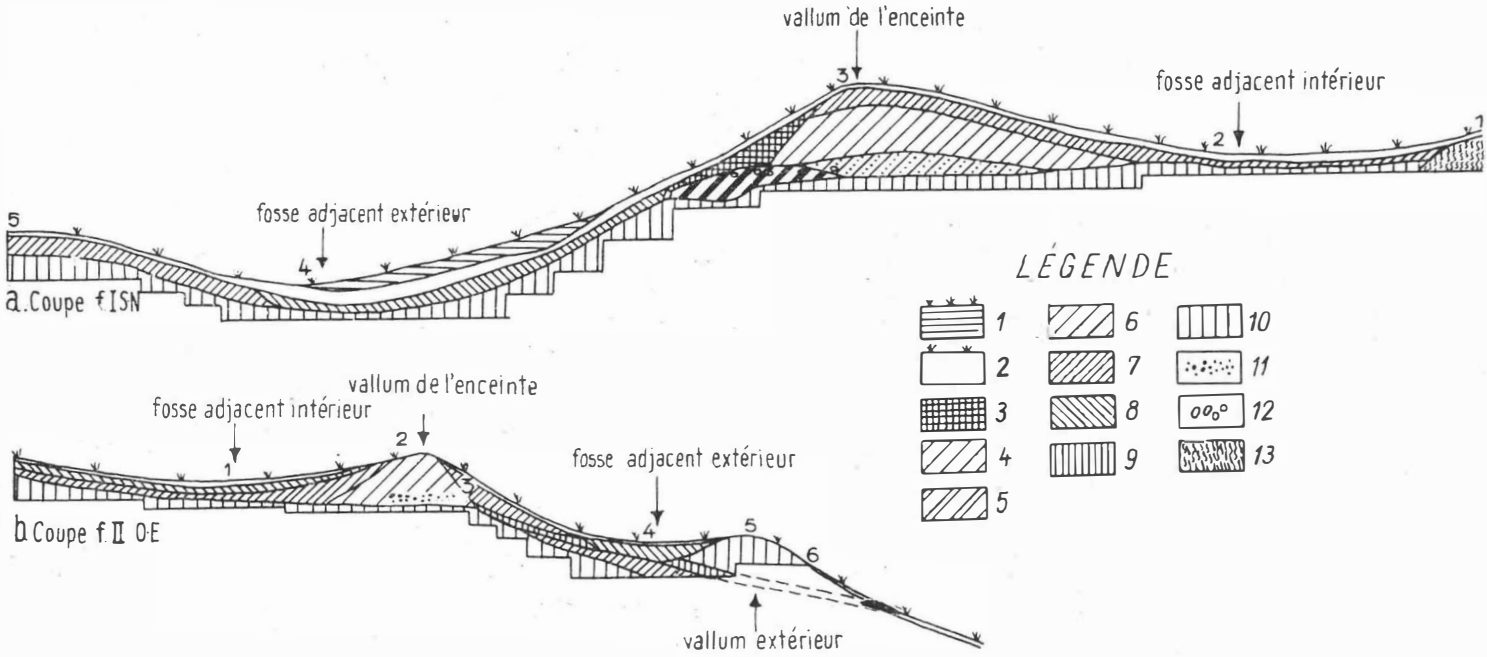


Fig. 12. 1 terre jaune provenant des excavations modernes; couches de terre de l'emplectone du vallum; 2 couche végétale; 3 terre noire grisâtre; 4 terre grise; 5 terre rougeâtre de forêt; 6 terre noire tchernoziom; 7 terre noire jaunaître; 8 terre noire — dépôts anciens; 9 terre marron-rougeâtre; 10 lœss; 11 céramique; 12 pierre; 13 roc.

hellénisiqtue (fig. 7/13) et qui était enterrée selon le même rituel qu'à Enisala, Murighiol et Telița. Le mobilier funéraire (fig. 9/13 ; 10/1—8) — daté à l'aide d'une monnaie d'Histria [117] émise au III^e siècle, portant sur l'avers l'effigie d'Apollon et sur le revers le dauphin surmonté d'un vautour, ainsi que par l'amphore sinopienne employée comme urne — est particulièrement significatif. Il consiste en quatre groupes de trois ou de deux anneaux en bronze reliés les uns aux autres et décorés de groupes d'éminences perlées, quatre boutons en bronze décorés de cercles concentriques simples ou perlés, un groupe de 13 perles en verre de formes, dimensions et ornementations différentes, deux canines de carnivore, les coquilles d'un escargot et d'un coquillage de mer perforées en vue de leur enfilage, cinq clochettes en bronze. La tombe de Ciucurova atteste l'intensité des échanges de marchandises avec le monde hellénistique et le degré avancé d'hellénisation de la population du lieu à l'époque indiquée par la monnaie. En ce qui concerne le rituel, il montre à quel point se sont conservées les traditions des Géto-Daces, traditions qui se maintiendront au cours des siècles suivants jusqu'à l'arrivée des Romains.

La documentation archéologique de la Dobroudja est fort pauvre pour les II^e et I^er siècles av.n.è. ; elle se résume à quelques découvertes sans grande importance, mais où l'on constate néanmoins la même tendance de conservation de formes de manifestation spirituelle remontant jusqu'au temps des Protodaces. Des tessons céramiques de ce genre ont été découverts à Enisala, sans que l'on puisse toutefois les rattacher à l'existence d'un ensemble [118]. De ces fragments, on a pu reconstituer complètement un pot et la partie supérieure de deux autres vases (fig. 2/7—9), qui par leur technique, leurs formes, leurs dimensions et leur décor représentent des exemplaires du type de vase-bocal de très grandes dimensions, faisant partie du groupe de la céramique autochtone grossière (le vase reconstitué a 51 cm de hauteur et 31 cm de diamètre maximum). Son décor consiste en guirlandes appliquées sur les épaules du vase et en alvéoles réalisées par impression au doigt ou au moyen d'un instrument quelconque, interrompues par des protubérances. L'un des vases (fig. 2/9) présente au-dessus des guirlandes alvéolées un second ornement consistant en un bouton et un arc de cercle. A en juger par leurs dimensions, ces vases ont surtout été employés comme récipients à vivres, présentant des analogies avec nombre de vases rencontrés à travers tout le monde géto-dace durant la période comprise entre le I^er siècle av.n.è. et le I^e siècle de n.è. [119]. La continuité des traditions s'observe d'ailleurs aussi dans la nécropole daco-romaine de la même localité (partiellement fouillée par M. Babeș [120]), qui date des I^er—II^e siècles de n.è. Analysée sous le rapport tant de son rite et de son rituel funéraires que de sa poterie géto-dace faite à la main, cette nécropole atteste au même degré la continuation des traditions de la première phase du La Tène et le processus de romanisation [121].

L'histoire économique et l'organisation politique des Gètes de la zone istro-pontique sont en grande mesure éclairées par les sources littéraires, épigraphiques et numismatiques [122]. L'étude de la culture matérielle et spirituelle des Géto-Daces du III^e siècle av.n.è. au I^er siècle de n.è., sous l'effet des influences permanentes de la civilisation méditerranéenne, transmises par les colonies pontiques, par les Thraces méridionaux et par l'expansion macédonienne, devra constituer l'objet principal des recherches futures.

[117] La monnaie a été datée par Gh. Poenaru-Bordea et C. Preda.

[118] Céramique découverte par S. Morintz sur le territoire du village d'Enisala et offerte au Musée du Delta du Danube de Tulcea ; nous le remercions à nouveau autant pour la donation que pour l'autorisation de publier ici ces matériaux.

[119] I. H. Crișan, *op. cit.*, p. 161 sqq.

[120] M. Babeș, SCIV, 22, 1971, 1, p. 19—45. Des données particulièrement significatives en ce qui concerne le maintien des traditions se trouvent à la fig. 2/4 pour l'aspect rituel et fig. 6 et 7 pour la céramique.

[121] G. Simion, *op. cit.* en liaison avec les nécropoles géto-daces d'Enisala, Murighiol et Telița.

[122] *Izvoare privind istoria României*, I, București, 1964 ; D. M. Pippidi, *Contribuții la istoria veche a României*, București, 1967 ; C. Preda, *Monedele geto-dacilor*, București, 1973.

Trois monnaies de Seuthès III

OCTAVIAN ILIESCU

Bucarest

En 1955, T. Gerassimov publiait une remarquable étude consacrée au monnayage du roi des Thraces Seuthès III [1]. Reprenant une idée exprimée d'abord par Cary [2] et ensuite par Mouchmoff [3], le regretté savant bulgare mettait en évidence deux émissions distinctes, en bronze, appartenant au roi précité [4] : la première série montre au droit la tête laurée de Zeus, tandis que la seconde porte l'effigie diadémée de Seuthès III lui-même ; par cette particularité iconographique, le roi des Thraces aurait été, à l'avis de l'auteur, le premier souverain de l'époque hellénistique ayant marqué ses monnaies de son propre portrait, environ trente années avant Démétrius Poliorcète [5], qui ne devait placer son effigie que sur des tétradrachmes frappés à peine en 292 av.n.è. [6].

Au dossier numismatique de Seuthès III, nous désirons ajouter aujourd'hui la description de trois pièces de bronze, conservées dans la collection du Cabinet numismatique de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie. Toutes les trois proviennent de la collection M. C. Soutzo [7] et ne sont pas tout à fait inédites [8] ; néanmoins, nous avons estimé utile de les remettre en discussion, afin d'insister un peu sur quelques aspects particuliers restés inaperçus auparavant.

Voici tout d'abord la description des trois monnaies de Seuthès III :

Type I

1. Av. Tête barbue et laurée de Zeus à droite, les cheveux bouclés. Le tout dans une couronne.

Rs. ΣΕΥΘΟΥ en légende circulaire. Cavalier (Seuthès) au pas, à droite ; dessous, une étoile à six rais, accompagnée d'un symbole indistinct. Le tout dans une couronne.

[1] T. Gerassimov, *Le portrait de Seuthès III (323—311 av.n.é.)* (en bulgare), dans *Serta Kazaroviana* II, Sofia, 1955, p. 123—128, rés. français, illus.

[2] M. Cary, *Histoire des rois de Thrace et de ceux du Bosphore Cimmérien éclaircie par les monnaies*, Paris, 1752, p. 29 (inaccessible).

[3] N. A. Mouchmoff, NZ, 51 NF 11 (1918), p. 52—54 ; idem, Izvestija Sofia, 2 (1923—1924), p. 175 (rés. français p. 184).

[4] Sur le monnayage des rois de Thrace, en général, et de Seuthès III, en particulier, voir notamment : Barclay V. Head, *Historia Numorum* [2], Oxford, 1911, p. 282—286 ; N. A. Mouchmoff, *Les monnaies des rois thraces* (en bulgare, rés. français), tiré à part, Sofia, 1927, p. 195—256 pl. I—VIII ; Ernest Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines*, II/4, Paris, 1932, col. 825—870. A consulter également les travaux enregistrés par la bibliographie de Mme Edith Schönert-Geiss, JNG, 15 (1965), p. 169—174.

[5] T. Gerassimov, *op. cit.*, p. 127.

[6] *Ibidem* ; cf. Jean Babelon, *Le portrait dans l'antiquité d'après les monnaies*, Paris, 1942, p. 76—77.

[7] Michel C. Soutzo, dont les études de numismatique et métrologie pondérale anciennes sont bien connues, avait offert en 1911 à l'Académie Roumaine sa belle collection de monnaies grecques et barbares. La plupart des pièces qui la constituaient ont été publiées par Const. Moisil, *Creşterea colecţiunilor*, Colecţiunea numismatică, 21 (1912) oct.—déc., p. 235—337 ; 31—34 (1920—1938), p. 1—92 ; 41—47 (1933—1936), p. 1—144.

[8] Elles ont été publiées, d'ailleurs assez sommairement, par Const. Moisil, *loc. cit.*, 31—32 (1920—1933), p. 91 nos 802—803.

AE. 17 × 19 mm 2,52 g ↖ Inv. n° 1691 (pl. 1/1). Const. Moisil, *Creşterea colecţiunilor*, 31—34 (1920—1933), p. 91 n° 803 ; cf. Mouchmoff, *Les monnaies des rois thraces*, n° 76.

Type II

2. Av. Tête de Seuthès III, barbue et ceinte du diadème, à droite, les cheveux longs et tombants, le nez aquilin. Bordure de grenètis.

Rs. ΣΕΥΘΟΥ, en haut, dans le champ gauche. Cavalier (Seuthès) au galop à droite ; dessous, une couronne.

AE 20 mm 6, 11 g ↗ Inv. n° 1689 (pl. 1/2). Const. Moisil, *loc. cit.*, p. 91 n° 802 ; T. Gerassimov, *op. cit.*, p. 124 fig. 2.

Planche 1. Monnaies de bronze de Seuthès III (agrandies 2 × 1).

3. Av. Même tête.

Rs. ΣΕΥΘΟΥ comme plus haut. Mêmes type et symbole ; traces d'une frappe antérieure ?

AE. 21 mm 6,48 g ↙ Inv. n° 1690 (pl. 1/3). Const. Moisil, *loc. cit.*, p. 91 n° 802.

Trois séries de particularités distinguent nettement, l'un de l'autre, les deux types monétaires de Seuthès III[9] que nous venons de présenter. On remarquera en premier lieu les différences d'ordre métrologique. A ce point de vue, il convient de souligner que les pièces enregistrées au type II se rattachent très vraisemblablement, par leur poids, à l'unité monétaire de bronze, le chalque[10], tandis que la monnaie qui appartient au type I ne représente sans doute qu'une division de moindre valeur[11]. Il s'agit par conséquent non seulement de deux émissions distinctes, mais aussi de deux nominaux différents, l'unité et une division quelconque.

Envisagées du côté de l'épigraphie, les trois pièces décrites plus haut offrent également des différences notables : la première montre au revers une légende circulaire, aux caractères réguliers ; la légende des pièces n^{os} 2 et 3 suit une ligne horizontale, en haut, dans le champ gauche du revers, les Υ dépassant de beaucoup, en hauteur, les autres caractères.

En ce qui concerne l'aspect iconographique, nous nous rallions aux remarques faites par Gerassimov, qui, à notre avis, a prouvé avec des arguments assez convaincants que les monnaies du second type présentent au droit l'effigie réelle du roi émetteur[12]. Ajoutons à ces remarques une observation de détail : le style des monnaies qui appartiennent au type II est moins soigné, par rapport à la manière dont est réalisée la pièce décrite sous le I^{er} type.

Il en résulte que les trois monnaies en question représentent deux nominaux, l'unité et la division, qui diffèrent par leur poids, le type du droit et le style. Peut-on en établir la date de l'émission ? Les éléments dont nous disposons à l'heure actuelle sont peu nombreux et assez fragiles ; néanmoins, essayons de le faire.

Gerassimov, interprétant comme une marque d'indépendance le fait que Seuthès III avait fait imprimer sa propre effigie sur ses monnaies, estimait que cet événement a dû avoir lieu peu après la mort d'Alexandre le Grand, en 323 av.n.è.[13]. Par conséquent, l'auteur cité attribuait au roi des Thraces une innovation iconographique devançant de trente années l'émission des tétradrachmes à l'effigie de Démétrius Poliorcète, le premier des diadoques qui ait pris une telle décision, en 292 av.n.è.[14] Mais était-il-possible de la part d'un roi barbare de faire preuve d'une telle initiative, au lendemain de la disparition d'Alexandre le Grand ? On peut naturellement en douter.

Les sources anciennes parlent très peu de Seuthès III ; la durée exacte de son règne, sa filiation même restent encore inconnues[15]. Citons en premier lieu l'inscription d'Athènes, datée de 331/330 av.n.è., qui fait mention d'une tentative d'alliance entre la cité de l'Attique et Seuthès[16] ; un roi ou dynaste des Odryses, désigné sous ce nom, régnait donc à cette date, sous la dépendance d'Alexandre le Grand[17]. Il semble pourtant que la tentative d'alliance dont parle l'inscription d'Athènes n'eût aucun résultat pratique[18].

Après la défaite de Zopyrion, survenue vers 330 av.n.è.[19], Seuthès — le même ou un autre dynaste odryse, homonyme — essaya de gagner son indépendance[20], ce qu'il réussit après la mort d'Alexandre le Grand[21].

[9] On en connaît d'autres qui ne sont pas représentés dans la collection du Cabinet numismatique déjà cité ; voir N. A. Mouchmoff, *Les monnaies des rois thraces*, p. 235—236 (Seuthès IV) ; Ernest Babelon, *op. cit.*, col. 863—866 n^{os} 1 315 bis—1 319 (Seuthès III).

[10] Cf. Ernest Babelon, *op. cit.*, col. 535—536 (poids des monnaies de bronze de Philippe II).

[11] Probablement un dilepton : *ibidem*.

[12] T. Gerassimov, *op. cit.*, p. 125—127.

[13] *Ibidem*, p. 126—127.

[14] V. plus haut, n. 6.

[15] Cf. Yanko Todoroff, *Les rois thraces* (en bulgare), dans l'Annuaire de l'Université de Sofia. Histoire — Philologie, 29 (1932—1933), p. 34, 64, 76 ; B. Beševliev, *Untersuchungen über die Personennamen bei den Thrakern*, Amsterdam, 1970, p. 2—3.

[16] IG II^2 1, 349 ; Helmut Berve, *Das Alexanderreich auf prosopographischer Grundlage*, II, München, 1926, n° 702 Seuthès, p. 353 ; V. Beševliev, *op. cit.*, p. 2.

[17] H. Berve, *loc. cit.*

[18] *Ibidem*.

[19] La date est sujette à controverse ; v. Vl. Iliescu, Pontica, 4, 1971, p. 57—73, rés. français et allemand.

Le collègue Vladimir Iliescu m'a fourni des renseignements précieux concernant la bibliographie des sources historiques, ce dont je le remercie, ici encore.

[20] Quinte Curce, *Hist. Alex.* X 1, 45.

[21] H. Swoboda, RE 2.R II, col. 2022 ; cf. H. Berve, *loc. cit.* ; F. Geyer, RE 14, col. 2—3.

Sur ces entrefaites, Lysimaque, devenu maître de la Thrace, se dirigea aussitôt contre Seuthès III, mais la bataille qui s'ensuivit resta indécise, les forces rivales regagnant leurs bases d'opérations [22].

Un nouveau combat eût lieu quelques années plus tard, à l'occasion de la guerre qui opposa Lysimaque contre Antigone et les cités grecques du Pont Euxine, Callatis en tête, donc en 314/313 av.n.è. ; cette fois, Seuthès fut vaincu par Lysimaque [23] et son nom ne sera plus mentionné par les sources de l'antiquité. Son règne aurait donc commencé vers 331/330 av.n.è., date de l'inscription d'Athènes, mais certainement n'a pas dû finir en 314/313 av.n.è., date de sa dernière mention.

Vu le contexte historique dressé par les sources, à quelle époque peut-on placer les émissions monétaires de Seuthès III, aux types qui font l'objet de cette note ? Heureusement, les preuves offertes par la numismatique nous apportent, en revanche, quelques précisions très précieuses. Dès 1924, Mouchmoff avait publié un nombre de monnaies de bronze, émises aux noms de Lysimaque, Cassandre, Philippe II ou Philippe III et Alexandre le Grand, mais surfrappées par Seuthès III aux types décrits plus haut [24]. Parmi les pièces surfrappées, l'auteur a reconnu une monnaie de bronze de Lysimaque, au type du trophée au revers et dont les traces de la légende ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ sont encore visibles [25] ; elle a été surfrappée au droit par un coin avec la tête de Seuthès III [26] (ci-dessus, le type II). Il convient également de remarquer que cette pièce est la seule de toute la série des monnaies surfrappées dont le poids est égale à celui des chalques de Seuthès III (même type). Mais comme l'émetteur primitif — Lysimaque — y porte le titre de basiléus, la monnaie originale n'a pu être frappée en aucun cas avant 306/305 av.n. è., date à laquelle les diadoques, Lysimaque y compris, assumèrent ce titre [27]. Il faut donc admettre que les coins de l'émission à l'effigie de Seuthès III étaient encore en usage ou mieux, ont été exécutés après cette date. En effet, il paraît impossible de concevoir le maintien des mêmes coins pendant une vingtaine d'années, si l'on acceptait la date proposée par Gerassimov, 323 av.n.è., pour les monnaies à l'effigie de Seuthès III. A notre avis, les pièces en question sont beaucoup plus récentes. Si elles appartiennent réellement à Seuthès III et non pas à un autre dynaste thrace du même nom, il faudrait plutôt admettre une durée plus longue du règne de leur émetteur. La question reste encore ouverte, jusqu'au moment où l'étude des monnaies frappées au nom de Seuthès et trouvées à Seuthopolis [28] établira sans doute les bases d'une chronologie plus ferme.

[22] Diodor. Sic. XVIII 14, 2—4 ; cf. Arrian. de succ. Alex. 10 ; Swoboda, *loc. cit.*

[23] Diodor. Sic. XIX 73, 8—9 ; Swoboda, *loc. cit.*

[24] N. A. Mouchmoff, *Quelques monnaies antiques surfrappées*, *loc. cit.* ; idem, *Monnaies des rois thraces*, p. 219—222.

[25] Idem, *Monnaies surfrappées*, p. 175 n° 1 ; *Monnaies des rois thraces*, p. 220 n° 88.

[26] *Ibidem.*

[27] Diodor. Sic. XX 53 ; F. Geyer, *loc. cit.*, col. 6. La monnaie de bronze de Lysimaque, au type du trophée, a été frappée, assez probablement, après la victoire obtenue par le même à Ipsos, en 301 av.n.è., ce qui abaisse encore la date de la surfrappe faite par Seuthès. Pour la chronologie des émissions de Lysimaque, v. Margaret Thompson, *The Mints of Lysimachus*, dans *Essays in Greek Numismatic Presented to Stanley Robinson* edited by C. M. Kraay and G. K. Jenkins, Oxford, 1967, p. 163—182.

[28] A notre connaissace, les monnaies découvertes à Seuthopolis, à l'occasion des fouilles archéologiques, ne sont pas encore publiées. Cf. cependant M. Čičikova, *Seuthopolis* (en bulgare), Sofia, 1970, 132 p. (inaccessible).

Sur les monnaies thraco-gètes—imitations de type macédonien

CONSTANTIN PREDA

Bucarest

Il est admis en général que les monnaies géto-daces et celtiques de type macédonien, ayant pour prototype principal les tétradrachmes de Philippe II et, dans une mesure plus réduite, les émissions en argent d'Alexandre le Grand et de Philippe III Aridaios, ne sont caractéristiques que pour les régions nord-danubiennes et notamment pour le territoire de la Dacie. En effet, les imitations monétaires réalisées d'après les prototypes macédoniens susmentionnés sont répandues, en grand nombre et avec une gamme variée de types, sur tout le territoire de la Dacie. Aussi en connaît-on assez bien aujourd'hui les principaux types, leur aire de diffusion et en partie même leurs centres d'émission [1].

Or, certaines découvertes et recherches récentes permettent de constater que les types d'imitations monétaires macédoniennes n'ont pas tous été émis au nord du Danube. Certes, il existe certaines catégories de monnaies, émises au II[e] siècle av.n.è. entre le Danube et les Carpates, qui ont circulé, bien qu'en proportions réduites, au sud du fleuve, dans les zones de Ruse et de Vraca [2]. Mais on relève en même temps que le phénomène d'imitation des monnaies macédoniennes est présent aussi dans la région thraco-gète comprise entre le Danube et les Balkanes. Ces mêmes recherches ont réussi à identifier certains types monétaires émis par la population thraco-gète établie au sud du Danube, qui sont arrivés à circuler chez les Gètes de l'autre côté du fleuve. Avant de passer toutefois à la présentation de ces types monétaires, nous avons jugé utile, pour une meilleurs compréhension du sujet traité, de nous arrêter brièvement sur quelques incertitudes soulevées par les soi-disant « monnaies posthumes » du roi de Macédoine, Philippe II.

C'est incontestablement le mérite de T. W. Newell d'avoir, en partant de la découverte du grand trésor de Demanhur, réussi à distinguer parmi les tétradrachmes de Philippe II une certaine catégorie de monnaies émises après le règne de ce roi. Suivant ce même numismate, les monnaies en question auraient été émises sous le règne d'Alexandre le Grand et surtout après la mort de celui-ci, jusqu'à l'époque de Cassandros [3]. Cette thèse a été reprise récemment et admise telle quelle par G. Le Rider [4] et par B. Mitrea [5]. Nous devons reconnaître que les tétradrachmes « posthumes » de Philippe II se distinguent nettement de ceux émis au cours de son règne. La différence consiste non seulement dans la présence de nouveaux symboles, mais aussi — et surtout, dirons-nous — dans le style des représentations des émissions « posthumes », qui est inférieur de loin à celui des autres. Même la légende n'est plus pareille, son écriture est plus négligée. On a affirmé en outre que ces tétradrachmes ont été

[1] C. Preda, *Monedele geto-dacilor*, Bucureşti, 1973.

[2] *Ibidem*, p. 246 et 286.

[3] E. T. Newell, *Reattribution of Certain tetradrachms of Alexander the Great*, New York, 1912, pp. 21—22; A. R. Bellinger et M. Thompson, Yale Classical Studies, 14, 1955, pp. 5—6.

[4] G. Le Rider, Annuaire de l'Ecole pratique des Hautes Etudes, 101, 1968—1969, pp. 175—176.

[5] B. Mitrea, SCIV, 22, 1971, 2, pp. 165—177.

spécialement émis par les ateliers de Pella et d'Amphipolis pour les populations thraco-gètes de la zone du Danube [6].

Bien que les principaux problèmes en rapport avec ces émissions monétaires semblent résolus, il n'en persiste pas moins certains points d'interrogation. En premier lieu, on constate que les tétradrachmes « posthumes » de Philippe II apparaissent dans un grand nombre de trésors et de découvertes isolées situés presque exclusivement dans les régions balkano-carpato-danubiennes. Rien qu'au nord du Danube sont attestées près de 20 découvertes isolées [7]. Leur aire de diffusion a donc été très vaste. Mais alors on est obligé de se demander s'il est possible que des monnaies émises dans les ateliers macédoniens longtemps après la disparition de Philippe II aient été destinées à une certaine population et n'aient circulé qu'entre les Balkans et les Carpates. Même si une telle explication n'est pas à exclure, elle ne satisfait guère.

En second lieu, il ressort des recherches effectuées que le style de ces tétradrachmes est non seulement inférieur à celui des monnaies frappées sous le règne de Philippe II, mais qu'il révèle aussi souvent des tendances et même certains éléments de stylisation, pour ne pas dire de « barbarisation ». Ainsi, le plus souvent, la lettre Φ de la légende est rendue par un signe en forme de croix ; de même, la lettre omicron est réduite à un globule. Ici aussi, on est en droit de se demander s'il est admissible que des ateliers comme ceux d'Amphipolis et de Pella, possesseurs d'une riche tradition et d'une expérience ancienne, aient pu frapper des monnaies d'un style aussi imparfait. Nous nous demandons également si des souverains comme Alexandre le Grand, Philippe III Aridaios et Cassandros ont pu admettre que, parallèlement à leurs propres émissions — qui, soulignons-le, sont toujours d'un bon niveau artistique —, leurs ateliers frappent aussi des tétradrachmes du type Philippe II. De telles monnaies posthumes étaient-elles nécessaires, dès lors que les émissions d'Alexandre et de Philippe III avaient cours partout en Thrace et même en Dacie? Etant donné tous ces éléments, pour ne pas dire ces coïncidences, il est une question qui se pose d'elle-même : ces émissions dites « posthumes » de Philippe II ne seraient-elles pas, du moins en partie, les premières imitations de tétradrachmes originaux de Philippe II, réalisées par la population thraco-gète d'entre les Balkans et le Danube? Une réponse tant soit peu précise à cette question ne pourra être donnée que le jour où toutes les monnaies de cette espèce découvertes jusqu'à présent auront été étudiées sous leurs différents aspects.

Une deuxième partie du présent exposé se réfère à une certaine catégorie d'émissions monétaires connues sous le nom de type Rasa, nom qui vient de la localité homonyme située sur la rive gauche du Danube (non loin de Călărași), où l'on a découvert un trésor d'imitations du type Philippe II, faisant partie des premières séries [8]. La tête de Zeus sur l'avers est encore d'un bon style et conserve de nombreux traits caractéristiques pour l'effigie des émissions posthumes. Au revers, en échange, la légende a complètement disparu ; de même, tant le cheval que le cavalier présentent beaucoup d'éléments de stylisation.

Nous ne possédons pas pour l'instant d'analogies pour ce type d'imitations monétaires, mais nous disposons de quelques arguments qui nous permettent de soutenir que les émissions de type Rasa proviennent de la région thraco-gète située au sud du Danube. On constate d'abord que, sous le rapport stylistique, certains rapprochements sont possibles avec un trésor découvert à Mecica (région de Nikopol), consistant en monnaies originales et imitations de type Philippe II[9]. Deuxièmement, la liaison étroite qui peut être établie entre les monnaies de Rasa et le moule monétaire du Musée National de Sofia ne laisse pas d'être significative. Le moule auquel nous nous référons a été découvert, il y a un certain temps déjà, en Bulgarie [10] et représente le revers d'une imitation de type Philippe II, sans trace de légende. Nous avons pu constater au moyen d'une empreinte positive que le type de cheval figurant

[6] E. T. Newell, *op. cit.* pp. 21—23 ; *idem*, Numismatic Notes and Monographs, 19, 1923 ; A. R. Bellinger et M. Thompson, *op. cit.*, pp. 5—8.

[7] C. Preda, *op. cit.* pp. 28—29 et 34—37.

[8] Const. Moisil, Buletin Ştiinţific, 2 — 4, 1950, 2, pp. 53—65 ; C. Preda, *op. cit.*, pp. 51—53.

[9] N. Mušmov, Izvestija, Sofia, 6, 1930—1931, p. 314.

[10] Cf. A. N. Zograf, *Antičinye Monety*, MIA, 16, 1951, p. 28.

sur le moule est presque identique à celui des imitations de type Rasa[11]. Signalons enfin, à l'appui de ces arguments, que les monnaies en question ont été découvertes en association avec des tétradrachmes d'Alexandre le Grand, venus probablement ensemble du sud du Danube.

Dans le même ordre d'idées d'ailleurs, il convient de prendre en considération les monnaies mêmes du trésor de Mecica, qui, ainsi que nous l'avons déjà mentionné, comprend à la fois des tétradrachmes originaux de Philippe II et des imitations de ceux-ci, de différents types. Certaines de ces imitations sont de bonne facture, d'autres présentent un degré assez avancé de stylisation. Aucune ne comporte d'analogies au nord du Danube. Leur aspect général ne correspond pas aux types monétaires caractéristiques pour le territoire de la Dacie. Tout nous porte donc à croire que les imitations de tétradrachmes de Philippe II découvertes à Mecica ont été émises par les Thraco-Gètes établis entre le Danube et les Balkans[12].

Une dernière catégorie de monnaies sur laquelle nous voudrions nous arrêter est toujours un type d'imitations de type macédonien, mais réalisées cette fois-ci moins d'après les émissions d'Alexandre le Grand que d'après celles de Philippe III Aridaios. Ainsi qu'il est connu, on rencontre assez souvent dans l'aire de diffusion des monnaies de type « barbare » des imitations de drachmes et de tétradrachmes de ces deux rois de Macédoine[13]. Etant donné que les types monétaires des deux souverains ne diffèrent que par la légende, il est difficile dans la plupart des cas de se rendre compte quel prototype a servi pour l'imitation. Il est vrai que certaines de ces imitations conservent des traces d'une légende appartenant à Alexandre le Grand ; mais on connaît aussi un certain nombre de pièces où ce sont les restes du nom de Philippe III qui se retrouvent. Et puis il y a une troisième catégorie — la plus nombreuse — où aucune trace de légende ne permet d'identifier le prototype. C'est pourquoi toutes ces monnaies, en bloc, ont été désignées par nous sous le nom d'émissions de type Alexandre-Philippe III[14]. Mais il faut ajouter que la catégorie d'imitations dont il va s'agir plus bas, et qui représente le fonds principal, semble avoir surtout utilisé pour modèle les émissions de Philippe III, de sorte que l'on peut, sans commettre d'erreur, les nommer, plus simplement monnaies de type Philippe III.

Les imitations monétaires dont il s'agit portent sur l'avers la tête d'Héraclès, évidemment stylisée, et sur le revers Zeus Aetophoros trônant, avec des traces de légende indéchiffrables. Suivant leur degré de stylisation, on peut les répartir en trois séries principales. La première comprend des pièces aux représentations facilement identifiables ; la deuxième a l'effigie de l'avers encore visible, mais celle du revers presque entièrement effacée ; la troisième série comprend des monnaies dont l'avers ne présente qu'un simple relief dépourvu de contours, tandis qu'au revers Zeus trônant et les traces de légende sont encore visibles. Les deux dernières séries sont les plus fréquentes.

Jusqu'à dernièrement on a cru et on a soutenu que ces imitations monétaires ont été émises par les Géto-Daces[15]. Une série de trouvailles faites au nord du Danube donnaient à un moment donné l'impression qu'aucun doute à ce sujet n'est permis. Or, un examen plus minutieux du problème sur le territoire compris entre le Danube et les Balkans n'est pas de nature à confirmer ce point de vue. D'après les données dont nous disposons, en effet, un grand nombre de monnaies de cette catégorie, notamment sous forme de trésors, ont été mises au jour dans cette partie de la Bulgarie, certaines d'entre elles ces derniers temps[16]. A tel point que si l'on compare la situation des découvertes monétaires de type Alexandre-Philippe III réalisées dans les deux zones, on s'aperçoit que le territoire situé au nord du Danube a livré environ 110 drachmes et 130 tétradrachmes, contre environ 1150 drachmes et plus de 1200 tétradrachmes pour le territoire situé au sud du fleuve. A ceci il faut ajouter que les monnaies mises au jour entre le Danube et les Carpates proviennent pour la plupart de découvertes isolées, répandues sur une aire assez étendue, tandis que celles mises au jour entre le Danube et les Balkans proviennent le plus souvent de trésors. Ces données statisti-

[11] *Ibidem* ; C. Preda, *op. cit.*, p. 489, pl. V, 5—7.
[12] C. Preda, *op. cit.*, pp. 29—34.
[13] K. Pink, *Die Münzprägung der Ostkelten und ihrer Nachbarn*, DissPann, 2, 1939, 15, pp. 116—119.
[14] C. Preda, *op. cit.*, pp. 328—343.
[15] I. Winkler, ActaMN, 3, 1966, p. 75—89.
[16] T. Gerasimov, Izvestija Sofia, 8, 1934 et 27, *passim*.

ques constituent à notre avis des arguments assez péremptoires pour justifier notre conviction que les imitations monétaires, celles de type Philippe III surtout, ont été émises par la population thraco-gète sud-danubienne [17]. En ce qui concerne leur aire de diffusion, on remarquera avec intérêt que la masse principale des découvertes est groupée dans les régions de Ruse et de Tyrnovo, d'où l'on peut déduire que ces imitations monétaires appartiennent à une union de tribus thraco-gètes dont les bornes territoriales correspondaient à peu près à celles indiquées par l'aire de diffusion de leurs propres émissions.

Si cette hypothèse est exacte, la présence de ces monnaies en Dacie doit être considérée comme une conséquence de leur processus de circulation — ainsi que le pensait de son temps Constantin Moisil [18] — et des relations étroites entre les populations des deux rives du Danube.

Toutefois, le nombre relativement important et l'aire de diffusion étendue de nos imitations en Dacie — où sont attestées 22 découvertes de drachmes et 15 de tétradrachmes, il est vrai, isolées pour la plupart — ne permettent pas d'exclure entièrement l'hypothèse d'une émission concomitante de la part de la population gète du nord du Danube. Cette hypothèse, pour pouvoir être soutenue, réclame évidemment des recherches approfondies et de longue durée. Ce qui est dès à présent certain, c'est que la majorité des imitations de type Philippe III représentent des émissions des Thraco-Gètes sud-danubiens [19].

Quant à la période d'émission de ces monnaies, si les donnees sont peu nombreuses, elles ne sont pas dépourvues de signification. Malheureusement, dans les trésors renfermant ce genre de monnaies, découverts jusqu'à présent, il ne s'est pas trouvé aussi des monnaies macédoniennes ou grecques susceptibles de nous fournir des indications chronologiques importantes. Mais on connaît, en échange, un trésor, celui découvert à Beleanovo, qui renferme entre autres trois imitations daco-gètes de type Aninoasa, caractéristiques pour la région comprise entre le Danube, l'Olt et les Carpates [20], ce qui permettrait de dater les monnaies de type Philippe III vers le milieu ou dans les deux ou trois premières décennies de la seconde moitié du II^{e} siècle av.n.è.

A l'issue de cet exposé, soulignons deux conclusions qui s'en dégagent. D'abord, c'est qu'il est permis d'affirmer, sans risque d'erreur, que l'imitation des monnaies macédoniennes ne représente pas une pratique propre seulement aux populations daco-gètes et celtes. L'analyse attentive des découvertes monétaires de ce genre montre que certaines catégories d'imitations sont dues à la population thraco-gète du sud du Danube. On constate de même, à partir de certaines découvertes monétaires, que les premières imitations des tétradrachmes de Philippe II ont été émises vers la fin du IV^{e} siècle et le commencement du III^{e} siècle av.n.è. et sont dues à la même population thraco-gète du sud du Danube, non sans une contribution, peut-être, des Gètes nord-danubiens. Le fait n'a rien d'étonnant, si l'on pense que la population thraco-géte des deux côtés du Danube possédait au IV^{e} siècle av.n.è. une technique avancée en ce qui concerne le travail de l'argent. Des exemples éloquents de ce fait nous sont offerts autant par le nombre considérable d'objets d'art en argent que par la concentration dans cette zone de nombreux trésors renfermant des tétradrachmes de Philippe II.

La seconde conclusion se réfère aux rapports entre les tribus et unions de tribus thraco-gètes, établies de part et d'autre du Danube. A côté des sources littéraires et des trouvailles archéologiques, qui mettent en lumière surtout les manifestations culturelles communes de type Alexandria et des trésors de type Vraca-Peretu-Craiova, les découvertes monétaires viennent souligner encore l'importance de ces relations. Si les monnaies émises au II^{e} et au I^{er} siècles av.n.è. en Dacie sont fréquemment attestées au sud du Danube, on constate maintenant que la diffusion des imitations de type macédonien a eu lieu aussi en sens inverse, les émissions sud-danubiennes ayant pénétré facilement et rapidement chez les Gètes, au nord du fleuve.

[17] C. Preda, SCIV, 20, 1969, 2, pp. 347—352.
[18] Const. Moisil, BSNR, 15, 1920, p. 72.
[19] C. Preda, *Monedele geto-dacilor*, Bucureşti, 1973, pp. 341—343.
[20] T. Gerasimov, Izvestija Sofia, 26, 1963, p. 257.

Fig. 1. Types de monnaies thraco-gètes émises dans le région balkano-danubienne.

Le problème des Celtes dans l'espace du Bas-Danube

VLAD ZIRRA

Bucarest

L'intérêt de l'archéologie concernant la présence des Celtes et de leur culture dans l'espace roumain a sensiblement augmenté ces dernières années, grâce aux nombreuses et importantes découvertes faites notamment en Transylvanie. La présence d'un intense habitat laténien, constaté dès la moitié du IV^e^ siècle av.n.è. et attesté jusque vers la fin du II^e^ siècle av.n.è., dans l'arc carpatique roumain, impose — à juste titre — la modification substantielle de nos points de vue : premièrement, sur les problèmes d'intérêt général présentés par l'activité des Celtes aux confins orientaux de l'Europe Centrale, à une époque antérieure à celle qu'on avait d'abord présumée, deuxièmement sur le jeu des rapports et des influences réciproques entre autochtones Daco-Gètes et Celtes [1].

Comparée aux plus de 140 localités qui constituent aujourd'hui l'implantage celtique en Transylvanie dans l'interval du IV^e^ au II^e^ siècle av.n.è., la carte des territoires extracarpatiques de la Roumanie révèle de manière frappante la rareté des découvertes laténiennes. D'autant plus que les découvertes de cette époque — 18 en Moldavie, 7 en Valachie et 3 en Dobroudja — n'attestent point l'existence d'un habitat laténien (agglomération ou nécropole), mais seulement de pièces isolées, de facture ou d'inspiration La Tène, trouvées soit dans les milieux géto-daces, soit dans des milieux bastarnes [2]. Pour le IV^e^—III^e^ siècles, la situation est analogue en Olténie [3]. Autrement dit, nous sommes réduits à répéter la remarque généralement connue, à savoir que la Transylvanie a subi une présence celtique durant deux siècles, alors que les régions extracarpatiques de la Roumanie ont suivi d'autres routes de l'histoire : des voies différentes imposées par leur position géographique et par les contacts ou relations que les autochtones ont eu avec les Scythes orientaux, les Bastarnes nordiques, les Grecs du littoral pontique, l'Etat macédonien et les Thraces de la rive droite du Danube, les Illyriens, les Celtes Scordisques vivant au sud-ouest des Portes de Fer et enfin avec les Celtes de Transylvanie.

Comme leur nombre l'atteste, les découvertes provenant de la Dobroudja, la Valachie et l'Olténie ne sauraient attester une grande réceptivité en ce qui concerne les objets de caractère La Tène (fig. 1). C'est à peine si l'on peut mentionner quelques fibules de type La Tène B_2 et C, ou certaines autres d'un type métissé que nous pourrions appeler thraco-celtique [4], ainsi qu'un bracelet godronné à tampons moulurés [5]. Compte tenu de ce que l'endroit de leur découverte est situé soit à proximité des montagnes, soit dans le voisinage du Danube, on peut leur attribuer, selon le cas, une provenance des milieux transylvaniens ou les considérer comme le résultat des liens commerciaux, favorisés depuis toujours par le fleuve (fig. 2).

[1] I. H. Crişan, SCIV, 22, 1971, 2, 149—162 ; Vl. Zirra, Dacia, 15, 1971, p. 171 et suiv.

[2] Vl. Zirra, *op. cit.*, p. 222—234 ; M. Babeş, McmAntiq. 2, 1970 (1972) 228 et suiv.

[3] Vl. Zirra, *op. cit.*, p. 234—238.

[4] Idem, ArchRoszhl, 23, 1971, 5, p. 539—544, fig. 4/5, 6, 10.

[5] I. Nestor et collab., SCIV, 7, 1955, 3—4, p. 106, fig. 1—2.

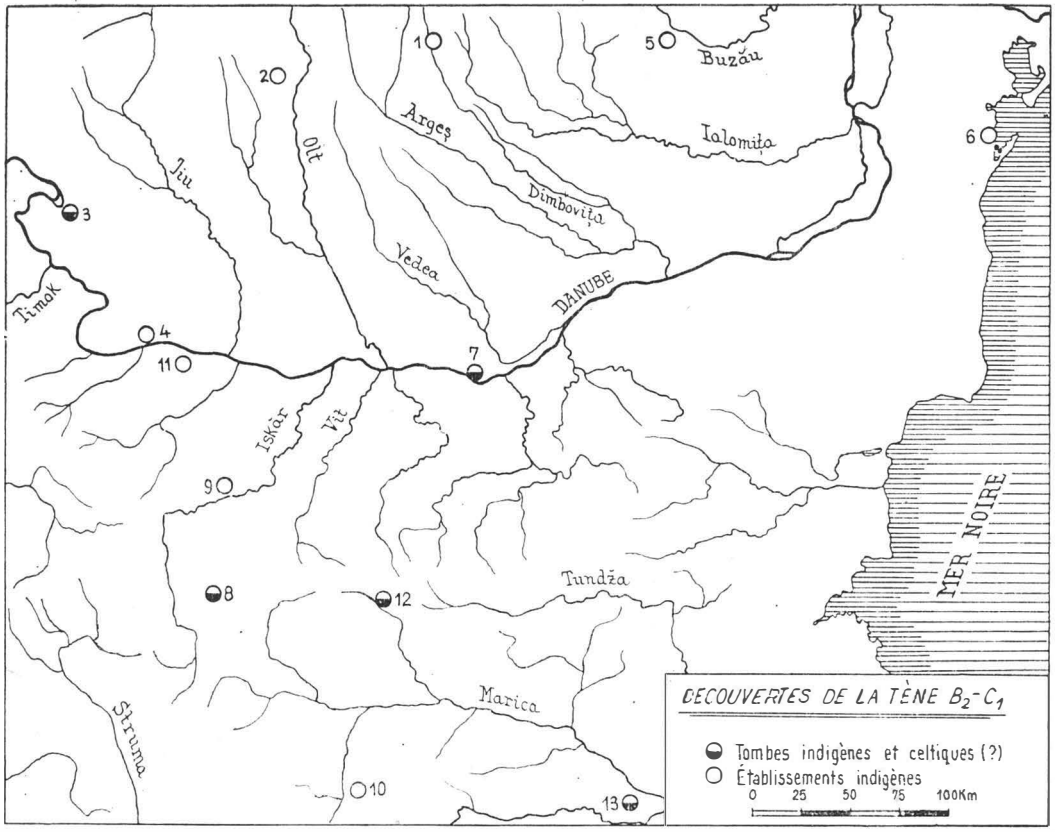


Fig. 1. Découvertes de La Tène ancienne et moyenne au sud des Carpates et en Bulgarie : 1 Cetățeni Vale ; 2 Govora ; 3 Ostrovu Corbului ; 4 Rast ; 5 Monteoru ; 6 Histria/Tariverdi ; 7 Zimnicea ; 8 Bajlovo ; 9 Carevec ; 10 Galabovo ; 11 Gorni Cibar ; 12 Seuthopolis ; 13 Mezek.

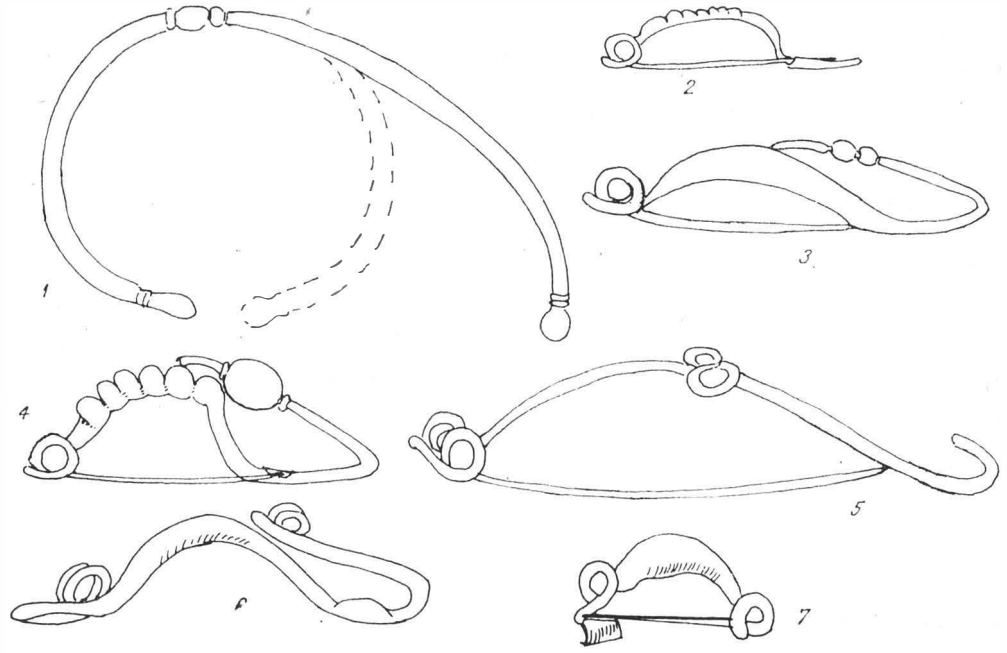


Fig. 2. Objets de parure en bronze de la Roumanie méridionale.

La situation est à peu près analogue dans le territoire de la Bulgarie. Aucune découverte de haute époque celtique dans ses régions orientales, tandis que les 7 découvertes datées du La Tène B et C de la première étape, ont été signalées dans ses territoires du centre-ouest, la zone danubienne ou dans les bassins de l'Isker, Tundza et Maritza.[6]

Il semble que cet état des choses, constaté dans l'espace balkanique et plus au sud, coïncide avec les données historiques connues jusqu'à présent et portant sur les IV^e—III^e siècles. Bien que la pénétration des tribus laténiennes au centre-est de l'Europe se place déjà au milieu du IV^e siècle[7], alors que l'aire occidentale de la Péninsule Balkanique avait déjà connu certaines infiltrations celtiques[8], il vaut mieux prendre pour date fixe de leur présence au Bas-Danube l'année 335, moment historique attesté, où une ambassade celtique se présentait au bivouac d'Alexandre le Grand pour s'entendre, sans doute, avec lui sur un traité[9]. Vu les visées macédoniennes sur l'Asie Mineure et les contrées encore plus éloignées, il n'est pas difficile d'induire qu'Alexandre désirait d'assurer le calme vers le nord, dans l'arrière-pays de la zone balkano-danubienne, y compris la Dobroudja, la Valachie et l'Olténie riveraines, un calme que ne troubleraient ni les Thraces, ni les Géto-Daces, ni les Celtes en migration. En revanche, les Celtes pouvaient disposer de toute l'étendue de l'Europe Centrale et du bassin carpathique, leur dernière conquête à l'époque[10]. Malgré les diverses tentatives des Celtes, chaque fois arrêtées de pénétrer au sud du Bas-Danube, vers la fin du IV^e siècle et le commencement du siècle suivant, l'équilibre de forces établi par Alexandre s'est maintenu, comme on le sait, jusqu'à la mort de Lysimaque. C'est ce qui explique pourquoi les vestiges du La Tène ancien au nord et au sud du Bas-Danube sont rares et peuvent être considérés comme l'effet des contacts commerciaux de cette époque.

Après cette période de début, les différences vont s'accentuer entre les régions nord-danubiennes et celles situées au sud du fleuve. Aussi, ne pourrait-on réclamer de la première étape du La Tène C qu'une ou deux découvertes d'objets en Valachie[11], alors que dans le bassin de l'Isker moyen et inférieur, au sud de Stara Planina, entre la Tundza et la Maritza, leur nombre est de toute évidence plus grand par rapport à l'étape antérieure[12]. C'est sans doute l'époque de la grande invasion des Celtes, des années 279—278, de leur immixtion dans l'organisation politico-militaire de plusieurs centres de la Macédoine et de la Thrace; c'est l'époque de la formation du soit-dit royaume de Tylis, au sud de la chaîne des Balkans; enfin c'est l'époque du retour de certaines tribus laténiennes vers le nord-ouest et l'implantation des Scordisques dans les bassins de la Save et de la Morave. Face à tous ces événements, où les Celtes ont eu une participation directe, on ne saurait dire que les vestiges de leur civilisation, en dehors de la zone plutôt excentrique occupée par les Scordisques, sont tellement nombreux comme on pourrait s'y attendre. Cette absence de parallélisme entre la réalité historique de leur présence dans les Balkans, et le peu relatif de leurs preuves materielles—spécialement au sud de l'Haemus et surtout à une époque où les Celtes y installés faisaient la loi sur une bonne partie de l'ancien territoire de l'Etat des Odryses, tout en imposant de lourds impôts aux cités grecques maritimes[13] — a été expliqué généralement par leur rapide adaptation à la civilisation gréco-thrace, adaptation équivalente à la perte de leur propre identité culturelle. Ainsi, malgré un bon nombre d'essais de dépister l'ancienne capitale des Tylènes et de mettre au jour autant que possible leurs vestiges, les résultats sont assez maigres et pas très convainquants[14]. Cependant il n'y a l'ombre d'un doute que le niveau culturel des Laténiens balkaniques du III^e siècle était inférieur à celui grec et même à celui des Thraces. Mais il ne manque pas certains exemples qui démontrent que le con-

[6] Z. Wozniak, *Wschodnie pogranicze kullury Latènskiej*, Varsovie. 1974, p. 65—74.

[7] M. Szabó, *Sur les traces des Celtes*, Budapest, 1971, p. 15—18; Idem, FolliaArch, 25, 1975, p. 84—85.

[8] J. Todorović, *Skordisci*, Belgrad, 1974, p. 231—233, 268.

[9] Arrien, *Anab.*, I, 6—7; Strabon, VII, 1, 6; V. Pârvan, Getica, Bucureşti, 1926: p. 60; Vl. Zirra, dans *Actes IV^e Congrès d'Etudes celtiques*, XIII, 2, Paris, 1973, p. 800—801.

[10] Vl. Zirra, dans *The Celts in Central Europe Conference*, Szekesfehervár (sous presse).

[11] V. Zirra, Dacia, 15, 1971, p. 226—227, fig. 23.

[12] Z. Wozniak, *op. cit.*, p. 225—226.

[13] Enciclopedia antica (D. M. Pippidi «Tylis»...); Z. Wozniak, dans *The Celts in Central-Europe Conference*, Szekesfehervár (sous presse).

[14] T. Gherasimov, Latomus, 31, 1973, p. 717—743.

tact entre la civilisation grecque et de La Tène n'a point porté à la supression totale de la seconde, bien que ce n'étaient pas les Celtes qui représentaient la majorité des deux populations. C'est le cas des cités grecques du Midi de la France, de Cayla et d'Ensérune, où l'empreinte celtique est bien visible [15], ou si l'on veut, sur un autre plan plus proche, l'habitat des Galates, dernièrement mieux révélé dans la Phrigie, pays imbu par l'hellénisme des royaumes de l'Asie Mineure [16]. Par conséquent, il n'est pas exclu de surprendre un jour cette mystérieuse Tylis, qui malgré une certaine métamorphose culturelle, qu'on peut lui supposer, doit être dans son contenu assez celtique.

Durant le II[e] siècle et surtout vers la fin de celui-ci, des deux côtés du Danube apparaissent d'appréciables groupements de La Tène, surtout dans la plaine d'Olténie et en Bulgarie, dans le pays de Vratza, entre la Ogosta et l'Isker. Le long du Danube surgissent et se développent en suivi des cités dont au moins leur nom a un patronimique celtique. D'autre part, la répartition des trouvailles à mobilier laténien se disperse comme jamais avant vers l'est et le SE de la Bulgarie, tandis que, dans la Valachie on remarque aussi un petit noyau laténien, entre les rivières d'Argeș et de la Dîmbovitza [17]. Finalement, même la Dobroudja, territoire presque stérile d'éléments celtiques auparavant, vient de connaître quelques objets (fig. 3) [18].

Dans sa laborieuse étude sur « Les confins orientaux de la civilisation de La Tène », Z. Wozniak a dédié un ample chapitre à l'aspect culturel de l'espace du Bas-Danube [19]. L'intitulant « le faciès Padea—Panagjurski—Kolonii » d'après deux localités d'Olténie et de Bulgarie où on a découvert récemment d'importants vestiges, l'archéologue polonais a mis en évidence toute une série de traits communs et opposés qui rapprochent ces deux groupes principales de population fortement laténisés. Comme signalait déjà en 1945 C. S. Nicolăescu-Plopșor [20] et récemment nous-mêmes, le groupe danubien septentrional s'est implanté surtout dans la région du SO de l'Olténie, en se distinguant par ses petites nécropoles plates d'incinération en urne et à fosse, comme aussi par la présence d'un mobilier laténien presque toujours guerrier : épées, fourreaux, lances et javelots, boucliers, fibules de grandes dimensions, pendantifs de ceinture, la plupart du temps associés à des coutelas au tranchant concave de type « Sica », des mors brisés et de la vaisselle au tour et à la main, tous de caractère thracogète (fig. 4). Du côté droit du Danube, dans de pays de la Vratza, on surprend une grande concentration de nécropoles surtout tumulaires, appartenant à cette aire culturelle [21]. Ici encore, l'incinération, quelque fois sur places, est dominante, tandis que le mobilier est presque toujours analogue à celui d'Olténie [22], tout en étant plus riche et les associations entre les produits laténiens et thraces étant plus frappantes. On a déterminé aussi d'autres aires semblables, contenant des tumulus de cette époque, dans la zône entre le Vit et la Jantra, au sud des Balkans, dans les bassins moyens de la Maritza de la Toundza supérieure et aux alentours de Sofia. Mais, à part le noyau très défini de Panagjurski—Kolonii, avec ses plus 100 tumulus, il n'y a aucun territoire en Bulgarie aussi riche en produits laténiens que celui de la province de Vratza.

A peu d'exception près, le trait dominant du « faciès Padea—Panagjurski » sont les cimetières plats ou tumulaires où sont incinérés presque exclusivement des guerriers. Pour Z. Wozniak, cette coutume singulière s'expliquerait par une certaine influence provenant des milieux germaniques de type Poieneşti—Lukasevka ou d'autres cultures préromaines de l'Europe nord-centrale [23]. D'autre part, certaines tombes tumulaires au mobilier peu significatif, trouvées en Bulgarie et probablement contemporaines à ceux des guerriers, doivent

[15] J. Jannoray, *Ensérune*, Paris, 1955, p. 362 et suiv.; V. Pingel, dans *Marburger Beiträge zur Archäologie der Kelten*, Bonn, 1969, p. 145—153.

[16] F. Maier, JDAI, 78, 1963, p. 218 et suiv.; idem, Germania, 51, 1973, p. 473—475; U. Schaaf, Jahrsb-RGZM, 17, 1970/1972, p. 297 et suiv.; M. Szabó, BCH, 95, 1971, p. 503 et suiv.

[17] Vl. Zirra, Dacia, 15, 1971, p. 227—228, fig. 23.

[18] Fibule en bronze de type combiné La Tène-thrace à Tariverdi (fin du III[e] s.) cf. SCIV, 4, 1—2, 1953, p. 133—134, fig. 23; Fibule en fer La Tène D à Tariverdi cf. Materiale, 4, 1957 p. 83; fig. 61/2. Epée et fourreau de type La Tène D, trouvée dans une tombe à inhumation à Mangalia, 1973 (Inf. El. Coman et N. Georgescu).

[19] Z. Wozniak, *op. cit.*, p. 74—126.

[20] C. S. Nicolăescu-Plopșor, Dacia, 11—12, 1945—1947, p. 17 et suiv.

[21] B. Nikolov, IsvestijaSofia, 1965, p. 163 et suiv.

[22] Vl. Zirra, *op. cit.*, p. 234—236.

[23] Z. Wozniak, *op. cit.*, p. 81—82 et la note 70.

appartenir aux femmes du même milieu social, selon Wozniak [24]. A notre avis, l'hypothèse fournie par le collègue polonais nous semble assez aléatoire, car il y a pour le moment trop peu de données pour justifier de telles inférences.

On se demande à juste titre, à propos de cette « vague » laténienne de la seconde moitié du II[e] siècle — commencement du siècle suivant, qui étaient les bénéficiaires de cette culture

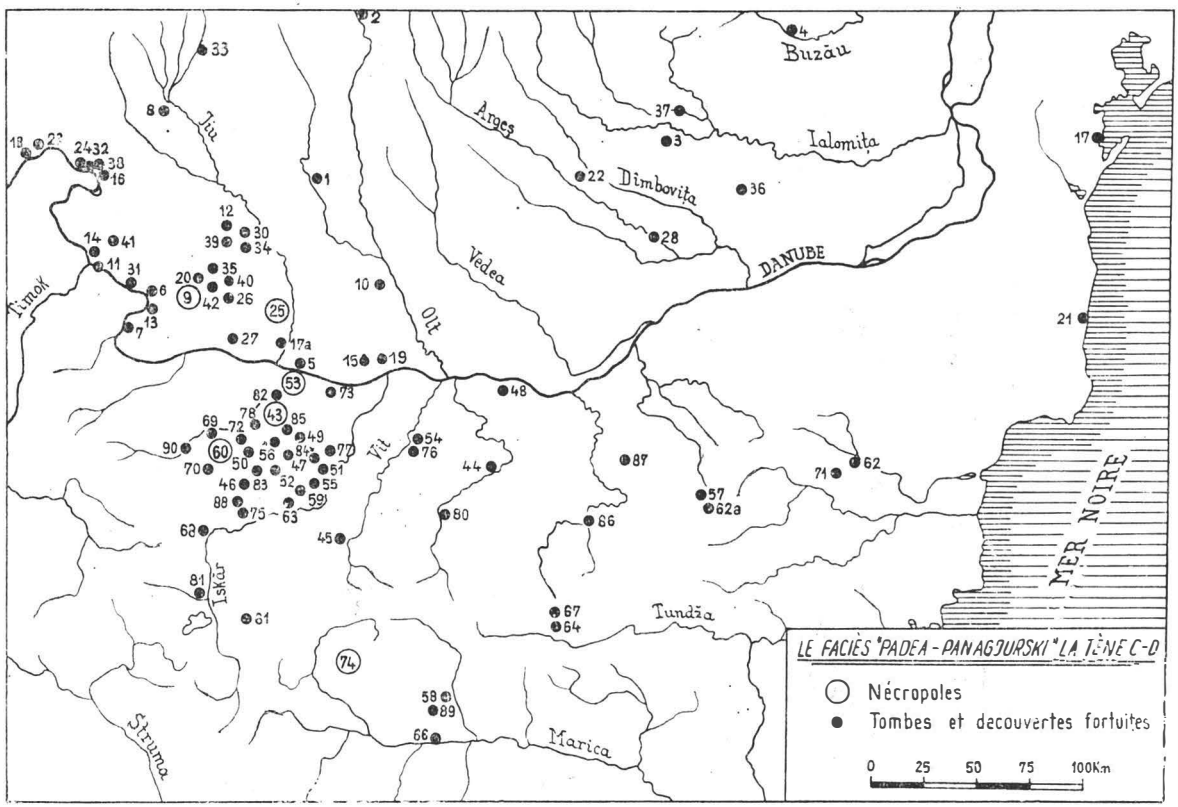


Fig. 3. Répartition des découvertes de caractère laténien en Roumanie méridionale et en Bulgarie : 1 *Băbeni — Olteţu* ; 2 *Căciulata* ; 3 Cătunu ; 4 Cîrlomăneşti ; 5 Călăraşi ; 6 Cetate ; 7 Ciupercenii-Vechi ; 8 Corneşti ; 9 Corlate ; 10 Dobrosloveni ; 11 Gîrla Mică ; 12 Gogoşiţa ; 13 Goleni ; 14 Gruia ; 15 *Gura-Padinii* ; 16 Hinova ; 17 *Histria* ; 17 a Lişteava ; 18 Ogradena ; 19 *Orlea* ; 20 *Orodel* ; 21 Mangalia ; 22 Mătăsaru ; 23 Orşova ; 24 *Ostrovul Simian* ; 25 Padea ; 26 *Perişoru Nou* ; 27 Plosca ; 28 Popeşti ; 29 liber ; 30 Rasnicu ; 31 Salcia ; 32 *Schela Cladovei* ; 33 *Siseştii de jos* ; 34 *Sopol* ; 35 Suharu ; 36 *Tămădău Mare* ; 37 Tinosu ; 38 *Turnu Severin* ; 39 Urdiniţa ; 40 Vela ; 41 Viaşu ; 42 Vîrtop ; 43 Altimir ; 44 Asenovici ; 45 Bahovica ; 46 Banica ; 47 Barcacevo ; 48 Belene ; 49 Bjala Slatina ; 50 Borovan ; 51 Brenica ; 52 Bukjovci ; 53 Bukovec ; 54 Bukovlak ; 55 Comakovici ; 56 Dobrolevo ; 57 Dolec ; 58 Duvanlj ; 59 Gabare ; 60 Galatin ; 61 Gorna Malina ; 62 Ivanski ; 62 a Kamburowo ; 63 Kameno Pole ; 64 Kazanlik ; 65 Komarevo ; 66 Kostiewo ; 67 Kran ; 68 Lakatnik ; 69 Lesura ; 70 Liljace ; 71 Malomir ; 72 Malorad ; 73 Ostrov ; 74 Panagjurski ; 75 Pavolce ; 76 Pleven ; 77 Popica ; 78 Rogozan ; 79 Saraevo ; 80 Smočan ; 81 Sofia-Podueni ; 82 Sofroniewo ; 83 Sokolare ; 84 Tarnak ; 85 Tarnava ; 86 Veliko-Tarnava ; 87 Vinograd ; 88 Vratza ; 89 Zitnica ; 90 Zivovci.

mélangée et quelle était leur origine éthnique. La localisation des Triballes entre les rivières de Jantra, l'Isker Inférieur et de l'Ogosta, c'est-à-dire une bonne partie du territoire de l'actuel le Vratza, est assurée au moins de la moitié du IV[e] siècle, à l'époque des conflits scytho-triballe et triballo-macédoniens [25]. Les mêmes contrées leur appartenaient vers la seconde moitié du II[e] siècle, pendant la longue période de guerres des années 135—100 et encore plus tard, quand les Scordiques, alliés aux Triballes et aux Daces, résis-

[24] *Ibidem.*

[25] Arrien, *Anab.*, I, 1, 4 ; I, 2, 1 ; I, 2, 4.

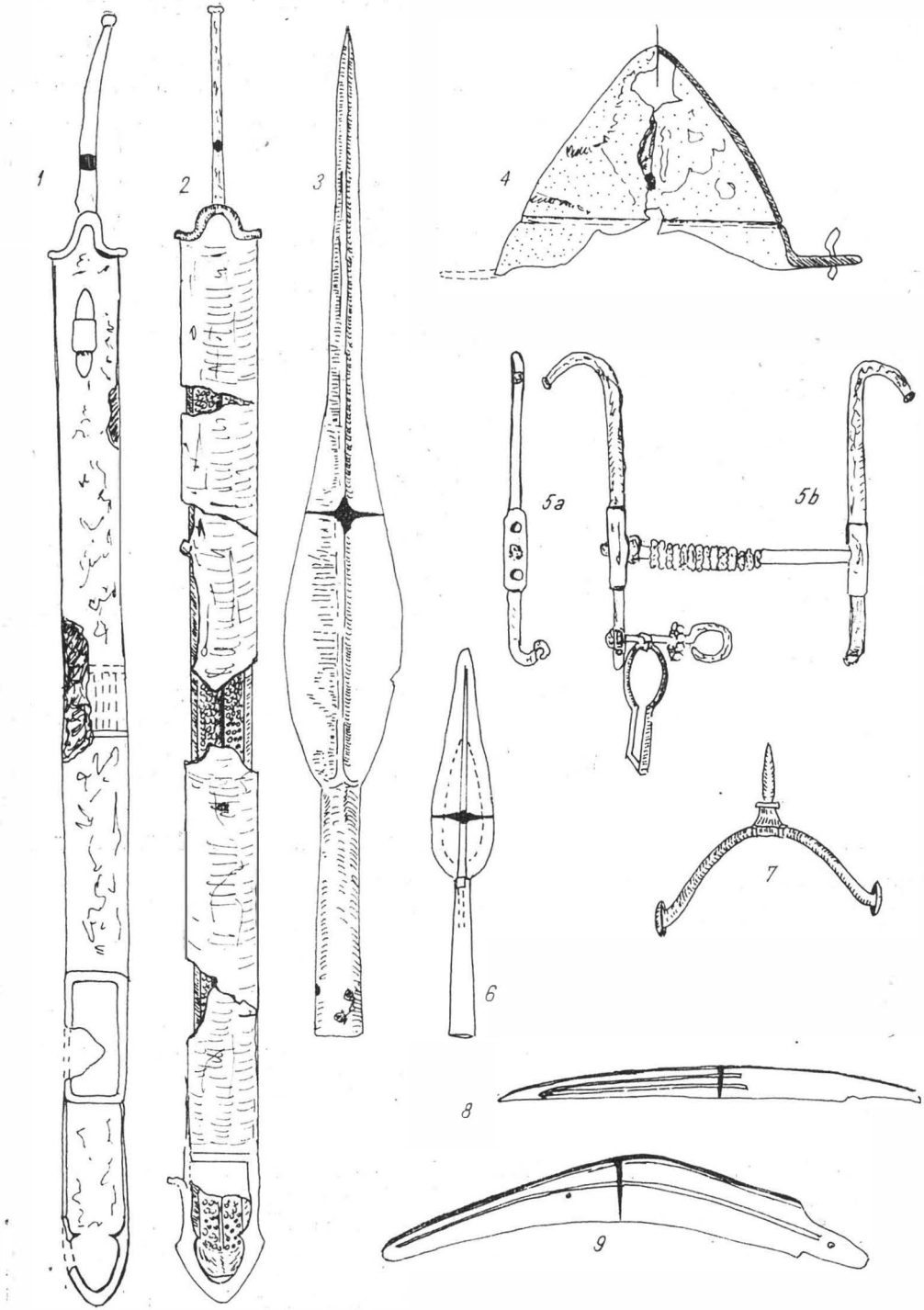


Fig. 4. Mobilier guerrier de La Tène C—D, en Roumanie méridionale.

tèrent durant plus de 60 ans, contre les Romains, installés en Macédoine et avançant vers le nord. Du côté gauche du Danube, c'étaient les Géto-Daces, et probablement dans la zone des Portes de Fer, existait un noyau illyrien, présent là-bas depuis le Hallstatt B—C.

On sait que pendant ces luttes incessantes, après une sérieuse défaite des légions de C. Porcius Cato, dans les montagnes de la Thrace, par les fédérés, M. Livius Drussus infligea à son tour aux alliés des pertes considérables, en les obligeant même de traverser le Danube, pour cherche un abri sûr chez les Daces (Drussus ulterius agit et vetuit transire Danuvium)[26]. Pourtant, la coalition se redressa, probablement sur le territoire de l'Olténie, ainsi que pendant les années suivantes — 109—106 — les luttes se succèdent de nouveau en Thrace, aux frontières de la Macédoine romaine, avec le concours cette fois des Daces. La riposte romaine ne se fait pas attendre : les intrépides guerriers barbares sont de nouveau refoulés vers le nord, et le Gouverneur de la Macédoine, M. Minucius Rufus, ajoute à son éclat un autre titre triomphal [27]. Mais, des luttes intermitentes continueront encore au premier quart du siècle suivant, jusqu'à l'épuisement presque total des fédérés, obligés ainsi de cesser toute violence contre la république [28].

Pour toute cette longue période d'étroit contact contre l'ennemi commun, on a de fortes présomptions d'envisager qu'entre ces trois populations danubiennes se sont établies aussi de proches liaisons de nature sociale, économique et culturelle. Ainsi la légende sur l'origine comune des Triballes et des Scordisques relatée par Appien [29], où l'intégration des Scordiques parmi les tribus thraces, par Flore [30], ne nous semble plus tellement éronnée. Mais, sans doute, c'est Strabon [31] qui a raison quand il nous renseigne que dans ces régions frontalières, il y avait un mélange de peuples, constitué par des Thraco-Illyriens et Scordisques, et, ajoutons-nous, à la lumière des découvertes archéologiques, des Daces aussi.

Bien que temporaire, le refuge des Scordisques et une éventuelle migration des Triballes [32] sur le sol des Daces nous démontrent assez nettement que la région de SO de l'Olténie a hébergé pour une période des émigrés possédant une culture mixte celto-thrace. Et si dans la Vratza s'était constituée une enclave scordique qui a eu son rôle justement dans la formation de cette culture mélangée, c'est bien normal de supposer que les produits laténiens ont été utilisés autant par les Scordisques que par les autochtones, Daces et Triballes. Or, si telle est la réalité, il faut quand même observer que les deux aires géographiques de découvertes ne se touchent pas, car l'espace entre le Lom-Ogosta et le Danube est presque vide de toute découverte de cette époque.

En considérant que ce n'est pas un effet illusoire d'un manque d'investigations ou de trouvailles archéologiques, on pourrait induire que l'infiltration scordique à l'est de l'Ogosta s'est produite peu à peu, de la fin du III[e] siècle et le long du siècle suivant : c'est d'ailleurs ce que nous démontre plusieurs découvertes de Vratza, appartenant à la première phase de La Tène moyenne.

D'autre part, l'absence de toute découverte de La Tène C_1 dans le sud-ouest de la Roumanie est en visible contraste avec la brusque apparition des produits celtiques du La Tène C_2 et D_1, ainsi que, si on prétend une conclusion de moment, il faut penser que la pénétration des Scordisques dans la plaine d'Olténie s'est effectuée seulement vers la fin du II[e] siècle, provenant plutôt de la rive yougoslave, que du sud, de la région de Vratza. Quant au moment de cette implantation temporaire, elle coïncide, sans doute, avec les événements précipités.

En ce qui concerne les Scordisques installés dans les deux territoires danubiens pour une certaine période de temps, il faut observer qu'à leur tour ils ont été sensibles aux influences locales. On aperçoit ces influences dans leurs coutumes funéraires, lorsque, à l'exemple des Thraces, ils ensevelissent les morts en leur errigeant des tumulus ; on les remarque quand les Celtes utilisent la poterie indigène au tour et à la main, quand leurs artisans combinent des

[26] Flore, I, 39, 5.
[27] Tite Live, *Periochae*, LXV ; Flore, I, 39 (III, 4) ; Vel. Patercule, II, 8. 3.
[28] Appien, *Illirie*, 14 : cf. Todorović, *op. cit.*, p. 260—262.
[29] Appien, *op. cit.*, 2, 3.
[30] Flore, I, 39, 3.
[31] Strabon, VII, 5, 2.
[32] Appien, *op. cit.*, 3, 5.

types de fibules laténiennes à celles de type thraco-gète [33], ou enfin quand ils réalisent des fibules régionales d'après des types qui n'étaient déjà plus à la mode (fig. 5) [34].

Les autres régions de la Bulgarie, dont on connaît quelques découvertes de La Tène moyenne et finale, comme la zone entre le Vit et la Jantra, la zone entre la Tundza et la Maritza et même celle des alentours de Sofia, ne représentent, selon toutes probabilités, de vraies preuves d'une implantation celtique [35]. Face au massif habitat thrace de ces régions,

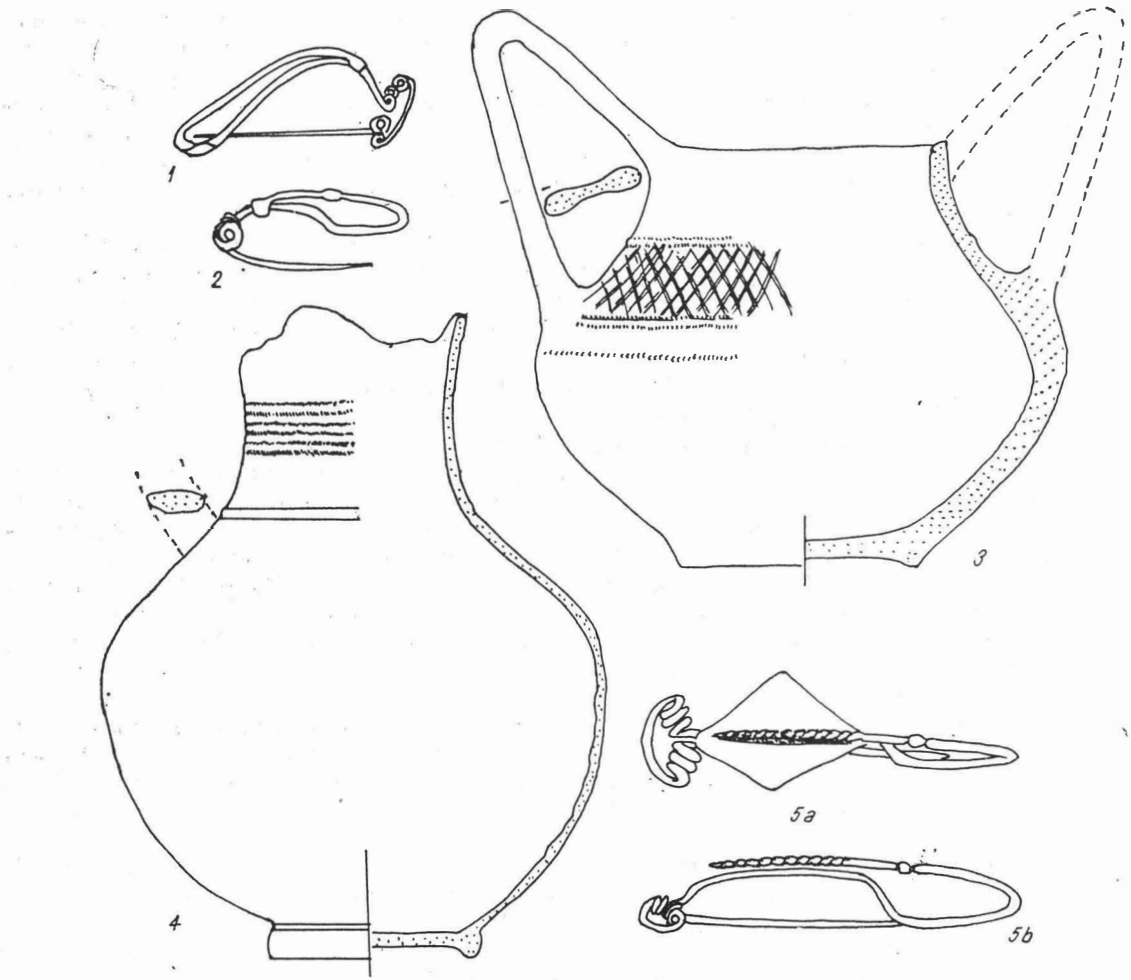


Fig. 5. Céramique et fibules de type et influence La Tène en Olténie.

les tombes isolées de quelques Celtes, peut-être des avatars de l'ancienne Tylis, ou la présence de certains objets laténiens, provenant des milieux thraces, ne représentent que peu de choses, à l'appui d'une concentration celtique tardive dans ces régions. Par conséquent, il sera justifié, à notre avis, de considérer que ces territoires, ainsi que la petite agglomération de produits celtiques du centre de la Valachie, représentent seulement des zones perméables aux influences culturelles celtiques à une époque quand surtout l'armement de type La Tène était très apprécié sur l'ensemble médian de l'Europe, où généralement manquaient encore les produits romains similaires.

[33] Vl. Zirra, ArchRozhl, 23, 1971, 5, p. 544, fig. 4/10.
[34] *Ibidem*, p. 542—544, fig. 4/5—6.
[35] Z. Wozniak, *op. cit.*, p. 226.

Sur le caractère de certaines fosses daces découvertes à Bratei (dép. de Sibiu)

LIGIA BÂRZU

Bucarest

Les fouilles pratiquées dans l'établissement n° 1 de Bratei (dép. de Sibiu) ont mis au jour une série de fosses qui, par leur structure et le matériel archéologique qu'elles contenaient, se sont avérées dépourvues de tout rapport avec la période à laquelle appartiennent les habitations. Il s'agit d'un groupe de 18 fosses appartenant à la population dace des III^{e}—II^{e} siècles av.n.è., dont 7 partiellement détruites par les huttes des V^{e}—VII^{e} siècles ; il se pourrait qu'encore une fosse ait été complètement détruite par une hutte (b. 33/1971), car dans la terre de remplissage de celle-ci il se trouvait une grande quantité de tessons préhistoriques, ce qui élèverait éventuellement le nombre des fosses à 19.

La répartition topographique des fosses ne coïncide qu'approximativement avec celle des habitations tardives. Nous nous référons au côté est de l'établissement, au-delà duquel s'étend une zone où les fosses sont plus ou moins massées. Pourtant, dans l'ensemble, on ne saurait parler d'une répartition uniforme. A en juger par les données dont nous disposons à l'heure actuelle, on a l'impression que les fosses sont groupées en deux quartiers principaux : au-delà du côté est de l'établissement préféodal et à son extrémité ouest. Quelques fosses ont bien été découvertes entre ces deux zones, mais elles sont peu nombreuses et situées à de grandes distances les unes des autres, ce qui fait penser que l'espace central compris entre les deux zones susmentionnées avait peut-être une destination spéciale. Assurément, le fait que des huttes et des fosses plus récentes ont été découvertes dans cette zone nous oblige à une certaine prudence dans nos conclusions à cet égard, car il se pourrait fort bien que des fosses plus superficielles ou renfermant une plus petite quantité de matériel aient été complètement détruites par l'établissement ultérieur.

Comme structure, les fosses peuvent être divisées en quatre types :

1) Fosses de grandes dimensions, cylindriques ou en forme de cuvette profonde (fig. 1/1-4). Le diamètre de l'orifice varie entre 0,90 et 1,50 m, la profondeur entre 0,60 et 0,90 mm. Ce type est le plus fréquent ou celui qui semble le plus fréquent (10 sur le total de 18) ; il reste un doute en ce qui concerne certaines fosses partiellement détruites par les huttes et dont il est difficile de dire si elles appartiennent effectivement à ce type ou si elles représentent des restes de fosses en forme de bouteille.

II) Fosses de forme ovale, de dimensions relativement grandes, mais peu profondes (fig. 1/6). Ces fosses sont longues de 1,00 à 1,20 m et profondes de 0,30—0,40 cm. Cette catégorie n'est représentée que par quatre fosses. Toutes sont orientées dans la direction est-ouest, avec les petites déviations qui sont normales. Une de ces fosses présentait un degré dans sa moitié ouest.

III) Fosses en forme de cuvette, de petites dimensions et peu profondes. Les dimensions varient entre 0,40 et 0,50 m de longueur et 0,30—0,40 m de profondeur. Trois fosses font partie de ce type.

IV) Fosse en forme de bouteille de très grandes dimensions (fig. 1/5). Le diamètre de l'orifice est de 1,50 m, celui du col de 0,90 m, celui de la panse de 1,04 m, la profondeur est de 0,80 m. Nous ignorons quelle était la fréquence de ce type, mais à en juger par son pourcentage actuel il semble avoir été le moins utilisé. Une seule fosse de ce type a, en effet, été découverte jusqu'à ce jour.

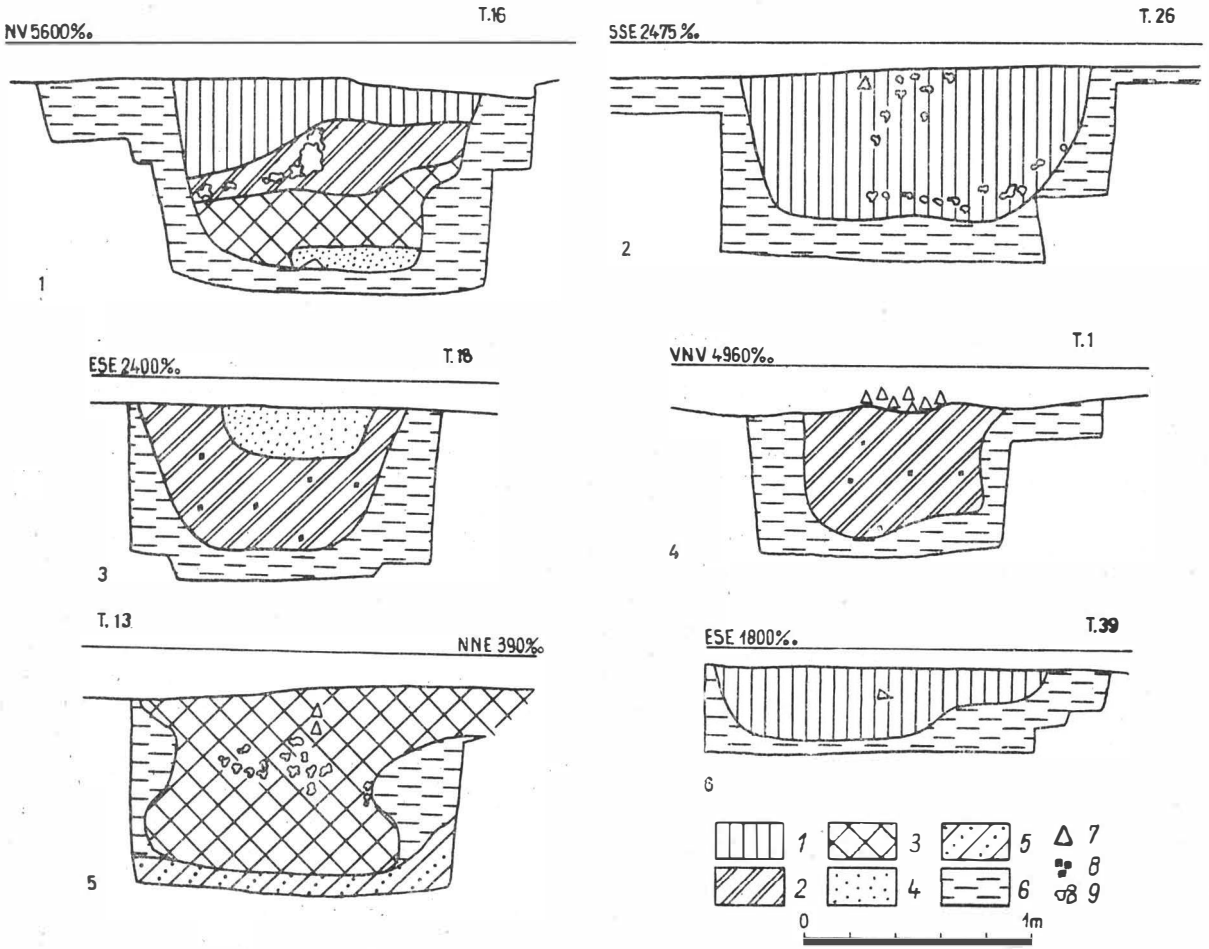


Fig. 1. 1—4 Fosse cylindrique ou en forme de cuvette profonde; 5 fosse en forme de bouteille; 6 fosse de forme ovale avec un degré. Légende : 1 Remplissage de terre châtain avec de petits fragments de terre cuite : 2 remplissage de terre brun avec des petits fragments de bousillage et de charbon; 3 remplissage de terre châtain; 4 cendre; 5 sable; 6 terre châtain clair; 7 tesson; 8 charbon; 9 bousillage.

La terre de remplissage des fosses est en général cendreuse et renferme le plus souvent, en dehors de charbon et de petits fragments de terre cuite, de grands morceaux de bousillage avec traces de paille et de branchages, des tessons céramiques appartenant en règle générale à plusieurs vases qui ne peuvent être reconstitués (à part un seul petit vase presque entier), enfin des os d'animaux. Ceux-ci sont le plus souvent en petite quantité, les seules exceptions à cet égard étant les fosses bouleversées par la hutte 36/1972, où nous avons trouvé un grand nombre d'os d'animaux, y compris un fragment de ramure de cerf décoré d'une rosace.

Parmi les différents types de fosses, ce sont les fosses cylindriques et celles en forme de bouteille qui contiennent le plus de matériel. La terre de remplissage des fosses ovales est plus

pauvre, ne renfermant habituellement que quelques menus tessons et quelques parcelles de charbon et de terre cuite ; il en est de même pour les fosses en forme de petite cuvette.

Nous n'avons pu relever aucune règle précise en ce qui concerne le remplissage des fosses : ni nous n'avons constaté la pratique consistant à fermer la fosse au moyen de pierres, d'os ou de tessons, ni il n'existe une position fixe dans la fosse des morceaux de bousillage ou d'enduit d'âtres, qui sont en général de grandes dimensions ; la seule situation commune qui nous soit apparue est qu'il n'y a jamais de bousillage au fond de la fosse, mais toujours à l'orifice, à mi-hauteur ou entassé à l'un des bords de la fosse. Ces remarques ne sont pas valables pour les fosses qui ne renferment que de petits fragments de terre cuite, lesquels sont éparpillés dans toute la terre de remplissage. Une troisième observation concerne la quantité de céramique et sa position dans la fosse. Ainsi que nous l'avons déjà mentionné, à l'exception d'une seule fosse ovale (d/1970), la céramique n'apparaît en quantités appréciables que dans les fosses cylindriques et dans celles en forme de bouteille, qui sont de grandes dimensions. Ce n'est d'ailleurs pas là une règle absolue, car les fosses des types mentionnés ne renferment pas toutes une proportion considérable de fragments céramiques ; certaines n'ont que quelques rares tessons. Néanmoins, la plus grande partie de la céramique provient de cette catégorie de fosses. Quant à la position de la céramique dans les fosses, ou plus précisément dans les fosses où elle se trouve en relativement grande quantité, on constate qu'elle est massée à mi-profondeur (avec les morceaux de bousillage), ou vers le fond, ou encore — dans le cas des fosses ovales — à l'une des extrémités ; plus rarement, on la trouve dans la partie supérieure de la fosse ; plus rarement encore, à son orifice. La seule exception à ces constatations est constituée par la fosse 13/1972, en forme de bouteille, dans laquelle les fragments céramiques se trouvaient aussi à hauteur du col et même vers l'orifice de la fosse.

La cendre est répandue de tous côtés, à part deux fosses où elle était massée sous forme de petites poches : dans l'une (fosse 16/1972), la poche de cendre se trouvait au fond, dans un coin de la fosse (fig. 1/1) ; dans l'autre (fosse 18/1972), elle se trouvait au milieu de la fosse, à partir de l'orifice (fig. 1/3).

L'inventaire archéologique, comme on le voit, est fort pauvre. Outre la céramique, qui apparaît en quantités variables, le bousillage et les os d'animaux, on n'a mis au jour que deux fusaïoles (l'une dans la fosse 16/1972, l'autre accompagnée de fragments céramiques dans une fosse bouleversée par la hutte 17/1970) ; un bout de chaîne ou d'une pièce servant à accrocher des objets, consistant en fil de bronze épais, de section ronde, tordu en forme de *8* aux deux boucles disposées sur des plans différents (fig. 4/9) ; une petite fibule celtique en bronze découverte dans la hutte 26/1971 et provenant vraisemblablement d'une fosse détruite (fig. 4/10) ; enfin, un objet en fer non identifié, trouvé dans la fosse 10/1972. Un petit fragment de la plaque intérieure d'un peigne en os à une seule rangée de dents, trouvé dans la zone de la fosse d/1970 s'explique par le fait que celle-ci a été bouleversée par la hutte 2/1970, où l'on a trouvé un tel peigne presque entier.

La céramique apparaît sous une forme très fragmentaire, à la seule exception d'un vase presque entier — une toute petite tasse de forme bitronconique à une seule anse brisée *ab antiquo* et au bord tranché lors de la fouille — trouvé dans la fosse 13/1972. Autrement, on n'a trouvé dans une même fosse que des fragments céramiques appartenant à plusieurs vases ou, même s'il y avait plusieurs fragments provenant d'un même vase, on ne peut — dans le meilleur des cas — en reconstituer que des parties. Encore une observation au sujet de la céramique : beaucoup de fragments présentaient des traces de brûlure secondaire. Celle-ci a parfois été si puissante que la forme initiale du vase en a été modifiée ou ses parois déformées. Certains tessons sont presque vitrifiés par la brûlure, ou transformés en une masse spongieuse.

Presque toute la céramique fait partie de la production grossière, faite à la main, en pâte de mauvaise qualité, poreuse, renfermant de menus cailloux et des tessons pilés. La cuisson est arrivée au gris noirâtre ou au brun rougeâtre, mais il faut préciser que la couleur a souvent été modifiée par la brûlure secondaire. La céramique en pâte fine grise ou noirâtre est très faiblement représentée ; quant aux fragments provenant de vases façonnés au tour,

ce sont des exceptions rares; il s'agit dans ce cas de fragments d'écuelles en pâte grise contenant une grande quantité de graphite.

Malgré ces exceptions, l'absence quasi totale de l'espèce céramique, façonnée au tour, en pâte grise fine est frappante. De même, l'absence d'écuelles (à l'exception des fragments d'écuelle celtique), la rareté des tasses à une seule anse, l'absence de formes typiques pour la culture classique (fruitière, tasse, passoire), l'absence de la cassolette (un unique frag-

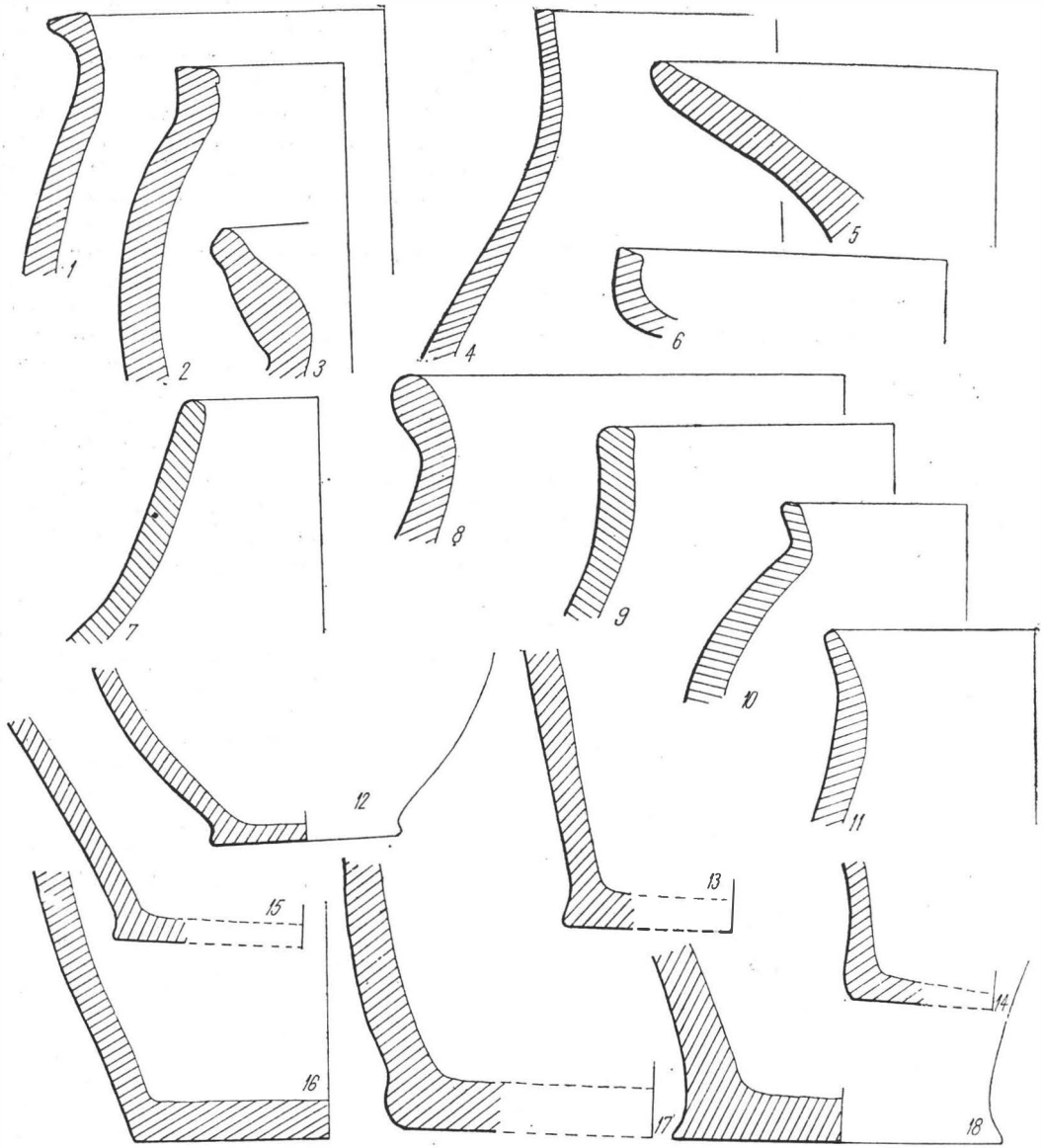


Fig. 2. 1—3, 5, 7—11, 13—18 Céramique en pâte grossière faite à la main; 4, 6, 12 céramique en pâte fine grise ou noirâtre faite à la main. (Echelle: 1—15, 17, 18 — 1/2; 16 —1/3).

ment d'un vase court aux parois très obliques pourrait ête considéré comme appartenant à une variante de cassolette, à moins qu'il ne s'agisse d'un couvercle, fig. 2/5) attestent le caractère grossier et rudimentaire de la culture matérielle représentée par nos fosses.

Une reconstitution exacte des formes de vases est à peu près impossible vu l'état extrêmement fragmentaire du matériel céramique. Il semble pourtant que la forme la plus fré

quente soit le vase-bocal, particulièrement le vase-bocal de moyennes dimensions (fig. 2/1—3; 3/2—3). Comme autres formes, mentionnons le pot-chaudron au bord replié vers l'intérieur et à très large bouche (fig. 3/4; 4/4); le pot à épaule allongée et à haut col (fig. 3/6), au bord évasé ou droit, fait d'habitude en une pâte plus soignée (fig. 2/4); la tasse bitronconique à col court et à l'anse de section approximativement ronde (fig. 3/7). Deux fragments céramiques présentent une note à part: un fragment de broc au corps bombé, à l'épaule perdue dans le

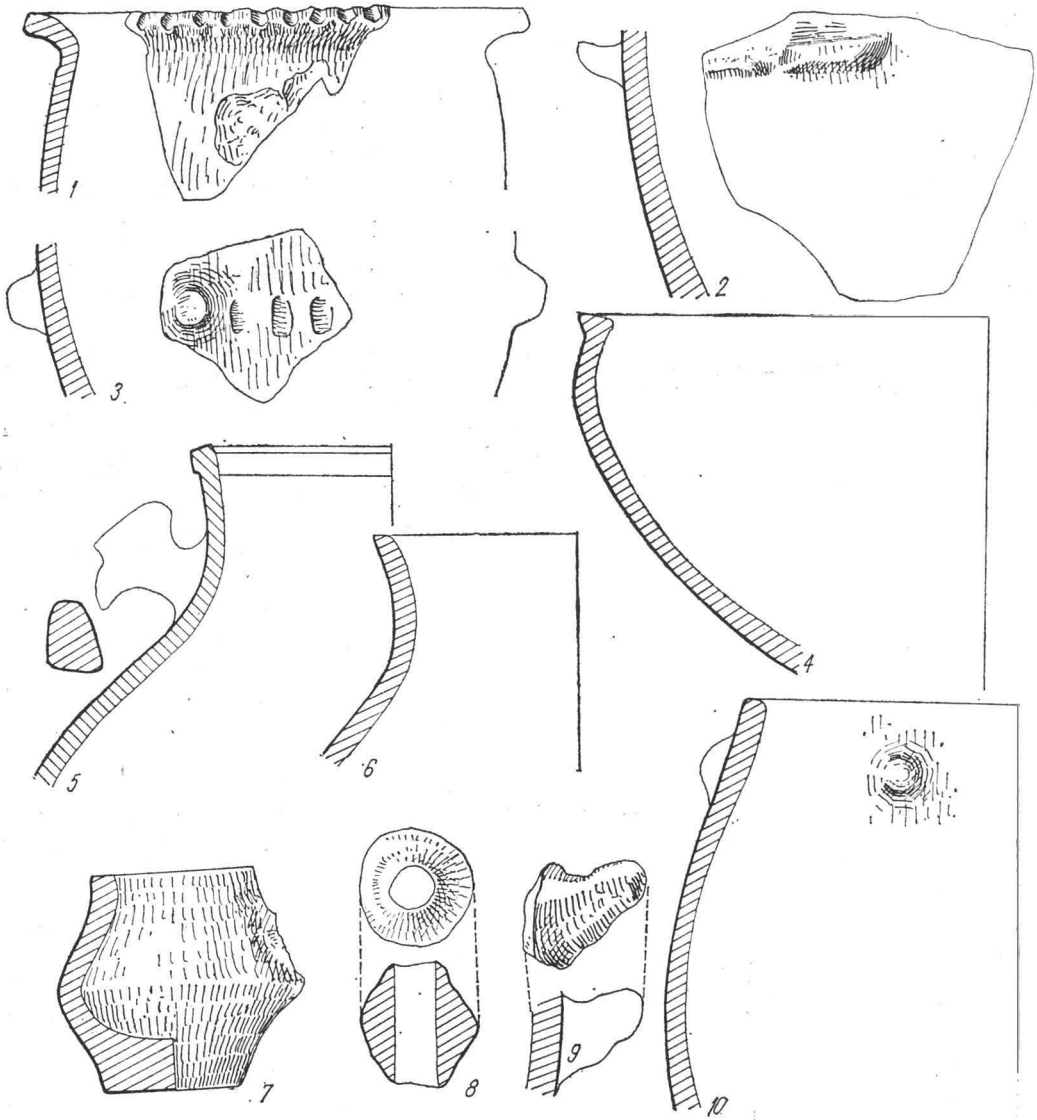


Fig. 3. 1—7, 10 Céramique en pâte grossière faite à la main; 8 fusaïole; 9 bouton. (Echelle: 1, 3, 7—9 — 1/2; 2,5—6, 10— 1/3).

bombé de la panse, à haut col légèrement évasé et au bord épaissi extérieurement, de section rectangulaire, à l'anse pourvue tout près de son extrémité supérieure d'une protubérance triangulaire (fig. 3/5); et un second fragment provenant d'un vase aux parois minces, presque verticales, à col court et au bord très évasé, décoré d'encoches sur la lèvre (fig. 3/1);

il s'agit, semble-t-il, d'un petit vase-bocal façonné en une pâte de meilleure qualité, cuite au brun noirâtre.

Les bases varient en fonction de la forme du vase et de la qualité de la pâte. D'ordinaire, les vases faits en pâte grossière ont la base épaisse, parfois beaucoup plus épaisse que le reste des parois. Dans certains cas la base n'est pas marquée extérieurement, si ce n'est par la réduction du diamètre du vase à son niveau, mais le plus souvent l'extrémité inférieure du vase est plus élaborée, la base étant pourvue d'un socle plus ou moins haut (fig. 2/13—18); dans de rares cas, on observe des impressions de doigts autour du vase. La base pourvue d'un petit socle se rencontre aussi dans les quelques exemplaires confectionnés en pâte de meilleure qualité.

Les bords des vases sont droits, évasés ou repliés intérieurement; les lèvres sont (rarement) amincies ou (plus souvent) épaissies extérieurement, ou bien elles sont biseautées et épaissies vers l'extérieur (fig. 2/1—3; 8—11). La forme de vase la plus courante semble être le vase sans col ou à col très court; les fragments faisant exception à cette règle sont beaucoup plus rares (fig. 2/7).

La céramique grossière présente les motifs ornementaux suivants : le cordon alvéolaire placé sur l'épaule ou à la base du col, parfois interrompu par des boutons (fig. 4/2—3; 3/2); les encoches verticales ou obliques sur la lèvre (fig. 3/1); les rangées d'alvéoles réalisées par pression des doigts (motif fort rare, fig. 3/3); les boutons de différentes dimensions et formes-hémisphériques ou cylindriques, arrondis, pointus ou aplatis (fig. 4/4; 3/2--3, 9—10).

La céramique en pâte fine de couleur grise est décorée, par polissage, de lignes réticulées ou verticales très rapprochées, disposées le long du corp du vase. Mais on ne compte que deux fragments de cette catégorie.

Dans les grandes lignes et compte tenu des exceptions que nous mentionnerons plus bas, la céramique recueillie dans les fosses mises au jour à Bratei donne lieu à des analogies avec la céramique de sites — établissements ou nécropoles — transylvains des III^{e}—II^{e} siècles av.n.è. et se situe en général dans la II^{e} phase selon la classification de I. H. Crișan [1].

Deux problèmes principaux se posent au sujet des fosses : leur fonction et leur date. En ce qui concerne leur fonction, nous avons pris en considération, d'une part, les résultats de la fouille (topographie des fosses, nature et état du mobilier); d'autre part, certaines analogies.

Un fait qui apparaît très nettement à Bratei, c'est que les fosses sont isolées, sans rapport aucun avec un niveau d'habitat contemporain. Il est donc exclu qu'elles aient servi de fosses à ordures ou à provisions, comme l'on pourrait croire si elles faisaient partie d'un ensemble d'habitation, bien que même dans des cas pareils la fonction peut être matière à discussion, suivant le contenu des fosses.

Or, dans une série d'établissements géto-daces on a découvert des fosses dont la nature donne encore lieu à des controverses. Il en est ainsi, par exemple, à Poiana, où un grand nombre de pareilles fosses ont été mises au jour. Citons également l'établissement de Piscul Crăsani, bien que la manière dont sont décrites les fouilles ne nous permet d'avoir une image claire ni de la situation stratigraphique du site [2], ni du caractère funéraire de certaines découvertes; on discute encore sur le caractère rituel ou ménager des dites fosses [3].

Il est évident que dans le cas de fosses découvertes dans les limites d'un établissement, les données fournies par le contexte archéologique, venant s'ajouter à celles résultant de l'analyse du mobilier des fosses, peut mieux faire comprendre le caractère rituel (éventuellement funéraire) ou profane (ménager) des unes ou des autres. Mais à Bratei, ainsi que nous l'avons déjà souligné, la situation est différente, puisqu'aucune trace d'habitation n'a été identifiée

[1] I. H. Crișan, *Ceramica daco-getică*, Editura științifică, București, 1969, p. 100—121.

Les écuelles au bord aplati (fig. 3/4) rappellent des formes similaires découvertes à Tigveni, dép. Argeș, datées généralement au IV^{e} siècle (A. Vulpe et Eugenia Popescu, Dacia, N. S., 16, 1972, p. 81, fig. 4/13; 7/3; 14/12). On peut fort probablement considérer les exemplaires de Tigveni comme étant à l'origine de nos écuelles.

[2] I. Andrieșescu, *Piscul Crăsani*, București, 1924, p. 21—33.

[3] Radu et Ecaterina Vulpe, Dacia, 3—4, 1927—1932, 1933, p. 259, 264, 272—273, 275; idem, SCIV, 2, 1951, p. 196—197; idem, SCIV, 3, 1952, p. 191; I. H. Crișan, *op. cit.*, p. 275, note 520; D. Protase, Dacia, N.S., 6, 1962, p. 182.

dans l'aire où se trouvent les fosses. A tel point que la disposition topographique des fosses, laissant libre toute la partie centrale, semble répondre à une destination autre que l'habitation, peut-être celle de l'organisation de certaines cérémonies.

Enfin, le caractère fragmentaire de la céramique et le fait qu'elle présente de nombreux cas de brûlure secondaire font supposer qu'elle provient d'un bûcher, d'où l'on n'a pris qu'une

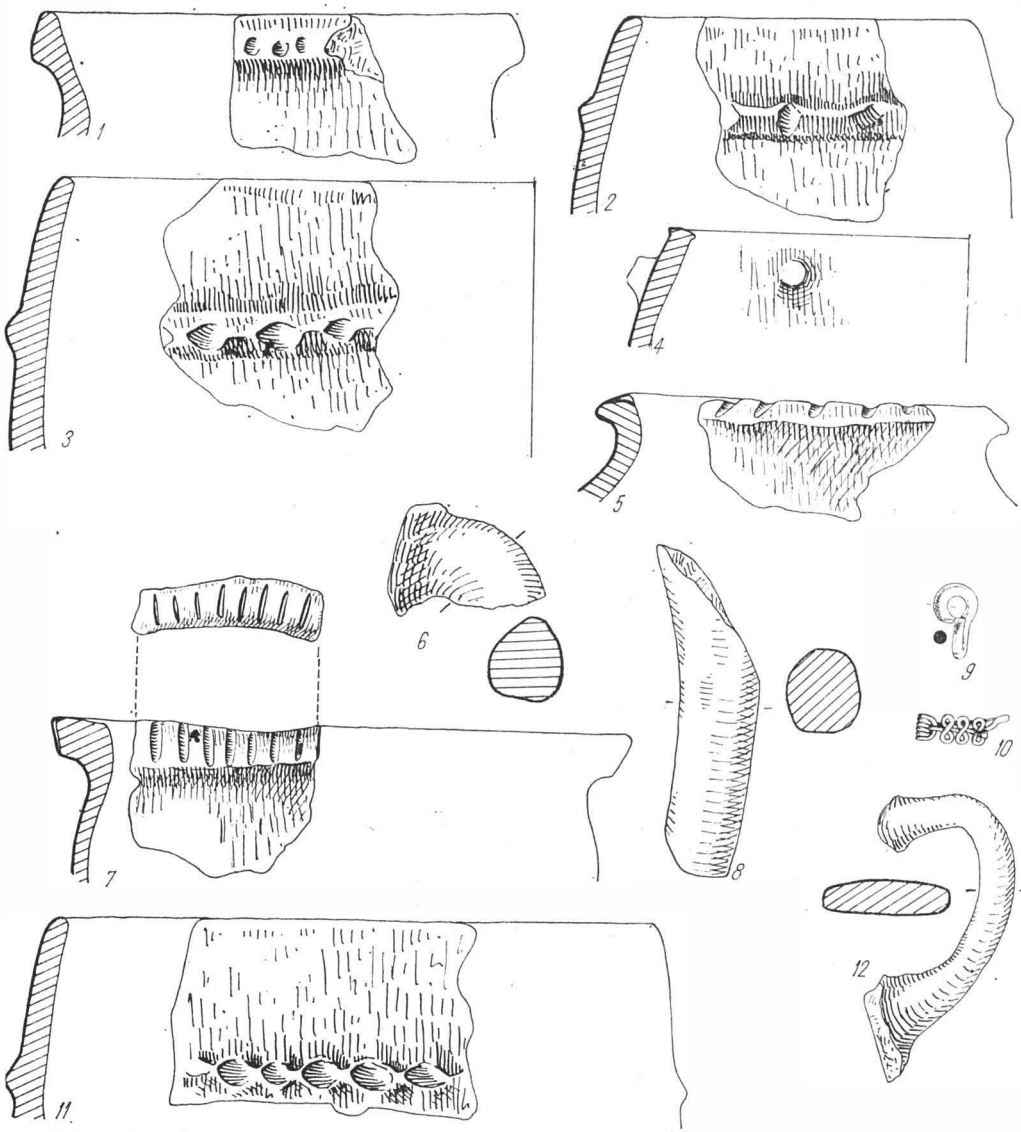


Fig. 4. 1—8, 11—13 Céramique en pâte grossière faite à la main ; 9 pièce à accrocher? en bronze ; 10 fibule celtique en bronze. (Echelle — 1/2).

faible partie des objets déposés comme offrande. D'autre part, les spéculations sur la notion de fosses rituelles en général nous paraissent assez hasardeuses. En l'occurrence, il est difficile d'admettre qu'il puisse s'agir de fosses se rattachant à un culte du foyer, comme on

l'a supposé pour l'établissement de Poiana [4], car on ne voit pas comment les fosses pouvaient être groupées dans une aire à destination spéciale. De toute façon, on ne connaît jusqu'à ce jour aucun phénomène analogue. La seule interprétation possible, sur la base du matériel existant, c'est que l'on se trouve en présence d'un cimetière en grande partie détruit, où était pratiqué exclusivement le rituel de l'incinération à la fosse. Mais il faut observer que dans notre cas ce rituel ne comprenait pas en règle générale le dépôt des ossements calcinés dans la fosse, car à Bratei, à l'exception d'une seule fosse (d/1970) renfermant quelques petits os calcinés, les fosses ne contiennent pas de restes osseux humains.

Il reste encore un point difficile à préciser, celui de l'origine du rituel, sur lequel nos recherches n'ont rien fourni de concluant jusqu'à ce jour. Par exemple, l'hypothèse que l'on se trouverait en présence d'un emprunt à la culture celtique nous semble impossible à soutenir, ne serait-ce que parce que l'adoption aussi rapide par les Daces d'une pratique funéraire étrangère aurait un caractère bien inhabituel. Du reste, il n'y a même pas identité de rituel, les quatre variantes de fosses étant différentes des tombes d'incinération celtiques. En outre, il est peu vraisemblable qu'un tel emprunt se soit résumé à l'emploi de fosses pour les restes de la crémation.

Si la détermination des origines du rituel que nous avons tâché de définir se heurte à de grandes difficultés, les choses sont plus claires en ce qui concerne son évolution. Il paraît qu'au I^er^ siècle av.n.è. et au I^er^ siècle de n.è., l'incinération à même la fosse était le rituel pratiqué couramment dans le monde dace de Transylvanie. On connaît dès à présent une série de cimetières de ce type [5], dont certaines particularités de rituel coïncident avec celles de Bratei : la forme des fosses, la présence du bousillage et des morceaux d'enduit calciné dans la terre de remplissage, l'absence de toute règle dans la position des fragments céramiques. Mais il y a aussi des différences. Ainsi, dans les cimetières du I^er^ siècle av.n.è. et du I^er^ siècle de n.è., les offrandes de viande sont plus nombreuses, les ossements humains calcinés apparaissent aussi en plus grand nombre, le mobilier funéraire est plus riche, la pratique des banquets funèbres est attestée par la présence des foyers. En échange, dans les deux cas, la quantité relativement faible de cendre et de charbon atteste une sélection sévère des restes de la crémation. D'autre part, il est prouvé que l'incinération du cadavre n'avait pas lieu sur un bûcher habituel. Pour les cimetières du type Salca-Porolissum on a même identifié une série de lieux d'incinération (deux *ustrina* à Porolissum, un four à Salca), ce qui prouve que sous ce rapport du moins, à en juger par les découvertes de Zimnicea [6] et de Poienești [7], il y avait des éléments communs dans le monde géto-dace.

Pour l'époque à quelle apartiennent les tombes de Bratei, on ne dispose que de fort peu d'analogies, de presque aucune pourrait-on dire, si l'on prend en considération la totalité des caractéristiques du site : topographie du cimetière, forme des fosses, rituel, mobilier. Certaines tombes du genre de celles de Blaj, Ghenci, Dezmir ou Hărman [8] offrent quelques vagues analogies sous le rapport du rituel, ainsi que de l'association de la céramique de tradition hallstattienne locale et de celle de caractère celtique, mais les différences demeurent grandes. Dans les quatre sites susmentionnés la céramique consiste surtout en vases entiers et le caractère celtique prédominant des tombes est évident, tandis qu'à Bratei les pièces de facture celtique sont extrêmement rares (à peine quelques petits fragments de céramique et une fibule). Combien de temps avant le III^e^ siècle av.n.è. se situent les débuts de la pratique analysée, quelle a été sa portée par rapport à d'autres rituels funéraires — en l'espèce l'inhumation et l'incinération à urne — voilà des problèmes difficiles à resoudre dans le stade actuel des recherches, au moins en ce qui concerne la Transylvanie. Il se pourrait qu'un deuxième groupe de fosses identifié à Bratei à environ 500 m à l'est de l'établissement 1, malheureusement presque entièrement détruites par l'exploitation

[4] SCIV, 2, 1951, p. 197.

[5] M. Macrea, D. Protase, M. Rusu, Materiale, 7, 1961, p. 362—371; M. Macrea, M. Rusu, I. Mitrofan, Materiale, 8, 1962, p. 485—492; M. Macrea, M. Rusu, Dacia, N.S., 4, 1960, p. 222 sqq.; D. Protase, Dacia, N.S., 6, 1962, p. 173 sqq.; M. Rusu, V. Spoială, L. Galamb, Materiale, 8, 1962, p. 159 sqq.

[6] SCIV, 1, 1950, p. 98.

[7] R. Vulpe, Materiale, 1, 1953, p. 312—315.

[8] Vlad Zirra, *Un cimitir celtic în nord-vestul României*, Baia Mare, 1967, p. 48—52.

d'une carrière de sable, représente une étape antérieure. Ces fosses sont rondes, profondes et sont pleines d'une terre de remplissage pâle contenant des morceaux peu nombreux d'enduit calciné, des os d'animaux et des traces de charbon, mais aucun fragment céramique ou autre objet susceptible d'aboutir à une datation tant soit peu précise. C'est par simple impression que l'on pourrait songer à les assigner à une période antérieure à celle des fosses de l'établissement 1.

On n'est tout de même pas dans l'impossibilité de trouver d'analogies pour nos fosses au-delà des Carpates méridionaux. C'est à Ferigile, au nord-ouest de l'Olténie qu'on a découvert une nécropole plane contenant 28 fosses à l'embouchure ronde ou ovale. Leur contenu, les détails du rituel ressemblent beaucoup à ceux de Bratei. La datation de la nécropole plane de Ferigile : V^e^ siècle av.n.è.[9] Elle serait donc la preuve la plus ancienne d'une telle pratique rituelle.

Pourtant, au risque d'être accusé d'avancer des hypothèses en hâte, étant donné les faits dont on dispose jusqu'à ce jour en Transylvanie, nous serions tentés de formuler certaines considérations d'un caractère plus général. Nous nous référons au fait que, malgré l'apparition du rituel de l'incinération à urne et à couvercle, attesté dès le III^e^ siècle av.n.è. dans des contextes tels que ceux de Ciumeşti[10] et de Hărman[11], il semble que l'incinération à la fosse doive être considérée comme le rituel de prédilection des masses de la population dace durant toute la période comprise entre les III^e^—II^e^ siècles av.n.è. et le I^er^ siècle de n.è., à la différence de l'aristocratie dace qui adoptera le type de tombe tumulaire suivant le modèle sud-carpatique.

Ainsi que nous l'avons déjà souligné, les éléments de datation de notre cimetière sont bien peu nombreux : de fait, ils se réduisent à la céramique et à la fibule celtiques.

L'espèce céramique prédominante est celle de facture grossière, décorée de boutons, d'un cordon alvéolaire, d'alvéoles ou d'encoches. Autant le décor que la facture sont de tradition hallstattienne, alors que l'absence ou l'extrême rareté de l'espèce céramique en pâte fine grise façonnée au tour suggère une date plus haute. On ne rencontre toutefois pas à Bratei des vases d'un caractère hallstattien aussi prononcé que ceux de Moreşti[12], Blaj, Dezmir et Ghenci[13] ou Ciumeşti[14]. Nous songeons par exemple aux vases de forme bitronconique, revêtus d'un vernis noir métallique et décorés de boutons caractéristiques, ainsi qu'aux tasses à une seule anse surélevée. Leur absence nous oblige de dater le site plutôt vers la fin du III^e^ siècle av.n.è., de préférence même au II^e^ siècle. Cette datation tardive est confirmée par la fibule celtique à motif « en huit », qui correspond exactement à la période à laquelle nous nous sommes arrêté[15]. Les fragments d'écuelle celtique à graphite s'y situent parfaitement aussi.

Il est enfin un dernier aspect que le site de Bratei nous suggère. Le mobilier du cimetière géto-dace de Bratei — auquel s'ajoutent les observations consignées à Moreşti, Ciumeşti, Cicir[16] et autres localités de Transylvanie — nous offre l'image d'une culture matérielle modeste, figée dans ses traditions hallstattiennes, d'une culture matérielle où la roue du potier était encore inconnue.

Force nous est donc de chercher à déceler ce qui explique un certain retard dans le processus de « laténisation » de la culture matérielle de Transylvanie.

[9] A. Vulpe, *Necropola hallstattiană de la Ferigile*, Bucureşti, 1967, p. 75 sqq.
[10] I. H. Crişan, *op. cit.*, p. 102.
[11] Nous nous référons à l'ensemble funéraire de Meleia.
[12] SCIV, 3, 1952, p. 332; SCIV, 4, 1953, 1—2, p. 284, 288, 290, 297; SCIV, 5, 1954, 1—2, p. 214.
[13] I. H. Crişan, *op. cit.*, p. 87 sqq.
[14] Vlad Zirra, *op. cit.*,
[15] *Ibidem*, p. 58.
[16] I. H. Crişan, Apulum, 7, 1968, p. 246.

La nécropole tumulaire gète de Popești

ALEXANDRU VULPE
Bucarest

Près de la « dava » (*oppidum*) de Popești (com. Mihăilești, dép. d'Ilfov) il y a un groupe d'une dizaine de tumuli, situés sur la rive droite de l'Argeș, entre les villages Popești et Novaci, à environ 1,5 km de la station gète du lieu-dit Nucet. Les tertres sont assez isolés les uns par rapport aux autres (excepté les tum. 3 et 4, qui sont voisins) (fig. 1). Quatre tumuli ont été fouillés systématiquement au cours des années 1958, 1959 et 1961. Avant la guerre, deux ou trois autres tertres ont été explorés par D.V. Rosetti; sur ceux-ci nous ne possédons aucune information. La publication des résultats de nos fouilles est la première à offrir des données précises sur le rite et le rituel funéraires gètes dans de tels tumuli [1].

Le problème des pratiques funéraires des Géto-Daces pendant l'époque « classique » de leur civilisation (II s.av.n.è. — I s. de n.è.) n'a pas encore trouvé sa solution. Les intenses recherches faites dans de nombreuses et riches établissements de cette époque n'ont pas encore mis au jour les tombes qui devraient refléter l'épanouissement démographique des Géto-Daces au temps de Burébista et de Décébal. Les quelques tumuli près de Popești, ainsi qu'un petit nombre de découvertes semblables, situées aux alentours d'autres « davae » de Roumanie, sont insuffisants pour fournir une réponse à cette question. Ces tumuli contiennent, comme on verra, des tombes princières, nous laissant toujours dans l'incertitude à propos des tombes des simples guerriers et de leurs familles [2]. Nous espérons pourtant obtenir, par la publication de la série de tombes de chefs, une délimitation du cadre de ce problème. Nous commencerons par présenter les fouilles et le mobilier, pour arriver, en fin de compte, à des considérations d'ordre plus général. Il doit être précisé tout de suite que le mobilier — pour la plupart fragmentaire — sera décrit conjointement avec la présentation du tumulus. Tous les objets en fer sont très abîmés par la rouille, leur identification étant parfois hypothétique ou même impossible. Le matériel se trouve au Musée d'Histoire de Roumanie, à Bucarest.

Tumulus 1. Exploré en 1958 (fig. 2). Nivélé en grande partie par les labours, qui ont porté jusqu'à 0,30 m. en profondeur. Au moment des fouilles, on l'apperçevait à peine à la surface du sol (hauteur maximum : 0,60 m ; diam. : environ 25 m.). La tombe gète se trouvait sur une surface proéminente constituée par un habitat hallstattien [3]. Les Gètes en ont aplani la partie supérieure, pour y aménager une plateforme constituant la base du tumulus. Les vestiges funéraires de l'époque gète sont représentés par une surface de terre brûlée, de forme ovale (9 × 5 m). La cuisson s'avère uniforme et intense, l'épaisseur de la croûte étant de

[1] L'étude a fait l'objet d'une communication à la Conference nationale d'archéologie de Craiova, 1969. Quelques informations ont été utilisées par D. Protase, *Rituri funerare la daci și daco-romani*, București, 1971, p. 40.

[2] Voir à ce sujet A. Vulpe et E. Popescu, Dacia, N.S., 16, 1972, p. 90. et les mêmes plus haut p. 217.

[3] A. Vulpe, Materiale, 8, 1962, p. 359.

1 cm; au-dessous de cette croûte on remarquait une bande noirâtre, épaissé d'environ 1,6 cm. La hauteur du tumulus gète était d'environ 0,35 m. Il est probable que la base de la sépulture ait été, à l'origine, plus large. Au milieu de la surface brûlée on a observé une fosse ovale (3 × 2 m.), vraissemblablement d'origine moderne. *On n'a pas trouvé d'ossements calcinés.* Le mobilier se trouvait épars dans la terre de remblai. On a identifié : un

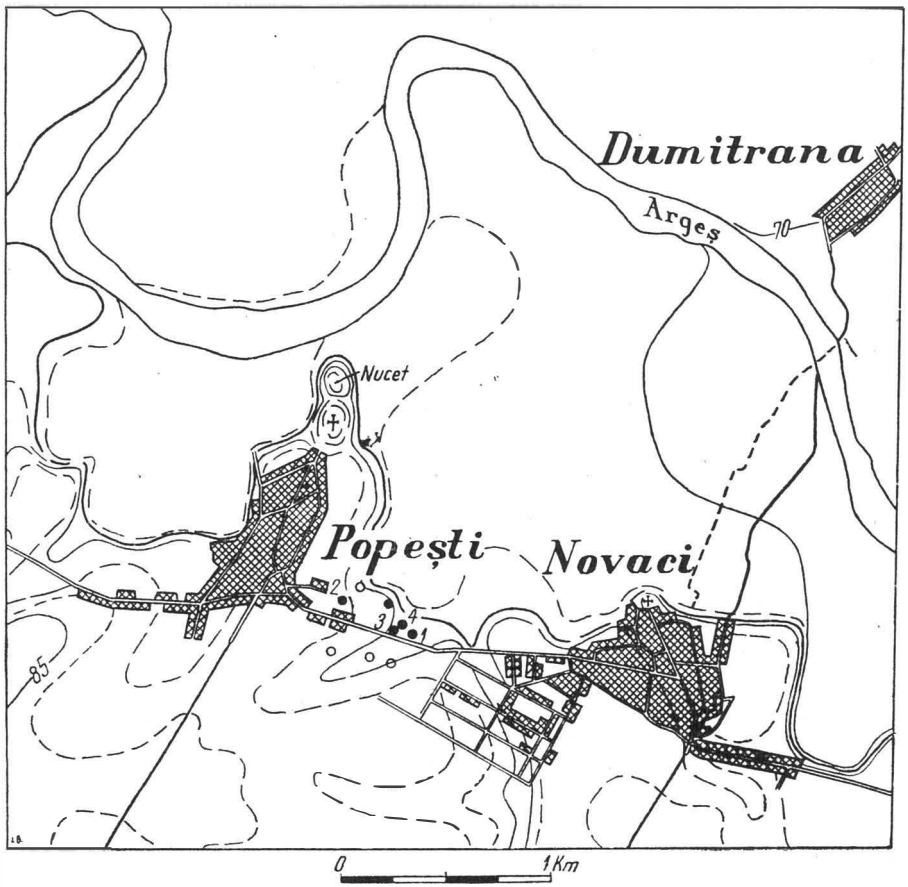


Fig. 1. Plan topographique des sites géto-daces de Popești. (●) tertres explorés; (○) tertres visibles, non explorés.

fragment de cruche tourné, en pâte grise (fig. 3/5); trois fragments provenant de différentes assiettes à pied haut (fruitières), dont une travaillée au tour (fig. 3/2) et deux à la main (fig. 3/3); plusieurs fragments d'une amphore de type Kos à l'anse bifide (sur un des fragments la lettre K est insisée : fig. 3/7); un fragment de bol à reliefs (fig. 3/8); un autre sans ornements (fig. 3/1); un fragment d'écuelle tournée (fig. 3/6) et un fragment d'une cruche travaillée à la main (fig. 3/4). Le fragment d'une manche de lance en fer appartient probablement toujours à l'inventaire funéraire. (fig. 3/9).

Tumulus 2 (fig. 4). Fouillé en 1959[4]. Surface ovale (40 × 47 m.). Hauteur, par rapport à la zone avoisinante : 1,60 m. Le propriétaire du terrain a nivélé les extrémités Est et Ouest du tertre, en ôtant partiellement la terre du remblai, ce qui pourrait expliquer la forme

[4] Menntionné par R. Vulpe (Materiale 8, 1962, p. 459), qui donne aussi des détailles sur la situation topographique. Aux fouilles a participé aussi A. Bogdan.

ovale de l'objectif. La base du tumulus se trouvait sur une proéminence représentant un faible habitat de l'âge du bronze, aplani lors de l'érection du monument funéraire gète. La plate-forme de ce dernier est marquée par deux zones (I et II) de terre brûlée. L'épaisseur du remblai au centre du tumulus : 1,30 m. La zone I, intensement brûlée, représente un bûcher de forme aproximativement ovale (1,95 × 1,40 m.). La croûte, consistente, a une épaisseur de

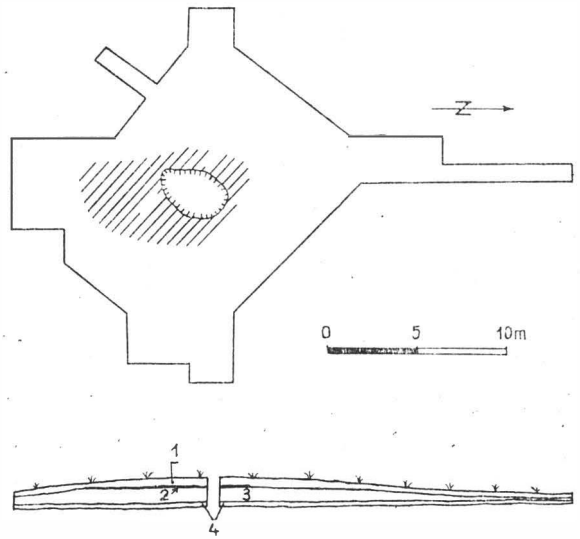


Fig. 2 Popeşti. — Plan et coupe du tumulus 1 (1 terre végétale, 2 terre brûlée, 3 niveau du Hallstatt, 4 terre vierge).

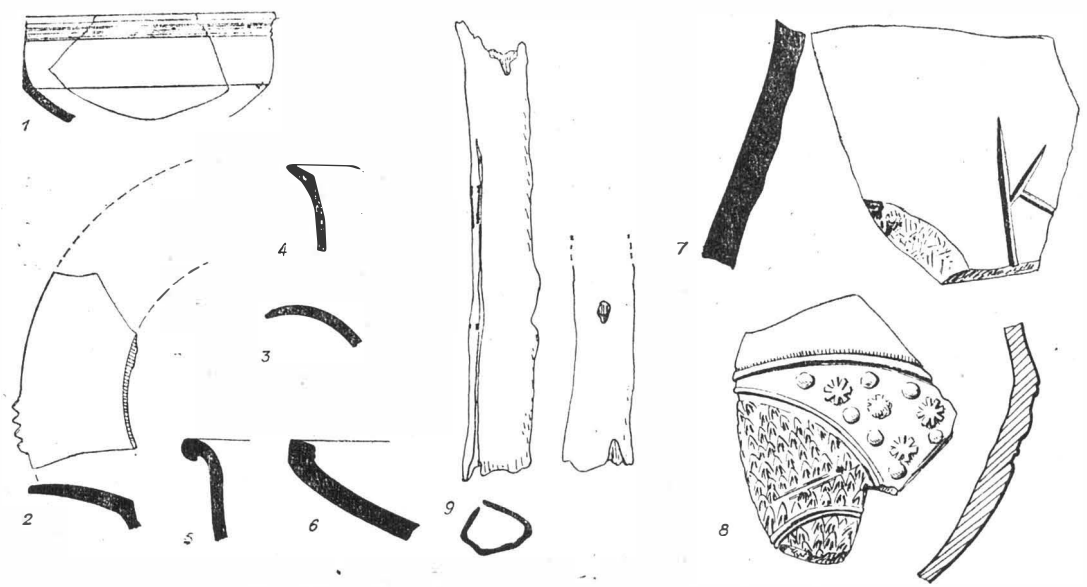


Fig. 3 Popeşti. — Tumulus 1 (1 : 1/4 ; 2—4 : 1/6 ; 5—9 : 1/2).

1,5 — 2 cm. En dessous, la terre forme une mince couche noirâtre (2—2,5 cm.). La surface de la croûte a été soigneusement nettoyée, les cendres et les ossements calcinés étant récueillis (on a identifié néanmoins quelques petits fragments d'ossements adhérant aux fissures de

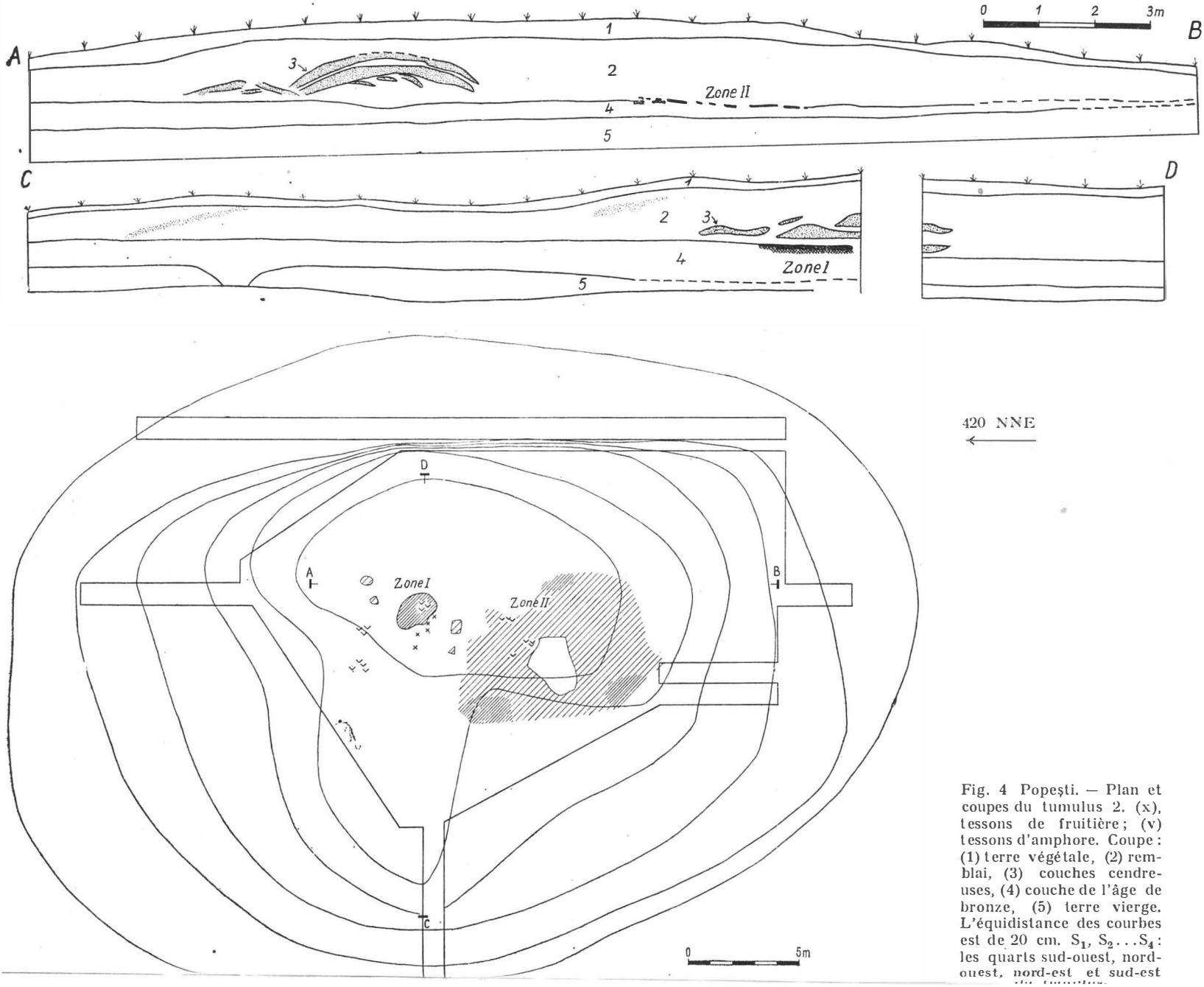


Fig. 4 Popeşti. — Plan et coupes du tumulus 2. (x), tessons de fruitière; (v) tessons d'amphore. Coupe: (1) terre végétale, (2) remblai, (3) couches cendreuses, (4) couche de l'âge de bronze, (5) terre vierge. L'équidistance des courbes est de 20 cm. S_1, S_2...S_4: les quarts sud-ouest, nord-ouest, nord-est et sud-est

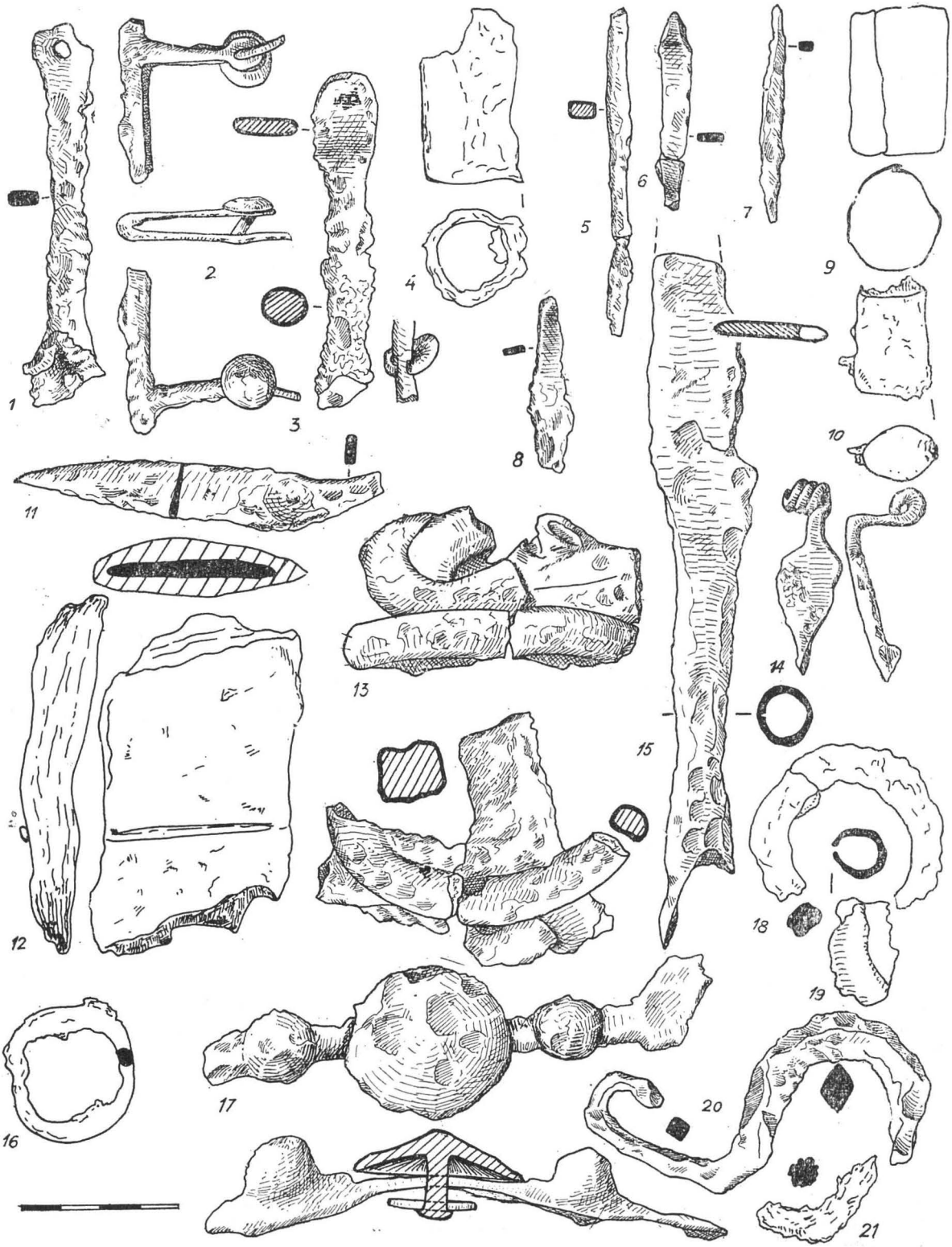


Fig. 5 Popești. — Tumulus 2.

la croûte). Au milieu de la zone I se trouvait un amas de cendres et d'ossements calcinés (35 × 25 cm.; hauteur : 10 cm.). On y a trouvé : une fibule en fer (fig. 5/14); des fragments de bracelet en bronze (fig. 6/30); deux anneaux (fig. 5/16, 18); un fragment d'une pièce tubulaire (fig. 5/19); un pendentif en forme de petit chaudron (fig. 5/10), tous en fer; plaque en bronze, fragmentaire (fig. 6/26); une perle en verre (fig. 6/23) et environ 50 grains de métal fondu, probablement du bronze. On a trouvé aussi deux fragments de cruche et plusieurs tessons céramiques vitrifiés. Autour de la zone I se trouvaient des tessons d'amphore (type Kos, vraisemblablement une immitation locale : fig. 7/1—3) et de fruitière travaillée à la main (fig. 7/8), brisées à même le sol. Ces fragments étaient répandus sur une large surface. Quelques tessons se trouvant sur la zone I ne présentaient pas de traces de cuisson secondaire, ce qui prouve que les vases dont ils proviennent n'ont été brisés qu'après le refroidissement du bûcher. Deux fragments d'amphore découvertes plus loin, au sud de la zone I, présentaient des taches de brûlure secondaire, qui pourraient s'expliquer par un autre incendie survenu dans les environs, probablement celui de la zone II. La zone II était placée au Sud-Ouest de la zone I, à environ 1,5 m. de distance. Le contour irrégulier de la surface brûlée peut être inscrit dans un ovale (5 × 9 m.). La cuisson n'est pas uniforme : sur les bords orientés Nord-Ouest et Sud-Ouest, la croûte a une épaisseur de 0,8 cm., tandis que pour le reste de la surface l'épaisseur varie entre 0,3—0,5 cm. Au milieu, on apperçoit une zone de forme irrégulière, sans taches de brûlure. A même la surface de la zone II on a recueilli 12 fragments d'une cotte de mailles (fig. 15/17—19), plusieurs fragments, dont un seul typique, d'une épée en fer avec son fourreau (fig. 5/12; 15/13, 14, 16, 20) un manchon de lance (?) (fig. 5/15); une pièce en forme de crochet (fig. 5/20; 15/21) une autre pièce perforée (fig. 6/29) et deux anneaux (fig. 5/21). A par ses objets, tous en fer, on a trouvé aussi quelques petits grains de bronze fondu. La céramique est représentée par 6 fragments de deux bols à figures en relief (immitation gète, fig. 8/1—6 et par des fragments d'un autre bol, sans décor (fig. 8/8). Aucun de ces tessons ne présentaient de taches de cuisson secondaire. *On n'a pas identifié d'ossements calcinés* sur la surface de la zone II.

La terre du remblai du tertre provient, en grande partie, de la zone avoisinante; on y a trouvé des tessons de l'âge du bronze, du même type que ceux découverts au-dessous de la plateforme funéraire gète. Dans les coupes pratiquées dans le remblai, on a noté des couches de cendre, contenant parfois des charbons et des objets appartenant au mobilier. Ces couches sont plus épaisses vers le centre du tumulus. Elles sont constituées par la cendre et les débris recueillis des zones susmentionnées pendant l'érection du tumulus (on y a même découvert un tesson qui s'ajuste au bol illustré dans la fig. 8/8 et trouvé dans la zone II). La plupart des fragments céramiques et d'autres objets se concentrent en deux secteurs cendreux, S_4 et S_1 (voir fig. 4), bien qu'on en ait découvert partout dans le remblai. Dans le S_4, à — 0,55 m., on a découvert : trois pendantifs en forme de petit chaudron (fig. 6/24), en fer, une pièce similaire, en bronze (mal conservée); un fragment de plaque (fig. 6/20); une perle (fig. 6/30) et un bracelet en fil tordu (fig. 6/19), tous en bronze, ainsi qu'une pièce tubulaire, en fer (fig. 5/4). Les tessons céramiques provenaient d'une fruitière (fig. 7/7), d'une cruche (fig. 8/10) et du bol mentionné plus haut. On a identifié aussi des tessons complètement vitrifiés, identiques à ceux découverts dans la zone I. Dans le S_1, à — 0,40 — 0,50m., on a recueilli, dans une autre tache de terre cendreuse contenant aussi beaucoup de charbons, les objets suivants : un fragment provenant de la bordure d'un bouclier, en fer (fig. 5/2; 15/15), des fragments en forme de « goutière », en fer (fig. 6/27), peut-être du même bouclier, une pièce en fer, très probablement un fermoir (fig. 5/17; 15/25; on peut présumer qu'elle appartenait à la cotte de mailles découverte dans la zone II), 7 perles en verre (fig. 6/22) et plus d'une cinquantaine de petits fragments (fig. 6/1—18) y compris une minuscule pièce en forme de ressort en or, constituant, peut-être, à l'origine, une garniture de ceinture (voir plus loin, p. 210). En dehors de ces objets, le remblai du tumulus a encore fourni les pièces suivantes : un couteau en fer (fig. 5/11); deux fragments d'un bol à figures en relief (fig. 8/7); un fragment d'un miroir en bronze (fig. 6/25), le manche d'une épée (?) (fig. 5/1; 15/24) et des fragments d'objets en fer non déterminés (nous en montrons dans la fig. 5/3, 5—8, 13; 6/28; 15/23).

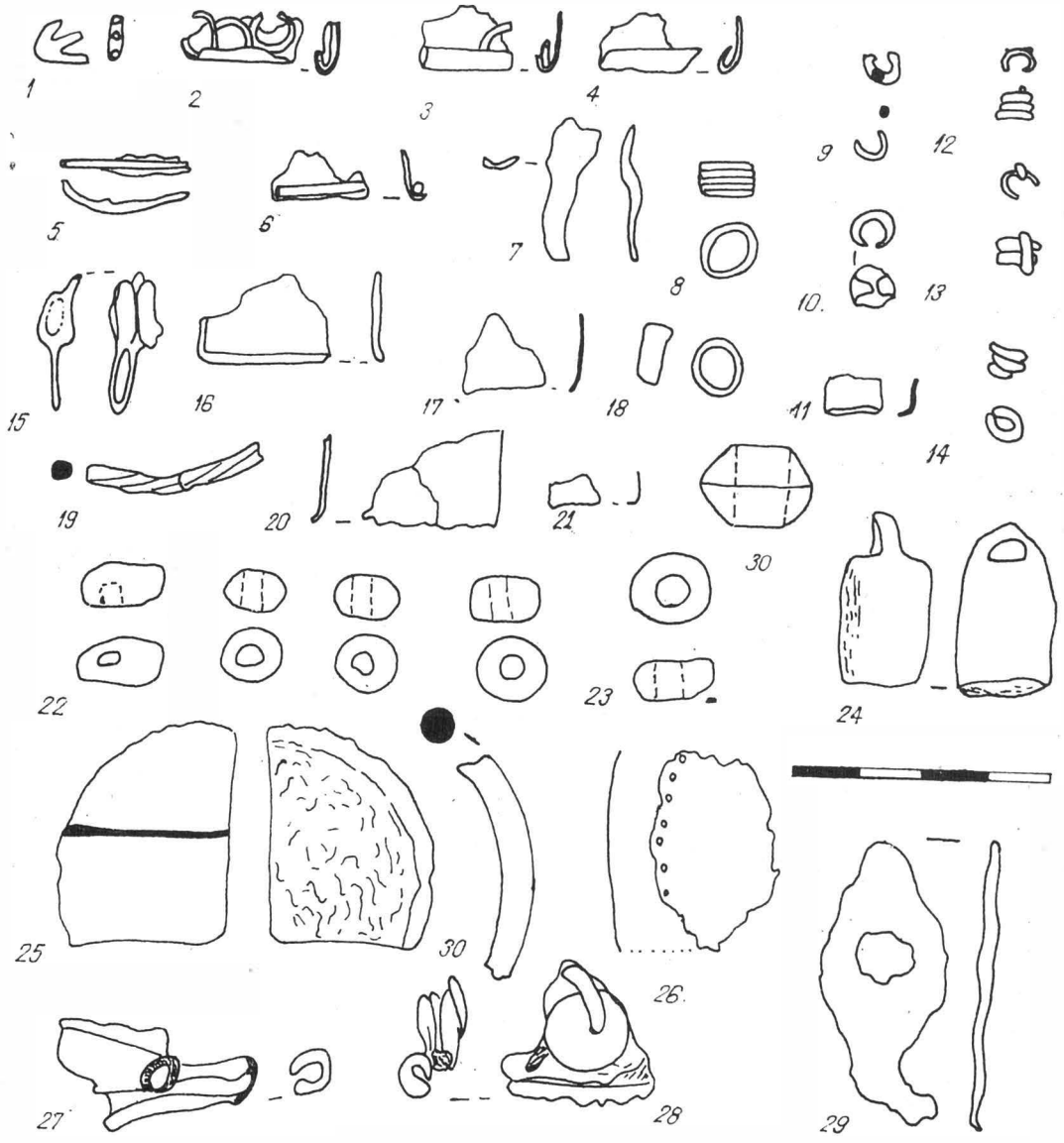


Fig. 6 Popești. — Tumulus 2.

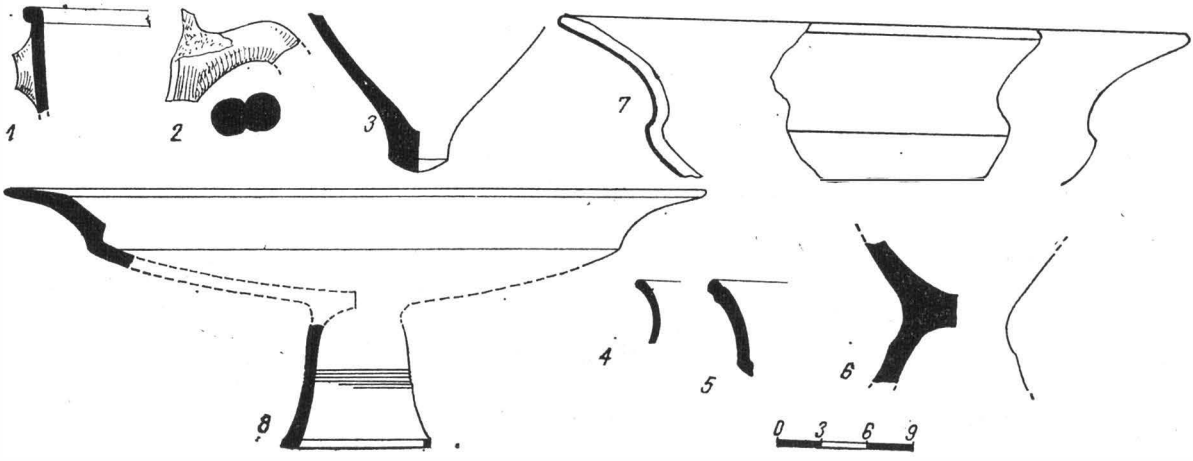


Fig. 7 Popești. — Tumulus 2.

On a mis au jour encore quelques tessons d'une fruitière tournée (fig. 7/6), une tasse (fig. 8/9), deux fragments provenant de deux amphores différentes, un fragment d'embouchure de pithos, un bord de bol (fig. 7/5), tourné lui aussi, et plusieurs autres fragments céramiques atypiques.

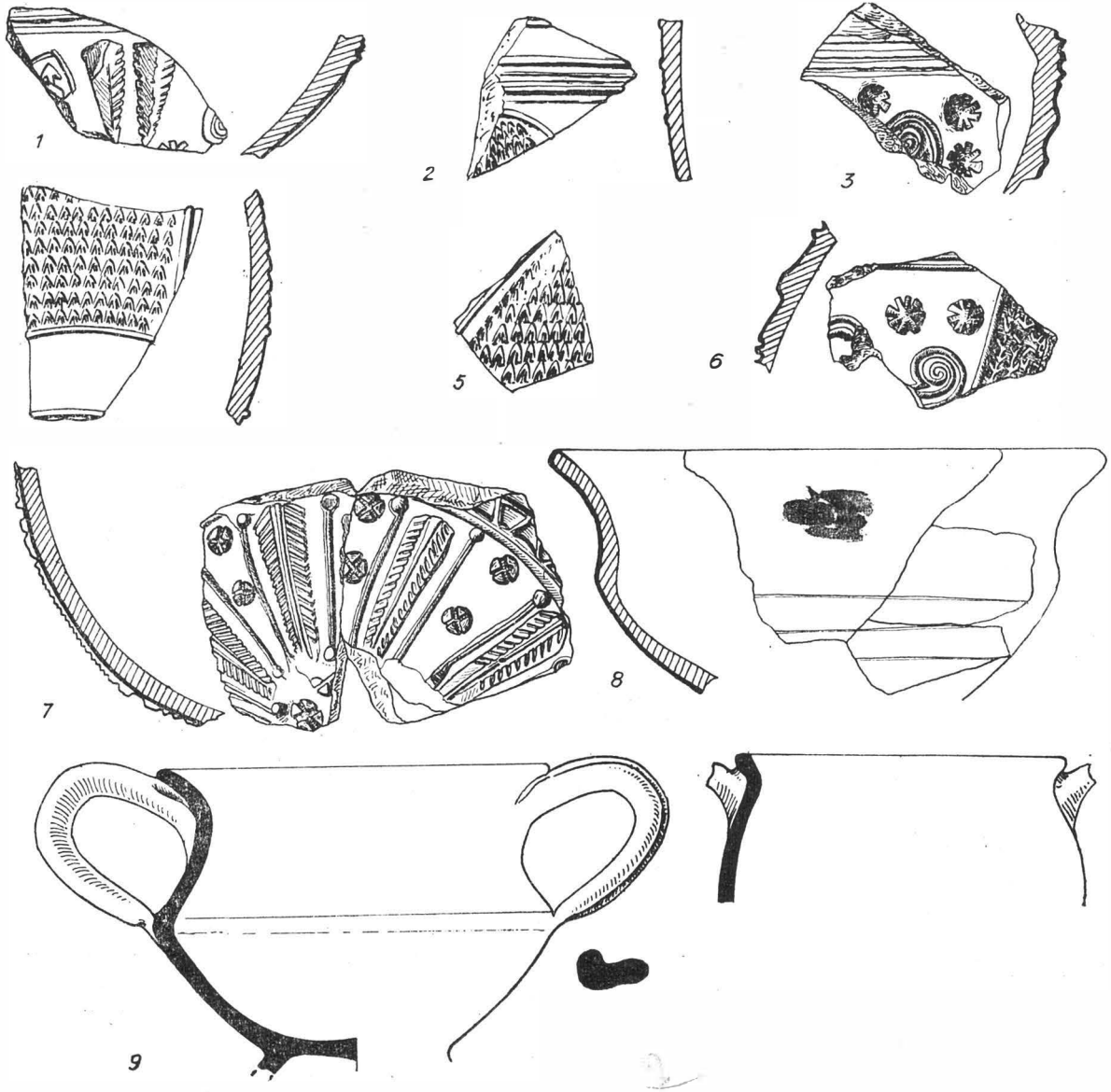


Fig. 8 Popeşti. — Tumulus (2/3).

Tumulus 3. (fig. 9/1). Fouillé en 1961. De même que le tumuli 1 et 2, il a été érigé sur une plateforme aménagée au préalable, en nivelant la couche supérieure d'un habitat de l'âge du bronze et du Hallstatt[5]. Le tertre, ayant à la base une surface de terre brûlée, a une hauteur maximum de 0,55 m. et un diamètre d'environ 18—20 m. Les labours ont bouleversé la partie supérieure du remblai jusqu'à une profondeur de 0,30 m., détruisant

[5] A. Vulpe et V. Veselovschi-Buşilă, SCIV, 18, 1967, 1, p. 83 sqq.

aussi partiellement la base du tumulus, qui n'est conservée que sur une étendue de 11 m. de diamètre. La cuisson de la base est peu intense, la croûte n'étant pas compacte, ni consistante ; en section, on voyait une mince bande noirâtre, par endroits plus épaisse et rougeâtre dans sa partie supérieure. Sur cette plateforme on a recueilli quelques fragments d'ossements calcinés, qui ne se sont pas conservés. Par ailleurs on a mis au jour deux fragments de cotte de mailles (sur l'un d'eux était collé un fragment de bordure de bouclier). Dans la même zone on a trouvé : des fragments d'une fruitière travaillée à la main (fig. 10/1), des fragments d'embouchure provenant de deux autres vases du même type, plusieurs fragments d'amphore de type Kos, probablement d'immitation locale (sur un de ces tessons, des signes ressemblant à des lettres étaient incisés, fig. 10/2) et encore des fragments isolés appartenant à différents vases, dont une tasse. Dans la partie non bouleversée du remblai du tumulus, on a identifié des charbons et de la terre cendreuse ; il a été impossible de préciser si ces débris formèrent une couche comme dans le tum. 2. Dans la terre labourée on a découvert : deux crochets (fig. 10/6,7), un fragment d'usage inconnu (?) (fig. 10/5), et une pièce tubulaire (fig. 10/4), tous en fer. Au-dessous de la base, à —1 m, on a mis au jour une fibule en bronze, décorée à petites entailles sur le bord de l'arc (fig. 10/3) (elle doit être parvenue à cette profondeur par une galérie d'animal).

Tumulus 4. (fig. 9/1). Fouillé en 1961. Erigé sur une surface préalablement nivélée et emplacée sur un habitat de l'époque de Hallstatt (culture de Basarabi)[6]. Plus petit que son voisin, le tertre a été presque entièrement détruit par les labours. On peut supposer sa base à environ — 0,30 m de la surface du sol. L'existence même de ce tumulus doit être admise en vertu du matériel caractéristique découvert sur son emplacement ainsi que d'une fosse intacte, identifiée non loin de son centre (fig. 9/3). Dans la terre labourée on a trouvé : un couteau (fig. 11/3) ; un pointe de flèche (fig. 11/5) ; une pièce tubulaire (fig. 11/6) ; un fragment de branche de mors (fig. 11/4) ; une autre pièce d'un usage inconnu (fig. 11/2) ; un crochet ; un anneau (fig. 11/8) ; un fragment de cotte de mailles et deux boutons rivés l'un à l'autre (fig. 11/1), provenant probablement toujours de l'armure. Toutes ces pièces sont en fer. On y a aussi découvert une monnaie en argent, d'émission locale, avec une convexité accentuée (« skyphée »), dont le type n'a pu être précisé : tenant compte du diamètre (fig. 11/7), il pourrait s'agir du type combiné Alexandre-Philippe III l'Aridé, en circulation notamment aproximativement entre 150—80 av.n.è. Les tessons céramiques, peu nombreuses, provenaient : de trois amphores, dont une de type Kos et une autre à l'anse aux nervures (fig. 11/12) et d'origine inconnue (ce type est ordinairement associé à Histria, à des trouvailles du I s.av.n.è.) ; de trois bols de différentes formes (fig. 11/9, 11) ; d'une cruche (fig. 11/10) et de plusieurs vases dont on ne peut préciser la forme.

Dans le secteur sud-ouest du tumulus, on a découvert une fosse de forme ovale (1,30 × × 0,90 m.). On peut supposer qu'elle a été creusée à la base du tumulus ; nous l'avons remarquée juste au-dessous du niveau de la terre labourée. La fosse a une profondeur de 0,40 m., le fond ayant le profil d'une marche (fig. 9/3). Tout au fond de la fosse se trouvaient déposés, entassés, brisés et tordus, les objets suivants : un casque en bronze ; on en a identifié une grande partie de la calotte, pourvue d'un décor spiralique en relief (fig. 12/1, 2), le couvre-nuque, décoré par des rainures (fig. 12/7), des fragments de couvre-joues ornés par des protubérances et, sur la bordure, par une bande de cercles gravés (fig. 12/3—6), ainsi qu'une pièce que nous supposons être un porte-panache, constituée d'une plaque en bronze, décorée avec des bandes et des cercles gravées et fixée à une barre en fer, pliée (fig. 12/8 et 8a). Nous proposons une réconstruction du casque dans la fig. 17. — Une cotte de mailles en fer, entière, pliée (fig. 15/1) ; les mailles étant soudées par le feu du bûcher, on n'a pas pu la défaire, malgré plusieurs expériences éfectuées. — Une épée en fer, dans son fourreau, pliée elle aussi (fig. 13). — Le fourreau d'un glaive court en fer à un seul tranchant (« sica ») (fig. 14/2 ; 15/12) et des fragments de la pièce même (fig. 14/3 ; 15/11). — Une pointe de lance en fer (fig. 14/1 ; peut-être aussi fig. 16/8, 9). — La partie centrale, « umbo », d'un bouclier

[6] *Ibidem*, loc. cit.

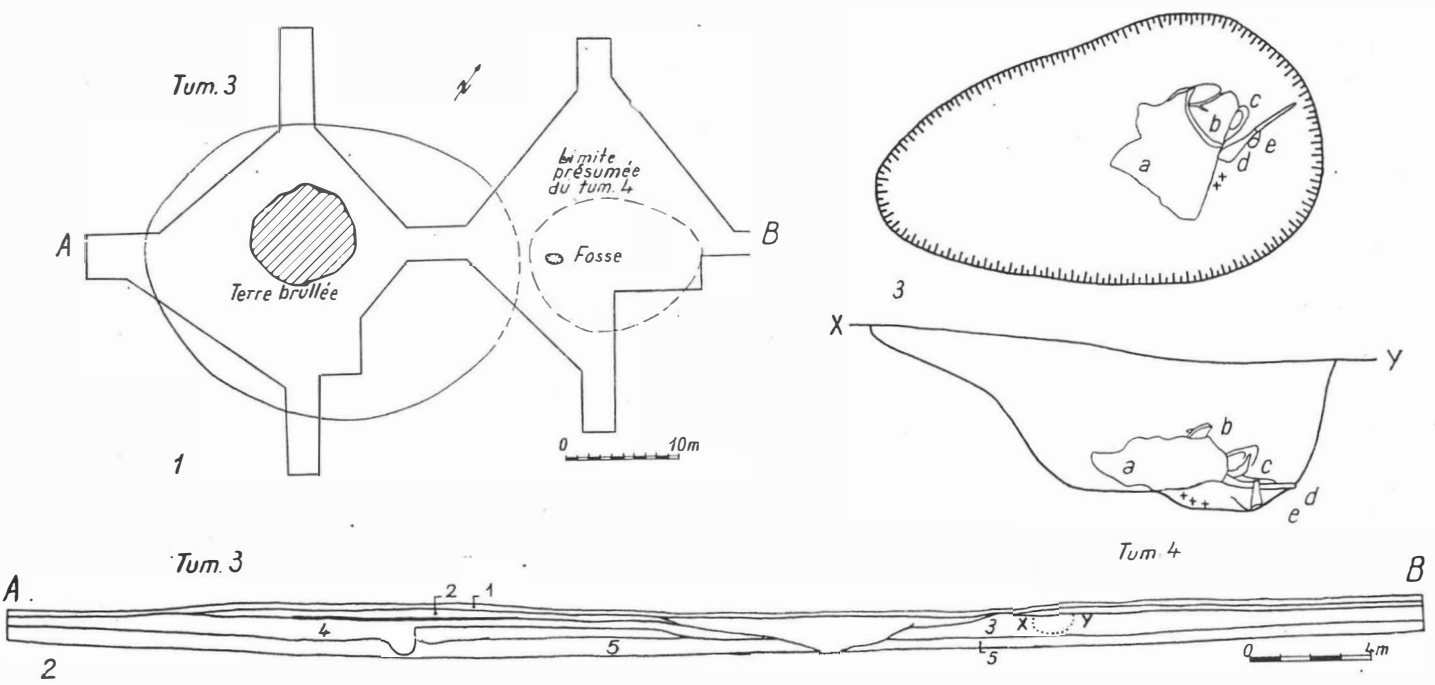


Fig. 9 Popești. — 1,2 : plan et coupe des tumuli 3 et 4 (1 : terre végétale, 2 : remblai, 3 : niveau de l'Hallstatt, 4 : niveaux de l'âge de bronze, 5 : terre vierge). — 3 : plan et coupe de la tombe-fosse du tumulus 4 (a : cotte de mailles, b : casque, c : portepanache, d : épée, e : fourreau du glaive, + : ossements calcinés).

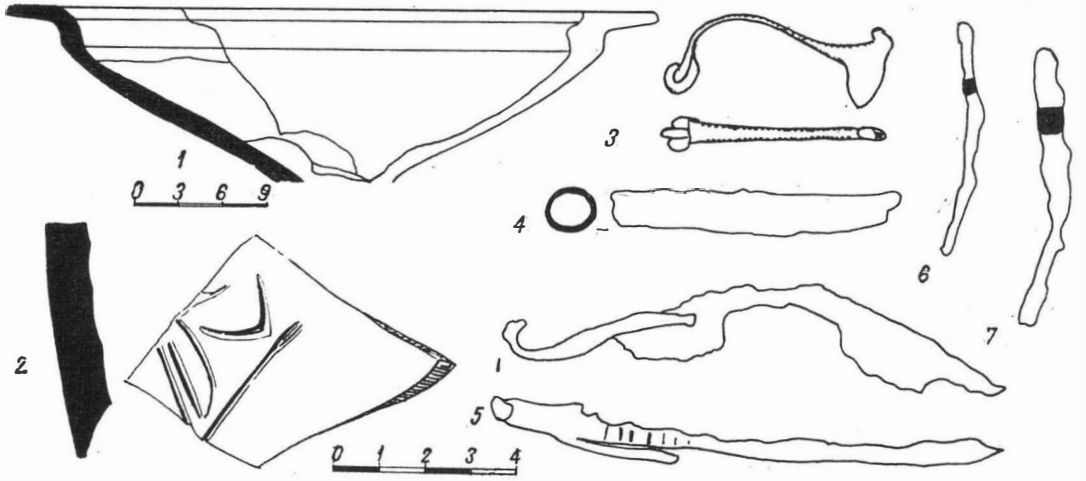


Fig. 10 Tumulus 3. Popești.

(fig. 14/5). — Des fragments d'une faucille (?) en fer (fig. 14/4). — Différentes pièces provenant d'un mors en fer (fig. 16/1—5, 13—16 ; 15/2—4, 6—9 ; voir plus loin, p. 209, sa reconstruction). — Des accessoires ressemblant à de harnais (fig. 16/10, 11, 17—19), dont deux boucles de ceinture (fig. 16/7, 12 ; 15/5, 10). — Une petite bague en fil de bronze qui ne s'est pas conservée. — Des ossements calcinés se trouvaient dans la cavité du casque ; on en a recueilli aussi au fond de la fosse, mélangés à des charbons.

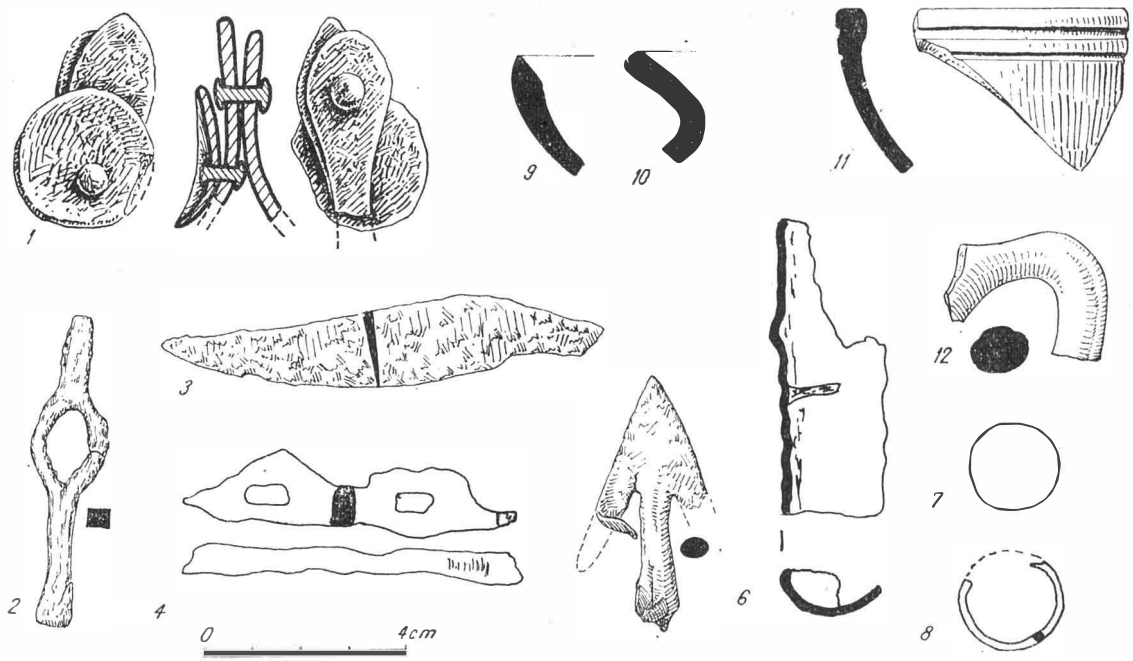


Fig. 11 Popeşti. — Tumulus 4.

Considérations sur le rite funéraire. L'incinération a été constatée dans les sépultures des tum. 2, 3 et 4. Il n'y a aucune raison pour la contester dans le cas du tum. 1, même si on n'y a pas trouvé d'ossements calcinés.

Le rituel est assez particulier. Caractéristiques pour le tum. 1—3 sont les zones de terre brûlée. Dans le cas de tum. 2, il est évident que l'incinération a eu lieu sur la zone I. La meilleure façon d'expliquer la zone II c'est d'y voir le vestige d'une action destinée a faire passer les biens du défunt par un feu purificatoire (c'est ici qu'on a découvert la plupart des fragments d'armes et d'objets d'usages personnel, mais pas d'ossements). Nous pensons que les situations identifiés dans les tum. 1 et même 3 ressemblent à la zone II du tum. 2.

Assez singulière nous parrait être la modalité de construction du remblai. Les observations complètes faites sur le tum. 2, le mieux conservé, nous fournissent les seuls éclaircissements. On peut, quand même, supposer des situations similaires pour les autres tumuli.

Essayons de reconstruire les étapes du rituel. Après le refroidissement du bûcher, on a soigneusement recueilli les ossements calcinés — parmi ceux-ci se trouvant aussi des petits objets déformés par le feu — et on en a écarté la cendre et les charbons de bois. Les ossements ont été amassés au centre du bûcher. Pendant ces opérations, on a brisé différents pots, parmi eux une amphore et une assiette à pied haut (fruitière). Ces deux types céramiques se retrouvent dans toutes les tombes. Le feu, que nous présumons purificatoire, qui porte sur l'inventaire du défunt, constitue un autre moment du rituel. On brisait encore d'autres vases, parmi eux des bols. A remarquer qu'aucun objet céramique ou métalique ne s'est conservé entier. On n'en a trouvé que des fragments. La seule explication plausible s'avère la pratique

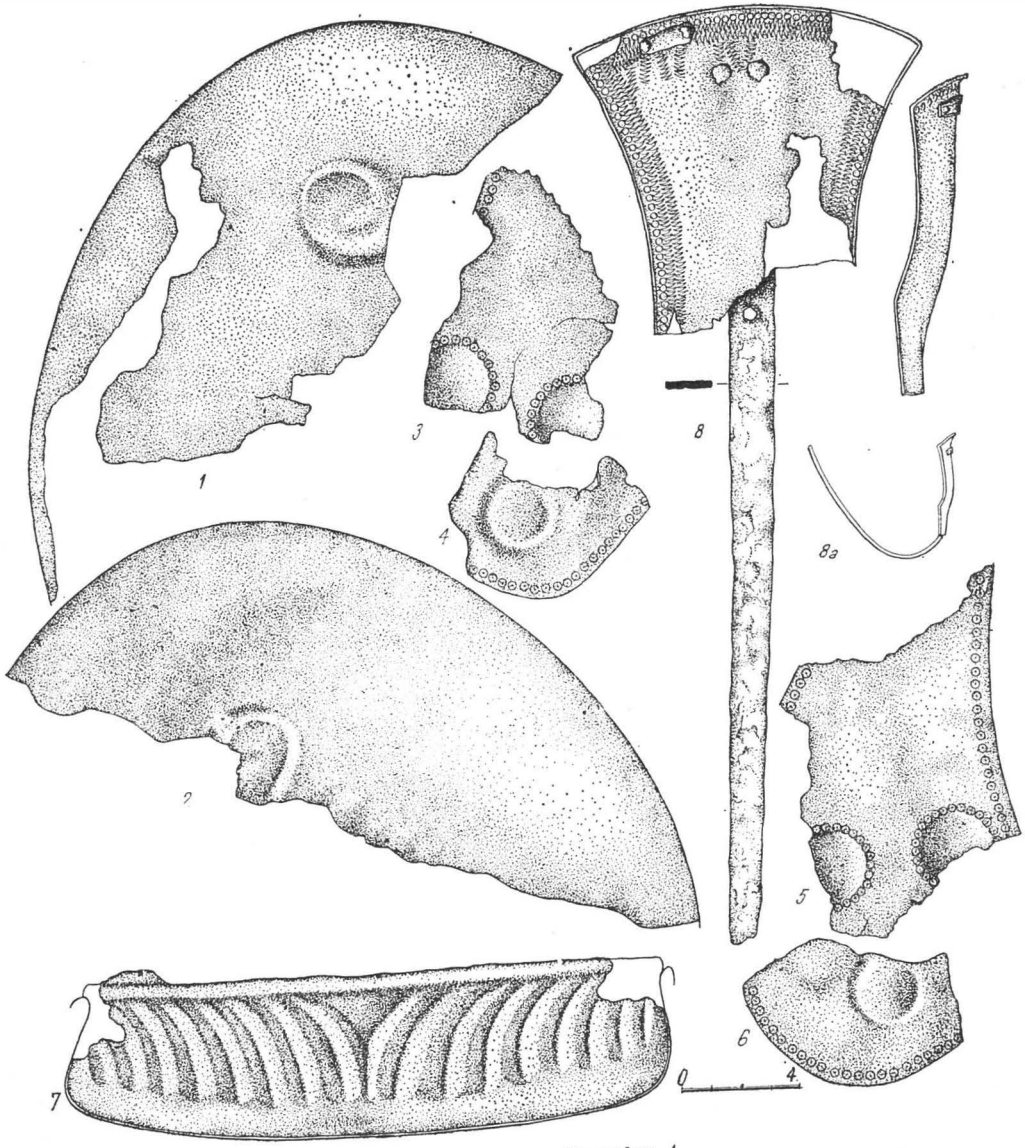


Fig. 12 Popești. — Tumulus 4.

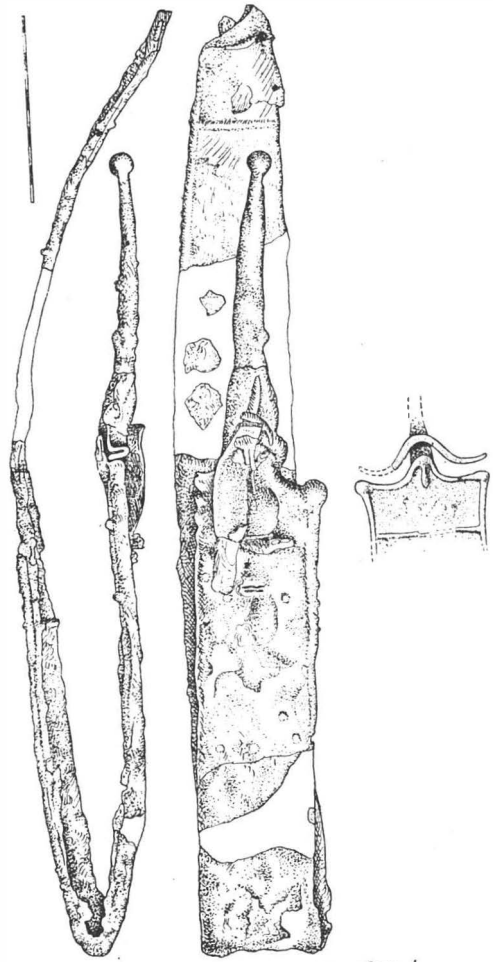


Fig. 13 Popești. — Tumulus 4.

de jeter les restes du bûcher parmi la terre du remblai, dispersée, à son tour, par les labours. Une question reste néanmoins ouverte : pourquoi a-t-on trouvé si peu de fragments des cottes de mailles, de l'épée, etc.?

La fosse du tumulus 4 représente un autre type de sépulture. C'est un *Brandgrubengrab*, les objets du défunt étant déposés, avec des ossements calcinés, directement dans la

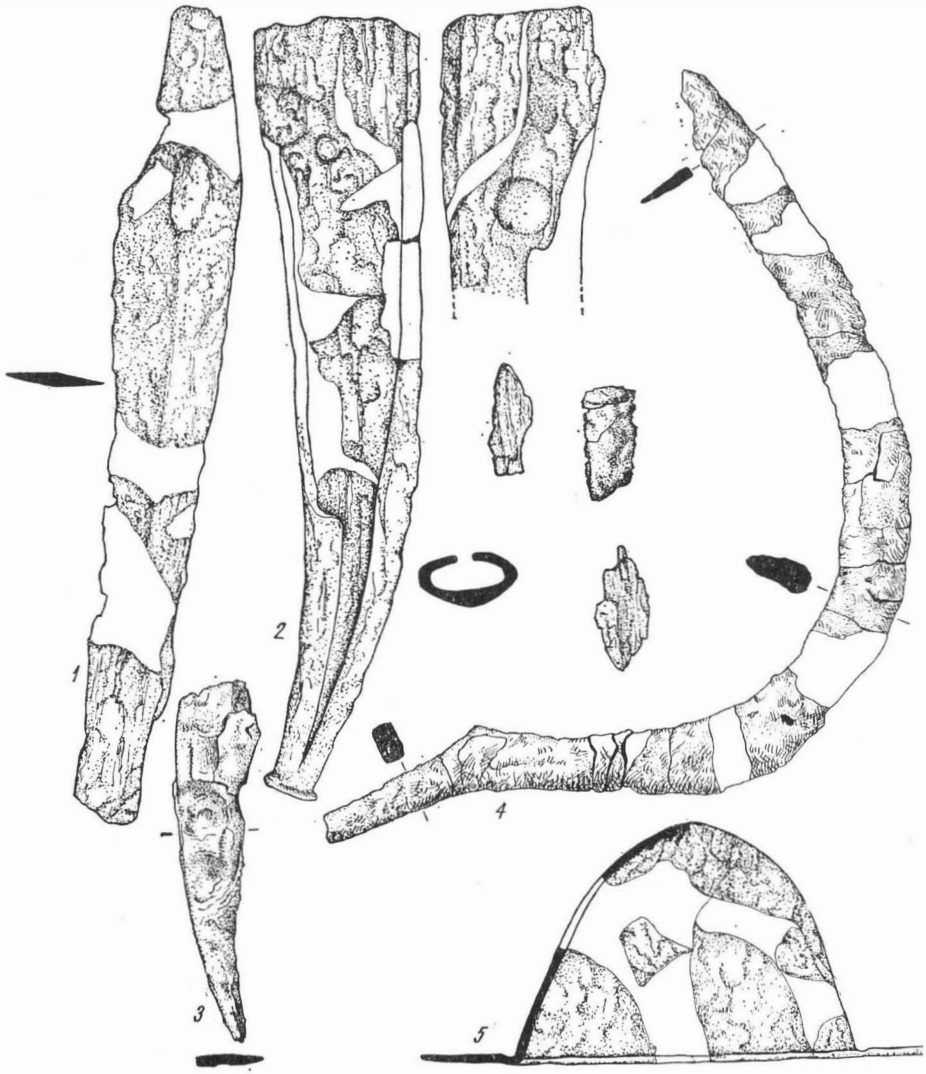


Fig. 14 Popeşti. — Tumulus 4 (2/5).

fosse. Malheureusement, nous ne connaissons pas la situation à la base du tumulus même. Les objets trouvés dans la terre labourée nous autorisent à supposer qu'il avait une structure semblable à celles des autres tumuli de Popeşti.

Nous devons aussi rappeler le fait que tous ces tertres ont été érigés en des endroits proéminents, vestiges des habitats d'une époque plus ancienne, partant sur des surfaces un peu surélevées par rapport au niveau du sol avoisinant. De cette manière, les Gètes de Popeşti réalisèrent avec moins d'effort leur intention de construire des monuments funéraires visibles de loin.

Fig. 15 Popești. — 1—12: tumulus 4; 13—25: tumulus 2.

Pour établir des analogies portant sur le rituel ou sur les éléments d'inventaire, nous avons dressé la liste des tombes du même type identifiées dans l'espace carpato-danubien.

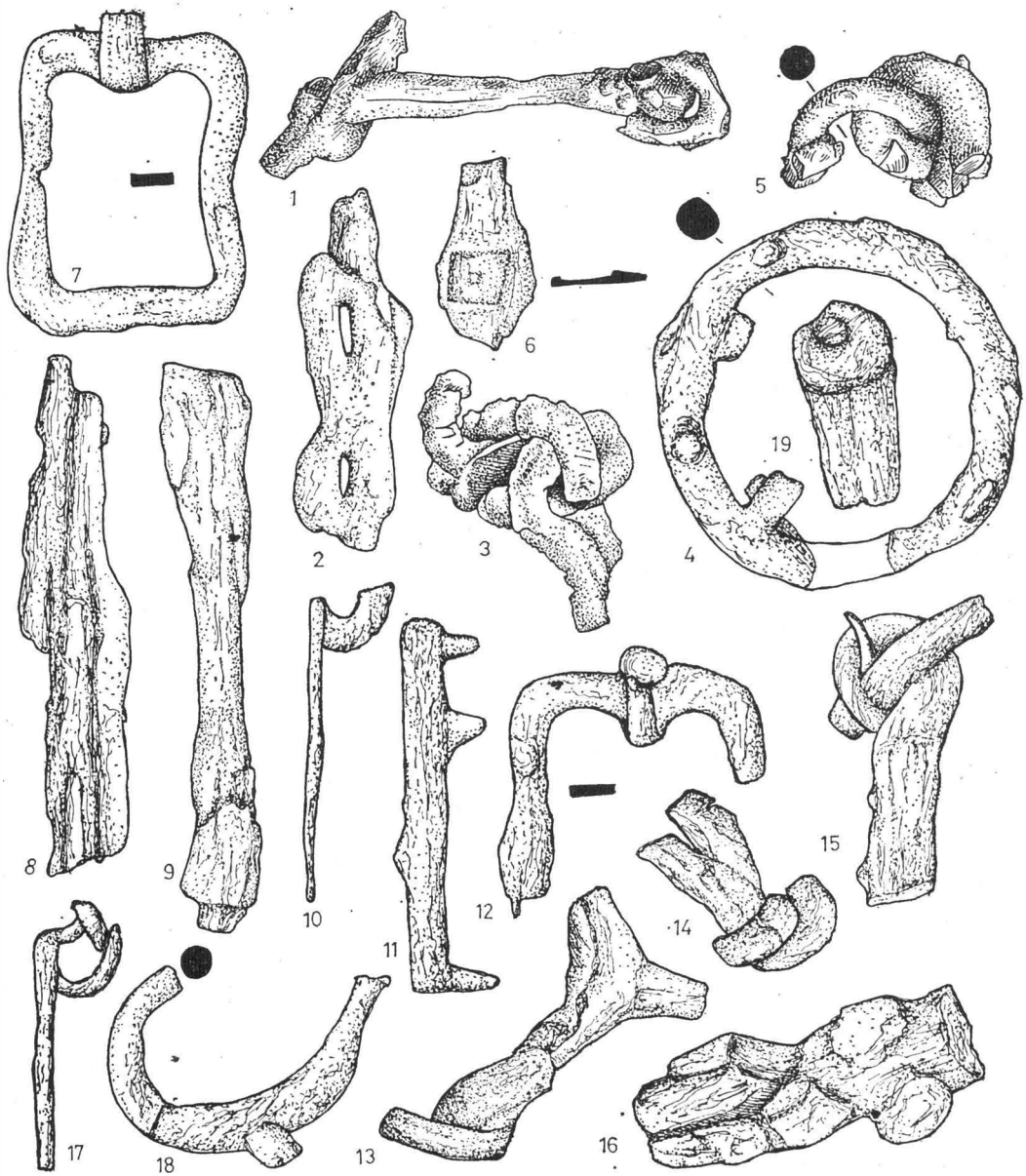


Fig. 16 Popeşti. — Tumulus 4 (2/3).

Piscu-Crăsani, Crăsani, com. Balaciu, dép. de Ialomiţa. I. Andrieşescu a sectionné, en 1923, un des deux tumuli situés à environ 1 km au sud de la « dava » gète. Quoique les résultats aient été jugés nuls (I. Andrieşescu, AARMSI, III, 3, 1, p. 17), R. Vulpe, qui a assisté au fouilles, a remarqué, à la base du tumulus, une couche de brûlure et de cendres, fait qui rappelle les situations de Popeşti. Récemment, les collègues du musée de Călăraşi ont pratiqué une nouvelle section dans un des tumuli. On y a découvert : un fragment de

bordure d'une plaque en bronze, décorée de la même manière que le couvre-joue du casque du tum. 4 de Popești, des pendantifs en forme de petits chaudrons et une fibule de type La Tène moyen. Résultats inédits.

Radovanu, dép. d'Ilfov. En 1937, on a fortuitement découvert une cotte de mailles entière, non pliée, un mors, un couteau courbe, deux pointes de lance et un objet à destination inconnue (peut-être une pièce provenant d'un char,). Les objets (fig. 18) étaient déposés, avec des ossements calcinés, dans le remblai d'un tumulus, non loin d'une « dava » gète, sur la rive droite de l'Argeș. — Une partie du matériel se trouve au Musée militaire de Bucarest. — A. Velcu, Buletinul Muzeului Militar Național 1, 1937, 2, p. 52 sqq. — Des fouilles récentes, effectuées dans la station avoisinante, ont mis au jour un riche établissement du II — I s.av.n.è.

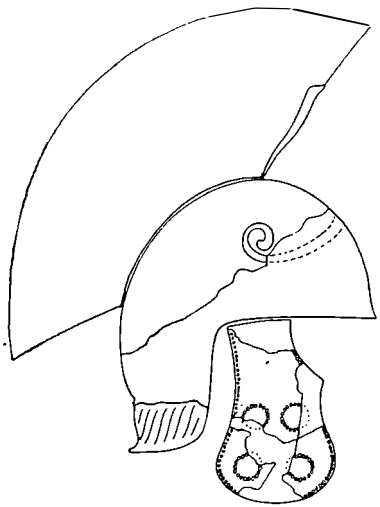


Fig. 17 Popești. — Le casque du tumulus 4; forme présumée.

Poiana, dép. de Gorj. Dans un tumulus haut de 1,30 m, on a fortuitement découvert une cotte de mailles pliée, un fragment de plaque de bronze (probablement un casque) et des ossements calcinés. Date probable : II^{er} siècle av.n.è. — I^{er} siècle de n.è. Le matériel se conserve au Musée de Tîrgu-Jiu. Mentionné par D. Berciu, (Materiale pentru preistoria Olteniei, Memoriile institutului de arheologie a Olteniei, 22, 1934, p. 25) qui penche pour dater la tombe au Moyen Âge.

Cetățeni, dép. d'Argeș. Tout près d'une station civile géto-dace on a trouvé deux monuments funéraires (au sommet de la montagne voisine on a découvert une forteresse de la même époque). La première tombe était une construction quadrangulaire en pierre, au milieu de laquelle se trouvait un bûcher. Des ossements calcinés, des charbons, des tessons d'amphore et des fragments de différents objets (cotte de mailles, perles en verre, pièces informes d'or et d'argent, etc.) se trouvaient à même la croûte. Au centre du bûcher on a identifié une petite fosse contenant une urne remplie d'ossements calcinés, quelques fragments de la cotte de mailles et des perles en verre. Date probable : II^{e} siècle av.n.è. d'après l'amphore de type Rhodos.

La deuxième tombe se trouvait dans la station même. Il parraît qu'il y avait un bûcher recouvert par des grosses pierres. Alentour on a découvert les squelettes de quelques nourissons. Dans le mobilier, on remarque des fragments d'amphore, de fruitière et de bol à figures en relief, ainsi qu'un tétradrachme. Date probable : autour de 100 av.n.è. — Une partie de ces objets, parmi lesquels se trouvent des fragments de la cotte de mailles, se conservent au musée de Cîmpulung-Muscel (n° inv. 2619, 2721—23). — D. V. Rosetti, Magazin istoric, 3, 1969, 11, p. 91 sqq.

Poiana, com. Nicorești, dép. de Galați. — A 300 m environ de la bien connue station géto-dace supposée être Piroboridava se trouve un groupe de quelques 20 tumuli. On en a partiellement fouillé trois, qui étaient menacés de déstruction (par R. et Ec. Vulpe, en 1928, 1931 et 1936). *Tumulus 1.* A la base, dans le sécteur sud, on a découvert une couche de terre brûlée, ayant une surface circulaire (diam. : 5 m). Au centre de cette surface se trouvait un amas de cendres, charbons et fragments de mobilier. Au milieu du tumulus se situait un autre amas de cendres et d'ossements calcinés. Le mobilier consistait en : une fibule de type Nauheim, une autre de type romain de haute époque (*Knotenfibel*), un petit couteau en fer, beaucoup de fragments de verre, des perles en verre, des anneaux en argent, des petites feuills en or, un miroir en bronze et de nombreux tessons céramiques provenant d'une amphore, de plusieurs fruitières et d'autres vases tournés, en pâte grise. C'était, vraisamblablement, une sépulture de femme. *Tumulus 2.* Les fouilles systématiques ont porté sur les quelques parties resteés intactes à la suite d'excavations faites en dilettante. On a

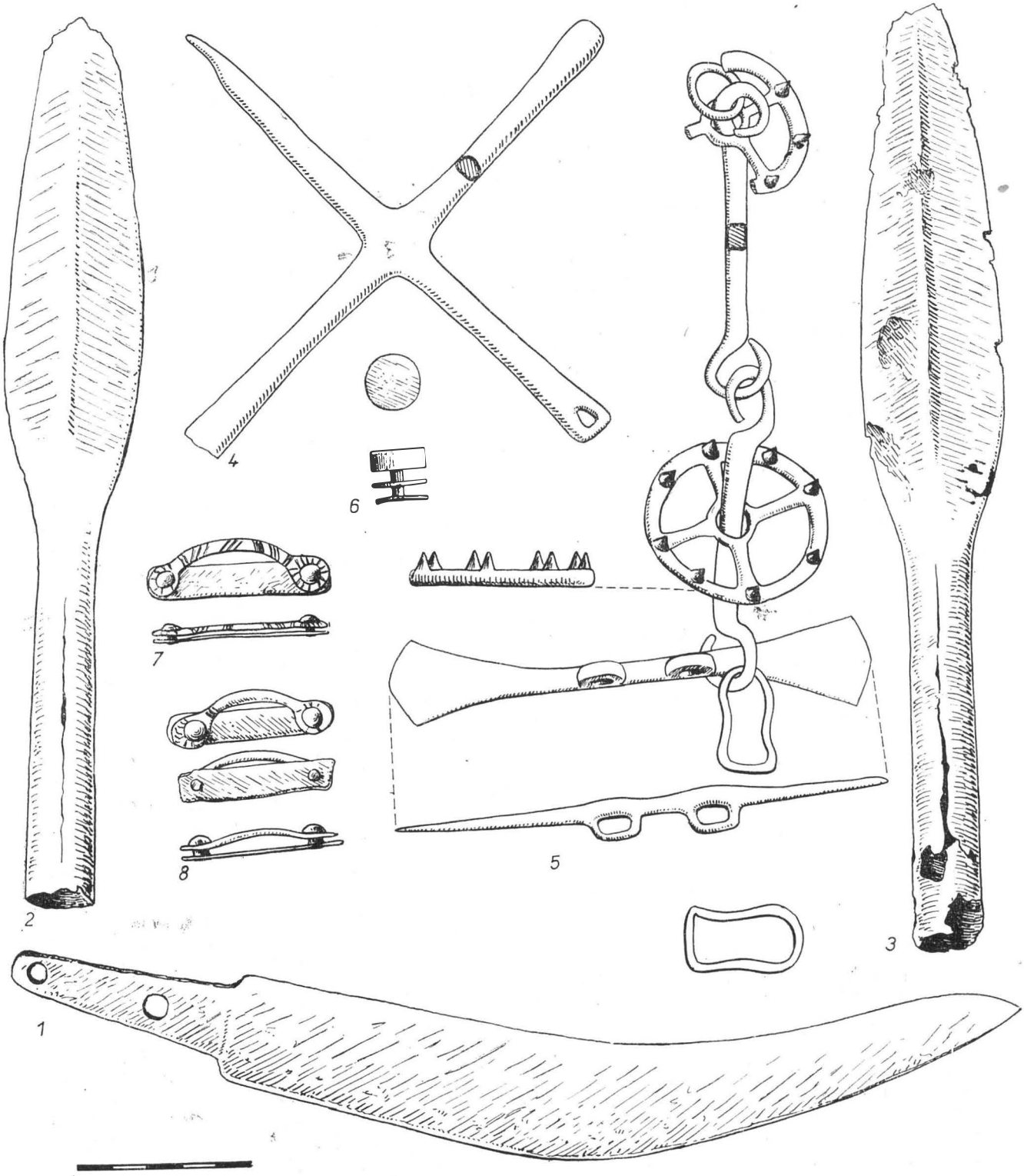


Fig. 18 Radovanu. — Une partie de l'inventaire de la tombe tumulaire d'incinération.

reconnue une couche de terre brûlée, étendue sur une couche de gravier et recouverte de cendre. Mobilier sauvé : fragments d'amphore d'un type importé ; couvercle tourné, en pâte grise, pointes de flèche au trois arètes en fer. On n'a pas trouvé d'ossements calcinés. Date probable : 100 av.n.è. — 100 de n.è. *Tumulus 3.* Détruit partiellement pendant la guerre de 1917. On a remarqué une couche de terre brûlée à la base. Il parraît que le tertre était entouré d'un cercle de gravier. Une fibule en fer, de type La Tène tardif, date la tombe le plus tôt à la seconde moitié du I^er^ siècle av.n.è. — Tout le matériel provenant de ces tumuli est conservé au musée de Tecuci. — Inédit. Les fouilles sont mentionnées par R. Vulpe, SCIV, 3, 1952, p. 209.

Răcătăul de jos, com. Horgeşti, dép. de Bacău. — A environ 1 km est de la « dava » (supposée être Tamasidava), située sur la rive gauche du Siret, se trouve un petit groupe de tumuli. On en a excavé un en 1969. Au centre du tertre, une fosse rectangulaire (3,80 × × 2,50 m, profondeur : 2 m) a été mise au jours. Près de la fosse on a identifié un bûcher. Dans le remplissage de la fosse on a découvert des ossements calcinés, des charbons, de la cendre, des fragments d'une cotte de mailles et d'autres fragments d'objets métaliques déformés par le feu. Les tessons céramiques provenaient d'une fruitière, de plusieurs tasses grises tournés et de pots travaillés à la main. Date : l'interval 100 av.n.è.—100 de n.è.— Le matériel se conserve au musée de Bacău. — Inédit. Fouilles de V. Căpitanu et V. Ursachi. Sur la station de Răcătău, voir les mêmes, Carpica 2, 1969, p. 93, 99 et Crisia 2, 1972, p. 97 sqq. cf. aussi, dans le présent volume, p. 271.

Brad, com. Negri, dép. de Bacău. — A 2 km de la « dava » supposée être Zargidava, sur la crête des collines voisines, il y a six tumuli, dont trois ont été fouillés. *Tumulus 1.* Au centre, on a découvert une fosse à peu près rectangulaire (2,5 × 1,5 m), remplie de terre mélangée à des ossements calcinés, des restes du bûcher et des tessons céramiques en terre grise, tournés. Près de cette fosse se trouvait une autre, ayant les mêmes dimensions et des parrois brûlées. Celle-ci ne contenait aucun matériel d'intérêt archéologique. *Tumulus 2.* Fosse rectangulaire central (4 × 2 m environ ; profondeur : 1,5 m). Dans le remplissage se trouvaient des ossements calcinés, des tessons d'amphore, une applique en bronze et une pièce en bronze plaquée d'une feuille d'argent. Près de cette fosse se trouvait une autre, qui, à la différence de celle du tum. 1, ne présentait pas de traces de brûlure sur ses parois. Le *tumulus 3* contenait aussi une fosse rectangulaire. Nous ne possédons pas de détails sur cette découverte. — Les matériaux se conservant au musée de Roman. — Inédits. Fouilles exécutées en 1969 par V. Ursachi. Sur la « dava » de Brad, voir Carpica, 1, 1969, p. 171 sqq.

Orezu, dép. de Ialomiţa. — Sur la rive droite de la Ialomiţa se trouve un groupe de tumuli, dont on a fortuitement sectionné un par les labours modernes. On y apperçoit une couche de terre brûlée, épaisse de 10—15 cm. Aucun matériel, qui pourrait aider à dater le tertre, n'y a été découvert. L'appartenance au groupe de tombes ici étudié est une pure supposition. — Information E. Comşa.

En passant en revue les données exposées ci-dessus, on est frappé par la variété des détails du rituel. Néanmoins, quelques traits communs s'imposent à l'attention : le rite de la crémation, le cadavre étant, dans la plupart des cas, incinéré sur place ; la coutume de mélanger la terre de remblai (pour les tertres) ou de remplissage (pour les fosses) avec les restes de l'incinération et avec l'inventaire. Une analyse minutieuse nous permet de distinguer du point de vue téritorial deux groupes de sépultures :

Le premier groupe se présente sous deux aspects : *a.* avec un bûcher, et le matériel dispersé dans le remblai (tum. 1—3 de Popeşti, Piscu-Crăsani, Poiana de Moldavie) ; *b.* avec ou sans bûcher, le mobilier étant déposé dans une fosse de type *Brandgrubengrab* (tum. 4 de Popeşti, Radovanu, Poiana-Gorj et la tombe 1 de Cetăţeni). L'association typologique amphore — fruitière semble être, elle aussi, un trait caractéristique du permier groupe. Les tombes s'y classant se situent, toutes, dans l'aire gète de la Dacie : l'Olténie, la Munténie et le sud de la Moldavie. Il est important de remarquer que cette aire de diffusion correspond

à celle de la culture gète des VI^e — IV^e s.av.n.è. (les groupes Ferigile, Bîrseşti, Dobrina-Ravna, Zimnicea, Murighiol, etc.). [7].

Le second groupe, représenté par peu de trouvailles (quatres tumuli jusqu'à présent), se caractérise par la fosse rectangulaire au centre du tumulus. L'incinération a eu lieu sur un bûcher trouvé à la base du tertre (Răcătău) ou ailleurs (à l'exception, peut-être, du tum. 1 de Brad, où on peut supposer la seconde fosse destinée à la crémation). Le mobilier est sensiblement plus pauvre que celui du premier groupe. Les deux sites s'y rattachant se trouvent au centre de la Moldavie.

Dans l'aire thrace du sud-est de l'Europe, les sépultures à incinération sur place (avec bûcher) peuvent être datées à partir du VI^e siècle av.n.è [8]. On en connaît des exemples de la fin de l'âge du bronze [9]. Dans la nécropole tumulaire des VI^e—IV^e siècles d'Histria c'est le type JAa I (d'après P. Alexandrescu), qui ressemble le plus à nos tombes [10]. Au Sud du Danube, nous citons les tumuli d'Ezerovo, Baïlovo, Duvanlij, etc., [11] tous de la même époque. Toujours des VI^e—IV^e siècles datent les tumuli isolés, du même type, de Verbicioara et de Ferigile(tum. 150)[12]. P. Alexandrescu a prouvé la persistance de ce rituel chez les Thraces du sud du Danube jusqu'à l'époque romaine. Pourtant, ce n'est pas surprenant de le retrouver au nord du fleuve, chez les Géto-Daces, du II^e siècle av.n.è. jusqu'à la conquête romaine. D'autre part, la coutume de mélanger les débris funéraires et l'inventaire à la terre de remblai du tumulus représente, pensons-nous, la transposition en forme tumulaire du concept du *Brandgrubengrab.*

La fosse aux parois brûlées de Brad (tum. 1) rappelle les tombes du type JAa III et JAa V d'Histria [13]. Là, il s'agit d'une coutume grecque. On la retrouve, pas tard, chez les Illyres [14]. On doit pourtant distinguer les fosses-bûcher des fosses à parois simplement effleurées par le feu, peut-être afin d'être purifiées [15] (comme il semble que ce soit le cas à Brad). La question de la présence de ce type de tombe en Dacie préromaine reste ouverte.

La coutume de briser de la céramique, rituel observé dans la plupart des tumuli sus-mentionnés et surtout à Popeşti, remonte à la fin de l'âge du bronze [16]. On la constate fréquemment dans les nécropoles géto-daces à incinération situées dans les Sous-Carpates méridionaux (le groupe Ferigile) et datant des VI^e—IV^e siècles av.n.è. Là, l'oppération s'effectuait près d'un bûcher collectif (desservant plusieurs crémations), les fragments étant portés plus tard, avec les restes de l'incinération, dans la tombe proprement dite [17].

Le nombre restreint de tumuli de cette catégorie décrits dans le présent article et leur situation topographique par rapport aux « davae » avoisinantes, leur rituel particulier et leur opulence (la plupart étaient des tombes de guerriers à riche équipement) imposent la conclusion qu'il s'agit là de sépultures princières. Le rituel que nous venons de décrire ne saurait être propre au commun de la population géto-dace. Ce dernier reste encore un problème à resoudre.

Considération sur le mobilier. La céramique trouvée dans les tumuli de Popeşti correspond à des types communs de la poterie géto-dace, types rencontrés aussi dans l'établissement de Popeşti-« Nucet ». Dans les tombes, on remarque l'absence de la série de vases grossiers, travaillés au tour ou à la main. L'absence de la « tasse dace » à laquelle on attribue parfois un rôle dans le rituel réligieux est surprenante[18]. En échange, on trouve de nombreuses

[7] A. Vulpe, MemAntiq, 2, 1970 (1972), passim et notamment p. 128 sqq et p. 167 sqq.

[8] Les plus anciennes semblent être celles de Baïlovo : R. Popov, Izvestija Sofia, 1, 1922, p. 71.

[9] Dans la culture Suciu ; cf. I. Ordentlich et C. Kacsó, Marmatia, 1, 1969, p. 11 sqq.

[10] P. Alexandrescu, *Histria*, II, 1966, p. 241 sqq.

[11] Une ample liste chez P. Alexandrescu, *op. cit.* p. 261.

[12] Verbicioara : D. Berciu, SCIV, 3, 1952, p. 173 ; Ferigile : A. Vulpe, *Necropola hallstattiană de la Ferigile* (Monografie arheologică), Bucureşti 1967, p. 78.

[13] P. Alexandrescu, *op. cit.*, p. 264.

[14] D. Protase *Rituri funerare...* p. 104 sqq. (Zlatna).

[15] Au fond des fosses contenant des restes de sacrifices humaines découvertes à Orlea (dép. d'Olt) on a aussi remarqué des traces de feu supposé d'avoir eu un rôle purificatoire (E. Comşa, Apulum, 10, 1972, p. 66). La trouvaille est datée au I^er siècle av.n.è.

[16] I. Stratan et A. Vulpe, *Der Hügel von Susani*, (mss).

[17] A. Vulpe, *Ferigile...*, p. 22 et suiv.

[18] I. H. Crişan, *Ceramica daco-getică*, Bucureşti, 1969, p. 155.

variantes de fruitières, tournées ou fabriquées à la main, des cruches et des bols dont quelquesuns à figures en relief [19]. Partout on a retrouvé différentes variantes d'amphores, la plupart de type Kos, immitées probablement à Popeşti même. La diffusion de ce type pendant le II^e et nottament le I^er siècle av.n.è. était très intense [20]. Les lettres incisées sur deux tessons d'amphore peuvent se rapporter à une mesure de capacité ou bien avoir une toute autre signification.

C'est l'inventaire métallique de ces trouvailles qui suscite le plus grand intérêt. Les rares objets de parure ne sont pas spécifiques, partant on ne peut pas présumer de l'existence de sépulture féminines [21]. Tous les quatre tumuli ont livré des armes.

Le seul *casque* trouvé a Popeşti (tum. 4) n'est conservé qu'en état fragmentaire. La reconstitution en est grandement hypothétique (fig. 17). L'ornement spiralique et la forme ovale de la calote nous a induit à le comparer à des types italo-celtiques contemporains [22]. Les couvre-joues sont très probablement semblables à ceux des casques gallo-romains du I^er siècle av.n.è.; nous ne pourrions expliquer autrement la courbure des bordures. Les proéminences qui y figurent rappellent, eux aussi, les casque celtiques [23]. Nous ne connaissons pas d'analogies directes pour ce type de casque [24], ni pour le présumé porte-panache (fig. 12/8). Le fragment de plaque de bronze de Crăsani, décoré de la même manière, pourrait provenir d'une pièce semblable. Il est à supposer que ce casque appartient à un type spécifique pour la région du Bas-Danube. C'est ici qu'on doit espérer de trouver, à l'avenir, des analogies. On peut emettre l'hypothèse selon laquelle à l'origine de notre casque se placent des exemplaires gréco-thraces du IV^e siècle, comme celui de Bubuïa, cité plus haut, ou le casque encore inédit, trouvé récemment à Găvan, près de Brăila, daté toujours au IV^e siècle (information N. Harţuche).

La *cotte de mailles* est représentée à Popeşti par trois pièces, dont une entièrement conservée. La plupart des mailles sont de simples anneaux non rivées [25]. Sur la pièce du tumulus 4 on apperçoit aussi des mailles rivées. Chez d'autres exemplaires de Dacie (Radovanu, Răcătău) chaque deuxième maille est rivée, une caractéristique fréquente chez les cottes de mailles romaines. Les boutons (fig. 11/1) et la pièce illustrée dans la fig. 5/17 servaient probablement comme fermoir (voir aussi les boutons et le fermoir de la cotte de mailles de Radovanu, fig. 18/6—8).

Ce type d'armure est assez répandu dans l'éspace carpato-danubien. Bien que d'origine celtique [26], la cotte de mailles est représentée par plus de découvertes dans la région thrace que dans le monde celtique. Outre les exemplaires cités plus haut (Radovanu, Răcătău, Cetăţeni, Poiana-Gorj) on en a trouvé un dans une sépulture isolée de Răcătău (très probablement du type *Brandgrubengrab*), située à environ 2 km de la nécropole tumulaire, et qu'on a attribuée, à cause de la céramique, à un guerrier bastarne [27]. Une autre cotte de mailles

[19] A. Vulpe et M. Gheorghiţă, Dacia, 20, 1976, p. 168 sqq.

[20] Nous remercions notre collegue Victoria Eftimie-Andronescu qui nous a donné tous les renseignements concernant la déterminationdu type des amphores (cf. aussi V. Eftimie, Dacia, N.S., 3, 1959, p. 195 sqq.).

[21] Une analyse du matériel osseux sera effectué par Dr. D. Nicolăescu-Plopşor et publiée séparement. Il nous a communiqué que d'après un examen préliminaire des restes de crémation il s'agirait d'hommes d'âge mûr.

[22] H. Russel Robinson, *The Armour of Imperial Rome*, Londres, 1975, p. 65, fig. 150, 151 (« Imperial italic helmets »). Voir aussi des représentations de casques du type Montefortino, *ibidem*, p. 16, fig. 14 et 16. Sur differentes formes de porte-panache, v. *ibidem*, p. 140 sqq. Une reconstruction de notre casque a été essayée par I. Koródi d'après une ébauche que nous avons approuvée à ce moment-là (ActaMN, 9, 1972, p. 669, fig. 5., 11, 12) et qui ne s'avère pas soutenable.

[23] Par exemple sur les casques du type Agen/Port (Robinson, *op. cit.*, p. 42 sqq., fig. 93).

[24] Cf. le casque en bronze doré découvert fortuitement à Bubuïa, près de Chişinău; v. A. M. Tallgren, ESA, 2, 1926, p. 156, fig. 112/4. L'illustration est tout à fait insuffisante. Le casque présente un ornement spiralique, qui pourrait se rattacher au nôtre. Le type du casque et sa datation restent incertains; il s'agit plutôt d'un type grèco-thrace, daté au IV^e siècle av.n.è. Pour le casque d'origine thrace des steppes nord-pontiques cf. A. J. Meliukova, *Vooruţenie skifov*, Moscou 1964, p. 76; A. P. Mancevič, Arheologičeskii Sbornik, 11, 1969, p. 104 sqq; 15, 1973, p. 12 sqq. (le kourgan de Mastiugin).

[25] Voir aussi la pièce de Ciumeşti (M. Rusu, 50 BerRGK, 1971, p. 276).

[26] J. Déchlette, *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, II, 3, 1914, p. 1155. Voir aussi J. Kostrzevski, *Die ostgermanische Kultur der Spätlatènezeit*, Leipzig 1919, p. 139, F. Maier, Germania, 51, 1973, 2, p. 467 et Robinson, *op. cit.*, p. 104 sqq., fig. 481—483 (pièces d'époque rorraine).

[27] A. Vulpe et V. Căpitanu, Apulum, 9, 1971, p. 155.

a été découverte par hasard dans la necropole plane de Ciumeşti (dép. de Satu-Mare) [28]. Le caractère celtique de ce cimetière nous oblige à l'attribuer à un guerrier celte. C'est toujours d'une tombe que provient une cotte de mailles découverte en Bulgarie, près de Stara-Zagora [29]. Dans la région thrace de la Péninsule Balkanique on compte donc, à ce moment, 10 découvertes de cottes de mailles, dont 8 étaient portées par des chef thraces (7 par des Géto-Daces).

Passant en revue ces trouvailles, on constate que celle de Ciumeşti est la plus ancienne, l'inventaire de la tombe respective permettant une datation depuis la fin du IV^e siècle av.n.è.; le III^e siècle est la date la plus probable. Cette date, assez haute, renforce la thèse selon laquelle les Celtes ont été les premiers à utiliser les armures à mailles. L'exemplaire de Radovanu est peut-être le plus ancien chez les Gètes. L'affirmation s'appuie sur la supposition que les débuts de l'établissement respectif se trouvent être un peu plus reculés dans le temps que ceux de la « dava » de Popeşti (i.e. vers 200 av.n.è.). Il est néanmoins sûr que les deux « davae » ont coexisté pendant un certain temps, la fin de la station de Radovanu pouvant se placer peut-être vers 70 av.n.è.[30]. La cotte de mailles de la tombe isolée de Răcătău est sûrement la plus récente dans cette série : la vaisselle en bronze qui l'accompagne date la trouvaille le plus tôt au temps d'Auguste.

Le bouclier — dont on a identifié trois exemplaires : tum. 2, 3 et 4 — était certainement en bois revêtu de cuir. Seules, la partie centrale et la bordure étaient en métal. Un fragment de la bordure du bouclier du tum. 2 (fig. 5/2) est pourvu d'un rivet, tout comme une des pièces trouvées à Răcătău. Des pièces semblables, mieux conservées, mises au jour dans un milieu celto-germanique, renforcent cette interprétation visant la construction du bouclier [31].

L'épée à deux tranchants trouvée dans le tum. 4 est de type celtique (période moyenne du La Tène). Celle qu'on a découverte dans le tum. 2 est probablement du même type. La manière du ploiement est celle habituelle aux Celtes [32]. Il faut pourtant souligner le fait que l'usage de plier les armes longues (épées et pointes de lance) avant de les déposer dans les sépultures est assez ancienne aussi chez les Géto-Daces : dans les tumuli à incinération du type Ferigile on constate ce rituel depuis le VI^e siècle av.n.è.[33] Pour les Gètes de la deuxième moitié du I^er siècle av.n.è. il s'agirait, donc, de la conservation d'une coutume traditionelle.

On devrait encore ajouter que la présence d'une épée de type celtique dans un milieu assûrément non-celtique, comme c'est le cas pour Popeşti (voir aussi Piatra Roşie, en Transsylvanie) [34], renforce la thèse selon laquelle beaucoup de découvertes semblables, notamment d'Olténie, doivent être attribuées à des populations géto-daces, en dépit de leur apparent caractère celtique.

Le glaive court à un seul tranchant, la « sica » dace, n'est représenté que par un exemplaire, trouvé dans le tum. 4. On retrouve l'association longue épée + « sica » dans les découvertes d'Olténie [35]. L'origine de la « sica » remonte au VI^e siècle : elle dérive des couteaux légèrement recourbés, trouvés en grand nombre dans les sépultures à incinération de type Ferigile, dans la région sous-carpatique d'Olténie et de Munténie [36].

Les mors trouvés dans le tum. 4 appartiennent à un type répandu dans la région du Bas-Danube. L'état précaire de nos fragments ne permet pas leur reconstitution. Une pièce découverte dans la station de Popeşti-« Nucet » peut-être considérée comme représentative pour ce type [37]. Le mors trouvés dans la tombe de Radovanu est du même type. On les

[28] M. Rusu *op. cit.*, loc. cit.
[29] Inédite, dans le musée de Stara-Zagora.
[30] Cette hypothèse a été récemment soutenue par M. Babeş (Dacia, N.S., 19, 1975, p. 125—141).
[31] J. Kostrzevski, *op. cit.*, p. 133; R. Nierhaus, *Das schwäbische Gräberfeld von Diersheim*, Berlin, 1966, p. 126, pl. 22.
[32] Kostrzevski, *op. cit.*, p. 106, fig. 99.
[33] A. Vulpe, Materiale, 6, 1959, p. 243.
[34] C. Daicoviciu, *Cetatea dacică de la Piatra Roşie*, Bucureşti, 1954, p. 9, fig. 32—34.
[35] C. S. Nicolăescu-Plopşor, Dacia, 11—12, 1945—1947, p. 27 (Orodel, dép. de Dolj); D. Popescu, SCIV, 14, 1963, 2, p. 403, fig. 5 (Corneşti, dép. de Gorj). Pour les glaives recourbés cf. E. Tudor, SCIV, 19, 1968, 3, p. 517 sqq.
[36] A. Vulpe, *Ferigile...* p. 61 sqq.
[37] R. Vulpe, Materiale, 3, 1957, p. 239, fig. 19/3.

retrouve par ailleurs au nord de la Bulgarie [38]. Il est probable que les pièces en fer, en forme de petites roues à quatre épines, découvertes a Piatra-Craiovei, fassent partie des mors du même type [39]. La trouvaille de Popeşti est décisive pour la datation : ce type de mors a été certainement utilisé pendant la période comprise entre 150 et le temps d'Auguste.

Les quelques objets en fer, boucles de ceinture, anneaux (fig. 16/7, 12) étaient des accessoires des brides ou des harnais. La même interprétation pourrait valoir pour des pièces similaires trouvées toujours à Piatra-Craivei [40]. L'objet en forme de crochet (fig. 5/20) se retrouve au sud du Danube, dans l'inventaire de maintes découvertes à char [41]. On peut supposer une même destination pour les objets représentés dans les fig. 5/20 ; 10/15 ; 11/2. C'est pour cette raison que nous sommes inclins à voir dans cet objet la témoignage de l'existence d'un char, tout aux moins dans le tum. 2. Le fait de n'avoir pas trouvé de cercles de roue n'est pas nécéssairement un contre-argument, le char pouvant aussi bien être construit principalement en bois.

La pénurie *d'objets de parure* s'explique par le sexe des ensevelis : l'examen anthropologique a prouvé que c'étaient des hommes d'âge mûr. La fibule du tum. 2 (fig. 5/14) est une variante de la fibule à l'arc en forme de plaque (*Schildfibel*). Ce type est fréquemment représenté dans les trésors d'argent géto-daces [42]. La brusque courbure de l'arc tout près du ressort est un trait caractéristiques de notre exemplaire, qu'on peut dater généralement au I^er^ siècle av.n.è. La seconde fibule est d'un modèle à charnière, de haute époque romaine (fig. 10/3). On a trouvé des fibules similaires à Popeşti-« Nucet », dans le dernier niveau (fin du I^er^ siècle av.n.è.). Les nombreux petits fragments en bronze (fig. 6/1—18) appartenant à un accessoire devaient probablement être appliqués sur une ceinture en cuir, comme celle découverte à Otveržiči, près de Breck en Ucraïne (dans la même sépulture d'Otveržiči on a aussi trouvé une fibule à plaque) [43]. Les pendeloques en fer, en forme de petit chaudron (fig. 6/24), présentent un intérêt particulier. On les rencontre notamment dans les tombes des Carpes des I^er^—II^er^ siècles de n.è. [44]. Les trouvailles de Popeşti démontrent que la parure était déjà en vogue chez les Gétes du I^er^ siècle av.n.è. La remarque vaut aussi pour les pièces similaires mises au jour à Crăsani, tandis que les exemplaires trouvés dans l'établissement de Răcătău peuvent être datés aussi plus tard (au I^er^ siècle de n.è.) [45]. Tenant compte de l'ancienneté de nos exemplaires, on est en droit de postuler l'origine locale du type. Le reste des parures : perles en bronze, en fer ou en verre, un bracelet, une bague [46], un miroir, etc. est trop peu caracterisé pour être sujet à une discussion détaillée.

Chronologie. Toutes les sépultures qu'on a décrites ici appartiennent à la nécropole de l'établissement gète de Popeşti-« Nucet ». Il y a des fortes raisons pour placer la date initiale de cette « dava » vers 150 av.n.è. Les arguments à l'appui de cette affirmation seront discutés dans un article spécialement destiné à ce sujet. Pour le moment, nous nous limitons à proposer cette date, en précisant qu'en tout cas le commencement de la station de « Nucet » ne peut être reculé plus loin que 200 av.n.è. Si la date initiale est encore sujette à caution, la date finale est de beaucoup plus sûre : les premières années de notre ère (notamment entre 2 et 6). C'est l'expédition de S. Aelius Catus qui a vraissemblablement mis fin à la « dava » de Popeşti [47]. Par conséquent, c'est dans l'intervale « approximativement 150 av.n.è. —

[38] I. Venedikov, Izvestija Sofia, 21, 1957, p. 161 sqq., fig. 20 (Reselec) et fig. 29 (Lesičeri). Ils différent néanmoins de notre type.

[39] Inédites, au musée d'Alba-Iulia.

[40] I. Berciu, A. Popa et H. Daicoviciu, Celticum XII, 1964 (1965), fig. 33B/10, 11, 15.

[41] I. Venedikov, *Trakiiskata kolesnica*, Sofia, 1960, pl. 4/12 ; 13/42 ; 32/116.

[42] K. Horedt, Dacia, NS., 17, 1973, p. 136. On trouve assez fréquement des variantes en fer dans les établissements géto-daces : par exemple à Poiana (R. Vulpe, SCIV, 3, 1952, p. 205, fig. 26/1,2) ; on en a trouvé aussi à Popeşti-Nucet.

[43] K. V. Kasparova, KSMoskva, 112, 1967, p. 118, fig. 40.

[44] Par exemple : Poieneşti (R. Vulpe, Materiale, 1, 1953, p. 331, fig. 139/1 ; p. 342, fig. 156/2, etc.). Cf. aussi Gh. Bichir, *Cultura carpică*, Bucureşti, 1973, p. 119, pl. 164/7—10 etc.

[45] Inédits. Information V. Căpitanu.

[46] Trouvée dans le tumulus 4. La forme ressemble aux bagues découvertes à Rządz (Romsden) ; cf. J. Kostrzevski, *op. cit.*, p. 67, fig. 52.

[47] Voir à ce sujet R. Vulpe, Dacia, N.S., 4, 1960, p. 309.

époque d'Auguste » que les sépultures doivent être datées. Aucune trouvaille de la nécropole ne contredit cette chronologie. D'autre part, il n'y a que peu de données pour préciser la date de chaque tumulus. La fibule à charnière indique la seconde moitié du I^er^ siècle av.n.è. pour le tum. 3. Malheureusement, on n'a pas pu établir un rapport stratigraphique entre ce tumulus et son voisin, le tum. 4. Dans le remblai de ce dernier on a néanmoins trouvé deux objets caractéristiques : une monnaie locale et un fragment d'anse d'amphore (fig. 11/12). Celle-ci ne semble pas être plus ancienne que le I^er^ siècle av.n.è. La monnaie, d'autre part, quoique d'un type indéterminé, ne peut être datée plus tard que le milieu du même siècle [48]. Il s'ensuit que ces deux objets ont pu coexister seulement dans la première moitié du I^er^ siècle av.n.è. C'est donc à la période incluant aussi le règne de Burebista (approx. 70—44) qu'on devrait, très probablement, attribuer la riche sépulture du tumulus 4. La fibule à plaque du tumulus 2 plaide pour une datation de cette sépulture à la deuxième moitié du I^er^ siècle av.n.è.

* * *

Il est évident que les guerriers ensevelis dans les tertres de Popeşti appartenaient à l'aristocratie gète. Nous nous devons d'attirer une fois de plus l'attention sur le caractère celtique de certaines de leurs armes : l'épée, l'armure et, peut-être, le casque. Par contre, le rituel est conforme aux traditions du monde thrace. C'est un fait bien connu que les Géto-Daces ont adopté maints types d'armes celtiques. A Popeşti, une nouvelle preuve nous en est fournie, du moment que la situation générale ne permet aucun doute quand à l'origine ethnique des défunts.

Le modèle culturel illustré par les sépultures de Popeşti servira comme point de référence pour la discussion d'autres découvertes où l'attribution ethnique est encore problématique, comme c'est partiellement le cas en Olténie ou dans le centre de la Transylvanie.

Pour finir, nous rappelons l'hypothèse qui identifie l'établissement gète de Popeşti à l'Argédava mentionnée dans le fameux décret à l'honneur d'Akornion de Dionysopolis (Argédava serait la « dava » sur l'Argésis, étymon présomptif, d'après V. Pârvan, du nom du fleuve Argeş). Cette même Argédava aurait été la citée résidentielle du père de Burebista [49]. Si, un jour à venir, ce raisonnement s'avérera juste, les chefs ensevelis à Popeşti seront reconnus comme appartenant à la famille du grand roi des Gètes et des Daces.

[48] C. Preda, *Monedele geto-dacilor*, Bucarest, 1973, p. 400 et suiv.

[49] R. Vulpe, dans *Omagiu lui C. Daicoviciu*, 1960, p. 557 et suiv.

Une contribution archéologique à l'étude de la religion des Géto-Daces

ALEXANDRU VULPE et EUGENIA POPESCU

Bucarest — *Pitești*

A Conțești (com. de Davidești, dép. d'Argeș), au lieu-dit « Lacul lui Bîrcă » eut lieu en 1973 une découverte d'un caractère particulier, offrant des témoignages matériels sur le culte religieux pratiqué par les Géto-Daces.

Le lac de Bîrcă se situe entre deux crêtes de collines très rapprochées, encore récemment couvertes d'une forêt de chênes (fig. 1). A 50 m environ au sud-ouest de ce lac, à la surface du sol, l'on pouvait voir une tache cendreuse qui offrait une récolte d'ossements calcinés et de tessons de céramique. Avant le creusement — en 1965 — du canal de drainage du lac, le champ de recherche se trouvait à même la rive, situation qui, sans doute, était celle de l'antiquité. Dans le cadre géographique général, le lieu de la découverte se situe à l'extrémité sud des collines de piémont qui descendent du massif Iezer-Păpușa (Monts Făgăraș), sur la ligne de faite qui sépare le bassin de Riul Tîrgului et celui de l'Argeșel. La partie avancée de la colline proche du lac de Bîrcă offre un large panorama sur la vallée de l'Argeșel et sur la confluence de l'Argeșel et du Riul Tîrgului.

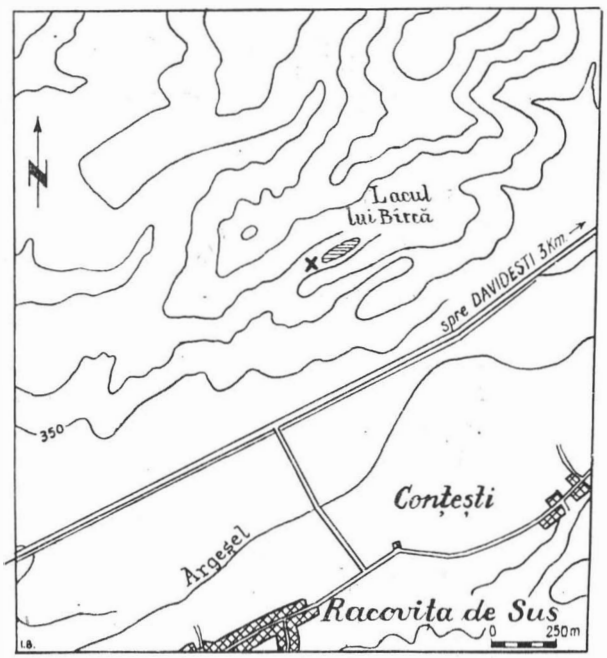


Fig. 1. Conțești — « Lacul lui Bîrcă ». Vue générale du site. x : lieux des découvertes.

Cette tache cendreuse de forme ovale (Grand diam. : 13,5 m ; petit diam. : 8,5 m ; fig. 2) constituit l'objectif de la fouille. Après y avoir pratiqué une section dans le sens de la longueur, nous avons procédé à la fouille intégrale qui représente, y compris les zones environnantes, une superficie d'environ 200 m² [1]. En coupe, l'objectif examiné apparaît sous la forme d'une lentille de terre cendreuse ayant pour épaisseur une

[1] Le site de « Lacul lui Bîrcă » a été découvert en 1965, sitôt après le défrichement de la forêt, par l'instituteur I. Dululescu, de Bucșenești (dép. d'Argeș), décédé entre-temps. Nous avons été conduits sur les lieux pour la première fois en 1968 et nous avons commencé des fouilles systématiques à l'automne de 1973. Les recherches ont été financées par le Musée d'histoire de Pitești, avec les suivants chercheurs : Eugenia Popescu et Nina Coman. Le matériel récolté est conservé au Musée de Pitești, à l'exception du matériel ostéologique qui se trouve au Centre d'anthropologie de Bucarest.

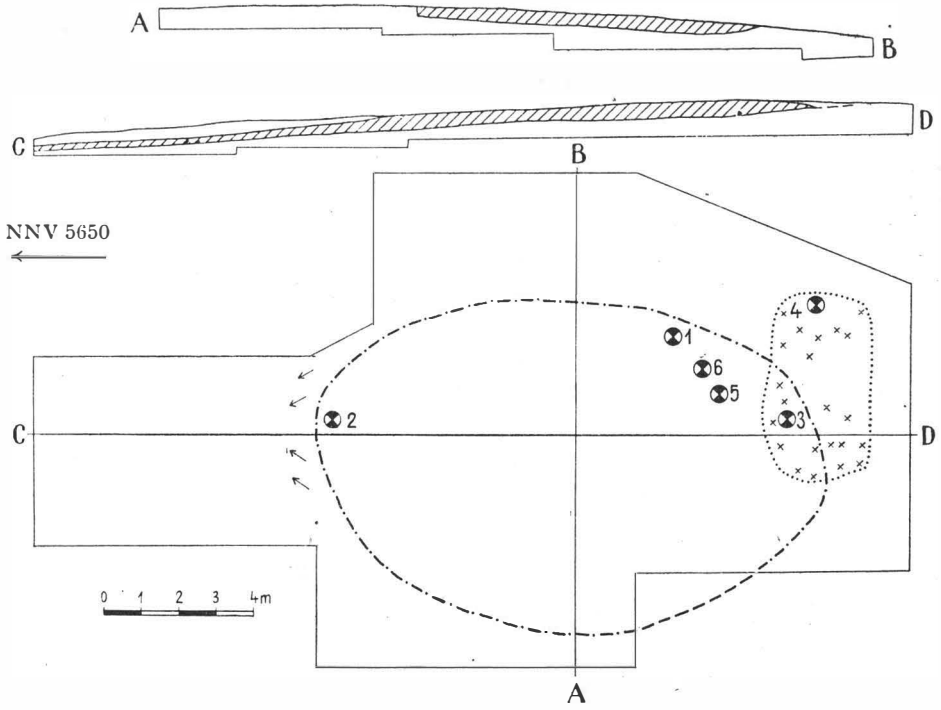


Fig. 2. Conţeşti — « Lacul lui Bircă », plan et coupes. 1 la drachme de Dyrrhachium; 2 perle de verre; 3 fibule (fig. 5/2); 4 fibule (fig. 5/1); 5 bracelet en verre; 6 plusieurs fragments d'amphore; —.—.—., limite de la tache cendreuse; ..., zone renfermant les objets en fer.

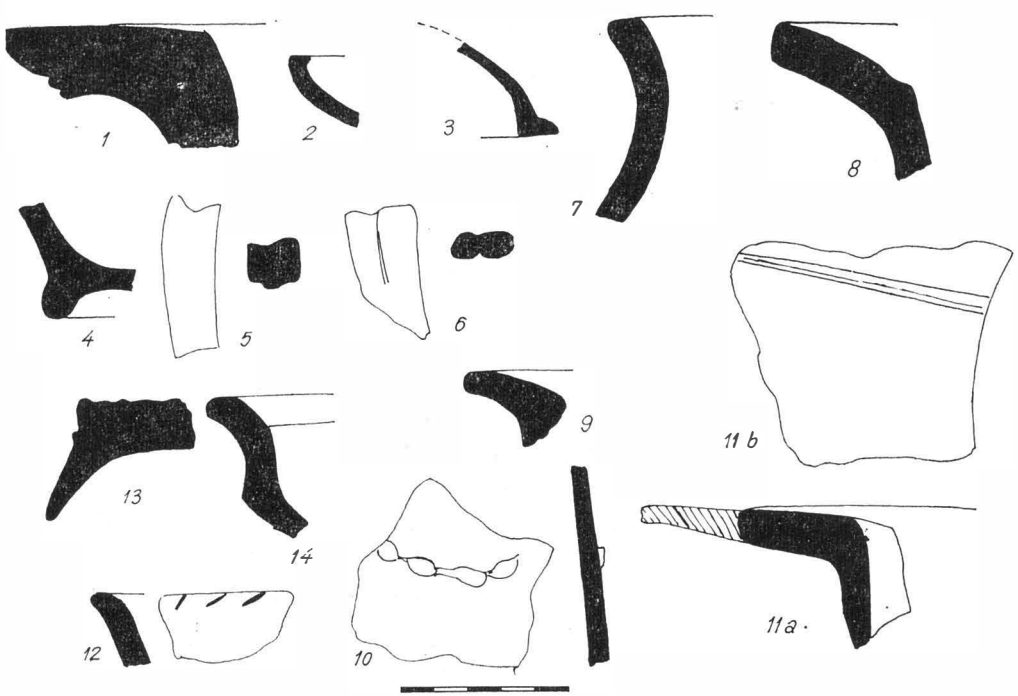


Fig. 3. Conţeşti — « Lacul lui Bircă », Céramique.

moyenne de 0,25 à 0,30 m, depuis la surface même du sol qui présente une légère déclivité en direction du canal d'écoulement tout proche. La terre cendreuse recouvrait directement l'argile stérile. Le site, aujourd'hui lieu de pâturage, a été défriché en 1965 et labouré superficiellement une seule fois, en vue d'aménager le pâturage. Dès lors, et bien que rien ne puisse être considéré comme étant *in situ*, les bouleversements dus aux labours ne sont pas — ainsi que l'indiquent les fouilles — de nature à avoir fondamentalement modifié la configuration initiale du site.

Le matériel archéologique recueilli se compose d'une quantité appréciable d'ossements calcinés, de fragments de poterie de la culture classique géto-dace, de menues pièces métalliques, de morceaux de verre, ainsi que d'une monnaie d'argent.

Le matériel céramique, en mauvais état de conservation, présente des traces de cuisson secondaire et comprend des fragments d'un pythos de moyennes dimensions (fig. 3/1), une amphore de fabrication locale à anse bifide, un bol sans décor (fig. 3/2), un couvercle (fig. 3/3) et deux pichets (fig. 3/4—6), tous façonnés au tour. On a également identifié les tessons de deux vases pansus, probablement tournés (fig. 3/7,8). La céramique manuelle était représentée par les fragments de deux vases-bocal à cordons alvéolaires (fig. 3/9, 10), par les fragments d'un grand broc au bord très évasé et présentant trois lignes en relief en travers de la lèvre, composant certainement un vase de la série « à surface noire luisante » (fig. 3/11), par deux fragments de cassolette (fig. 3/12) et enfin par les fragments du pied et du bord d'une assiette à pied haut (fig. 3/13, 14). Le reste des éléments étaient trop petits et trop corrodés pour permettre la reconstitution des formes des vases auxquels ils appartenaient. Soulignons enfin que tous les fragments mélangés à des os calcinés ont été exclusivement trouvés dans la terre cendreuse.

A l'est de cette tache cendreuse, sur une surface d'environ 15 m², tangente à celle-ci, nous avons mis au jour plusieurs objets métalliques :

— 45 pointes de flèches, entières ou à l'état fragmentaire, la plupart d'entre elles (32 pièces) à trois arêtes et douille (fig. 4/1—32). Deux exemplaires ont des arêtes très prononcées et un pédoncule d'emmanchement (fig. 4/33, 34). Un autre exemplaire, à douille, présente une pointe à quatre arêtes (fig. 4/35). Un autre possède une pointe en forme de lame triangulaire et le tube d'emmanchement a été réalisé en découpant partiellement et en repliant la base du triangle (fig. 4/36). Les pointes de flèches restantes sont dans un état extrêmement fragmentaire pour permettre une détermination typologique.

— 12 petits couteaux en fer, entiers ou à l'état fragmentaire (fig. 4/37—48). On relève un exemplaire à lame rayée (fig. 4/37).

— 5 éperons en fer de petites dimensions (fig. 4/49—53).

— 5 fibules en fer à l'état fragmentaire (fig. 5/1, 2, 4), ainsi que des fragments informes de quatre autres fibules probablement du même type ; on a pu dessiner les pièces de la fig. 5/3, 5.

— 1 fragment en fer qui semble provenir d'un mors (fig. 4/68)

— 2 fragments de plaque de fer, à rivet (fig. 4/66, 67) et un clou de grandes dimensions à tête ronde (fig. 4/65).

— 11 gros clous en fer, à l'état plus ou moins fragmentaire (fig. 4/54—64).

— 1 anneau en bronze (fig. 5/6).

— 1 pièce en bronze, provenant probablement d'une pendeloque (fig. 5/7).

— 1 fragment de bracelet en verre bleu à relief jaune (fig. 6/1).

A proximité de tous ces objets, mais dans la zone de terre cendreuse, nous avons découvert un drachme d'argent émis à Dyrrhachium, avec la légende du magistrat Meniskos Filotas [2] (fig. 7). Dans la partie ouest de la tache cendreuse, on a découvert une perle en pâte de verre colorée (fig. 6/2). A la surface du sol nous avons récolté une lame de silex de couleur brun jaunâtre (fig. 5/8).

Notons que les pièces autres que les céramiques ne présentent pas de traces visibles de brûlure secondaire et que l'état de conservation des pièces métalliques est médiocre.

[2] A. Maier, Numismatische Zeitschrift N.S.I., 1908, p. 28, n° 396, Diam max. : 18,5 mm ; poids : 2,20 gr.

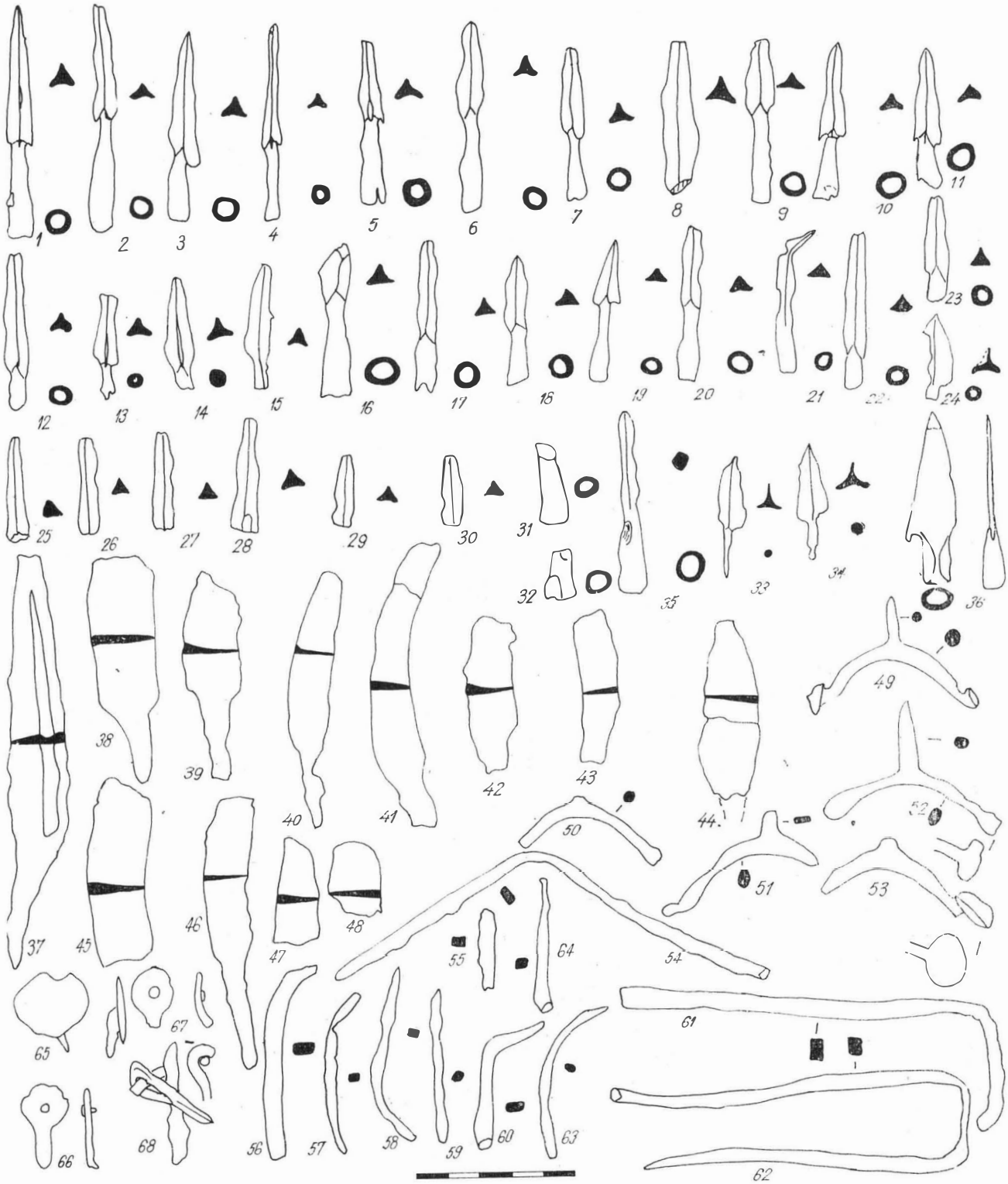


Fig. 4. Conțești — « Lacul lui Bircă ». Objets en fer.

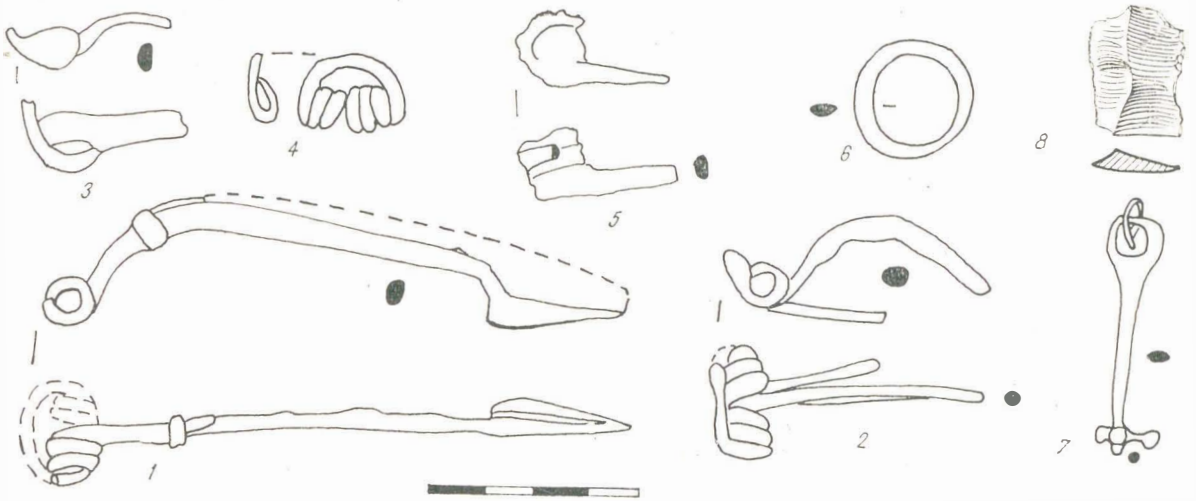


Fig. 5. Conţeşti — « Lacul lui Bircă ». 1—5 fer ; 6,7 bronze ; 8 silex.

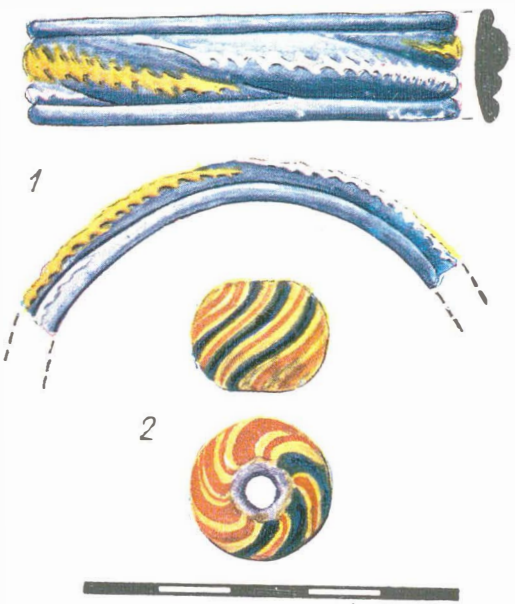


Fig. 6. Conţeşti — « Lacul lui Bircă ». Bracelet et perles en pâte de verre colorée.

Nulle part dans la zone fouillée nous n'avons relevé de traces de brûlure sur les lieux. En admettant même que les bouleversements dus aux labours aient pu atteindre par endroits la base de la couche archéologique, les traces de terre brûlée auraient dû alors apparaître; ce qui n'a pas été le cas. En outre, la situation, telle qu'elle ressort de la description précédante, montre que les bouleversements n'ont pas été de grande importance, car s'il en était autrement la zone où l'on a trouvé les objets métalliques n'aurait pu être si nottament circonscrite et séparée de la terre cendreuse, des ossements calcinés et des tessons céramiques.

Fig. 7. Conţeşti — « Lacul lui Bîrcă ». Drachme d'argent émis à Dyrrhachium. Agrandissement 2 :1.

* * *

Dans ses grandes lignes, la datation ne soulève pas de problèmes majeurs. Le critère le plus sûr en est la monnaie. De telles monnaies ont été frappées à Dyrrhachium depuis 229 av.n.è. jusqu'au début du I^er siècle av.n.è. ou, selon des opinions plus récentes, jusqu'au début du règne d'Auguste [3]. Leur diffusion en Dacie a été plus intense à la fin du II^e et au début du I^er siècle av.n.è.[4]. C'est pourquoi, sans exclure une date plus ancienne, pouvant remonter jusqu'à la fin du III^e siècle av.n.è., nous devons considérer que la découverte faite au Lac de Bîrcă se situe probablement dans la période où les monnaies en question ont connu la circulation la plus intense. D'autre part, une date plus récente n'est guère vraisemblable, étant donné le type de fibules, celles-ci représentant les exemplaires que l'on rencontre habituellement dans les principaux établissements géto-daces de Munténie au II^e et au I^er siècles av.n.è. (notamment dans la première moitié du I^er siècle), mais qui, par la suite, font défaut [5].

Les autres matériaux offrent aussi des types représentatifs de la culture classique géto-dace, sans pour autant restreindre la datation proposée. Ainsi, les trois types de pointes de flèches se retrouvent dans l'établissement de Popeşti sur l'Argeş [6]. Il en va de même pour les éperons, les couteaux et les gros clous en fer. Une pièce de bronze très proche de celle représentée par la fig. 5/7 a été mise au jour à Cetăţeni (dép. d'Argeş), le long de la Dîm-

[3] Hasan Ceka, *La datation des drachmes de Dyrrhachium et d'Apollonie et l'époque de leur pénétration massive vers les côtes de la mer Noire*, dans *I^er Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes*, Tirana, 1966; idem, *Questions de numismatique illyrienne*, Tirana, 1972, p. 103 sqq.

[4] Voir notamment l'étude de B. Mitrea, SCN, 2,1958, p. 89; idem, SCN, 5, 1971, p. 27, idem, Apulum, 9, 1971, p. 177, qui incline à dater ces monnaies des trésors de Moldavie autour de l'an 100 av.n.è.

[5] Quelques exemplaires en ont été découverts à Cetăţeni (dép. d'Argeş); ils sont inédits (au Musée de Piteşti). On en a également trouvés à Popeşti (com. de Mihăileşti, dép. d'Ilfov), (inédits au Musée national d'histoire, Bucarest). Un autre exemplaire a été découvert dans l'établissement rural gète de Cătunu, dép. de Dîmboviţa (Cf. Borugă-Stoica, Valachica, 3, 1972, p. 133, fig. 6/1). Cf. la récente étude de M. Babeş (Dacia, 19, 1976, p. 125 sqq.) sur la chronologie de l'établissement géto-dace de Cîrlomăneşti, dép. de Buzău. Dans le schéma relatif de la chronologie du La Tène, nos types (Cf. J. Kostrjżewski, *Die ostgermanische Kultur der Spätlatènezeit*, Leipzig 1919, 14 sqq) se situent vers la fin de la phase moyenne (C) et le début de la phase tardive (D_1) : W. Krämer, Germania, 40, 1962, 2, p. 304 sqq. et K. Peschel, ArhRoch, 23, 1971, 4, p. 470 sqq. C'est un type charactéristique pour la « frühe Phase der jüngeren vorrömischen Eisenzeit » de R. Hachmann (41 BerRGK 1960, p. 231 sqq et pl. 1.2) datée vers 100 av.n.è.

[6] La plupart des exemplaires se trouvent au Musée national d'histoire, Bucarest et sont inédits; voir cependant R. Vulpe, Materiale, 6, 1959, p. 318, fig. 13/3–8, idem *Aşezări gelice din Muntenia*. Bucureşti, 1966, fig. 30. L'établissement de type *dava* de Popeşti a existé depuis la seconde moitié du II^e siècle av.n.è. et a pris fin dans les premières années de notre ère par le transfert de la population locale au-delà du Danube par le consul S.Aelius Catus (cf. R. Vulpe, Dacia, N.S., 4, 1960, p. 317; au sujet de la date de l'expédition, voir plus récemment, M. Chiţescu, SCN, 6, 1975, p. 55). Jusqu'à la publication des matériaux de Popeşti, l'association de types Conţeşti est très importante pour la typologie des pointes de flèches géto-daces.

boviţa, non loin de Conţeşti [7]. Toujours à Cetăţeni, on a trouvé aussi un bracelet en verre presque identique au nôtre [8] et nous savons par ailleurs que ces bracelets sont d'origine celtique. En Europe centrale, centre de leur fabrication, ils sont attestés au II^e^ et I^er^ siècles av.n.è. [9]. La céramique, enfin, est typique pour cette même période. Le type de broc (fig. 3/11) fait à la main, en particulier, est représentatif pour les II^e^—I^er^ siècles av.n.è. et n'apparaît plus ultérieurement [10] : élément supplémentaire qui confirme nos autres observations chronologiques.

* * *

Si le matériel archéologique livré par le site de Conţeşti représente des formes connues, on ne saurait en dire autant de la signification de l'objectif lui-même. En l'occurrence, l'interprétation archéologique est entièrement tributaire de l'analyse du matériel ostéologique. Dans son étude jointe au présent article, le Dr Dardu Nicolăescu-Plopşor montre que les fragments d'os calcinés, au nombre de plus de 3000, proviennent pour la plupart d'animaux domestiques et pour certains d'animaux sauvages. Par contre, aucun os humain n'a été recueilli. L'hypothèse selon laquelle il s'agirait d'une découverte à caractère funéraire — nous y avions songé au début des fouilles — n'est donc plus admissible [11]. Tout indique au contraire qu'on est en présence d'un sacrifice offert à une divinité. Les objets métalliques peuvent être considérés comme une offrande collective à la divinité en question. Il paraît évident que les animaux ont été incinérés en un autre lieu, les vases brisés au cours de l'incinération, puis les os et une partie des fragments céramiques déposés là où nous les avons découvertes. A cette même occasion, un certain nombre d'objets en fer (pointes de flèches, couteaux, fibules, etc.) ont été déposés au bord du tas d'os et de cendre. Soulignons encore une fois qu'aucun de ces objets ne présente de traces de brûlure, ce qui tend à prouver qu'ils ne participaient point à l'incinération des animaux sacrifiés. Cette remarque est également valable pour la monnaie et pour les deux objets en verre trouvés parmi les débris osseux.

Entre les caractéristiques de cette offrande et le rituel funéraire humain pratiqué du VI^e^ au III^e^ siècle av.n.è. par les Géto-Daces de la zone sous-carpatique [12], il existe une similitude frappante. Là encore le cadavre était incinéré ailleurs, les vases brisés sur le lieu du bûcher et les restes déposés dans la tombe au cours d'une seconde étape. De même, à l'inté-

[7] Inédite, au Musée de Piteşti (n° d'inv. 976). Les fouilles de Cetăţeni ont été menées pendant plus de 25 ans par D.V. Rosetti. Les résultats sont en majeure partie inédits. Cf. D. V. Rosetti et L. Chiţescu, BMI, 42, 1973, 4, p. 55. Une présentation générale du site de Cetăţeni se trouve chez R. Vulpe. *Aşezări getice...*, p. 38.

[8] Inédit, au Musée de Cîmpulung-Muscel (n° d'inv. 2427).

[9] J. Filip, *Kellové ve střední Evropé*, Praha, 1956, p. 530, pl. 28/1; 44/11. Pour le problème général, voir Th. E. Haevernick, *Die Glasarmringe und Ringperlen der Spätlatènezeit auf dem europäischen Festland*, 1960, p. 75. Cf. également O. Kunkel, Germania, 39, 1961, 3—4, p. 322 sqq. Voir aussi les exemplaires des zones de culture celtique sur le cours serbe du Danube (Donja Bebrina, J. Todorović, *Kelti u jugoistočnoj Evropi*, Beograd, 1968, p. 61, pl. 6/11; 24/5).

[10] La chronologie de la céramique géto-dace différenciée d'après les sites n'existe encore que sous forme de desiderata. Nos appréciations sont fondées sur l'absence ou la rareté de la céramique fine, polie, faite à la main dans les établissements qui ont sûrement poursuivi leur existence au I^er^ siècle de n.è. (par exemple dans les derniers niveaux des établissements de Poiana, dép. de Galaţi, Răcătău et Brad, dép. de Bacău). En échange, à Popeşti, établissement qui a duré pendant tout le I^er^ siècle de n.è., la céramique noire polie persiste jusqu'au dernier niveau.

[11] Cette hypothèse mérite que l'on s'y arrête un peu par ses implications méthodologiques. Beaucoup d'ossements paraissaient à première vue humains. Aussi les conclusions de la présente étude constituent-elles un avertissement quant aux interprétations hâtives sur la nature des ossements calcinés en général. Si ces os avaient été en réalité des os humains, l'objectif en question aurait représenté un lieu de dépôt collectif pour les restes cinéraires des morts d'une communauté géto-dace. Exposées aux intempéries à la surface du sol, de telles tombes collectives n'auraient guère eu de chances de se conserver jusqu'à nous, si ce n'est dans des conditions tout à fait particulières, comme le maintien de la forêt séculaire autour du Lac de Bîrcă. La découverte aurait alors fourni une explication plausible pour le nombre réduit de données sur le rite funéraire du gros de la population géto-dace à l'époque classique (voir A. Vulpe et Eugenia Popescu, Dacia, N.S., 16, 1972, p. 89; A. Vulpe, dans le présent volume, p. 189. Les données concernant ce problème ont été rassemblées en bonne mesure par D.Protase, dans *Riturile funerare la daci şi daco-romani*, Bucureşti, 1971).

[12] A. Vulpe, *Necropola hallstattiană de la Ferigile*, Bucureşti, 1967, p. 22 sqq; A. Vulpe et Eugenia Popescu, *op. cit.*, p. 78 sqq.

rieur de certaines sépultures du temps, les objets métalliques, faisant partie du mobilier funéraire, n'étaient pas soumis au feu de l'incinération [13].

On peut supposer que la cérémonie de l'offrande consistait en un banquet sur le lieu du bûcher, suivi du dépôt de l'offrande en un endroit spécialement choisi, où se déroulait quelque rite en rapport avec le caractère de l'offrande. Le choix du lieu avait sans doute une signification sacrée, qui, dans notre cas, découlait probablement du voisinage de ce lac perdu au milieu de la forêt. Mentionnons que dans toute la zone des collines comprises entre la vallée de Rîul Tîrgului, à Ţiţeşti, et la vallée de l'Argeşel, à Conţeşti, nous n'avons repéré aucun établissement du I^{er} millénaire av.n.è.; en échange, nous avons relevé plusieurs sites funéraires, à de grandes distances les uns des autres et apparemment sans aucun rapport avec l'objectif qui nous occupe [14]. Ils pourraient attester, toutefois, une certaine tradition d'ordre sacré dans cette zone, pour une période beaucoup plus étendue. Citons à cet égard la découverte fortuite, à 2 km nord du lac de Bîrcă, au lieu-dit « Dealul lui Mădăran », dans un éboulis, d'une pointe de lance et d'un couteau de type celtique, tous deux en fer (fig. 8/1–2), qui portent des traces évidentes de brûlure. Au cours de la fouille faite en ce lieu en 1971, nous avons découvert une pièce brute en fer (fig.8/3) et une maille de chaîne en bronze (fig. 8/4), comprises l'une et l'autre dans la terre éboulée. Tous ces matériaux, dont on ne peut affirmer qu'ils proviennent du même contexte, datent des II^{e}—I^{er} siècles av.n.è. [15] et pourraient provenir d'un site pareil à celui du Lac de Bîrcă.

L'intérêt de la découverte de Conţeşti tient, en permier lieu, à son caractère insolite. C'est, en effet, pour la première fois qu'un site de ce genre a fait l'objet de fouilles archéologiques. Nous ne disposons pas de moyens pour établir une série d'analogies directes permettant de préciser la nature de cette offrande, mais la manière dont elle a été pratiquée rappelle dans une certaine mesure ce que relate César (*De Bello Gallico*, VI, 16) et Strabon (*Géographie*, IV, 4, 5) sur les sacrifices humains pratiqués par certaines tribus celtiques de Gaule. Relevons en particulier le passage où Strabon écrit que les Gaulois érigeaient un colosse de paille et de fer où ils introduisaient *des animaux domestiques et sauvages de toutes sortes*, ainsi que des hommes, puis ils mettaient le feu au tout. En dehors du sacrifice humain, ces données correspondent à celles trouvées dans les fouilles de Conţeşti. La présence des clous (fig. 4/54—62 et 65) pourrait alors s'expliquer par la construction d'un échafaudage en bois, ainsi qu'il ressort de la description de Strabon.

Certes, les faits rapportés par les deux auteurs antiques se réfèrent aux Celtes, mais rien n'empêche de les rapprocher d'un fait qui se rencontre chez les Géto-Daces, étant donné les relations d'ordre à la fois matériel et spirituel qui se rencontrent chez ces deux groupes de peuples.

Nous ne sommes évidemment pas en mesure, en l'état actuel des connaissances, de préciser à quelle divinité le sacrifice et l'offrande de Conţeşti étaient destinés. Malgré le grand nombre de pointes de flèches récoltées, et la présence des os d'animaux sauvages, qui pourraient suggérer la déesse Bendis [16], l'homologue thrace d'Artémis, nous estimons qu'une telle hypothèse

[13] *Ibidem* (voir les tumuli 1 et 9 de Tigveni).

[14] A Ţiţeşti par exemple, au lieu-dit « Pietriş », il existe un groupe de 25 tumuli. Malgré nos investigations de 1970, nous n'avons pu en déterminer la période. Au centre même du village de Ţiţeşti, nous avons découvert une nécropole tumulaire du IV^{e} siècle av.n.è. Voir également, ci-dessous, la découverte faite à Davideşti — « Dealul lui Mădăran ». Les résultats de toutes ces recherches feront l'objet d'une publication de notre part dans la revue StComPiteşti.

[15] L'étude minutieuse des découvertes de « Dealul lui Mădăran » sera comprise dans l'étude mentionnée ci-dessus. Autant le couteau courbe que l'anneau en bronze indiquent des analogies avec les découvertes à caractère celtique faites sur le Plateau Transylvain (cf. V. Zirra, Dacia, N.S., 15, 1971, p. 182 sqq.). L'objet de la fig. 8/3 appartient, selon nous, à la série des barres de fer, répandues dans le monde celto-dace après le milieu du II^{e} siècle a.n.è. (cf. M. Babeş, MemAntiq, 2, 1970, p. 232, qui a permis de reconsidérer la datation et l'interprétation du dépôt de Negri, dép. de Bacău).

[16] Le culte de la déesse thrace Bendis a été supposé chez les Daces par C. Daicoviciu (*La Transylvanie dans l'antiquité*, Bucureşti, 1945, p. 72); une série de découvertes archéologiques plus récentes semble renforcer l'hypothèse (H. Daicoviciu, *Dacii*^{2}, Bucureşti, 1972, p. 280; cf. également M. Gramatopol, Apulum, 9, 1971, p. 225 sqq). Chez les Grecs et les Romains les sacrifices de gibier sont extrêmement rares un cas est rapporté par Pausanias VII, 18,7 en honneur de Artémis Laphria (v. aussi DA s.v. Sacrificium, p. 958 sqq) à Patrai. On peut cependant supposer comme probable que tels sacrifices soient plus fréquentes parmi des populations vivant dans un milieu naturel forestier. Pour le culte de Bendis en Dacie cf. aussi M. Bărbulescu, Acta MN, 8, 1971, p. 91 sqq.

est pour le moment insuffisamment fondée. Des sacrifices d'animaux ont déjà été signalés dans les tumuli de Ferigile [17] et surtout de Tigveni [18]. Dans le tumulus III de cette dernière nécropole, on a en particulier mis à jour une urne renfermant près de 500 fragments d'ossements calcinés, provenant tous d'animaux. De même, dans la seule tombe du tumulus V de cette même nécropole, l'une des trois urnes, pleines de restes incinérés, ne contenait que des ossements d'animaux. Mentionnons enfin que dans ces deux cas il s'agit de faits datés des IV[e]—III[e] siècles av.n.è.[19].

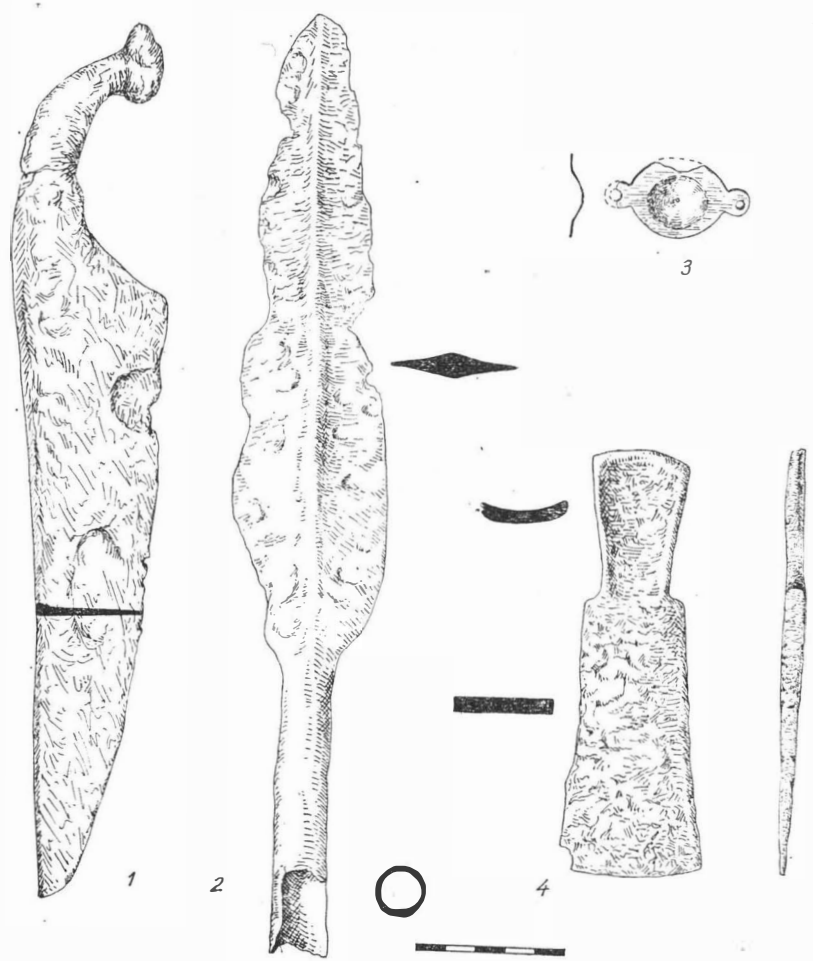


Fig. 8. Conțești — « Dealul lui Mădăran ». Découvertes isolées. 1,2, 4 fer ; 3 bronze.

Dans le cadre de cette discussion sur les sacrifices et les offrandes chez les Géto-Daces, on ne saurait passer sous silence les sites relevés à Moigrad [20], Sighișoara [21] et Snagov [22], qui ont aussi été interprétés comme étant des tombes. Dans toutes ces localités, on a identifié de nombreuses fosses contenant de la cendre et du matériel céramique (à Moigrad, des

[17] D. Nicolăescu-Plopșor et W. Wolski, *Elemente de demografie și ritual funerar la populațiile vechi din România*, București, 1975, p. 67 et 87.

[18] *Ibidem*, p. 99 sqq. ; les mêmes. Annuaire roumain d'anthropologie, 9, 1972, p. 33 et 35.

[19] A. Vulpe et Eugenia Popescu, *op. cit.*, p. 87.

[20] M. Macrea et M. Rusu, Dacia, N.S., 4, 1960, p. 201.

[21] K. Horedt et C. Seraphin, *Die prähistorische Ansiedlung auf dem Wietemberg bei Sighișoara-Schässburg*, Bonn, 1971, p. 17 sqq.

[22] D. V. Rosetti, PMMB, 2, 1935, p. 15.

« tas de tessons »). Certaines fosses, à Moigrad et à Snagov, renfermaient même quelques ossements calcinés, qui malheureusement n'ont pu être retrouvés [23]. Seul un nouvel examen de ces os par des anthropologues pourrait nous faire connaître la nature exacte de ces ossements qui, à la lumière des découvertes de Conţeşti, nous font douter de leur caractère humain. Néanmoins il faut reconnaître que le type d'objectif de Moigrad diffère fondamentalement de celui de Conţeşti, de sorte qu'une comparaison détaillée n'a guère de sens.

Une dernière question se pose quant aux auteurs de l'offrande. Qui étaient-ils ? D'où étaient-ils ? Le grand nombre d'objets de même type, notamment les pointes de flèches, mais encore les couteaux, les éperons et les fibules, ainsi que la quantité d'animaux sacrifiés, suggèrent l'hypothèse d'une offrande collective. On songe aux membres d'un établissement d'importance secondaire, ou d'un clan d'une tribu de la région. Or, la ville (*dava*) géto-dace la plus proche connue jusqu'à ce jour est celle de Cetăţeni (voir plus haut). A en juger par la situation des *davae* dans la zone sous-carpatique en général, on peut supposer qu'entre la *dava* de Cetăţeni, à l'est (30 km à vol d'oiseau), et celle d'Ocniţa (dép. de Vîlcea), à l'ouest (50 km à vol d'oiseau) du site de Conţeşti, il a dû exister encore un centre tribal géto-dace, une tribu dont la souveraineté s'exerçait sur la zone du bassin supérieur de l'Argeş. Jusqu'à présent, en dépit des recherches que nous avons conduites ces dernières années, ce centre n'a pu être détecté. D'un point de vue géographique, c'est dans la zone de Piteşti qu'il pourrait être de préférence localisé. Quoi qu'il soit, nous estimons que les découvertes de Conţeşt doivent être mises en rapport avec ce centre hypothétique, plutôt qu'avec celui de Cetăţeni.

Mentionnons, pour conclure, que les sites archéologiques du type de celui de Conţeşti—Lacul lui Bîrcă sont les plus difficiles à repérer. Pour ce qui nous concerne, nous avons été aidés par un heureux hasard : le défrichement de la forêt séculaire et l'identification immédiate du site après l'exécution du labour. Mais, en général, ce genre de dépôts d'offrandes disposés à la surface du sol, même recouverts d'une mince couche de terre, étaient fort exposés aux intempéries et aux accidents de toutes sortes. Dans les régions agricoles, ces ensembles ont été dispersés, s'ils sont, malgré tout, parvenus à enrichir le patrimoine scientifique, c'est sous la forme de découvertes isolées et fortuites. En revanche, dans les zones boisées, quelque soit leur état de conservation, seul un hasard peut nous les faire découvrir. C'est le cas de Conţeşti. Cependant, nos recherches dans les zones boisées environnantes n'ont pas abouti à la découverte de sites similaires. Nous sommes toutefois en droit de supposer que de tels lieux, liés aux sacrifices et aux offrandes, n'avaient pas un caractère exceptionnel dans le cadre des croyances religieuses des Géto-Daces.

[23] L'information concernant les os de Moigrad nous a été fournie par M. Rusu. Leur nombre était très réduit (le contenu d'une boîte d'allumettes).

Considérations anthropologiques sur l'ensemble rituel géto-dace de Conțești-Argeș

DARDU NICOLĂESCU-PLOPȘOR

Bucarest

On parle de plus en plus souvent, ces temps-ci, de la nécessité méthodologique de recherches pluridisciplinaires ou interdisciplinaires. Dans cet ordre d'idées, l'importance de la collaboration entre l'anthropologie historique et l'archéologie a été soulignée à maintes reprises par différents auteurs et a même fait l'objet de discussions internationales[1].

Les fruits de telles collaborations dans les recherches portant sur les nécropoles d'inhumation sont bien connus et sont entrés depuis longtemps dans la pratique courante.

Depuis les progrès réalisés dans l'étude des os incinérés, l'apport de l'anthropologie à la connaissance de la structure démographique des populations, de la répartition du mobilier d'après l'âge et le sexe ou en fonction du clivage social et, tout particulièrement, à la connaissance des rituels funéraires est devenu de plus en plus important, surtout au cours des derniers quinze ans, quand on relève une intensification des recherches dans ce domaine. En effet, ainsi que le soulignait U. Schaefer[2], « les tombes d'incinération représentent un immense matériel offert aux anthropologues ; sa valeur, en tant qu'unique source de reconstitution de certains aspects de la vie sociale et religieuse des populations d'autrefois, ne saurait être négligée ». Cependant, l'étude comparative des rites funéraires dans les communautés pratiquant l'incinération a été longtemps retardée par le manque d'enthousiasme pour cette nouvelle branche de l'anthropologie, rebutante par la minutiosité du travail et surtout par le temps qu'elle réclame, quoique dans plusieurs pays l'analyse des os incinérés jouisse d'une tradition presque demi-séculaire.

Ce retard tient aussi aux réserves, voire aux doutes manifestés encore par certains chercheurs sur la valeur des résultats obtenus par l'étude des tombes d'incinération, réserves dues en bonne mesure à l'ignorance du stade actuel des recherches, des méthodes d'investigation et des informations que l'on est en droit d'espérer en tirer. Or, les méthodes appliquées par l'anthropologie historique ne sont autres que celles dont use la médecine légale, mises au point par des recherches expérimentales systématiques qui ont près d'un siècle d'histoire et présentent toute la rigueur exigée par les identifications en matière de droit criminel. Soit dit en passant, on relève depuis quelque temps des efforts pour adapter ces méthodes à l'étude ostéologique des sépultures d'inhumation, afin d'y porter le coefficient de certitude dans les déterminations de sexe et d'âge à un niveau égal à celui atteint dans l'analyse des os incinérés.

Nous ne prolongerons pas ces brèves remarques introductives sur les méthodes, les possibilités et la valeur des résultats obtenus par l'étude des tombes d'incinération, si ce n'est par le vœu de voir se resserrer encore l'entente et devenir plus féconde encore la collaboration entre l'anthropologie historique et l'archéologie.

[1] *Theorie und Praxis der Zusammenarbeit zwischen den Anthropologischen Disziplinen*, Bericht über das zweite österreichische Symposion auf Burg Wartenstein bei Gloggnitz, 6—12 September 1959, (1961).

[2] U. Schaefer, *Bericht über den V. Internationalen Kongress für Vor- und Frühgeschichte*, Hamburg, 1958, Berlin, 1961, p. 717—724.

Revenons donc à l'objet proprement dit de la présente étude, à savoir l'ensemble rituel découvert à Conțești (dép. d'Argeș) par A. Vulpe et Eugenia Popescu, et passons à l'exposé des principales données fournies par l'analyse macroscopique, morphologique et métrologique du matériel ostéologique. Sur l'ensemble des fragments osseux récoltés au cours des fouilles, nous avons reçu à fins d'étude un nombre de plus de 3 400 fragments de dimensions petites ou moyennes, dont beaucoup ne dépassaient pas 8—14 mm de longueur et peu seulement atteignaient une longueur de 40—48 mm.

Dans l'ensemble, l'incinération a été puissante et relativement homogène, le bûcher au feu oxydant a donné aux ossements une couleur blanc jaunâtre, parfois d'un blanc crayeux pour ceux calcinés dans la braise de l'âtre du bûcher. Un petit nombre de fragments ont à la surface ou en section une nuance d'un gris violacé, due à la réduction produite au cours de la combustion, mais sans affecter l'os en entier. L'uniformité assez grande du degré d'incinération, tel qu'il ressort des caractéristiques générales des ossements — notamment des fêlures transversales et de celles longitudinales dans l'épaisseur des diaphyses, ainsi que de la sonorité et de la couleur des os — indique que la crémation a très probablement été effectuée en une seule fois, sur un bûcher unique. On constate également qu'aucun fragment osseux n'offre des traces d'oxydes métalliques, d'où l'on peut déduire qu'aucun objet métallique n'a été placé sur le bûcher à côté des offrande d'animaux.

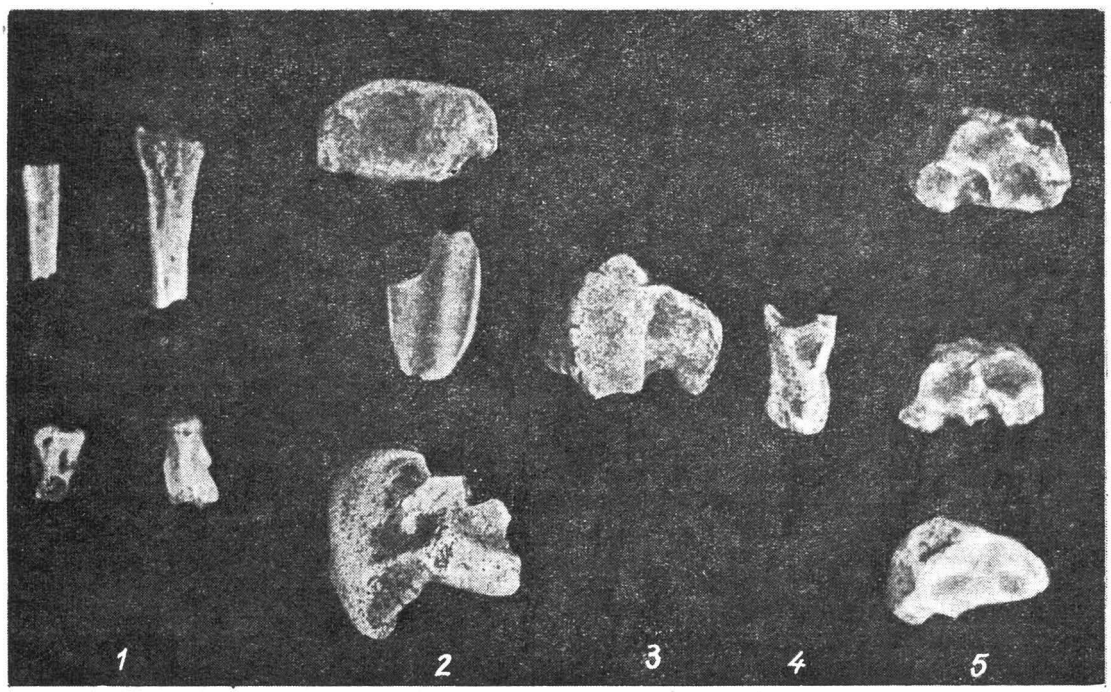


Fig. 1. Fragments osseux incinérés de: 1 Aves; 2 Bos taurus; 3 Equus caballus; 4 Capreolus capreolus; 5 Ovis-Capra.

La grande majorité des fragments examinés provient des diaphyses d'os longs; leurs dimensions varient dans des limites larges, qui dépassent de loin les limites maximum généralement relevées dans les ossements humains. Autant le caractère des fêlures transversales, qui diffèrent nettement de celles spécifiques pour les os d'homme, que certains détails morphologiques externes, tels que la texture interne et la structure en section (à un grossissement d'examen en série de 30 X), excluent la présence de fragments d'os humains parmi ceux examinés. En revanche, un nombre appréciable de fragments osseux consiste en épiphyses, portions d'astragales,

métatarsiens, certaines phalanges, etc., qui permettent de déterminer l'espèce dont ils proviennent. Nous avons pu, ainsi, identifier les espèces suivantes : ovi-caprins (éléments jeunes sous un an et demi, mais aussi formes adultes), suidés jeunes, bovins, équidés, chevreuil (*Capreolus capreolus*) et aves, probablement deux espèces à en juger par les différences de taille.

Malgré les reconstitutions réussies, nous n'avons pu établir pour l'ensemble du matériel osseux soumis à l'analyse le nombre d'individus de chaque espèce. De toute façon, tel que le matériel se présente, il semble que dans le cas des ovi-caprins il y ait eu pour le moins deux individus, l'un jeune, aux épiphyses encore non soudées, l'autre adulte.

A noter que, en ce qui concerne les crânes, il n'existe que quelques fragments de calottes, un fragment de paroi latérale orbitaire, un fragment d'os malaire, quelques fragments de temporaux (pars petrosa), provenant très probablement d'ovi-caprins et de suidés (dimensions globales), un fragment de mandibule d'ovi-caprin ou de porc (face extérieure et empreinte des alvéoles dentaires partiellement conservée), enfin deux fragments de dents d'ovi-caprins (rien que l'émail). Mentionnons encore deux petits fragments de corne. Pour ce qui est des os du thorax, nous n'avons pu identifier aucun fragment de corps vertébraux, ni d'arcs neuraux, ni d'apophyses articulaires, mais seulement 8 fragments de côtes d'ovi-caprins et de bovidés. La grande majorité des fragments, 3 360 sur 3 400 — provient des os des membres. Les raisons de la très faible représentation des os crâniens et de l'absence presque totale des os du thorax sont difficile à préciser. Même en admettant que certains fragments minuscules n'aient pas été récoltés par les fouilleurs ou que certaines pertes aient pu avoir lieu lors du lavage des os au Musée de Piteşti, ces pertes auraient dû affecter en premier lieu les restes dentaires, les phalanges, les fragments de côtes, mais à un bien moindre degré les corps vertébraux, qui chez les animaux, par leur structure et leur consistance, sont beaucoup plus résistants à l'action du feu et ne se fragmentent pas comme les os humains.

Cette anomalie ne peut s'expliquer que de deux manières : ou, à la fin de l'incinération, on n'a recueilli qu'une partie des restes de la crémation, mais alors on s'explique difficilement pourquoi ces restes ne comprennent pas au moins deux ou trois corps vertébraux, à côté des 8 fragments de côtes ; ou bien, pour émettre une hypothèse d'ordre rituel, il faut admettre que certaines parties seulement des animaux, de préférence les membres, ont été déposées sur le bûcher et incinérées, les autres étant mises de côté et utilisées pour le banquet cérémoniel. Notons, à l'appui de cette hypothèse, le nombre très réduit (6) des fragments provenant des os des ceintures.

De toute façon, cette alternative — rituel sacrificiel intégral ou banquet funéraire avec offrandes partielles — ne peut à l'heure actuelle être que posée, mais non résolue sur la seule base du matériel ostéologique qui nous a été confié pour étude. Et cela d'autant plus que ni nos recherches antérieures, ni celles d'autres anthropologues n'ont jamais constaté une situation exactement analogue. Les seuls rapprochements auxquels on pourrait penser sont ceux fournis par la nécropole tumulaire de Tigveni. Le groupe rituel T. 10 du tumulus 3 contenait deux vases : V 1, renfermant 42 fragments osseux d'ovi-caprin, porc et bœuf, et V 2, renfermant 420 fragments d'os de porc, bœuf et cheval, tous plus fortement incinérés que les ossements humains des autres tombes. Les reconstitutions qui ont pu être effectuées à partir des fragments de chacun des deux vases attestent que les ossements provenaient d'un même bûcher et ont été déposés dans les deux vases [3]. Toujours à Tigveni, dans le tumulus 5, la tombe T. 1 était constituée par un groupe de 5 vases, dont seuls les vases 1, 2 et 4 renfermaient des ossements : V 1 renfermait 92 fragments osseux provenant d'un bovidé ; V 4, 165 fragments appartenant à une femme âgée et un seul fragment d'os de bœuf, qui a pu être complété par un fragment de V 1. Tous ces fragments, tant humains qu'animaux, sont plus fortement incinérés que ceux des autres tombes de tumulus, que ceux-ci soient ou non accompagnés d'offrandes d'animaux, et semblables par contre comme intensité de combustion à ceux de la tombe T.10 du tumulus 3 [4]. Le fait que les ossements de femme aussi bien que ceux de bovidé présentent le même degré d'incinération montre que leur combustion a été concomitante ; mais, très probablement, l'offrande d'animaux était placée à

[3] Dardu Nicolaescu-Plopşor et Wanda Wolschi, *Elemente de demografie şi ritual funerar la populaţiile vechi din România*, Bucureşti, 1975, p. 45.

[4] *Ibidem*, p. 47.

part sur le bûcher, car on ne comprend pas autrement comment il a été possible de séparer les os humains de ceux d'animaux, pour les déposer ensuite séparément dans des vases distincts.

Il ressort de nos recherches, ainsi d'ailleurs que d'autres données consignées dans les ouvrages de spécialité, que la fréquence des offrandes s'accroît aux VI^{e}—III^{e} siècles av. n. è., de même que l'on relève durant cette période un nombre croissant des offrandes multiples : de 1 à 2, rarement de 2 espèces, on passe à 3—4 espèces, voire à 5 espèces différentes. Citons à cet égard la tombe T. 9 du tumulus 3 de Tigveni, qui renfermait les ossements d'une femme de 30 à 35 ans, associés à des os de volaille, d'ovi-caprin, de veau et de chevreuil, tous présentant le même degré d'incinération, donc ayant brûlé concomitamment, sur un même bûcher, mais moins intensément que dans les cas précédents, c'est-à-dire comme dans les tombes habituelles [5].

De soi-disant tombes d'incinération, mais ne contenant que des ossements d'animaux, ont été mises au jour du point de vue anthropologique en Allemagne, dans des sites de l'époque romaine, et en Pologne, dans la nécropole de Parczewen, appartenant à la culture de Przeworsk [6]. Celle-ci, qui date du La Tène tardif, y compris les deux premières sous-phases de la période romaine, comprenait 194 tombes, dont 115 ont été analysées par l'anthropologue A. Wiercinska. Le contenu de 4 tombes a été soumis en outre à un examen histologique de contrôle. Trois d'entre elles renfermaient probablement, sinon certainement, des restes humains. La quatrième tombe, T. 187, à fosse simple, de forme ovale et mesurant 50×70 cm, renfermait exclusivement des os d'animaux. Cette fosse d'offrande n'avait point de liaison ni de rapport stratigraphique avec d'autres tombes.

En ce qui concerne l'ensemble rituel géto-dace de Conţeşti, à notre point de vue, il faudrait que l'on dispose d'analogies plus nombreuses et plus convaincantes comme situation et comme structure avant de pouvoir avancer une explication.

Mentionnons, pour conclure, que la détermination des espèces animales présentes à Conţeşti a été faite par notre collègue Mircea Udrescu, spécialiste des problèmes de paléofaune et d'écologie humaine.

[5] *Ibidem*, p. 45.

[6] Teresa Dabrowska, Panstwowe Muzeum Archeologiczne, Materialy Starozytne i Wczesnosredniowiecne, t. II, 1973, p. 383—531.

Nouvelles données sur la culture géto-dace du sud-est de la Transylvanie

ZOLTÁN SZÉKELY
Sf. Gheorghe

Au cours de ces dernières années, l'un des principaux objectifs du Musée de Sfîntu Gheorghe (dép. de Covasna) a été l'identification et la détermination chronologique des sites géto-daces de cette partie de la Roumanie. Dans ce but, des fouilles et des sondages ont été pratiqués dans plusieurs établissements et fortifications de la région. Dans les pages qui suivent nous formulerons quelques observations sur le développement de cette culture au cours de ses différentes étapes.

Les établissements géto-daces situés sur les terrasses des cours d'eau sont ouverts, non fortifiés, alors que ceux placés sur les sommets des montagnes sont fortifiés au moyen d'un vallum et d'un fossé ou d'un mur de pierre.

Pour la période la plus ancienne du La Tène I, lorsqu'à partir de la culture hallstattienne et sous l'influence de la culture grecque commencent à se cristalliser les traits caractéristiques de la culture des Géto-Daces, nous n'avons pas jusqu'à ce jour de découvertes certaines.

On peut assigner à la fin de la première période ou au début du La Tène II — outre certaines découvertes fortuites de tessons céramiques — les deux vases entiers de grandes dimensions, faits à la main en une pâte renfermant beaucoup de cailloux et cuite « au noir », mis au jour dans les tombes d'incinération de Biborţeni [1] et de Bicsadul Oltului [2]. Le premier vase a un corps bitronconique et deux anses ; le second, un corps svelte et le bord évasé droit vers l'extérieur. Une amphore à deux anses, faite à la main, a été trouvée par hasard à Ozun [3] ; ce vase, dont la forme dénote qu'il a eu pour modèles des amphores grecques, appartient à cette même période ancienne.

Le La Tène II est représenté entre autres par l'établissement géto-dace découvert en 1965 à Cristur (dép. de Harghita), au lieu-dit « Poala bradului », où l'on a dégagé deux huttes à demi souterraines de forme carrée, au côté de 4 m, pourvues d'un foyer rectangulaire revêtu de terre glaise. Le mobilier des huttes consiste principalement en fragments de vases faits à la main, associés à de rares fragments de vases façonnés au tour. Les fragments du bord d'un vase en graphite mis au jour dans l'une des huttes confirment la datation de celles-ci [4].

Trois autres établissements — ceux de Medişoru Mare (dép. de Harghita), d'Anghelus et de Cernat (dép. de Covasna) appartiennent à la même période.

L'établissement géto-dace de Medişoru Mare est situé au sud du village, au lieu-dit « Cîmpul de mazăre », sur un plateau dominé par une colline et bordé à l'est par un ruisseau. A 35 cm de profondeur, on a mis au jour une habitation rectangulaire à l'axe long orienté est-ouest, mesurant 4 × 2,5 m. Dans l'angle sud-est de l'habitation se trouvait le foyer, fait de pierres (bouleversé par des labours, seules quelques-unes de celles-ci subsistaient). Le mobilier comprenait quelques

[1] Z. Székely, Almanah, p. 17, fig. 10/2.
[2] *Ibidem*, p. 11—12, fig. 5.
[3] I. H. Crişan, *Ceramica daco-getică*, Bucureşti, 1969, pl. 136/2.
[4] Z. Székely, Cumidava, 3, 1969, p. 100, fig. 7/4—5.

fragments de poteries, un torquès en bronze, un poignard en fer et un fragment de mors (fig. 3/4, 9—10). Le matériel céramique consiste en écuelles à deux anses (fig. 1/5), en bocaux décorés d'un cordon alvéolaire et d'incisions, en tasses à anse, en fruitières et en de grands vases décorés de bandes de lignes parallèles et ondulées (« Krausengefässe »). La plupart des vases sont faits à la main. Le torquès, fait d'une barre de 3 mm d'épaisseur, avait probablement les extrémités en crochet. Le poignard, qui est en piètre état de conservation, a une lame à un seul tranchant et la poignée pourvue de rivets. La branche de mors est faite d'une barre tordue de 0,8 cm

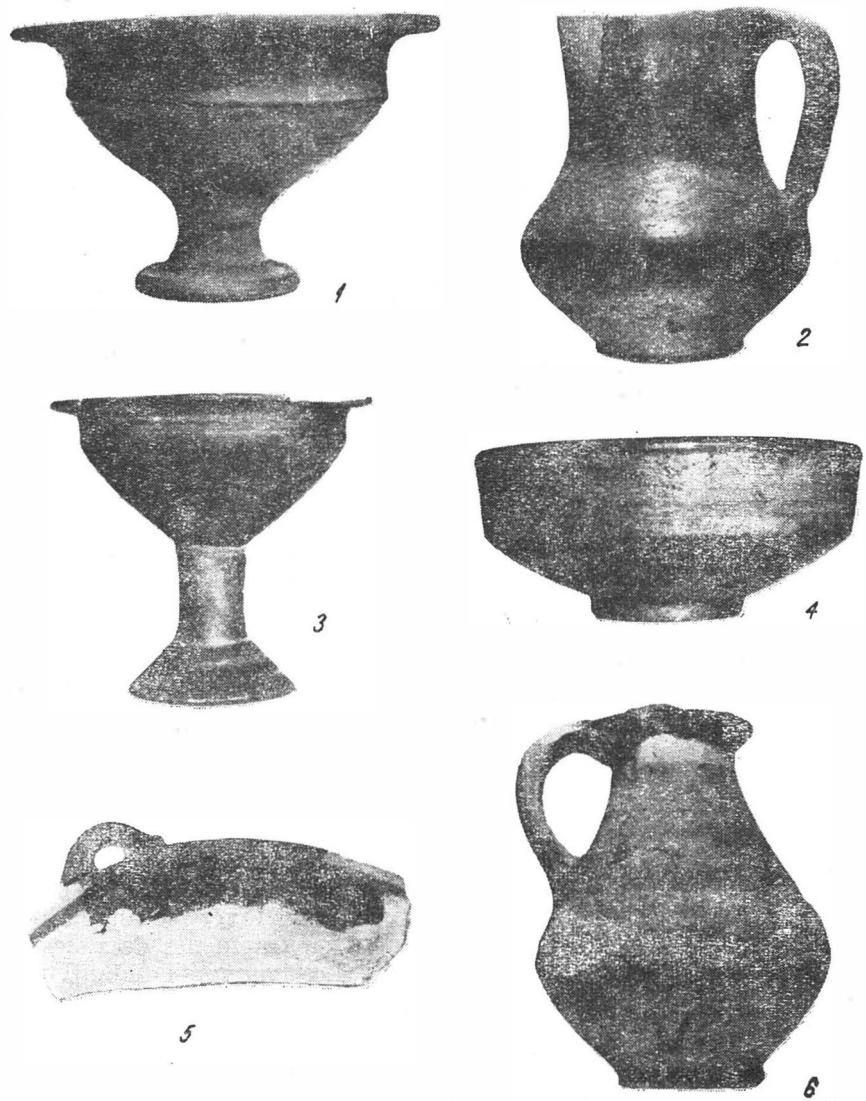


Fig. 1. 1—4, 6 Cernat. Vases daces; 5 Medişoru Mare. Fragment d'écuelle; 6 Fotoş. Cruche.

d'épaisseur, argentée. L'établissement a été assigné au La Tène II sur la base du matériel céramique, qui conserve des traditions du premier âge du fer.

L'établissement d'Anghelus est situé au nord de la commune, dans une vallée où coule un ruisseau. On y a mis au jour les restes de deux huttes mi-souterraines, aux foyers circu-

laires construits de galets. Outre la poterie, qui est de caractère ancien, on a récolté une fibule en fer à ressort en spirale, une valve de moule pour bijoux et une figurine anthropomorphe (fig. 3/1, 1 a 3). Le moule, qui est de forme rectangulaire, mesure 4,5 × 3,1 × 2,2 cm. A l'extrémité où était versé le métal en fusion, il a la forme d'un entonnoir. Il servait à confectionner des pendeloques en forme d'amphore (fig. 3/1, 1 a). Cette pièce atteste que les orfèvres locaux travaillaient d'après des modèles grecs, pour la population autochtone. Des figurines pareilles à celle d'Angheluș ont été signalées dans l'établissement géto-dace de Poiana [5].

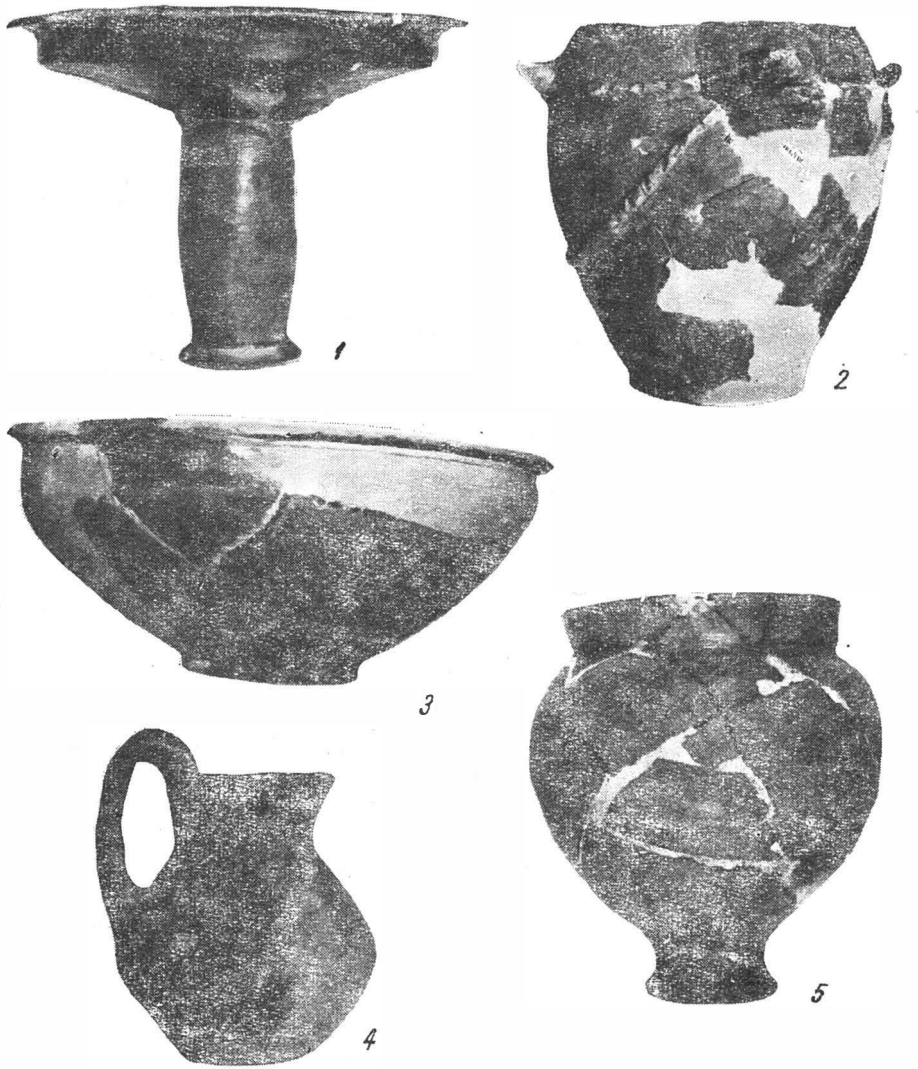


Fig. 2. 1—2, 4 Cernat. Vases daces ; 3,5 Filiaș. Vases romains.

Au cours de la campagne de fouilles de 1974, au centre de la commune de Cernat, on a découvert, à 1,43 m de profondeur, sous la couche de culture de la haute période féodale, un foyer circulaire à bordure de pierres de différentes dimensions ; autour du foyer se trouvaient des tessons de poterie géto-dace et une cruche entière. On a pu reconstituer un vase à haut pied

[5] R. et E. Vulpe, Dacia, 3—4, 1933, fig. 99/2.

et un bocal. Le vase à pied est fait à la main en pâte de bonne qualité cuite « au noir » ; sa lèvre est large et évasée (fig. 2/1). Le bocal a une bouche large et le corps effilé vers la base ; il est décoré de quatre boutons plats et d'un cordon alvéolaire (fig. 2/2). Une écuelle, à l'état fragmentaire, présente de même un bouton plat. La cruche, à l'anse faite d'une bande, est pansue et à fond plat ; elle a 16 cm de hauteur (fig. 2/4). Le matériel céramique révèle une évidente tradition hallstattienne. Une monnaie d'argent, imitation locale d'un tétradrachme de Philippe II, date l'établissement au III[e] siècle av. n. è., peut-être au début du II[e] siècle [6] (fig. 3/6).

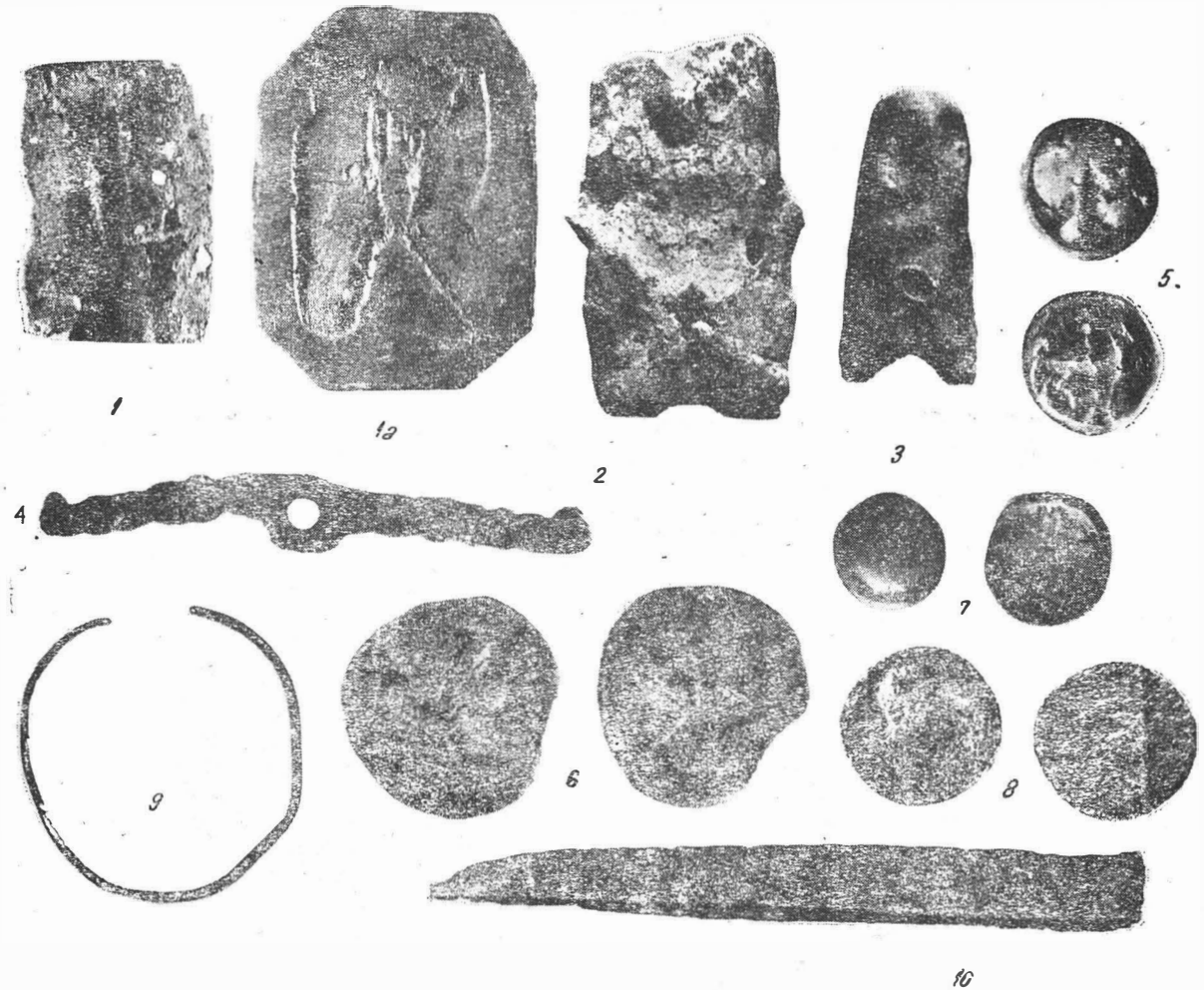


Fig. 3. 1—1a, 2 Angheluș. Valve de moule et idole ; 3 Poian. Idole ; 4, 9, 10 Medișoru Mare. Mors, bracelet en bronze et poignard en fer ; 6—8 Cernat. Monnaies daces et romaines ; 5 Ilieni.

On doit situer à la même époque le site géto-dace découvert sur le territoire de la commune d'Ilieni (dép. de Covasna), daté par une imitation de tétradrachme de Philippe II [7] (fig. 3/5).

L'aspect de la culture matérielle de cette période La Tène II ressort de son matériel céramique, qui atteste une puissante tradition hallstattienne, tant sous le rapport des formes que du décor. Les types les plus fréquents sont le vase bitronconique, le vase légèrement pansu, le

[6] K. Pink, *Die Münzprägung der Ostkelten und ihrer Nachbar*, DissPan, II[e] série, 15, p. 193—201.

[7] *Ibidem*, pl. 10, p. 113.

pot à une seule anse et l'écuelle au bord épaissi ou à anse appliquée horizontalement. Les motifs ornementaux sont les protubérances, le cordon formé de boutons, d'incisions et d'alvéoles. A peu d'exceptions près, ces formes et ornements persisteront au cours des périodes suivantes.

Quant au La Tène III, plusieurs découvertes de sites fortifiés ou non sont venues enrichir nos connaissances sur la culture des Géto-Daces durant cette période. Nous citerons à cet égard les établissements de Cernat et de Poian, où l'on a dégagé quelques huttes et effectué des observations stratigraphiques.

A Cernat, des établissements géto-daces ont été identifiés en deux points autres que celui mentionné plus haut [8]. L'un est situé au sommet d'une montagne et recouvre un établissement du premier âge du fer. L'autre, qui comprend deux niveaux d'habitat, se trouve sur la terrasse d'un ruisseau.

L'habitation courante pour cette période est la hutte mi-souterraine de forme rectangulaire, au foyer ovale ou rectangulaire placé dans un angle de la pièce. L'inventaire des habitations consiste en tessons de poterie faite à la main ou au tour, ainsi qu'en poids pour le métier à tisser, en terre glaise. Le matériel céramique, quoique à un état très fragmentaire, a permis la reconstitution de quelques formes de vases : le vase bitror conique, le pot à une seule anse, l'écuelle et la tasse à anse.

Deux monnaies d'argent (fig. 3/7), des imitations locales de drachmes d'Alexandre le Grand (Forrer 339, Dess. 534), datent le premier établissement du II^{e} siècle av. n. è.

Dans le second établissement, une habitation du niveau I a livré, outre des fragments de poterie locale faite à la main et au tour, des fragments de vases d'importation qui ont permis la reconstitution de deux vases : une coupe décorée de barbotine et une écuelle marquée sur la face intérieure de la base d'une estampille à lettres grecques, trop effacée malheureusement pour pouvoir être déchiffrée. Un autre fragment de vase grec, dont le décor conserve une partie d'une procession de jeunes filles portant des libations, appartient à la céramique dite de Pergame, provenant de la ville de Mirmekion, en Crimée. Ces vases ont été en usage jusqu'à la fin du II^{e} siècle av. n. è., ce qui date le niveau au milieu du La Tène III [9] (fig. 5).

La poterie locale présente une grande variété de formes et de décor. Elle comprend toutes les formes caractéristiques pour la poterie dace, autant faite à la main qu'au tour : urnes, écuelles, tasses, fruitières. On a même trouvé une poêle. Parmi les objets d'usage domestique, mentionnons les poids pour métier à tisser en terre glaise et des polissoirs de vases.

La période correspondant au I^{er} siècle av. n. è. et au I^{er} siècle de n. é. est représentée par l'établissement de Poian, par le niveau II de l'établissement de Cernat et par le trésor monétaire de Fotoş, trouvé dans une cruche en terre glaise (fig. 1/6). A Poian on a dégagé une hutte à demi souterraine de forme rectangulaire, mesurant 4 × 3,5 m, dans l'angle nord-est de laquelle se trouvait un foyer rectangulaire formé d'une couche de terre glaise de 0,20 cm d'épaisseur. Le mobilier consistait en de nombreux tessons de poterie faite à la main ou au tour ; en une figurine au corps plat (fig. 3/2) mesurant 6 cm de hauteur sur 3,6 cm de largeur, d'une facture plutôt rudimentaire, dont le type est attesté dans l'établissement de Poiana [10] ; enfin, en une fibule en bronze à ressort spiral qui date l'établissement du milieu du I^{er} siècle av. n.è. (fig. 6/1).

Il faut assigner à la même époque l'établissement de Sfintu Gheorghe, qu'un trésor monétaire date de la seconde moitié du I^{er} siècle av. n.è. [11].

Des données sur la conquête de cette partie de la Dacie, ainsi que sur l'aspect culturel existant au I^{er} siècle av. n. è et au I^{er} siècle de n. è., nous ont été fournies également par les fouilles pratiquées dans l'établissement fortifié géto-dace de Covasna — « Valea Zînelor » [12]. C'est la seule forteresse du sud-est de la Transylvanie qui, par son système de construction et ses dimensions, puisse se comparer à certaines citadelles de l'ouest de la Dacie, connues et fouillées de longue date. La forteresse de « Valea Zînelor » est située sur un sommet de montagne aménagé en trois terrasses, entourées d'un mur de pierre fait de dalles liées par de la terre. L'épaisseur des murailles varie entre 3,5 et 9 m. Autant sur le plateau que sur les terrasses, on a trouvé des

[8] Z. Székely, *op. cit.*, p. 101.
[9] Z. Székely, SCIV, 24, 1973, 3, p. 527–533.
[10] R. et E. Vulpe, *op. cit.*, fig. 99/1.
[11] Z. Székely, SCIV, 19, 1968, 4, p. 363–373.
[12] Z. Székely, SCIV, 23, 1972, 2, p. 201–214.

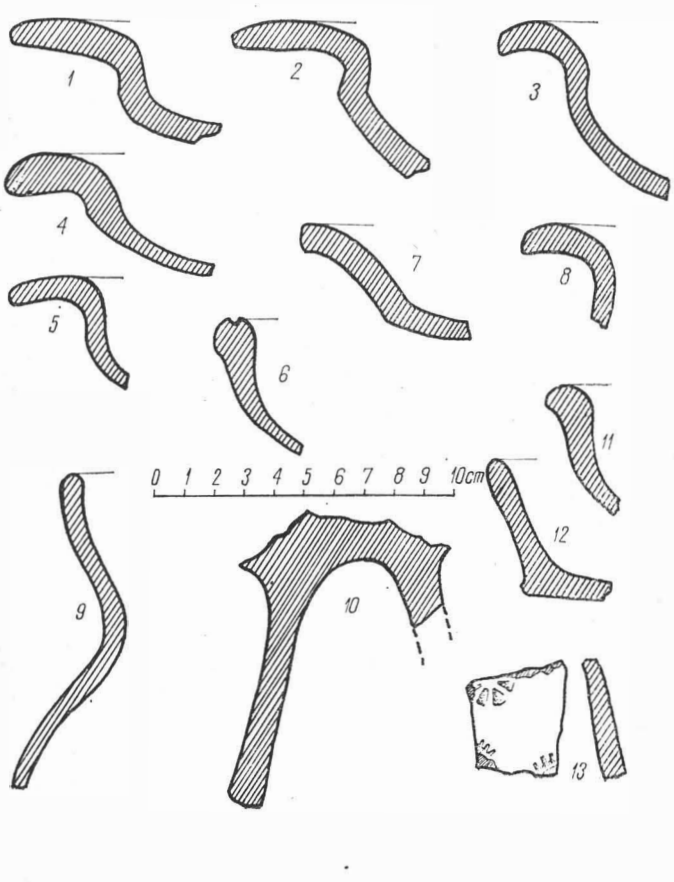


Fig. 4. 1—12 Filiaş. Profils de vases daces et fragment de vase sigillé trouvé dans une fosse.

Fig. 5. Cernat. Estampille à lettres grecques.

fragments de poteries, des objets ménagers, des armes et des monnaies romaines. Le matériel céramique est varié. Parmi les vases faits à la main on relève des vases de tradition hallstattienne, de grands vases à la lèvre légèrement évasée et des fruitières. Les autres vases faits à la main sont du type bocal, des tasses, des fruitières. La céramique façonnée au tour est de types différents elle aussi : pots ou coupes à une ou à deux anses, écuelles au bord épaissi, grands vases à provisions (« Krausengefässe ») décorés de bandes de lignes ondulées et parallèles. Les pots, les coupes et les écuelles sont en pâte fine grise et décorés de lignes polies ondoyantes, verticales ou réticulées. On a trouvé également quelques fragments de bords de vases en pâte fine, cuite à la couleur brique.

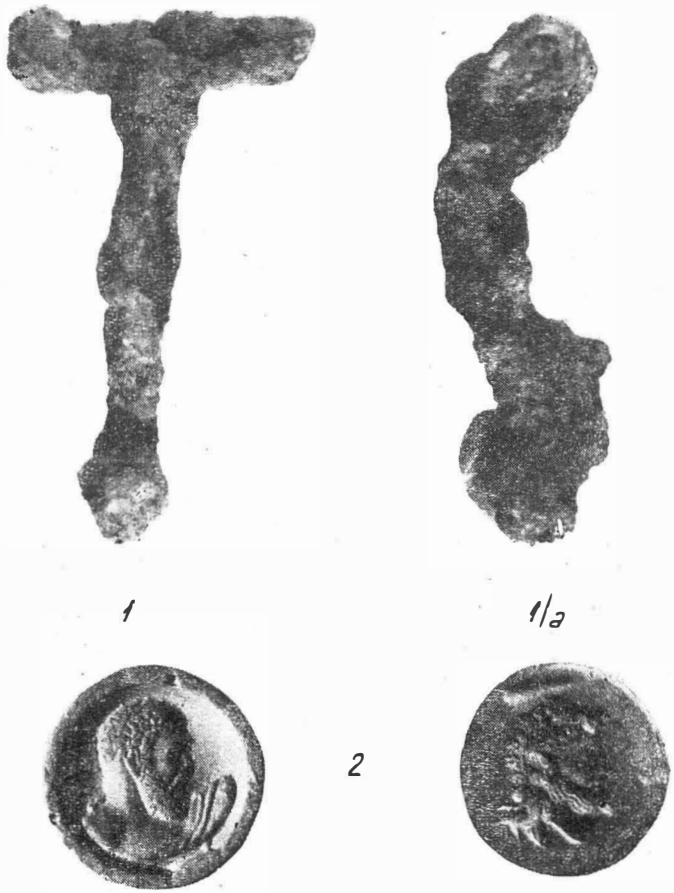


Fig. 6.1 Fibule découverte à Poian ; 2 gemme en verre découverte à Cernat.

Les vases faits à la main sont décorés d'un cordon alvéolaire ou incisé, de lignes incisées, de boutons, d'empreintes faites au doigt, ou encore d'une croix incisée. Un fragment de lèvre présentait des alvéoles. Parmi les vases façonnés au tour on compte la tasse cylindrique à parois droites et à deux anses. Elle est cuite au brique et est décorée sur tout le corps de motifs géométriques (raies, triangles) peints ; la peinture est fortement détériorée.

Sur la deuxième terrasse on a découvert 7 monnaies, dont 6 sont des deniers républicains du I^{er} siècle av. n. è et la 7^{e} un denier du temps de l'empereur Vespasien (72 de n. è).

Les pierres des murs d'enceinte ont été brûlées au rouge, ainsi que la terre auprès des murs. Partout on relève les traces d'un puissant incendie, au point que certaines pierres calcaires des

murs se sont transformées partiellement en chaux. La monnaie constitue un terme *post quem* pour la datation. La forteresse a probablement été incendiée lors des deux guerres menées par Trajan. Il n'existe aucune trace d'habitation ultérieure [13].

En ce qui concerne la culture de la population dace sous la domination romaine, les données sont assez peu nombreuses. On citera à cet égard la hutte dace découverte à Cernat et le matériel céramique apparu sporadiquement dans les établissements préféodaux de Filiaş et de Şimoneşti. La hutte a été mise au jour, à l'occasion de l'élargissement de la route, dans la partie nord-est de la commune de Cernat. Auprès du foyer, les vases suivants y ont été récoltés : 1. Un pot à anse façonné au tour en une pâte de bonne qualité, à large bouche, à la panse bombée et à la base profilée ; le corps du pot a été peint en brun (h=9 cm, diam. de la lèvre=5,6 cm, diam. de la base=4 cm)(fig. 1/2). 2. Ecuelle faite au tour en pâte fine grise, à la base profilée ; la lèvre est légèrement épaissie et la paroi arrondie ; à l'extérieur, vers la base, sont incisés une croix gammée, un arbre et trois lignes parallèles, le tout disposé symétriquement autour de l'anneau de la base (h = 8 cm, diam. de la bouche = 18 cm, diam. de la base = 7,2 cm) (fig. 1/4). 3. Fruitière faite au tour en une pâte de bonne qualité, cuite au brique ; le pied est court et plat à sa base ; le corps du vase a reçu une couche de vernis (h = 12,5 cm, diam. de la lèvre = 16 cm) (fig. 1/1). 4. Fruitière faite au tour en pâte fine noire ; le bord du vase est large de 2,3 cm ; il est décoré intérieurement, par polissage, de lignes parallèles comprises entre deux lignes ondulées (h = 20 cm, diam. de la lèvre = 18 cm) (fig. 1/3).

Un dupondius de Trajan situe l'établissement au commencement du II^{e} siècle de n. è. (fig. 3/8).

Dans la même partie de la commune, sur un lieu plus élevé dénommé « Movila bisericii » (« La butte de l'église »), on a trouvé, outre des fragments de grands vases décorés de bandes de lignes parallèles et ondulées (« Krausengefässe »), des vases faits à la main, ainsi que deux monnaies de bronze, très usées, de l'époque impériale (II^{e}—III^{e} siècles).

A Filiaş, dans une fosse, on a trouvé des fragments de vases daces associés à de la céramique romaine, laquelle date ceux-ci du temps de la domination de l'Empire romain. Ce matériel céramique dace diffère comme aspect — forme et décor — de celui de l'époque « classique » : seules certaines formes se sont conservées et le décor est très réduit (fig. 4/1—13).

A Şimoneşti, on a mis au jour une hutte dace, que son mobilier céramique mixte — dace et romain — et une monnaie romaine, trouvée près du foyer, datent du II^{e} siècle de n. è.[14].

Les données qui viennent d'être exposées permettent de tirer certaines conclusions sur la culture de la population géto-dace du sud-est de la Transylvanie au cours de plusieurs siècles. Les sites ont été choisis en des lieux ouverts, favorables au mode de vie des habitants, qui pratiquaient l'agriculture et l'élevage et logeaient dans des habitations de surface ou à demi souterraines. Les Daces ont construit aussi, sur les hauteurs, des forteresses entourées d'un vallum ou d'un mur de pierre, sans mortier.

Les établissements et les habitations dérivent de la culture hallstattienne du sud-est de la Transylvanie (sites de Reci, Sîngeorgiu de Pădure, Porumbenii Mari, etc.). En ce qui concerne le mobilier trouvé dans les habitations, c'est le matériel céramique qui est le plus abondant et qui permet le mieux de suivre l'évolution de la culture géto-dace au cours de ses différentes étapes.

La poterie de la première période est de tradition locale, héritière de celle de l'âge du bronze et du Hallstatt. Elle a été influencée par la céramique grecque, ainsi qu'il ressort de certaines formes de vases et de certaines éléments de technique. Le contact ancien de la population autochtone avec le monde grec est attesté aussi par les découvertes de monnaies grecques. Ainsi, un tétradrachme de Thasos a été découvert récemment à Dalnic et des monnaies de différentes villes grecques sont connues depuis longtemps dans la région.

[13] La monnaie de bronze émise sous Hadrien (A Sestercius BMC 1160) en 119, qui a été découverte au sommet de la montagne, sur la terrasse I, par un élève du lycée de Covasna, confirme la date de la conquête du sud-est de la Transylvanie et de l'organisation de la frontière orientale de la province par les Romains, à savoir sous ces deux empereurs.

[14] Z. Székely, Cumidava, 3, 1969, p. 102.

Les influences celtiques apparaissent plus tard ; elles sont attestées par la présence des vases à graphite trouvés à Cristuru Secuiesc, d'écuelles aux bords épaissis, ainsi que de vases peints en raies rouges.

L'influence et les contacts avec le monde grec du Pont Euxin persistent jusqu'à la fin du II[e] siècle av. n. è., ainsi qu'il ressort de la présence de la céramique de Pergame et d'une gemme en verre découverte à Cernat, portant sur chacune de ses faces l'image d'une tête barbue, évidente œuvre d'art grecque [15]. (fig. 6/2).

La dernière période de développement de la culture, au cours du I[er] siècle av. n. è. et du I[er] siècle de n. è., correspond à un véritable épanouissement culturel, représenté en matière de céramique par la grande variété des formes et du décor.

Ainsi, à la fois sur des bases locales et sous l'influence de différentes cultures étrangères, il s'est formé une culture matérielle spécifique pour les Géto-Daces. Après la conquête, celle-ci a subi une puissante influence romaine, tout en conservant ses caractéristiques propres. La persistance de certaines formes et de certains éléments de décor peut être décelée jusqu'à l'époque préféodale. Ainsi, la tasse dace à une seule anse, l'écuelle au bord épaissi, le décor réalisé au moyen de lignes polies, les lignes ondoyantes ou réticulées se retrouvent dans la culture de Sîntana de Mureș, au IV[e] siècle de n. è. [16] ; de même, la poêle et le vase à alvéoles sur la lèvre — forme de vase et motif ornemental préférés dans la culture des VI[e]—VIII[e] siècles de n. è. — peuvent également être considérés comme un héritage des Daces [17].

En conclusion, on peut affirmer que la culture des Géto-Daces du sud-est de la Transylvanie s'est formée à partir d'un fonds autochtone, en subissant l'influence de plusieurs cultures étrangères (grecque, celtique, romaine), mais sans que celles-ci lui aient fait perdre ses éléments spécifiques. Ce patrimoine culturel n'a pas disparu lors de la conquête romaine, bien au contraire : la population locale l'a maintenu et a transmis les éléments d'origine dace à la population romanisée qui est restée sur les lieux après la retraite des Romains.

TROUVAILLES GÉTO-DACES DANS LE SUD-EST DE LA TRANSYLVANIE

DÉP. DE COVASNA

1 Alungeni, com. Turia : Z. Székely, Dacia, 11—12, 1948, p. 105—114 ; idem, Almanah, 1955, p. 20—21.
2 Angheluș, com. Ghidfalău : Z.Székely, Materiale, 11, sub tipar.
3 Baraolt, ville ; Z.Székely, Almanah, 1955, p. 17—18 ; idem, Materiale, 9, 1970, p. 305.
4 Biborțeni, ville Baraolt : Z.Székely, Almanah, 1955, p. 14—17.
5 Bicsadu-Oltului, com. Malnaș : Z.Székely, Almanah, 1955, p. 11—13 ; idem, Materiale, 1953, p. 89—90.
6 Boroșneu Mare : Z. Székely, Almanah, 1955, p. 28.
7 Cașinu Mic com. Sînzieni : A. Ferenczi, ACMIT, 1926—1928, p. 244. Fouilles en 1975.
8 Catalina : Z.Székely, Almanah 1955, 19.
9 Cernat : Z.Székely, Jegyzetek Dacia történetéhez, 1946, p. 16—17 ; idem, Almanah, 1955, p. 20 ; idem, Cumidava, 3, p. 101.
10 Comolău (aujourd'hui RECI) : Z.Székely, Almanah, 1955, p. 18.
11 Covasna, ville : Z.Székely, SCIV, 23, 1972, 2, p. 201—214.
12 Doboșeni, com. Brăduț : Z.Székely, Materiale, 5, 1959, p. 232—233.
13 Fotoș, com Ghidfalău : B. Mitrea și Z. Székely, Materiale, 2, 1956, p. 643—648.
14 Ghelința : K.Gooss, Chronik *der archeologischen Funde Siebenbürgens*, 1876, p. 22.
15 Ilieni : L. Révay, Római conzuláris érmek, a Székely Nemzeti Múzeum értesitöje, 1891, p. 3—8 ; B. Mitrea, Aluta, 1970, p. 103—108.
16 Mărtineni, com. Catalina : Z.Székely, Almanah, 1955, p. 23.
17 Moacșa : Fouille pas publiée du Musée de Sfîntu Gheorghe.
18 Orituz, com. Breţcu : Z.Székely, Materiale, 9, 1970, p. 310.
19 Olteni, com. Bodoc : Z.Székely, Almanah, 1955, p. 30—31.
20 Peteni, com. Zăbala : Z.Székely, SCIV, 16, 1965, 1, p. 58—64.
21 Poian : Z.Székely, Cumidava, 3, 1969, p. 102 ; idem, SCIV, 23, 1973, 3, p. 528—529.
22 Reci : Z.Székely, Materiale, 5, 1959, p. 198 ; idem, Sepsiszentgyörgy története a középkor végéig, 1948, p. 31—46 ; idem, SCN, 4, 1968, p. 363—371.
23 Sîncraiu, com. Ilieni : Z.Székely, Cumidava, 7, 1973, p. 7—12.
24 Surcea, com. Brateș : Z.Székely, Adatok a dákok késö vaskori müvelt ségéhez, 1954, p. 5—14 ; N. Fettich, ActaArchHung, 3, 1953, p. 123—144.

[15] Z.Székely, SCN, 5, 1975, p. 176.
[16] Z.Székely, Aluta, 1, 1969, p. 85.
[17] Z.Székely, Aluta, 2, 1971, p. 134.

25 Vîlcele : Z.Székely, Almanah, 1955, p. 23.
26 Valea Crișului : Z.Székely, Jegyzetek Dácia történetéhez, 1946, p. 20.

DÉP. D'HARGHITA

27 Ceheţel, com. Şimoneşti : Z.Székely, Cumidava, 3, 1969, p. 100.
28 Eliseni, com. Secuieni : Z.Székely, Materiale, 10, 1973, p. 223.
29 Filiaş, ville Cristuru Secuiesc : Z.Székely, Materiale, 9, 1970, p. 311.
30 Miercurea-Ciuc, ville : A.Ferenczi, ACMIT, 1932—1938, p. 268 ; Z.Székely, Cumidava, 3, 1969, p. 103—107 ; idem, Materiale, 3, 1957, p. 158 ; P. János — D. Kovács, StMatTg Mureş, 4, 1967.
31 Cristuru Secuiesc, ville : Z.Székely, Cumidava, 3, 1969, p. 100.
32 Medişoru Mare, com. Şimoneşti : Z.Székely, Materiale, 7, 1961, p. 187
33 Ciucsîngeorgiu : P.János—D.Kovács, StMatTg Mureş, 2, 1967, p. 2.
34 Cîrţa : *Ibidem.*
35 Mihăileni : *Ibidem*, p. 4.
36 Porumbenii Mari, com. Mugeni : Z.Székely, Materiale, 6, 1959, p. 194.
37 Racu, com. Siculeni : Z.Székely, Materiale, 9, 1970, p. 304—305.
38 Şimoneşti : Z.Székely, Cumidava, 3, 1969, p. 102.
39 Sîncrăieni : Z.Székely, Adatok a dákok késö vaskori müveltségéhez, 1954, p. 18—31 ; C. Preda, Materiale, 6, 1959, p. 825—866 ; D.Popescu, Dacia, N.S., 2, 1958, p. 157—206.
40 Sînmartin : P.János—D.Kovács, *op. cit.*, p. 6.
41 Sînsimion : *Ibidem*, p. 6.
42 Sîntimbru, com. Sîncrăieni : *Ibidem*, p. 7.
43 Tomeşti, com. Cîrţa : *Ibidem*, p. 7.
44 Zetea : Z.Székely, *Zetevára*, 1949.

DÉP. DE MUREŞ

45 Bezid, com. Singeorgiu de Pădure : Z.Székely, Materiale, 8, 1962, p. 337.
46 Ghindari, Z.Székely, Materiale, 9, 1970, p. 302.
47 Mădăraş, com. Band : P. János—D.Kovács, *op. cit.*, p. 4.
48 Sălăşuri, com. Veţca : Z.Székely, Materiale, 9, 1970, p. 298.

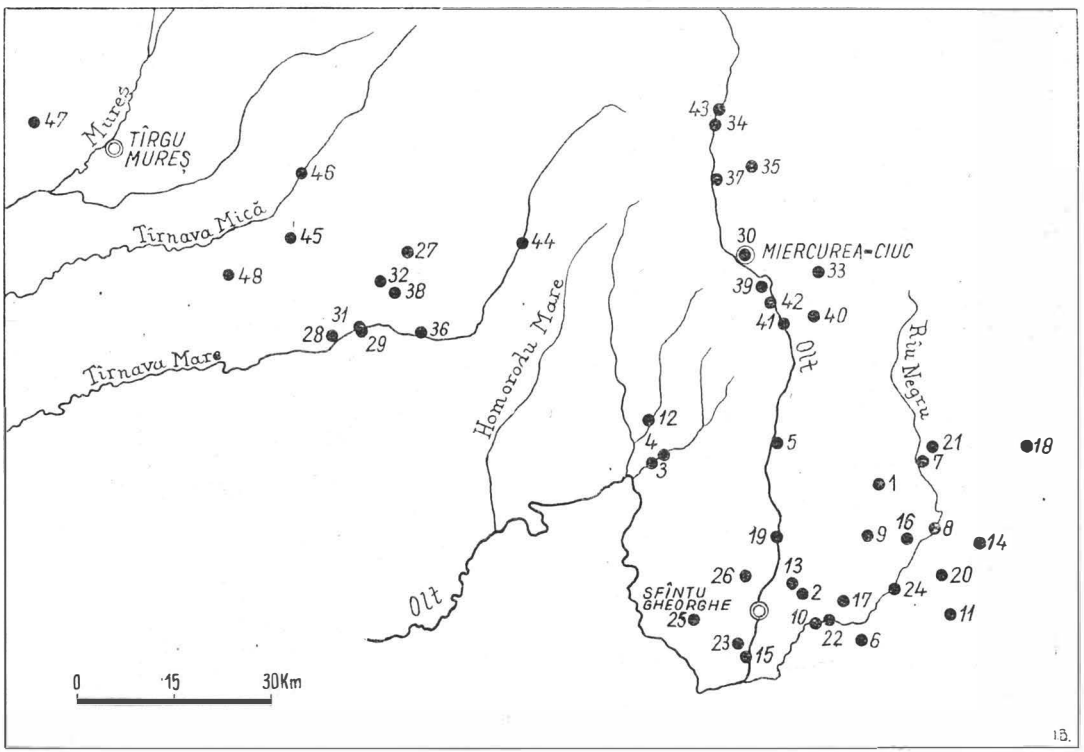


Fig. 7. Découvertes daces au sud-est de la Transylvanie.

Le caractère de la société et de l'Etat daces à l'époque classique

HADRIAN DAICOVICIU

Cluj-Napoca

Le problème de l'existence, dans la Dacie de l'époque classique (I^e^ s. av. n. è. — début du II^e^ s. de n. è.), d'une société divisée en classes antagoniques et d'une organisation étatique a été maintes fois discuté au cours des trois dernières décénnies. Si Constantin Daicoviciu a affirmé catégoriquement dès 1950 la réalité de l'Etat dace aux temps de Burébista et de Décébale [1], l'opinion qu'il s'agit seulement d'une confédération tribale, surtout sous le règne de Burébista, a été elle-aussi exprimée dans la littérature historique [2]. Toutefois, je suis persuadé que les découvertes archéologiques, de même que le peu de sources littéraires dont on dispose, démontrent l'existence de l'Etat dace et, par conséquence, d'une société de classes.

Du point de vue archéologique les découvertes les plus éloquentes sont celles des Monts d'Orăştie. Ce qui attire surtout l'attention dans les forteresses daces de cette contrée est leur caractère de système et leur unité de construction. Les fortifications de Costeşti, Blidaru, Vîrful lui Hulpe, Piatra Roşie, Băniţa et les nombreux éléments défensifs de moindre importance (tours, bastions, le vallum de Cioclovina-Ponorici) ont été conçus dans un but très clair : la protection du grand centre religieux et culturel, économique et politique de Sarmizegetusa (Dealul Grădiştii). A l'époque de Burébista, les citadelles mentionnées ne sont pas de simples centres tribaux fortifiés ; elles sont disposées en terrain de telle façon, qu'elles se voient et se protègent réciproquement. Elles ne représentent donc pas un nombre quelconque de fortifications, mais un système sagement conçu de forteresses, qui ne pouvait être ni imaginé, ni réalisé par une tribu ou une confédération tribale, mais uniquement par une forte autorité d'Etat.

L'unité de conception des forteresses daces des Monts d'Orăştie est doublée par leur unité constructive. Leur plan, il est vrai, est différent en ce qu'il s'adapte aux particularités du terrain, mais la manière de leur construction est partout la même, l'élément fondamental étant le mur en pierre de taille. Il va de soi que cette unité de construction plaide elle aussi pour l'existence d'un fort pouvoir central.

L'étude des vestiges archéologiques trouvés dans les forteresses et dans les habitats de cette région conduit à la même conclusion. Les édifices militaires et civils, publics et privés, découverts surtout au cours des dernières 25 années, la technique de construction, les ateliers, l'impressionante richesse en objets de métal (spécialement en outils de fer), l'abondance, la variété et la beauté de la céramique — éléments qui ne trouvent pas leur égal dans le reste de la Dacie — ont permis à C. Daicoviciu de caractériser la civilisation matérielle de cette époque comme une civilisation « oppidane » ayant dépassé la stade de développement rural des tribus

[1] Voir par exemple C. Daicoviciu, Aşezările dacice din Munţii Orăştiei. Partea I: Studiul topografic al aşezărilor, Bucureşti, 1951, p. 64—66.

[2] Voir M. Macrea, *Studii şi SRIR privind istoria României*, I, 1954, p. 119—146 ; I. T. Kruglikova *Дакия в эпоху римской оккупации*, Moscou, 1955, p. 34 ; T. D. Zlatkovskaia, VDI, 2, 1955, p. 73—97 ; M. Constantinescu, Probleme economice, novembre 1972, p. 14 ; M. Babeş, SCIVA, 25, 2, 1974, p. 220—222.

patriarcales[3]. La création d'une telle civilisation, dans laquelle les Daco-Gètes ont fondu, en les adaptant à leurs particularités, de nombreuses et variées influences étrangères, ne pouvait être réalisée dans le cadre de la formation tribale ; maints habitats, de chez nous et d'ailleurs, qui n'ont jamais dépassé ce stade, en témoignent.

Les progrès accomplis par les Daco-Gètes dans les aspects variés de leur culture spirituelle sont à la mesure de leurs réalisations dans le domaine de la civilisation matérielle. Les occupations scientifiques (astronomiques, médicales) des prêtres géto-daces [4], la connaissance et l'utilisation de l'écriture [5], l'art plastique [6], etc. constituent des témoignages supplémentaires en faveur du stade relativement élevé atteint par les Daces pendant les deux derniers siècles avant la conquête romaine.

On ne connaît que trop bien le manque d'intérêt des historiens antiques pour les problèmes de la structure socio-économique et de l'organisation politique des peuples qu'ils mentionnent dans leurs œuvres. On sait, par exemple, que ces historiens emploient souvent sans discernement le mot « roi » (βασιλεύς, *rex*), à l'aide duquel ils désignent parfois des chefs d'Etat, autres fois des simples chefs de tribu. Mais quand Strabon [7], parlant de la formation politique dirigée par Burébista, emploie le terme ἀρχή, il m'est impossible de croire qu'il ait en vue une simple confédération tribale.

L'existence d'un Etat dace est suggérée aussi par les données dont on dispose sur l'organisation de la cour de Burébista [8].

La politique intérieure et étrangère promue par ce grand roi des Daco-Gètes ne contredit, elle non plus, la conclusion à laquelle je suis arrivé sur la fois des autres éléments mis en discussion. L'appel à l'unité n'avait pas trouvé un écho favorable partout, chez toutes les tribus géto-daces ; l'aristocratie de certaines d'entre elles n'était pas disposée à renoncer, en faveur du pouvoir central d'Etat, à son indépendance et aux certains privilèges [9]. *Ces tribus* ont été englobées de vive force par Burébista dans l'Etat qu'il avait fondé ; ensuite il a conquis de nouveaux territoires en dehors du foyer séculaire des Daco-Gètes. Les campagnes de Burébista n'ont pas été donc des expéditions de pillage, caractéristiques à la période de la démocratie militaire [10]. Or, « la domination sur des sujets est incompatible avec la société gentilice » [11] ; en revanche, elle est un attribut de l'Etat fondé sur l'existence des classes antagonistes.

Tout cela me fait conclure que Burébista était à la tête d'un Etat et non d'une confédération tribale. Certes, cet Etat, dont le centre se trouvait dans les Monts d'Orăştie, ne s'est jamais confiné dans cette zone de 200 km² ; il a occupé dès ses commencements une aire beaucoup plus vaste et le processus d'unification l'a rapidement étendu [12]. Vers le milieu du I^e^ siècle av. n. è., l'Etat dace unifié atteignait vers l'ouest et nord-ouest la ligne du Danube moyen et de la Morave, allait au nord jusqu'aux Carpates Boisés, vers l'est s'étendait jusqu'à Olbia et englobait la Dobroudja toute entière, enfin, vers le sud atteignait le Haemus [13].

Un autre problème important qui se pose relativement à l'Etat dace de Burébista et de ses successeurs est celui de son *caractère*.

Le mode dont ce problème a été posé il y a un quart de siècle réclame lui-même une explication. On parlait encore beaucoup alors, dans l'historiographie tant étrangère que roumaine, de la « confédération (union) des tribus » de Burébista, dont on niait le caractère étatique. Dans ces conditions, l'essentiel état justement d'affirmer ce caractère, mais à cette époque-là le stade

[3] C. Daicoviciu, dans Istoria României, I, 1960, p. 317.

[4] Voir H. Daicoviciu, dans Dacia, N.S., 4, 1960, p. 231–254 ; 9, 1965, p. 383–385 ; G. Charrière, BSPF, 60, 1963, 7–8, p. 410 ; Platon, *Charmidès*, 5 ; Dioscorides, *De materia medica*, ed. M. Wellmann, Berlin, I, 1907 ; II, 1906 ; III, 1914 ; cf. I. I. Russu, *Limba traco-dacilor*, 2^e^ édition, Bucureşti, 1967, p. 43–47 ; R. Vulpe et autres, SCIV, 2, 1951, 1, p. 205 ; I. H. Crişan, dans *Istoria medicinei. Studii şi cercetări*, Bucureşti, 1957, p. 45–56.

[5] C. Daicoviciu, SCIV, 2, 1951, 1, p. 118–121 ; D. Berciu, SCIVA, 25, 1974, 3, p. 381–387.

[6] R. Florescu, *L'art des Daces*, Bucureşti, 1968.

[7] VII, 3, 11.

[8] Voir *infra*, p. 243.

[9] Voir H. Daicoviciu, *Dacia de la Burebista la cucerirea romană*, Cluj, 1972, p. 28–29 ; 61–65.

[10] L'opinion contraire, exprimée parfois, est évidemment erronée.

[11] Fr. Engels, dans K. Marx-Fr. Engels, *Opere alese*, II, 2^e^ édition, Bucureşti, 1975, p. 327.

[12] Cf. Strabon, VII, 3, 11.

[13] C. Daicoviciu, dans *Istoria României*, I, 1960, p. 263–265 ; Voir aussi M. Párducz, EvkSzeged, 1956, p. 15–30 ; G. B. Feodorov *Население Прутско-Днестровского междуречья в I тысячилетии и.э.*, MIA, 89, 1960, p. 8–56 ; idem, SCIV, 10, 1959, 2, p. 371–376.

atteint par notre historiographie marxiste-léniniste dans son développement ne permettait pas de dissocier les notions d'« Etat antique » et d'« Etat esclavagiste ». Ainsi apparut la formule d'« Etat esclavagiste naissant », appliquée à la formation politique dirigée par Burébista [14].

Dans cette formule le terme « naissant » devait refléter le fait que la société daco-gète se trouvait seulement au commencement du développement esclavagiste, que les esclaves, assez peu nombreux, étaient loin d'être devenus le fondement de la production sociale, étaient loin d'être les principaux producteurs des biens. Le terme « esclavagiste » qui, étant donnée la situation de la société daco-gète, pouvait paraître inadéquat, devait refléter en quelque sorte la dynamique du processus historique ; il suggérait que, tandis que les éléments hérités de l'époque de la communauté primitive s'affaiblissaient, les éléments esclavagistes s'affermissaient et progressaient peu à peu. Bien qu'elles ne fussent pas prédominantes dans la société géto-dace, les relations esclavagistes étaient considérées comme représentant l'élément *nouveau*, capable de développement et se développant réellement, l'élément qui, lentement mais sûrement, se frayait un chemin et qui *devait* vaincre en fin des comptes en vertu de l'implacable caractère de loi des processus historiques [15].

Evidemment, l'idée de l'inévitabilité de la victoire des relations esclavagistes dans le jeune Etat dace se fondait sur l'identité, considérée alors comme obligatoire, entre les notions d'« Etat antique » et d'« Etat esclavagiste » et aussi sur certaines analogies historiques. Des sociétés et des Etats qui n'avaient pas été au début esclavagistes dans le vrai sens du mot — Athènes au temps de Solon ou Rome à l'époque de la Loi des Douze Tables — s'étaient transformés à la longue en Etats esclavagistes classiques. A la lumière de ces circonstances, la définition de l'Etat dace comme Etat esclavagiste naissant était tout à fait naturelle : elle constituait une étape, pour ainsi dire obligatoire, dans l'évolution de nos conceptions sur la société daco-gète. De toute façon, la formule mentionnée avait représenté un incontestable pas en avant par rapport à l'idée d'une simple confédération de tribus ayant à sa tête Burébista comme chef passager. Je crois toutefois que cette étape est désormais dépassée et que les nouvelles orientations manifestées dans la science historique contemporaine nous obligent de définir d'une manière plus précise et plus scientifique, plus conforme à la réalité, le caractère de l'Etat dace.

La tâche est particulièrement difficile car ni les sources littéraires, ni l'archéologie n'offrent des données suffisantes. Les auteurs antiques s'occupent généralement très peu des questions socio-économiques et les découvertes archéologiques, qui peuvent mettre en lumière d'une façon prégnante les différences patrimoniales et même sociales (palais et fonds de cabanes, tombes riches et pauvres, inventaires archéologiques comprenant des objets de luxe et inventaires réduits au minimum nécessaire), ne s'avèrent pas capables de parler de la *forme concrète* d'exploitation, dominante dans un pays quelconque. Pour cet aspect du problème les sources épigraphiques sont les plus précieuses, mais dans le cas de la Dacie préromaine elles manquent totalement.

A vrai dire, nos connaissances sur la structure de la société dace à l'époque de Burébista et de Décébale sont très sommaires. Les sources littéraires nous font connaître l'existence des esclaves [16] et des affranchis [17], mais nous ne savons rien ni sur leur nombre, ni sur la fonction qu'ils avaient remplie dans le processus de production. Les mêmes sources nous informent ensuite, que les hommes libres étaient divisés en deux catégories ou bien en deux catégories principales ; l'aristocratie (*tarabostes*, *pileati*) et le peuple (*comati*, *capillati*) [18] ; dans ce cas non plus nous ne

[14] C. Daicoviciu, SCIV, 1, 1950, 1, p. 147, qui parle d'une « formation esclavagiste naissante » au temps de Burébista. Toutefois, le même auteur, dans l'ouvrage cité dans la note 1 (p. 65—66), ne donnait pas à l'Etat dace l'épithète d'« esclavagiste » ; il parlait seulement du « passage d'une société humaine de la formation de la communauté primitive à celle d'Etat de l'époque de la civilisation ».

[15] H. Daicoviciu, *Studia Universitatis Babeş-Bolyai*, series Historia, 1, 1959, p. 15—16.

[16] Voir par exemple Artémidore, *Oneirokritikon*, I, 8 (éd. Rudolf Hercher, Leipzig, 1864, p. 14). Artémidore fut le contemporain d'Hadrien, mais il est évident qu'il parle des Géto-Daces d'avant la conquête romaine (cf. A. Bodor, SCIV, 8, 1957, 1—4, p. 146, n. 1).

[17] C'est ce qui paraît ressortir de Cassius Dio, LXVIII, 12.

[18] Le terme *tarabostes* apparaît chez Jordanès (*Getica*, 40), qui l'avait emprunté à Dion Chrysostome (cf. I. I. Russu, *op. cit.*, p. 124) ; l'historien goth semble attribuer à cette catégorie sociale une antiquité considérable. C'est toujours lui qui parle de *pileati* (*ibidem*) comme d'un synonime plus tardif du terme *tarabostes*. Le mot *comati* est la latinisation du terme κομῆται employé

connaissons ni le rapport numérique entre les deux classes, ni les formes dans lesquelles les *comati* étaient exploités par les *tarabostes* [19].

Cassius Dio [20] nous informe que Trajan, lorsqu'il conquit « les montagnes fortifiées par des murailles » des Daces (il s'agit évidemment des Monts d'Orăştie), y trouva, entre autres, les prisonniers capturés par Décébale pendant la guerre avec Domitien. Ce passage suggère qu'il n'y avait pas dans l'Etat dace un véritable marché d'esclaves, que les prisonniers ne furent pas disseminés dans tout le pays par la vente, mais restèrent ensemble dans les forteresses des Monts d'Orăştie. On peut penser qu'ils avaient été transformés en une espèce d'esclaves de l'Etat (du roi) et obligés à travailler aux constructions de Sarmizegetusa. En effet, sur Dealul Grădiştii, la dernière phase de construction peut être datée à la dernière décénnie du I^er^ siècle de n. è. et aux premières années du siècle suivant : certains des sanctuaires d'andésite qui la caractèrisent n'ont pas été achevés avant la conquête de Sarmizegetusa par Trajan. Si ma déduction en ce qui concerne l'inexistence d'un marché d'esclaves en Dacie est juste, il en ressort que même au temps de Décébale (120—130 ans après la mort de Burébista) l'esclavage n'était pas bien développé.

De toute façon, les spécialistes sont unanimes à attribuer aux esclaves un rôle très limité dans la production sociale. L'Etat dace a été caractérisé une fois comme « semi-esclavagiste » [21] et, dans un ouvrage plus récent, C. Daicoviciu affirmait que l'esclavage chez les Daces conservait un caractère patriarcal, qu'on ne peut parler d'une généralisation de la production esclavagiste, mais seulement d'un commencement de celle-ci avec des tendances vers l'esclavagisme [22]. A son tour, D. M. Pippidi refuse d'attribuer au travail servile un poids significatif dans la production sociale chez les Daces [23].

L'idée des « tendances vers l'esclavagisme » nous ramène aux analogies historiques comme fondement principal de la caractérisation longtemps admise de l'Etat dace. En fin des comptes, Athènes au temps de Solon n'était pas un Etat esclavagiste dans le sens propres du mot : certains domaines des eupatrides étaient cultivés par des hommes libres, mais asservis économiquement (ἑκτήμοροι, qui payaient au maître cinq sixièmes de la récolte), il y avait encore une nombreuse paysannerie libre et les débiteurs insolvables qui perdaient leur liberté personnelle n'étaient pas obligés à travailler comme esclaves sur les terres des créditeurs, mais vendus généralement *en dehors* des frontières de l'Attique [24]. Cette circonstance n'a pas empêché Athènes de devenir, un siècle et demi plus tard, un *Etat esclavagiste classique*.

Le cas de Rome est semblable. La Loi des Douze Tables, rédigée en 451—450, prévoyait elle-aussi la vente *au-delà* du Tibre, en Etrurie, de ceux qui ne pouvaient pas acquitter leurs dettes. Il existait même la stipulation d'une étonnante cruauté (jamais appliquée toutefois, au moins pour autant que je le sache) de l'exécution du débiteur insolvable et du partage de son cadavre entre les créditeurs (s'il y en avaient plusieurs), mais la loi ne prévoyait pas son emploi comme *esclave*, dans la production [25]. Ensuite, au III^e^ — II^e^ siècles, l'Etat romain se transforme en un véritable Etat esclavagiste, le travail servile devenant dominant (ou tout au moins très important) dans l'agriculture et dans les métiers italiques.

Je me demande néanmoins si ce sont précisement *ces* analogies qui doivent nous guider dans l'appréciation du caractère de l'Etat dace. En définitive, l'histoire offre d'autres exemples aussi, qui suggèrent des conclusions différentes.

Une bonne partie de l'historiographie marxiste-léniniste manifeste aujourd'hui la tendance de grouper les Etats antiques orientaux (l'Egypte, le Babylone, l'Assyrie, etc.) dans une autre catégorie que celle de la formation esclavagiste. Marx lui-même, en s'occupant de ces Etats, parlait d'un « mode de production asiatique » [26], terme évidemment conventionnel ; aujourd'hui

par Cassius Dio (LXVIII, 9) ; Jordanès les appelle *capillati* (*Getica*, 72) et parle d'eux pour l'époque de Burébista et de Décénée, tandis que le récit de Cassius Dio se réfère au temps de Décébale.

[19] On ne peut pas transposer chez les Daces la structure sociale de la Gaule Chevelue.

[20] LXVIII, 9.

[21] C. Daicoviciu, SCIV, 2, 1951, 1, p. 121.

[22] Idem, dans *Din istoria Transilvaniei*, I, Bucureşti, 1960, p. 28.

[23] D. M. Pippidi, *Contribuţii la istoria veche a României*, 2^e^ édition, Bucureşti, 1967, p. 519—523.

[24] Aristote, *L'Etat athénien*, II, 2; XII, 4.

[25] Aulu-Gèle, *Les nuits attiques*, XX, 1, 46.

[26] K. Marx, *Forme premergătoare producţiei capitaliste*, Bucureşti, p. 8—10, 31.

la structure propre à de tels Etats commence de plus en plus souvent à être appellée « mode de production tributaire » [27] ou bien « tributal » [28].

Il est peut-être trop tôt pour prévoir la fin des discussions autour de ce problème et les conclusions définitives auxquelles on arrivera ; cependant il est clair dès maintenant que les Etats de l'Orient antique présentent des différences essentielles par rapport à Athènes ou à Rome. Il faut souligner le fait que les Etats orientaux, qui ont eu une existence parfois millénaire, ne sont jamais arrivés au stade d'un esclavagisme avancé ; en Egypte, où l'Etat apparaît déjà à la fin du IV[e] millénaire av. n. è., les relations esclavagistes avaient un moindre poids dans l'économie de l'époque ptolémaïque qu'à Athènes de Periclès ou dans la Rome des frères Gracques. On pourrait dire qu'à une époque où l'Etat égyptien ne pouvait en aucun cas être défini comme naissant (il avait une existence de trois millénaires et une organisation extrêmement complexe), l'esclavagisme égyptien était resté embryonnaire, sous-développé, par rapport à l'esclavagisme gréco-romain. Une telle circonstance pose le problème des rapports entre la base et la superstructure de la société et il est difficile à croire qu'une base éternellement naissante puisse générer une superstructure politique bien constituée et fortement centralisée, telle que l'Etat égyptien antique.

Le mode de production « tributal » présente toute une série de particularités qui le définissent par rapport à la commune primitive et à l'esclavagisme :

a) La communauté tribale y apparaît comme prémisse de l'appropriation (ou de la maîtrise) et de l'emploi de la terre.

b) La « communauté englobante » (confédération tribale ou Etat), qui se trouve au-dessus des communautés réelles, apparaît comme propriétaire unique de la terre, comme propriétaire suprême des moyens de production.

c) Le plus-produit créé par les communautés, ou bien une grande partie de celui-ci, appartient légalement à l'unité suprême qui est le propriétaire unique ; le prélèvement de ce plus-produit se réalise à travers le tribut payé par les communautés en animaux, céréales, autres produits, argent, parfois en hommes aussi.

d) Pour la perception de ce tribut il se constitue peu à peu une couche sociale de percepteurs, fonctionnaires et militaires en même temps ; cette couche consume une grande partie du plusproduit. Il apparaît ainsi une catégorie sociale superposée qui s'organise en une formation préstatale ou en un Etat. La position et le rôle de chaque membre de cette catégorie sont déterminés par la fonction sociale et politique qu'il exerce. Ainsi se développe une contradiction fondamentale entre les masses des communautés et les groupes ou la couches sociale dominante et exploitatrice ; cette contradiction s'accentue avec l'apparition de l'Etat.

e) Le surplus de travail existent dans le cadre des communautés appartient à l'unité suprême qui l'emploie pour de grands travaux tant d'ordre économique (digues, voies de communication) que d'exaltation du pouvoir de la confédération ou de l'Etat.

f) La relation « tributale » est une relation dérivée et non primaire, la formation socio-économique « tributale » est une formation dérivée et non primitive, non primaire. Elle ne doit pas être confondue avec la société (commune) primitive, car dans celle-ci l'exploitation sociale n'existe pas. Mais elle ne doit pas être confondue non plus avec l'esclavagisme antique parce qu'il n'y a pas une classe de grands propriétaires terriens qui exploite une classe d'esclavas ; ici ce sont les communautés qui sont exploitées [29].

Bien que ces particularité soient présentes dans certaines sociétés antiques, elles ne peuvent ni ne doivent être généralisées. Même dans les Etats de l'Orient ancien l'exploitation ne se réalise pas uniquement aux dépens des communautés, mais aussi des travailleurs pris individuellement.

[27] Voir un exposé des discussions sur ce thème (avec la bibliographie afférente) chez I. Banu, Revista de filozofie 13, 1966, 2, p. 213—228, qui arrive à la conclusion dans les Etats de l'Orient ancien nous avons affaire à un mode de production particulier, se distinguant tant de la commune primitive que de l'esclavagisme classique. Dans la même numéro de la revue, p. 228—238, I. Nathanson et N. Simion soutiennent la thèse, erronnée d'après moi, que Marx avait en vue la comune primitive lorsqu'il parlait du mode de production asiatique.

[28] Cette dernière dénomination a été choisie par M. Constantinescu et I. Banu afin que le terme « tributaire » ne prête pas à la confusion avec la relation extérieure de tribut, par exemple le tribut qu'un Etat féodal peut imposer à un autre Etat du même caractère (v. M. Constantinescu, Probleme economice, novembre 1972. p. 18, n. 1). Je préfère moi-aussi ce terme nouveau.

[29] Voir M. Constantinescu, *op. cit.*, p. 6,

Au Viet-nam ancien, par exemple, outre les terres de l'Etat et les terres communales, il y avait des terres allouées aux mandarins et aux pagodes et les terres privées des nobles, des fonctionnaires et des roturiers (les domaines alloués au titre héréditaire devenaient aussi en fait des propriétés privées) [30]. La propriété privée de la terre n'est pas limitée à l'aristocratie, car sa formation « dérive du principe de l'utilité sociale. La terre en friche appartient à tous. Celui qui la met en valeur devient propriétaire. Par contre, s'il l'abandonne, il perd son droit de propriété qui passe à celui qui la cultivera ... A côté de cette forme « originelle » d'acquisition de la propriété, d'autres formes surgiront avec le développement de l'économie : la vente par le paysan sous la contrainte des dettes ou de la faim, l'usurpation par fraude ou violence de terres publiques ou privées par les mandarins ou les notables, surtout dans les périodes de troubles » [31].

L'exploitation des communautés existe, bien entendu, mais l'exploitation individuelle ne manque elle non plus dans la société « tributale ». Toujours au Viet-nam ancien (XI^{e} — XII^{e} siècles) « les fonctionnaires étaient rémunérés par une partie de l'impôt qu'ils collectaient, plus ou moins importante selon leur rang (par exemple, les gouverneurs de province en gardaient les trois cinquièmes et envoyaient le reste à la cour). De grands généraux reçurent en récompense le revenu de l'impôt levé sur un certain nombre de familles pendant leur vie... Il ne s'agissait pas de l'attribution d'un domaine, mais d'un certain nombre de familles (hô) sur lesquelles aucun droit seigneurial n'était conféré, mais seulement celui de percevoir l'impôt » [32].

Il en ressort que les particularités mentionnées plus haut, dont la formulation est fondée sur certains passages des œuvres de Marx et d'Engels, peuvent encore être précisées et nuancées. Le mode de production « tributal » ne suppose pas l'absence de la propriété privée : il est parfaitement compatible avec ce type de propriété, plus ou moins développée, et il n'exclue pas l'exploitation individuelle. D'ailleurs, ce mode de production est capable de revêtir des formes extrêmement diverses car les modalités concrètes du prélèvement du tribut peuvent être différentes. C'est dire qu'il ne faut pas appliquer mécaniquement à toutes les sociétés « tributales » les particularités constatées dans certaines sociétés orientales anciennes.

On a affirmé que le mode de production asiatique («tributal») est « une forme transitoire de l'exploitation qui, au cours du développement typique, cède sa place relativement vite aux formes d'exploitation qui s'ancrent dans certaines formes fondamentales des rapports de propriété privée : dans l'antiquité aux formes de l'esclavagisme, et dans le Moyen-Age européen aux formes de l'exploitation féodale » [33]. Cela peut être vrai dans la cas de la Grèce, de l'Etat romain et de la société féodale ouest-européenne. Il me semble, en revanche, impossible d'appeller transitoire un mode d'exploitation qui s'est perpétué pendant plusieurs siècles et même pendant plusieurs millénaires sur la plus grande partie du globe, depuis la Chine jusqu'en Crète, en Afrique et en Amérique. Considérer que ce mode de production représente une des formes de transition des sociétés sans classes aux sociétés de classes c'est oublier « le fait fondamental de l'existence des classes sociales, non seulement entre l'Etat et les communautés villageoises, mais encore à l'intérieur de ces communautés », c'est oublier que « l'exploitation de classe se réalise à la fois à travers des formes communautaires de propriété et de possession du sol, et directement par la propriété privée, aristocratique ou roturière » [34].

Dans cet état des choses, il ne me semble guère obligatoire qu'un Etat antique se développe du point de vue économique et social uniquement dans le sens de la généralisation et de la consolidation des relations esclavagistes [35].

Dans le cas de l'Etat dace j'ai toujours été convaincu que les esclaves ne pouvaient pas constituer la principale couche productrice du pays. Le gigantesque complexe de forteresses dans la zone de Sarmizegetusa, qui témoigne en faveur de l'existence d'une organisation de type étatique, ne représente guère une preuve péremptoire de l'emploi du travail servile ; les exemples

[30] Le Thanh Khoi, dans *La Pensée*, 171, octobre 1973, p. 130.

[31] Idem, *ibidem*, p. 139.

[32] Idem, *ibidem*, p. 130—131.

[33] F. Tökei, *Sur le mode de production asiatique*, Budapest, 1966, p. 59.

[34] Le Thanh Khoi, *op. cit.*, p. 140.

[35] J'ai la conviction que lorsque Athènes classique ou Rome à la fin de la république et au commencement de l'empire sont considérées comme une espèce de sommets vers lesquels tendaient et auxquels devaient arriver d'autres sociétés antiques, on ne tient pas assez compte du rôle du facteur politique (la lutte couronnée de succès du démos et de la plèbe pour droits politiques) dans la transformation d'Athènes et de Rome en véritables Etats esclavagistes.

des monuments grandioses élevés par le travail forcé des hommes juridiquement libres ne manquent pas dans l'histoire [36].

Pour autant que nous puissions nous rendre compte jusqu'à présent, dans l'Etat dace la principale catégorie productrice était constituée par les hommes libres d'humble origine (*comati*), agriculteurs et artisans. Il est difficile à dire dans quelle forme concrète ils étaient exploités par les *tarabostes*. L'aristocratie était peut-être parvenue à profiter de certaines obligations léguées par la commune primitive (prestations sur la terre commune, pour le roi, pour les temples, etc.); il est possible aussi qu'il existât un système oppressif de location du sol ou bien un système de clientèle [37]. Il ne serait pas exclu qu'une étude approfondie de la situation socio-économique dans la Grèce archaïque, à Rome dans les premiers siècles de son existence, en Macédoine, dans les sociétés scythe, celte, thrace, etc. nous permit d'accomplir certains progrès dans la définition de la société daco-gète à l'époque classique. Et si la tâche de caractériser plus exactement l'Etat fondé par Burébista par rapport aux Etats esclavagistes classiques et aux Etats de l'ancien Orient appartient encore aux recherches futures, je pense qu'on peut affirmer dès maintenant qu'il s'agit d'une forme, d'une variante de la société « tributale ».

Il est bien plus facile à saisir le caractère de l'Etat dace sur le plan politique : c'est une monarchie avec, bien sûr, un caractère militaire assez accusé, comme le suggèrent tant les actions guerrières de Burébista que certaines analogies avec les monarchies hellénistiques. En partant de la lecture proposée par Holleaux et Wilhelm pour les lignes 25—26 du décret dionysopolitain en l'honneur d'Acornion — [γε]νόμενος καὶ πρὸς τοῦτον ἐν τῇ πρώτῃ καὶ με[γίστῃ φι]λίᾳ — C. Daicoviciu arriva à la conclusion qu'à la cour de Burébista existait le titre de πρῶτος φίλος, souvent rencontré aux cours hellénistiques, mais ayant une forme amplifiée (πρῶτος καὶ μεγίστος φίλος), peut-être, par les Grecs de Dionysopolis [38]. D'ailleurs Acornion n'était pas seulement porteur d'un si haut titre; il était également employé par le roi comme ambassadeur pour des missions diplomatiques délicates.

Un rôle important jouaient dans la direction de l'Etat dace, au temps de Burébista comme plus tard, les prêtres. C'est ce qu'il ressort des informations de Strabon [39], qui nous présente le grand prêtre Décénée comme principal conseiller de Burébista, et surtout de Jordanès, selon lequel Décénée aurait reçu presque le pouvoir royal, c'est-à-dire qu'il remplissait la fonction de vice-roi [40]. De ce point de vue est, certes, significative la circonstance qu'après la mort de Burébista c'est justement Décénée qui accède au trône de l'Etat dace.

Tout en soulignant *l'unité politique* de l'Etat dirigé par Burébista, il n'y a pas lieu d'exagérer sa centralisation administrative. Burébista représentait sans doute la tendance centralisatrice, mais il n'avait pas les moyens, partant du noyau des Monts d'Orăștie, de centraliser *administrativement* le vaste territoire qui formait son Etat. L'appartenance à l'Etat de Burébista de certaines tribus périphériques ou des villes pontiques doit être comprise comme consistant dans le payement d'un tribut, dans le renoncement à une politique étrangère différente de celle du roi et, enfin, dans l'obligation de fournir au roi des soldats en temps de guerre. Je ne pense aucunement que les chefs locaux des tribus ou les magistrats grecs des villes pontiques aient été remplacés par des « fonctionnaires » de Burébista. L'emploi par le roi du grec Acornion comme ambassadeur auprès de Pompée (emploi qui offrit au dionysopolite l'occasion d'obtenir des avantages pour sa propre ville) montre assez clairement que l'Etat dace ne disposait pas encore d'un système bureaucratique ramifié et bien mis au point.

Il est vrai que le médecin Criton nous présente Décébale mettant des préfets à la tête des forteresses et de l'agriculture [41], ce qui pourrait constituer un indice d'administration centralisée; cependant il ne faut pas oublier que de Burébista à Décébale la centralisation politique avait fait probablement certains progrès et que le territoire du dernier roi dace était considérablement plus restreint que les contrées dominées par le premier.

[36] Cf. Hérodote, II, 124, sur la construction de la Grande Pyramide.

[37] Auquel pensait D. M. Pippidi, *op. cit.*, p. 522. De toute façon, l'exploitation pouvait être très dure dans des sociétés semblables : suivant César, *De bello Gallico*, VI, 13, chez les Celtes le peuple vivait presque comme les esclaves, écrasé par les dettes, les impôts ou l'injustice des puissants.

[38] C. Daicoviciu, SCIV, 6, 1955, 1—2, p. 52—54.

[39] VII. 3, 5.

[40] Jordanès, *Getica*, 67.

[41] Criton, *Getica*, 5 (2).

L'origine de la conception architectonique des sanctuaires daces circulaires

I. GLODARIU

Cluj-Napoca

La civilisation dace — connue toujours mieux les dernières années, grâce tout premièrement à l'ample recherche des stations se trouvant soit sur le territoire roumain soit au-delà de ses confins — se fait remarquer par d'importantes réalisations dans les domaines de la production matérielle et spirituele ; elle se montre avoir été, à la veille de la conquête romaine, l'une des cultures les plus avancées du type La Tène de l'Europe.

En sont les temoignages les différents outils en fer — employés non seulement en agriculture, le secteur économique de base, mais aussi, et surtout, dans les métiers — , les réalisations remarquables dans la céramique — particulièrement dans la céramique peinte à éléments végétaux et zoomorphes — , dans l'architecture civile, militaire et religieuse, dont les fortifications en terre, les cités et les sanctuaires en pierre, marquent l'apogée.

Dans la zone de la capitale de l'Etat dace des Montagnes de Orăştie, les cités imposantes, les terrasses artificielles, appuyées par de puissants murs et les sanctuaires en pierre calcaire et en andésite retinrent l'attention des chercheurs roumains et étrangers du commencement même de leur découverte systématique, vus leur monumentalité et l'intérêt particulier qu'ils représentaient. C'est de là que procédèrent les efforts d'expliquer d'une manière nuancée leur système de construction, leur destination, leur signification et leur chronologie. Les nombreuses solutions que les chercheurs donnèrent jusqu'à présent, et ce qui va être formulé en cette matière à l'avenir, ont contribué et contribueront à l'élargissement continuel des connaissances modernes portant sur la civilisation matérielle et spirituelle du peuple daco-gète.

Mais, la multitude et la diversité des domaines de recherche déjà fréquentés, ont apporté jusqu'à présent autant d'entranes à l'élucidation de tous les aspects archéologiques et historiques de la civilisation matérielle daco-gète. C'est précisément l'essai de trouver la solution de l'un des problèmes qui n'ont été abordés qu'en passant dans les études de spécialité, plus ou moins étendues, l'origine de la conception architectonique qui présida à la construction des sanctuaires circulaires, qui fournit l'objet de ce mémoire.

* * *

L'architecture religieuse des Daces comprend deux bien connues catégories de sanctuaires : rectangulaires, ayant l'aspect d'alignements de colonnes ou de piliers, en bois ou en pierre, et circulaires, au plan simple, c'est-à-dire à une seule rangée de piliers ou de colonnes de « clôture » et au plan complexe, concernant, à ce qu'on peut voir, aussi d'autres éléments de construction.

En total, on a découvert jusqu'à présent quatre sanctuaires circulaires: un, en bois, trouvé dans l'habitat de Pecica et les autres trois, en pierre et en bois, dans la région de la capitale de l'Etat dace (deux sur Dealul Grădiştii, qui garde les ruines de Sarmizegetusa, et l'autre dans l'habitat voisin de Sarmizegetusa récemment investigué — Feţele Albe).

Les quatre sanctuaires mentionnés étant déjà publiés, l'on ne donne, dans ce qui suit, que les détails de construction les plus nécessaires pour leur plan et leur système de construction.

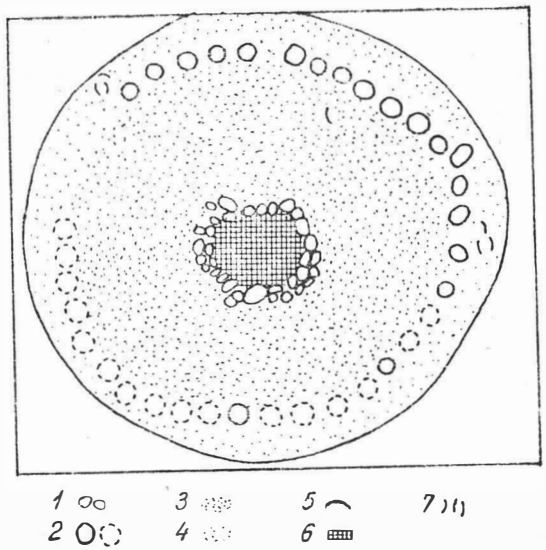


Fig. 1. Le sanctuaire de Pecica (après I. H. Crișan) : 1 pierre ; 2 colonnes et piliers en bois ; 3—4 plancher en terre glaise ; 5 limite de la terre glaise ; 6 âtre ; 7 céramique.

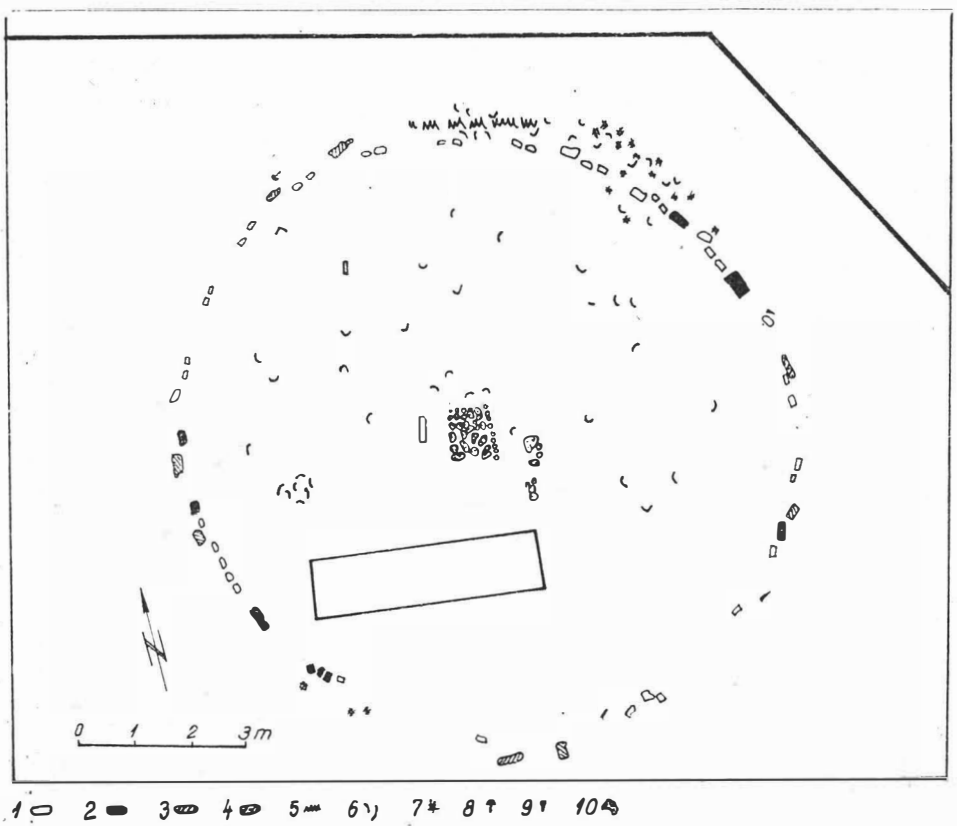


Fig. 2 Le sanctuaire de Fețele Albe : 1 pierre (calcaire) ; 2 charbon ; 3—4 piliers en calcaire ; 5 dalle en calcaire ; 6 céramique ; 7 enduit en terre glaise ; 8 clous ; 9 clous à orifice triangulaire ; 10 amas en pierre.

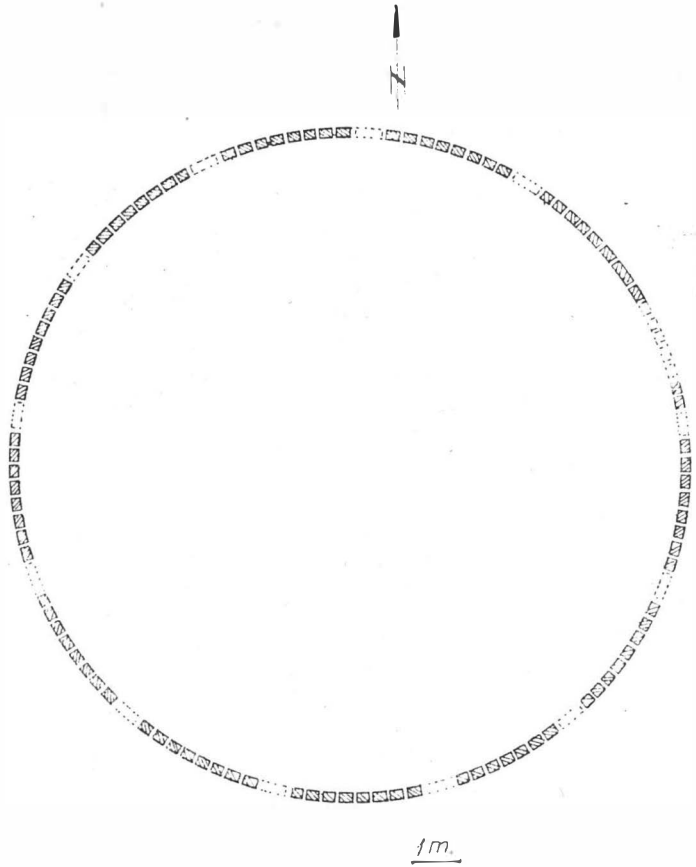


Fig. 3. Le petit sanctuaire de Sarmizegetusa (d'après C. Daicoviciu et collab).

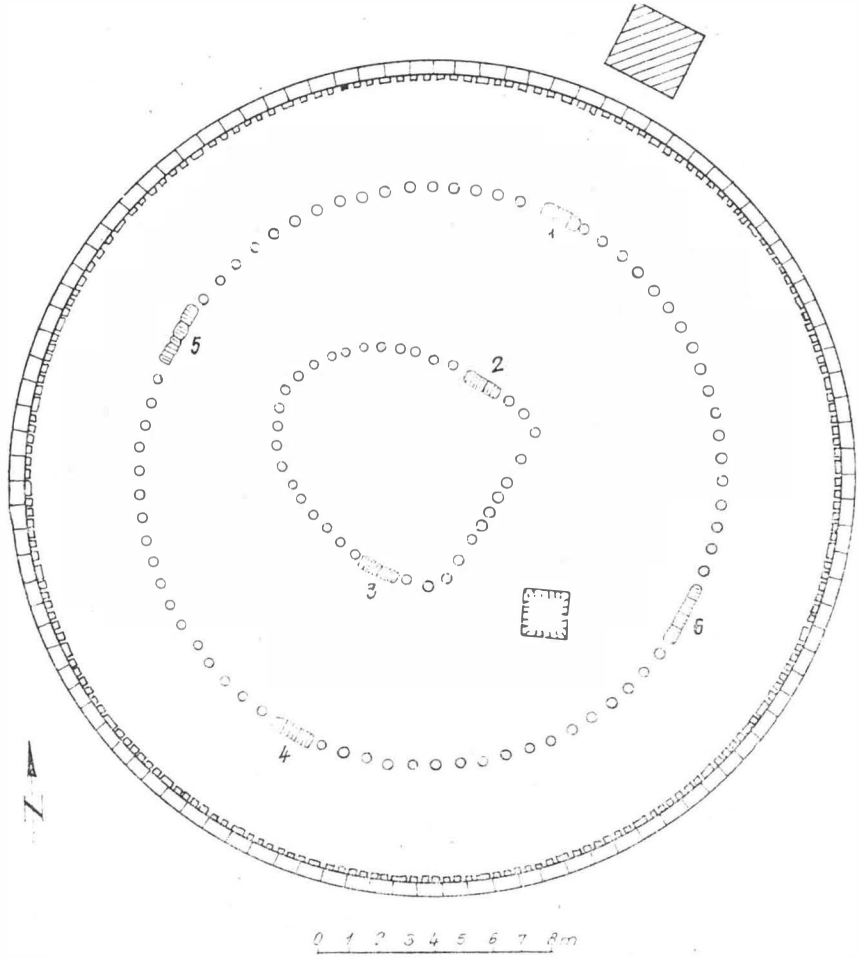


Fig. 4. Le grand sanctuaire de Sarmizegetusa (d'après C Daicoviciu et collab.).

1. Le sanctuaire de Pecica [1] est, sans doute, le plus modeste en dimensions et en matériau de construction. Ce sanctuaire (fig. 1) se compose de colonnes (0,25—0,30 m en diamètre) et de piliers (le côté de 0,30—0,35 m), disposés en cercle, à la distance de 0,10—0,40 m l'un de l'autre. Tant les colonnes que les piliers s'enfonçaient en terre jusqu'à 0,40—0,50 m et leur hauteur (au-dessus du sol) a été estimée d'environ 1 m. Le diamètre du cercle de colonnes et de piliers : 6 m. A l'intérieur de l'« enceinte » il y avait une plate-forme, en terre glaise tassée, rehaussée de 0,10 — 0,15 m par rapport au terrain environnant, et au centre de la plate-forme l'on avait placé un âtre ovale au rebord en gros cailloux. A l'extérieur de l'« enceinte », tout autour, sur la distance d'un mètre environ, on a identifié une surface enduite de terre glaise, appliquée directement sur le sol. Le diamètre du sanctuaire (la surface enduite de l'extérieur y comprise) : 7 m. Le nombre total de colonnes et des piliers : 40, peut-être plus ; découverts *in situ* : 19 (17 colonnes et deux piliers). Le rythme de leur disposition pourrait être 6 (colonnes) + 1 (pilier), éventuellement en 6 groupes [2]. Le sanctuaire n'avait pas de toit. Rien n'indique l'existance de quelque mur. On n'a pas pu établir l'endroit qui donnait accès à l'« enceinte ». *Inventaire* : quelques fragments céramiques (pas auprès de l'âtre ou sur celui-ci) et un anneau en or. *Datation* : fin du II[e] s. av. n. è. — début du I[er] s. av. n. è. Détruit par incendie volontaire.

2. Le sanctuaire de Feţele Albe [3], découvert sur la III[e] terrasse du complexe de cinq terrasses de l'habitat dace y découvert, ressemble, par son plan, à celui de Pecica. Il consiste (fig. 2) en deux catégories de piliers en calcaire : les uns hauts et minces (il y a un, mieux conservé, dont la hauteur monte jusqu'à 0,78 m, ayant une bordure à 0,54 m de sa hauteur) et les autres trapus (0,20—0,26 m de hauteur, ayant la bordure à 0,085 — 0,095 m de leur hauteur) arrangés en cercle. L'existence de la bordure sur les piliers, la violence de l'incendie qui a anéanti le sanctuaire (la couche de brûlure mesurait 0,10—0,20 m d'épaisseur) ainsi que les débris d'un enduit en terre glaise, indiquent la continuation en bois des piliers en calcaires. Le diamètre du sanctuaire: 10,80 m. Le total des piliers découverts *in situ* : 45 (36 minces et 9 larges). Le rythme d'arrangement des piliers n'a pas pu être précisé. Vers le centre de la surface que renferment les piliers, l'on a découvert un amas rectangulaire de pierres, aux côtés de 2,15×1,15 m, orienté ONO-ESE. Il est possible qu'il y ait eu là un âtre. L'entrée se trouvait probablement à l'ESE, où il y a une grosse dalle en calcaire (longueur : 0,75 m). *Inventaire* : quelques fragments céramiques, de gros clous, des clous (parmi les derniers beaucoup avaient un orifice triangulaire). *Datation* : la fin du sacntuaire survint en 102 de n. è. Détruit par incendie volontaire et par démantèlement [4] (partiel).

3. *Le petit sanctuaire de Sarmizegetusa* [5] (Dealul Grădiştii) consiste (fig. 3) toujours en deux catégories de piliers, mais en andésite : haut et minces (enfoncés en terre de 0,60 m environ) et trapus (enfoncés en terre de 0,05—0,10 m). Tous les piliers ont été « décapités » lors de la destruction du sanctuaire. Il paraît que chacun ait eu, à sa partie supérieure, un tenon plus exigu. Le total des piliers : 114 (101 hauts — trouvés *in situ* 96, 13 larges — *in situ* 1). La distance entre les piliers : 0,12 m. Le groupement des piliers : 13 groupes dont 11 de 8 (hauts) + 1 (large), un groupe de 7+1 et un de 6+1. Les piliers étaient placés sur une surface de terre glaise tassée. Le diamètre du sanctuaire : 12,50 m. On n'a pas pu préciser l'emplacement de l'entrée. Il n'y a rien qui accuse l'existence de quelque mur. Les piliers en bois, que certains plans indiquent à l'intérieur du sanctuaire, proviennent d'une bâtisse romaine [6] du niveau supérieur. *Inventaire* : des clous et quelques fragments de tuiles de type grec, les dernières trouvées « dans la terre de

[1] I. H. Crişan, ActaMN, 3, 1966, p. 91—101.

[2] H. Daicoviciu, *Dacia de la Burebista la cucerirea romană*, Cluj, 1972, p. 264.

[3] La montagne de Feţele Albe, du voisinage de Dealul Grădiştii, se trouve aussi entre les confins du village de Grădiştea Muncelului ; on a opté pour l'emploi du nom de la montagne à la place de celui de village, pour éviter la confusion avec les ruines de Dealul Grădiştii (Sarmizegetusa). Pour le sanctuaire H. Daicoviciu, Apulum, 9, 1971, p. 257—262 ; H. Daicoviciu, I. Glodariu, dans *I[er] Congrès International de Thracologie. Contributions roumaines*, Sofia, 1972, p. 84—87, 95 ; H. Daicoviciu — I. Glodariu — I. Piso, ActaMN, 10, 1973, p. 69—71.

[4] Un pilier mince en calcaire a été réutilisé à la construction de l'habitation de la terrasse I (*infra*, p. 255).

[5] C. Daicoviciu et collab., SCIV, 2, 1951, 1, p. 117 ; SCIV, 4, 1953, 1—2, p. 153—154, 156 ; H. Daicoviciu, Dacia, N.S., 4, 1960, p. 253—254 ; idem, *Dacia de la Burebista...*, p. 260—263.

[6] C. Daicoviciu et I. Crişan, Materiale, 7, 1961, p. 303.

remplissage ou sur le niveau du sanctuaire »[7]. *Datation* : l'existence du sanctuaire prit fin en 106 de n. è. Détruit par incendie volontaire, par martèlement et démantèlement (partiel).

4. Le grand sanctuaire de Sarmizegetusa[8] (Dealul Grădiștii) a été bâti en pierre d'andésite et en bois. Il consiste (fig. 1/4) en une bordure extérieure comptant 104 blocs d'andésite attenants l'un à l'autre ; en un cercle (attenant à la bordure) comptant 180 piliers en andésite, hauts et minces (environ 1,25—1,35 m dont 0,70—0,75 m d'enfoncés en terre) et 30 trapus, tous ensemble disposés en 30 groupes comptant chacun 6 (hauts) + 1 (large) ; en un cercle de 68 piliers en bois (la partie enfoncée était ronde, au diamètre de 0,40 m), placés à 0,30—0,40 m l'un de l'autre, enfoncés dans la terre jusqu'à 1,30—1,45 m, ayant la partie supérieure (surmontant le sol) parallélépipédique, haute de 3 m. Quatre seuils d'entrée (1 et 4 ont 1,30 m de largeur et 5—6 en ont 2,20 m) en blocs de calcaire interrompent le cercle ; une bâtisse en abside comptant 34 piliers en bois (ronds en bas, parallélépipédiques à parti du niveau du sol) se haussant sur le niveau du sol de 1,50—2 m, ayant 1 m d'enfoncé dans la terre. La dernière bâtisse à deux entrées, toujours à seuils en calcaire (larges de 1,30 m) disposés sur les lignes des entrées 1 et 4 du cercle des piliers en bois. Chaque pilier du contour du cercle et de la bâtisse absidale avait à sa base un bloc de calcaire étant, au-dessus du sol, plaqué de terre cuite. On a trouvé auprès de chaque pilier entre 9—13 clous en fer à anneau. A l'intérieur du cercle des piliers en bois il y avait un âtre en cailloux liés par de la terre glaise, quadrilatère (1,50 × 1,35 m) et à l'extérieur de la bordure en andésite, devant l'entrée n° 1, un seuil carré, formé de dalles de calcaire (le côté du seuil de 2,30 m). Les piliers en andésite du cercle extérieur continuaient en haut en bois. Il n'y a rien sur le tracé des piliers en andésite et de ceux en bois qui indique l'existence de quelque mur. Le diamètre extérieur du sanctuaire : 29,40 m ; le diamètre intérieur (du cercle aux piliers en andésite) : 28,02 m ; le diamètre du cercle aux piliers en bois : 20 m. *Inventaire* : clous à anneau. *Datation* : l'existence du sanctuaire prit fin en 106 de n. è. Détruit par incendie volontaire, par martèlement et démantèlement (partiel).

Les premiers trois sanctuaires (de Pecica, de Feţele Albe et le petit sanctuaire de Sarmizegetusa) ont le plan simple, consistant en un *cercle discontinu* de colonnes ou de piliers, en bois ou en pierre, et, en deux cas (Pecica, Feţele Albe), un âtre quasi-central. Il est probable que le petit sanctuaire circulaire de Sarmizegetusa ait eu, lui aussi, un âtre pareil, dont les traces ont disparu lors de la destruction du sanctuaire et de l'érection de la bâtisse romaine qui le surmonte. Mais, sa présence n'est pas absolument nécessaire. En ce qui concerne le petit sanctuaire de Sarmizegetusa, aussi bien que celui de Pecica, il y a un problème qui reste à élucider — l'entrée à l'intérieur du cercle de piliers ; là-dessus on reviendra. Le seul exemple de plan complexe est celui du grand sanctuaire circulaire de Sarmizegetusa, l'unique en Dacie jusqu'à présent, qui à part la bordure extérieure à rôle décoratif, paraît-il, ou à destination ignorée encore, consiste en deux cercles discontinus, aux piliers en pierre et en bois, et en une bâtisse absidale, de piliers en bois, disposés de manière discontinue.

De la présentation sommaire des composants des plans des quatre sanctuaires résulterait : *1.* la présence d'au moins deux éléments différents de construction (l'emploi simultané et volontaire tant des colonnes que des piliers — à Pecica — ou des piliers de deux sortes (hauts et larges) — à Feţele Albe et à Sarmizegetusa ; *2.* l'absence de tout indice concernant les murs des sanctuaires, qui plus est, la disposition à intervalles des colonnes et des piliers, qui ne forment pas la base de murs possibles (dans tous les cas) ; *3.* l'absence certaine en trois cas (Pecica, Feţele Albe, le grand sanctuaire de Sarmizegetusa) de tout indice regardant l'existence du toit et la présence dans un cas (le petit sanctuaire de Sarmizegetusa) de quelques fragments de tuiles du type grec (donc, du genre utilisé par les Daces avant la conquête romaine) qui *peuvent* suggérer mais *pas nécessairement* l'hypothèse de l'existence du toit ; *4.* l'absence des traces archéologiques des entrées à l'intérieur des « cercles » de Pecica, dans le petit sanctuaire de Sarmizegetusa et dans le « cercle » extérieur du grand sanctuaire de Sarmizegetusa ; l'existence très probable d'une entrée dans le sanctuaire de Feţele Albe, certaine au cas du « cercle » en bois et de la bâtisse absidale

[7] C. Daicoviciu, H. Gostar, H. Daicoviciu, Materiale, 6, 1959, p. 336.

[8] C. Daicoviciu et colab., SCIV, 2, 1951, 1, p. 113—115, 117 ; 3, 1952, p. 284—287 ; H. Daicoviciu, Dacia, N. S., 4, 1960, p. 234—252 ; idem, Studia Univ. Babeş-Bolyai, Serie IV, 1, 1959, p. 8—9 ; idem, Dacia, N.S., 9, 1965, p. 383—385 ; idem, *Dacia de la Burebista*. ., p. 235—260.

de l'intérieur du grand sanctuaire de Sarmizegetusa ; *5.* dans tous les quatre cas, l'absence de l'inventaire à destination ménagère, réduit à quelques fragments céramiques et surtout à des clous d'exécution différente (à orifice triangulaire, à anneau) qui font croire que des objets (offrandes ?) y avaient été accrochés ; *6.* l'existence, en trois cas, d'âtres à l'intérieur des « enceintes » des sanctuaires.

L'emploi simultané d'éléments différents de construction est censé avoir été déterminé par des symboles découlant des observations astronomiques et de la pratique courante du culte religieux, ainsi qu'on l'a prouvé pour le grand sanctuaire de Sarmizegetusa et qu'on a, à juste titre, supposé à l'égard du petit sanctuaire du même endroit, exemples sur lesquels on ne s'attardera pas à cette occasion [9]. Il est bien probable que le groupement des piliers au cadre des « cercles » des sanctuaires de Pecica et de Feţele Albe ait eu des buts similaires, même s'il ne peut pas être reconstitué aujourd'hui.

En même temps, l'inexistence des murs aux sanctuiares est à admettre, aussi longtemps qu'on ne peut pas avancer une solution technique acceptable, si l'on se contente des éléments disponibles à présent.

Le problème de la toiture de ces sanctuaires reste aussi à élucider. Le caractère uranosolaire de la religion dace pourrait expliquer l'absence des toits. En revanche, le climat des zones en question fait souvent douter de la possibilité même d'officier le culte, surtout en hiver. On a vu, au cas du petit sanctuaire de Sarmizegetusa, que la présence des fragments de tuiles ne requiert pas nécessairement l'hypothèse de l'existence du toit. De même, la grande quantité de bois calciné (déduite des proportions des incendies de tous les sanctuaires en discussion n'implique pas forcément l'existence d'un toit en bois ; l'incendie peut bien avoir été alimenté par les éléments en bois des constructions. Mais, ces constatations mêmes, auxquelles s'associe le maintien des âtres dans le sanctuaires de Pecica et dans le grand sanctuaire de Sarmizegetusa, nous obligent — même sans pouvoir fournir la solution technique — de ne pas repousser carrément la possibilité de l'existence des toits, soit de tuiles (le petit sanctuaire de Sarmizegetusa), soit d'echandoles (les autres sanctuaires). En même temps, il n'est pas exclu que dans le grand sanctuaire de Sarmizegetusa les « enceintes » en bois aient été les seules à avoir eu de toit.

Il est aussi inconcevable que les sanctuaires n'aient pas eu d'entrées, qu'exigeaient l'office divin et l'entretien des lieux de culte. L'ampleur des dégâts subis par le sanctuaire de Pecica explique suffisamment pourquoi on n'a pas trouvé, archéologiquement parlant, le lieu de l'entrée. Au grand sanctuaire de Sarmizegetusa, les six entrées, marquées par des seuils en pierre (quatre dans le cercle des piliers en bois et deux dans la construction absidale), impliquent nécessairement l'existence d'au moins une entrée et dans le cercle des piliers en adésite. L'intervalle d'entre eux ne pouvait pas servir d'entrée. L'indice fourni par la présence du seuil de dalles en calcaire de l'extérieur du sanctuaire, placé, sur la direction de l'entrée n° 1 du cercle de piliers en bois, peut suggérer une solution. Une échelle en bois, qui passait par-dessus la rangée de piliers en andésite, pour descendre à nouveau au niveau du sanctuaire, devant l'entrée n° 1, aurait pu constituer une entrée par-dessus la circonférence extérieure. Une solution similaire serait aussi possible au cas du petit sanctuaire de Sarmizegetusa où, également, les intervalles entre deux groupes de piliers hauts et minces sont trop petits pour une entrée ; son seuil — si elle en a eu un en pierre — aurait pu disparaître lors des destructions romaines et de l'érection de la construction d'au-dessus.

Le plan des sanctuaires daces circulaires présente donc assez d'éléments demeurés insuffisamment expliqués, pour que la tentative de trouver son origine ne paraisse pas téméraire. Mais, il n'est pas moins vrai que parmi les éléments pas encore ou insuffisamment expliqués, il y en a beaucoup qui ne sont que des détails de construction, ne touchant pas aux lignes générales, de base, de la conception des constructions circulaires.

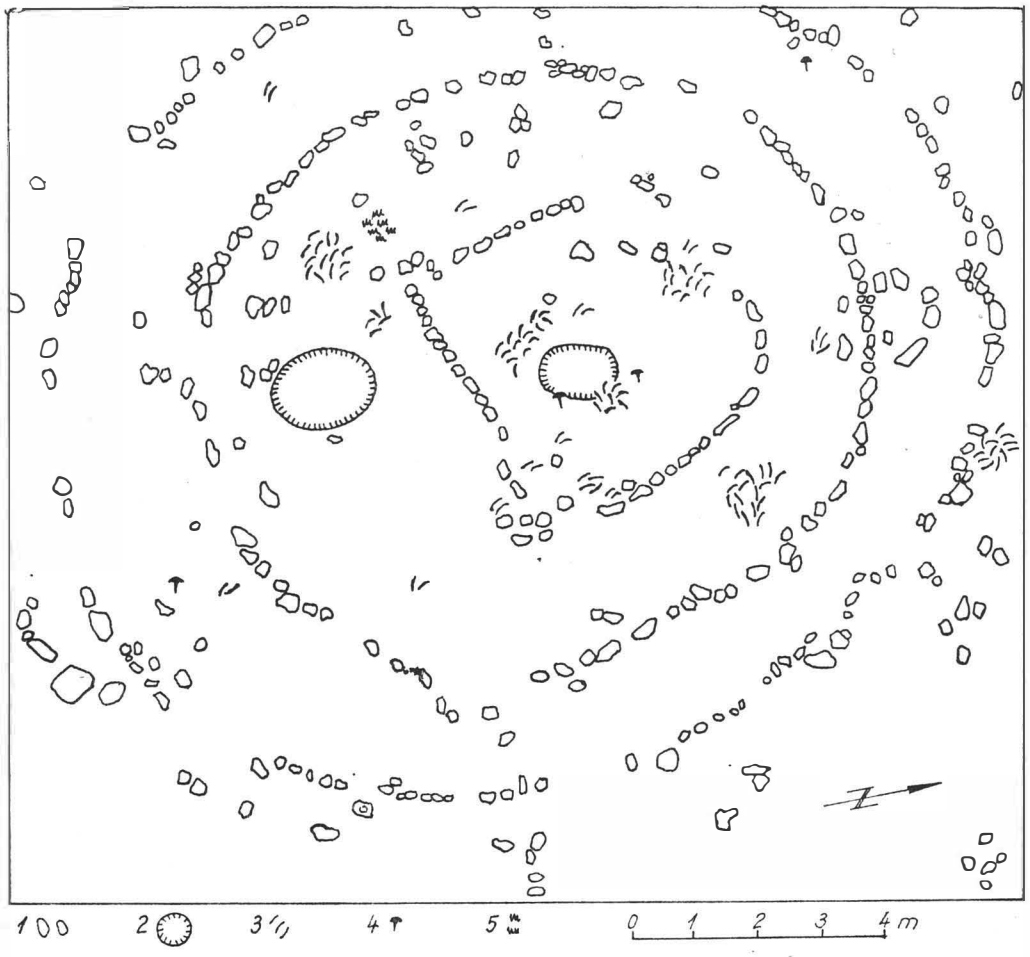
L'existence de la construction absidale à l'intérieur du grand sanctuaire de Sarmizegetusa et la découverte d'autres similaires à Piatra Roşie [10], à Popeşti [11], à Cetăţeni et à Bucureşti-Tei [12]

[9] H. Daicoviciu, *Dacia de la Burebista*..., p. 235—263 (avec la bibliographie).

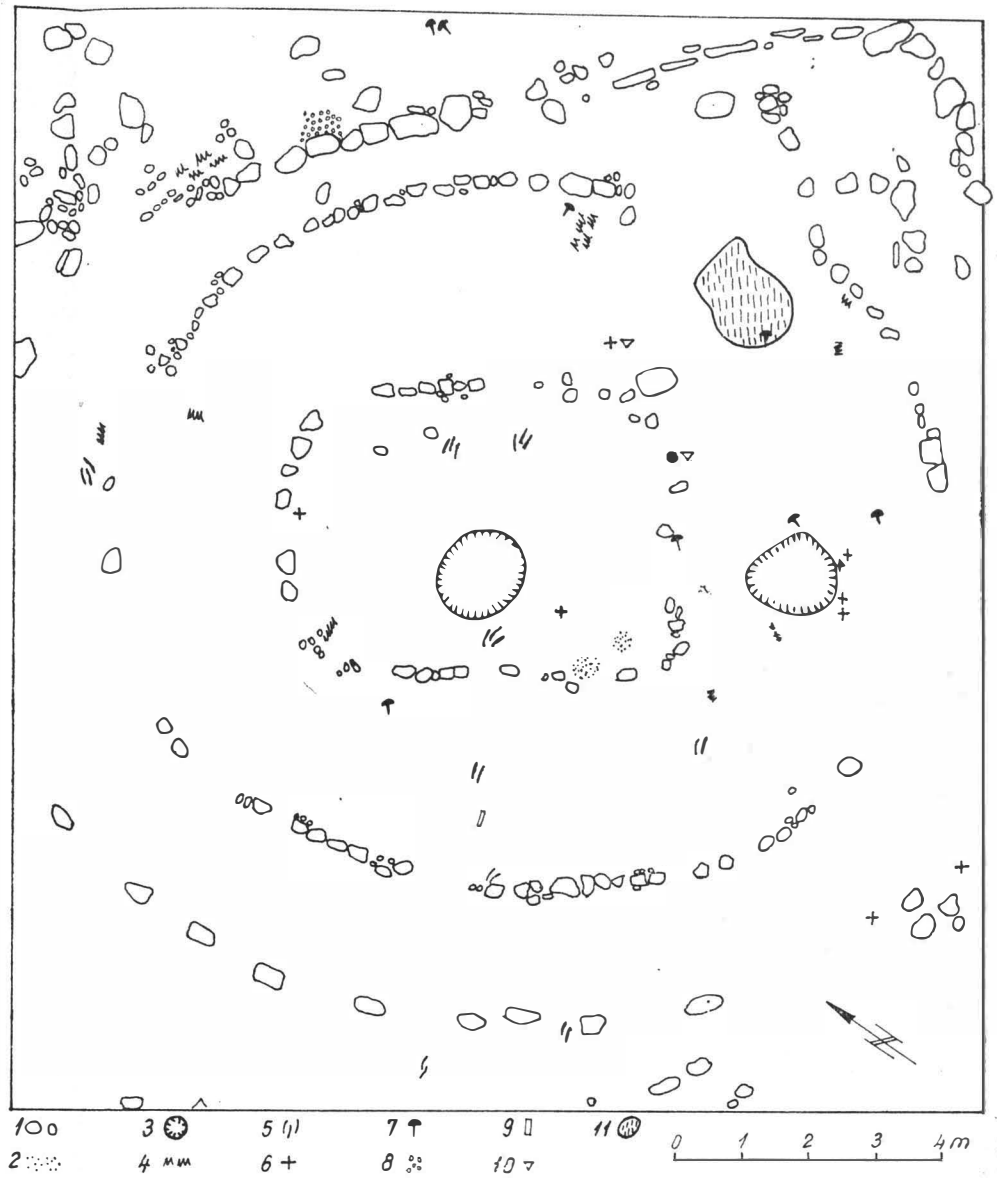
[10] C. Daicoviciu, *Cetatea dacică de la Piatra Roşie*, Bucureşti, 1954, p. 50—55.

[11] R. Vulpe, Materiale, 6, 1959, p. 307—310, 316, 319 ; 7, 1961, p. 324, 327—328 ; idem, *Aşezări getice din Muntenia*, Bucureşti, 1966, p. 32—33 (deux constructions absidales, l'une au niveau — 1,50, l'autre au niveau — 1,10).

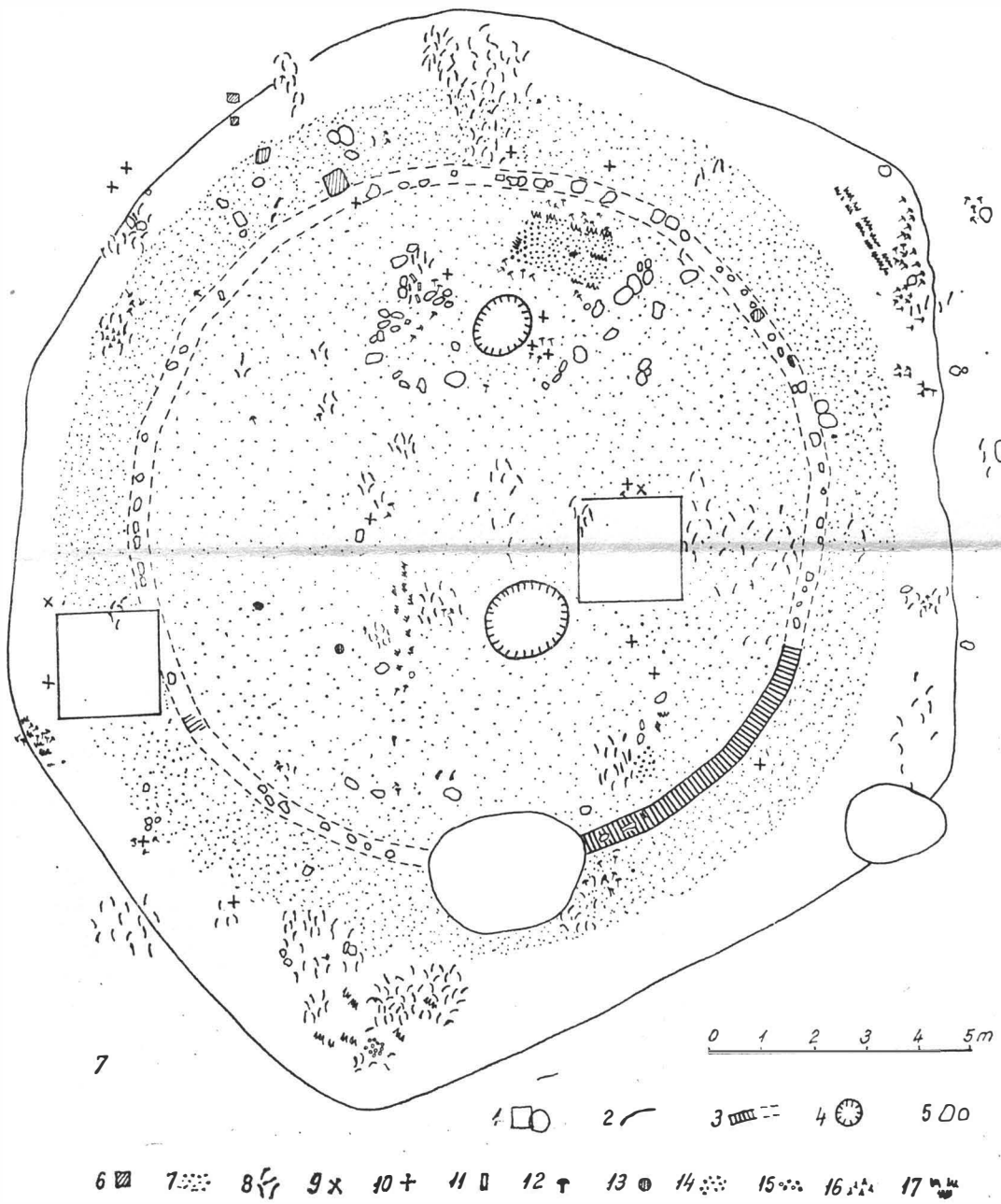
[12] Idem, *Aşezări getice*..., p. 33, 39.



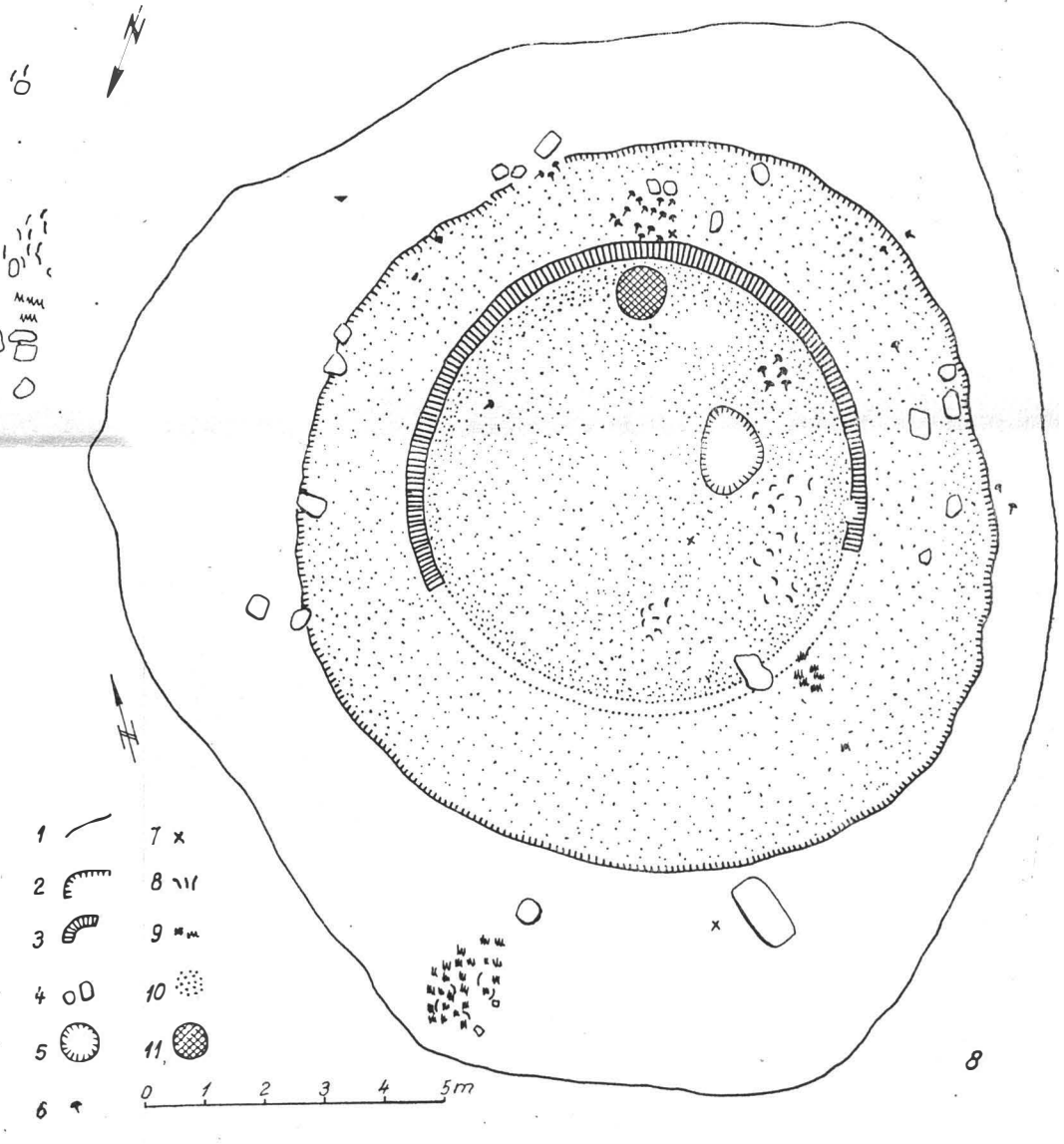
5



6

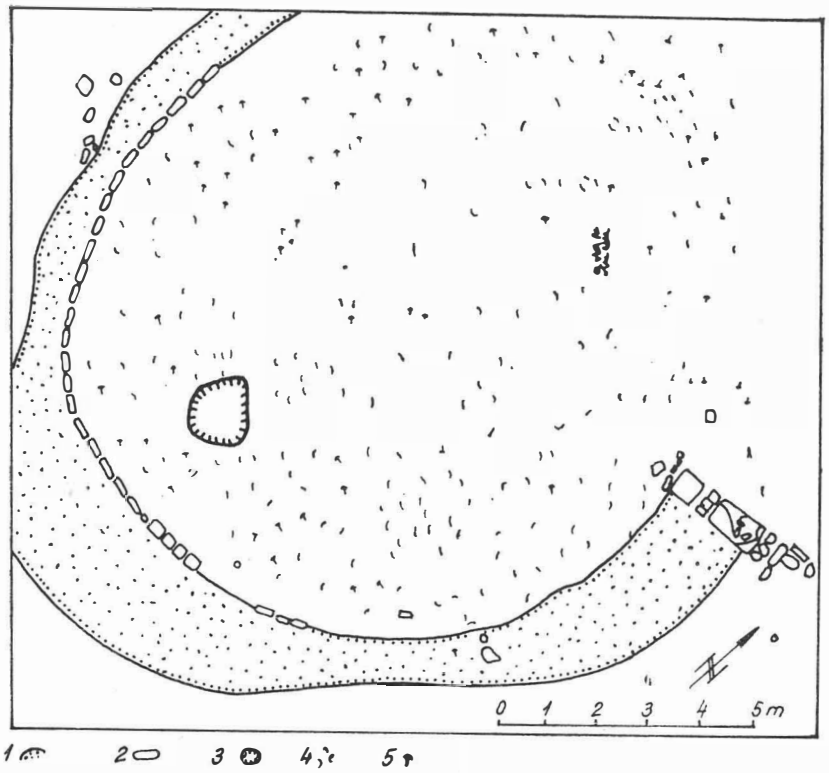


7

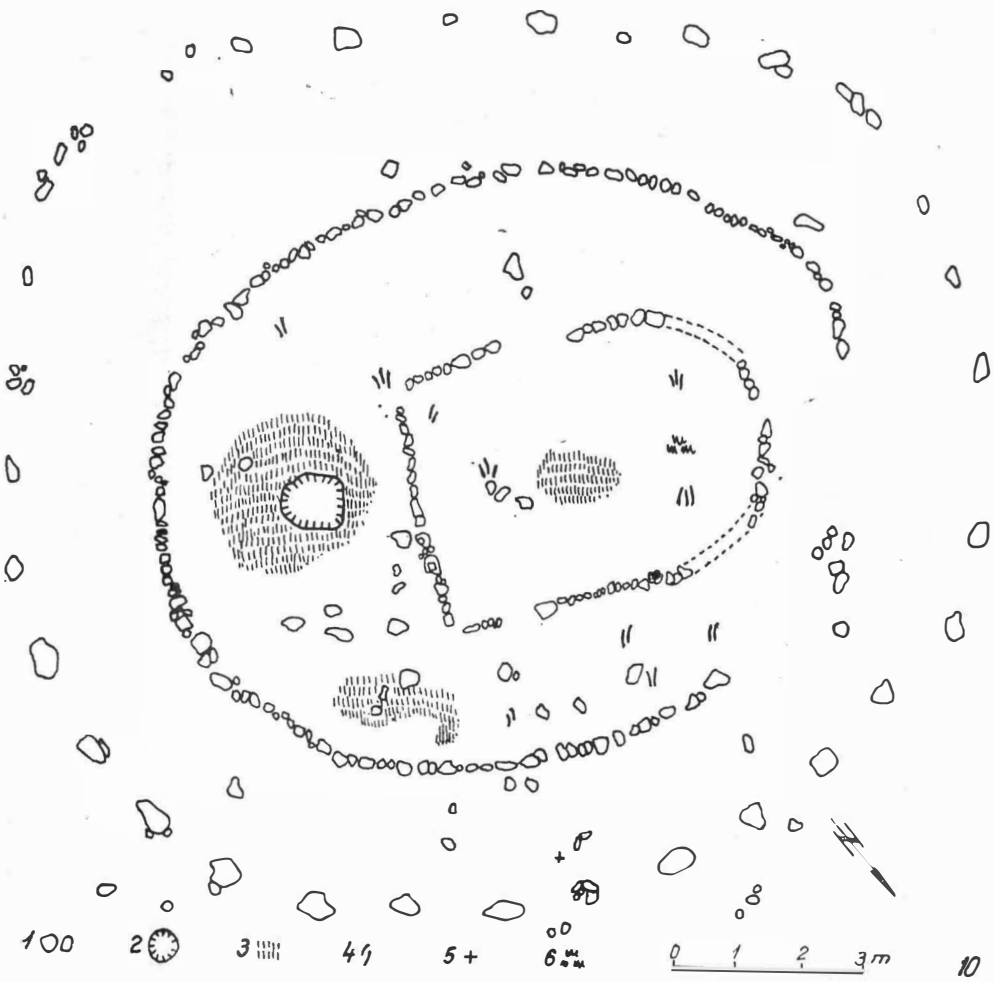


8

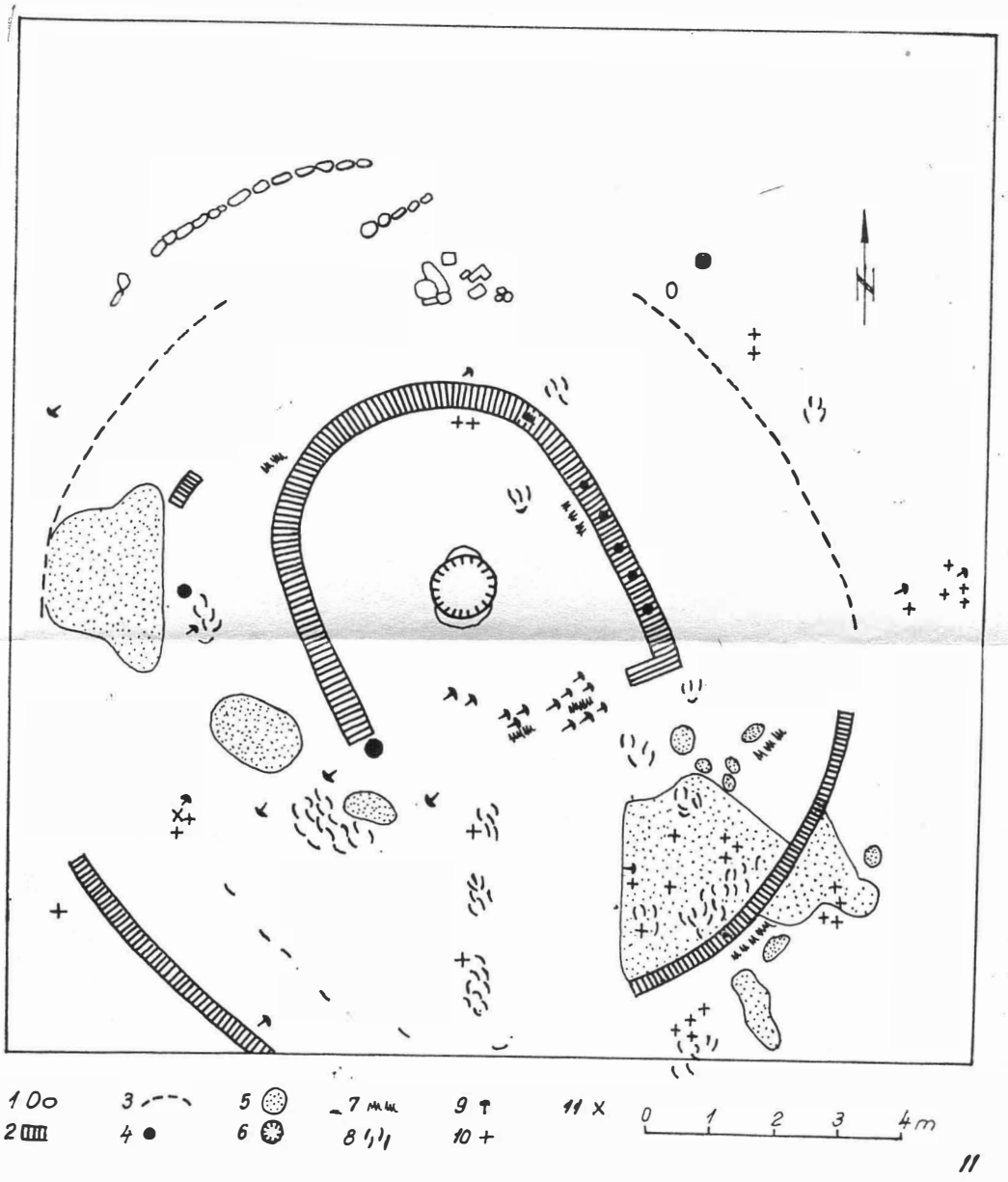
Fig. 5. 5 Rudele, butte 3 (d'après N. Gostar et H. Daicoviciu) : 1 pierre ; 2 âtre ; 3 céramique ; 4 clous ; 5 charbon. 6 Meleia plateau (d'après H. Daicoviciu) : 1 pierre ; 2 plancher en terre glaise ; 3 âtre ; 4 charbon ; 5 céramique ; 6 objets en fer ; 7 clous ; 8 millet ; 9 queux ; 10 charnière. 11 brulûre ; 7 Sarmizegetusa, Plateau à six terrasses, terrasse II (d'après C. Daicoviciu et collab.) : 1 arbres ; 2 limite extérieure de la terre glaise ; 3 mur ; 4 âtre ; 5 pierre ; 6 brique ; 7 plancher en terre glaise ; 8 céramique ; 9 objets en bronze ; 10 objets en fer ; 11 objets en verre ; 12 clous ; 13 monnaie ; 14 blé ; 15 millet ; 16 pois ; 17 charbon. 8 Sarmizegetusa, Plateau à six terrasses, terrasse V (d'après I. Crişan) : 1 limite extérieure de la terre glaise ; 2 limite extérieure du plancher en terre glaise ; 3 mur ; 4 pierre ; 5 âtre ; 6 clous ; 7 objets en bronze ; 8 céramique ; 9 charbon ; 10 plancher en terre glaise ; 11 trousse médicale.



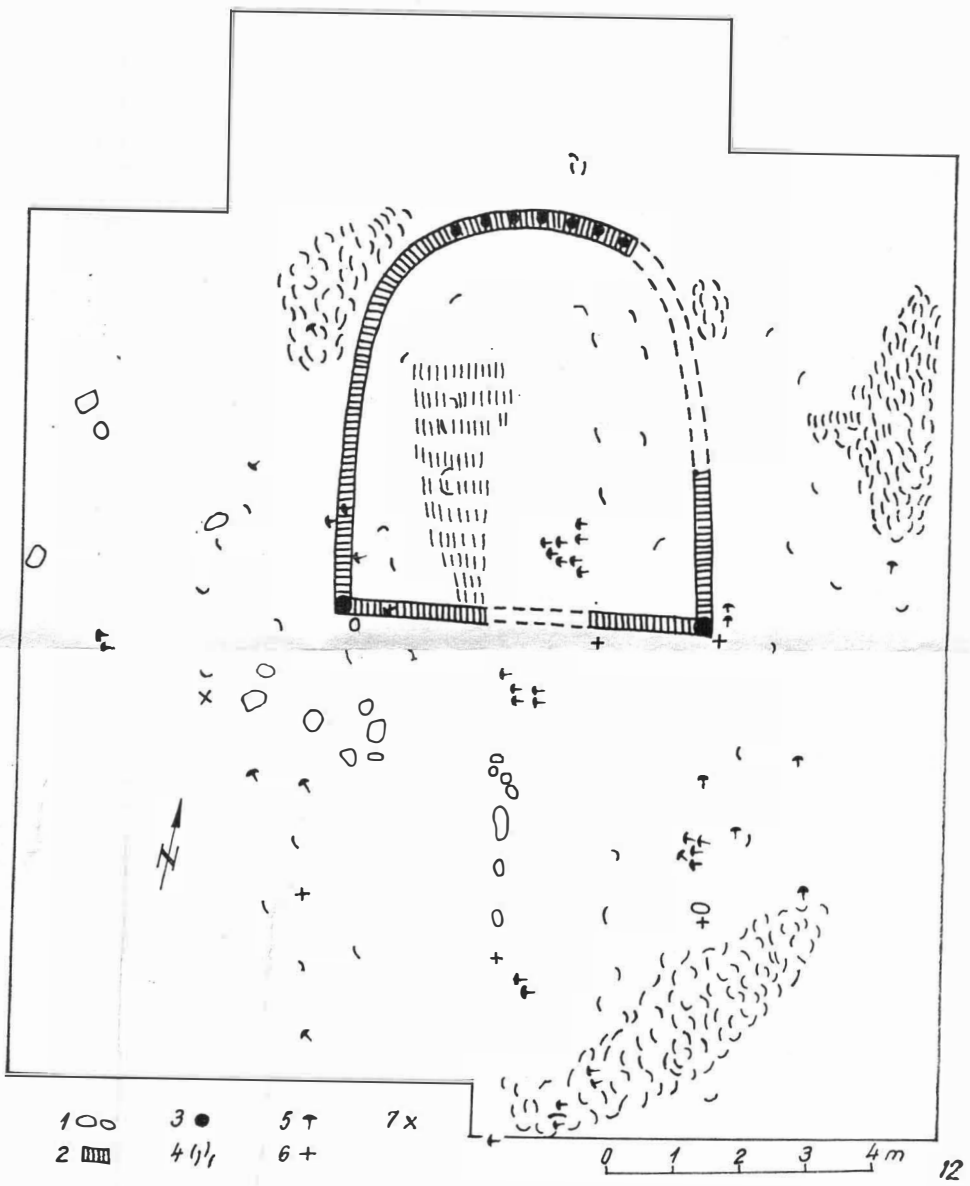
9



10



11



12

Fig. 6.9 Feţele Albe, terrasse II, niveau moyen: 1 plancher en terre glaise; 2 pierre (calcaire); 3 âtre; 4 céramique. 10 Meleia, le versant SE, terrasse II (d'après C. Daicoviciu et collab.): 1 pierre; 2 âtre; 3 plancher en terre glaise; 4 céramique; 5 objets en fer; 6 charbon; 11 Feţele Albe, terrasse X: 1 pierre; 2–3 mur; 4 pilier en bois; 5 plancher en terre glaise. 6 âtre; 7 charbon; 8 céramique; 9 clous; 10 objets en fer; 11 objets en bronze. 12 Feţele Albe, terrasse XII: 1 pierre; 2 mur; 3 pilier en bois; 4 céramique; 5 clous; 6 objets en fer; 7 objets en bronze.

ont donné naissance à l'hypothèse conformément à laquelle toutes ces constructions absidales auraient été destinées au culte, leur conception architectonique étant empruntée au monde hellénistique ou réalisée sous son influence [13].

Théoriquement, rien ne s'oppose à cela que les constructions susmentionnées aient eu un caractère sacré ; d'autres, en revanche, sont profanes : celle, déjà mentionnée, de Piatra Roşie, une autre similaire du même endroit, de la terrasse I [14] et celles dont il s'agira dans ce qui suit. Reste incertain le caractère de la construction absidale de Pecica [15].

Mais, sans tenir compte du caractère, sacré ou laïque, des unes ou des autres de ces constructions, celle de Sarmizegetusa ne peut être considérée qu'au cadre du monument entier dont elle est une partie. S'y ajoute le fait que dans l'architecture grecque il n'y a pas de constructions sacrées semblables aux sanctuaires daces circulaires. En revanche, les bâtisses profanes daces ont des plans semblables (à d'inhérentes différences).

La ligne courbe, renfermant des espaces ovales et quasi-circulaires, est fréquemment constatée même au fonds de cabanes et des habitations semi-enfoncées daco-gètes, tandis que les habitations de surface et leurs constructions annexes ont souvent des plans pareils, en apparence, à ceux des sanctuaires circulaires, d'où les confusions accidentelles.

Les principales catégories de constructions ovales et rondes, au plan simple et complexe, toutes laïques, se trouvant dans la zone des Montagnes de Orăştie, où il y a trois des quatre sanctuaires circulaires connus, seraient les suivantes [16] :

I Ovales, à une seule (?) pièce (2 probables : *Meleia*, le versant sud-est, terrasse VII [17] ; *Rudele*, butte 5 [18]) ;

II Ovales, à pièce intérieure absidale (2 : *Rudele*, butte 3 [19] — voir fig. 5/5 ; *Meleia*, plateau [20] — voir fig. 5/6) ;

III Rondes, à deux pièces concentriques (3 : *Sarmizegetusa*, le plateau à six terrasses, terrasse II [21] — voir fig. 5/7 ; *Sarmizegetusa*, le plateau à six terrasses, terrasse V [22] — voir fig. 5/8 ; *Feţele Albe*, terrasse II, niveau moyen [23] — voir fig. 6/9) ;

IV Rondes ou ovales, à pièce intérieure rectangulaire (2 : *Meleia*, le versant sud-est, terrasse VI [24] ; *Meleia*, plateau, butte 5 [25]). *Obs.* : aux deux constructions la pièce intérieure a un des murs qui est légèrement courbé (dérangements ultérieurs ?) ;

V Rondes ou quasi-rondes, à la pièce intérieure absidale (3 certaines et 2 probables : *Meleia*, le versant sud-est, terrasse II [26] — voir fig. 6/10 ; *Feţele Albe*, terrasse X — voir fig. 6/11 ; *Feţele Albe*, terrasse XII — voir fig. 6/12 ; *Pustiosu* [27] ; *Feţele Albe*, terrasse I, niveau supérieur [28]).

Les principales caractéristiques des constructions susmentionnées sont les suivantes (les constructions du type I, les deux pas assez certaines, n'entrent pas en discussion) : la galerie extérieure a à sa base des pierres, arrangées à intervalles (1 exception) ; dans les pièces intérieures,

[13] Idem, Materiale, 6, 1959, p. 316, 319 ; idem, *Aşezări getice...*, p. 32—33.

[14] C. Daicoviciu, *op. cit.*, p. 64—65.

[15] I. H. Crişan, ActaMN, 3, 1966, p. 92, 100 et informations verbales.

[16] Pour éviter de surcharger inutilement le texte, la description de toutes les constructions profanes à été schématisée dans le tableau I. Toutes les données concernant ces constructions ont été puisées aux publications où renvoyent les notes 17—28 ; les habitations sous nos 11—12 du tableau sont inédites (les investigations de 1971 et de 1973 du groupe de recherche de Grădiştea Muncelului-Feţele Albe, resp. H. Daicoviciu).

[17] H. Daicoviciu, Materiale, 7, 1961, p. 310—311 et fig. 8.

[18] C. Daicoviciu, N. Gostar, H. Daicoviciu, *op. cit.*, p. 344—346 et fig. 11.

[19] N. Gostar et H. Daicoviciu, Materiale, 5, 1959, p. 387—390.

[20] H. Daicoviciu, Materiale 7, 1961, p. 311—314 ; idem, *Dacia de la Burebista*, p. 156.

[21] C. Daicoviciu et collab., SCIV, 6, 1955, 1—2 p. 196—197 ; Materiale, 3, 1957, p. 256—257, 259.

[22] C. Daicoviciu, N. Gostar, I. Crişan, Materiale, 3, 1957, p. 260—263 ; I. Crişan, Materiale, 5, 1959, p. 392—395.

[23] H. Daicoviciu, I. Glodariu, ActaMN, 6, 1969, p. 468 ; H. Daicoviciu — I. Glodariu, dans *Ier Congrès International de Thracologie*, p. 83—84, 97 ; H. Daicoviciu, I. Glodariu, I. Piso, *op. cit.*, p. 68—69, 76.

[24] H. Daicoviciu, Materiale, 7, 1961, p. 308—309 et fig. 6.

[25] Idem, Materiale, 8, 1962, p. 471—473.

[26] C. Daicoviciu, N. Gostar. H. Daicoviciu, *op. cit.*, p. 346—348 ; H. Daicoviciu *Dacia de la Burebista...*, p. 155.

[27] C. Daicoviciu, N. Gostar, I. Crişan, *op. cit.*, p. 271—276.

[28] H. Daicoviciu, I. Glodariu, ActaMN, 6, 1969, p. 467, 470 ; H. Daicoviciu, I. Glodariu, dans *Ier Congrès International de Thracologie*, p. 80 — 82, 94 — 95 ; H. Daicoviciu, I. Glodariu, I. Piso, *op. cit.*, p. 67—68, 74—75.

N° ert.	Emplacement des bâtisses	Type	À une pièce			Galerie extérieure				Ière pièce			
				Base			Base				Base		
			Dimensions	continue	discontinue	Dimensions	continue	discontinue	sans pierre	Dimensions	continue	discontinue	sans pierre
1.	Meleia, le versant SE, terrasse VII	I	9,80 × 9,30		+								
2.	Rudele, butte 5	I	6,90 × 5,80	+									
3.	Rudele, butte 3	II				15 × 13	+			10,70 × 9,30	+		
4.	Meleia, plateau	II				16 × 14,80		+		12,60 × 10,70	+		
5.	Sarmizegetusa, Plateau à six terrasses, terrasse II	III				D : 16		+		12,5		+	
6.	Sarmizegetusa, Plateau à six terrasses, terrasse V	III				D : 11,50			+	6			+
7.	Feţele Albe, terrasse II	III				D : env. 13		+		11 — 11,50	+		
8.	Meleia, le versant SE, terrasse VI	IV				13 × 9,50		+		4,90 × 4,70	+		
9.	Meleia, plateau, butte V	IV				12,90 × 12		+		9,90 × 8,10	+		
10.	Meleia, le versant SE, terrasse II	V				15,20 × 13,60		+		11,05 × 9	+		
11.	Feţele Albe, terrasse X	V				en arc		+		12 × 12,50			+
12.	Feţele Albe, terrasse XII	V				D : 14,50		+		L : 6			+
13.	Pustiosu	V				D : 19		+		1 : 1,17	+		
14.	Feţele Albe, terrasse I	V				D : 15		+		?			+

IIe pièce				Âtre			Plancher en terre glaise			Inventaire				Groupement des découvertes			Datation				Observations
Dimensions	Base continue	Base discontinue	Base sans pierre	Galerie extérieure	Ière pièce	IIe pièce	Galerie extérieure	Ière pièce	IIe pièce	Céramique	Mat. de constr.	Outils	Autres objets	Gal. ext.	Ière pièce	IIe pièce	Ier s. av. n. è. — env. 50 de n. è.	Ier s. av. n. è. — Ier s. de n. è.	Ier s. de n. è.	env. 50—106	
					+			+		+					+			+			1. Une deuxième pièce possible 2. Sans enduit
					+			+		+	+				+			+			1. Probablement à galerie ext. 2. Sans enduit
L : 4,60	+				+	+		+	+	+		+	+		+	+		+			Sans enduit
L : 4,80	+				+	+		+	+	+	+	+							+		Sans enduit
					+ +		+	+		+	+	+	+	+	+					+	Incendie en 106
					+		+	+		+	+	+	+		+					+	Incendie en 106
					+		+	+		+							+				Partiellement démolie
				+	+		+	+		+								+			Sans enduit
3,90×3,50	+					+		+	+	+			+						+		Sans enduit
L : 5,30	+				+	+		+	+	+			+					+			Sans enduit
L : 5,50			+			+		+	+	+	+	+	+						+		Incendie en 102 ou 106
					+		+	+		+	+	+	+	+					+		Incendie en 102 ou 106
?	+					+		+	+	+	+	+	+			+			+		Incendie en 106
								+		+	+	+	+	+							1. Partiellement détruite 2. Datation 102—106

les pierres de la base des murs, s'il y en a, sont arrangées en ligne continue (n° 5 du tableau ne fait qu'aparemment exception, car son mur a été coulé en coffrage) ; les pièces à habiter (intérieures) ont des murs, des fois coulés en coffrage, à l'épaisseur de 0,25—0,40 m (n° 5—6, 11—14) ; les planchers de toutes les pièces à habiter sont en terre glaise ; leurs toits étaient d'échandoles ou de paille ; les âtres se trouvent, naturellement, surtout dans les pièces intérieures ; l'inventaire est divers, riche (à l'exception des habitations abandonnées) et nettement différent de celui des sanctuaires.

Les éléments de base, constituant la différence entre les constructions laïques circulaires et les sanctuaires circulaires, consistent en : la disposition des fondements en pierre des murs, l'existence (au cas des habitations) ou l'inexistence (aux sactuaires) des murs, l'abondance et la variété de l'inventaire ménager (habitations), l'absence de l'inventaire ménager (sanctuaires) [29]. Il convient qu'on souligne, à cette occasion, la similitude de l'inventaire des constructions circulaires civiles avec celui des constructions rectangulaires et la similitude de l'inventaire des sanctuaires circulaires avec celui des sanctuaires rectangulaires et les différences nettes entre l'inventaire des constructions profanes sans égards à leur forme, d'une part, et celui des sanctuaires, d'une autre.

Revenant aux sanctuaires circulaires, la ressemblance qui rapproche les plans des constructions circulaires profanes et ceux des sanctuaires est frappante et s'impose de soi. Et si, à la rigueur, on pouvait admettre que le plan circulaire des sanctuaires en question aurait été une création des architectes, expressément destinée à une certaine catégorie de constructions sacrées, on ne peut pas admettre que ce plan ait été adopté par l'architecture profane, précisément à cause de sa destination religieuse. En revanche, la transposition de la conception de construction et du plan (dans leurs lignes essentielles) de l'architecture profane dans l'architecture religieuse est un phénomène notoire chez différents peuples, à différentes époques. Pour n'exemplifier qu'avec l'un des cas les plus connus dans du genre, l'on fait mention de l'origine profane du temple grec [30], dont on retrouva le plan dans celui de la maison à habiter.

Chez les Daces, tout comme chez d'autres peuples, la transposition de la même conception de construction et du même plan, de l'architecture profane dans l'architecture religieuse a été accompagnée de certaines modifications de ses éléments et de la réalisation plus soignée de l'exécution. Il suffit de rappeler à cet égard les éléments de détail qui constituent la différence entre le plan des sanctuaires et le plan des constructions circulaires profanes susmentionnées, le trajet impeccable du « cercle » des sanctuaires ronds en pierre, l'équilibre de la construction absidale (absent dans toute autre construction profane), le soin qu'on a mis à façonner les piliers en pierre, l'épaisseur uniforme, réalisée par dégrossissage, des piliers en bois des constructions de culte.

Les sanctuaires circulaires — dans la forme où on les a conçus — se révèlent donc être l'un des composants originaux de l'architecture dace, inspirés par l'architecture profane. Leur signification religieuse ainsi que la destination de certains détails de construction attendent encore d'être élucidées.

[29] Au cas de constructions des hauteurs de Rudele et de Meleia (chacune à des altitudes de 1400—1600 m) le bousillage des murs n'a pas été constaté (voir le tableau I). Leurs système de construction et leur inventaire excluent la possibilité de leur attribuer un caractère de culte (cf. H. Daicoviciu, *Dacia de la Burebista...*, p. 154—161).

[30] D. M. Robinson, RE, Suppl. 1940, *s.v. Haus*, c. 224—278 ; Ziehen, RE, Suppl. 1940, *s.v.M.*, c. 439—446 ; F. Matz, *Enciclopedia dell'arte antica classica e orientale*, Roma, *s.v. Megaron*, p. 974—976 (avec la bibliographie récente).

Dacian fortifications in Crişana

SEVER DUMITRAŞCU
Oradea

In northwestern Dacia, probably between the Mureş river to the south and the Someş river or the upper course of the Tisa river, Ptolemy mentions four localities: *Ziridava*, *Ulpianum*, *Docidava* and *Rucconium* [1]. *Ziridava* and *Docidava* are the only place names of Dacian resonance. *Rucconium*, considered by the reputed archaeologist and historian, V. Pârvan [2] "the most northwestern town of Dacia", is a Celtic name and according to him corresponds "exactly to the extreme northwestern settlement of the Anart Celts".

In 1969, N. Gostar [3] situated *Ulpianum*, name of Latin origin, at Bologa on the Crişu Repede river in Roman Dacia. *Ziridava* was identified by I. H. Crişan [4] with the Dacian settlement Pecica on the Mureş river. *Docidava* was tentatively situated at Şimleul Silvaniei [5] on the Crasna river, where Dacian traces were discovered in the course of time [6]. The "Geographer of Alexandria" [7] also mentions some names of tribes and clans that inhabited Dacia from the north to the south, from the east to the west.

To these historical-geographical investigations, little or nothing at all can be added. For this reason, the modern Romanian historical research work commenced by Gr. Tocilescu [8] on the *history of the Dacians in Crişana* has remained at the same point where V. Pârvan left it.

In *Getica*[9], which is a vast and unparalleled historical, linguistic and ethnological commentary, Pârvan brought all the archaeological proofs which Romanian and European researches could provide at that time to support his arguments. For the first time in historiography, V. Pârvan succeeded in framing all Dacian discoveries in Crişana in the history of the Pre-Roman Dacia.

Before World War II, D. Popescu after studying the Dacian treasure of silver jewels, [10] also included the discoveries made in the western part of the Apuseni mountains. The same archaeologist published shortly afterwards a study on the treasure of Dacian silver coins found at Tulghieş-Mireşu Mare [11], discovery which is of interest for the old history of Crişana and Maramureş.

[1] Ptolemy, *Geogr.*, III, 8, 4.
[2] V. Pârvan, *Getica*, Bucureşti, 1926, p. 256.
[3] N. Gostar, Ulpianus (Ptolemy, *Geogr.*, III, 8, 4), AUI, III, 15, 1969, 2, p. 171–176.
[4] I. H. Crişan, Apulum, 5, 1964, p. 127–137.
[5] S. Dumitraşcu, Crisia, 1, 1971, p. 39–46.
[6] S. Dumitraşcu, I. Căbuz, *Lucrări Ştiinţifice*, (Istorie), 1971, p. 25–30.
[7] Ptolemy, *Geogr.*, III, 8, 3
[8] Gr. Tocilescu, *Dacia înainte de romani*, Bucureşti, 1880, p. 429.
[9] V. Pârvan, *op. cit.*, p. 536, 559, 613, 785 (*Gura Văii*, jud. Arad), p. 538, 545, 559, 615, 623, 785 (*Marca*, jud. Sălaj), p. 559, 611 (*Moroda*, jud. Arad), p. 536–537, 538, 548, 555, fig. 371 (*Oradea*, jud. Bihor); cf. F. Römer, ArchÉrt, 6, 1886, p. 204–207 and 385–392; idem, *Biharmegyei régészeti és történelmi egylet Évkönyve*, Oradea, 1888, p. 1–4.
[10] D. Popescu, Dacia, 7–8, 1937–1940, p. 183–202.
[11] Idem, Dacia, 9–10, 1941–1944, p. 201–202; A. Kerényi, NumKözl, 43, 1944, p. 9–14; cf. I. Winkler, ActaMN, 6, 1969, p. 88.

After World War II, new discoveries were made and older discoveries kept in museums were studied. The discoveries made at *Cadea*, [12] *Oradea II*, [13] *Oradea III*, [14] *Sărmășag*, [15] *Săcălăsău Nou* [16] and the Dacian silver coins from *Almaș*, [17] *Feniș*, [18] *Șilindia*, [19] *Sînnicolau Român* [20] were added to the old and known Dacian hoards. The new discoveries from *Dieci*, [21] *Talpe* [22] and *Tășad* [23] were added to the treasures of Roman Republican coins and the Greek coins of the Dyrrhachium and Apollonia type. The history of the Dacians in Crișana begins to be frequently mentioned in the new monographs dedicated to Pre-Roman Dacia. [24]

The ancient historical information and the casual archaeological discoveries are now strengthened by systematic research and excavations. The first large systematic excavations in Crișana were made during the last 20 years. Their purpose was the study of the history of Dacia from the coming of the Celts in these regions till the Roman conquest.

These systematic archaeological researches and excavations led to the discovery of *Dacian settlements and fortifications in Crișana*. The results obtained so far, also permit to synchronize the history of the Dacians in Crișana with that of the remaining Dacia and to point out their system of relations with the Greek towns on the Adriatic shore and with the Romans. The major historical events that affected the territory of the Western Dacians are generally considered as being *the coming of the Celts* [25], *the wars in Burebista's time* [26], *the battles against the Romans in Augustus' time* [27] and *the wars for the conquest of Dacia* [28]. The researches of our archaeologists have been confirmed by the researches and excavations made by Hungarian [29] and Czechoslovakian [30] scientists in recent years.

In the following, we intend to examine some results of the excavations undertaken in Crișana in Dacian settlements of the following types:

A. *Fortifications* consolidated with clay and wood.

B. *Settlements* situated on promontories and heights, with or without clay and wood, which no longer preserve visible traces of fortifications.

C. *Rural settlements* (villages) situated in plains. This last category is mentioned only in view of underlining the existence of fortifications and settlements in mountains and hills.

We would like to mention that our classification is not a rigid one. Some small fortifications in the mountains might have had pastoral uses too. Meanwhile, some settlements situated on heights might have been real fortifications. Many were either boroughs or villages, with usual everyday life, which were fortified in case of danger.

A. 1. *Clit*, village of Hășmaș, the Arad district. It is the first Dacian fortification investigated in the western part of the Apuseni mountains. It is situated on the hillock Gurețul Negrilor in the woods of Clit, just near the peak called Pleș in the Moma-Codru massive [31]. This fortification is of *dam-like* type and uses the steep slopes of the hillock. Inside the fortress, tools, weapons, jewelry and traditional Dacian pottery were found. The fine pottery worked in *grey* and *brick-red* or *red* paste is to be mentioned. The discovery of two Roman

[12] N. Fettich, in ActaArchHung, 3, 1953, p. 161.
[13] *Ibidem*, p. 160.
[14] N. Chidioșan, I. Ordentlich, Crisia, 3, 1973, p. 97—105.
[15] I. Glodariu, ActaMN, 5, 1968, p. 409—417.
[16] S. Dumitrașcu, E. Molnar, Crisia, 5, 1975, p. 65—80.
[17] E. Chirilă, N. Chidioșan, ActaMN, 2, 1965, p. 111—118.
[18] E. Chirilă, I. Ordentlich, N. Chidioșan, *Tezaurul de monede dace de la Feniș*, Oradea, 1967.
[19] E. Chirilă, N. Chidioșan, I. Ordentlich, N. Kiss, Der Münzhort von *Șilindia*, Oradea, 1972.
[20] Țara Crișurilor Museum, Oradea, *unpublished*.
[21] Țara Crișurilor Museum, Oradea, *unpublished*.
[22] M. Chițescu, S C N, 5, 1968, p. 355—362.
[23] Țara Crișurilor Museum, Oradea, *unpublished*.
[24] H. Daicoviciu, *Dacia de la Burebista la cucerirea romană*, Cluj, 1972; K. Horedt, Dacia, 17, 1973, p. 127—167; C. Preda, Monedele geto-dacilor, București, 1973; I. Glodariu, *Relații comerciale ale Daciei cu lumea elenistică și romană*, Cluj-Napoca, 1974; I. H. Crișan, *Burebista și epoca sa*, București, 1975.
[25] Vl. Zirra, *Un cimitir celtic în nord-vestul României*, Baia Mare, 1967.
[26] M. Macrea, SCIV, 7, 1956, 1 — 2, p. 119 and following pages.
[27] E. Chirilă, ActaMN, 1, 1964, p. 125—136.
[28] H. Daicoviciu, op. cit., p. 285.
[29] M. Párducz, EvkSzeged, 1965, p. 15—30; Z. Visy, EvkSzeged, 1970, p. 5—29.
[30] A. Točik, ArchRozhl, 11, 1959, 6, p. 841 — 874.
[31] S. Dumitrașcu, Lucrări științifice (Istorie), 4, 1970, p. 147—160; idem in *Východoslovenský Pravek*, 2, Košice, 1971, p. 31—49.

Republican dinarii [32] can be used to approximately date this fortress and suggests the economic relations with the Roman Empire. The whole material discovered permits the dating of the fortress sometime between the 1st c. B.C. and the 1st c. A.D. The destruction of the fortress should be sought towards the end of the 1st c. A.D. and the beginning of the 2nd century, as suggested by some traces of burning.

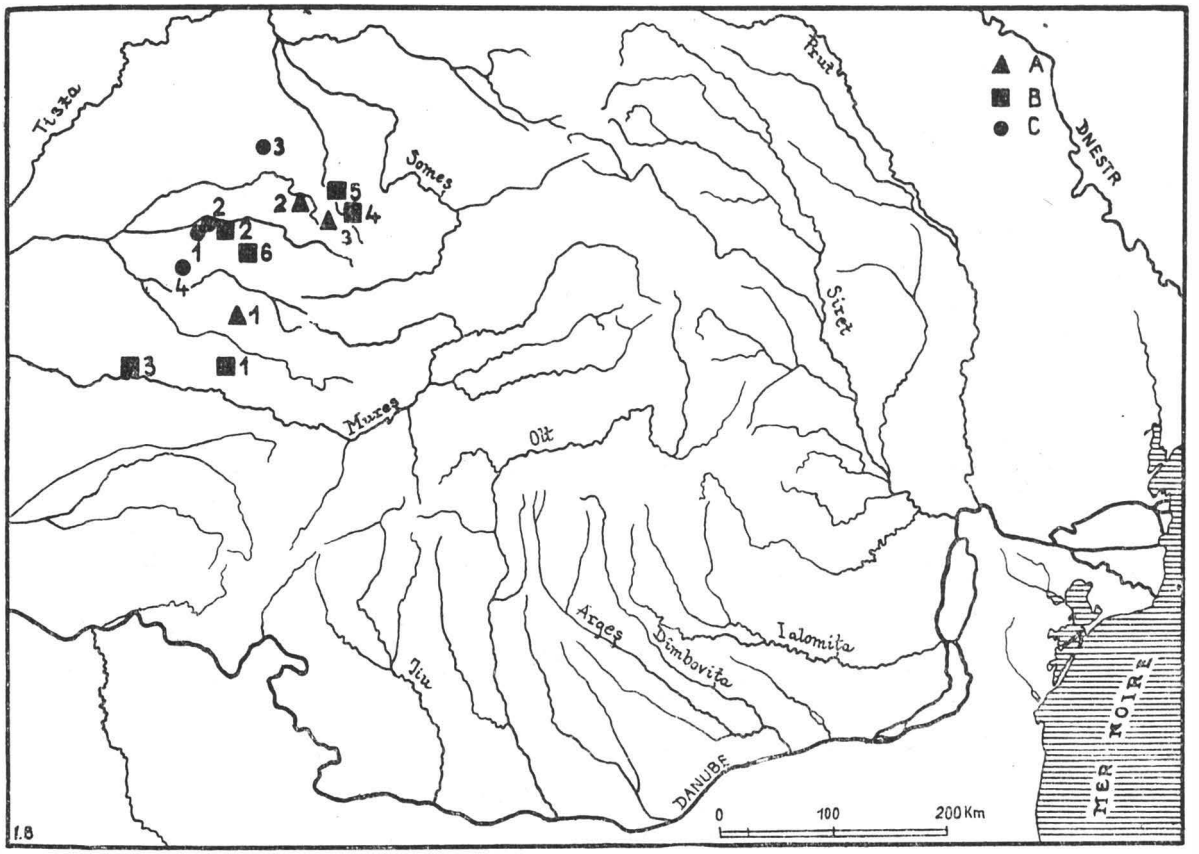


Fig. 1. Map of the Dacian discoveries in Crişana. **A** Fortresses: 1. Clit, Hăşmaş village, Arad district; 2. Marca, Sălaj district; 3. Săcălăsău Nou, Bihor district; 4. Tusa, Sîg village, Sălaj district; **B** Fortified settlements: 1. Berindia, Buteni village, Arad district; 2. Oradea; 3. Pecica, Arad district; 4. Stîrciu, Horoată Crasnei village, Sălaj district; 5. Şimleul Silvaniei, Sălaj district; 6. Tăşad, Drăgeşti village, Bihor district; **C** Villages: 1 Girişul de Criş, Bihor district; 2. Oradea-Salcă; 3. Tarcea, Bihor district; 4. Salonta, Bihor district.

2. *Marca*, the Sălaj district [33]. The fortress of Marca is also situated on a hillock called Cetate [34]. This hillock lies at the gorges of Barcău, a tributary to the Crişu Repede river. The saddle which linked the plateau with other heights was cut by two moats and two walls. In order to fortify the fortress a terrace was dug all around it and most probably fortified with a *wooden palisade*.

On the northwestern side, where the hillock is less steep, two terraces were cut and a small wall was built towards south-east.

Inside the fortress, iron tools, weapons and jewels were found. The pottery is traditional, hand-worked and by wheel. Mention is to be made of the hand-worked pottery having

[32] E. Chirilă, S. Dumitraşcu, D. Mălăescu, Apulum, 9, 1971, p. 171.

[33] S. Dumitraşcu, V. Lucăcel, *Cetatea dacică de la Marca*, Cluj-Napoca, 1974, p. 3–36.

[34] S. Dumitraşcu, Crisia, 2, 1972, p. 136–137.

certain Hallstattian elements and of the wheel—worked pottery which includes some Celtic influences. Remains of figures and a statuette made of burnt clay were found.

All this permits us to date the Dacian fortress of Marca approximately between the second half of the 2nd c. B.C. and the 1st c. A.D. The discovery of a Roman *as* supports this dating, as the coin was made about the year 5 B.C. (P. Lurius Agrippa). It seems that the same events of the 2nd c. A.D. put an end to this fortress.

3. *Săcălăsău Nou*, village of Derna, the Bihor district. This fortress is situated in the Plopișul mountains, Corbeni valley, on a promontory called Dealul cu Bani [35]. The promontory has 3 steep slopes and the linking saddle is cut by a moat in order to bar the entrance. The Dacian fortress is on the plateau and was probably fortified with a wooden palisade. Inside the fortress, hand and wheel-worked pottery, as well as a treasure of silver jewels and coins were discovered. The material excavated permits one to date the fortress in the 1st c. B.C., although some types of ceramics seem to belong to a later period. This does not exclude its dating in the 1st c. A.D.

4. *Tusa*, the Sălaj district. [36] This is the most daring clay fortress known in the mountaineous part of Crișana. It is situated in the forest of the Tusa village on a hillock with steep slopes. So far no research was carried on it. In view of its appearance it seems to belong to the earth type fortress situated on a promontory, having a saddle cut by walls and moats. The saddle is cut at 7 points by short cuts in order to bar the entrance to the fortress.

The inside of the fortress is surrounded by ditches and earth walls. There are no clear traces of intense habitation. It seems that it was a *refuge fortress.*

B. 1. *Berindia*, Buteni village, the Arad district. The Dacian settlement is situated on a hill called Șindrioara, close to the village. This hill dominates the eastern part of Țara Zărandului and at the same time bars the entrance to the Brad Depression. The hill has steep slopes which can be hardly climbed and this confirms the suggestion that the position of the settlement on the top of this hill is not accidental. It can be assumed that the edges of the plateau of the hill, that is the inside settlement, were fortified with a palisade. For all these considerations, the settlement could be dated between the 2nd and the 1st c. B.C.

2. *Oradea*, the Oradea district. [37] The settlement is situated on the hill Dealul Viilor. It seems that the settlement had two levels. The first can be dated between the 1st c. B.C. and the 1st c. A.D. : the second level includes Roman traces. It seems that it has been built for defensive purposes.

3. *Pecica*, the Arad district [38]. This Dacian settlement is separated by an enormous moat from the remaining part of the upper terrace of the Mureș river. The description made by I. H. Crișan "the promontory with its steep slopes and with a ditch surrounding it, constituted an excellent natural fortification", shows its defensive purposes. It is obvious that this settlement had a defensive role too for the acropolis. Inside the settlement two Dacian sanctuaries and a jewelry workshop in which coins were also made, were excavated. The dating of the settlement, according to the material found and to coins, is between the 2nd c. B.C. and the Roman conquest. It is an oppidan settlement of proto-urban type. [39]

4. *Stîrciu*, village of Horoatul Crasnei, the Sălaj district. [40] It is situated at Cetatea, on a hill, and consists of a system of earth fortifications, the date of construction being unknown. The pottery discovered is similar to that of Marca. Further research work will elucidate the situation of the fortified settlement of Stîrciu.

5. *Șimleul Silvaniei*, the Sălaj district [41]. Under the medieval ruins, a Dacian settlement is situated on Măgura Șimleului, a height which dominates the present-day town and the Crasna valley. The settlement could be dated from the 2nd c. B.C. to the 1st c. A.D. The promontory on which it is situated is separated from the remaining heights by a wide cutting

[35] S. Dumitrașcu, V. Lucăcel, op. cit., p. 31.
[36] S. Dumitrașcu, I. Ordentlich, Crisia, 3, 1973, p. 47—95.
[37] T. L. Roșu, Crisia, 2, 1972, p. 115—119.
[38] I. H. Crișan, *Burebista și epoca sa*, București, 1975, p. 289.
[39] *Ibidem.*
[40] S. Dumitrașcu, V. Lucăcel, *op. cit.*, p. 25.
[41] S. Dumitrașcu, I. Căbuz, *op. cit.*, p. 26—30.

that suggests a moat. The mediaeval and modern constructions have changed the settlement a great deal. A final conclusion on this settlement or fortress could be drawn only after systematic excavations.

6. *Tăşad*, Drăgeşti village, the Bihor district [42]. A Hallstattian settlement was dicovered on the promontory called Cetăţeaua. It includes a Dacian level which could be dated in the 1st c. B.C. [43]. The wall and the moat which separate the settlement is of Hallstattian type. [44] The Dacian settlement is situated on a foot-hill on the west side of Pădurea Craiului Mountains.

C. 1. *Girişu de Criş* [45], the Bihor district. A Dacian settlement is situated in Cîmpia Vestică, in the flooded area of Crişu Repede. The traces were found at the point called Pietroasa. It can be dated between the 1st c. B.C. and the 1st c. A.D. It is a typical settlement of this kind.

2. *Oradea-Salca* [46], the Bihor district. The Dacian discoveries consist of a cemetery and a settlement with 2 levels dating respectively from the Pre-Roman and Roman epochs.

3. *Tarcea* [47], the Bihor district. Near this village a settlement and Dacian ceramics dating from the 1st c. B.C. — 1st c. A.D. were discovered. The settlement is situated in Cîmpia Vestică, on the Ier river, a tributary to the Barcău river.

4. *Salonta* [48], the Bihor district. This settlement is also situated in Cîmpia Vestică, in the basin of the Crişu Negru river. In the town area, pottery was discovered; the approximate date is the 1st c. B.C.

Conclusions

In the western part of Munţii Apuseni, the Dacians lived in plains, hills and mountains Their *villages* (Girişu de Criş, Tarcea, Salonta), their *settlements* (Berindia, Oradea-Salca and Pecica) and their *fortresses* made of clay and wood (Clit, Marca, Săcălăsău Nou) were spread all over Crişana. The spreading and the dating of some of these settlements (having levels of habitation dating from the 2nd c. B.C.) proves that even by the end of thc 3rd c. B.C. and more probably in the 2nd c. B.C. the Dacians were no longer under Celtic domination. Mention should be made that in the mountain settlements (Berindia, Marca, Stîrciu), the traditional Hallstattian elements (archaic Dacian elements) persisted a longer period. In the settlements situated further to the west, many Celtic influences werc preserved. Worth mentioning besides the coin treasures (Dieci, Talpe) are the Greek imports of pottery (Berindia, Oradea-Dealul Viilor) which indicate the road from the Adriatic, through Banat and Morava or the Timoc valleys towards the western Dacia.

The flourishing of thc Dacian settlements (Berindia, Marca) is to be noticed in the 1st c. B.C., that is Burebista's epoch and the later kings. This suggests the fact that the Dacians from the west participated to the policy of this great king. It seems, however, that the liberation from the Celts happened before his battles in Central Europe.

The Dacian fortresses in Crişana are made only of earth and wood. This represents the traditional archaic Hallstattian type. The Dacians in Crişana build neither (as far as discoveries indicate) stone fortresses of the Hellenistic-Etrusc-Roman type nor fortresses of Celtic type. They rose above the Hallstattian stage by terracing the hillock and by combining the natural conditions with wooden and earth walls, moats and palisades.

[42] S. Dumitraşcu, Crisia, 2, 1972, p. 129, n. 40.
[43] Information from N. Chidioşan, Oradea.
[44] Information from N. Chidioşan, Oradea.
[45] S. Dumitraşcu, L. Mărghitan, Sargetia, 8, 1971, p. 49.
[46] M. Roşu, V. Spoială, L. Galamb, Materiale 8, 1961, p. 159—163.
[47] Ţara Crişurilor Muscum, Oradea, *unpublished*.
[48] Ţara Crişurilor Museum, Oradea, *unpublished*.

It is not clear for us whether these fortresses were built and consolidated against Augustus [49] when the Empire organized Pannonia as a Roman Province[50]. The only discovery which could have faced a hypothetic Roman attack is *Berindia* [51] which seems to have disappeared at the beginning of the 1st c. A.D. However, it is known that some Dacian fortresses in Crișana — Clit and Marca — survived even in the 1st c. A.D. The archaeological proofs discovered there permit us to date them in the 1st c. A.D. as well.

The fact that all the important fortresses and settlements situated on heights ceased to exist at the beginning of the 2nd c. A.D. suggests that the West Dacians belonging to Decebalus' kingdom took part in the wars against the Romans. [52] Like all over Dacia, the fortresses and the fortified settlements were conquered by Romans.

After this date, traces of Dacian habitation in the fortresses of Crișana no longer exist. The Dacian settlements continued to exist and to increase, in number, in the plains [53] when the free Dacians continued to live in their rural settlements under Roman supervision (this territory was not part of the Roman Dacia).

Up to the present settlements of free Dacians in mountains and hills have not been discovered in Crișana.

A proof of the Roman supervision may be considered the building of a wall in Țara Zărandului [54] in order to stop the penetration of enemies through the Crișu Alb valley to the gold mines of Brad. The same role may be assigned to the Roman fortifications in the western part of the fortress of Bologa [55].

The Dacians of Crișana, as it appears from the archaeological discoveries less than from ancient literary sources [56], took part in all the great events of the Geto-Dacians from the coming of the Celts in Eastern Europe till the Roman conquest of Pannonia, Moesia and Dacia.

[49] A. Premerstein. JÖAI, 7, 1904, p. 232—235; idem, JÖAI, 28, 1933, p. 159—162; C. Patsch, *Beiträge zur Völkerkunde von Südosteuropa*, V/1, Wien-Leipzig, 1932, p. 107; Fr. Miltner, Klio, 30, p. 209—214; J. Dobias, *Eunomia*, I/1, 1939, p. 69; A. Alföldi, *Zur Geschichte des Karpatenbeckens im I. Jahrhundert v. Chr*, Budapest, 1942, p. 38—39; E. Chirilă, ActaMN, 1, 1964, p. 125—136.

[50] W. Reidinger, *Die Statthalter des ungeteilten Pannoniens und Oberpanoniens von Augustus bis Diokletian*, Bonn, 1956, p. 23—25.

[51] S. Dumitrașcu, I. Ordentlich, *op. cit.* p. 70—72.

[52] H. Daicoviciu, *Dacia de la Burebista la cucerirea romană*, Cluj, 1972, p. 285.

[53] S. Dumitrașcu, Lucrări științifice, 2, 1968, p. 239—256, fig. 1.

[54] Idem, ActaMN, 6, 1969, p. 483—491.

[55] I. Ferenczy, SCIV, 10, 1959, 2, p. 347.

[56] Sabatino Moscati, *Lumea fenicienilor*, București, 1975, p. 148.

ΚΑΥΚΟΗΝΣΙΟΙ

Ptolémée, III, 8, 3

NICOLAE GOSTAR

Jassy

Dans sa Γεωγραφικὴ Ὑφήγησις, III, 8, 3, Ptolémée cite 15 noms de populations, ou groupes ethniques daces, disposés dans un cadre géographique des plus rigoureux : de l'ouest à l'est et du nord au sud, de sorte qu'on pourrait reconnaître pour chaque groupe ethnique, dans les limites approximatives , le territoire qu'il a occupé dans l'antiquité.

L'énumération et le groupement des 15 populations daces sont présentés par Ptolémée dans l'ordre suivant :

Nord Ouest ← → Est
↓ Sud

Ἄναρτοι, Τευρίσκοι, Κοιστοβῶκοι,
Πρεδαυήνσιοι, Ῥατακήνσιοι, Καυκοήνσιοι,
Βιήφοι, Βουριδαυήνσιοι, Κοτήνσιοι,
Ἀλβοκήνσιοι, Ποτουλατήνσιοι, Σήνσιοι,
Σαλδήνσιοι, Κειάγισοι, Πιέφιγοι.

Dans le paragraphe suivant, III, 8, 4, sont citées 44 πολέις « localités plus importants », dont 34 (c'est-à-dire la majorité) ont des noms daces et même des plus caractéristiques (Ἀργίδαυα, Δοκίδαυα, Καρσίδαυα, Νετίνδαυα, Πατρίδαυα, Πετρόδαυα, Ῥαμίδαυα, Σανγίδαυα, Οὐτίδαυα, Ζουσίδαυα, etc.); une localité à nom celtique (Ῥουκκόνον)[1] ; neuf portant des noms latins ou dans la version grecque du géographe (Ἀνγουστία, Φρατερία — probablement corrompue de Πραιτωρία[2] Οὐλπιανόν, Πίνον, Πιρούμ[3], Πραιτωρία Αὐγούστα, Σαλίναι Ὕδατα pour *Aquae* (*Aquas*) et Ζεῦγμα pour *Pons navalis* ou *Pons ligneus*). L'apparition dans ce paragraphe de neuf localités à noms romains, nous oblige à admettre que cette énumération date de la période romaine de la Dacie [4], époque où cette province était intensivement colonisée [5]. Mais, pour ce qui est du paragraphe III, 8, 3, c'est-à-dire la population, il remonte, ainsi qu'on va le démontrer, à une époque antérieure à la fondation de la *provincia Dacia*.

Dans III, 8, 3, trois peuples portent des noms celtiques : Ἄναρτοι, Τευρίσκοι[6] et Κοιστοβῶκοι[7], les autres ethnonymes sont daces et se subdivisent à leur tour en deux catégories : 1° à vieux nom gentilique ou tribal (Βιήφοι, Κειάγισοι, Πιέφιγοι [8]) ; 2° à nom dérivé d'une localité (Ἀλβο-

[1] A. Holder, *Alt-celtischer Sprachschatz*, II, Leipzig, 1904, p. 1239 ; V. Pârvan, *Getica. O protoistorie a Daciei*, Bucarest, 1926, p. 256, 285, 749, « chez les Anartes, celtique ».

[2] Cf. G. Schütte, *Ptolemy's Maps of Northern Europe*, Copenhague, 1917, p. 96 et V. Pârvan, *op. cit.*, p. 265—266, 750, « à ce qu'il paraît, gétique ».

[3] D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, Vienne, 1957, p. 370.

[4] A la réserve de Σαρμιζεγέθουσα βασίλειον, qui d'après E. Honigmann, RE, XIV, 1768, « ist nur historische Reminiszenz ».

[5] M. Cary, *The Geographical Background of Greek and Roman History*, Oxford, 1967, p. 314 et suiv., qui date la rédaction de la Géographie de Ptolémée vers l'an 150.

[6] A. Holder, *op. cit.*, p. 1803 ; V. Pârvan, *op. cit.*, p. 250, 749, « les Anartes, les Teurisques et les Cotenses, semblent avoir été d'origine celtique ».

[7] N. Gostar, Cercetări Istorice, S. N., I, 1970, p. 109 et suiv. ; cf. I. I. Russu, Dacia, N. S., 3, 1959, p. 341 et suiv.

[8] V. Pârvan, *op. cit.*, p. 48, 223, 242, 247—249, 252—254, 749 ; D. Detschew, *op. cit.*, p. 62, 237, 368.

κήνσιοι, Βουριδαυήνσιοι, Καυκοήνσιοι, Κοτήνσιοι, Ποτουλατήνσιοι, Πρεδαυήνσιοι, Ῥατακήνσιοι, Σαλδήνσιοι, Σήνσιοι)[9]. Evidemment, il en ressort que les neuf ethnonymes, à la désinence -ηνσιοι dérivent du nom d'une localité, si l'on tient compte de Βουριδαυήνσιοι «habitants de **Buridava*», Πρεδαυήνσιοι « habitants de **Pre(?)dava*», Ῥατακήνσιοι « habitants de **Rataca*», Σαλδήνσιοι « habitants de **Saldae*», etc. D'ailleurs, la désinence adjectivale -ηνσιοι est, à son tour, la désinence adjectivale latine *-enses*, d'où la conclusion, que la source, d'où Marinus de Tyr (l'informateur de Ptolémée[10]) a pris les noms des 15 populations de la Dacie, a été une source latine[11].

Que ces ethnonymes, à la désinence -ηνσιοι, dérivent de noms de villes, on pourrait également l'argumenter à l'aide de toponymes rencontrés au sud du Danube. Ainsi III, 9, 2 et 10, 4, Τρικορνήνσιοι de la localité *Tricornium*, Πικήνσιοι de la localité *Pincus*, Οἰτήνσιοι de la localité *Utus*, Ὀβουλήνσιοι de la localité **Obula*, Διμήνσιοι de la localité *Dimum*, Πιαρήνσιοι de la localité [*Ap*] *piaria*[12].

Mais, l'on constate que le paragraphe III, 8, 3, concernant les peuples de la Dacie, date d'une époque plus ancienne que le paragraphe III, 8, 4, concernant les πολέις, lequel, ainsi qu'on l'a vu, est de l'époque romaine. La preuve de l'ancienneté du paragraphe III, 8, 3, résulte de la constatation qu'il y apparaissent les localités : **Alboca*, **Buridava*[13], **Pre(?)dava*, **Rataca*, **Saldae*[14], **Sium*[15] etc., noms qu'on ne retrouve plus dans le paragraphe III, 8, 4, celui-ci utilisant une source différente, postérieure à 106, c'est-à-dire après la conquête romaine et la colonisation de la Dacie.

Parmi les 12 ethnonymes, celui qui nous intéresse est Καυκοήνσιοι, habitants de la Dacie préromaine, à l'est des Carpates, sur le territoire de la Moldavie.

Les Καυκοήνσιοι apparaissent avec cette graphie dans la majorité des *codices* grecs de l'œuvre manuscrite de Ptolémée, à l'exception du *codex X* — Vaticanus Graecus 191 — (XII^{e}— — XIII^{e} siècles[16]). Dans ce codex, qui passe pour le plus fidèle à l'archétype, l'ethnonyme apparaît sous la graphie Καυκοσήνσιοι ; cependant, pour des motifs que l'on comprend aisément, C. Müllerus a préféré la variante Καυκοήνσιοι. Il faut rappeler que dans la plus ancienne version manuscrite latine l'on trouve *Cauconesii*, tandis que dans l'*editio princeps*, d'après codex Ingolstadiensis, il y a Κακοήνσιοι[17]. Il nous reste donc à considérer la variante Καυκοήνσιοι comme la plus authentique et d'ailleurs la plus connue à la majorité des manuscrits.

A l'instar des exemples ci-dessus, l'ethnonyme dérive d'un toponyme, comme **Cauca*/ **Cauce* / **Caucis* / **Caucae*. Mais ce toponyme n'est pas limité à la population dace de la Moldavie ; on le retrouve encore en deux lieux dans l'espace des populations de langue thraco-dace : l'un au sud du Danube, probablement dans les régions méridionales de l'*Haemus* (le Balkan), le second à l'ouest de la Dacie (dans le sud du Banat).

[9] G. Brandis, RE, IV, 1950.

[10] E. Honigmann, *op. cit.*, 1767 et suiv.

[11] I. I. Russu, AIIN, 11, 1946–1947, p. 400.

[12] Toutes ces localités, à l'exception de **Obula*, ont été identifiées et localisées sur la rive droite du Danube, dans le voisinage de la Dacie.

[13] **Buridava*, localité principale des Βουριδαυήνσιοι de Ptolémée, ne paraît pas s'identifier avec *Buridava* / *Burridava* d'Olténie, connue par Papyrus Hunt (R. Cavenaile, *Corpus Papyrorum Latinarum*, Wiesbaden, 1958, p. 221 ; R. P. Fink, JRS, 48, 1958, p. 102 et suiv.) et dans Tabula Peutingeriana, VII, 5 ; la localité **Buridava*, citée par Ptolémée, était emplacée approximativement au centre de la Transylvanie, quelque part sur le cours de Tîrnava Mare ou sur celui de Tîrnava Mică ; cf. D. Tudor, dans *Akte des IV. Internationalen Kongresses für Griechische und Lateinische Epigraphik (Wien, 17. bis 22. September 1962)*, Vienne, 1964, p. 407–410.

[14] Cf. N. Gostar, SCIV, 5, 1954, p. 607 et suiv.

[15] Σήνσιοι et Σίνσιοι dans les *codices* at alors peut être Σ(ι)ήνσιοι et une localité *Sium* (?) dans la région thrace ou macédonienne (Jordanes, *Getica*, 288 ; cf. J. Schnetz, *Philologue*, LXXXI, 1925, p. 87–88) ; cf. I. I. Russu, *op. cit.*, p. 401–403 et C. Daicoviciu, *Emlékkönyv Kelemen Lajos születésének nyolcvanadik evfordulójára*, Bucarest, 1957, p. 181.

[16] E. Polaschek, RE, Supplb., X, 681.

[17] Voir les remarques critiques de C. Müllerus sur le texte de Ptolémée, dans *Claudii Ptolemaei Geographia*, I, 1, Paris, 1883, p. 444.

Le toponyme de la région balkanique se trouve dans une épigraphe latine de la Césarée de Maurétanie Césarienne, inscription que l'éditeur G. Wilmanns présente ainsi dans CIL, VIII, 9390 :

*diis manib*VS SAECI CAVCESIS
equitis ALAE II THRACVM
*dec. pro*PINQVI VIXIT AN
————————XIIII MILITAVIT AN
— — — *hic* SITVS EST STTL
— — — *testa*MENTO FACIEN*dum*
etc.

L'épitaphe, complétée ainsi par G. Wilmanns, aurait été dédiée à *Saecus*, fils de *Caucesis*, soldat équestre dans *ala II Thracum* de la décurie de *Propinquus*. Mais, pour ce qui est des deux premières lignes, la *lectio* de G. Wilmanns ne nous paraît en rien justifiée, nécessitant, à notre avis, les suivantes corrections :

— — — — — VS SAECI CAVCESIS
eques ALAE II THRACVM
dec. ou *turma pro*PINQVI VIXIT AN
*nis xx*XIIII MILITAVI AN
nis — — — *hic* SITVS EST STTL
—— — — — — *testa* MENTO FACIEN*dum*
etc.

Ainsi donc, l'épitaphe était celui de — — — — — *us Saeci (filius) Cauce(n)sis*, soldat de *ala II Thracum* de la *decuria* ou *turma* du décurion *Propinquus*. A en juger d'après les formules *[hic] situs est, s(it) t(ibi) t(erra) l(evis), [testa] mento facien[dum]* et *he[r(edes) cur(averunt)]* (dans la 8e ligne) et si l'on tient compte également de l'emission de *d(iis) M(anibus)*, l'inscription date du Ier siècle [18].

Le patronyme *Saecus* est connu dans l'antroponymie thrace [19], mais du *nomen* il n'est resté que . . . . . *us*. Par le mot *Cauce(n)sis*, le troisième élément du nom, on indiquait l'*origo*, la *natio* ou le *domicilium* du soldat d'origine thrace de *ala II Thracum*, qui, au Ier siècle, se trouvait en Maurétanie [20]. Le mot *Cauce(n)sis* est donc soit un démoticon thrace ou bien plutôt, ainsi qu'on va le démontrer plus bas, un toponyme thrace à la manière de **Cauca* / **Cauce* / **Caucis* / **Caucae*, ici sous la forme adjectivale *Cauce(n)sis*.

Le troisième toponyme, qui s'associe bien à Καυκοήνσιοι et à *Cauce(n)sis*, se trouve dans la Géographie de l'Anonyme de Ravenne, IV, 14 et, bien qu'il ne soit pas encore identifié, on le cherche quelque part dans la région sud-ouest du Banat.

Pour les toponymes du sud-ouest de la Dacie, outre le paragraphe III, 8, 4, de Γεωγραφικὴ Ὑφήγησις de Ptolémée et les inscriptions, nous avons les deux itinéraires bien connus : la Tabula Peutingeriana et le Géographe Anonyme de Ravenne.

Dans la Tabula Peutingeriana, VII, 3—4, concernant la partie sud-ouest de la Dacie romaine, sont citées, en partant du Danube vers le nord et ensuite vers l'est, les suivantes *stationes : Apo fl(uvius), Arcidava, Centum Putea, Bersovia, Azizis, Caput Bubali, Tivisco*. Le Géographe de Ravenne, IV, 14, indique partiellement le même itinéraire, mais en sens inverse, de l'est vers l'ouest et ensuite vers le sud : *item ad aliam partem sunt civitates in ipsas Datias, id est Tema Tiviscum Gubali Zizis Bersovia Arcidaba Canonia Potula Bacaucis*. On a formulé sur

[18] R. Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*[4], Paris, 1914, p. 279 et suiv.
[19] D. Detschew, *op. cit.*, p. 172.
[20] C. Cichorius, RE, I, 1265—1266 ; R. Cagnat, *L'armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs*, Paris, 1892, p. 298 (nous n'avons pas réussi à consulter la IIe édition).

cette voie, qui reliait ces villes et ces bourgades [21], deux remarques à caractère contradictoire. La première remarque consiste dans le fait que dans l'œuvre de Ptolémée, III, 8, 3, parmi les habitants de la Dacie préromaine sont insérés les Ποτουλατήνσιοι, dont le nom, ainsi que dans les exemples ci-dessus, provient d'une localité **Potulata* ; par conséquent, le nom de la localité *Potula*, chez le Géographe de Ravenne, doit avoir été *Potula(ta)* d'après W. Tomaschek, correcte remarque et bien justifiée [22].

La seconde remarque appartient au savant roumain C. Daicoviciu. Il soutenait que les localités *Canonia* et *Potula* du Géographe de Ravenne ne seraient que deux noms corrompus ou mal transcrits et qu'il n'y aurait en réalité qu'une seule localité, *Centum Putea*, ainsi qu'elle apparaît dans la Tabula Peutingeriana [23]. Mais une telle rectification soulève quelques difficultés. La première est qu'on ne saurait facilement exclure le toponyme *Potula*, vu qu'il est attesté par Ptolémée dans l'ethnonyme Ποτουλατήνσιοι. La seconde remarque concerne également *Canonia* et *Potula* ; selon le Géographe de Ravenne, ces deux localités ne se situent pas (c'est-à-dire ne se superposent pas) à l'emplacement de la localité *Centum Putea* de la Tabula Peutingeriana, car, selon cet itinéraire, ce dernier site se trouve entre *Arcidava* et *Bersovia*. Conformément à l'itinéraire du Géographe de Ravenne, *Canonia* et *Potula* se trouvent un peu plus bas (vers le sud) au sud même d'*Arcidava*, dont la localisation est supposée connue [24]. La troisième réserve consiste dans l'idée, qu'il est presque impossible d'admettre l'existence d'une ville ou bourgade appelée *Centum Putea* et située à demi-route *Arcidava — Bersovia*.

Parmi ceux qui ont étudié la géographie et l'économie de la Dacie romaine, il y en a qui soutiennent que le toponyme *Centum Putea* pourrait concerner l'exploitation des minerais de cuivre (et d'argent) [25] de la région du Banat, réputée pour riche en ces gisements. En effet, *centum putea* signifie « cent puits », « cent fosses », mais aussi « cent fontaines ». Il est vrai que dans l'antiquité on extrayait les minerais de fer de *putei*, *putea* [26], mais là encore intervient une flagrante discordance. De nouveau, il s'agit des localités de cette partie de la Dacie, à savoir d'*Arcidava*, qui devait correspondre au camp romain et à l'établissement civil romain de Vărădia [27] et de *Bersovia (Berzobis)*, qui s'identifierait au grand camp de la *leg. IV Flavia Felix* de Berzovia (autrefois Jidovin) [28], les deux situées dans la région ouest du département Caraș-Severin. Or, les gisements de cuivre et de fer (ou d'autres métaux) ne se trouvent pas sur le trajet Vărădia — Berzovia, qui est une région de plaines et de collines ; ces gisements se trouvent un peu plus à l'est, dans la région montagneuse de Reșița, de Bocșa et de Oravița, dans les localités Ocna de Fier, Dognecea, Ciclova Montană, Bozovici, Știpănari, Moldova Nouă [29]. Par conséquent, *Centum Putea* [30] ne pourrait aucunement correspondre à une localité du Banat riche en gisements de cuivre, de fer ou d'argent.

La localité *Centum Putea* en Dacie est attestée uniquement dans la Tabula Peutingeriana, VII, 3—4, mais son apparition ainsi que sa position, totalement isolée et mal placée, nous donne à réfléchir. D'autre part, c'est toujours la Tabula Peutingeriana, X, 5, qui indique en

[21] *Tema* pourrait difficilement être équivalée au mot θέμα, qui, à l'époque byzantine, a pris l'acception de *provincia* ; *Tema* serait ici plutôt à la place de *Tierna* (pour *Dierna*, aujourd'hui Orșova), ainsi qu'elle apparaît dans la Tabula Peutingeriana, VII, 4.

[22] W. Tomaschek, *Die alten Thraker, II (Sitzungsberichte d. Akademie Wien*, 131, 1894), p. 65 ; D. Detschew, *op. cit.*, p. 376.

[23] C. Daicoviciu, RE, XXII, 1189, « es kann sich um eine Korruptel aus *Putea* (*Canonia Potula* des GR = *Centum Putea* der TP) handelt, wie sie öfters bei dem GR vorkommen ».

[24] La note 27.

[25] V. Christescu, *Viața economică a Daciei romane*, Pitești, 1929, p. 30 ; D. Tudor, dans *Istoria României*, I, Bucarest, 1960, p. 403 ; idem, *Orașe, tîrguri și sate în Dacia romană*, Bucarest, 1968, p. 48, 61 ; M. Macrea, *Viața în Dacia romană*, Bucarest, 1969, p. 304 ; d'après les investigations effectuées dans la région par G. Téglás, ArchÉrt, 19, 1899, p. 214—225 et *Bányászati és kohászati lapok*, 1908, p. 23, mais qui ne sont pas toujours correctes et incontestables.

[26] E. Ardaillon, DA, III, 2, p. 1853.

[27] W. Tomaschek, RE, II, 602 ; C. Daicoviciu, dans *Istoria României*, I, p. 267, 275 ; M. Macrea, dans *Istoria României*, I, p. 376 ; idem, *Viața în Dacia romană*, p. 152 ; D. Tudor, *Orașe, sate și tîrguri*, p. 48.

[28] W. Tomaschek, RE, III, 318 ; C. Daicoviciu, *op. cit.*, p. 306 ; M. Macrea, *ibidem* ; D. Tudor, *op. cit.*, p. 49 ; D. Protase, ActaMN, 4, 1967, p. 49 et suiv. ; M. Moga, Tibiscus, I, 1971, p. 51 et suiv.

[29] V. Tufescu, *România*, Bucarest, 1974, p. 366, 372—373, 377.

[30] On a localisé à Surducul Mare, département de Caraș-Severin (K. Miller, *Itineraria Romana. Römische Reisenwege an der Hand der Tabula Peutingeriana*, Stuttgart, 1916, p. 543 ; D. Tudor, *op. cit.*, p. 48 ; M. Macrea, *Viața în Dacia romană*, p. 152.

Syrie la localité *Centum Putea*. La localité de ce nom se trouvait sur la route Apamée — Palmyre et c'est, selon l'itinéraire antique, le dernier site avant Palmyre [31]. Cette grande ville, *Tadmor* dans les langues sémites, ville du désert et du commerce caravanier, a une position bien connue. L'établissement du nom de *Centum Putea* ne pouvait être qu'une oasis, qui à juste titre pouvait recevoir le nom de *centum putea* « cent puits », « cent fontaines » [32]. Mais cette fois-ci, il ne s'agit pas d'une localité fictive, parce qu'elle était connue aussi à Ptolémée, V, 15, 24, sous le nom de Πούτεα. Et alors *Centum Putea* de Dacie ne saurait être que le nom d'une localité mal transcrit par un des scribes de la Tabula Peutingeriana, probablement sous l'impression du toponyme oriental.

Pour justifier cette éventuelle confusion plausible, nous nous contentons à citer un autre curieux exemple : *Apulum*, grande ville, bien connue, de la Dacie (aujourd'hui Alba Iulia), apparaît de nouveau dans la Tabula Peutingeriana, XI, 3, mais où ? Juste dans l'Arménie Majeure, sur la route *Caspiae — Artaxata* [33]. Nous opinons qu'il s'agit cette fois-ci encore d'un transfert similaire de toponyme, mais d'une façon inverse, de la Dacie vers l'Orient et, il est probable, que le vrai nom du toponyme de l'Arménie a été *Apolum*, ainsi qu'on le trouve chez le Géographe de Ravenne [34].

Pour ce qui est de la localité *Canonia*, attestée en Dacie seulement par le Géographe de Ravenne, le toponyme paraissait quelque peu curieux [35] et, par conséquent, son existence était mise sous le signe de l'incertitude [36]. Mais de même que sa voisine *Potula*, *Canonia* doit être un toponyme authentique et tout ce qu'il y a de plus italique. L'authenticité de ce toponyme, à étimologie plutôt italique [37], est prouvée par l'existence de la localité *Canonium*, en Bretagne, certifiée, par l'Itinéraire Antonine, 480,5 et dans Tabula Peutingeriana, II, 1 (aujourd'hui Rivenhall), sur la route *Londinium — Camulodunum* [38].

Mais revenons aux toponymes *Potula* et *Bacaucis*. Evidemment, W. Tomaschek avait parfaitement raison de corriger *Potula* en *Potula(ta)* [39]. Mais il faut aussi ajouter que le toponyme suivant, *Bacaucis*, n'est pas caractéristique au territoire de langue thraco-dace, tandis que le toponyme *Caucis* est prouvé par Καυκοήνσιοι en Moldavie et par *Cauce(n)sis* dans la Thrace balkanique. Il faut alors admettre que la graphie *potulabacaucis*, ou plutôt *potulatacaucis*, de deux localités, grâce à un quelconque scribe, ait été mal séparée : *potula tacaucis* au lieu de *potulata caucis*.

On obtiendrait ainsi, avec une certaine chanche de probabilité, l'éventuelle forme correcte des trois toponymes thraco-daces, attestée dans trois endroits différents du monde thrace. Cette forme a été *Caucis*.

Nous n'osons pas proposer d'identifier la localité **Caucis*, de l'est des Carpates, à un certain établissement dace connu en Moldavie. Mais, de toute sorte, **Caucis* doit avoir été une localité quelque part au centre de la Moldavie et même une des plus importantes, du moment qu'elle a donné son nom aux habitants daces sur un territoire assez vaste à l'est des Carpates orientales. On peut, éventuellement, l'identifier au site de Răcătău, ou bien au site de Bradu, sur le Sireth, dans le département de Bacău ; on y a trouvé de riches et variés vestiges archéologiques et les deux intensivement peuplées [40] jusque vers la deuxième moitié (?) du I^er siècle. Mais il y a également encore d'autres possibilités.

[31] Benzinger, RE, III, 1935 ; E. Honigmann, RE, IV A, 1649—1650, 1672—1673, « sind unter den Brunnen des ǧebel el-Abjad nordwestlich von Tadmur zu suchen ».

[32] K. Miller, *op. cit.*, p. 826, « j. bei den Grotten Ala Aljat und dem Brunnen Djizel ».

[33] W. Tomaschek, RE, III, 1654, « Apulum, das heutige Dorf Abul am Fuss des kleineren Berges gleichen Namens ».

[34] Cf. K. Miller, *op. cit.*, p. 654.

[35] V. Pârvan, *op. cit.*, p. 270, 751, « peu clair ».

[36] C. Daicoviciu, RE, XXII, 1189.

[37] CIL, IX, 1099, Aeclanum, *Canonia C. A. l. Hilara* ; W. Schulze, *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen*, Goetingue, 1933, p. 142 ; *ThLL On*, II, 142 ; on peut admettre aussi une origine celtique (V. Pârvan, *ibidem*).

[38] A. Hübner, RE, III, 1490 ; K. Miller, *op. cit.*, p. 19 ; C. W. Phillips, A. L. F. Rivet, *Map of Roman Britain*, Chessington, 1956, p. 25.

[39] Note 22. La désinence *-ta*, dans les toponymes dacomésiens, est justement bien attestée (*Drobeta*, *Egeta*, *Lederata*, *Sclaieta*, *Talialis*, etc.).

[40] V. Ursachi, Carpica, 1, 1968, p. 171 et suiv. ; V. Căpitanu, V. Ursachi, Carpica, 2, 1969, p. 93 et suiv. ; idem Carpica, 4, 1971, p. 167 et suiv.

Brad und Răcătău, zwei getisch-dakische befestigte Siedlungen (Kreis Bacău)

V. CĂPITANU und V. URSACHI

Roman

Die archäologischen Forschungen im Kreis Bacău haben in den letzten Jahren einen besonderen Umfang angenommen. Sie fügen sich somit in den Rahmen der Forschungen größeren Ausmaßes ein, die in den letzten zwanzig Jahren unternommen wurden und durch die zahlreichen Institute und Fachleute zur Lösung vieler historischer Fragen aus der Geschichte der Moldau beigetragen haben.

Die systematischen Forschungen haben einerseits, zur Bereicherung der archäologischen Literatur, andererseits aber auch zur Bereicherung der musealen Sammlungen mit reichem Material aus verschiedenen historischen Zeitstufen geführt.

In diesen Rahmen hat sich auch die Tätigkeit der Museen für Geschichte aus Bacău und Roman eingereiht, wobei ein besonderes Gewicht auf die Fragen der dakischen Bevölkerung vom Ende des I. Jahrtausends v.u.Z. und der ersten Hälfte des I. Jahrtausends u.Z. gelegt wurde.

Es soll hier nicht die Gesamtheit der Forschungen besprochen, sondern vornehmlich auf zwei große, in der letzten Zeit ermittelte Anlagen eingegangen werden, die wichtige Daten für die Probleme des 2.—1. Jhs.v.u.Z. — I.Jhs.u.Z. gebracht haben: die dakischen Oppida (Davae) von Brad und Răcătău.

Die Siedlung von Brad gehört zum Dorfe Brad, Gem. Negri, Kr. Bacău und befindet sich auf halbem Wege zwischen Roman und Bacău, auf der linken Terasse des Siretflusses[1].

Die bisher unternommenen Ausgrabungen, haben zur Entdeckung zahlreicher Metall-, Glas-, Stein- und Knochengegenstände, von Wohnungsbauten, sowie von zahlreicher Keramik geführt. Sie ermöglichen die Lebensweise der Bewohner dieser Burg zu erkennen.

Wie in den meisten Siedlungen dieser Zeit, ist auch hier die Kulturschicht sehr dick, an manchen Stellen sogar bis zu 3 m. Es sind verschiedene Zeitstufen vertreten: das Neolithikum mit der Phase A—B der Cucutenikultur, die Bronzezeit mit den Stufen der Ic2—Ia der Monteorukultur; die Hallstatt- und Latènezeit und das Mittelalter mit einem Gräberfeld aus dem XVI Jh.

Die Siedlung von Răcătău[2] liegt auf der linken Terrasse des Siretflusses, auf der „Cetăţuia", ungefähr 3 km vom Dorf Pîncău und 4 km vom Dorf Răcătău, Gem. Horgeşti entfernt. Wie auf seinem ganzen linken Ufer, bildet auch hier der Siret eine Terrasse die gute Siedlungsbedingungen zu allen Zeiten bot.

Die Hauptburg der Siedlung ist durch ihre Lage auf dem steilen Ufer der Terasse, an deren Fuß der Siret fließt, gestützt. Auf der leichter zugänglichen Seite befindet sich ein Verteidigungswall, welcher die Siedlung von der Burg trennt.

Die systematischen Grabungen haben im Jahre 1968 begonnen und sind dann in den nachfolgenden Jahren fortgesetzt worden. Bei dieser Gelegenheit wurde eine große Menge

[1] A. Vulpe, StCl., 6, 1964, S. 233—246; V. Ursachi, Carpica, 1, 1968, S. 171—184; ders., MemAntiq, I, 1969, S. 105—109.

[2] V. Căpitanu, V. Ursachi, Carpica, 2, 1969, S. 93—130.

Keramik, sowie auch zahlreiche Metall-, Glas-, Steingegenstände usw. geborgen, die wichtige Hinweise für die Begrenzung der verschiedenen Zeitstufen geben, in denen die Burg bewohnt war.

Die Kulturschicht besitzt eine Dicke von 1,80 m. In ihr sind zwei Zeitstufen vertreten: die Bronzezeit mit der Monteorukultur und die getisch-dakische Zeit, 4.Jh.— 1.Jh.v.u.Z.— 1 Jh.u.Z.

Wegen Nivelierungsarbeiten ist die Schichtenfolge in den Siedlungen von Brad und Răcătău schwer zu verfolgen. Dieses gilt vor allem für die Grabenhütten und Oberflächenbauten, die teilweise dadurch zerstört wurden.

Trotz dieser Umstände, zeigen die bis jetzt gemachten Feststellungen, sowohl stratigraphisch, als auch und vor allem typologisch, eine Siedlungskontinuität, zwischen dem 4.Jh.— 1.Jh.v.u.Z. — 1.Jh.u.Z., die außerdem auch durch die Reichhaltigkeit des Materials und die Dicke der Kulturschicht unterstrichen wird. Die Bewohner dieser zwei Befestigungen haben Oberflächenhäuser gebaut, aber auch Grabenhütten benützt und viel Holz bei ihren Bauten verwendet. Die Form der Wohnbauten ergibt sich aus den erhaltenen Grundrissen, wo in den meisten Fällen ein offener, runder oder ovaler Herd in der Mitte der Wohnung lag. Die Grabenhütten hatten eine rechteckige Form, mit Spuren von Pfosten, die als Dachstütze gedient hatten. Im Verhältnis zur Zahl der Oberflächenwohnungen ist die Zahl der Grabenhütten sehr gering.

Neben den Wohnhütten wurden einige Schmelzöfen, die vornehmlich zur Metallgewinnung gedient hatten entdeckt. Bisher kam noch kein Töpferofen zum Vorschein.

In der Nachbarschaft der Wohnungen wurden zahlreiche, teilweise verbrannte Gruben freigelegt, die zur Aufbewahrung der Vorräte benützt wurden. Das Vorhandensein von Herdbruchstücken in einigen Gruben könnte auf ihre Verwendung für kultische Zwecke, in Verbindung mit der Verehrung des Herdes, schließen lassen [3].

Trotz des steten römischen Einflusses, durch zahlreiche römische Keramik bestätigt, zeigen die Wohnungen, wahrscheinlich wegen des vorhandenen Holzmaterials eine traditionelle Bauart auf. Die Verwendung dieses Materials, hat eben auch die Bauart der Befestigungen und der Kultplätze bedingt, als die Voraussetzungen für die politische, kulturelle und religiöse Einigung der Bewohner in der Zeit Burebistas und Dezebals in Dazien gesichert waren.

In Brad und in Răcătău wurden zahlreiche Funde gemacht, die die ununterbrochene Siedlung der beiden Befestigungen während Latènezeit, für drei Jahrhunderte, widerspiegeln. Das hier entdeckte archäologische Material, enstpricht dem aus den dakischen Siedlungen von Poiana [4], Piatra Neamț [5], Crăsani (Piscu Crăsani) [6] und Grădiștea Muncelului [7].

Am häufigsten ist die Keramik vertreten, die in zahlreichen Varianten und Formen erscheint. Es wurden handgearbeitete und einheimische rote oder graue Drehscheibenkeramik oder auch Nachahmungen von griechischen und römischen Gefäßen gefunden. Auch Importkeramik ist vorhanden.

Die handgearbeitete Keramik

Diese Gattung ist durch, für das 3.—2.Jh.v.u.Z. charakteristische Formen vertreten: birnenförmige Gefäße verschiedener Größe, vor allem Vorratsgefäße aus grauem, geglättetem Ton, die für gewöhnlich mit, an dem unteren Teil des Gafäßes angebrachten, Vorsprüngen versehen sind; Kannen mit über den Rand erhobenen Henkeln, und Fußschalen mit hohem, hohlem Standfuß (Abb. 4).

[3] R. Vulpe und Mitarbeiter, SCIV, 1, 1951, S. 196—197.

[4] Ders., *a. a. O.*, S. 192—207; ders., SCIV, 3, 1952, S. 101—208.

[5] I. Zamoșteanu, M. Zamoșteanu, Materiale, 6, 1961, S. 359—374; C. Mătasă, I. Zamoșteanu, M. Zamoșteanu, Materiale, 7, 1962, S. 339—349; N. Gostar, *Celăfile dacice din Moldova*, Bukarest, 1969, S. 9—22.

[6] I. Andrieșescu, *Piscul Crăsani*, Bukarest, 1924; V. Pârvan, *Getica*, Bukarest, 1926, S. 742—786.

[7] D. M. Teodorescu, ACMIT, 1930; C. Daicoviciu und Mitarbeiter, SCIV und Materiale aus den 50-er und nachfolgenden Jahren.

Eine andere Gruppe aus demselben Ton, die auch in der Drehscheibenkeramik auftaucht, besteht aus Gefäßen mit hohem zylindrischen Hals.

Zur gleichen Gattung der handgearbeiteten Keramik gehören noch, in allen dakischen Schichten gefundene Formen wie z.B. Töpfe verschiedener Größe, Deckel, Henkeltassen und die sehr häufigen Kannen mit mannigfaltigen Verzierungen (Abb. 2). Mengenmäßig stellen die handgearbeiteten Gefäße aus Brad und Răcătău die wichtigste Gattung dar.

Abb. 1. Fußschalen, Kannen, Gefäße mit breiter Mundöffnung, handgearbeitete Vorratsgefäße.

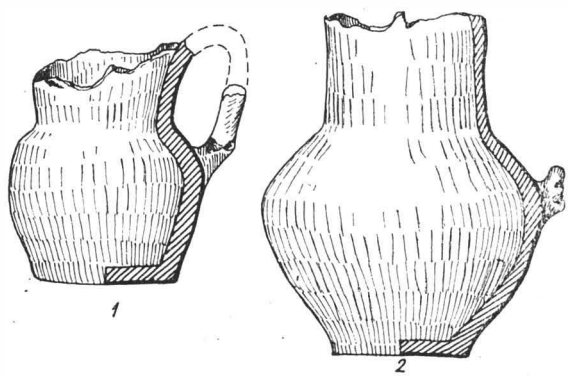


Abb. 3. Handgearbeitete Kanne (1) und handgearbeitetes Gefäß mit zylindrischem Hals (2).

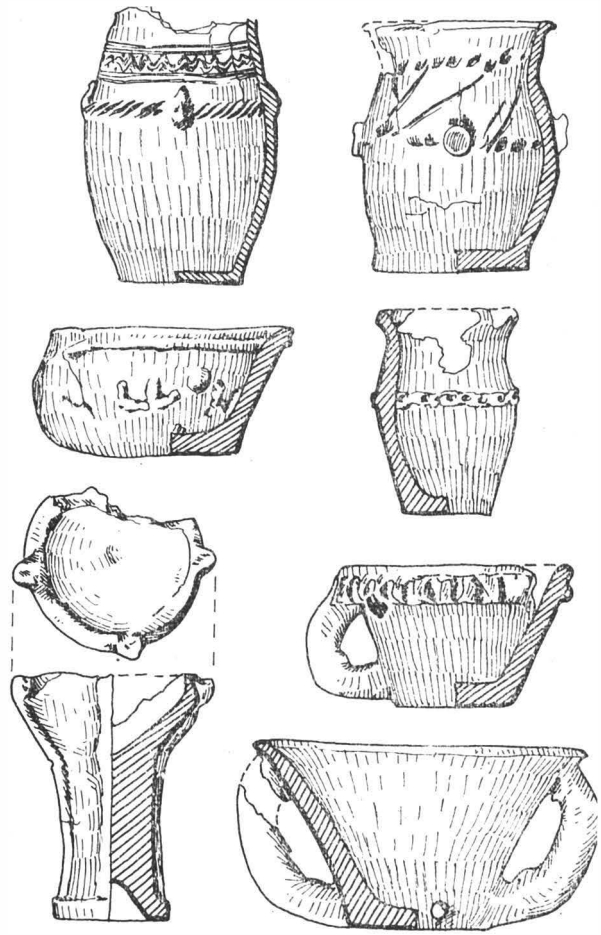


Abb. 2. Handgearbeitete Töpfe und Tassen.

Die Drehscheibenkeramik

Neben Gefäßtypen der handgearbeiteten Keramik des 2. Jhs.v.u.Z., wie z.B. Kannen (Abb.3/1) oder die Gefäße mit zylindrischem Hals (Abb. 3/2), ist die Drehscheibenkeramik durch zahlreiche, für das 1.Jh.v.u.Z.—1.Jh.u.Z. kennzeichnende, Formen vertreten.

Die am häufigsten vorkommende Form der Drehscheibenkeramik ist die Fußschale mit hohem Ständer aus feinem grauen Ton, und mit geglätteten Verzierungen (Abb. 4).

Neben diesen kommen verhältnismäßig oft auch Schalen, Teller oder einfache Töpfe verschiedener Größe vor (Abb. 5).

Besonders hervorzuheben sind die aus grauem, feinem Ton hergestellten scheibengedrehten Kannen (Abb. 6).

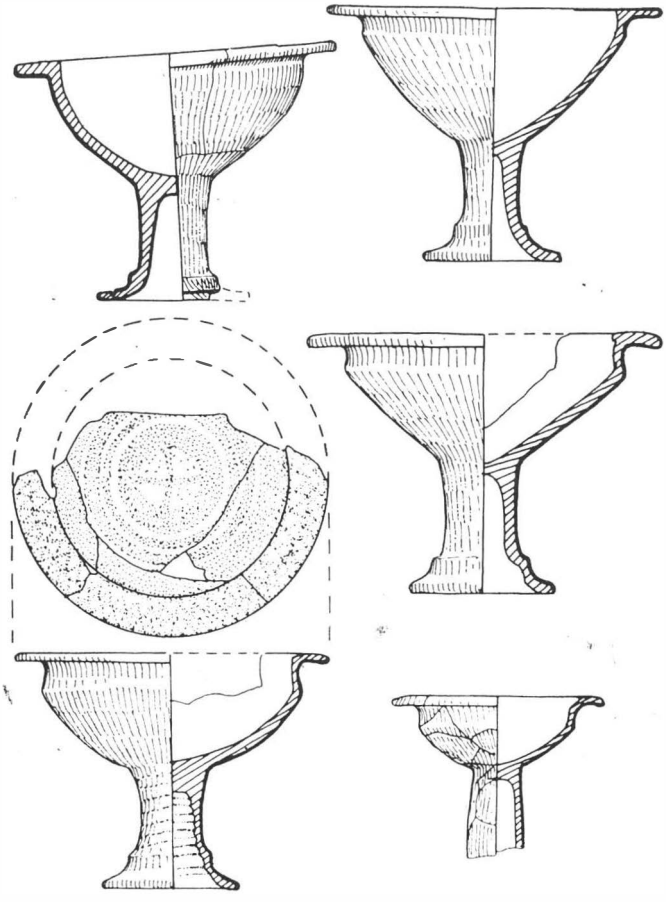


Abb. 4. Drehscheibenkeramik: Fußschalen.

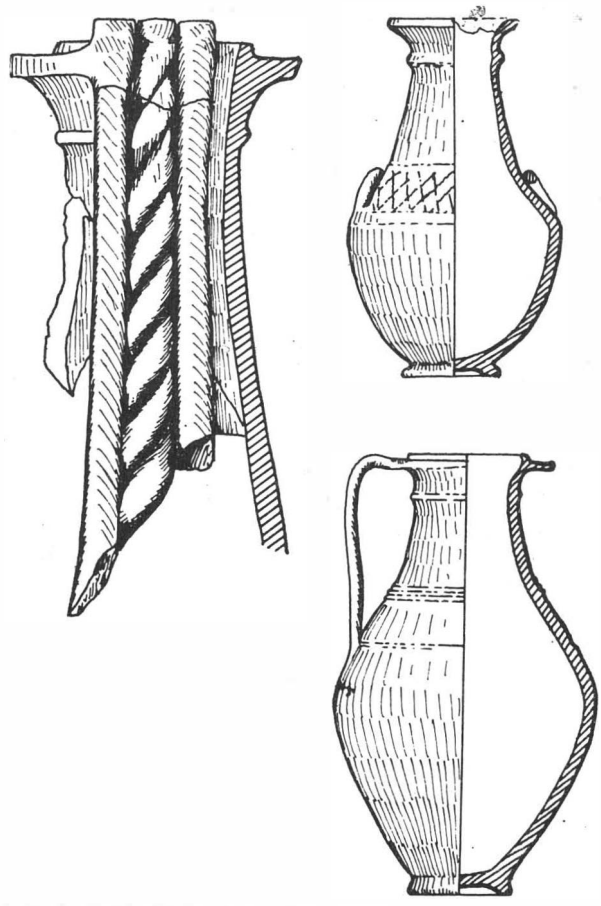


Abb. 6. Drehscheibenkeramik: Kannen aus grauem Ton.

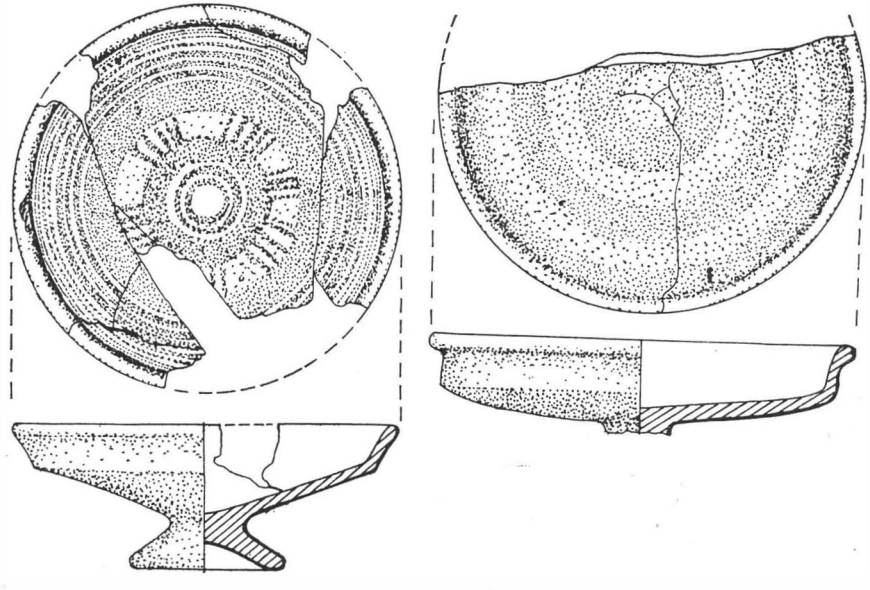


Abb. 5. Drehscheibenkeramik.

In der gleichen Ausführung gibt es noch Siebgefäße, Krüge, Deckel und Vorratsgefäße (Abb. 7).

Ein feldflaschenartiges Gefäß und das Beckengefäß mit drei Füßchen bilden zwei Sonderformen welche an rotgebrannte Formen aus der Hallstattzeit erinnern und die Becken mit weiter Mundöffnung und konischem Boden nachahmen.

Neben den zahlreichen Drehscheibengefäßen nimmt die bemalte dakische Keramik einen besonderen Platz ein. Ein charakteristischer Zug dieser Gefäße ist der feine, gelbe, Überzug, auf den rote Muster gemalt sind. Die häufigsten, in dieser Art bemalten Gefäße, sind Fruchtschalen, Henkelkannen sowie auch einige Nachahmungen griechischer oder römischer Formen (Abb. 8).

Einen besonderen Platz in der Drehscheibenkeramik nehmen die Nachahmungen griechischer oder römischer Gefäße ein. In erster Reihe seien die delischen Becher und Krater-, Kylix-, Kantharos- oder andere römische Gefäßformen angeführt (Abb. 9).

In Brad und in Răcătău gibt es neben diesen Nachahmungen auch griechische oder römische Importkeramik. Davon sind Amphoren, Becher oder andere Gefäßtypen die wichtigsten (Abb. 10), doch ist ihre Zahl im Verhältnis zum übrigen Material sehr gering.

Ihre Anwesenheit beweist die Handelsbeziehungen der Einheimischen zu der griechisch-römischen Welt.

Außer dieser Importkeramik belegen auch andere hier entdeckte Funde, wie z.B. Münzen oder Münzschätze diese Handelsbeziehungen oder den Handelsweg vom Schwarzen Meer zu den nördlichen Ländern entlang des Sirets. Wir denken an zwei Münzschätze, die in Răcătău gefunden wurden und die von 150 v.u.Z. — 8—6 v.u.Z., also bis in die Zeit von Augustus reichen.

In den beiden befestigten Siedlungen beleuchten, außer der Keramik, auch andere Fundgattungen den hohen Stand der materiellen Kultur. In dieser Hinsicht seien Eisen-, Bronze- oder Knochengegenstände erwähnt, wie Eisenäxte, Sicheln, Meißeln, Messer, Pflugeisen, Pfeil- oder Lanzenspitzen, sowie zahlreiche Fibeln, Armringe, Ringe und Perlen die im Inhalt dieser Wohnungen auftreten (Abb. 11).

Gleichzeitig mit den beiden befestigten Siedlungen wurden auch die Hügelgräberfelder von Brad und Răcătău erforscht. Neben Brad wurden bisher drei, bei Răcătău ein Hügelgrab untersucht. Die Hügel hatten einen Durchmesser von 25—30 m und eine Höhe von 0,90—1,30 m. In jedem Hügel lag ein einziges Grab, mit einer Grube von 3,50 × 2,00 m und 4,50 × 2,40 m, und einer Tiefe von 1,60 — 1,80 m. Unter den Grabbeigaben sind die Bruchstücke eines Panzerhemdes, verschiedene eiserne, goldene oder bronzene Trachtenstücke, Waffen, sowie Drehscheiben- und handgearbeitete Keramik zu erwähnen. Diese, in den Brandgräbern gefundenen Beigaben sind für die getisch-dakische Zeitstufe kennzeichnend und wurden ebenso wie der Leichenbrand in der Füllerde oder im Hügelmantel gefunden.

Die beiden Befestigungen wurden zu Beginn des 2.Jhs., wahrscheinlich als Folge der Besetzung Daziens durch Trajan verlassen.

Die Preisgabe der Befestigungen ist mit der Verpflichtung in Verbindung zu bringen alle Befestigungen aus den besetzten Gebieten zu zerstören. Zu dem Zeitpunkt als Ptolemaios seine „Geografia" verfaßte waren Zargidava und Tamasidava nicht mehr bewohnt, ihr Name wurde aber auch weiterhin benützt.

Die Untersuchungen von Brad und Răcătău bilden durch das reiche archäologische Material und durch die stratigraphischen Beobachtungen die wichtigsten Beiträge zur Kenntnis der dakischen Siedlungen aus der Moldau, die eine hervorragende Rolle in dem sozialen und politischen Leben der Daker aus der Moldau gespielt haben. Sie können ihrer Lage und Größe nach neben die wichtigsten bisher bekannten dakischen Siedlungen aus der Moldau gestellt werden, und ihre Identifizierung mit den, von Ptolemaios am Siret erwähnten *davae*, bilden ein beachtliches Ergebnis der archäologischen Bemühungen zur Wiederherstellung der alt-historischen Karte der Moldau.

Abb. 7 Drehscheibenkeramik : Siebgefäße, Krug, Vorratsgefäß.

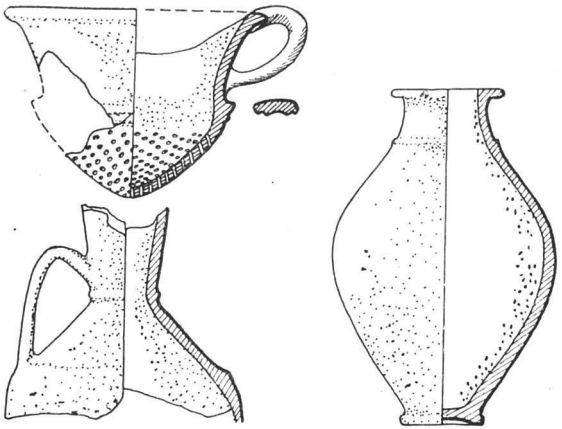
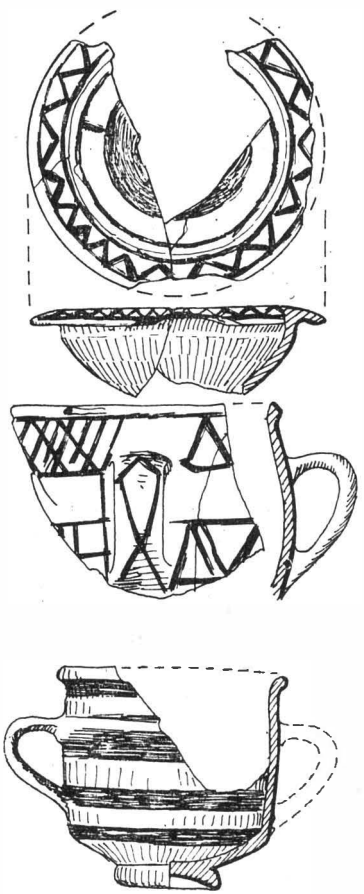


Abb. 9. — Nachahmungen griechischer und römischer Gefäße.

Abb. 8. — Bemalte dakische Keramik.



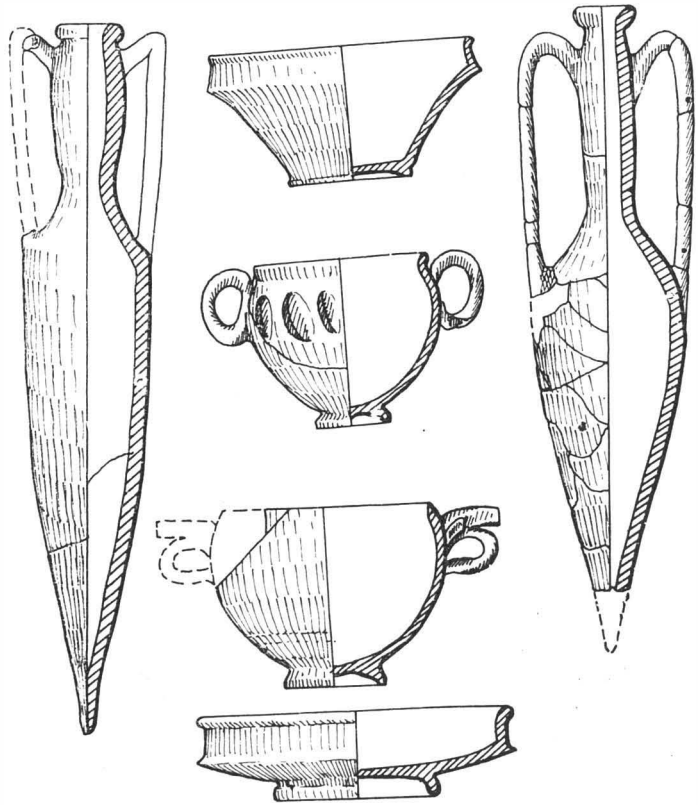


Abb. 10. — Importkeramik.

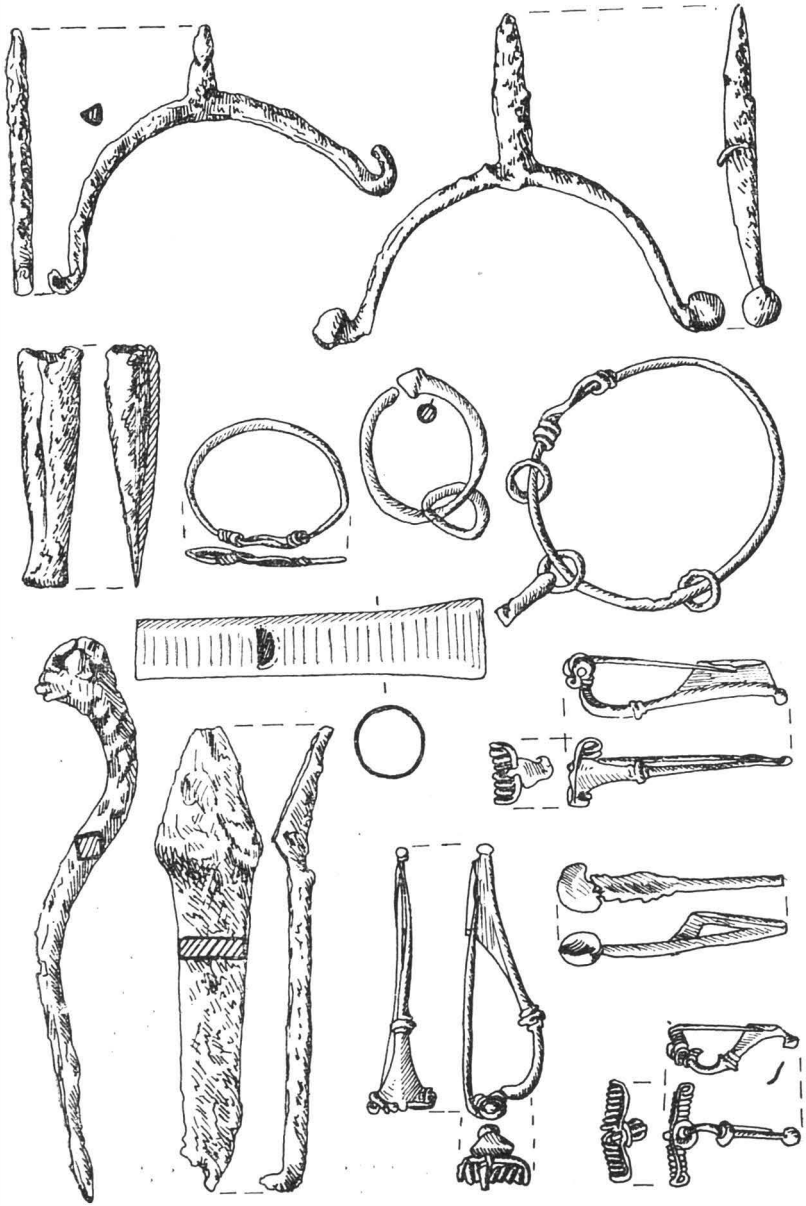


Abb. 11. — Werkzeuge, Waffen, Schmuckgegenstände.

Traditions autochtones dans la céramique provinciale romaine de la Dacie méridionale

G. POPILIAN

Craiova

L'étude de la céramique de la Dacie romaine est de première importance pour connaître la vie matérielle de la population de cette province. La céramique provinciale romaine est le résultat d'une synthèse entre la céramique dace autochtone et celle des conquérants. La très riche tradition de la céramique autochtone [1] se distingue facilement dans le répertoire des formes et des éléments décoratifs de la nouvelle céramique provinciale romaine. C'est justement cette tradition qui est le facteur le plus important pour cerner l'individualité de la céramique romaine de Dacie, individualité par laquelle elle diffère de la céramique des autres provinces romaines.

Pour démontrer le bien-fondé de ces affirmations, nous exposerons quelques-unes des conclusions auxquelles nous avons abouti à la suite d'une étude prolongée et attentive de la céramique romaine d'Olténie, province dont les frontières correspondent à peu près à celles de la Dacie Inférieure.

Il ne fait pas de doute qu'après la conquête de la Dacie, parmi les colons venus dans la nouvelle province romaine il se trouvait aussi des potiers. Ils sont du reste connus par les inscriptions sur les vases [2]. Il est donc naturel que dans ces ateliers l'on ait engagé aussi des potiers locaux, qui y apportaient leur répertoire traditionnel. Les Daces sont très vite sortis de leur isolement, en admettant que celui-ci ait jamais existé. La présence de la céramique autochtone dans les camps et les établissements civils des Romains dès les premières années de leur domination en Dacie prouve en premier lieu la permanence de la population autochtone dans la nouvelle province romaine, mais aussi sa réceptivité à l'égard de la civilisation de l'empire. Un témoignage éloquent sous ce rapport est la poterie dace mise au jour dans le camp et l'établissement civil de Drajna [3]. Etant donné que la destruction du camp de Drajna a eu lieu autour de l'an 118 de n.è., la présence de cette céramique prouve que la population autochtone cohabitait pacifiquement avec les conquérants dès les premières années de l'administration romaine.

L'influence de la tradition locale est révélée non seulement par la céramique d'usage commun, mais aussi par le répertoire des éléments décoratifs de certaines catégories de céramique de luxe, telle, en premier lieu, que la *céramique sigillée locale.* Soulignons à cet égard que l'un des deux éléments de décor du moule découvert dans la *villa suburbana* de Romula [4] était le motif de la branche de sapin, que l'on rencontre parmi les ornements des vases daces dès le I^er^ siècle av.n.è.[5] et le I^er^ siècle de n.è. Ce décor apparaît aussi sur les vases d'argent

[1] I. H. Crişan, *Ceramica daco-getică, cu specială privire la Transilvania*, Bucureşti, 1969, *passim.*

[2] Pour les noms de potiers sur les vases romains d'Olténie, voir D. Tudor, *Oltenia romană*, Bucureşti, 1968, III^e^ éd. (Supplementum epigraphicum), n^o^ 147–179; 298–367; 401–406; 463; 471; 502. Idem, SCIV, 19, 1968, 2, p. 331–338; idem, SCIV, 21, 1970, 2, p. 313–326.

[3] Gh. Ştefan, Dacia, 11–12, 1948, p. 144, 132–134, fig. 15.

[4] G. Popilian, Dacia, N. S., 16, 1973, p. 146, fig. 1/1.

[5] I. H. Crişan, *op. cit.*, p. 210, pl. 107/3.

daces [6], ainsi que sur d'autres objets de parure en argent, tels que des bracelets (fig. 1/2) [7]. L'autre élément décoratif du moule de Romula, la tête de méduse, qui est d'origine gréco-romaine, n'était pas inconnu dans l'art dace avant la conquête. On le retrouve sur certains

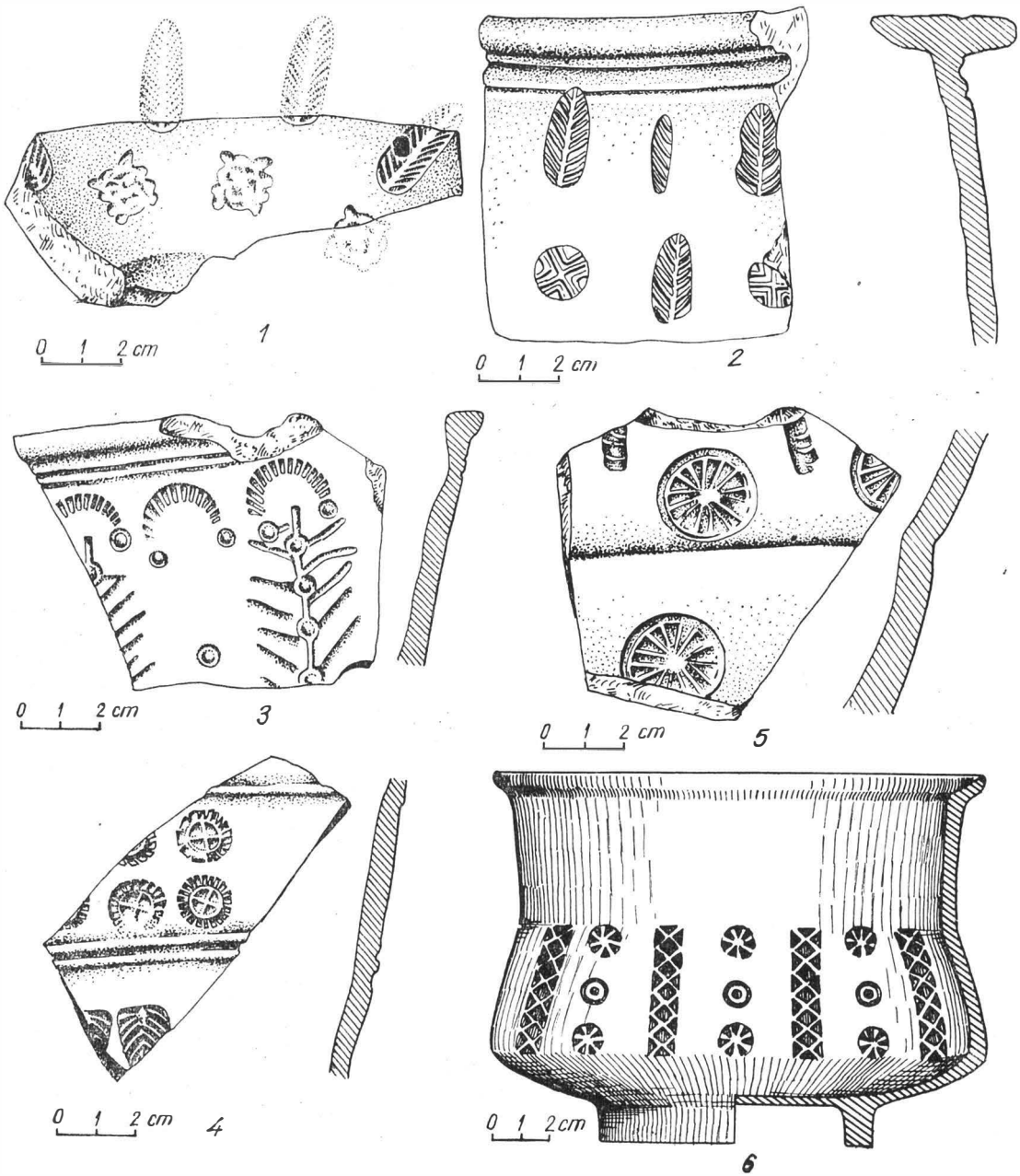


Fig. 1.1 Moule pour *terra sigillata* ; 2—6 céramique estampillée.

[6] Kurt Horedt, Dacia, 11—12, 1948, p. 266, fig. 3 ; Dorin Popescu, Dacia, N. S., 2, 1958, p. 172 ; idem, InvArh, 1968, pl. 20 b, fig. 3 ; D. Berciu, *Arta traco-dacică*, Bucureşti, 1969, p. 191.

[7] Radu Florescu, *Arta dacilor*, Bucureşti, 1968, p. 44.

objets de parure daces [8]. D'ailleurs, les potiers locaux autochtones avaient une certaine tradition des vases à décor en relief, puisque, dès avant la conquête, ils imitaient les vases grecs de ce genre, notamment les soi-disant coupes « déliennes » [9].

La *céramique estampillée* constitue une autre catégorie où la tradition locale est facilement discernable. La technique de l'estampillage est fort ancienne, les Daces l'utilisaient dès le IV^e^ siècle av.n.è. [10] et elle était répandue aussi dans l'Empire romain. Déchelette consacre à la céramique estampillée un chapitre entier de son célèbre ouvrage sur les vases ornés de la Gaule romaine [11]. L'ornementation des vases par estampillage s'est maintenue jusqu'aux V^e^—VI^e^ siècles [12]. Autant les Daces que les Romains ont emprunté la technique de l'estampillage au monde hellénistique, donc à une source commune. Mais les potiers daces lui ont donné un style propre, faisant preuve de non moins d'originalité que de puissance d'assimilation [13]. La plupart des éléments de décor employés dans la céramique estampillée de l'époque romaine sont de tradition dace. Ainsi, un vase découvert récemment dans la nécropole est de Drobeta [14] présente un décor composé de trois éléments : la rosace à huit bras, les petits cercles concentriques et une rangée de losanges (fig. 1/6). Or, tous ces éléments de décor ont été employés par les potiers daces avant la conquête romaine. Par exemple, la rosace à huit bras figure sur les vases daces mis au jour à Zimnicea [15], Fîntînele [16], Sighişoara [17], Popeşti [18]. Le même élément de décor est attesté non seulement à Drobeta, mais dans toute la Dacie romaine [19]. Le maintien de certaines traditions, notamment en rapport avec le répertoire ornemental, est par conséquent indiscutable.

En Dacie extra-carpatique, la céramique estampillée apparaît dans tous les établissements romains, mais surtout dans les grands centres de production céramique de Drobeta (fig. 1/6), Romula-Malva (fig. 1/4), Slăveni (fig. 1/2—3), Orlea (fig. 1/5). Tous les fragments mis au jour dans ces localités peuvent être assignés, d'après les critères stratigraphiques et numismatiques, à la première moitié du III^e^ siècle. Une autre remarque qui nous semble nécessaire est celle concernant la ressemblance entre les éléments de décor de la céramique estampillée d'Olténie et de Transylvanie. Par exemple, les arcs formés par des rectangles imprimés sur un fragment de Slăveni (fig. 1/3) peuvent être rapprochés de ceux présents sur des fragments découverts dans le camp d'Orheiu Bistriţei [20], de même que la « branche de sapin » des fragments de Slăveni (fig. 1/2) ressemble à celle décorant les vases du camp de Buciumi [21]. Ce fait dénote le caractère profondément unitaire de la culture matérielle de la Dacie romaine, unité héritée de la culture dace antérieure à la conquête romaine.

La céramique estampillée de la Dacie romaine a connu, semble-t-il, son plein épanouissement au III^e^ siècle, lorsque les produits des centres transylvains parviennent jusqu'en Pannonie [22]. Un fragment de Romula (fig. 1/5) peut être rapproché d'une pièce mise au jour à Szazhalombatta [23], que A. Mocsy considère comme étant de facture dace et qu'il date du III^e^ siècle [24].

[8] Dorin Popescu, *op. cit.*, pl. 19/3.

[9] A. Vulpe, SCIV, 16, 1965, 2, p. 341—351 ; I. Casan Franga, ArhMold, 5, 1967, p. 7—35 ; I. H. Crişan, *op. cit.*, p. 137—140 ; I. Glodariu, *Relaţii comerciale ale Daciei cu lumea elenistică şi romană*, Cluj-Napoca, 1974, p. 143—146.

[10] C. N. Mateescu et M. Babeş, SCIV, 19, 1968, 2, p. 289—290, fig. 5 et 6.

[11] *Les vases céramiques ornés de la Gaule romaine*, Paris, 1904, II, p. 327 sqq.

[12] Pour la céramique estampillée romaine tardive, voir J. W. Hayes, *Late Roman pottery*, London, 1972, p. 217, qui comprend une riche bibliographie.

[13] I. H. Crişan, *op. cit.*, p. 148—149.

[14] Inédit, informations fournies par C. Tătulea et Doina Benea.

[15] I. H. Crişan, *op. cit.*, p. 209, fig. 1, 2.

[16] C. N. Mateescu et M. Babeş, *op. cit.*, *loc. cit.*

[17] I. H. Crişan, *op. cit.*, p. 184, pl. 36/1.

[18] R. Vulpe, Materiale, 6, 1959, p. 317, fig. 10/7.

[19] D. Popescu, Dacia, 2, 1925, pl. 14/5 ; Eug. Chirilă, N. Gudea, V. Lucăcel, C. Pop, *Castrul roman de la Buciumi*, Cluj, 1972, pl. 35/7.

[20] M. Macrea, D. Protase, Şt. Dănilă, SCIV, 18, 1967, 1, p. 118, pl. 5/5.

[21] Eug. Chirilă, N. Gudea, V. Lucăcel, C. Pop, *op. cit.*, pl. 36/6.

[22] Klara Póczy, *Intercisa II*, ArchHung, N. S., 36, 1957, p. 137 ; D. Csallany, ArchErt, 94, 1967, p. 224 ; A. Salamon, FoliaArch, 1969, p. 54—55.

[23] A. Mocsy, ArchErt, 82, 1955, p. 68, pl. 15/13.

[24] La chercheuse hongroise A. Salamon (voir ci-dessus note 22) considère que la céramique estampillée de la Pannonie romaine est de facture dace. Même la céramique estampillée produite à Intercissa au IV^e^ siècle est considérée par A. Salamon comme un produit où l'influence de la céramique estampillée dace est évidente.

La *céramique d'usage domestique* constitue à notre avis l'expression la plus précise de l'individualité de la céramique romaine provinciale de Dacie, c'est elle qui représente le plus fidèlement la synthèse romano-autochtone dans le domaine de la poterie. Il est hors de doute que c'est l'élément de tradition autochtone qui contribue en premier lieu à donner sa

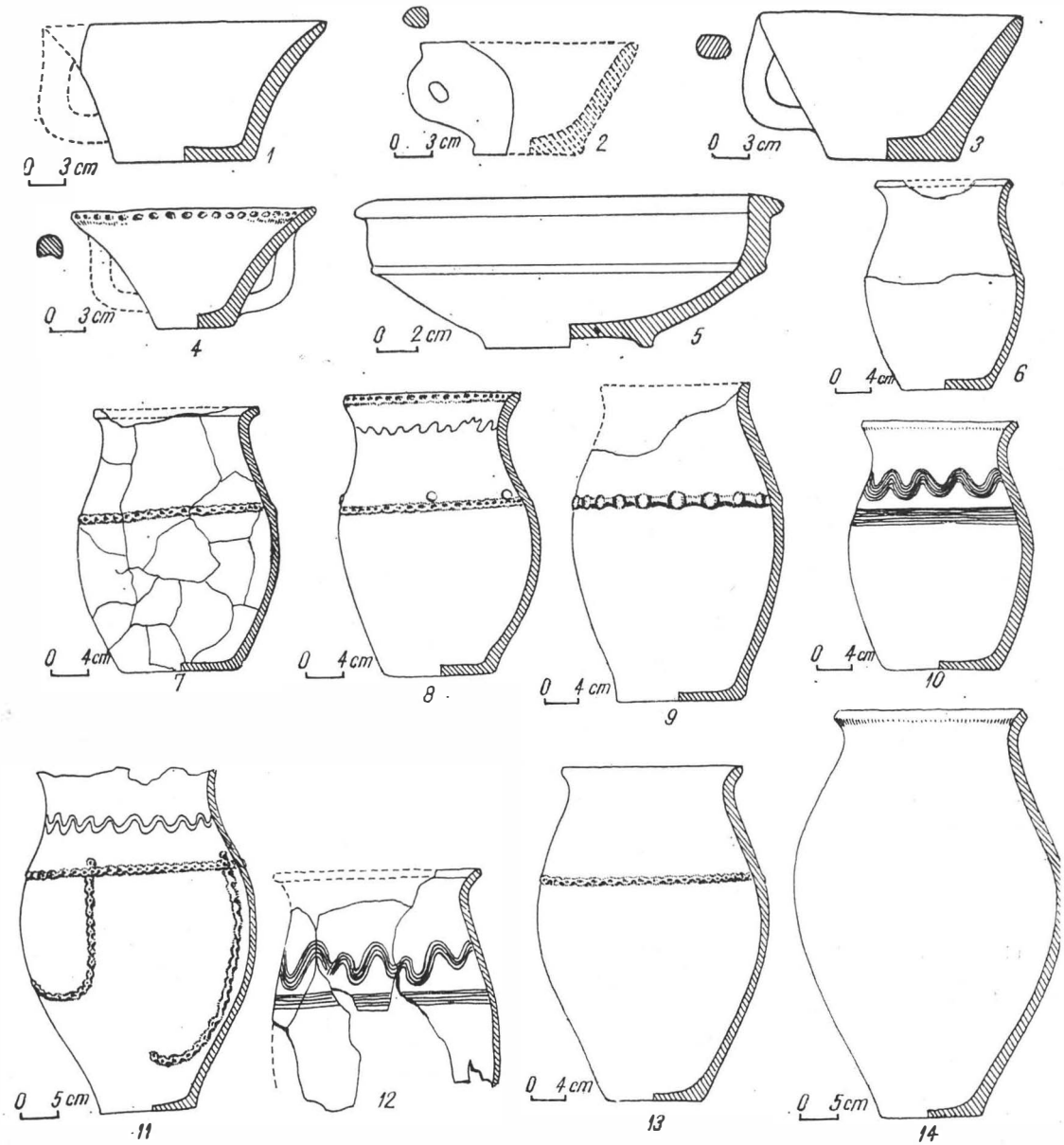


Fig. 2. Céramique faite à la main : 1—4 tasses daces ; 6—14 pots-bocals. Céramique faite au tour : 5 chaudron.

physionomie particulière à la céramique romaine de Dacie par rapport à celle des autres provinces de l'empire. Le substrat La Tène joue incontestablement un rôle important dans la définition de la céramique des provinces de l'Empire romain, mais les différences régionales ne s'en perpétuent pas moins dans la céramique provinciale romaine. Les analogies

— qui arrivent jusqu'à l'identité — entre les formes céramiques de la Pannonie et de la Norique sont dues justement à ce fonds commun, antérieur à la conquête romaine [25].

Un phénomène similaire a lieu au Bas-Danube, où les formes céramiques de Dacie et de la Mésie Inférieure présentent — exception faite pour les cités du rivage de la mer Noire — d'étroites similitudes. On remarque ainsi que les analogies les plus nombreuses pour les formes daces se rencontrent dans la Mésie Inférieure, et non pas dans des provinces plus éloignées, comme la Pannonie, auxquelles se réfèrent la plupart des chercheurs. Les analogies avec cette dernière province ne comprennent que les formes romaines connues dans toutes les provinces.

Nous estimons que la céramique la plus représentative est celle mise au jour dans les établissements ruraux, éloignés des grands centres urbains ou des centres et des zones militaires. Malheureusement, les recherches archéologiques dans les centres ruraux de Dacie — et surtout de la Dacie Inférieure — sont à peine à leur début. A la suite de nos propres recherches dans les établissements ruraux de Locusteni, Cîrcea et Leu (tous dans le dép. de Dolj), nous avons pu distinguer deux grands groupes céramiques. Le premier groupe est constitué par la céramique provinciale romaine et peut être subdivisé à son tour en deux catégories : la céramique locale [26] et celle « de marché », provenant des grands centres urbains où il existait d'importants ateliers de poterie (Drobeta, Romula, Sucidava, etc., pour nous référer seulement à l'Olténie). Le second groupe est constitué par la céramique de tradition dace, réparti lui aussi en deux catégories : la céramique faite à la main et celle façonnée au tour.

La persistance de la tradition autochtone pour les vases du premier groupe est particulièrement visible dans le pot-bocal. Certains exemplaires semblent une transposition directe de vases daces faits à la main dans la technique du tour [27] (fig. 3/7). La tradition autochtone est évidente aussi pour certaines formes de vases provenant de centres importants, tels que Drobeta, Romula, Sucidava, Slăveni, Stolniceni. Ainsi, le type de pot à deux anses, à col tronconique, à corps piriforme et à base annulaire dérive d'un prototype dace ; sa ressemblance avec le vase publié par I. H. Crişan est évidente [28]. De pareils vases ont été découverts dans les camps de la vallée de l'Olt : Stolniceni [29], Rădăcineşti [30] en Olténie, Hoghiz [31] et Rîşnov [32] en Transylvanie (fig. 3/5). De même, le broc mis au jour dans une tombe de Romula [33], à corps piriforme, col tronconique, anse surélevée et épaule proéminente, a pour origine un prototype dace [34]. D'autres rapprochements encore peuvent être faits entre des formes de vases provinciaux romains et des formes daces plus anciennes. Il en est ainsi pour le type de chaudron au corps profilé, répandu dans les établissements tant urbains que ruraux de la Dacie Inférieure (fig. 2/5), que l'on peut rapprocher des chaudrons «à corps profilé et lèvre épaissie », communs dans la poterie dace de la période classique [35]. De même, le type de passoire formé de deux parties distinctes, la partie inférieure perforée et en forme de pointe de cône, la partie supérieure cylindrique et à la lèvre évasée, avec une anse modelée en bande sous la lèvre, est certainement de tradition dace [36]. L'exemplaire décrit provient de Romula, ce qui prouve que la tradition dace est présente même dans les grands centres urbains. Quoique les deux formes mentionnées présentent certaines analogies avec des types de vases celtiques, dans le cas présent elles ne sont pas un produit de l'imitation des formes étrangères, mais bien de l'évolution interne [37].

[25] Pour la Norique, voir A. Schörgendorfer, *Die römerzeitliche Keramik der Ostalpenländer*, Wien, 1942 ; pour la Pannonie, *Die frühkaiserzeitliche Keramik in Pannonien*, DissPann, II, 20, 1942 et Klara Póczy, *op. cit.*

[26] Il faut faire une distinction entre les grands centres de production céramique des villes et les centres de moindre importance des établissements ruraux. Pour Locusteni, par exemple, l'argument qui nous a fait considérer cette localité comme un centre céramique a été la découverte d'un four de poterie (voir plus bas).

[27] I. H. Crişan, *op. cit.*, p. 161, fig. 8/7.

[28] *Ibidem*, pl. 153/2.

[29] Gh. I. Petre, SCIV, 19, 1968, 1, p. 153, fig. 5/1.

[30] Gh. Poenaru Bordea et Cr. M. Vlădescu, SCIV, 23, 1972, pl. 3/2.

[31] K. Horedt, Materiale, 1, 1953, p. 797, fig. 8/6.

[32] N. Gudea et I. Pop, *Castrul roman de la Rişnov*, Braşov, 1971, p. 72, pl. 14, 15.

[33] Inédit.

[34] Il se rapproche comme forme des vases compris par I. H. Crişan dans le type II (*op. cit.*, p. 176—177, fig. 91—92).

[35] I. H. Crişan, *op. cit.*, fig. 96/7—8.

[36] *Ibidem*, p. 171, fig. 85, 86.

[37] *Ibidem*, p. 180.

En ce qui concerne le second groupe, à savoir la poterie de facture dace, peu connue, surtout en Olténie, jusqu'à il y a quelques années [38], les recherches de date récente pratiquées dans un certain nombre d'établissements ruraux d'Olténie permettent de présenter quelques types de vases et de faire certaines précisions chronologiques. Mentionnons que la plupart des vases dont il sera question ont été mis au jour dans la nécropole de l'établissement rural daco-romain de Locusteni. Des vases de facture dace ont été découverts, ainsi qu'il est bien

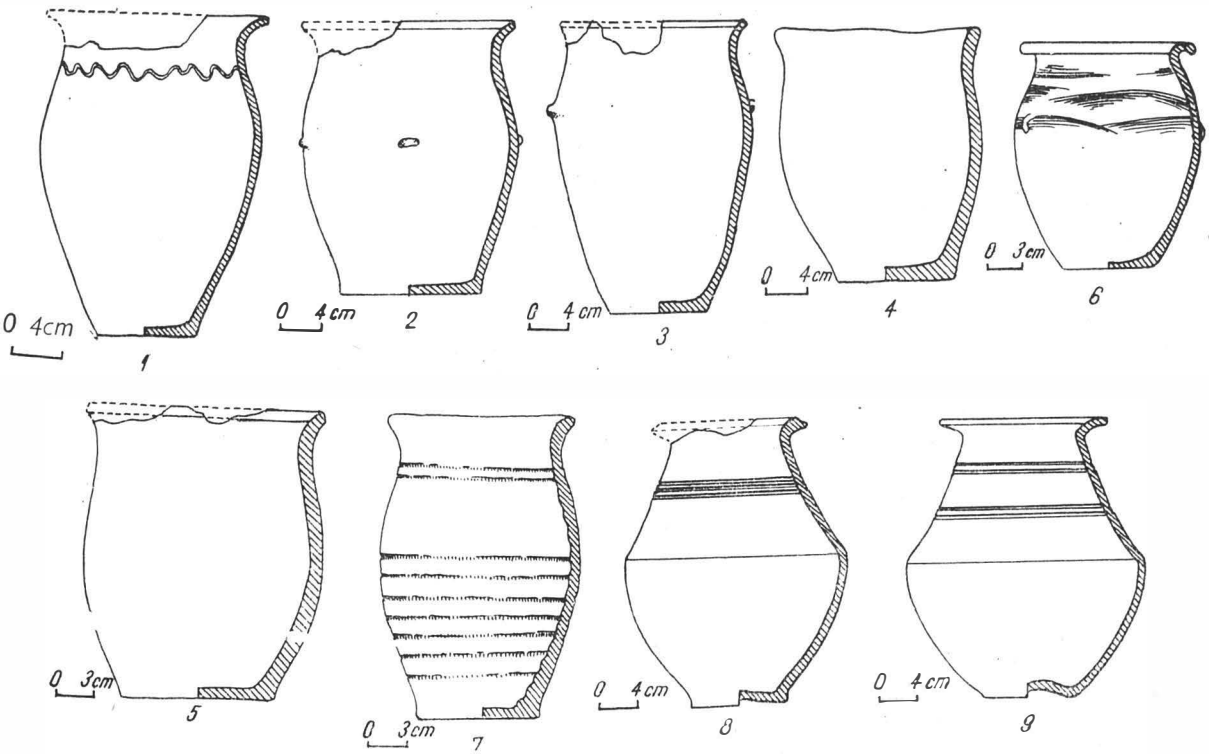


Fig. 3. Céramique faite à la main : 1—5 pots-bocals. Céramique faite au tour : 6—9 pots-bocals.

connu, sur tout le territoire de la Dacie romaine [39]. En Mésie Inférieure, ils ont été signalés pour la première fois à Dinogetia [40]. Dans la Dacie extra-carpatique, on les rencontre dans les camps de formations auxiliaires (Slăveni [41], Bumbeşti [42], Stolniceni [43], Drobeta [44], Drajna [45]),

[38] D. Tudor, SCIV, 18, 1967, 4, 655—660 a signalé la présence à Stolniceni de vases de tradition dace dans le même contexte archéologique que des vases romains.

[39] Tous les résultats en rapport avec la persistance des Daces dans la province pendant la domination romaine ont été rassemblés et étudiés minutieusement par D. Protase, *Problema continuităţii în Dacia în lumina arheologiei şi numismaticii*, Bucureşti, 1966, p. 15—103; idem, *Riturile funerare la daci şi la daco-romani*, Bucureşti, 1971, p. 83—120; cf. M. Macrea, Dacia, N. S., 1, 1957, p. 206 sqq; N. Gudea, ActaMN, 6, 1969, p. 503 sqq.; idem, SCIV, 22, 1970, 2, p. 299—311; Eugen Chirilă, N. Gudea, V. Lucăcel, C. Pop, *op. cit.*, p. 53—54 et pl. 47—50.

[40] Gheorghe Ştefan, SCIV, 4, 1953, 1—2, p. 265—266 et fig. 25—26. La céramique dace de l'époque romaine dans la Dobroudja a été signalée également par M. Babeş, SCIV, 22, 1971, 1, p. 19—25. Dernièrement, des études minutieuses dans ce domaine ont été entreprises par C. Scorpan (sa dernière étude dans Pontica, 6, 1973, p. 137—151).

[41] D. Tudor, SCIV, 18, 1964, 4, p. 660.

[42] Gr. Florescu et collab., Materiale, 1957, p. 110—111 et pl. 1/6.

[43] D. Tudor, *op. cit.*; Gh. I. Petre, SCIV, 19, 1968, p. 147.

[44] Inédit.

[45] Gh. Ştefan, *op. cit.*

dans des établissements ruraux (Locusteni [46], Leu [47], Amărăştii de Sus [48], Apele Vii [49], Cîrcea [50]) et même dans des établissements urbains, tels que Romula [51] par exemple.

C'est pourtant la nécropole de Locusteni qui a, jusqu'à ce jour, livré la plus grande quantité de céramique dace de l'époque romaine de toute l'Olténie. Afin d'en faire une présentation systématique, nous l'avons divisée en deux grandes catégories : A — céramique faite à la main ; B — céramique faite au tour. Soulignons que la nécropole a pu être datée — à l'aide des fibules et des monnaies trouvées dans les tombes et, incidemment, dans la zone de l'établissement — de la seconde moitié du II[e] siècle et des premières décennies du III[e] siècle.

La céramique de la première catégorie est faite en une pâte grossière, mêlée de beaucoup de sable, ce qui la rend très friable. La cuisson est en général inégale, d'où la couleur tantôt brique, tantôt jaunâtre. Les principales formes de vases faits à la main sont la tasse dace et le pot-bocal.

La *tasse dace* est le vase autochtone que l'on rencontre le plus fréquemment dans les établissements romains des II[e]—III[e] siècles. Répandue dans toute la Dacie Romaine, on la trouve aussi au-delà des frontières de la province, chez les Daces libres [52]. La forme est celle connue (fig. 2/1—4). A l'époque romaine, la tasse dace n'est que rarement décorée. Tous les exemplaires que nous connaissons portent des traces de fumée à l'intérieur. La tasse dace est présente en Olténie à Bumbeşti [53], Drobeta [54], Locusteni, Cîrcea [55], Fărcaşele [56], Leu [57], etc. Nous avons divisé cette catégorie en deux types d'après le nombre d'anses : le type 1 groupe les tasses à une seule anse et sans décor (fig. 2/1—3), le type 2 comprend les tasses à deux anses, plus rares que les précédentes. Un seul exemplaire, découvert dans la nécropole de Locusteni, présente un décor consistant en une rangée d'alvéoles sur la lèvre (fig. 2/4).

Le *pot-bocal* apparaît dans les établissements ruraux romains des II[e]—III[e] siècles, ainsi que dans les nécropoles. En prenant pour critère certains détails de forme et de décor, nous avons pu identifier trois types.

Le *type 1* a la lèvre évasée vers l'extérieur, le corps plus ou moins bombé, la base plate. La pâte est poreuse et friable à cause de la grande quantité de sable qu'elle contient. Les vases sont le plus souvent ornementés, le décor consistant en un cordon alvéolaire placé au niveau du diamètre maximum ou de l'épaule du vase (fig. 2/8, 10, 14). Parfois le cordon alvéolaire est accompagné de boutons cylindriques disposés symétriquement (fig. 2/8) et le bord de la lèvre est décoré d'alvéoles (fig. 2/9). D'autres fois, le décor consiste en lignes parallèles incisées sur l'épaule du vase, au-dessus duquel ont été tracées toujours par incision plusieurs lignes ondoyantes (fig. 2/11). Le type 1 n'est que rarement dépourvu de décor (fig. 2/14). En dehors de Locusteni, des vases de ce type ont été découverts dans plusieurs sites de la Dacie Romaine, tant extra-carpatique (Slăveni, Govora-village [58], Stolniceni, Fărcaşele, Cîrcea, Leu, Dobrun [59], Ocniţa) qu'intra-carpatique (Soporul de Cîmpie [60], Ocna Sibiului [61]). Le pot du type 1 est également attesté, en dehors de la province romaine de Dacie, à Chilia [62], Mătăsaru [63], Militari-Bucureşti [64], Băneasa-Străuleşti [65]. Il est tout aussi répandu,

[46] Inédit. A Leu on rencontre de la céramique dace dans les quatre établissements ruraux daco-romains identifiés sur le territoire de la commune, aux lieux-dits Modruz, Albota, Leu Mic et Zănoaga (inf. dues au Pr Toma Niţă).

[47] Inédit (recherches personnelles).

[48] Inédit.

[49] Inédit, au Musée de Caracal.

[50] Inédit.

[51] D. Tudor, SCIV, 18, 1967, 4, p. 660.

[52] Gh. Bichir, *Cultura carpică*, Bucureşti, 1973, p. 64—65.

[53] Ci-dessus, note 42.

[54] Ci-dessus, note 44.

[55] Inédite.

[56] Inédite.

[57] Inédite.

[58] Em. Moscalu, SCIV, 21, 1970, 4, p. 659—660.

[59] Les vases de Fărcaşele, Cîrcea, Leu et Dobrun sont inédits.

[60] D. Protase, Dacia, N. S., 12, 1969, p. 301—302, fig. 8/2.

[61] Idem, Apulum, 7 1, p. 232 sqq., fig. 3, 4.

[62] S. Morintz, Dacia, N. S., 5, 1961, p. 406, fig. 6/2.

[63] Gh. Bichir, Eugenia Popescu, Materiale, 9, 1970, p. 277—278, fig. 6/1.

[64] Vlad Zirra et Gh. Cazimir, *Cercetări arheologice în Bucureşti*, I, 1963, p. 52, fig. 8/1—2.

[65] M. Constantiniu et P. I. Panait, Materiale de istorie şi muzeografie, 6, 1968, p. 44—64, fig. 7/5,9—11.

de même, chez les Carpes [66] et les Daces libres du nord de la Transylvanie [67]. L'origine du type 1 est certainement le pot-bocal courant dans les sites daces du I^er siècle av.n.è.

Le *type 2* est fait en une pâte grumeleuse, renfermant de nombreux cailloux, de couleur jaune clair. La lèvre est évasée, le corps légèrement bombé, la base plate. Les vases sont décorés soit de trois ou quatre éléments de préhension placés symétriquement sur l'épaule, soit de lignes ondoyantes incisées (fig. 3/1—3). Ce type n'est connu qu'à Locusteni.

Le *type 3* est dépourvu de tout décor. La pâte est généralement de couleur brique, grumeleuse, mêlée de cailloux. La lèvre est légèrement oblique, les parois du vase sont épaisses. Le corps est très légèrement bombé, de forme presque tronconique. La base est plate, beaucoup plus petite que l'embouchure. C'est le vase de Sf. Gheorghe qui s'en rapproche le plus [68].

La céramique de facture dace façonnée au tour est plus difficile à différencier de la céramique provinciale romaine. Ce sont toujours les matériaux de la nécropole de Locusteni qui nous ont aidé à faire cette distinction. Du reste, la découverte à Locusteni d'un four de poterie atteste l'existence d'un centre céramique qui produisait autant pour l'établissement local que pour ceux des environs. Tout le matériel découvert dans le four est façonné au tour et est de couleur grise, d'où l'on peut déduire que les vases gris de la nécropole de Locusteni ne proviennent pas d'ailleurs.

La céramique façonnée au tour est de deux catégories : celle à pâte grumeleuse, le plus souvent de couleur brique, et celle à pâte fine grise. Dans le stade actuel des recherches nous pouvons distinguer trois types de vases-bocal dans le cadre de cette catégorie.

Le *type 1* est en pâte grumeleuse de couleur brique. Sa forme est presque identique à celle du type 1 du vase-bocal fait à la main ; on peut dire qu'il représente la transposition de celui-ci dans la technique du tour. Il n'est pas orné (fig. 3/7).

Le *type 2* a à l'origine le même prototype que le type 1. La lèvre est évasée horizontalement. Sur le tiers supérieur du vase des lignes en bande ont été grattées irrégulièrement. Quatre protubérances sont disposées concentriquement au niveau du diamètre maximum. La pâte est grumeleuse et mêlée de cailloux. Nous ne connaissons pas d'analogies (fig. 3/6).

Le *type 3* est fait en pâte fine grise (fig. 3/9). La lèvre est évasée horizontalement et présente parfois des épaississements. Le corps est bitronconique, l'épaule bien marquée dans la zone du diamètre maximum. Le col présente comme décor un groupe de deux ou plusieurs lignes profondément incisées. La base, habituellement sans profil, est concave, avec un *umbo* au centre de sa surface extérieure. Les dimensions sont importantes : 0,25—0,35 m de hauteur. Nous ne connaissons aucune analogie dans la province de Dacie. Ce type a pour origine un vase dace, tel que ceux découverts dans l'établissement de Ciolăneştii din Deal (dép. de Teleorman) [69].

Pour clore cet exposé, nous croyons pouvoir affirmer, sur la base des matériaux présentés, que la présence de la tradition autochtone dans la céramique provinciale romaine de la Dacie méridionale est évidente. Une seconde conclusion qui se dégage de l'exposé montre que c'est dans les établissements ruraux que l'influence mutuelle entre la culture matérielle autochtone dace et la culture matérielle romaine peut être le mieux précisée. Mais, comme nous l'avons déjà souligné, les recherches archéologiques dans cette direction sont à peine à leur début. Nous avons bon espoir que la continuation de ces recherches à une plus large échelle fournira de nouvelles données dont s'enrichiront nos connaissances dans ce domaine.

[66] Gh. Bichir, *Cultura carpică*, p. 65, sqq., pl. 44/2—4.

[67] S. Dumitraşcu et T. Badea, *Aşezarea dacilor liberi de la Mediesul Aurit*, Baia Mare, 1967, pl. 15/5.

[68] I. H. Crişan, *op. cit.*, pl. 75/6.

[69] M. Petrescu-Dîmboviţa, *In memoriam Constantini Daicoviciu*, Cluj-Napoca, 1974, p. 296, pl. 1/1.

Les Daces libres de l'époque romaine à la lumière des données archéologiques

GH. BICHIR

Bucarest

La fondation, en 106 de n.è., de la province romaine de Dacie laissa à l'extérieur des frontières impériales une bonne partie des Géto-Daces. Ils continuèrent de mener leur existence librement dans les territoires compris entre la Tisa et le Dniester, les Carpates septentrionales et le Danube, qu'ils habitaient depuis toujours [1].

Les vestiges archéologiques, ainsi que quelques sources littéraires antiques montrent qu'à une époque précédente (à partir déjà des V^e^—IV^e^ siècles av.n.è.) et surtout du temps de Burébista, les Géto-Daces couvraient un espace encore plus vaste [2]. En effet, leurs traces se prolongent à l'est jusque dans le bassin inférieur du Dnieper (Gavrilovka, Zolotaia Balka)[3]. A l'Ouest, ils touchaient le cours moyen du Danube (Budapest-Tabán) [4]. On les retrouve dans le nord-ouest jusque dans les Carpates de la Slovaquie [5], alors qu'une ramification des Gètes poussait vers le sud jusqu'à la chaîne des Balkans [6].

Après Burébista, le vaste territoire qu'ils couvraient diminue sous la pression, à l'est comme à l'ouest, des Sarmates; sous celle de certaines tribus germaniques au nord et au nord-ouest, tandis que, dans le sud, ils cèdent le pas devant la vague romaine, qui les pousse jusqu'à la ligne du Danube, transformé en frontière de l'Empire [7]. Mais, comme l'archéologie le prouve d'ailleurs, même dans les territoires occupés par les nouveaux-venus, la population géto-dace poursuivait son existence à leurs côtés [8]. C'est ainsi que dans les sites d'époque romaine

[1] Cf. Gh. Bichir dans les *Actes du VII^e^ Congrès international des Sciences préhistoriques et protohistoriques* (Prague, 21—27 août 1966), 2, Prague, 1971, p. 1034—1037; M. Macrea, *ibidem*, p. 1038—1040.

[2] Cf. V. Pârvan, *Getica*, Bucarest, 1926, p. 220—289; C. Daicoviciu, dans IstRom, I, 1960, p. 259—265; R. Vulpe, Dacia N. S., IV, 1960, p. 310; M. Macrea, Apulum, 7/1, 1968, p. 171—199; H. Daicoviciu, *Dacia de la Burebista la cucerirea romană*, Cluj, 1972, p. 67—73; I. H. Crişan, *Burebista şi epoca sa*, Bucarest, 1975, p. 257—271; M. Dušek, SlovArch, 22, 1974, 2, p. 361—434.

[3] Cf. Gh. Bichir, SCIV, 22, 1971, 2, p. 188 n. 63, où figurent les renvois respectifs. Retenons tout particulièrement les études publiées par N. N. Pogrebova, MIA, 64, 1958, p. 136—141 et M. I. Viazmintina, MIA, 150, 1969, p. 119—134. A retenir le fait que partant de la toponymie et de l'onomastique, quelques spécialistes, tels E. H. Minns (*Scythians and Greeks*, Cambridge, 1913, p. 38), G. G. Mateescu (ED, 2, 1924, p. 223—238), V. Pârvan (*op. cit.*, p. 242—247) et I. I. Russu (SCIV, 9, 1958, 2, p. 303—335) ont reconnu l'existence d'une population thraco-gète dans les steppes nord-pontiques antérieure à l'époque de Burébista. Ajoutons aussi qu'à en juger d'après les documents onomastiques, la plupart des éléments thraces de la côte nord du Pont Euxin vivaient à l'est du Dnieper, en Crimée orientale, c'est-à-dire au cœur de l'antique royaume de Bosphore et en tout premier lieu dans sa capitale, Panticapée (Kertch). Là, très tôt, l'élément thrace devait tenir un important rôle politique dans le gouvernement de l'Etat par la dynastie des Spartocides, qui fournit, par son fondateur, le témoignage le plus ancien d'un nom thrace dans le royaume de Bosphore — V^e^ siècle av. n. è. (cf. Gh. Bichir, *Pătrunderea sarmaţilor la Dunărea de mijloc şi de jos şi relaţiile lor cu geto-dacii*, Muzeul Naţional, 4 (sous presse); idem, SCIVA, 27, 1976, p. 203—214.

[4] Éva B. Bonis, *Die spätkeltische Siedlung, Gellértthegy — Tabán in Budapest*, Budapest, 1969, p. 188 et suiv.; pour les planches, voir notamment pl. 50 et 51.

[5] Cf. I. Andrieşescu, *Asupra răspîndirii nord-vestice a tracilor* ..., dans le volume *Închinare lui N. Iorga* ..., Cluj, 1931, p. 1—11 (tiré à part); I. N. Crişan, ArhMold, 6, 1969, p. 91—107; idem, StudZvesti, Nitra, 1970, p. 83—106; M. Dušek, *op. cit.*, p. 363—367; ces deux dernières études fournissent toutes la bibliographie du problème.

[6] Cf. ci-dessus, note 2.

[7] Cf. Gh. Bichir, Peuce, 2, 1971, p. 137.

[8] Idem, dans *Relations between the Autochthonous Population and the Migratory Populations* ..., BHR, 16, Bucarest, 1975, p. 57 et suiv.

de Slovaquie, établissements et nécropoles, on constate en plus de la céramique dace et celtique, des produits romains et de facture germanique, attribués à la culture Przeworsk [9]. La présence de ces éléments germaniques incite les spécialistes à penser aux Vandales, qui auraient pénétré dans ces territoires après les guerres marcomanes [10].

Du reste, dans toutes les régions occupées par les Romains, les Sarmates et les tribus germaniques, naissent des cultures nouvelles, dans le cadre desquelles les éléments géto-daces sont également attestés. La culture géto-dace proprement dite continue elle aussi son développement, dans un espace moins vaste après la fondation de la Dacie romaine, c'est-à-dire dans les territoires laissés aux Daces libres — comme nous le verrons ci-après.

Bien que suivant les sources antiques, les Daces libres fûssent toujours entrés en contact avec les mêmes groupes de peuples (Romains, Sarmates et peuplades germaniques), leur situation change avec chaque région, en fonction des rapports établis entre eux et les-dites populations [11]. Ceci nous oblige à traiter séparément chaque région, en étudiant chaque fois la situation qui se dégage des données archéologiques, littéraires et épigraphiques. Comme les noms d'une partie des tribus de Daces libres des II^{e}—IV^{e} siècles de n.è. n'ont pas été enregistrés par l'histoire, notre discussion commencera avec ceux qui nous sont connus, à savoir les Costoboques et les Carpes.

I. Les Costoboques

Ils habitaient le nord-est de la Dacie. L'analyse de leur nom de Costoboque a conduit à des points de vue divers quant à leur origine ethnique. Suivant certains spécialistes (P. S. Schafarik, L. Niederle, Zdenek Nejedly, O. V. Kudriavtzev), il s'agirait d'une population slave, alors que certains autres (par exemple A. Reinach, G. Seure) les considèrent des Celtes ou des Celtes « dacisés » (N. Gostar); mais la plupart des savants (K. Zeuss, W. Tomaschek, A. Premerstein, V. Pârvan, N. Iorga, I. I. Russu, etc.) pensent que ce sont des Thraco-Daces [12].

Si la linguistique ne parvient pas à fournir des arguments décisifs en ce qui concerne l'origine dace des Costoboques, l'archéologie supplée amplement à cette lacune. Témoin la culture Lipitza, attribuée aux Costoboques, qui est une culture dace typique [13]. Son caractère dace se révèle dans la céramique, le rite et le rituel funéraire, ainsi que dans l'ensemble de ses traits matériels et spirituels [14]. Pour notre part, nous estimons qu'elle arrive à résoudre le problème concernant l'ethnie des Costoboques, longuement débattu par les linguistes et les historiens [15].

C'est toujours l'archéologie qui permet de localiser les Costoboques — autre problème controversé et difficile à résoudre par les seuls moyens des sources littéraires antiques. L'aire de diffusion de la culture Lipitza couvre le bassin supérieur et moyen du Dniester, ainsi que le bassin supérieur du Prut, avec la Bucovine et la Galicie [16], affectant aussi le nord de la Moldavie.

De même que les autres établissements des Daces libres aux II^{e}—IV^{e} siècles de n.è., ceux de type Lipitza sont dépourvus de fortifications. Ils se composent de huttes et d'habitations en surface de la terre, de fosses à provisions, de foyers, de fours à potier, etc. Autre-

[9] M. Lamiova-Schmiedlova, SlovArch, 11, 1963, 1, p. 74—75.

[10] *Ibidem*, p. 75.

[11] Cf. Gh. Bichir, Muzeul Național, 1, 1974, p. 23 et suiv.

[12] Voir ces données synthétisées chez I. I. Russu, Dacia, NS, 3, 1959, p. 341—352 et chez N. Gostar, Cercetări istorice, 1, Iași, 1970, p. 109—117.

[13] Cf. Gh. Bichir, *Cultura carpică*, Bucarest, 1973, pp. 84, 158, 173 et 204.

[14] *Ibidem*, pp. 21—22, 32, 77, 84, 103, 173—174, 204; M. Smiszko, *Kultury Wczesnego Okresu epoki Cesarstwa rzymskiego*, Lvov, 1932, pp. 26—67, 111—182; M. Smiško, ArheologijaKiev, 2, 1948, p. 98—129; idem, ArhPam, 3, 1952, p. 315 et suiv; idem. KSMoscou, 44, 1952, p. 67—76; I. K. Svešnikov, KSMoscou, 68, 1957, p. 63—74; G. I. Smirnova, MIA, 116, 1964, p. 197—202.

[15] Cf. les études déjà citées supra note 12.

[16] Cf. ci-dessus, note 14. Consulter aussi les cartes dressées par M. Smiszko, *Kultury Wczesnego okresu* ..., 1932, p. 183 et ArheologijaKiev, 2, p. 125, carte. I

ment dit, ce sont des complexes de la catégorie de ceux généralement connus dans le monde géto-dace [17]. Typiquement géto-daces sont aussi le rite et le rituel funéraire. Les Costoboques pratiquaient presque exclusivement l'incinération [18]. Quant aux tombes à inhumation trouvées parfois dans certaines de leurs nécropoles, elles appartiennent dans la plupart des cas à des populations allogènes (d'origine sarmatique ou germanique), avec lesquelles ils cohabitaient [19]. D'ailleurs, les éléments sarmatiques et ceux de type Przeworsk sont toujours présents dans une phase tardive de la culture Lipitza [20].

La grande richesse des établissements et des nécropoles respectives réside surtout dans la poterie. Celle-ci appartient aux deux catégories : confectionnée à la main ou modelée au tour ; elle reproduit généralement les formes spécifiques au monde géto-dace : les vases-pots souvent ornés d'une ceinture alvéolaire ou d'encoches et dotés parfois de proéminences cylindriques, les cassolettes — véritables emblèmes de la civilisation géto-dace, les plateaux sur pied, les cruches et cruchons, etc. (fig. 1). [21] La céramique de la première phase de cette culture (I^er^ siècle av.n.è. — I^er^ siècle de n.è.) offre de grandes analogies avec celle des sites gètes de type Poiana-Răcătău-Tinosul, tandis qu'à sa phase finale les analogies conduisent plutôt vers la culture carpique. Les différences relevées dans ce domaine tiennent à ce que la culture Lipitza, située à la périphérie du monde géto-dace s'avère tout naturellement plus sensible aux influences allogènes — celtiques dans sa première phase, de type Przeworsk, et sarmatiques dans sa phase tardive.

De son côté, l'influence romaine se fait elle aussi sentir — bien que moins marquée — dans la région du Bas-Danube. C'est ce qui explique la découverte, dans certains complexes, de fibules ou de clés en bronze et en fer, ainsi que la présence des amphores et d'autres catégories de vases, dont quelques fragments de *terra sigillata* [22]. Les monnaies romaines, isolées ou constituant des dépôts, y sont également signalées [23].

Les fouilles archéologiques montrent qu'à partir du dernier quart du II^e^ siècle de n.è., les caractères germaniques augmentent en nombre, phénomène qui s'explique à la lumière des événements politiques du temps. Comme on le sait, en 170, les Costoboques déclenchèrent leur grande attaque contre les provinces sud-danubiennes : la Mésie inférieure, la Thrace, la Macédoine, l'Hellade [24]. En exagérant l'ampleur de cette invasion, A. Premerstein pensait que les Costoboques ont poussé jusqu'en Afrique [25].

Le passage des Costoboques à travers la Mésie inférieure est mentionné dans deux inscriptions (épitaphes) trouvées à *Tropaeum Traiani* (Adamclisi), consacrées à la mémoire de deux de leurs victimes. Il s'agit d'un Gète : *Daizus Comozoi, interfectus a Costabocis* [26] et d'un magistrat local : *L. Fufidius Lucianus, decurio municipii, deceptus a Castabocos* (sic !) *duumviratu suo* [27]. Après avoir réprimé l'invasion, les Romains sont passés aux représailles, en incitant les Asdinges à s'emparer des terres costoboques. C'est ce qu'ils firent avec succès an 171 ou 172 sous la conduite de Rhaos et de Rhaptos [28], sans bénéficier d'ailleurs longtemps de leur victoire, car ils furent vaincus à leur tour par les Lacringes [29]. Il est fort probable que ces-derniers les aient attaqués par surprise, sur l'instigation du même gouverneur romain de la Dacie, Cornelius Clemens [30]. Si, à la suite de leur défaite, une partie des Costoboques cherchèrent asile dans le monde carpique, la plupart d'entre eux continuèrent à vivre

[17] Cf. M. Smiško, KSMoscou, 44, p. 68—70.

[18] *Ibidem*, p. 69.

[19] Cf. I.K. Svešnikov, *op. cit.*, p. 63 et suiv. ; M. Smiško, ArheologijaKiev, 2, p. 18—129 ; G. B. Fedorov, SCIV, 10, 1959, 2, p. 375—376.

[20] Cf. ci-dessus, notes 14 et 19.

[21] Cf. M. Smiszko, *Kultury Wczesnego okresu* ..., pl. 6—11, pl. 11/1—2, 4 et pl. 14/22 ; M.Smiško, KSMoscou, 44, p. 70, fig. 22 et p. 78, fig. 24/2—3 ; idem, Arheologija-Kiev, 2, p. 119, pl. 2/1—6 ; I. K. Svešnikov, *op. cit.*, p. 64, fig. 21/17 ; p. 66, fig. 22/1, 4, 10 (les anses ne sont pas restituées correctement dans leur partie supérieure), 18, 20 ; p. 67, fig. 23/9, 24 et p. 71, fig. 25/1—5, 7—12.

[22] Cf. ci-dessus, note 14.

[23] *Ibidem*, et V. V.Kropotkin, VDI, 37, 1951, 3, p. 243 et suiv. avec la carte de la page 283.

[24] Pausanias, X, 34, 5 ; Aelius Aristides, *Orationes*, XII, 2.

[25] A. Premerstein, RE, XI, col. 1506—1507 ; idem, Klio, 12, 1912, p. 155.

[26] CIL, III, 14214.

[27] Em. Popescu, StCl, 6, 1964, p. 192—200.

[28] Dion Cassius, LXXI, 12, 1.

[29] *Ibidem*, LXXI, 12, 2.

[30] En ce qui concerne l'attaque des Costoboques en 170 et les événements qui lui firent suite, voir la bibliographie chez O.V.Koudriatzev, VDI, 1950, 3, p. 56—70 et chez I. I. Russu, *op. cit.*, p. 351—352.

dans leurs territoires d'origine, aux côtés des nouveaux venus, Sarmates et populations germaniques, comme l'indiquent les découvertes archéologiques [31].

La majeure partie des spécialistes estiment que ces événements n'ont pas mis fin à la culture Lipitza; celle-ci aurait continuée soit jusqu'au commencement [32] ou vers le milieu du III[e] siècle [33], soit jusqu'à la fin de ce siècle [34], voire plus tard encore [35]. Il convient de souligner d'ailleurs qu'on ne connaît pas très bien ni les débuts, ni la fin de la culture Lipitza,

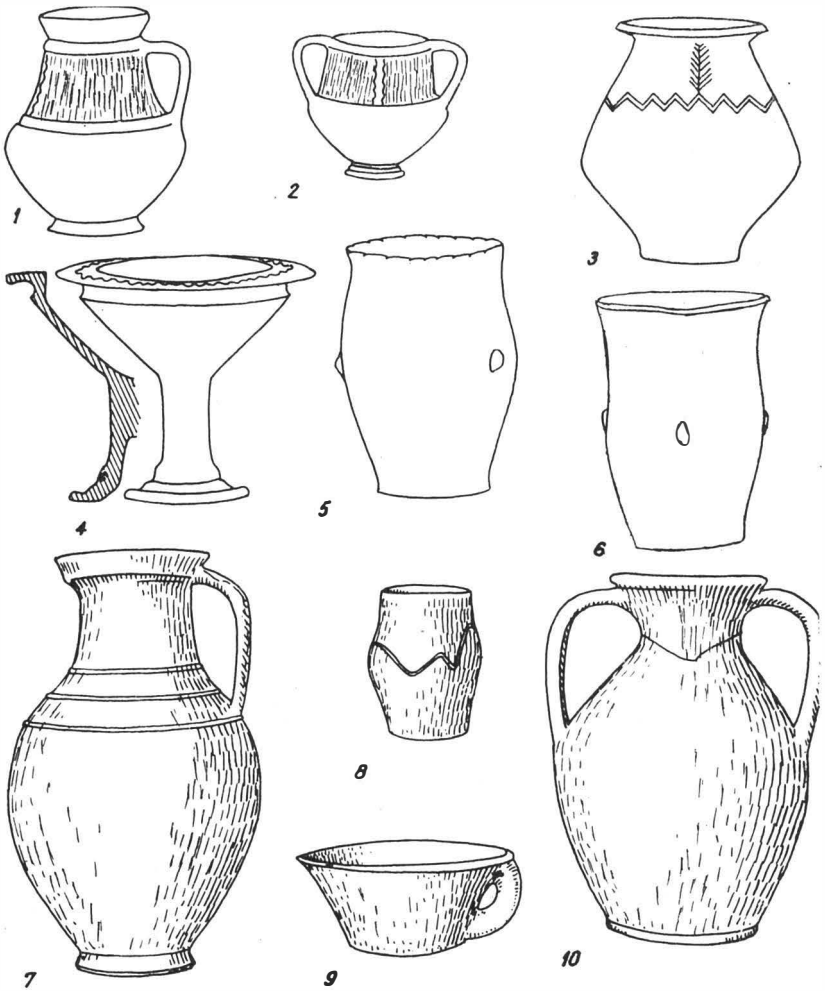


Fig. 1. Céramique de type Lipitza (après M. Smiško).

aussi le décalage des datations proposées par divers spécialistes est-il parfois considérable. Par exemple, certains d'entre eux placent la culture Lipitza dans l'intervalle des II[e] siècle av.n.è. — III[e] siècle de n.è. [36], d'autres la font dater des I[er] siècle av.n.è. — III[e] siècle de

[31] Cf. Gh. Bichir, *Cultura carpică*, p. 173—174.

[32] G. I. Smirnova, *op. cit.*, p. 202, se réfère à la fin de l'agglomération de Nezvisko, qu'elle date entre le I[er] et le commencement du III[e] siècle de n. è.

[33] I. K. Svešnikov, *op. cit.*, p. 73.

[34] M. Smiško, KS, 44, p. 73 et 77—78, bien qu'à la page 76 il semble pencher pour le milieu du III[e] siècle de n. è.

[35] Idem, ArheologijaKiev, 2, p. 106—115, 129 et MDAPV, 2, 1959, p. 18 et suiv.

[36] Cf. *Bališaja Sovetskaja Enciclopedija*, 25, 1954, p. 185; Jan Filip, *Enzyklopädisches Handbuch* ..., II, Prague, 1969, p. 720.

n.è. [37] ou, réduisant encore plus la période de son développement, l'attribuent seulement aux I^er^—III^e^ siècles de n.è. [38] et même aux I^er^ —II^e^ siècles de n.è.[39].

Pour notre part, compte tenu du matériel publié à son sujet, nous sommes d'avis que le commencement de la culture Lipitza pourrait remonter au I^er^ siècle av.n.è. Quant à sa fin, elle doit avoir eu lieu au III^e^ siècle de n.è., sans arriver toutefois jusqu'au milieu de ce siècle. Mais notons le fait que les éléments de type germanique et sarmatique sont de plus en plus fréquents dans l'aire culturelle Lipitza après 172. Les résultats des fouilles archéologiques en fournissent la preuve. Qu'il nous suffise de mentionner en ce sens le cas des cimetières de Zvinigorod et de Bolotnoe de la région de Lvov, avec la présence des éléments de type Przeworsk [40], ainsi que le cas du cimetière de Lencăuţi (région de Cernăuţi), où la présence sarmate est nettement prouvée [41]. Dans les nécropoles de Zvinigorod et Bolotnoe, de même que dans celle de Lencăuţi, il ne s'agit pas de simples influences, mais d'une véritable présence ethnique des groupes de Vandales et de Sarmates [42], chose manifeste si l'on juge d'après le mobilier funéraire et les détails de rite et de rituel [43]. Cependant, presque toute la poterie de ces nécropoles-là est de facture dacique, ce qui prouve — ainsi d'ailleurs que quelques détails de rite et rituel — la présence sur les lieux des Daco-Gètes, respectivement des Costoboques, qui en constituaient la population majoritaire.

Zone d'interférence de deux cultures apparentées (la culture carpique et la culture de type Lipitza), le nord de la Moldavie se trouva jusque vers les années 170—172 sous la domination des Costoboques. Après cette date, la région passa sour le contrôle des Carpes, comme les résultats des fouilles archéologiques en témoignent [44]. Suivant l'archéologue soviétique M. A. Tikhanova, la culture Tchernéakhov serait née dans l'aire orientale de la culture Lipitza[45]. Il va sans dire que de nouvelles fouilles, ainsi que la publication intégrale des matériaux dispersés dans les musées, seraient susceptibles d'enrichir sensiblement nos connaissances à ce sujet et fournir, notamment, quelques données inédites sur la datation et la chronologie de la culture Lipitza, ainsi que sur ses rapports avec les autres cultures de l'époque.

II. Les Carpes

Le repérage de la culture matérielle des Carpes, connus, il n'y a pas longtemps encore, uniquement à travers les sources antiques, plutôt rares et parfois incomplètes ou controversées, constitue l'une des réussites les plus remarquables du dernier quart de siècle. Les vestiges archéologiques mis au jour dans les établissements et les nécropoles fouillées prouvent, sans l'ombre d'un doute, l'origine dace des Carpes.

Développement organique d'un horizon culturel précédent, la culture carpique peut être considérée comme représentant une étape évoluée du La Tène géto-dace, qui aura englobé une série d'influences romaines et sarmatiques. L'étude attentive du matériel archéologique aussi bien que celle de la littérature antique viennent à l'appui de la thèse qui soutient que les

[37] Cf. M. Smiško, ArhPam, 3, p. 378 ; idem, KSMoscou, 44, pp. 71, 73, 76 ; I. K. Svešnikov, *op. cit.*, p. 73—74.

[38] G. I. Smirnova, *op. cit.*, p. 202 se réfère aux données fournies par l'agglomération de Nezvisko (cf. ci-dessus, note 32).

[39] G. B. Fedorov, *op. cit.* p. 374.

[40] Voir I. K. Svešnikov, *op. cit.*, p. 63—74 avec les fig. 21/1, 4—6, 10, 12—14 ; fig. 22/2—3 et fig. 23/18, 20—22.

[41] M. I. Meliukova, KSMoscou, 51, 1953, p. 65—67 ; G. B. Fedorov, *op. cit.*, p. 375—376. On n'a fouillé de cette nécropole qu'une partie où dominent les tombes à inhumation. A notre avis, la nécropole serait de la fin du II^e^ siècle et de la première motié du III^e^ siècle — point de vue différent de celui de G. B. Fedorov qui l'attribue au II^e^ siècle seulement (*loc. cit.*). D'ailleurs, Meliukova date elle aussi la nécropole des II^e^—III^e^ siècles de n. è. (voir *op. cit.*, p. 65—66).

[42] A Zvinigorod on a également trouvé des tombes sarmatiques : cf. Gh. Bichir, *Les Sarmates ...*, dans les *Actes du VIII^e^ Congrès international des Sciences préhistoriques et protohistoriques*, I, Rapports généraux, Belgrade, 1971, p. 282 (ci-après, *Les Sarmates*).

[43] Cf. ci-dessus, les notes 40—42.

[44] Cf. Gh. Bichir, *Cultura carpică*, p. 173.

[45] M. A. Tikhanova, SA, 1957, 4, p, 179 et suiv.

Carpes étaient des autochtones de l'espace est carpatique. Ceci infirme les hypothèses suivant lesquelles les Carpes seraient venus du nord ou de l'est dans le territoire de la Moldavie [46].

Les traces des Carpes en Moldavie ont été relevées dans environ deux cents points. C'est là aussi qu'ont été enfouis (par les Carpes mêmes) la plupart des dépôts de monnaies romaines (environ 90). Mais, si l'on considère certaines cruches de type carpique trouvées par les archéologues soviétiques dans les sépultures sarmatiques de Bocani, Şoldăneşti, Prajila, Mărcăuţi, etc. (fig. 8) [47], les antiquités carpiques ne manquent pas ni dans l'espace compris entre le Prut et le Dniester. A Şoldăneşti et Bălăbăneşti (fig. 15/1), non loin du Dniester, il semble même s'agir d'établissements carpiques [48]. Ailleurs, à Negureni (dans le district de Teleneşti), une amphore carpique (avec l'une des anses brisée) a fait l'objet d'une découverte fortuite, sans qu'on puisse déterminer si elle provient d'un établissement ou d'une nécropole [49].

La thèse de certains spécialistes soviétiques datant la culture Tchernéakhov de la R.S.S Moldave au II^e siècle de n.è.[50] ne semble pas se justifier à en juger d'après les trouvailles réunies jusqu'à présent. De même, nous ne pensons pas qu'il puisse être question, dans la même R.S.S. Moldave, aux II^e—III^e siècles de n.è., d'un habitat exclusivement sarmatique. En effet, le nombre des vestiges de cette catégorie est fort peu élevé et, il convient de ne point oublier que, dans la plupart des cas, ils viennent de quelques tombes isolées ou de

[46] Voir *Cultura carpică*, p. 13—412; on y discute toute l'histoire et la culture des Carpes, c'est pourquoi nous renoncerons à y faire sans cesse des renvois.

[47] Cf. Gh. Bichir, *op. cit.*, p. 13 avec la note 2 et pl. 132/1—6; G. B. Fedorov, IzvestijaKišinev, 4(31), 1956, p. 60, fig. 9/1—9; idem, MIA, 89, 1960, p. 333, pl. 27/2—5; p. 345, pl. 39/1; p. 347, pl. 41/8; p. 348, pl. 42/1, 4; p. 351, pl. 45/2; p. 352, pl. 46/3—5.

[48] Pour Şoldăneşti, cf. Gh. Bichir, SCIV, 22, 1971, 2, p. 187—188 avec la note 62; idem, *Cultura carpică*, p. 13 avec la note 2. Pour Bălăbăneşti, voir E. A. Rikman, MIA, 116, 1964, p. 253—256. Ce dernier spécialiste estime qu'il s'agit d'un établissement de type Tchernéakhov. L'étude des planches illustrant la céramique respective (une amphore de type carpique et deux fragments d'amphore romaine, spécifiques aux II^e — III^e siècles, voir fig. 2/1, 7, 9), ainsi que l'analyse du texte où Rikman examine l'ensemble de la céramique récoltée là montrent que nous avons affaire à un établissement carpique, daté des II^e — III^e siècles de n. è., et non des II^e — IV^e siècles de n. è., comme le pense l'auteur (*op. cit.*, p. 254, fig. 1 et p. 256). Rikman tâche de découvrir à l'amphore de type carpique (pour les analogies voir chez Gh. Bichir, *Cultura carpică*, pl. 48/2,4; pl. 77/2; pl. 112/4; pl. 114/1—4; pl. 115/1—4; pl. 116/1—4; pl. 117/1—4; pl. 118/1, 3—4; pl. 119/1—3; pl. 142/3; pl. 147/2—5) une descendance en Bulgarie, à Novi Pazar, lui permettant de parler de traditions Tchernéakhov dans la culture Saltovo-Majatzk (*op. cit.*, p. 254).

A notre avis, l'établissement de Bălăbăneşti est à attribuer aux Carpes et il est antérieur à l'établissement et à la nécropole de Budeşti (localité située à une distance d'environ 10 km), fouillés par Rikman également, mais appartenant à la culture Tchernéakhov. Il date de la seconde moitié du III^e siècle et du IV^e siècle, pour autant qu'on puisse en juger du matériel mis au jour et surtout d'après les fibules, et non des II^e—IV^e siècles de n. è. Mais il n'est pas question d'approfondir maintenant ce problème. En ce qui concerne Budeşti, voir E. A. Rikman, MIA, 82, 1960, p. 303—327; idem, *Pamiatnik epoji velikovo pereselenia narodov*, Kishinev, 1967, p. 7 — 136.

[49] Matériaux inédits, examiné à l'occasion d'un voyage d'étude à Kishinev.

[50] Voir G. B. Fedorov, MIA, 89, 1960, p. 57—172; E. A. Rikman, les ouvrages précités, note 48 et, plus récent, I. G. Hincu, *Drevnea cultura Moldavii*, Kishinev, 1974, p. 60—71. On constate non sans perplexité que G. B. Fedorov englobe le cimetière sarmatique de Bocani dans le cadre de la culture Tchernéakhov, bien qu'il n'y comporte rien de gothique. Tous les vestiges archéologiques de la nécropole de Bocani sont sarmatiques et carpiques, avec quelques pièces romaines (d'influence romaine). La céramique de la nécropole de Bocani est dans sa majeure partie carpique (voir p. 333, pl. 26/2—5; pl. 39/1; pl. 41/8; pl. 42/3—4, pl. 46/3—5), pour ne parler que de la poterie confectionnée au tour. C'est un matériel illustré d'ailleurs aussi en bonne partie dans Izvestia-Kishinev, 4 (31), 1956, p. 49—64. Une série de planches de MIA, 89, donnent ensemble des matériaux provenant des nécropoles sarmatiques et des complexes Sîntana de Mureş-Tchernéakhov, mentionnant pour date les II^e — IV^e siècles de n. è. (voir p. 342, pl. 35; p. 343, pl. 37, etc.). Si l'on écarte les pièces des nécropoles sarmatiques qui se rattachent à un horizon plus ancien, on constate l'absence des éléments rendant possible la datation de la culture Sîntana de Mureş-Tchernéakhov dans le territoire de la R. S. S. Moldave avant le milieu du III^e siècle de n. è. (avant l'an 238). On peut largement dater la nécropole sarmatique de Bocani du II^e et de la première moitié du III^e siècle, alors que la culture Sîntana de Mureş-Tchérneakhov de la R. S. S. Moldave est à dater d'une période postérieure à la-dite nécropole. D'ailleurs I. G. Hincu aussi englobe dans le cadre de la culture Sîntana de Mureş-Tchernéakhov des objets provenant de quelques sépultures sarmatiques antérieures. Rappelons ici les amphores de type romain trouvées dans les tombes sarmatiques d'Olăneşti, Pervomaisk, etc. (voir, *op. cit.*, p. 76, fig. 21). Il convient donc de ne point confondre les tombes sarmatiques appartenant à un horizon culturel antérieur au moment de l'arrivée des Goths dans cette région avec les tombes sarmatiques repérées dans les nécropoles de type Tchernéakhov. N'oublions pas qu'à Olăneşti, où fut mise au jour l'amphore publiée par Hincu, il s'agit d'une tombe sarmatique en tumulus : on ne saurait s'imaginer que les Goths, en tant que classe dirigeante, pouvaient permettre à leurs sujets de dresser des sépultures aussi somptueuses !

petits groupes de sépultures, qui ont livré aussi une céramique carpique. Or la présence de la poterie carpique dans les tombes sarmatiques est l'indice du cohabitat des deux populations dans le territoire de la Moldavie compris entre le Prut et le Dniester. Rappelons encore que Ptolémée [51] prétend qu'on peut localiser les Harpes (population carpique ou apparentée aux Carpes) et le polis Harpis dans le sud du territoire situé entre le Prut et le Dniester [52]. C'est aux recherches futures de préciser le rapport entre les Carpes et les Sarmates dans cette zone. Il est fort probable que les vestiges carpiques y soient de beaucoup plus rares qu'à l'ouest du Prut. Retenons aussi que la poterie de type daco-carpique est relativement fréquente dans les complexes de type Sîntana de Mureș-Tchernéakhov de la R.S.S. Moldave — situation identique à celle constatée à l'ouest du Prut, mais qu'on ne retrouve plus dans le faciès de type Dnieper de cette culture. La présence de ces vestiges daco-carpiques, qui dans certains endroits, comme le complexe de Mălăești, prennent des proportions notables [53], prouve la force de la composante daco-carpique du faciès de la culture Sîntana de Mureș-Tchernéakhov, spécifique à cette zone. Il faut y voir l'indice irrécusable de la coexistence des Carpes et des Goths aux III^{e}—IV^{e} siècles de n.è. dans la-dite région.

Nous avons déjà montré — et il n'y a pas lieu de reprendre maintenant ce débat — que la culture carpique se place entre le commencement du II^{e} siècle de n.è. et les premières décennies du IV^{e} siècle (à un moment postérieur à l'année 319) [54]. Tout naturellement, la culture carpique devait cesser bien plus tôt dans le territoire de la R.S.S. Moldave que dans la Moldavie et la Valachie, vraisemblablement vers le milieu du III^{e} siècle, au moment de l'arrivée des Goths dans ces parages. Notons que Tyras, Olbia et Tanaïs ont été conquises par les Goths approximativement vers 250. Donc il ne saurait être question de l'arrivée des Goths au II^{e} siècle dans le territoire de la R.S.S. Moldave — et n'oublions pas que, sans la présence des Goths sur les lieux, on ne peut parler d'une culture Tchernéakhov au II^{e} siècle de n.è.

La fouille archéologique des établissements et des nécropoles a mis au jour des vestiges intéressants et variés. Ils reflètent la civilisation avancée de la société carpique de l'époque. Preuve en sont les outils agricoles et de menuiserie, les divers ustensiles, les accessoires vestimentaires, toutes sortes d'objets de parure et de toilette — tels les poudriers en tôle de bronze ou os, contenant une poudre rosée dont la finesse pourrait concourrencer les produits de beauté actuels [55].

Une place importante dans la série des produits carpiques est détenue par la céramique (fig. 2—7). Elle était confectionnée sur place, comme l'attestent les fours à potier mis au jour dans toute une série d'établissements (Poiana-Dulcești, Butnărești, Țifești, etc.). A Butnărești (dép. de Neamț) on a même trouvé tout un atelier de potier — le premier de ce genre mis au jour dans le monde géto-dace —, ainsi que quatre fours pour la cuisson de la poterie. Ceci indiquerait que l'établissement respectif devait comprendre tout un quartier de potiers, d'autant plus qu'd'autres fours à potier de l'endroit ont été détruits par les travaux de labour, notamment par le labourage en profondeur réalisé moyennant les tracteurs [56].

Egalement bien attestée dans le cadre des complexes carpiques s'avèrent encore la métallurgie du fer et le travail du bois [57]. Mais une place tout à fait à part revient aux bijoux d'argent, confectionnés dans la technique du filigrane (boucles d'oreille et pendentifs en forme de petite corbeille ou de tonnelet). Ce sont des pièces uniques dans leur genre, spécifiques du monde carpique, d'où notre supposition qu'elles sont le fruit du travail des artisans indigènes ou originaires

[51] Ptolémée, III, 10, 7.

[52] Voir *Cultura carpică*, p. 159—160.

[53] Voir, G. B. Fedorov, MIA, 89, p. 331, pl. 24/1—6; p. 334, pl. 27/1, 3, 6—8, pour ne mentionner que les formes intactes, confectionnées au tour, sans parler aussi de celles modelées à la main. L'expertise anthropologique démontre que, dans la nécropole de Mălăești, le type anthropologique dominant est le type méditerranoïde (caractéristique des Carpes) et non pas le type nordique qui est caractéristique des Goths (voir M. Velikanova, AS, 3, 1961, p. 28—34).

[54] *Cultura carpică*, p. 147—154.

[55] *Ibidem*, p. 97—126.

[56] *Ibidem*, p. 52—95.

[57] *Ibidem*, p. 51—52.

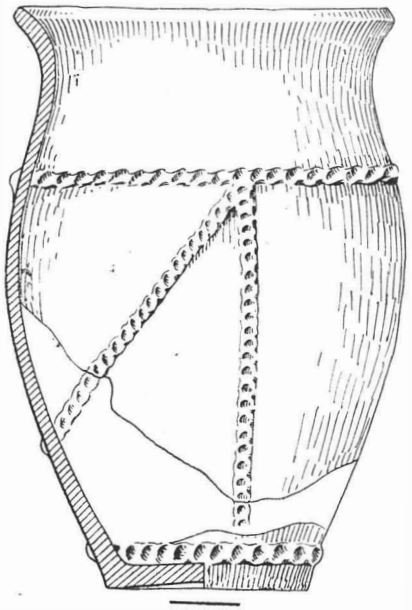


Fig. 2. Poiana-Dulceşti (Varniţă). Vase de type carpique.

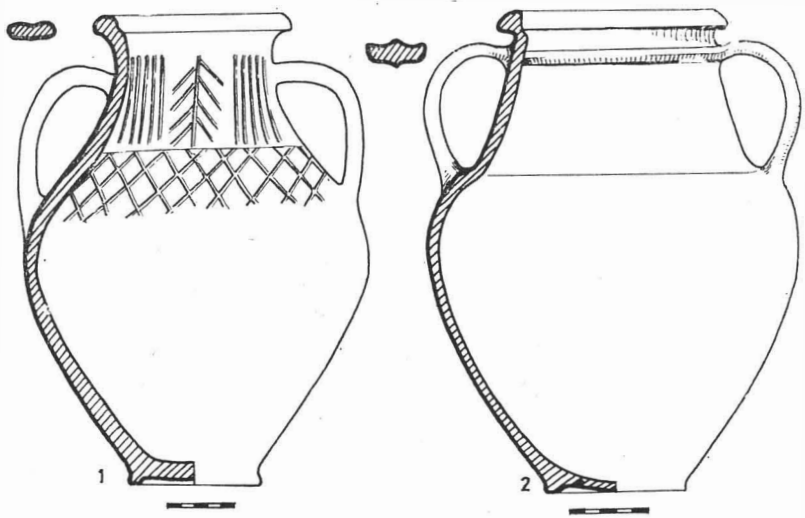


Fig. 3. Butnăreşti. Amphores de type carpique.

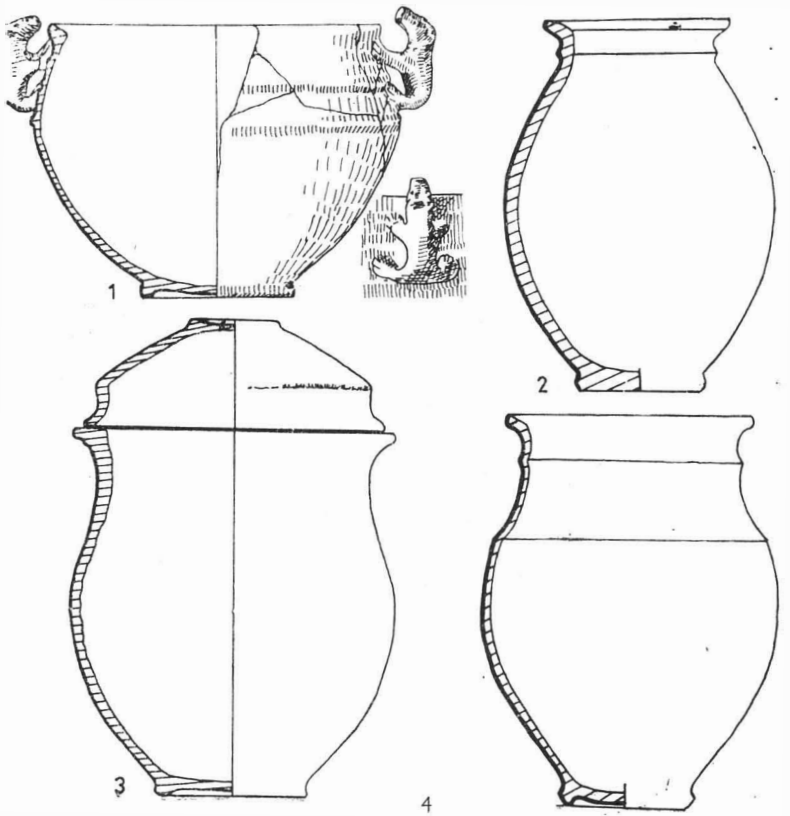


Fig. 4. Urnes de type carpique : 1, 3 Moldoveni-Gabăra ; 2, 4 Poieneşti.

des cités nord-pontiques (Olbia, par exemple). Ces-derniers ont pu enseigner aux autochtones l'art du filigrane [58].

Cette technique de travail est hellénistique, non pas romaine, comme certains spécialistes le pensent. Au moment où nous rédigions notre monographie de la civilisation des Carpes, les plus proches analogies à mentionner se rapportaient à la fibule d'or de Debaltzevo, dont l'arc montre des torsades et des granulations du même type que celles des bijoux carpiques. Nous avons déjà noté que les steppes nord-pontiques ont livré d'autres pièces encore, exécutées dans la technique du filigrane et de la granulation, par exemple les bracelets de Smiéla (près de Kiev)

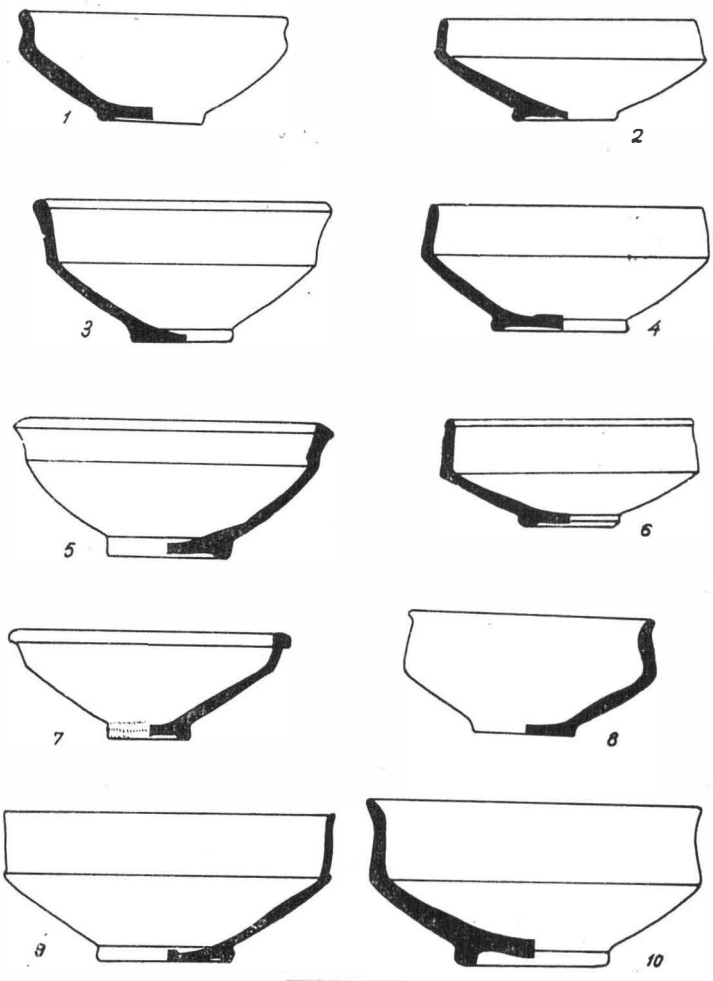


Fig. 5. Écuelles de type carpique : 1—2 Poiana-Dulceşti (Varniţă) ; 3 — 7,9 Poieneşti ; 8, 10 Poiana-Dulceşti (Siliştе).

ou le couvercle d'un petit pot d'or, trouvé à Olbia [59], exécutés dans les centres d'artisanat hellénistiques de la côte septentrionale de la mer Noire et, respectivement, à Olbia. Cependant, au moment où nous avancions ce point de vue, il nous manquait encore les analogies hellénistiques quant à la forme de ces bijoux.

[58] *Ibidem*, p. 112—119. La thèse qu'il doit s'agit de bijoux confectionnés dans le milieu carpique est également ralliée par l'archéologue soviétique K. M. Skalon, Arh-SbornikErm, 13, 1971, p. 59.

[59] Cf. Gh. Bichir, *op. cit.*, p. 117.

Lors d'un voyage d'étude effectué en Bulgarie en 1973, nous avons vu au Musée de Stara Zagora un pendentif-corbeille en or, dont la forme rappelle singulièrement les pendentifs-corbeilles du monde carpique [60]. Il s'agissait d'une pièce trouvée dans une tombe tumulaire thrace, de Čatalka (dans le sud-sud-est de la Bulgarie), en compagnie de quantité d'autres bijoux d'or, dont nous mentionnerons que dix bagues (dont neuf avec le chaton orné de pierres précieuses), deux colliers, des boucles d'oreille, et ainsi de suite [61].

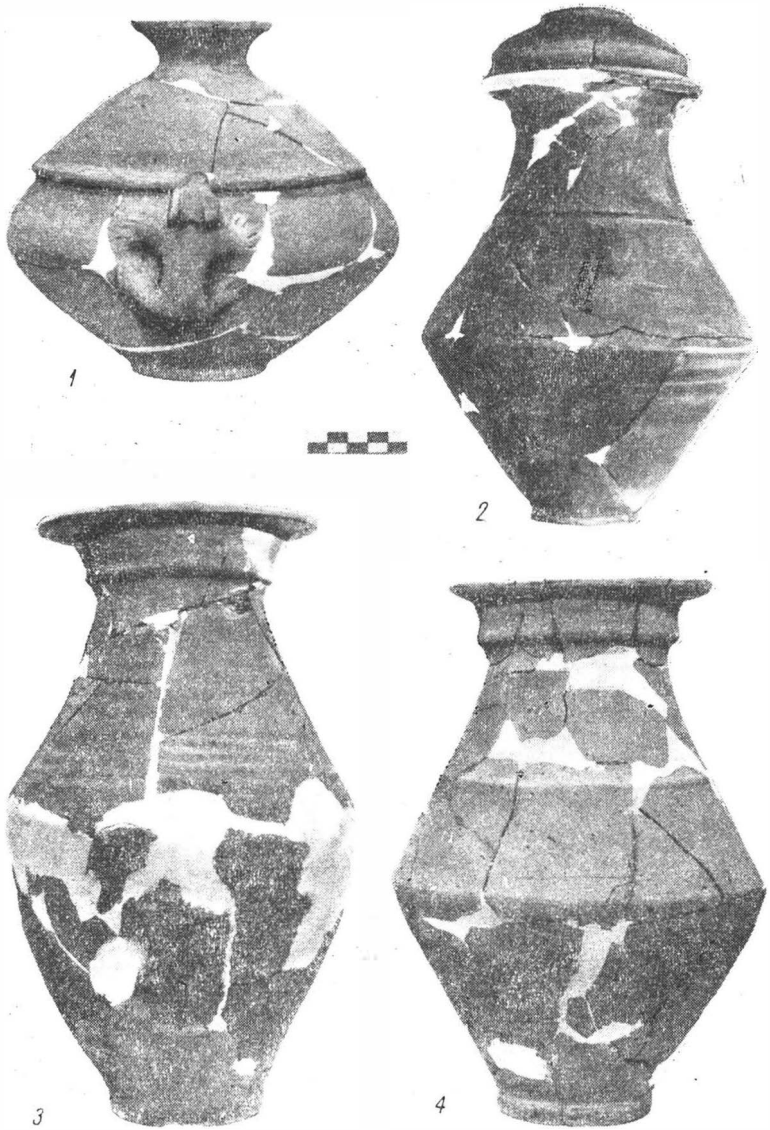


Fig. 6. Urnes de type carpique : 1,4 Bărboasa-Gălăneşti ; 2 Butnăreşti ; 3 Pădureni.

De même que le reste des bijoux d'or du tumulus thrace de Čatalka, le pendentif-corbeille en question doit sortir de quelque atelier hellénistique, peut-être de Mésembrie où l'on a trouvé toute une série d'objets de parure réalisés dans la technique du filigrane. En publiant quel-

[60] La pièce est exposée dans l'une des armoires vitrées du Musée de Stara Zagora ; l'armoire étant scellé, il nous a été impossible de l'examiner de plus près. Sans aller jusqu'à l'identité, cette pièce est similaire à celles provenant du milieu carpique.

[61] Informations de D. Nikolov.

ques-uns des bijoux trouvés dans la nécropole hellénistique de Mésembrie (l'actuelle Nesebar), ces spécialistes ont supposé que, dès le III^e siècle av. n. è., quelques ateliers d'orfèvrerie devaient fonctionner là [62].

Le pendentif-corbeille de Čatalka prouve sans l'ombre d'un doute que non seulement sa technique d'exécution, mais sa forme aussi est d'inspiration hellénistique. On peut dater le tumulus thrace en question du I^er siècle de n. è. et la nécropole tumulaire, dont il fait partie,

Fig. 7. Vases de type carpique : 1, 4 Poiana-Dulceşti (Silişte) ; 2 Pădureni (nécropole) ; 3, 5 Poieneşti (nécropole) ; 6 Popeşti-Vrancea (nécropole).

des I^er — II^e siècle de n. è. La fin de cette-dernière pourrait même se situer au commencement du III^e siècle [63].

Si les Grecs, les Thraces et autres peuples (des pays nordiques, par exemple) préféraient les bijoux d'or filigranés, les Carpes les aimaient plutôt d'argent. Ce métal avait déjà eu la préférence des Géto-Daces. Les Carpes héritèrent leur habilité à travailler l'argent ; on a récolté jusqu'à présent dans les milieux carpiques plus d'une centaine de pièces de ce genre. La plupart d'entre elles (43 pièces) ont été trouvées dans la nécropole de Pădureni (dép. de Vrancea).

La richesse du mobilier funéraire, ainsi que l'abondance des vestiges livrés par leurs établissements — sans égal parmi les Daces libres — montrent que la population carpique menait

[62] C. Iv. Gălăbov, dans IzvestijaSofia, 19, 1955, p. 147 et Jiri Frel, Acta Ant Philippopolitana, 1963, p. 61.

[63] Cf. D. Nikolov, dans les *Actes du Premier Congrès International des Études Balkaniques et Sud-Est Européennes*, II, Sofia, 1969, p. 522 ; informations supplémentaires chez le même spécialiste.

une vie plus prospère que ses congénères. Organisés dans une puissante union tribale, les Carpes ont dominé sur le plan politique, militaire et économique toute la zone extracarpatique de la Dacie non englobée dans l'Empire. Ils faisaient souvent des incursions dans l'Empire romain, soit pour leur propre compte, soit alliés aux Sarmates et aux Goths. Aussi, les Carpes passaient-ils pour les ennemis de l'Empire les plus dangereux dans la région du Bas-Danube [64]. Jusque vers le milieu du III^e^ siècle, la coalition antiromaine du Bas-Danube avait à sa tête les Carpes. Ce ne fut qu'après cette date que les Goths en prirent la direction, en tant que nouveaux maîtres des steppes nord-pontiques.

Suivant les sources littéraires et épigraphiques, les conflits les plus importants ont eu lieu en 214, 238, 245—247, 272, 295—297, 302—303, 306—311 et 313—318. La dernière incursion dans l'Empire se place en 381 [65]. A la suite des victoires emportées sur les Carpes, certains empereurs prirent le titre de *Carpicus Maximus* ; ce fut le cas de Philippe l'Arabe, Aurélien, Dioclétien, Maximien, Constance Chlore, Galérien et Constantin le Grand. Quelques sources contemporaines affirment que Constance Chlore et Maximien se sont vus conférer par cinq fois le titre honorifique de *Carpicus Maximus*, titre dont Galérien fut honoré six fois [66].

Comme une conséquence des conflits de la fin du III^e^ siècle et du commencement du IV^e^, une partie des Carpes ont été transférés par les Romains dans l'Empire (en Scythie Mineure, Mésie et Pannonie) [67]. L'autre partie de cette population devait continuer son existence dans son pays d'origine, aux côtés des nouveaux venus (les Wisigoths), comme l'attestent l'ensemble des découvertes archéologiques des établissements et des nécropoles de type Sîntana de Mureş-Tchernéakhov. Ces faits refutent les assertions d'Aurelius Victor et de quelques autres sources qui prétendent que la *Carporum natio translata omnis in nostrum solum*[68] ou que le *Carporum gens universa in Romania se tradidit* [69].

Echappés au contrôle des Goths vers la fin du IV^e^ siècle, grâce à l'arrivée des Huns dans ces régions, les Carpes attaquent de nouveau l'Empire, dans le sillage de la vague hunique. L'empereur Théodosie I les vaincra en 381. Et cette défaite donne lieu à la dernière mention des Carpes par les sources littéraires [70]. A cette époque, une bonne partie de la population carpique avait été transférée dans l'Empire à la suite des événements susmentionnés. Zosimos précise même que les Carpes chassés par Théodose I au-delà du Danube et obligés à réintégrer la région qu'ils avaient quittée étaient bien ceux de Dacie — Καρποδάκαι —, c'est-à-dire les Carpes vivant dans les terres daces et non dans l'Empire.

Ceci n'empêche que Romains et Carpes connûssent aussi des relations de bon voisinage, fait mis en lumière par les produits et les monnaies de l'Empire trouvés dans les milieux carpiques. Une partie des plus de 90 dépôts monétaires mis au jour dans le territoire carpique étaient constitués fort probablement par les subsides que les Romains fournissaient aux Carpes [71]. A la différence des autres groupes de Daces libres, les Carpes ont conservé leur indépendance par rapport aux Romains et s'ils reçurent l'influence romaine, ce ne fût que dans la mesure et en accord avec les besoins d'un peuple libre.

Les fouilles archéologiques montrent aussi que, dans certaines régions, les Carpes ont cohabité avec les Sarmates roxollans : là, on constate un jeu d'influences mutuelles. Toutefois, les Sarmates étaient bien moins nombreux que les Carpes. Notons pour illustrer leur rapport numérique qu'alors que des tombes sarmatiques n'ont été repérées que dans 38 points du territoire de la Moldavie, les vestiges carpiques jonchent, comme nous l'avons déjà mentionné, environ 200 endroits de ce territoire. Ce rapport devient d'autant plus éloquent si l'on note que les tombes carpiques dépassent le nombre de 1300 — et on n'a exploré jusqu'à présent de manière plus poussée que deux nécropoles ! — alors que toutes les tombes sarmatiques se chiffrent à environ 160, nombre qui n'arrive à égaler ni celui d'une seule nécropole carpique, puisque celle de Bărboasa (dép. de Bacău), par exemple, en compte 291 et celle de Văleni—Boteşti (dép. de

[64] Iordanes, *Getica*, XVI, 91 ; CIL. III, 12455.
[65] Voir aussi ces données chez Gh. Bichir, *op. cit.*, p. 117—185.
[66] *Ibidem*, p. 84—85 avec les tableaux n^os^ 13 et 14.
[67] *Ibidem*, p. 163—170.
[68] Aurelius Victor, *Caesares*, 39, 43.
[69] *Consularia Constantinopolitana, ad. a. 295* (MGH, IX, 230).
[70] Zosimos, IV, 34, 6.
[71] *Cultura carpică*, p. 127—133.

Neamț) plus de 600. Les Sarmates se sont infiltrés dans la zone extracarpatique de la Dacie par petits groupes successifs, au cours des II^e—III^e siècles de n. è. [72]. Vu leur minorité, ils ont dû se soumettre à l'hégémonie des Carpes. Les Roxollans, qui n'ont pas accepté cette hégémonie, évitèrent le territoire carpique dans leur acheminement vers l'ouest (par le nord de la Dacie), pour rejoindre leurs congénères Jazyges, auprès desquels ils pouvaient se manifester en toute liberté. Il est significatif de constater à ce propos que les tombes tumulaires des Roxollans s'arrêtent à la limite orientale du territoire dominé par les Carpes. Ces tombes s'échelonnent sur le cours inférieur du Dniester, à Katargi, Șabalat, Korotnoe, Ciobruci, Slobozia, Sukleia et Olănești, alors que dans la zone extracarpatique de la Dacie, celle où s'exerçait une forte domination carpique, les tombes tumulaires des Sarmates font absolument défaut.

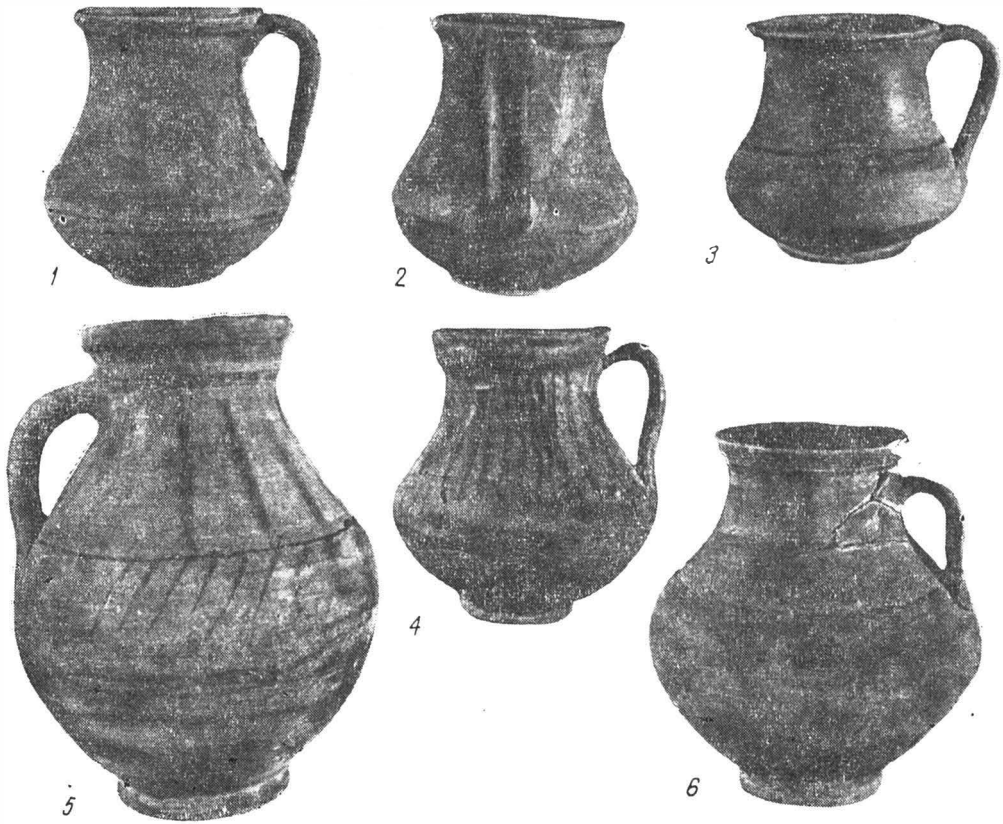


Fig. 8. 1—4, 6 cruchons ; 5 cruche de type carpique, découverts dans des tombes sarmatiques de la R. S. S. Moldave : 1—2 Șoldănești (distr. de Rezina), près du Dniestr ; 3—6 Bocani (distr. de Fălești).

Nos dernières fouilles archéologiques de Stolniceni — Rîmnicu Vîlcea, où à été localisée la Buridava de l'époque romaine, prouvent qu'après l'abandon de la Dacie par l'administration impériale ceux qui ont pris la relève en ces lieux ont été les Carpes et non les Goths, comme l'ont pensé une série de spécialistes [73]. Le dernier niveau du secteur des thermes est à attribuer à une communauté de Daco-Romains autochtones et de Daces libres, venus de Moldavie, comme semblent le suggérer les fragments céramiques et les fosses cultuelles avec maintes analogies dans le milieu carpique.

[72] Pour les Sarmates et leurs rapports avec les Daces libres voir Gh. Bichir, *Les Sarmates* ..., p. 275—285 ; idem, Peuce, 2, 1971, p. 135—145 ; idem, Pontica, 5, 1972, p. 137—176 ; idem, *Relations* ..., BHR, 16, 1975 ; idem, Muzeul Național, 4 (sous presse), idem, SCIVA, 27, 1976, 2, p. 203—214.

[73] Fr. Altheim, *Die Soldatenkaiser*, Frankfurt am Main, 1939, p. 103 ; idem, *Le déclin du Monde Antique*, Paris, 1953, p. 250.

Les habitants de ce dernier niveau ont mis à profit quelques uns des bâtiments romains, dont ils ont refait les murs en pierre sèche, suivant une technique rudimentaire, et en divisant en deux les grandes pièces. A présent, l'argile sert à la réfection des planchers romains en *opus signinum*. Quelques-uns des nouveaux habitants s'aménagent des huttes. Or, remarquons que ce type d'habitation était ignoré par les phases antérieures de l'établissement civil romain de Stolniceni. Au stade actuel de la recherche, nous datons le dernier niveau d'habitat de Stolniceni —Rîmnicu Vîlcea de la seconde moitié du III[e] siècle (probablement après l'an 271) et des premières décennies du IV[e] siècle.

Comme nous nous sommes déjà occupés des vestiges archéologiques de la Dacie romaine, de Scythie Mineure et de Pannonie, il n'y a pas lieu d'y revenir à présent [74].

III. Les Géto-Daces de Valachie

En Valachie aussi la situation présente certaines particularités.

Cernée par l'Empire romain de toutes parts, temporairement même dominée par lui et sans cesse sous son contrôle, la Valachie ne présentait pas les conditions de développement dont bénéficiaient les Daces libres de Moldavie. Si les Carpes pouvaient se permettre de faire des incursions dans l'Empire et de réclamer des subsides aux Romains, ainsi que nous l'apprend Petrus Patricius (fragm. 8), leurs frères de Valachie n'étaient guère en mesure de procéder de la même manière.

Il est généralement connu qu'une partie des établissements gètes de la Plaine Roumaine cessent leur existence au I[er] siècle de notre ère [75].

En revanche, dans la zone sous-carpatique, la population géto-dace ne devait jamais cesser d'exister [76]. Les fouilles déjà anciennes de Drajna de Sus et de Mălăeşti [77] le prouvent, confirmées par celles plus récentes de Cetăţeni, Tîrgovişte, Tîrgşor, etc. [78]. A Cetăţeni et à Tîrgovişte, la continuité de vie est attestée jusqu'au IV[e] siècle de n. è. [79].

Lors des guerres daces de Trajan, le territoire de la Grande Valachie, ainsi que le sud de la Moldavie, entrèrent temporairement sous la domination romaine, englobés dans la Mésie Inférieure jusqu'en 117—118, quand Hadrien retira ses garnisons de la zone des collines valaques. Mais, même après cette date, les Romains continuèrent leur surveillance de ces régions grâce aux têtes de pont qu'ils avaient conservées sur la rive gauche du Danube et qu'ils faisaient garder par les troupes de Mésie Inférieure [80]. Leur point d'appui le plus important dans cette zone était celui de Barboşi, dans le voisinage de la ville actuelle de Galaţi, vis-à-vis de Dinogetia. A la périphérie du camp romain installé là, un établissement daco-romain était né, florissant jusque vers la fin du III[e] siècle [81].

A cette époque, la population géto-dace de la Valachie poursuivant le développement de sa culture matérielle (fig. 12—14) sous la forte impulsion de la civilisation romaine. Les fouilles archéologiques pratiquées pendant à peu près dix ans à Mătăsaru (dép. de Dîmboviţa), à périphérie nordique de la Plaine Roumaine, ont réussi à localiser un important établissement autochtone, avec deux niveaux d'habitat (fig. 9/2). Compte tenu des vestiges récoltés, l'établissement de Mătăsaru peut être daté entre la seconde moitié du II[e] siècle et la fin du III[e] siècle ou le com-

[74] Cf., *supra*, note 67.

[75] Strabon, VII, 3,10; CIL, XIV, 3608; ILS, 986. Pour la situation en Valachie à cette époque voir D. M. Pippidi, *Contribuţii la istoria veche a României*, 2[e] éd., Bucarest, 1967, p. 303 et suiv.; R. Vulpe, Dacia, NS, 5, 1961, p. 365 et suiv.; Gh. Bichir, Muzeul Naţional, 1, 1974, p. 28 et suiv.

[76] Cf. Gh. Bichir, *op. cit.*, p. 28—34.

[77] Cf. Gh. Ştefan, Dacia, 11—12 (1945—1947), 1948, p. 138—142; Gr. Florescu et E. Bujor, SCIV, 6, 1955, 1—2, p. 277. En ce qui concerne Mălăeşti, des informations supplémentaires chez E. Bujor.

[78] Les fouilles de Cetăţeni ont été pratiquées par Dinu V. Rosetti et celles de Tîrgşor, par Gh. Diaconu. Les documents archéologiques de Tîrgovişte ont été obtenus par des découvertes fortuites et par les investigations de Luciana Oancea.

[79] Cf. Gh. Bichir, *Dacii liberi din Muntenia* (manuscrit inédit).

[80] R. Vulpe, Dacia, NS, 5, 1951, p. 365—393; idem, ISt Rom, 1, 1960, p. 517—528.

[81] S. Sanie, I. T. Dragomir, Danubius, 4, 1970, p. 137—142. Au sujet de la romanisation du Sud de la Moldavie voir Gh. Ştefan, Dacia, NS, 12, 1968, p. 348—349 et R. Vulpe, les ouvrages cités *supra*, note 80.

mencement du IV^e [82]. Partant des fibules, des monnaies de bronze et d'argent, de certaines pièces céramiques, le premier niveau d'habitat — noté par nous Mătăsaru III_1 — serait à attribuer à la seconde moitié du II^e siècle et la première moitié du siècle suivant. Les monnaies de bronze sont d'Antonin le Pieux, Marc-Aurèle, Alexandre Sévère, Orbiana (l'épouse d'Alexandre Sévère) ; à celles-ci s'ajoute une monnaie coloniale de la seconde moitié du II^e siècle ou la première moitié du III^e. Le deuxième niveau (Mătăsaru III_2) appartient au milieu et à la seconde moitié du III^e siècle de n. è. ; la pièce de monnaie la plus tardive trouvée là est de la période des empereurs Gallien-Aurélien et l'on constate dans ce niveau une assez grande fréquence des fibules de bronze.

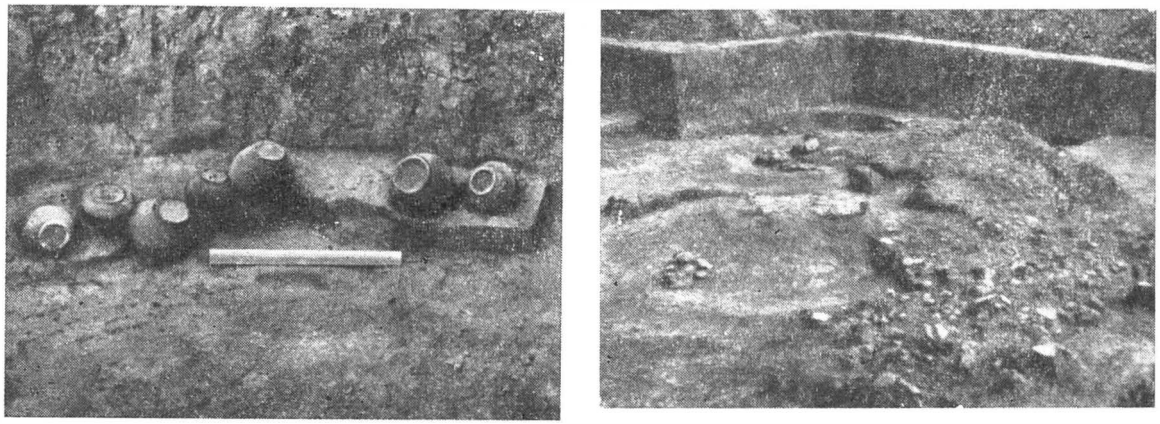


Fig. 9. Complexes in situ: 1 Poiana-Dulceşti (Vărniţă), cruchons in situ (fosse n° 13); 2 Mătăsaru, habitation de surface.

Il est difficile de savoir, à partir de ce matériel archéologique, si l'établissement de Mătăsaru cessa d'exister à la fin du III^e siècle, ou si sa vie se prolongea encore dans les premiers temps du IV^e siècle de n. è. Mais le grand intérêt des découvertes respectives réside dans le fait qu'elles permettent de remonter la datation de la culture matérielle de type Militari—Chilia de la seconde moitié du III^e siècle de n. è. — date unanimement acceptée par les spécialistes [83] avant les fouilles de Mătăsaru — jusqu'à la seconde moitié du II^e siècle de n. è. L'archéologie atteste de cette manière la présence de la population autochtone en Valachie un siècle plus tôt, ce qui écarte les hypothèses qui prétendent qu'à cette époque seuls les Sarmates sont attestés là.

D'autre part, il faudra revoir aussi à la lumière des résultats obtenus à Mătăsaru la chronologie des établissements repérés dans le territoire de la ville de Bucarest (Militari, Lacul Tei, Cătelu Nou, etc.) et d'ailleurs.

L'actuelle documentation archéologique laisse place à la supposition que la Plaine Roumaine pouvait se trouver sous le contrôle des Sarmates entre les années 117—118 (moment où les Romains quittèrent leurs camps de la zone sous-carpatique et qui coïncide avec l'arrivée des premiers Sarmates, les Roxollans, en Valachie) et jusque vers le milieu du II^e siècle. Mais, dès le milieu du II^e siècle de n. è., les Géto-Daces de la zone sous-carpatique commencèrent à revenir vers le Danube, stimulés par la puissance croissante des Carpes de Moldavie, diminuant de la sorte le rayon d'action des Sarmates. C'est ainsi qu'au cours du III^e siècle, l'aire valaque toute entière, entre les Carpates et le Danube, fut de nouveau couverte par les Géto-Daces [84]. Le fait est hautement démontré par les sites de Bălteni et Jirlău, dans l'est de la Valachie, de Bragadiru-

[82] Gh. Bichir et Eug. Popescu, StComPiteşti, 1, 1968, p. 81—96 et Materiale, 9, 1970, p. 271—279; Gh. Bichir, Valahica, 1, 1969, p. 15—21; idem, Muzeul Naţional, 1, 1974, p. 28—34.

[83] Silvia Popescu-Ialomiţa et Vlad Zirra, AUB, 5, 1956 (Histoire), p. 75—118; I. Nestor, IstRom, 1, 1960, p. 676; idem, p. 395—414; Vlad Zirra et Gh. Cazimir, C. A. B., 1, 1963, p. 51—56; Gh. Diaconu, *Tîrgşor, necropole din secolele III — IV e. n.*, Bucarest, 1965, p. 30—35.

[84] Gh. Bichir, Muzeul Naţional, 1, p. 29.

Zimnicea sur le Danube, de Udeni et Dulceanca [85] dans le département de Teleorman, de Bucureşti-Militari, Lacul Tei, Buftea-Abator, Străuleşti, Cernica, Căţelu Nou, Bragadiru-Moară et Şindrilita dans le département d'Ilfov, etc. Ajoutons-leur aussi les nécropoles, telles celles de Bucureşti-Măgurele, Budeşti et Vasilaţi, dans le département d'Ilfov [86] — pour ne mentionner que celles de la plaine, considérées par certains spécialistes étrangers comme étant exclusivement sarmatiques.

De nos jours, la Valachie compte environ 45 endroits marqués par les vestiges géto-daces des II[e] — III[e] siècles de n. è. Sur le tout, 15 sont situés entre les *limes Alutanus* et *limes Transalutanus*, les 30 autres dans le centre et l'est de la province [87]. Quant à la zone nord-est de la Valachie, c'est-à-dire le piémont où les collines accompagnent le coude des Carpates, elle était habitée par les Carpes, comme l'attestent les recherches de Valea Teancului [88] et de Gura Nişcovului [89], dans le département de Buzău.

En Valachie, de même qu'en Moldavie, les Sarmates se sont avancés surtout dans la plaine. La plupart des vestiges qu'ils y laissèrent se trouvent dans le sud-est de la province, dans la zone Olteniţa—Călăraşi—Călmăţui [90]. Pour ce qui est de l'ouest de la Valachie, les Sarmates ne s'infiltrèrent que de manière sporadique et seulement après que les Romains eussent abandonné le *limes Transalutanus* (245—247). Jusqu'à présent, on n'a relevé leurs traces que dans un seul point situé entre le *limes Alutanus* et le *limes Transalutanus*, à Mărunţei (dép. d'Olt) [91].

Cependant, dans certaines régions de la Valachie, les Géto-Daces et les Sarmates ont cohabité, ainsi qu'il résulte des vestiges livrés par les établissements de type Militari-Mătăsaru, qui montrent aussi des influences dans les deux sens.

A la différence des complexes de type carpique de Moldavie, les sites des Géto-Daces de Valachie attestent une forte influence romaine. Notamment dans les établissements sis dans l'ouest et le centre de la province, sur les principales artères commerciales du temps, les produits d'importation, originaires de Dacie ou de Mésie sont fréquents. Ils se composent de céramique (amphores, lampes, etc.), bijoux et accessoires vestimentaires (fibules, boucles, épingles, etc.), vases de bronze, une petite cuillère d'argent (fig. 11/1), armes, clés et toutes sortes d'autres objets encore (fig. 10—11 et 12/1). A Bucureşti-Lacul Tei, on a même mis au jour deux statuettes de bronze représentant Apollon et Venus (fig. 10/1—2) [92]. Les monnaies romaines sont fréquentes et 15 localités ont livré des trésors de monnaies romaines [93].

A souligner comme important le fait que l'influence romaine se fait également sentir dans la production locale, surtout en ce qui concerne la poterie. Les potiers indigènes adoptent les nouveaux procédés techniques de la préparation de la pâte, du modelage et de la cuisson des vases, qui imitent, souvent, les formes romaines. C'est ainsi qu'on constate la fréquence en Valachie de la poterie d'aspect grumeleux, dont la technique d'exécution et la forme rappelle la céramique d'usage ménager de type romain provincial, qui n'apparaît pas dans les établissements et les nécropoles de Moldavie. Cette espèce céramique ne se montrera en Moldavie que dans le cadre de la culture Sîntana de Mureş-Tchernéakhov. Notons encore que la Moldavie n'a donné aucune lampe romaine, alors qu'en Valachie, outre les pièces originales on a mis au jour des imitations locales d'après des pièces d'importation (Mătăsaru, Maldăr).

Du reste, les similitudes entre les vestiges archéologiques récoltés en Dacie romaine et ceux de certains établissements de Valachie vont parfois jusqu'à l'identité. Qui plus est, dans

[85] En ce qui concerne Dulceanca, cf. Suzana Dolinescu-Ferche, *Aşezări din secolele III şi VI e. n.* ..., Bucarest, 1974, p. 22 et suiv.

[86] Cf. *supra*, notes 82 et 83. Pour ce qui est de Străuleşti, cf. Margareta Constantiniu, Bucureşti, 6, 1968, p. 44 et suiv ; idem, Bucarest, 7, 1969, p. 20 et suiv.

[87] La plupart des découvertes appartiennent à l'auteur et ont été réalisées à l'occasion d'une périéguèse.

[88] Cf. Gh. Bichir, SCIV, 16, 1965, 4, p. 676, fig. 1 ; idem, Dacia, NS., 11, 1967, p. 178, fig. 1.

[89] Fouilles Magda Tzony. Une information sur les résultats fournis par la fouille de la nécropole a été donnée à la Session de rapports tenue au mois de février 1975.

[90] Cf. *supra*, note 72 et Seb. Morintz et B. Ionescu, SCSMI, 2, 1971, p. 37—47.

[91] Gh. Bichir et M. Buloi, SCIVA, 26, 1975, 1, p. 137—140.

[92] Cf. Dinu V. Roselli, *Bucureştii de odinioară în lumina cercetărilor arheologice*, 1959, p. 31 et pl. 28/1,3.

[93] C. Petolescu, Apulum, 7/1, 1968, p. 451—459 ; idem, Apulum, 10, 1972, p. 191—207 ; I. Bogdan-Cătăniciu, dans *În memoriam C. Daicoviciu*, Cluj, 1971, p. 51—54 avec la fig. 1.

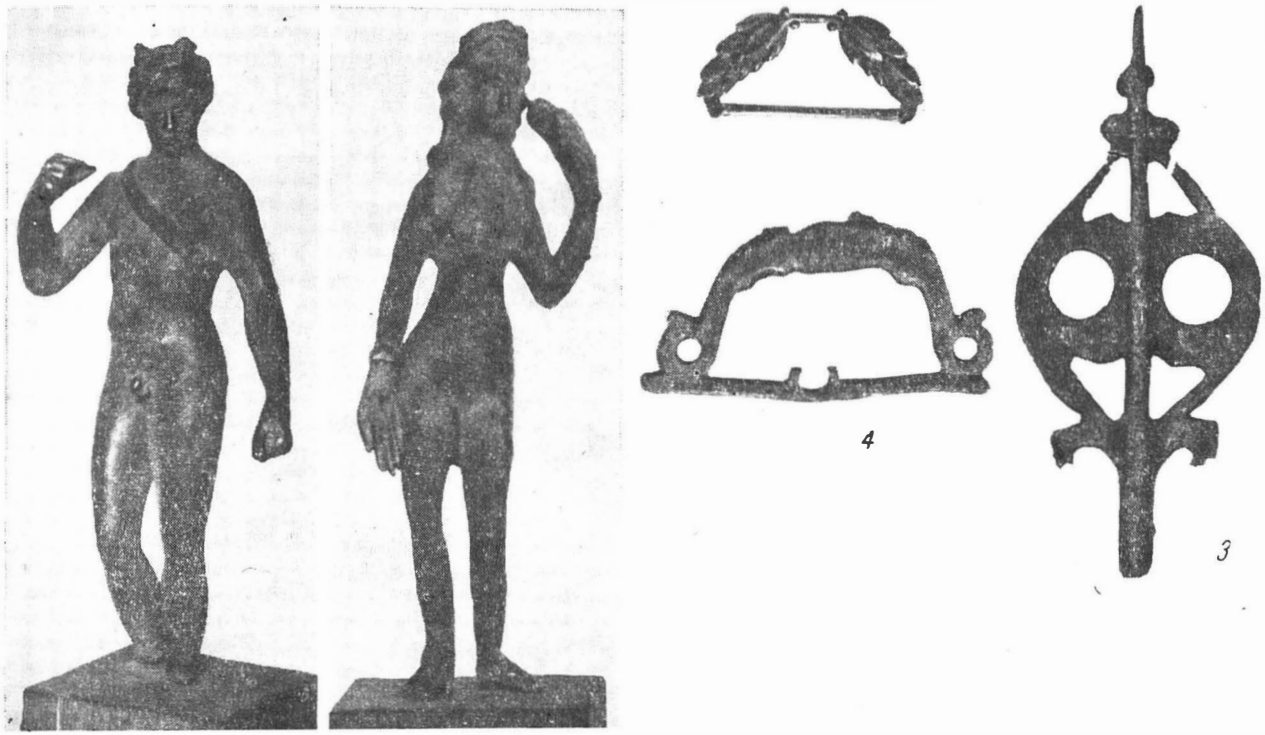


Fig. 10. Pièces en bronze de type romain (importation romaine), découvertes dans les établissements de type Militari-Mătăsaru : 1—2 Bucureşti-Lacul Tei ; 3—5 Mătăsaru (dép. de Dimboviţa).

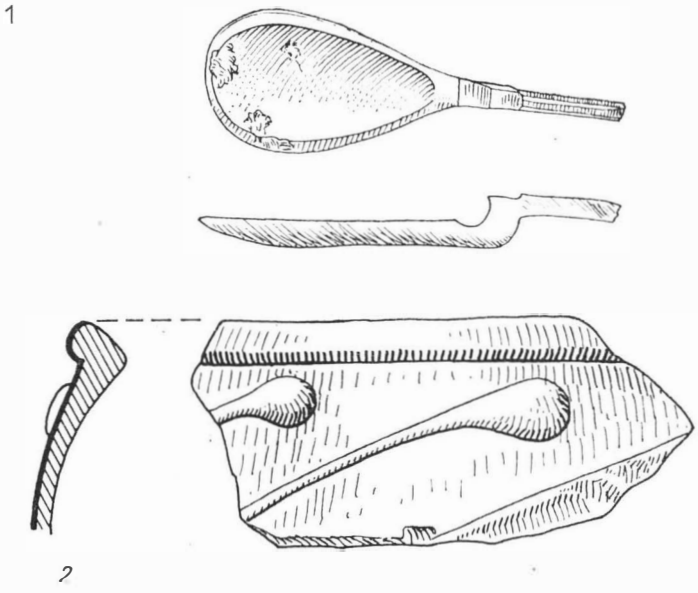


Fig. 11. Mătăsaru (établissement) : 1 cuillère d'argent ; 2 fragment de bol (importation romaine).

certains sites, tels celui de Mătăsaru, situé à proximité du cours de l'Argeș, qui fut l'une des principales voies commerciales des époques hellénistique et romaine, l'influence romaine est encore plus forte que dans une série d'établissements daco-romains de la province même de Dacie. Il apparaît donc que les Géto-Daces de Valachie (aux II^{e} — III^{e} siècles de n. è.) étaient plus réceptifs à l'influence romaine que les Carpes de Moldavie. Au point même que les vestiges archéolo-

Fig. 12. Mătăsaru. 1—3 établissement ; 4—5 nécropole : 1 amphore de type romain.

giques mis au jour dans certains établissements nous autorisent à parler d'un commencement de romanisation de cette région [94], enclavée dans l'Empire et pont de liaison entre la Dacie et la Mésie.

Les routes commerciales, les camps du *limes Transalutanus*, la domination romaine dans l'ouest de la Valachie et les têtes de pont de la gauche du Danube ont détenu un rôle important dans la romanisation de cette contrée. Ce processus devait s'accentuer aux IV^{e} — VI^{e} siècles, lors de la rentrée sous contrôle romain de la région nord-danubienne [95]. Du reste, la population de cette région était déjà familiarisée avec la civilisation romaine bien avant la conquête de la Dacie ; elle le sera plus encore sous le règne de Trajan, car dans l'intervalle des années 101 — 117 toute la Valachie et le sud de la Moldavie étaient partie intégrante de l'Empire, englobée dans la province Moesia Inferior [96].

[94] Cf. Gh. Bichir, SCIV, 16, 1965, 4, p. 692 ; l'auteur est en train de préparer la monographie des Géto-Daces de Valachie aux II^{e} — IV^{e} siècles de n. è., où seront amplement débattus tous les problèmes se rapportant à leur histoire et à leur culture.

[95] Voir Gh. Ștefan, *op. cit.*, p. 349 ; M. Comșa, NÉH, 3, 1965, p. 29—34 ; D. Tudor, Apulum, 12, 1974, p. 115 et suiv.

[96] Cf. R. Vulpe, *op. cit.*, p. 365 et suiv. et Gh. Ștefan, *op. cit.*, p. 348—349. Pour les relations commerciales des Géto-Daces avec les Romains, aux I^{er} siècle av. n. è. — I^{er} de n. è., voir I. Glodariu, *Relații comerciale ale Daciei cu lumea elenistică și romană*, Cluj-Napoca, 1974, p. 27 et suiv. ; pour les II^{e}— IV^{e} siècles, voir Gh. Bichir, l'ouvrage cité *supra*, note 1.

IV. Les Daces libres de l'ouest et du nord-ouest de la Dacie

Bien qu'encore insuffisamment connus par les fouilles archéologiques, les Daces libres de l'ouest et du nord-ouest de la Dacie romaine constituaient un groupe nombreux. Alliés aux Sarmates jazyges et à des peuples germaniques ils ont attaqué à maintes reprises l'Empire romain.

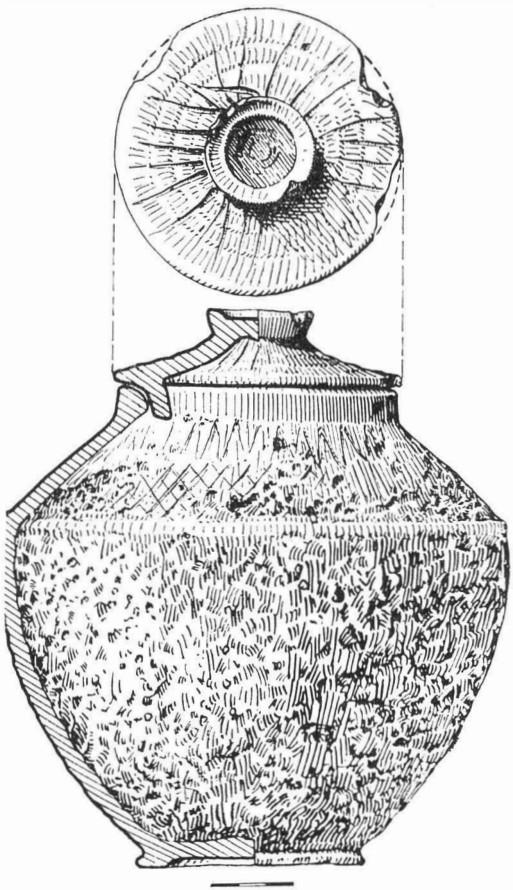


Fig. 13. Mătăsaru (nécropole). Urne grise avec couvercle.

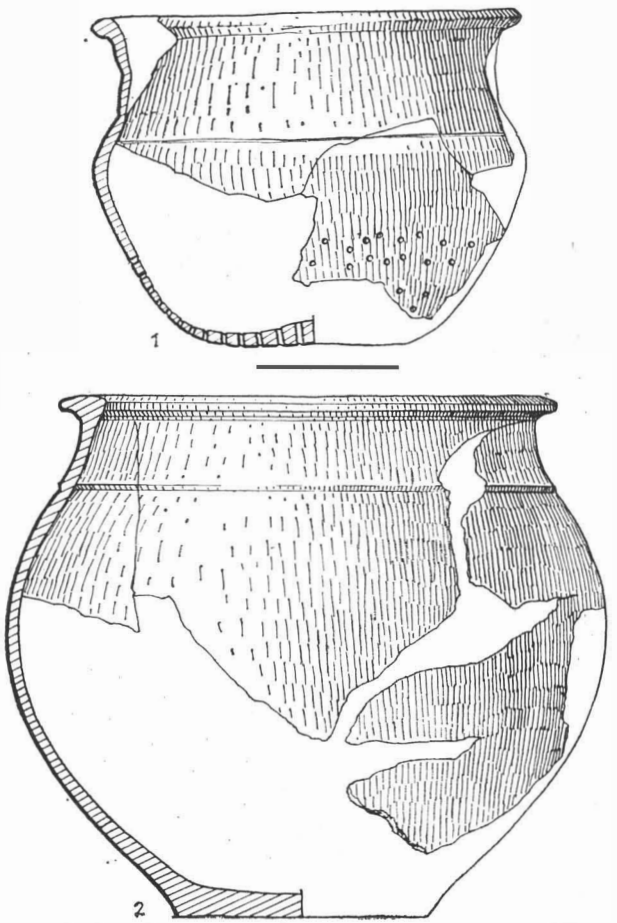


Fig. 14. Scornicești (dép. Olt). Vases grises : 1 établissement ; 2 nécropole.

Les vestiges archéologiques, confirmés par quelques sources écrites, montrent qu'à leur arrivée dans la Plaine hongroise, du temps de l'empereur Tibère, les Jazyges y trouvèrent les Daces [97]. Pline l'Ancien nous apprend que les Daces ont été refoulés par les Sarmates depuis la plaine vers les montagnes, jusqu'au cours de la Tisa (Pathissus) [98]. Quelques détails notés par Pline l'Ancien [99] et par Tacite [100] semblent indiquer que les Jazyges se sont fixés d'abord dans le nord de la plaine délimitée par la Tisa et le Danube. C'est de là qu'ils descendirent vers le sud de la plaine et à l'est de la Tisa, stimulés surtout par la défaite que les Romains avaient infligée aux Daces en 101—106 [101].

[97] Cf. *supra* note 72.
[98] Pline l'Ancien, *Naturalis Historia*, IV, 80.
[99] *Ibidem*, IV, 12.
[100] Tacite, *Annales*, XII, 29—30.
[101] Cf. Gh. Bichir, Muzeul Național, 4 (sous presse), où la question est traitée plus amplement et où se trouve aussi la bibliographie la concernant.

Selon les découvertes archéologiques, lors de leur arrivée dans la Plaine hongroise (Alföld), les Jazyges n'ont poussé vers l'est qu'une partie de la population dace. La plupart de cette population resta sur place, poursuivant sa vie aux côtés des nouveaux venus, tant sur la droite que sur la gauche de la Tisa [102]. Preuve irrécusable de la présence des Daces dans la Plaine hongroise (Alföld), à l'époque où les Sarmates s'en étaient rendus les maîtres : le cimetière de Jánosszállás qui a livré un matériel céramique de type dace [103].

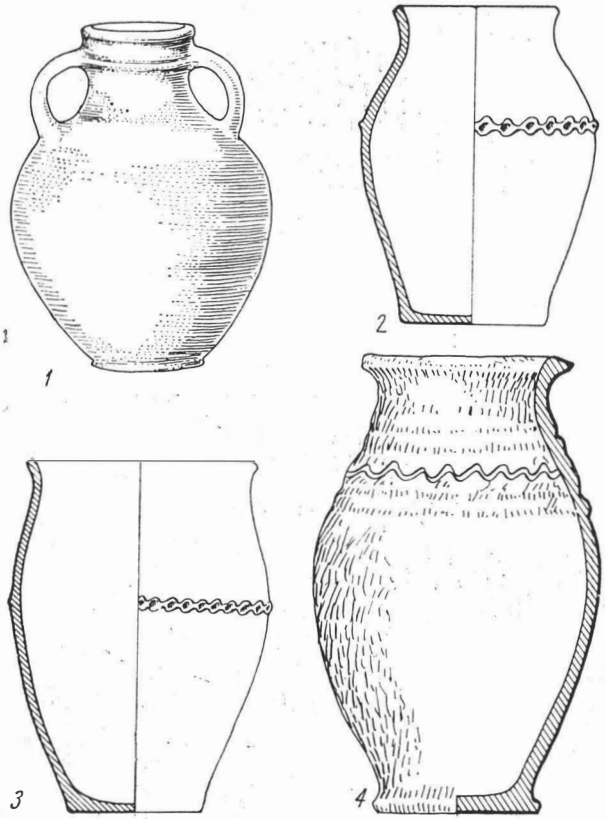


Fig. 15. 1 Bălăbănești (R.S.S. Moldave). Amphore de type carpique (après E. A. Rikman); 2—4 vases de type Sîntana-Arad; 2—3 Mediesul Aurit; 4 Sîntana-Arad (après S. Dumitrașcu — T. Bader et E. Dörner).

Dans l'ouest de la Roumanie, les vestiges daces sont plus abondants que dans la Plaine hongroise, marquant l'intense habitat des Daces libres dans ces contrées. Des établissements et des nécropoles ont été mis au jour à Sîntana-Arad, Mediesul Aurit et Salca-Oradea; à environ une vingtaine d'autres endroits, on a repéré seulement des établissements (Moroda, Șiria, Cuvin, Girișul de Criș, Sîntion, Rohani, Cociuba, Berea — aux lieux-dits Soci et Cărămidărie —, Bereveni, Foeni, Moftinul Mic, Pișcolț, Carei-Bobald, etc.) [104]. Malheureusement, des fouilles archéologiques plus poussées n'ont pu être pratiquées qu'à Mediesul Aurit et Lazuri (dép. de Satu Mare) [105].

La culture des Daces libres de l'ouest et du nord-ouest du pays, connue sous le nom de Sîntana-Arad, a été datée des II^{e}—IV^{e} siècles de n. è. Bien que la recherche soit encore à ses débuts en ce qui les concerne, elle distingue déjà deux faciès régionaux. Le premier, spécifique de la zone nord-ouest, respectivement de Sătmar, a été appelé par nous de type Mediesul Aurit. L'autre, caractérisant la région occidentale, c'est-à-dire la Crișana, est désigné comme étant de type Sîntana-Arad. Entre les deux faciès, unitaires quant à la présence dace (fig. 15/2—4) et à l'influence romaine qu'ils manifestent [106], la différence réside dans le fait que les éléments vandales relevés à Mediesul Aurit (notamment dans la nécropole) [107] manquent dans l'aire du faciès Sîntana-Arad. En revanche, les vestiges de type Sîntana-Arad sont marqués par une influence sarmatique [108]. Tous les deux sont profondément marqués par l'influence romaine, d'où la pensée de quelques spécialistes que les Daces de cette région ont pu subire le processus de romanisation [109].

[102] Voir M. Parducz, *Dakische Funde in Jánosszállas*, EvkSzeged, 1956, p. 18—30, avec la carte fig. 2.

[103] *Ibidem*, avec les pl. 2/8, 10 et 3/1—13.

[104] E. Dörner, dans *Hommages à C. Daicoviciu ...*, 1960, p. 155—159; idem, *Urme ale culturii materiale dacice pe teritoriul arădean*, Arad, 1968, p. 5—31; idem, Apulum, 9, 1971, p. 681—692; idem, SCSMI, II, Bucarest, 1971, p. 5—15; S. Dumitrașcu et collab., Lucrări științifice, Oradea, 1970, p. 161—167; Gh. Lazin — I. Nemeti, Crisia, 2, 1972, p. 199—213.

[105] S. Dumitrașcu — T. Bader, *Așezarea dacilor liberi de la Mediesul Aurit*, Oradea, 1967; idem, ActaMN, 4, 1967, p. 121 et suiv.; pour Lazuri, information Gh. Lazin.

[106] Pour le circuit monétaire dans cette zone, voir Gh. Lazin, StComSatu Mare, 1, 1969, p. 111—120; idem, Aluta, 1, 1970, p. 109 — 117.

[107] Informations T. Bader.

[108] Cf. Gh. Bichir, dans *Actes du VII^{e} Congrès...*, 2, Prague, 1971, p. 1036.

[109] Cf. D. Berciu, Revista de istorie, 28, 1975, 8, p. 1159—1160; S. Dumitrașcu, Crisia, 4, 1974, p. 19—27.

Notons qu'à Mediesul Aurit il s'agit d'un grand établissement avec un puissant centre potier. En effet, la fouille a mis au jour jusqu'à présent non moins de 13 fours à potier [110].

A la différence des Daces de la plaine comprise entre la Tisa et le Danube, obligés de subire la domination des Sarmates dès l'arrivée de ces-derniers dans la région, les Daces vivant dans l'est de la plaine arrosée par la Tisa faisaient partie du royaume de Décébale. Ils gardèrent donc leur entière liberté jusqu'à la fondation de la province de Dacie par les Romains. Dès lors, coupés de la Dacie, ils restèrent comprimés entre les Romains d'une part, les Jazyges de l'autre — ces-derniers commençant même à s'infiltrer dans leurs terres. A l'étroit entre ces deux forces, les Daces de Crişana ont dû reconnaître souvent tantôt l'hégémonie romaine, tantôt celle des Sarmates, qui exerçaient une domination politique et militaire sur les Daces de la région, moins par leur nombre, qu'en tant que clients des Romains [111]. Néanmoins les Daces de l'ouest et du nord-ouest du Danube ont eu des périodes d'indépendance totale.

Malgré l'absence des précisions topographiques dont souffrent les sources écrites, nous pensons pouvoir induire que c'est à ces Daces-là aussi que se réfèrent une série de renseignements littéraires et épigraphiques des II^{e} — IV^{e} siècles de n. è. Ces sources les désignent par le nom de Daces ou Daces périphériques. Ils sont mentionnés comme combattant contre l'Empire, surtout sous les règnes de Marc-Aurèle, Commode, Maximien le Thrace, Caracalla, etc. Sans pouvoir préciser quels furent au juste les Daces qu'ils avaient dus combattre, retenons que plusieurs empereurs ont été honorés du titre *Dacicus Maximus* : Maximien le Thrace, Dèce, Gallien, Aurélien et Constantin le Grand [112].

Une inscription de Brigetio, en Pannonie Supérieure, mentionne du temps de Caracalla, ou peu après son règne, l'existence d'un interprète de langue dace *(interprex Dacorum)*, dans la personne de M. Ulpius Celerinus de la Legio I Adiutrix [113]. Il trouvait sans doute emploi dans les pourparlers menés avec les Daces libres et lors de l'interrogatoire des captifs de guerre, auxquels on réclamait des renseignements sur l'organisation et le potentiel de combat des Daces et de leurs alliés.

Les fouilles archéologiques montrent qu'après la retraite romaine de Dacie, les Daces libres de l'ouest sont tout naturellement entrés par groupes dans les terres de l'ex-province romaine. Le fait a pu être constaté, par exemple, à Cipău-Gîrle (dép. de Mureş) [114].

Pour conclure, soulignons que les fouilles archéologiques, en corroborant certaines informations littéraires et épigraphiques, indiquent de fortes communautés de Daces libres comme ayant vécu aux II^{e} — IV^{e} siècles de n. è. à l'ouest, à l'est, au sud-est et au nord de la Dacie. Leur culture matérielle a pris un grand essor sous l'impulsion de la civilisation romaine. Les Carpes étaient les plus importants parmi ces Daces libres.

N'importe la région qu'ils habitaient, les Daces libres gardaient leurs activités antiques, ainsi que leurs coutumes et leur culte. Leur culture matérielle les rattache de manière organique au La Tène géto-dace.

En ce qui concerne les Carpes et les Costoboques, le caractère dace de leur culture matérielle et spirituelle ne laisse place à aucun doute sur leur origine dace. Comme nous l'avons déjà mentionné, après l'abandon de la Dacie par l'administration romaine, les Carpes et les Daces libres de l'ouest ont pénétré dans le territoire de l'ex-province. Ils apportèrent un sang nouveau à l'élément daco-romain de la province, en le rendant plus apte à résister victorieusement aux chocs, qui devaient le confronter aux peuples germaniques et aux autres peuples migrateurs, raffermissant de la sorte la romanité carpato-danubienne. Sensibles et réceptifs à l'influence romaine à un plus haut degré que d'autres « barbares », les Daces libres ont largement participé à l'ethnogenèse du peuple roumain.

[110] Cf. *supra* note 105 et S. Dumitraşcu, *op. cit.*, p. 23.

[111] Cf. Gh. Bichir, Muzeul Național, 1, p. 23.

[112] Idem, *Cultura carpică*, p. 185, avec le tableau n° 15 et M. Macrea, Apulum, 7/1, p. 182—187. Nous pensons que M. Macrea exagère quand même en affirmant que c'est aux Daces libres de l'ouest et du nord-ouest de la Dacie que « se réfèrent la majorité des données littéraires et épigraphiques » des II^{e} — III^{e} siècles de n. è., quand ces données portent sur les Daces, les Gètes et les Daces périphériques (*op. cit.*, p. 182).

[113] L. Barkóczi, ArchErt, Series, III, 5—6, 1944—1945, p. 184—192; I. I. Russu, AIIN, 11, 1946—1947, p. 403—412.

[114] Cf. N. Vlassa, SCIV, 16, 1965, p. 501—518; M. Macrea, *op. cit.*, p. 198 se trompe en attribuant ces complexes (établissements et nécropole) aux Carpes; ils appartenaient en fait aux Daces libres venus de l'ouest; cf. Gh. Bichir, *Cultura carpică*, p. 167—168.

Getisch-dakische Elemente in der Sîntana de Mureș-Kultur

GHEORGHE DIACONU

Bucarest

Zu Beginn dieses Jahrhunderts führte Kovács István wichtige Rettungsgrabungen in einem Gräberfeld durch, welches sich am Rande der Gemeinde Sîntana de Mureș befand [1]. Kurz vorher erforschte der ukrainische Archäologe V. V. Hvoico ein ähnliches Gräberfeld bei Černiahov (Tschernjachow) neben Kiev [2].

Auf Grund dieser beiden Entdeckungen wurde eine neue archäologische Kultur definiert, die in ihrem östlichen Verbeitungsgebiet Černiahov, in dem westlichen Sîntana de Mureș benannt wurde [3]. Die späteren Forschungen grenzten für Kultur ein Verbreitungsgebiet ab, das vom Donez und bis nach Siebenbürgen und von der unteren Donau bis nach Wolhynien und Galizien reicht [4].

Die offenen, nicht befestigten Siedlungen der Sîntana de Mureș—Černiahov-Kultur liegen meistens auf sonnigen Berghängen, neben Flüssen oder Seen. Sie umfassen Oberflächenbauten oder Grubenhütten. In den Gräberfeldern wird Brand- oder Körperbestattung geübt. Viehzucht, Landwirtschaft und verschiedene Handwerke, vor allem die Töpferei [5], bilden die Hauptbeschäftigung der Träger der Černiahov—Sîntana de Mureș-Kultur.

Die bisherigen Forschungen ergaben, daß die Kultur in den nordöstlichen Gebieten unseres Landes während des 3. Jhs. u. Z. entstand und bis an das Ende des 4. Jhs. dauerte [6].

In ihrem westlichen Verbreitungsgebiet, wo die Kultur unter dem Namen Sîntana de Mureș bekannt ist, stellt das Ende des 4. Jhs. u. Z. die untere absolute Zeitgrenze dar, während die obere mit dem letzten Jahrzehnt des 4. Jhs. u. Z. gleichzusetzen ist [7].

Die Erörterungen über die Chronologie und ethnische Zugehörigkeit der Kultur sind noch nicht abgeschlossen [8]. Dabei hat Kovács István das große Verdienst als erster in der Sîntana de Mureș-Kultur als wichtige Komponente die getisch-dakische, latènezeitliche Kultur anzunehmen und dann auch nachzuweisen [9]. Die Auffassung von Kovács I. wurde durch spätere Entdeckungen und Untersuchungen bestätigt, wie z. B. von Radu Vulpe, I. Nestor, B. Mitrea,

[1] Kovács István, DolgCluj, 3, 1912, S. 343 — 367.

[2] V. V. Hvoico, ZRAO, Neue Serie, 12, Petersburg, 1901, S. 172—190 Vgl. auch P. Reinecke, Mainzer Zeitschrift, 1, 1906, 43 ff und E. Brenner, BerRGK, 7, 1912, S. 262—267.

[3] Diese Benennungen sind in der Fachliteratur nach dem zweiten Weltkrieg allgemein gebräuchlich geworden.

[4] Für die Verbreitung der Kultur siehe die Karten von A. K. Ambroz, Arheologja SSSR-D, 1 — 30, 1966, Taf. 17/3; 21/2; 23/2; 24/2; 25/1; 26/1; 2 vgl. Gh. Diaconu, Dacia, N.S. 15, 1971, S. 245, Taf. V.

[5] Für das östliche Verbreitungsgebiet können die Töpferöfen von Lepešovka genannt werden, die M. A. Tihanova erwähnt, während im Westen in Bogdăneşti und Valea Seacă solche von V. Palade erforscht wurden.

[6] Gh. Diaconu, Dacia, N.S., 14, 1970, S. 247—250.

[7] In der Fachliteratur wird diese zeitliche Begrenzung als zutreffend anerkannt, da die karpische Kultur ungefähr in der Zeit von Probus und die Kultur der freien Daker in Muntenien nach Galienus und Aurelianus aufhört. Eingehender dazu ders., Dacia, 15, 1971.

[8] SA, 4, 1957, S. 274—277.

[9] Kovács István, *a.a.O.*, S. 367.

C. Preda, Gh. Diaconu, I. Ioniță, V. Palade, Cătălina Bloşiu u. a. [10]. Zu ähnlichen Ansichten gelangten auch ausländische Forscher, wie z. B. M. A. Tihanova, eine der besten Kenner dieser Kultur [11].

Für den Beitrag der Daker an der Entwicklung der Sîntana de Mureş-Kultur lassen sich zwei Etappen unterscheiden. Gleich zu Beginn, in der Zeit der Entstehung der Kultur in den nordöstlichen Gebieten unseres Landes, vermittelten die Stämme der freien Daker, die Träger der Poiana-Lipica-Kultur, der Sîntana de Mureş-Kultur die Kenntnis der Töpferscheibe und damit die graue, feine Keramik [12].

In der zweiten Etappe vom Ende des 3. Jhs. bis an das Ende 4. Jhs., in der Zeit, in der sich die Kultur in der Moldau, Muntenien und Siebenbürgen ausbreitete, wird auch der Beitrag der getisch-dakischen Komponente nachhaltiger.

Die Erforschung der Siedlungen und Gräberfelder aus der westlichen Verbreitungszone der Sîntana de Mureş-Kultur zeigt, daß in Rumänien in der materiellen und geistigen Kultur sich die einheimische Komponente durch ihre Tradition und ihre Überlieferung besonders nachhaltig auswirkt [13]. Zum Nachweis dieser Feststellung sei darauf hingewiesen, daß zum Unterschied vom östlichen Verbreitungsgebiet (Černiahov) in den Gräberfeldern der westlichen Zone (Sîntana) eine für die getisch-dakische Welt eigene Bestattungssitte erscheint.

In dem östlichen Bereich der Kultur wurde ein Bestattungsbrauch festgestellt, den die sekundäre Verbrennung der Beigaben auf dem Scheiterhaufen kennzeichnet, ein Grabbrauch, der der westlichen Hälfte (Sîntana) fremd ist [14].

Hier erscheint eine, der getisch-dakischen Bevölkerung eigene Bestattungssitte, für die Brandgräber mit nicht sekundär verbrannten Beigaben (Gefäße und Schmucksachen) chrakteristisch sind.

Diese Brandgräber gehören zur Tîrgşor-Gherăseni-Gruppe und sind warhscheinlich mit den Geto-Daken in Verbindung zu bringen, im Gegensatz zur Tîrgşor-Olteni-Gruppe, die mit fremden Völkern in Zusammenhang steht [15].

Die einheimischen Gräber der Tîrgşor-Gherăseni-Variante sind durch ovale 0,50 : 0,60 m große und 0,40—0,70 m tiefe Gruben gekennzeichnet. Sie haben keine verbrannten Ränder und werden nicht rituell gereinigt, ebenso sind sie nicht mit Ziegeln, Steinen u. s. w. ausgelegt.

Es lassen sich folgende Grabformen unterscheiden :

A. Einfache Brandgräber, in denen der Leichenbrand direkt in die Grube gelegt und mit Erde zugedeckt wurde. Ein charakteristisches Merkmal dieser Gräber ist die Tatsache, daß die Gruben mit gebrannten Knochen gefüllt sind, während man in der Tîrgşor-Olteni-Gruppe symbolisch nur einige Knochenreste in der Grube bestattet.

B. Brandgräber, bei denen der Leichenbrand direkt in die Grube gelegt und dann mit einem Gefäß, Gefäßboden oder einem Fragment vom Mittelteil eines großen Gefäßes bedeckt wird.

C. Brandgräber, bei denen die Brandreste in einer mit Deckel (Gefäß, Ziegel, platter Stein geschlossenen Urne bestattet wurden.

In der Tîrgşor-Gherăseni-Gruppe wurden die unverbrannten Beigaben über den Leichenbrand gelegt, während die sekundär verbrannten Beigaben aus den Gräbern der Tîrgşor-Olteni-Variante, vermengt mit den verbrannten Knochen, in der Grube oder in der Urne gefunden wurden.

Die Absonderung von Brandgräbern getisch-dakischer Überlieferung, entspricht der Feststellung, daß eine Reihe von Merkmalen nach Osten nicht den Dnjestr überschreiten und die

[10] Radu Vulpe, *Izvoare—Săpăturile din 1936—1948*, Bukarest, 1957, S. 310—317; I. Nestor, *Istoria României*, I, Bukarest, 1960, S. 682—394; B. Mitrea—C. Preda, *Necropole din secolul al IV-lea e.n. in Muntenia*, Bukarest. 1966, S. 152—164; Gh. Diaconu, *Tîrgşor, necropola din secolele III—IV e.n.*, Bukarest, 1965, S. 118—127; ders., *Mogoşani, necropola din sec. IV e.n.*, Tîrgovişte, 1970; I. Ioniță, ArhMold, 4, 1966, S. 248—250; V. Palade, ArhMold, 4, 1966, S. 261—275; ders., Carpica, 4, 1971, S. 207—214; Cătălina Bloşiu, ArhMold, 8, 1975, S. 203—280.

[11] M. A. Tihanova, SA, 4, 1957, S. 168—174.

[12] Gh. Diaconu, Dacia, 14, 1970; Dacia, 15, 1971.

[13] Ders., Dacia, 8, 1964, S. 195—210; Dacia, 9, 1965, S. 301.

[14] Ders., *Tîrgşor...*, S. 124—125; Dacia, 9, 1965, S. 301.

[15] Ders., Dacia, 8, 1964.

Behauptung berechtigt erscheinen läßt, daß die einheimischen Elemente, karpische in der Moldau, oder getisch-dakische in Muntenien und im Südosten Siebenbürgens, reichhaltig in der hier behandelten Kultur vertreten sind.

Für die materielle Kultur und die Lebensweise der Träger der Sîntana de Mureş-Kultur, gibt es eine ganze Reihe von Befunden, die auf einheimische Überlieferungen hinweisen und sich in Haus- und Siedlungsformen und in verschiedenen Beschäftigungen widerspiegeln.

Im Rahmen der vorliegenden Arbeit kann nur auf die Keramik eingegangen werden, die eine wichtige Rolle für zeitliche Bestimmungen in einer Kultur spielt und auch für ethnische Zuweisungen herangezogen werden kann.

Wie schon erwähnt ist als erste Einwirkung in dem Töpferhandwerk die Übernahme der Drehscheibe in der Sîntana de Mureş-Kultur den Trägern der Lipica-Poiana-Kultur zu verdanken [16].

Gleichzeitig mit der Verbreitung der neuen Kultur innerhalb des Bereiches der karpischen, vor allem aber der getisch-dakischen Kultur der freien Daker aus Muntenien und aus dem Südosten Siebenbürgens erweiterte sich das Formengut der Keramik, sowohl der Drehscheibenware, als auch und vor allem der handgearbeiteten Keramik. Diese bewahrten die Geto-Daken aus Tradition, die durch praktische, wirtschaftliche, aber auch kultische Erfordernisse bedingt war. Die handgearbeitete Keramik aus Siedlungen und Gräberfeldern umfaßt ein vielgestaltiges Formengut. Es sei in dieser Hinsicht der Topf mit seinen verschiedenen Varianten, dessen Rauminhalt zwischen 1—4 l schwankt, erwähnt.

Nach Ton, Formen und Verzierungen gehen die Mehrzahl der handgearbeiteten Töpfe auf getisch-dakische Latèneformen zurück. Eine erste Variante ist ein sackförmiger Topf, mit nach außen gebogenem, verdicktem Rand, leicht gewölbtem Bauchteil und geradem Boden (Abb. 1/9). Eine zweite Form besitzt einen stark verdickten nach innen gebogenen Rand, gewölbten Bauchteil und leicht verjüngten Boden (Abb. 1/4, 10, 11, 16). Die dritte Form ist schlank mit leicht verdicktem und nach außen gebogenem Rand, bauchigem Mittelteil und eingezogenem Boden (Abb. 1/7, 15). Eine typische Latèneform, welche aber seltener vorkommt, wird durch den Topf mit weiter Mündung, geradem und schrägem Rand, kugligem Bauchteil und engem und geradem Boden vertreten (Abb. 1/14).

Diese Formen sind unverziert oder mit charakteristischen Verzierungsmotiven geschmückt.

Auf einigen Gefäßen erscheinen, an der Kontaktstelle zwischen Hals und Rumpf, oder auf dem oberen Bauchteil, eingeritzte Wellenlinien (Abb. 1/5,7). Andere Gefäße haben drei bis vier Knubben oder Leisten, die auf der Schulter des Gefäßes angebracht sind (Abb. 1/6, 9, 12).

Es kommen auf der Schulter oder auf dem Rand Fingertupfenleisten vor (Abb. 1/8). Seltener sind die Ränder einiger Gefäße mit vorstehenden Rippen, eine Erinnerung an Fingertupfenleisten (Abb. 1/10) oder mit Einschnitten verziert (Abb. 1/12, 15, 16). Auf einem in einem getisch-dakischen Brandgrab aus Tîrgşor gefundenen Gefäß kombinieren sich auf dem mittleren Bauchteil die Fingertupfenleisten mit Knöpfen. Durch Form und Verzierung kann dieses Gefäß sehr leicht mit getisch-dakischen Gefäßen des 1. Jhs. v. u. Z. bis zum 1. Jhs. u. Z. verwechselt werden (Abb. 1/14).

Die Aufzählung handgearbeiteter Keramik getisch-dakischer Überlieferung, die für die westliche Verbreitungszone der Sîntana de Mureş-Kultur kennzeichnend ist, schließt mit der dakischen Henkeltasse.

Die getisch-dakischen Henkeltassen wurden in Siedlungen und in Körper-und Brandgräbern gefunden [17]. Sie sind von verschiedener Form und Größe. Der Form nach unterscheiden wir drei Typen: mit einem Henkel [18] (Abb. 1/1,2); ohne Henkel, und die Tasse mit Eindrücken am Bodenrand (Abb. 1/3). Die Tasse mit Eindrücken am Bodenrand ist weit verbreitet, wobei

[16] Ders., Dacia, 14, 1970; Dacia, 15, 1971.

[17] Für die Siedlungsfunde siehe I. Ioniţă, ArhMold, 4, 1966, Abb. 15/2; Z. Székely, Aluta, 1, 1969, S. 76, Abb. 7/7; für die Körpergräber B. Mitrea — C. Preda, *a.a.O.*, S. 383, Abb. 253/2; Gh. Diaconu, *Tîrgşor...*, S. 239, Taf. 89/1; Bruchstücke dakischer Tassen kamen unlängst in einem Brandgrab aus Tîrgşor zum Vorschein; über die handgearbeitete Keramik aus dem Bereich der Sîntana de Mureş—Černiahov-Kultur: Gh. Diaconu in *Omagiu lui P. Constantinescu-Iaşi cu prilejul implinirii a 70 de ani*, Bukarest, 1963, S. 117—121.

[18] Gegenwärtig sind noch keine Tassen mit zwei Henkeln im Bereich der Sîntana de Mureş—Černiahov-Kultur bekannt.

man ihren Ursprung in dem Formengut der Keramik der freien Daker aus dem 2.—3. Jh. u. Z. suchen muß [19].

Am Ende dieser kurzen Darstellung der handgearbeiteten Keramik aus dem westlichen Verbreitungsgebiet der Sintana—Černiahov-Kultur muß unterstrichen werden, daß es beim jetzigen Forschungsstand schwierig ist festzustellen, welche Formen aus der karpischen und

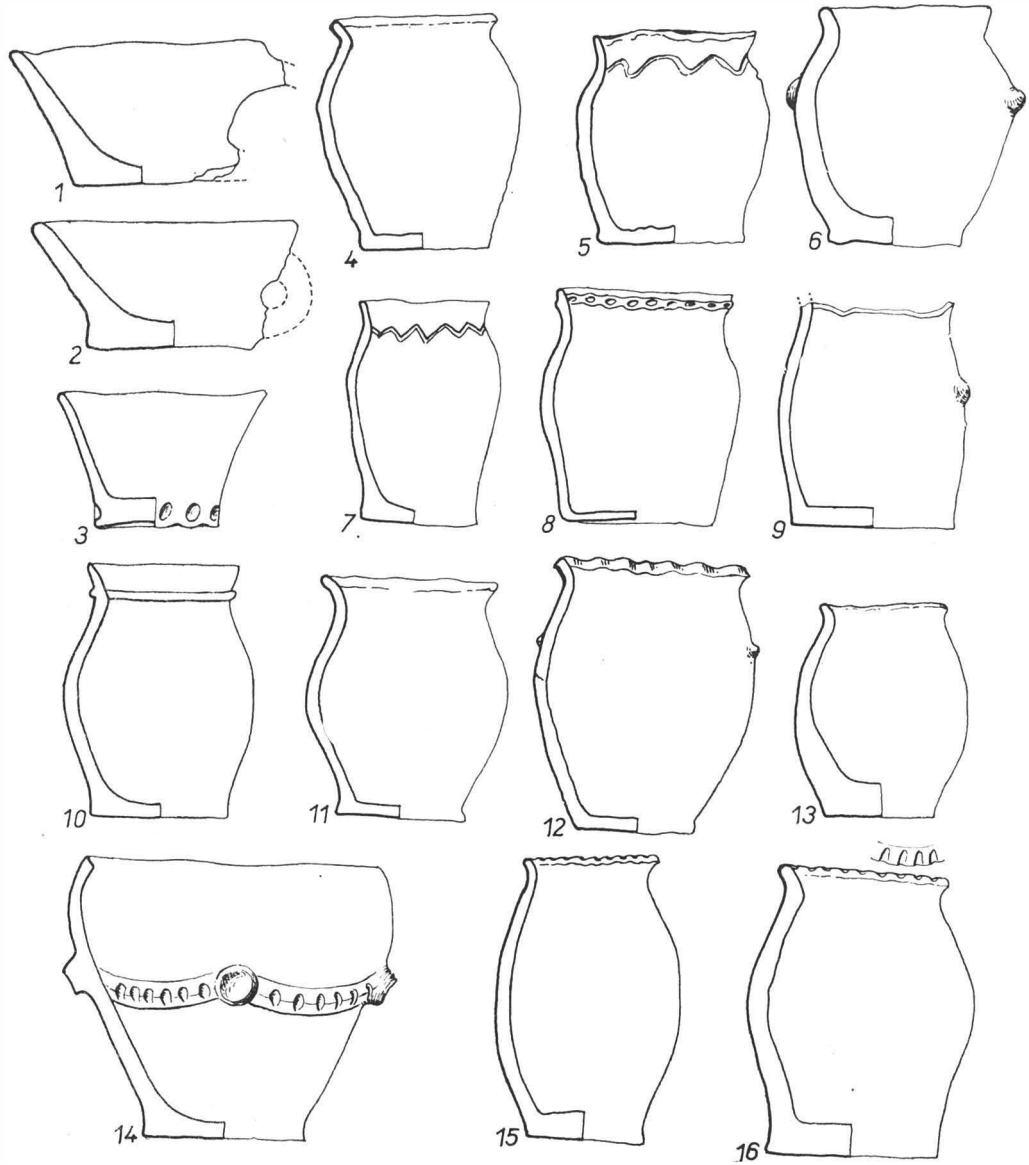


Abb. 1. 1, 3, 7, 8, 9, 10, 11, 14 (nach Gh. Diaconu, *Tirgşor, necropola din sec. III—IV e.n.*, S. 239, Taf. 89/1; S. 269, Taf. 119/2; S. 232, Taf. 122/7; S. 219, Taf. 69/1; S. 173, Taf. 23/3; S. 189, Taf. 39/1; S. 245, Taf. 95/3; 14-Corabia 305 aus. Tirgşor unverffentlicht; 2, 4, 6, 12, 13, 15, 16 (nach B. Mitrea und C. Preda, *Necropolele din secolul IV e.n. in Muntenia*); S. 383, Taf. 253/2; S. 383, Taf. 253/4; S. 383, Taf. 253/3; S. 383, Taf. 253/4; S. 383, Taf. 253/8; S. 383, Taf. 253/1: S. 383, Taf. 253/5; S. 383, Taf. 253/9.

[19] Außerhalb der Chilia-Militari-Kultur kennen wir dakische Tassen mit Eindrücken auf dem Bodenrand bei den aus dem Westen nach Cipău-Girle gewanderten freien Dakern, *Istoria României*, I, Bukarest, 1960, S. 627, Abb 157/5; für den Südosten Siebenbürgens, Z. Székely, *a.a.O.*, S. 76, Abb. 7/3—5.

welche aus der Keramik der freien Daker aus Muntenien oder aus dem Südosten Siebenbürgens abgeleitet werden können.

Für die Drehscheibenkeramik aus dem westlichen Verbreitungsgebiet der Sîntana-Černiahov-Kultur können einige, für diese Zone kennzeichnende Gefäßformen herausgestellt werden. Neben anderen Formen, die offensichtlich römischen Ursprungs sind, treten diese Formen nur bis an den Dnjestr auf [20].

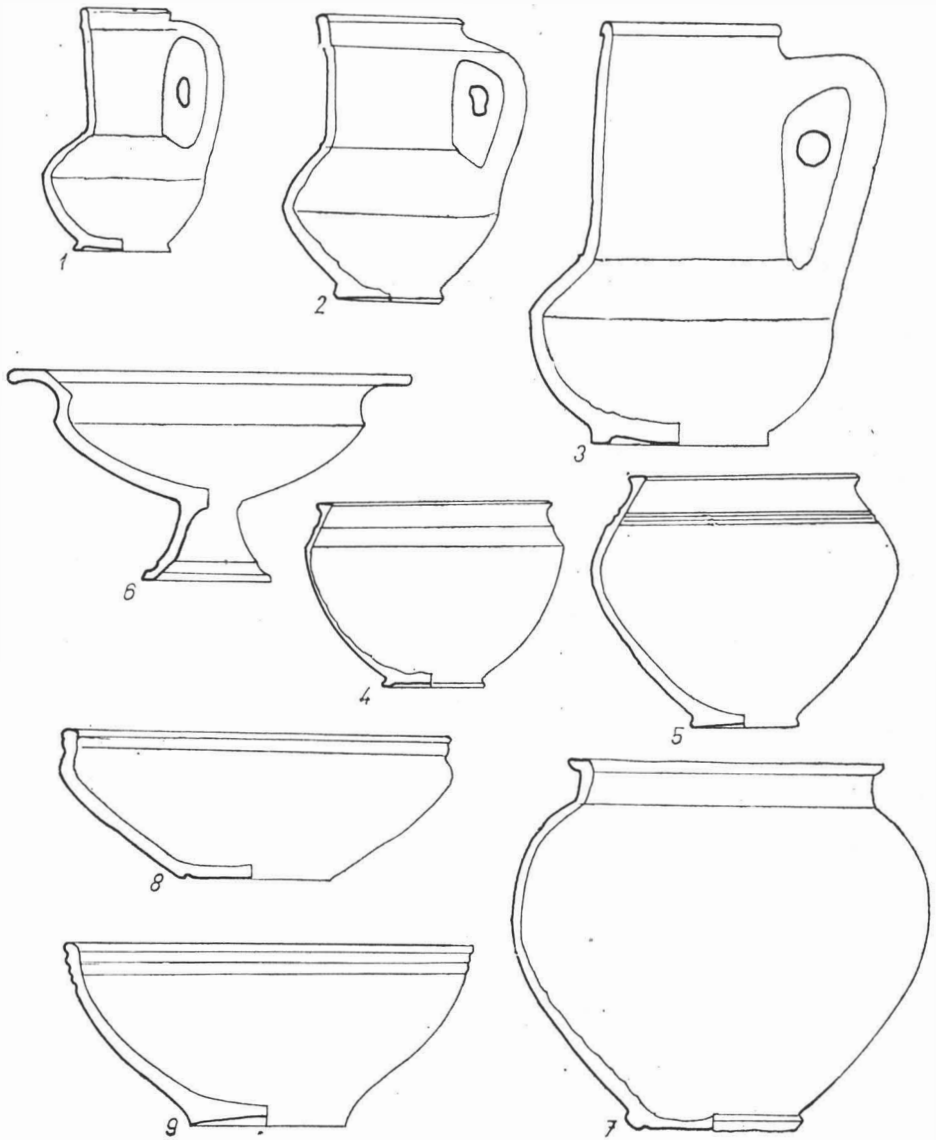


Abb. 2. 1, 2, 4, 5 (nach Gh. Diaconu, *Mogoşani—necropola din secolul IV e.n.*), Taf. 9/5,3; Taf. 5/4,3; 2/3, 7, 8 (nach Gh. Diaconu, ders., *a.a.O.*, S. 226, Taf. 86/3; S. 179, Taf. 20/2; S. 227, Taf. 77/2. Grab 321 aus Tîrgşor; Abb. 2/9 aus Pietroasele unveröffentlicht.

[20] Wir beziehen uns vornehmlich auf die rot- oder schwarz-grau gebrannten römischen Krüge, mit Kleeblattmündung und schnabelförmigem Ausguß, die unserer Kenntnis nach östlich des Dnjestrs nichts anzutreffen sind; für diese Krugform siehe Gh. Diaconu, *Mogoşani...*, Abb. 8/1—8.

Der Krug mit langem röhrenförmigen Hals und kugeligem Bauchteil ist vor allem für die karpische Kultur und die freien Daker südlich der Karpaten kennzeichnend. Er ist aus sehr feinem Ton mit der Drehscheibe gearbeitet und weist öfters einen schwarz-grauen Überzug auf. Er kommt in verschiedenen Varianten, vor allem in den Gräberfeldern aus Mogoşani (Abb. 2/1,2) und Tîrgşor (Abb. 2/3) [21] vor.

Eine zweite, unsere Gebiete kennzeichnende Form, wird durch ein Gefäß mit schrägem Rand vom Chilia-Militari-Typus dargestellt. Diese Form wurde von den freien Dakern südlich der Karpaten übernommen. Sie ist unserer bisherigen Kenntnis nach in der karpischen Kultur unbekannt. Solche Gefäße wurden in Mogoşani, Tîrgşor und unlängst bei den Grabungen im Castrum von Pietroasele entdeckt (Abb. 2/4, 5, 7) [22].

Unter den so reich vertretenen Schüsselformen der Sîntana-Černiahov-Kultur, läßt sich eine Form mit den Karpen oder freien Dakern in Verbindung bringen. Sie hat einen kurzen, leicht verdickten und nach innen gebogenen Rand und Standring (Abb. 2/8). Verwandt mit dieser Form sind große Becken mit verdicktem nach innen gebogenem Rand und ohne Standring (Abb. 2/9). Diese zwei Formen sind einheimischen Ursprungs und im östlichen Verbreitungsgebiet unbekannt [23].

Eine letzte Form innerhalb der Drehscheibenware aus der Sîntana-Černiahov-Kultur ist das dakische Fußgefäß (Fruchtschale). Zusammen mit der dakischen Tasse können diese beiden Formen als die Visitenkarte der einheimischen Bevölkerung bezeichnet werden.

Bis vor kurzem war die Form nur aus Siedlungsfunden bekannt, wie z. B. Ciurchi-Iaşi oder Băiceni-Silişte [24]. Gelegentlich der Wiederaufnahme der Grabungen in dem südwestlichen Teil des Gräberfelds von Tîrgşor, wurde in dem Brandgrab 321, neben einem Becken mit schrägem Rand vom Chilia-Militari-Typus das Bruchstück vom Rand und Bauchteil eines solchen Gefäßes gefunden (Abb. 2/6). Das Vorkommen der Fußschale zusammen mit einem Chilia-Militari-Gefäß, in einem Brandgrab aus Tîrgşor bestätigt von neuem, daß die einheimische Bevölkerung die Fußschale im Formengut der Keramik des 4. Jhs. bewahrte [25]. Der Umstand, daß die Fußschalen aus Ciurchi und Băiceni karpische und die aus Tîrgşor dakischer Herkunft sind, veranschaulicht die kulturelle Einheitlichkeit der einheimischen Bevölkerung südlich und östlich der Karpaten [26].

Anschließend sei erwähnt, daß eine auch nur oberflächliche Betrachtung der materiellen und geistigen Äußerungen der Sîntana-Černiahov-Kultur in ihren beiden Verbreitungsgebieten genügende Hinweise bietet, um für jede von ihnen charakteristische Merkmale zu unterscheiden.

In der westlichen Zone bewahrte die in die neue Kultur eingegliederte einheimische Bevölkerung ihre überlieferten Bestattungssitten. Die Anwesenheit der einheimischen Bevölkerung wird in der Sachkultur auch durch das keramische Formengut bestätigt. Beweise anderer Art zeigen, daß die einheimische Bevölkerung ihre Sitten und ihre Lebensweise bewahrte und daß es ihr in dem fast ein Jahrhundert dauernden Verschmelzungsprozeß an der unteren Donau gelang, die Einwanderer teilweise zu assimilieren. Die Lebenskraft der bodenständigen Bevölkerung wurde durch ihre Romanität noch verstärkt [27].

[21] Ders., *a.a.O.*, Abb. 9/3, 5; ders., *Tirgşor* ..., S. 226, Taf. 76/3.

[22] Ders., *a.a.O.*, S. 179, Taf. 29/2; S. 180, Taf. 30/2; ders., *Mogoşani*..., Abb. 5/4.

[23] Solche Gefäße sind in dem Castrum von Pietroasa häufig, während die Schüsseln mit kräftigem Umbruch und mit S-förmigem Profil sehr selten gefunden wurden.

[24] I. Ioniţă, *a.a.O.*, S. 204, Abb. 10/1,2.

[25] Gh. Diaconu, Dacia, 19, 1975, S. 263–266.

[26] Die kulturellen und rituellen Beziehungen der Karpen und freien Daker südlich der Karpaten behandelt Gh. Bichir, *Cultura carpică*, Bukarest, 1973, S. 163–170. Für seine Hypothese zu den Fußschalen im Rahmen der Chilia-Militari-Kultur siehe Gh. Diaconu, *a.a.O.*

[27] Über die Rolle der Romanität im Bereich der Sîntana-Černiahov-Kultur, ders., Dacia, 14, 1970 und Dacia, 15, 1971; Dacia, 16, 1972.

Sur la méthodologie des recherches dans le domaine des rapports linguistiques du thraco-dace et des autres langues indo-européennes

ARITON VRACIU

Jassy

§ 1. Le problème des rapports existants entre les différentes langues indo-européennes est l'un des plus importants et actuels de la géographie linguistique, de la grammaire comparée et de la linguistique générale [1]. Il y a, sans doute, des isoglosses qui mettent en évidence des relations assez étroites entre, disons, l'indien et l'iranien ; le baltique et

[1] Voir, par exemple, A. Carnoy, *Les Indo-Européens* ; I. Valaori, *Elemente de lingvistică indo-europeană*, Bucarest, 1924 ; N. Marinescu, *Dialectele indo-europene vechi*, Bucarest, 1936 ; V. Pisani, *Le lingue indeuropee*, Milano, 1944 ; id., *Introduzione alla linguistica indeuropea*, III[e] éd., Torino, 1948 ; V. I. Abaev, *Osetinskij jazyk i fol'klor*, t. I[er], Moscou-Léningrad, 1949 ; W. Porzig, *Die Gliederung des indogermanischen Sprachgebiets*, Heidelberg, 1954 ; J. Kuryłowicz, *L'accentuation* ; id., *L'apophonie* ; A. V. Desnickaja, *Voprosy izučenija rodstva indoevropejskich jazykov*, Moscou-Léningrad, 1955 ; *Voprosy metodiki* ; *Obščee i indoevropejskoe jazykoznanie. Obzor literatury* (traduit de l'allemand), Moscou, 1956 ; Vl. Georgiev, *Introduzione* ; id., *Issled.* ; P. Bosch-Gimpera, *El problema indo-europeo*, Mexico, 1960 ; id., *Les Indo-Européens. Problèmes archéologiques*, Paris, 1961 ; G. Devoto, *Origini indeuropee*, Firenze, 1962 ; G. B. Djaukjan, *Urartskij i indoevropejskie jazyki*, Erevan, 1963 ; E. A. Makaev, *Problemy indoevropejskoj areal'noj lingvistiki*, Moscou-Léningrad, 1964 ; *Ancient Indo-European Dialects*, Berkeley and Los Angeles, 1966 ; J. Ellis, *Towards general comparative linguistics*, The Hague, 1966 ; J. Safarewicz, *SJ* ; D I. del'Èman, *Osnovnye voprosy lingvističeskoj geografii (na materiale indoiranskich jazykov)*, Moscou, 1968 ; I. Duridanov, *Thrakisch-dakische Studien*, I. Teil. *Die thrakisch- und dakisch-baltischen Sprachbeziehungen*, Sofia, 1969 (= *LB*, XIII, 2) ; G. Ivănescu, *Vérité et erreur* ; *L'ethnogenèse* ; G. A. Klimov, *Voprosy metodiki sravnitel'no-genetičeskich issledovanij*, Léningrad, 1971 ; *Thracia*, I—II, Sofia, 1972—1974 ; A. Vraciu, *SLG* ; *Gramatica* ; *Prelegeri* ; *BAM*. Dans les quarante dernières années la grammaire comparée des langues i.-e. « a considérablement assoupli ses conceptions. Elle a bénéficié du magnifique développement de la linguistique générale et de l'expérience acquise dans l'étude des autres langues du Monde. Elle s'est avisée que l'indo-européen théorique des reconstructions devait être envisagé non comme une langue une, mais comme une langue déjà fractionnée en dialectes ; et l'on a ainsi introduit en grammaire comparée la réalité géographique. Entre le moment où se sont détachées les langues les plus archaïques du domaine et celui où sont parties les dernières expéditions, ce qui restait de l'indo-européen commun n'a cessé d'évoluer : à la dimension géographique, on a ajouté, parfois substitué, la perspective historique, et E. Benveniste a même pu écrire que le problème de la dialectologie de l'indo-européen est avant tout un problème de chronologie. La théorie des conservatismes périphériques, signalée par A. Meillet et J. Vendryes, a été développée et systématisée par M. Bartoli et l'école italienne ; elle conduisait à reporter très loin dans le temps (avant 3000 av. n. è.?) la conception d'un indo-européen archaïque unitaire, et précisait certaines modalités historiques de sa diffusion. On a porté l'attention sur des phénomènes particuliers comme les substrats, les développements parallèles, les faits de convergence ; la notion de parenté linguistique s'est assouplie, enrichie, adaptée à des situations historiques singulières, et la vision que se font les linguistes du processus de formation des langues indo-européennes s'est trouvée radicalement transformée. Des savants comme C. C. Uhlenbeck ou V. Pisani ont même pu soutenir qu'il n'a jamais existé de langue indo-européenne commune, et encore moins d'unité indo-européenne de civilisation ; les différents « dialectes » indo-européens n'ayant acquis leurs ressemblances de structure qu'à la suite d'un très long voisinage historique, les différentes isoglosses se seraient propagées de l'un à l'autre des deux groupes limitrophes de parlers sans qu'il faille recourir à l'hypothèse de migrations allogènes par une « aristocratie » indo-européenne, qui aurait imposé sa langue et un certain nombre de conceptions sociales et religieuses. Thèse radicale qui exclut à peu près entièrement le principe des migrations de peuples » (J. Loicq, *Les Indo-Européens et l'archéologie protohistorique d'après M. Bosch-Gimpera*, dans *RB*, XLI, 1963, 1, p. 113—115).

le slave ; le balto-slave, l'indo-iranien et le germanique [2] ; l'arménien, le phrygien et les langues anatoliennes [3] ; l'italique, le celtique, le tokharien et le hittite [4] ; le grec et le thraco-phrygien [5], etc. De l'autre côté, le tokharien a eu des relations avec le thraco-phrygien, l'illyrien et la langue des Daco-Gètes. Dans la toponymie et l'onomastique thraco-daces il y a des éléments communs avec le phrygien. Les difficultés qu'il faut résoudre dans les recherches consacrées aux questions de ce genre sont multiples et partiellement explicables par des raisons objectives. Évidemment, lorsqu'il s'agit des rapports tellement anciens entre les diverses langues indo-européennes, les divergences d'opinions deviennent plus visibles et les hypothèses plus ou moins vraisemblables. Par exemple, en s'appuyant sur les mêmes particularités linguistiques, A. J. Van Windekens place le « pélasgique » entre le germanique et le balto-slave, mais Vl. Georgiev, au contraire, entre le thrace et les langues du groupe dit anatolien. En outre, il ne faut pas ignorer la proximité entre le « pélasgique » et le thrace d'un côté et entre le « pélasgique » (et le thrace) et le hittito-louvite de l'autre » [6]. Enfin, si l'on examine de près les changements produits en « pélasgique », on peut conclure que son système phonétique est presque identique à celui du thrace : le traitement de l'i. -e. $o > \check{a}$, a ; l'interprétation des sonants : $\underset{\circ}{n}$, $\underset{\circ}{m}$, $\underset{\circ}{r}$, $\underset{\circ}{l} >$ *un*, *um*, *ur*, *ul* (*on*, *om*, *or*, *ol*) ; la mutation consonantique : p, t, $k > ph$, *th*, *kh* ; b, d, $g > p$, t, k ; *bh*, *dh*, *gh* $> b$, d, g ; l'assibilation des palatales : k', g', $g'h > s$ (p), z ($\check{d}$), d. « A ce qu'il nous semble, une attention particulière doit être prêtée au fait qu'entre le «pélasgique» et le thrace nous pouvons établir des rapports de provenance identique. En même temps, entre le hittito-louvite (anatolique) et les langues mentionnées, les rapports étaient d'un caractère territoriel (adstrat, superstrat et substrat), qui se basaient sur des lexèmes empruntées avec adaptation suivante » [7]. Le caractère extrêmement complexe des rapports interdialectaux au niveau de l'indo-européen et la distribution irregulière des faits linguistiques dans un système s'affirme aussi dans le cas du thraco-dace et de l'illyrien, et les conclusions d'une recherche relativement récente pourront le prouver péremptoirement : « Sicher ist vorläufig nur dass die Illyrier und Thraker dasselbe *phonetische System* hatten, die *Ableitung* mit Suffixen bei den Eigennamen wie auch die Zusammensetzung und möglicherweise viele gemeinsame Elemente der Grammatik und des Wortschatzes ; doch die Gesamtheit der Wortschatzelemente aus Personen-und Ortsnamen (von beiden Gruppen viel besser bekannt als der Wortschatz der Alltagssprache) zeigt bedeutende Unterschiede, worauf schon hingewiesen wurde, — was (in dem Masse, als sich die lebendige Sprache im Namensystem wiederspiegelt) die Existenz zweier indoeuropäischer Satemsprachen beweist » [8]. Voilà maintenant un exemple encore plus difficile : W. Deecke, W. Tomaschek, C. Pauli, H. Hirt, H. Krahe, H. Barič, J. Pokorny, D. Dečev, I. Popović et W. Porzig ont soutenu le caractère *centum* de l'illyrien ; par contre, P. Kretschmer, N. Jokl, F. Ribezzo, V. Pisani, A. Mayer et I. I. Russu parlent de son caractère *satem*. Une telle situation à peu près sans issue a déterminé quelques savants (par ex., E. Schwyzer, O. Parlangèli) d'affirmer qu'ils ne peuvent se prononcer pour le caractère centum ou satem de cette langue indo-européenne. Vl. Georgiev a formulé quand même l'hypothèse selon laquelle antérieurement au I^{er} millénaire av. n. è., les Daco-Mysiens se sont infiltrés en Illyrie, Dalmatie et Pannonie Orientale. De l'autre côté, dans la région illyrienne on peut identifier des éléments vénètes et celtiques, ce

[2] Voir J. Safarewicz, *SJ*, p. 241 et suiv. ; A. Vraciu, *Problema comunităţii lingvistice balto-slave*, dans Rsl, IV, 1960, p. 87—106 ; *Slava şi baltica. Problema vechilor raporturi dintre ele in lumina noilor cercetări*, dans Rsl, XII, 1965, p. 283—297 ; *Stadiul actual al cercetărilor in domeniul vechilor raporturi lingvistice dintre balto-slavă şi germanică*, dans Rsl, VI, 1962, p. 41—47 ; *Balto-slava şi indo-iraniana. Stadiul actual al cercetării raporturilor dintre ele*, dans *Rsl*, VIII, 1963, p. 99—110 ; *Gramatica*, p. 117—195, 234—275 ; *Prelegeri*, p. 24—69, 211—292.

[3] Voir O Haas, *Die phrygischen Sprachdenkmäler*, Sofia, 1966 (= *LB*, X) ; I. M. D'jakonov, *Chetty, frigijcy i armjane*, dans *Peredneaziatskij sbornik. Voprosy chettologii i churritologii*, Moscou, 1961, p. 333—368 ; A. Vraciu, *Reflections on linguistic and cultural relations between Anatolia and Dacia in the Bronze Age*, dans *BAM*, p. 281—291.

[4] Voir A. Vraciu, *Ipoteza unităţii lingvistice italo-celtice*, dans SCŞtI, XI, 1, p. 106—114 ; *Unele consideraţii asupra raporturilor dintre limbile italice şi celtice*, dans AUI, XV, 1969, p. 1—15 ; *Asupra raporturilor dintre hitită şi alte limbi indo-europene*, dans AUI, XVI, 1970, p. 9—34 ; *Gramatica*, p. 196—233.

[5] En ce qui concerne le rapprochement du grec et du thraco-phrygien voir I. M. D'jakonov, *op. cit.*, p. 336.

[6] L. A. Gindin, *Le « pélasgique » et le thrace*, dans *L'ethnogenèse*, p. 242.

[7] L. A. Gindin, *ibidem*.

[8] I. I. Russu, *Die Sprache der Thrako-Daker*, Bucarest, 1969, p. 175.

qui expliquerait l'existence de deux conceptions différentes sur la phonétique historique de l'illyrien. Selon le linguiste bulgare, « l'illyrien est une langue indo-européenne intermédiaire entre le vénète et le phrygien (gréco-macédo-phrygien) qui a été fortement influencée par le dacomysien » [9]. Enfin, il ne faut non plus méconnaître la conception de V. V. Ivanov, selon lequel le hittite, le balto-slave et les langues carpato-danubiennes et balkaniques occupent une position intermédiaire entre les idiomes centum et satem [10].

§ 2. « La situation d'une langue indo-européenne par rapport aux autres langues i.-e., c'est-à-dire son degré plus ou moins élevé d'affinité avec les dites langues, est déterminée d'après les particularités de sa grammaire comparée, le système phonémique y compris, et de son lexique étudiés étymologiquement.

Mais il y a des langues i.-e. peu connues comme, par exemple, le thrace, le dace, le phrygien dont le matériel linguistique consiste en quelques dizaines de gloses, quelques centaines de noms propres et plusieurs inscriptions. Quand on essaie de caractériser du point de vue linguistique telle de ces langues, on doit prendre en considération les étymologies sûres des gloses et des noms propres » [11].

En délimitant les zones linguistiques thrace, dace et phrygienne nous trouverons des ressemblances frappantes et des discordances non moins sensibles entre ces trois langues indo-européennes. Pour les idiomes cités il y a un certain nombre de gloses et de noms propres dont «l'étymologie est sûre ou bien en tout cas très vraisemblable. Cela nous donne la possibilité d'établir les traits essentiels de leur phonétique historique » [12].

La recherche historique et comparative en linguistique suppose aujourd'hui l'application de quelques procédés spécialisés qu'il conviendrait de rappeler immédiatement : l'identification génétique des faits ; la reconstruction formelle des archétypes (y compris la reconstruction interne) ; la restitution du système phonétique ; la sémantique préhistorique ; la typologie ; la linguistique aréale ; la théorie des modèles ; la chronologie et la localisation relatives des processus ; enfin, la classification des langues. La méthodologie comparative a comme objet essentiel de révéler les lois de la structure des systèmes linguistiques dans leur évolution. Donc, les procédés susmentionnés permettent d'examiner du point de vue diachronique les langues apparentées, mais une telle analyse n'est pas possible en l'absence des données provenant du fondement empirique de la comparaison, données qui ont comme prémisse la description synchronique des langues. En même temps, il faut tenir compte aussi du caractère probabiliste des hypothèses avancées pour la préhistoire des langues indo-européennes.

La méthode statistique est appliquée pour établir, d'un côté, la parenté entre les langues, de l'autre, pour préciser le degré de parenté entre les langues examinées [13].

La méthode glottochronologique (lexico-statistique) de M. Swadesh n'est applicable qu'aux périodes relativement plus récentes de l'évolution des langues.

Pendant l'époque la plus archaïque de leur histoire, les langues apparentées sont isomorphes et peuvent être considérées comme des représentants du même système abstrait [14].

Les reconstructions de la linguistique historique et comparée se présentent comme des métalangues utilisées dans la description de la langue comme objet, c'est-à-dire de la langue comme schéma abstrait des langues apparentées [15].

La linguistique actuelle doit respecter un principe essentiel, à savoir qu'il faut toujours «tendre à découvrir, dans le système linguistique examiné, des rapports de hiérarchie plutôt que de symétrie [16]. Le rôle fondamental de l'opposition privative en phonologie, celui du syncrétisme

[9] Vl. Georgiev, *La toponymie*, p. 34.

[10] Sur les éléments centum du slave voir Zb. Gołab, *„Centum" Elements in Slavic*, dans *Papers from the Fifth Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society*, Chicago, 1969, p. 330—336.

[11] Vl. Georgiev, *Bălg. et.*, p. 144.

[12] Vl. Georgiev, *Bălg. et.*, p. 146.

[13] Voir V. V. Ivanov, *Verojatnostnoe opredelenie lingvističeskogo vremeni (V svjazi s problemoj primenenija statističeskich metodov v sravnitel'no-istoričeskom jazykoznanii*, dans *Voprosy statistiki reči (materialy soveščanija)* Léningrad , 1958, p. 62—72.

[14] Voir V. V. Ivanov, *op. cit.*, p. 67.

[15] Voir V. V. Ivanov, *loc cit.*

[16] Evidemment, « la hiérarchie existant entre les parties d'un système linguistique est le seul facteur à dicter la *direction* de son réarangement » (J. Kurylowicz, *L'accentuation*, p. 5).

en morphologie (ou si l'on veut parler en termes distributionnistes, de zones d'emplois plus larges ou plus étroites), reconnu par toutes les écoles linguistiques visant la description scientifique de la langue, se fait sentir aussi lorsque, partant des données synchroniques, on procède à la reconstruction *interne* du passé immédiat. A cette analyse structuraliste *diachronique* les données de la grammaire comparée traditionnelle fournissent des indications utiles, souvent indispensables [17]. En même temps on ne saurait se passer d'interpolations et d'extrapolations postulées par les systèmes historiques, si l'on veut ramener les développements préhistoriques aux schémas d'évolution sémantique devenus depuis longtemps familiers et plausibles » [18].

En outre, il y a quelques principes généraux que les comparatistes devront observer sans réserves dans leurs études actuelles : « a) chaque langue contient des éléments archaïques et résiduaires permettant de reconstruire un bout de sa préhistoire ; b) l'image de la langue-mère ainsi obtenue est plus consistante et logique que l'agglomérat de faits disparates mis à notre disposition par la grammaire comparée vieux style ... » [19] La conclusion qui s'impose ne pourra susciter de controverses parmi les spécialistes : « La comparaison des langues indo-européennes, servant à établir des faits (pré)historiques, délaissée en faveur d'une analyse des systèmes individuels, se résout de plus en plus en linguistique générale » [20].

§ 3. Le problème délicat et épineux de l'origine et de l'expansion des Indo-Européens n'est pas — l'on s'imagine bien cet état de choses — un problème exclusivement linguistique : il engage également de nombreux aspects archéologiques et ethnologiques. Et pourtant c'est la linguistique comparée qui peut solutionner d'une manière satisfaisante ce problème important et non pas l'archéologie ou l'histoire.

Le principe de la parenté génétique des langues indo-européennes est fondé — on le sait — sur un fait historique, à savoir la continuité d'une tradition, spécifique pour un peuple ayant comme forme de manifestation spirituelle une langue commune.

Sans nul doute, le processus de la dislocation de l'indo-européen a été un processus complexe et de très longue durée. Il s'est produit à la suite de l'expansion des tribus dès l'époque postglaciaire (holocène), c'est-à-dire en paléolithique supérieur [21]. Cette expansion devient plus intense en néolithique (après le VI[e] millénaire av. n. è.). Il est clair que pendant le III[e] millénaire l'indo-européen n'existait plus : il était déjà divisé depuis longtemps en dialectes bien différents l'un de l'autre. G. Devoto affirmait [22] que les plus anciens éléments indo-européens auraient pénétré en Grèce et en Asie Mineure durant les premiers siècles du second millénaire av. n. è., assertion difficile à accepter, vu en particulier le système des langues hittite et tokharienne. De l'autre côté, selon l'avis de E. Condurachi, on pourrait « considérer les populations égéennes des IV[e] — III[e] millénaires comme faisant partie soit des tribus microasiatiques, soit des peu-

[17] « La comparaison telle que l'ont comprise les néogrammairiens n'est plus un but en elle-même. Elle est un des instruments de la linguistique historique dont celle-ci sert aussi longtemps qu'il est applicable de façon utile » (J. Kuryłowicz, *op. cit.*, p. 12).

[18] J. Kuryłowicz, *L'apophonie en sémitique*, Wrocław-Warszawa-Kraków, 1961, p. 5.

[19] J. Kuryłowicz, *L'accentuation*, p. 7.

[20] J. Kuryłowicz, *L'accentuation*, p. 5—6.

[21] Il y a quand même des linguistes qui n'acceptent pas l'opinion de G. Devoto *(Origini indeuropee)* qui avait proposé pour la migration des populations de langue indo-européenne le mésolithique (donc antérieurement au V[e] millénaire) pour la raison que cette chronologie serait visiblement trop haute. Voir, en ce sens, l'assertion de J. Loicq :

« Ceci n'implique pas, bien entendu, que l'on ne puisse supposer *théoriquement* l'existence, dès le Mésolithique ou le Pré-Néolithique de l'Europe orientale, par exemple, ou de régions encore situées plus à l'Est, de groupes d'hommes porteurs de dialectes se situant au début du *continuum* dont l'indo-européen conventionnel représente le dernier état avant le départ des premières expéditions « historiques » : une langue a toujours une histoire. Mais toute tentative de définition ou de localisation serait vaine, car il peut s'agir, à cette époque lointaine, de quelques tribus infimes possédant une culture matérielle identique à celle des tribus avoisinantes » *(Archéologie et linguistique historique. Deux ouvrages récents sur les origines indo-européennes*, dans RB, XLV, 1967, 1, p. 88).

[22] *Storia della lingua romena e storia linguistica de la Romenia*, dans *Omagiu lui Iorgu Iordan cu prilejul împlinirii a 70 de ani*, Bucarest, 1958, p. 237. G. Devoto remarque (p. 235) : « Le corrispondenze tra nozioni archeologiche e linguistiche si fondano sui risultati del mio volume *Origini indeuropee* (in corso di stampa) ».

plades de langue indo-européenne descendues en Grèce et dans les îles bien avant le III[e] millénaire » [23].

« Pour arriver à une description précise et complète du passé de l'Europe préhistorique, il fallait que les linguistes revisent leurs schémas à la lumière des faits archéologiques, que les archéologues, préhistoriens et protohistoriens, tiennent compte de leur côté des résultats de l'analyse linguistique » [24].

Généralement, les reconstructions des comparatistes remontent aux époques protohistoriques.

La question si complexe de l'habitat primitif et du centre initial de la dispersion des tribus parlant l'indo-européen commun peut être maintenant considérée comme résolue dans ses grandes lignes, aussi bien que dans quelques détails. L'effort conjugué des linguistes, archéologues et anthropologues a abouti à la reconstruction des événements notables qui ont contribué à la formation des peuples et des langues indo-européennes. En tout cas, on pourrait admettre le territoire du Sud-Est de l'Europe comme habitat originel de l'indo-européen commun ou — à la rigueur — qu'une partie des Indo-Européens se trouvait depuis toujours dans les régions carpato-danubienne et balkanique. Dans la partie occidentale et dans le Sud-Ouest de notre continent les langues indo-européennes ont fait leur apparition plus tard. La même chose reste valable pour la Scandinavie qui n'a pas pu être le territoire initial de l'indo-européen.

§ 4. Grâce a leur position géographique, les régions carpato-danubiennes, balkaniques, égéennes et microasiatiques présentent une importance tout particulière pour l'étude des problèmes linguistiques et extralinguistiques très anciens. En ce qui concerne l'Asie Mineure, par ex., elle a constitué très souvent un véritable pont naturel entre l'Europe Centrale, Orientale (jusqu'aux Balkans), Occidentale et l'Asie. Sans doute, dans de telles conditions favorables, entre les anciennes peuplades de l'Asie et celle de l'Europe surgirent des relations culturelles et économiques inévitables et réciproques. Certainement, ce sont des processus qui ont commencé dès le néolithique et que les archéologues identifient aussi au cours de l'âge du bronze [25]. Il s'agit, dans ce cas, d'après D. Berciu, uniquement de la culture de Cernavoda, car, dans son ensemble, le bronze de la Dacie a, comme on le sait très bien maintenant, un évident caractère local, autochtone ; en même temps, l'abondant matériel archéologique mis au jour par les fouilles récentes en Roumanie nous offre l'image de l'essor exceptionnel de l'âge du bronze dans la région carpato-danubienne — comparable à bien des égards à celui du monde mycénien — question remarquée pour la première fois par V. Pârvan et par d'autres chercheurs — historiens et archéologues [26]. Mais — bien sûr — ce n'est là qu'un point de vue et nous ne pourrions ignorer les arguments en faveur des opinions contraires des linguistes — et des archéologues aussi — qui parlent des migrations des Indo-Européens venant du Nord ou du Nord-Est [27]. Quant 'à l'archéologie, j'aurais voulu souligner l'interprétation de C. Renfrew [28], qui admet, d'un côté, que la métallurgie florissante des Balkans à l'âge

[23] *L'ethnogenèse des peuples balkaniques : les sources écrites*, dans *L'ethnogenèse*, p. 252 ; voir aussi Vl. Georgiev, *L'ethnogenèse de la Péninsule Balkanique d'après les données linguistiques*, *ibidem*, p. 155—170.

[24] J. Loicq, *Les Indo-Européens et l'archéologie protohistorique d'après M. Bosch-Gimpera*, p. 113.

[25] Voir, par exemple, Kathleen M. Kenyon, *Introduzione all'archeologia*, Verona, 1966, p. 63—64 ; E. Conudrachi, *Préface* à la traduction roumaine du livre de V. Goldon Childe, *Man Makes Himself : Făurirea civilizației*, Bucarest, 1966, p. 14, 16, 18 ; D. Berciu, *Zorile istoriei în Carpați și la Dunăre*, Bucarest, 1966, p. 132, 144, 147 s. 154—157, 164.

[26] Cf., par ex., D. Berciu, *op. cit.*, p. 141 ; Vl. Dumitrescu, *A propos de la plus ancienne culture néolithique de la Roumanie*, dans *L'ethnogenèse*, p. 37—50 ; V. Mikov, *La Bulgarie à l'âge du bronze*, *ibidem*, p. 51—61 ; J. Mellaart, *Prehistory of Anatolia and its Relations with the Balkans*, *ibidem*, p. 119—137 ; H.Z. Koşay, *La culture Aras-Karaz dans la région de l'Euphrate Moyen et l'expansion de cette culture*, *ibidem*, p. 149—151 ; voir aussi *BAM*.

[27] Voir I. I. Russu, *Illirii. Istoria — Limba și onomastica — Romanizarea*, Bucarest, 1969, p. 30 et nos remarques critiques dans SCL, XXI, 1970, 1, p. 83—92 ; C. Daicoviciu, *Dacia liberă și Dacia romană. La Dacie libre et la Dacie romaine* (texte bilingue), Bucarest, 1964, p. 6—8 ; M. Petrescu-Dîmbovița, *Quelques considérations concernant la fin de l'âge du bronze et le début du Hallstatt dans l'espace carpato-balkanique*, dans *L'ethnogenèse*, p. 107—117 ; I. Duridanov, *Die Vorgeschichte Mygdoniens im Lichte der Sprache*, *ibidem*, p. 199—205 ; L. A. Gindin, *Jazyk drevnejšego naselenija juga Balkanskogo poluostrova*, Moscou, 1967 ; id., *Le « pélasgique » et le thrace*.

[28] *The Aegean and the Balkans at the close of the Neolithic period. The evidence of Pholoivos.* Nitra Baden Symposium.

du bronze est plus ancienne que celle originaire du bassin égéen et, de l'autre côté, que les ressemblances signalées par certains auteurs entre les formes de la céramique et des figurines de la culture Vinča et celles caractéristiques pour le bronze archaïque des Cyclades seraient fortuites. Dans de telles conditions il paraît très difficile et même impossible d'accepter pour la Dacie la thèse de l'influence de quelques cultures archéologiques (sous le rapport des formes, du style, etc.) sur les autres. En acceptant quand même certaines influences « provenant tant de l'est que de l'ouest et du sud », C. Daicoviciu concluait [29] : « En dépit des particularités régionales, on constate néanmoins une visible *unité culturelle du bronze* carpato-danubien sur tout le territoire de base des Géto-Daces ». Il en résulte qu'il serait préférable de parler, dans les cas cités, de *contacts* [30] et non pas d'*influences*, quoique cette dernière théorie soit tellement répandue, comme on l'a déjà observé.

L'état actuel des recherches effectuées dans le domaine de la géographie linguistique, de la grammaire comparée des langues indo-européennes et, surtout, les remarquables résultats scientifiques qu'on en a tirés, les données linguistiques et archéologiques, nouvelles ou bien très récentes, ont obligé les spécialistes à reviser bon nombre de questions constamment mises en évidence et discutées même avec acharnement. Sur le plan strictement linguistique, nous pourrions mentionner le progrès dans le domaine des études concernant les rapports entre les différents dialectes indo-européens [31]. A la lumière des données actuelles, il serait impossible d'accepter sans réserves l'hypothèse de E. M. Sturtevant sur l'existence d'une période commune pour l'indo-européen et le hittite. En tout cas, le protoanatolien ne devrait pas être considéré comme un idiome tout à fait semblable à l'indo-européen primitif. Bien sûr, des rapports réciproques avaient existé déjà dès l'indo-européen commun entre le protoanatolien et n'importe quel autre dialecte de cette famille linguistique. L'étude des problèmes si disputés présentent naturellement une importance de premier ordre pour le linguiste et l'archéologue, car c'est seulement l'effort commun des spécialistes dans ces domaines qui aboutira à des solutions plus acceptables, sinon définitives.

Le riche matériel linguistique, dont nous disposons maintenant et qui provient des différents dialectes indo-européens, l'analyse rigoureuse des faits nous permettent d'établir et de mieux préciser les relations existantes pendant la période pré- et protohistorique. En particulier, on a démontré [32] que le système phonologique du thraco-dace serait plus proche du système primitif de l'indo-européen, ce qui constitue, à notre avis, un argument de plus plaidant pour l'autochtonisme des tribus qui occupaient le territoire de la Roumanie à une époque très reculée (en tout cas, dès l'époque de la formation de l'indo-européen commun). En localisant les premiers Indo-Européens dans les régions carpato-danubiennes et en admettant que l'indo-européen commun s'est constitué pendant les V^e—IV^e millénaires av. n. è. [33], nous devrons supposer que le processus de la désagrégation a eu lieu approximativement dans le III^e millénaire. (Les hittites, par ex., sont venus en Asie Mineure à la fin du III^e millénaire av. n. è.).

Le facteur «temps» joue un très grand rôle dans l'évolution des langues et des cultures ; l'invoquant constamment, nous saurions interpréter les différenciations linguistiques — disons, entre le hittito-louvite et l'albanais contemporain ou bien entre le grec ancien et le germanique. Mais la chronologie seule n'explique en aucun cas l'apparition des traits distinctifs même dans les langues romanes et la question qui se pose serait d'identifier les causes plus profondes des changements ethno-linguistiques et culturels. Il est clair que les migrations des peuples, l'expansion des langues, l'influence réciproque des cultures, etc., aussi bien que les transformations déclenchées par l'ordre intrinsèque du système sont d'une grande importance. Par conséquent, en nous

[29] *Op. cit.*, p. 12.

[30] Pour les *contacts* voir en addition : P. Détev, *Praisčtorieskolo selište pri selo Mouldava*, dans *Godišnik na narodnija archeologiesčki muzej*, VI, Plovdiv, 1968, p. 9—46 (avec un résumé en français : *La localité préhistorique près du village Mouldava*, p. 46—48) ; id., *Données archéologiques de la continuité de culture du tell Razkopanitza près du village Manole, département de Plovdiv*, dans *L'ethnogenèse*, p. 93—105.

[31] Voir, par ex., notre étude : *Asupra raporturilor dintre greacă şi limbile indo-europene din Asia Mică*, dans *Studii şi cercetări ştiinţifice*, Bacău, 1970, p. 315—321.

[32] Voir, par ex., I. I. Russu, *Lbtrdac.*

[33] Voir, par ex., B. V. Hornung, *Iz predystorii obrazovanija obščeslavjanskogo jazykovogo edinstva*, Moscou, 1963, p. 10.

appuyant sur les données linguistiques, archéologiques, historiques et anthropologiques, nous pourrions expliquer d'une manière plus acceptable le problème si complexe de l'origine et de l'expansion des Indo-Européens.

Quoique le processus de la constitution des dialectes de l'indo-européen ne soit pas identique à celui de la formation des langues indo-européennes de l'époque historique, il est pourtant évident que nous ne pourrions nous imaginer ce dernier processus que comme résultant quelquefois des migrations et des colonisations successives des tribus protoindo-européennes, quelquefois sous la forme des expansions des dialectes. L'exemple le plus concret nous l'offrent le hittite et le grec archaïque (jusqu'au III[e] millénaire av. n. è.).

En discutant le problème des migrations des Indo-Européens dans les régions carpato-danubienne et balkanique, il serait extrêmement difficile de répondre aux questions : d'où proviennent ces peuplades (de l'Asie Mineure, de l'espace égéo-anatolien ou bien du Nord et du Nord-Est) et quelles sont les influences proprement dites? Dans ce cas il ne faudrait jamais ignorer le caractère local, autochtone, des civilisations pour déterminer ensuite s'il y en a eu vraiment toujours des influences univoques. Du point de vue archéologique, il est presque impossible d'établir le processus des mouvements des populations dans les zones paléobalkaniques, carpato-danubiennes et anatoliennes. En ce qui concerne la *direction principale* des migrations, nous considérons que les données linguistiques prouvent que les mouvements des populations indo-européennes ont eu lieu surtout des pays carpato-danubiens et balkaniques en Asie Mineure, mais cela ne contredit nullement la possibilité des pénetrations microasiatiques dans ces régions.

L'indo-européen commun a connu quelques habitats primitifs [34] : selon notre avis, depuis toujours les zones thraco-daces y entraient comme une composante effective. En tout cas, une partie des Indo-Européens se trouvait dans l'espace mentionné à l'époque de transition du néolithique à l'âge du bronze. La présence — du moins temporaire — des Hittites (Louvites) dans la péninsule balkanique, la migration des Illyriens provenant des régions septentrionales, celle des Phrygiens de l'Europe en Asie Mineure à la fin du deuxième millénaire av. n. è. et — à une époque plus archaïque encore — la migration des Hittites démontrent une fois de plus que, d'une part, ces phénomènes ont été permanents, de l'autre, que très souvent le processus commençait des territoires thraco-daces [35].

Le hittite manifestant des ressemblances frappantes avec le balto-slave, des ressemblances qu'on ne trouve pas en thraco-dace, il faut admettre que les tribus thraco-daces étaient séparées par une zone où, au III[e] millénaire, le protodace entretenait des relations seulement avec une partie du complexe balto-slave.

En relevant le rôle et l'importance des régions carpato-danubiennes dans le constitution des civilisations pré- et protohistoriques, V. Pârvan écrivait : « En effet la Dacie, et en général les régions illyro-thraces, qui nous occupent tout spécialement (dans la publication Dacia, *A. V.*), sont le berceau des civilisations pré- et protohistoriques, dont ni l'Italie, ni la Grèce, ni l'Asie Mineure ne pourraient se dispenser de connaître à fond les phases successives et tous les détails de leur évolution. *Les origines italiques, grecques et asianiques* des III[e] et II[e] millénaires av. J. Chr. doivent être attentivement recherchées dans l'Europe danubienne. C'est un point de vue connu, mais pas encore suffisamment reconnu par tout le monde. Notre revue aidera à le faire reconnaître grâce au matériel inédit de tout premier ordre qu'elle publiera de plus en plus amplement chaque année » [36].

L'habitat primitif des Daces (Géto-Daces) devra donc être cherché sur le territoire de la Roumanie [37]. En effet, la localisation du centre principal de la formation et de l'expansion de l'indo-européen commun doivent être place au Nord et au Sud du Danube [38].

[34] Voir, par ex., A. Carnoy, *Les Indo-Européens*, p. 55 et suiv.

[35] Un autre point de vue a été soutenu par G. Ivănescu : « il est très difficile de préciser si les tribus qui parlaient les dialectes hittite, louvien et palaïque ont habité, avant leur migration en Asie Mineure, la steppe ukrainienne, la Roumanie ou la péninsule balkanique, comme l'admettent beaucoup de savants » *(Vérité et erreur*, p. 32).

[36] *Dacia. Recherches et découvertes archéologiques en Roumanie* (publiées sous la direction de M. Vasile Pârvan), I, *Avant-propos*, Bucarest, 1924; id., *Dacia. Civilizaţiile străvechi din regiunile carpato-danubiene*, Bucarest, 1957, p. 27; id., *Getica. O protoistorie a Daciei*, Bucarest, 1926.

[37] Voir *Din istoria Transilvaniei*, t. I[er], Bucarest, 1961, p. 19.

[38] Voir V. Gordon Childe, *Prehistoric Migrations in Europe*, Oslo, 1950; B. V. Hornung, *op. cit.*, p. 11—12.

§5. « Depuis Johannes Schmidt jusqu'à nos jours, presque tous les savants . . . ont soutenu que la répartition géographique des langues indo-européennes reproduit généralement la répartition géographique des dialectes indo-européens »[39].

Certaines questions concernant la nature des rapports linguistiques entre le thraco-dace et les autres dialectes indo-européens ont été dernièrement débattues au I^er^ Congrès International de Thracologie (1972) et au III^e^ Congrès International d'Études du Sud-Est Européen (1974) sans qu'on en puisse résoudre tous les aspects. Ainsi, dans son étude I. Duridanov [40] parle de la parenté du thrace et du « pelasgique » (prégrec), albanais, balto-slave, germanique, indo-iranien et illyrien. Pour ce qui est, par exemple, du phrygien, l'auteur fait la remarque suivante (p. 244) : « Mit dem Phrygischen hat das Thrakische fast keine speziellen Gleichungen. Angesichts dieser Tatsache, sowie einer Reihe von phonetischen Unterschieden zwischen den beiden Sprachen, liesse sich annehmen, wie schon oben angedeutet ist, dass diefür das Thrakische und das Phrygische charakteristischen Lautverschiebungen für unsere Frage nicht entscheidend sind ». Pourtant, il faut remarquer qu'il y a quelques conceptions différentes sur la nature des rapports linguistiques thraco-daco-phrygiens.

Ainsi, W. Tomaschek, D. Dečev et N. Jokl ne faisaient dans leurs travaux aucune distinction entre le *thrace* et le *dace (daco-mysien, daco-gète)* et employaient uniquement le terme *thrace* pour désigner toutes ces peuplades et les idiomes qu'elles parlaient avant l'expansion des Romains.

Pour P. Kretschmer [41], le *thrace* a formé une unité linguistique avec le *phrygien*. Une conception presque identique nous trouverons chez B. P. Hasdeu. D'après le savant roumain [42], les Phrygiens auraient parlé un dialecte thrace.

Au contraire, selon l'opinion de Vl. Georgiev, « le thrace, le dace (daco-mysien) et le phrygien, bien qu'ils offrent entre eux de grandes affinités, constituent en fait trois langues indo-européennes différentes et irréductibles à un même groupe linguistique »[43].

Pour I. I. Russu, le *thrace*, le *dace* et partiellement le *phrygien* représentent une unité linguistique. En réalité, d'après cet auteur, entre le *thraco-dace* et le *phrygien* n'existeraient pas d'affinités, mais, en dépit d'une telle affirmation plutôt générale, Russu prend quand même en considération à l'étude du thraco-dace les gloses phrygiennes [44].

Enfin, selon V. P. Neroznak [45], il conviendrait mieux d'employer le terme *langues thraces* as lieu de *thrace*, *dace*, *mysien* et *phrygien*.

En effet, dans les cas cités nous avons à faire à des langues indo-européennes distinctes, bien qu'apparentées [46]. Evidemment, parfois (et surtout lorsqu'il s'agit des époques plus archaïques) il est extrêmement difficile de délimiter la *langue* du *dialecte*. Cette distinction peut avoir non seulement un caractère linguistique, mais aussi socio-historique [47]. Qu'il s'agit quand même, dans notre cas, de *langues* véritables, le prouve le fait, démontré par O. Haas, que, du moins depuis le I^er^ millénaire av. n. è., le phrygien était divisé en deux dialectes.

Bien sûr, dans les langues apparentées il y a toujours des affinités explicables soit par leur appartenance à la même famille, soit du moins par les critères de la géographie linguistique.

[39] G. Ivănescu, *op. cit.*, p. 24; cf. aussi l'affirmation de A. Carnoy, *op. cit.*, p. 57 :

« Il est intéressant de constater que, malgré toutes les migrations des peuples et l'extension de plus en plus grande des domaines linguistiques,les groupes issus de l'indo-européen occupent encore *grosso modo* la même position relative dans l'ensemble qu'ils avaient dans le *continuum* primitif » ; voir également l'étude plus récente de Eq. Çabej, *Le problème du territoire de la formation de la langue albanaise*, dans *Studia Albanica*, IX, Tirana, 1972, 2, p. 125—151 : entre les relations généalogiques d'une langue indo-européenne et sa position géographique il existe toujours un rapport mutuel.

[40] *Die Stellung des Thrakischen im Kreise der indoeuropäischen Sprachen*, dans *Thracia*, I, p. 231—244.

[41] Voir *Einleitung*, p. 217 et suiv.

[42] Voir C. Poghirc, *La contribution de Bogdan Petriceico Hasdeu à la théorie du substrat de la langue roumaine*, dans LB, XVI, 1973, 2, p. 93; id., *B.P. Hasdeu. Lingvist şi filolog*, Bucarest, 1968, 186—188; *ILR*, II, p. 313 et suiv. I.M.D'jakonov est enclin à attacher au groupe des langues *thraco-phrygiennes*, excepté le phrygien (attesté dans des gloses, noms propres et inscriptions datant du VIII-e siècle av.n.è. jusqu'au I^er^ — II^e^ siècles n.è.), aussi l'arménien; probablement, à ce groupe appartenaient également *les langues* des *Thraces* et des *Daces*; selon le même auteur, le rattachement de l'albanais au groupe mentionné est discutable (voir *Jazyki*, p. 27).

[43] *Bălg. el.*, p. 151; voir aussi, *ILR*, II.

[44] Voir *Lbtrdac*, p. 50—51.

[45] Voir *Frakijskie relikty v balkanskich jazykach*, dans *Balkanskaja Filologija*, Léningrad, 1970, p. 81.

[46] Voir Vl. Georgiev, *La toponymie*, p. 5 et suiv.; id., *Bălg. el.*, p. 76 et suiv.

[47] Voir, par ex., I.M.D'jakonov, *Jazyki*, p. 15; voir aussi *IL*, p. 283—285; *TLG*, p. 422—430.

D'après Dečev, les mutations consonantiques représentent un trait spécifique commun au thrace, germanique, arménien et phrygien (i. -e. *b, d, g* > *p, t, k* ; i. -e. *bh, dh, gh* > *b, d, g* et, respectivement, *b̥, d̥,* γ ; i.- e. *p, t,k* > *ph, th, k*). Le linguiste bulgare n'examine pas ces changements comme phénomènes phonétiques spontanés et il s'efforce d'expliquer les mutations consonantiques par l'influence d'une langue non-indo-européenne, mais soumise à ce processus d'indo-européenisation à une periode très reculée. Dečev nous renvoie dans ce cas (quelle erreur !) à l'etrusque (ou bien à un idiome — etruscoïde — très proche de celui-là), où il n'y a que deux sortes de consonnes occlusives : tenues (*p, t, k*) et tenues aspiratae (*ph, th, kh*). De toute façon, en arménien la mutation consonantique s'est produite entre le III[e] millénaire av. n. è. et le XII[e] siècle av. n. è. [48]

§6. *1.* Le matériel linguistique, dont nous disposons à présent est suffisant pour conclure que la partie occidentale de l'Asie Mineure, la zone égéenne, la Thrace et la Dacie ont été peuplées par des tribus indo-européennes, du moins dès le néolithique ancien. En effet, la toponymie et l'hydronymie de ces régions sont entièrement de vieille origine indo-européenne, ce qui constitue un argument fort sérieux contre les conceptions, virtuellement indémontrables, concernant le caractère non-indo-européen des populations qui habitaient depuis longtemps le Sud-Est de notre continent et l'Asie Mineure.

En même temps, il faut souligner que toute recherche comparée dans le domaine linguistique indo-européen ne saurait jamais ignorer ni les données des langues anatoliennes, ni celles du tokharien. « La grammaire comparée s'était solidement établie avant qu'on soupçonne l'existence même de ces langues indo-européennes d'Anatolie. Le reconstruction de l'indo-européen s'était amorcée sur la base de langues relativement semblables telles le grec et le sanscrit. Le résultat était très cohérent et le travail semblait définitif à la grande tristesse des jeunes comparatistes qui voyaient avec résignation leur rôle limité à des corrections de détail, sans impact sur les doctrines d'ensemble. La remise en question fut d'autant plus brutale qu'elle était inattendue bien qu'espérée. La découverte, quasi simultanée, de deux nouveaux rameaux indo-européens, le hittite et le tokharien, donna une nouvelle et forte impulsion à la recherche comparative.

Miné de l'extérieur par les nouvelles doctrines proposées en linguistique générale et que l'on peut regrouper schématiquement sous le nom assez équivoque de structuralisme et attaqué de l'intérieur par les nombreuses questions suscitées par l'interprétation, toujours plus rigoureuse, des textes hittites et tokhariens, le monument érigé par la gigantesque labeur des néogrammairiens se lézarde de toutes parts, tout en conservant un immense intérêt comme recueil de faits précis et généralement bien établis. Actuellement, même si l'on réédite une œuvre colossale telle que celle de Brugmann, rares sont les comparatistes qui souscriraient encore entièrement aux thèses qui y sont développées.

La cause interne de cette remise en question assez fondamentale est sans doute l'impossibilité d'intégrer le hittite et le tokharien, mais vraisemblablement davantage le premier que le second, dans la théorie d'ensemble de l'indo-européen, théorie rendue classique par les travaux des maîtres tels que Meillet et Brugmann pour ne citer qu'eux » [49].

2. De l'autre côté, l'analyse du matériel linguistique conservé prouve la justesse de la distinction faite pour la première fois par B. P. Hasdeu et de nos jours, indépendamment, par Vl. Georgiev, distinction partagée actuellement par plusieurs spécialistes — linguistes et historiens [50] — à savoir entre le *thrace proprement dit* (au Sud du Danube) et le *dace (daco-mysien, daco-gète)* (au Nord de ce fleuve) : le thrace comprend approximativement l'aire des toponymes en — *para* « ruisseau, rivière », *-bria* « ville » et — *diza* « forteresse », tandis que le dace approximativement celle des toponymes en *-dava* (*-deva, -dova* «ville ») [51]. Par ses particularités linguisti-

[48] Voir G. B. Jahukjan, *Očerki po istorii dopis'mennogo perioda armjanskogo jazyka*, Erivan, 1967, p. 328.

[49] Guy Jucquois, *Aspects*, p. 59—60.

[50] Voir, par ex., *ILR*, II, p. 313 et suiv. ; C. C. Giurescu, D. C. Giurescu, *Istoria românilor*, I. *Din cele mai vechi timpuri pînă la întemeierea statelor românești*, Bucarest, 1974, p. 67—68.

[51] Voir Vl. Georgiev, *La toponymie*, p. 5—10 ; id., *Bălg. el.*, p. 144 et suiv.

ques, le dace représente un pont de liaison, d'une part, entre les langues indo-européennes du Sud, de l'autre, entre les idiomes de l'Orient et ceux de l'Occident. En même temps, il faut tenir compte du fait que les tribus daces et thraces sont autochtones dans les zones mentionnées [52].

3. Malheureusement, il existe encore des conceptions erronées sur le thraco-dace et le phrygien [53]. Il est pourtant évident qu'entre ces langues les relations ont été plus étroites. De toute façon, il n'est pas exclu que les idiomes cités aient formé à l'intérieur de l'indo-européen un groupe compact ou unitaire. La difficulté consiste en cela que la plupart des traits phonétiques communs aux langues thrace et phrygienne se retrouvent aussi dans les autres groupes et langues indo-européennes (par exemple, en germanique, en grec, en arménien et en albanais)[54]. Par ailleurs, chaque groupe de langues indo-européennes possède bon nombre d'éléments lexicaux et grammaticaux qui n'existent pas dans les autres langues de la même famille. Quelques-unes des discordances existantes entre les langues indo-européennes de l'époque historique représentent des différences dialectales provenant de la langue commune. Pour établir le réseau des particularités spécifiques à chacune des langues apparentées, il faudra, donc, surmonter les difficultés de telle sorte. De l'autre côté, le tableau si complexe des correspondances phonétiques, grammaticales et lexicales qui caractérise les relations réciproques entre les divers groupes de langues indo-européennes reflète non seulement des processus de dislocation dialectale, mais aussi des processus d'interaction de longue durée entre les langues. Par ex., les exceptions et le traitement différent des mêmes phonèmes i.-e. dans les mêmes positions ne peuvent provenir de la même couche indo-européenne.

Par conséquent, pour interpréter conformément au stade actuel de la science la nature des rapports linguistiques existant entre toutes ces langues, il est nécessaire tout d'abord d'assurer aux recherches une base théorique beaucoup plus solide. De notre exposé sur les diverses méthodes et principes qu'on y peut utiliser il s'ensuit que la méthodologie complexe présente toujours plusieurs avantages, d'où la conclusion qu'il faut l'appliquer constamment dans des travaux de ce genre.

Nous savons que les Grecs ont donné le nom de « Phrygiens » [55] à la population « thrace » provenant des régions situées au Nord du Danube. Donc, la phase « (proto-)thraco-phrygienne » avait existé en Dacie, d'où successivement les « proto-Phrygiens » se sont deplacés vers la partie occidentale de l'Asie Mineure. Certes, il est extrêmement difficile de déterminer l'étendue de cette zone phrygienne. En tout cas, à l'époque historique, le territoire habité par les Phrygiens « était encore entrecoupé de districts alloglottes. D'autre part, toute la partie montagneuse de l'est de cette péninsule était déjà occupée par les Arméniens dont la langue a de grandes affinités avec celle des Phrygiens. Comme elle, elle conserve les voyelles *a*, *e*, *o*, mais pour le reste, elle change les gutturales en sifflantes comme les idiomes de l'est. Les anciens nous disent que les Arméniens étaient des Phrygiens émigrés vers l'est et tout indique qu'ils avaient raison de parler ainsi » [56]. Contrairement à H. Hübschmann, — J. Markwart, A. Tašjan, R. Ačarjan, P. Kretschmer, E. Meyer, G. Bonfante, I. M. D'jakonov, Vl. Georgiev et Vl. Bănăţeanu acceptent l'hypothèse des auteurs antiques sur la parenté des Arméniens et Phrygiens. Néanmoins, nous partageons l'idée de O. Haas, selon lequel la partie orientale de la « Phrygie » aurait été habitée par des tribus parlant un dialecte semblable à l'arménien, ce qui expliquerait d'une façon convenable cette question controversée.

En s'appuyant sur le fait qu'on a pu reconstruire d'une manière satisfaisante plusieurs particularités phonologiques, quelques traits morphologiques et le système de la formation des mots de la langue thrace de l'époque classique, R.A. Crossland [57] en vient à la conclusion que le proto-thraco-phrygien a eu des contacts avec un ou plusieurs dialectes des groupes baltique, slave et indo-iranien. En outre, il y a des isoglosses propres à l'arménien, au thrace

[52] Voir, par ex., A. Vraciu, *Sur le caractère autochtone des populations anciennes de la Dacie : les données linguistiques*, dans *L'ethnogenèse*, p. 179—192.

[53] Voir R. A. Crossland, *The position in the Indo-European language-family of Thracian and Phrygian and their possible close cognates : some general observations*, dans *L'ethnogenèse*, p. 225 et suiv.

[54] Voir R. A. Crossland, *op. cit.*, p. 227.

[55] En ce qui concerne les variantes du nom ethnique des *Phrygiens* voir Vl. Georgiev, *Issled.*, p. 147; *Bălg. et.*, p. 125.

[56] Voir A. Carnoy, *Les Indo-Européens*, p. 41.

[57] *Op. cit.*

at au phrygien ou bien au proto-anatolien et proto-thraco-phrygien. On pourrait évoquer en addition « les relations particulières du hittite et du tokharien, les identités lexicales constatées entre le latin et le hittite, les parallèles syntaxiques notés entre le celtique et le hittite...»[58]. Les formes du médio-passif en *-r* rapprochent le phrygien au tokharien, italo-celtique, hittite et arménien. Le problème est à la fois d'ordre chronologique et dialectal. De l'autre côté, il ne faut pas oublier que le substrat anatolien a affecté depuis les premiers contacts le phrygien, l'arménien et le hittite aussi[59].

4. Tout cela montre à l'évidence la nécessité d'être un peu plus réceptif aux thèses (parfois, même aux hypothèses) ou bien aux conceptions qui s'affirment dernièrement et d'accepter les conclusions qui en découlent pour le chercheur.

« Jusqu'à nos jours on a toujours parlé d'une langue unique « thraco-daco-phrygienne » dite brièvement la langue thrace. De fait, le phrygien a été parfois considéré comme un dialecte thrace et le dace a été toujours identifié au thrace. Est-ce que nous avons le droit de considérer le thrace, le dace et le phrygien comme des dialectes d'une langue commune, qui serait une déviation spécifique de l'indo-européen commun? A la lumière des faits que nous avons exposé[60], il devient impossible de répondre par l'affirmation à cette question.

En effet, il existe beaucoup de ressemblances entre le thrace, le dace et le phrygien, mais elles tiennent du fait qu'il s'agit de trois langues indo-européennes qui sont proches l'une de l'autre. D'autre part, si l'on envisage leurs différences, par exemple dans le traitement des sonantes, dans le traitement des occlusives sonores et sourdes en thrace et en dace, dans le traitement de la voyelle i.-e. *o* brève en thrace et en phrygien, dans le traitement de la sifflante i.-e. *s* et des groupes consonantiques *sw*, *sr*, l'on conclura que ces langues ne peuvent pas dériver d'une forme commune « thraco-daco-phrygienne ». Pour atteindre leur forme commune, on remonte à la norme de l'indo-européen. C'est donc l'indo-européen commun qui est la langue commune du thrace, du dace et du phrygien et non pas une langue commune intermédiare entre l'indo-européen et les langues mentionnées. Le thrace, le dace et le phrygien ne peuvent donc pas être dérivés d'une langue commune « thraco-daco-phrygienne » comme, par exemple, les langues slaves sont dérivées du slave commun ou comme les langues romanes sont dérivées du latin, etc. Leur langue commune c'est la norme indo-européenne[61].

ABRÉVIATIONS

AUI = *Analele ştiinţifice ale Universităţii „Al. I. Cuza" din Iaşi (serie nouă), secţiunea III, Lingvistică*, Iaşi.

BAM = *Bronze Age Migrations in the Aegean. Archaeological and linguistic problems in Greek prehistory* (Proceedings of the First International Colloquium on Aegean Prehistory, Sheffield), Edited by R. A. Crossland and Ann Birchall, London, 1973.

A. Carnoy, *Les Indo-Européens* = *Les Indo-Européens. Préhistoire des langues, des mœurs et des croyances de l'Europe*, Bruxelles-Paris, 1921.

I. M. D'jakonov, *Jazyki* = *Jazyki drevnej Perednej Azii*, Moscou, 1967.

V. I. Georgiev, *Bălg. et.* = *Bălgarska etimologija i onomastika*, Sofia, 1960.

V. I. Georgiev, *Introduzione* = *Introduzione alla storia delle lingue indeuropee*, Rome, 1966.

[58] Guy Jucquois, *op. cit.*, p. 60.

[59] Voir Guy Jucquois, *op. cit.*, p. 102 et suiv.

[60] Il s'agit des traits les plus caractéristiques de la phonétique historique des trois langues en question (le dace, le thrace et le phrygien). Voir en ce sens le système des correspondances (*Bălg. et.*, p. 150):

I.-e.	Dace	Thrace	Phrygien
o	a	a	o
eu	e	eu	eu
au	a	au	
r, l	ri	ur(or), ul(ol)	al
n, m	a	un	an
M(ediae)	M	T	T
T(enues)	T	TA(spiratae)	TA
s	s	s	zéro
sw	s	s	w
sr	str	str	br

[61] *Bălg. et.*, p. 151,

V. I. Georgiev, *Issled.* = *Issledovanija po sravnitel'no-istoričeskomu jazykoznaniju (Rodstvennye otnošenija indoevropejskich jazykov)*, Moscou, 1958.
V. I. Georgiev, *La toponymie* = *La toponymie ancienne de la péninsule Balkanique et la thèse méditerranéenne*, Sofia, 1961 (= *LB*, III, 1).
IL = *Introducere în lingvistică*, III-e éd., Bucarest, 1972.
G. Ivănescu, *Vérité et erreur* = *Vérité et erreur dans la recherche des dialectes proto-indo-européens*, dans *Philologica*, I, Bucarest, 1970, p. 9—35.
Guy Jucquois, *Aspects* = *Aspects du consonantisme hittite*, dans *Hethitica. 1*, Louvain, 1972, p. 59—128.
P. Kretschmer, *Einleitung* = *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*, Göttingen, 1896.
J. Kuryłowicz, *L'accentuation* = *L'accentuation dans les langues indo-européennes*, II-e éd., Wrocław-Kraków, 1958.
J. Kuryłowicz, *L'apophonie* = *L'apophonie en indo-européen*, Wrocław, 1956.
LB = *Balkansko ezikoznanie. Linguistique balkanique*, Sofia.
L'ethnogenèse = *L'ethnogenèse des peuples balkaniques*, Sofia, 1971 (= *Studia Balcanica*, 5).
RB = *Revue belge de philologie et d'histoire*, Bruxelles.
Rsl = *Romanoslavica*, Bucarest.
I. I. Russu, *Lbtrdac* = *Limba traco-dacilor*, II-e éd., Bucarest, 1967.
J. Safarewicz, *SJ* = *Studia Języczykoznawcze*, Warszawa, 1967.
SCL = *Studii şi cercetări lingvistice*, Bucarest.
SCŞtI = *Studii şi cercetări ştiinţifice. Filologie.* Academia Republicii Socialiste România, Filiala Iaşi.
ILR, II = *Tratat de istorie a limbii române*, t. II-e, Bucarest, 1969.
TLG = *Tratat de lingvistică generală*, Bucarest, 1971.
Voprosy metodiki = V. I. Abaev, B. V. Hornung, M. M. Guchman, P. S. Kuznecov, *Voprsoy metodiki sravnitel'no-istoričeskogo izučenija indoevropejskich jazykov*, Moscou, 1956.
A. Vraciu, *Gramatica* = *Gramatica comparată a limbilor slave*, Iaşi, 1971.
A. Vraciu, *Prelegeri* = *Prelegeri de fonetică, fonologie, gramatică şi lexicologie comparată a limbilor slave*, Iaşi, 1975.
A. Vraciu, *SLG* = *Studii de lingvistică generală*, Iaşi, 1972.

Le mot roumain d'origine thraco-dace arţar «érable» et le traitement de l'occlusive palatale *k′ dans le thraco-dace

G. IVĂNESCU

Jassy

Pour le mot roumain *arţar* « érable » on n'a pas encore trouvé une étymologie sûre. La supposition de A. de C i h a c, *Dictionnaire d'étymologie dacoromane*, I, p. 17, qu'il serait dérivé du latin *acer* « érable » n'est pas vraisemblable, en raison des difficultés d'ordre phonétique : cette étymologie ignore la « loi phonétique » du changement du latin *ce* en *ĕe* du roumain et n'éxplique pas l'apparition de *r* avant *ţ*, le changement de *e* en *a* et le déplacement de l'accent. Ces difficultés ont determiné les savants à chercher d'autres étymologies. H. T i k t i n, *R.-D. W.*, I, p. 99, a supposé que le mot roumain tire son origine, de même que le mot français *érable*, du latin *acer-arborem*. Mais cette étymologie est juste seulement pour le mot français, elle ne peut pas être admise pour le mot roumain. V. B u r l ă, *Studie filologice*, p. 137 (*Convorbiri literare*, 14, 1880—1881, p. 389) a proposé un latin vulgaire **arciarium*, qui aurait été dérivé avec le suffixe *-arium*, de **arce*. Cet **arce* serait provenu lui-même par métathèse, de **acre* < *acere* et aurait survécu dans l'esp. *arce*. L'hypothèse a été reprise par le *D.A.*, I, Partea I, p. 272, qui identifie le mot roumain au sic. *azzaru*, au romagnol *azzar* et au parmesan *azzer*, bien que ce dictionnaire considère l'étymologie du mot comme inconnue. L'hypothèse fut reprise aussi par *Dicţionarul limbii române moderne*, Bucureşti, 1958, p. 47. Mais l'hypothèse d'un **arciarium* est peu probable : le suffixe *-arius* a été utilisé dans les langues romanes pour former de noms d'arbres ; dans ce cas, le primitif n'est pas un nom d'arbre, mais le nom d'un fruit. Du reste, les mots italiens invoqués par le *D.A.*, ont l'accent sur la syllabe initiale et derivent par conséquent du latin *acere* (voir *Meyer-Lübke*, *R.E.W.*[3], p. 8, n° 91). D'autrepart, comme on peut le voir dans J. C o r o m i n a s, *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana*, I, Berna, p. 251, l'esp. *arce*, *arze* este une forme relativement récente d'un *azre* (< *acere*) qui était très répandu, à côté de *ázere*. Mais, même si cette forme était déjà créée à l'époque du latin vulgaire, elle ne s'est point répandue en Orient. W. M e y e r - L ü b k e, *R.E.W.*[3], p. 8 (n°. 91), admet que le mot roumain est un dérivé de *acer*, sans en préciser la formation. Les autres dictionnaires étymologiques du roumain ne donnent pas d'étymologie, et ils ont raison de ne pas considérer le mot roumain un continuateur du mot latin.

Presque tous les mots roumains qui n'ont pas d'étymologie sont d'origine thraco-dace. Ceci est d'autant plus probable du moment que la réalité que désigne un tel mot est spécifique à l'horizon rustique ou pastoral, car, dans ces domaines, on trouve beaucoup de mots roumains d'origine autochtone. Dans *Analele Universităţii din Timişoara, Seria ştiinţe filologice*, II, 1964, p. 260—261, nous avons proposé pour le mot roumain *arţar* une étymologie de substrat.

Le mot latin *acer* et le v.h.all. *ahorn* (all. mod. *Ahorn*) supposent l'existence d'un mot indo-européen primitif **akar(n)os*, qui peut être admis également à la base du mot roumain, d'autant plus que dans les dialectes allemands du nord (et du centre) on trouve aussi *Alhorn*,

Elhorn, avec *-l-* à la fin de la première syllabe [1], ce qui nous autorise à supposer l'existence dans l'indo-européen d'un **alḱar(n)os*, ou **arḱar(n)os*. On doit invoquer aussi le grec ancien ἄκαρνα (gen.-ης), attesté aussi sous la forme ἄκορνα, bien qu'il semble avoir signifié une autre plante, une sorte de chardon. Mais ce mot a dû avoir également le sens « laurier », car on le trouve expliqué dans une glose: ἄκαρνα· δάφνη. Le mot indo-européen **alḱar(n)os* ou *arḱar(n)os* ne semble pas être un dérivé de la racine **aḱ-*, tel qu'il est considéré par Boisacq, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* [2], p. 32. Le déplacement de l'accent de la syllabe initiale sur la syllabe suivante a dû se réaliser dans la langue thraco-dace.

L'identification de ce mot roumain d'origine thraco-dace présente une importance particulière pour les problèmes de la phonétique thraco-dace et indo-européenne. Jusqu'à présent on a soutenu que l'occlusive palatale **ḱ* de l'indo-européen primitif est devenu *s* en thraco-dace. C'est pour la première fois qu'un fait quelconque nous conduit à soutenir que l'occlusive indo-européenne en question était représentée en thraco-dace également par l'affriquée *ţ*. Donc, de même que l'albanais, le thraco-dace présenterait aussi le traitement *ţ* pour le **ḱ* indo-européen, qui apparaît dans les langues satem sous la forme d'une spirante: *s*, *š* ou *ç*. Mais I. I. Russu, *Elemente autohtone în limba română*, *Substratul comun româno-albanez*, Bucureşti, 1970, p. 44—45, repousse comme tout-à-fait improbable l'étymologie que j'ai donnée au mot *arţar*. Est-ce qu'on doit lui donner raison? Je crois que non. L'étymologie thraco-dace du mot roumain *arţar* constitue presqu'une évidence. Si I. I. Russu ne l'accepte pas, c'est parce que, selon lui, le thraco-dace doit toujours présenter *s* au lieu du **ḱ* primitif. Mais dans certaines langues indo-européennes, comme l'albanais et l'iranien, on trouve également le traitement *ţ* de cette consonne, à côté du traitement *s*. Ne peut-on pas admettre que la situation était la même dans le thraco-dace aussi? On peut donc conclure que le thraco-dace est une langue satem qui a conservé, dans certains mots, l'affriquée issue de **ḱ*. Dans ces conditions, on peut considérer également d'origine thraco-dace le mot roumain *cioară* (< **ţioar(r)ă)*, qui présente le même traitement *ţ* du **ḱ* indo-européen. Ce traitement se trouve aussi dans le mot albanais *sorrë* (< ** ţiorrë)* mais là, il est d'origine illyrienne.

On doit admettre, donc, l'existence, dans l'indo-européen primitif, d'une aire à une affriquée **ţ*, issue de **ḱ*. Cette aire était voisine à celle de *s* et *š*. Mais le *ç* du sanscrit nous fait supposer qu'il y a eu aussi une aire à l'affriquée *č*, qui s'est réduit à la spirante *ç* et à la spirante *š*.

[1] Je trouve l'information dans l'article de Karl Bischoff, *Über den deutschen Wortatlas*, p. 24 et carte (Abbildung) 1, dans le volume *Das Institut für deutsche Sprache und Literatur, Vorträge gehalten auf der Eröffnungstagung*, 1954, Berlin. On y cite l'étude de Mitzka sur le nom de l'érable dans la langue allemande. Cette étude a utilisé les informations que donne le premier volume de l'Atlas de la langue allemande.

[2] Hjalmar Frisk, *Griechisches etymologisches Wörterbuch*, I, Heidelberg, 1960, p. 55, et Pierre Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, I, Paris, 1968, p. 49, enrégistrent la seule forme ἄκορνα et acceptent les considérations étymologiques de Strömberg, *Griechische Wortstudien*, Götteborg, 1944, p. 17, qui renonça à l'étymologie indo-européenne donnée par Boisacq.

L'oscillation *l/r* en position intervocalique dans la langue des Thraco-Daces

CĂTĂLINA DUMITRAȘCU

Craiova

Le caractère tellement lacunaire des données que nous possédons sur la langue des Thraco-Daces, souvent signalé par les chercheurs, est parfois suppléé par la fréquence des attestations de certains noms propres, qui apparaissent des dizaines et même des centaines de fois dans des textes, sur des inscriptions et monnaies grecques et latines, à partir d'Homère et jusqu'à la fin de l'Antiquité [1].

L'étude des variantes graphiques qui présentent de petites différences, des oscillations dans la notation des mêmes noms, permettrait — par une interprétation prudente, en calculant un coefficient d'erreur — de formuler certaines hypothèses qui ne seraient pas moins acceptables que d'autres, concernant quelques phénomènes phonétiques qui se sont produits dans la période de la formation du roumain. Une preuve brillante de l'applicabilité de cette méthode nous est offerte par C. Poghirc dans son argumentation sur l'hypothèse de l'origine thrace de la voyelle roumaine *ă* [2].

C'est en utilisant à peu près la même méthode que nous essayons de démontrer l'influence du substrat autochtone daco-mésien sur le phénomène du rhotacisme de la liquide latérale en position intervocalique, dans les mots roumains d'origine latine, ainsi que dans les mots de substrat (lat. *solem* > roum. *soare*, alb. *mugullë* : roum. *mugure*, etc.).

Cette idée a déjà été émise par Kopitar et Miklosich [3].

Selon les roumanistes contemporains, pourtant, le rhotacisme a pour cause le remplacement de la corrélation de quantité par une opposition de type *lenis — fortis* [4]. La même opinion est acceptée par C. Poghirc, qui invoque l'absence du rhotacisme en albanais et dans les mots thraces attestés, d'où l'impossibilité de démontrer l'origine daco-mésienne du phonème [5].

Certains adeptes du substrat méditerranéen considèrent que l'alternance *l/r* est, à côté d'autres traits, un caractéristique de ce présumé substrat[6]. Nous éliminons cette dernière hypothèse, qui n'expliquerait que partiellement le rhotacisme de *l* intervocalique dans le dialecte italien de Sicile où le latin *sole* a donné *suri* (à Bronte), *sori* (à Montalbano), etc.[7], mais qui serait peu vraisemblable dans une région si éloignée de la Méditerranée comme la Dacie.

Dans le matériel linguistique thraco-dace, on trouve une série d'oscillations *l/r* qui peuvent s'expliquer de manière différente :

[1] Voir *Bithus* (300 fois), *Seuthes* (150 fois) etc., chez D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, Vienne, 1957, pp. 66,434 et I. I. Russu, Die *Sprache der Thrako-Daker*, Bucarest, 1969, p. 182—183.

[2] C. Poghirc, *La valeur phonétique de l'oscillation graphique thrace a/e à la lumière des données des langues balkaniques modernes*, StCl, III, 1961, p. 33—37.

[3] B. Kopitar, *Kleine Schriften*, Vienne, 1875, p. 239; F. Miklosich, *Die slavischen Elemente im Rumunischen*, Vienne, 1861, p. 7 ss.

[4] Marius Sala, dans *Istoria limbii române*, II[e] v., Bucarest, 1969, p. 206—208.

[5] *Istoria limbii române*, II[e] t., Bucarest, 1969, p. 322.

[6] Ariton Vraciu, *Studii de lingvistică generală*, Iassy, 1972, p. 107.

[7] Pour les exemples, cf. Gerhard Rohlfs, *Grammatica storica della lingua-italiana e dei suoi dialetti. Fonetica.* Trad. di S. Persichino, Torino, 1966, p. 310.

1. Ολορος et *Oroles*, Ταλουρας et Ταρουλας, , par métathèse.

2. *Abruporis* et *Abrupolis*, *Durostorum* et *Durostolon*, par dissimilation ; dans le cas de *-polis*, certains chercheurs voient un fait d'étymologie populaire (l'appélatif grec πόλις) [8]. Les noms, où le suffixe -ηλος présente la variante -ηρος [9], peuvent s'expliquer toujours comme résultant de la dissimilation dans le cas de Αβλ-ηρος, Καλ-ηρος, *Pir-urus*, Ταλ-ουρα.

En grec aussi bien qu'en latin, c'est-à-dire dans les langues par l'intermédiaire desquelles nous sont parvenues les attestations de la langue des autochtones, on constate l'oscillation *l/r*, qui s'explique dans tous les cas par des changements phonétiques combinatoires. Parfosi, c'est justement la forme résultée à la suite des changements phonétiques qui s'est généralisée. Par exemple, néogr. πλώρη < gr. πρῶρα,; néogr. ἀλέτρι < gr. ἄροτρον: néogr. φλεβάρης < gr. φεβρουάριος; néogr. ἀδερφός < gr. ἀδελφός [10]. En latin archaïque par dissimilation, on aboutit au suffixe *-aris* du suffixe *-alis* ajouté aux mots qui avaient un *-l-* dans leur racine. Ainsi, il y a *brumalis*, *naturalis*, mais *angularis*, *popularis* [11].

L'oscillation *l/r* dans les exemples thraco-daces analysés jusqu'ici peut s'expliquer donc comme le résultat de la coarticulation, phénomène dont l'existence est possible en thraco-dace aussi bien que dans d'autres langues, ou éventuellement, comme un simple reflet du même phénomène des langues grecque et latine qui nous ont transmis les éléments respectifs.

Pourtant, à part les noms cités jusqu'ici, le matériel anthroponymique thrace offre les attestations suivantes de l'oscillation *l/r* : Βιθυλος — Βιτυρος; Βυλα — *Burus*, Βουριος; Δελυς—*Derulo* ; Δωλης, Δώλον, *Dolo*, *Dolus* —*Doris* ; Δουλας, *Dules*, *Dulas* —Δουρας; Ζουλεμης — Ζουρα-ζεις; Κοθιουλας, *Cutiula* — Κουθιουρας; Κουλιος — Κουρειος; Μουκαλας—*Mucaris* ; Σηλυς — *Serrus* ; Συλευς, Σουλος, *Sulu* — Σουρα, Σουρυς, *Sura*, *Surus* [12].

Ces attestations excluent l'explication par les changements combinatoires cités. L'identité indubitable des noms Βιθυλος—Βιτυρος ou bien de Κουθιουλας—Κουθιουρας, Δουλας—Δουρας, Σηλυς, *Serrus*, Σουλος—*Surus* nous fait présumer aussi l'identité des autres paires.

Si l'on accepte l'hypotèse que la transcription des noms thraco-daces au moye des alphabets grec et latin se rapproche au moins de la réalité p h o n o l o g i q u e (sinon phonétique) originaire, hypothèse qui rend possible toute spéculation concernant le phonétisme thraco-dace, on conclut à l'existence de la neutralisation de l'opposition phonologique *l/r* en position intervocalique (et, peut-être phonétique aussi, par l'intermède d'un *l* cérébral). Malheureusement, l'état précaire des attestations ne nous permet pas de vérifier cette hypothèse en dehors de l'onomastique et les mots communs avec l'albanais non seulement ne la vérifient, mais au contraire, semblent infirmer cette hypothèse, du moment que l'albanais ne présente pas le phénomène du rhotacisme. Mais il ne faut pas oublier que l'identité entre le protoalbanais et le substrat du roumain n'a pas encore été démontrée.

A la suite de cette analyse, deux conclusions sont possibles : 1) la neutralisation de l'opposition phonologique en question a été un phénomène dialectal, ou bien, 2) cette neutralisation a été une tendance autochtone qui c'est concrétisée dans le phénomène du rhotacisme en se superposant au phénomène roman du remplacement de l'opposition consonne simple / consonne géminée par l'opposition *lenis* / *fortis*. En faveur de cette dernière hypothèse on peut apporter l'argument que le roumain ne présente de traces de l'ancienne opposition que dans le cas des sonantes *r*, *n*, *l*, tandis que dans le reste de la Romania cette distinction a laissé des traces aussi pour les autres consonnes [13].

La présence de ce phénomène dans certains dialectes romans et son absence en albanais ne doivent pas conduire à une conclusion unilatérale quant à son origine en roumain (opinions souvent exprimées surtout en faveur de son origine purement romane). Il est préférable d'adopter l'hypothèse que la situation des liquides dans la langue de substrat et peut-être d'autres causes encore ont concouru à l'apparition de ce phénomène.

[8] I. I. Russu, *op. cit.*, p. 59, 168.

[9] Kiril Vlahov, *Die L- und K-Suffixe in der thraktschen Personennamenbildung*, Annuaire de l'Univ. de Sofia,t. LXII, I, 1968, p. 256, 258, 259.

[10] Jean Psichari, *Essai de grammaire historique sur le changement de ρ en λ devant consonnes en grec ancien, médiéval et moderne*, Paris, 1905, passim.

[11] *Istoria limbii române*, I[er] t., p. 82.

[12] D. Detschew, *op. cit.*, ss. vv.

[13] *Istoria limbii române*, t. II, p. 206.

A Dacian Substratum Word: Romanian *miel*

MIRCEA-MIHAI RĂDULESCU

Bucarest

I. **Lexical aspects** (references are being made only to sources of information other than DEX).

Miél, pl. *miéi*, s. m. I.1/"lamb (ev. only male) in the first months of life; up to it's weaning (CADE); ram in the first months of life (Scriban); lamb (male) up to the age of two years (DA)"; 2/"lamb's fur"; 3/"lamb's meat". II. (rare.) "the male offspring of animals other than sheep" (DA). Ex.: "Munţii giucară ca berbecii oilor şi dealurile ca *mieii oilor*" (= litt. *sheep lambs*, Coresi Ps. 321/5, cit. by DA); "Dacă te spurcă *miélul de oaie*" (= litt. *the lamb of the sheep*; Vîlcea, Gorovei, p. 191); *miélul caprei* (= litt. *goat's lamb*; Glosar din V. Jiului, s. DA). Anon. Carans. (p. 353): *mjèl* "agnus".

Dialectal variants: *mel*, pl. *meí* (Banat, Oltenia, Moldova); *niél* (Moldova; but *miél* in Neamţ!); *mnel* (Transylvania, N. -Oltenia). Aromanian: *n'el*, pl. *n'el'i* (Papahagi, D.², p. 923; he gives also the sense "nail spot") *ńel(u)*, pl. *ńeli* (Capidan, Aromânii, p. 322). Megleno-Romanian: *ńel* (Candrea-Densuşianu 1100, p. 166); also *ńăl* (Capidan, Megl. III, p. 210), *(m)niél* (Puşcariu, Wb. 1070, p. 92). Istro-Romanian *ml'e* (Puşcariu, Z. Rekonstr., p. 73).

Diminutives: *mieişór* (rare, DA); *mielúc*, *-ă* (N. -Trans., DA); *mielúş-ă*; *mieluşél* (Anon. Carans., p. 353: *mjèlushel* "agnellus"; DA: also *mieloşél*, *mierluşél*; *mieluşéi* also "cheese pancakes" (R. "papanaşi"), CADE, p. 772), *mieluşeá* (also *mieluşeáuă*, DA; Cioranescu, p. 520—1: also "combings"; Şăineanu, p. 398: also "clover", in Oltenia); *mieluşíţă* (Candrea-Densuşianu, l.c.); *mieluşór* (id.); *mielúţ*, *-ă* (DA: rare; also "vaca domnului" = Lygaeus equestris, "a sort of chinch"). Ar.: *ńilúş*, *-e*, pl. *-i*, *-e*; *ńilíc* (Papahagi D.², p. 926). Mgl.-R. *ńilúş*, *neltšúc*, *niltšóc* (Capidan, Megl. III, p. 210); *ńilúşă* (Pascu, DEMR, p. 132—3).

Derivatives:

Miá, pl. *miéle* (I have heard also *miále*): 1/"female lamb"; 2/=*mioáră*; 3/"young ewe". Var.: *meá* (Tiktin, DRG, p. 974); *mieá*, *mneá* (Cihac I, p. 164); *mniá* (Candrea-Densuşianu, l.c.); *miáuă* (regressively built from the sing. def. *miáua*, DA); *miálă* (from the pl. *miéle*; also "knuckle-bone, dib" = Rom. "arşică", DA). Ar.: *ńao* (Capidan, Rom. Nom., p. 280); *ńauă* (id., Arom., p. 227); *n'eáuă*, pl. *n'eále* (Papahagi, D.², p. 923). Dimin.: D.-R. *mieíţă*, pl. *-e*, *mieúţă* (obsolete, from *miá*, DA).

Mielámă "lot of lambs" (Banat, Candrea-Densuşianu, l.c.); *mielár* "a shepherd who tends only lambs" (DA); *mielăreá*, pl. *-ele* "chaste tree (Vitex agnus castus)"; *mielăreásă*: fem. of *mielár*; *mielărie* "a fold only for lambs"; *milelăríţa*: 1/=*mielăreásă*; 2/"lamb's tick"; *milúţă* (dim., reg: DA).

Miór, pl. *-i* "one to three years old lamb" (DA); *mioáră*, pl. *-e* (rare. *-i*, DA); 1/"young ewe up to the age of three years; ewe which has never (or not yet) brought forth"; 2/(reg.) "doe, or she-goat up to the age of one year"; ex.: "A *ciută mioară*, / Pe bot gălbioară. . . (DA).

Var.: *mieór, mieoáră, meoáră, meioáră, mihoáră* (DA). Deriv.: *mioreá*, pl. *-ele* (DA; pl. also "liverwort = Hepatica nobilis", Borza, p. 83); *mioríță*, pl. *-e* (W. -Trans. also *miorúță*, DA; sense also "squill = Scilla bifolia", Borza, p. 157); *Spațiul Mioritic* (title of an essay of Lucian Blaga, inspired from the folk-lore poem "Miorița", object: the Carpathian space, with its artistical manifestations and conception of life and death); *mioárce* "ewes" (DA, from a poem of Tudor Arghezi); *mirioáră*, pl. *-e* (Banat, Pușcariu, Wb. 1093, p. 94). Ar.: *mil'iór, -oáră*; *mil'iúr, -úră*, pl. *-i, -úre*; *ml'iór, mbl'iór, -oáră*; *n'l'iór, -oáră*: 1/ = *miór, -oáră*; 2/"young she-goat" (Papahagi D.[2] p. 798, 813, 926). Mgl.-R.: *miliúr* (Cioranescu, l.c.); *mil'ór, ml'ór* "lamb; one year old kid" (Pascu, DEMR, p. 132—3); *ml'oáră, mil'oáră* (Capidan, Megl. III, p. 189—90). In compounds: *strămiór, -oáră* "ram, ewe, from two to three years" (Sibiu: *strămniór*; Mehedinți: *strămnioáră*; Banat: *strămioáră*, Candrea-Densușianu 1101, p. 166). Ar.: *strănil'ór* (Candrea-Densușianu, l.c.; also *străml'ór*, pl. *-i*, Papahagi D.[2], p. 1120); *străml'oáră, stranl'oáră* "ewe from two to three years" (Capidan, Rom. Nom., p. 280).

Borrowed from the Romanian:

Albanian: *mel'óre*:: 1/"young ram; young sheep of one to two years"; 2/"she-goat which has not yet brought forth" (last sense in Greece; Meyer, EWA, p. 278, also *milóre*); *mil'úr* "two years old lamb" (Hristoforidhi, p. 245); *milúar, milór, -e* "two years old ram or ewe" (Cordignano).

New Greek (epir.): μλιώρι, -ρα , "young lamb" (Meyer, l.c.); μλιόρα "three years old ewe" (Capidan, DR IV/1, p. 467 f.); μπλ'ούρ, μβλ'όρ, μηλιόρι, -ρα (cit. from diff. sources by Papahagi D.[2], p. 818).

Magyar: *millóra, mióra, mijóra* = Rom. *mioáră* (Candrea-Densușianu, l.c.).

II. Miel<Lat. **Agnellus?**

Up to the present, in spite of insuperable phonetic difficulties, most authors have considered quite normal the deriving of *miél* from Lat. *agnĕllus* (the other words being mere Rom-derivatives; but see the suffix *-úar, -úer, -òre* in Albanian!). As for the passing of *gn* to *m*. six theories have been advanced:

1. After the aphaeresis of *ag-* (something never heard of in Rom.!), *nellu-* > *miél* (Cihac, l.c.).

2. Pușcariu (Z. Rekonstar., l.c.), postulates an **agmĕllus* (from a — most improbable! — "contamination" of *agnĕllus* with *agmen* "herd; mob") > * *aumellus* > * *aumiel* > * *amiel* > *miél* (slightly modified in DR I, p. 424—5: * *agmellus* > * *aumellu* > * *(a)mellu* > *miél)*.

3. Considering that Lat. *gn* has always resulted in Romanian *mn (signum* > *semn, lignum* > *lemn*, etc), Candrea and Densușianu (1100, p. 166) thought *gné* changed to **mnié*, then to *mié(l)* through a "false regression", "because in those regions where **mniél* first became *miél*, people pronounced *miéu* "mine", corresponding to *mnéu* in other regions". A thesis accepted by Tiktin (DRG, p. 974, which gives as an ex. *dumitale* < *domniei tale)*, by Meyer-Lübke (DR II, p. 2—3) and by Scriban (p. 794).

4. In his comments on a series of articles of Skok (DR I, p. 424—5), Pușcariu rejects as impossible the transformation *gn* > * *mí* > *mié(l)*, arguing that in Banat the real spellings are *miél* and *mel*, although *ñ* < *ni, ne* is preserved in this region; he also gives up **agmĕllus*. After accepting the etymology Lat. **ignitia* > D.-R. *miáță* "fever" (Cod. Voron. *mniáță* = *miiáță*, according to Pușcariu; Oaș, *mnáță*; Ar. *náță*), he favours now an evolution *gn* > *ŋn > * *ŋm* > *mi(él)* (two clusters almost impossible to spell!).

5. Pușcariu's last theory about *miél* (in *Limba Română* II, p. 385) admits *gne* > * *mne* > > *mie(l)* (accepted by Cioranescu, who thinks that the aphaeresis of *a* occured first).

6. Rosetti (BL V, 33, also ILR, p. 130) shows that *gn* was pronounced *n̑n̑* in Latin and thinks it changed to *ń* then to *mi(el)*, the last stage being a recent one and caused by a "false regression" (see point 3.); in his opinion, Ar. and Mgl. R. *ńel* is an older stage (but why, again, should this be true only for *miél*, as an unique example of its kind?).

III. The origin of rom. *miél*

None of these theories are satisfactory. In his article "Z. Rekonstr.". (l. c.), Pușcariu rightly says: "But the contemporary forms of *miél* are comparable to the results of Lat. *mēle* ("honey"): D.-R. *miél*: *miére (mńel*: *mńere*; *nel*: *nére)*; Ar. *ńel*: *ńáre (niél*: *niári)*; I. R. *ml'e (< ml'el)*: *ml'are . . .*". These parallels are clear enough and make superfluous the demonstration that in D.-R., as in the South-Danubian dialects, *mel* was the older spelling, the forms with *mń-* or *ń-* being only regional and found also in other words beginning with or containing an etymological *me* or *mi*. Another strong argument is *mioáră*, Ar. *mil'ioáră*, borrowed with an *m-* in Alb., N. Gr. and Magy.; *mil'oáră* itself is a derivative of **mel*, not of *mnel*, *ńel* or *miél* (s. also *mirioáră*, Banat). (Cf. also the doubts of Capidan, Aromânii, p. 332—3 and of Rosetti, ILR, p. 130). Rom. *miél* is not derived from Lat. *agnellus*.

In *Gramm. der Roman. Sprachen* (vol. I, Bonn 1856), F. Diez was very close to the true solution, in comparing *miél* to O. Gr. μῆλον "sheep or goats; small cattle" (see Cihac, l.c., who rejects this theory, and Resmeriță, who writes: "*Miél*: Daco-Greek, from μῆλον "ram" !).

Miél is not from O. Gr. μῆλον, but both have the same I.-E. origin. The older sense of *miél* was "offspring, young animal" (s. the meaning "kid" for *miél* and "young she-goat; young doe" for *mioáră*). O. Gr. μῆλον is related to the I.-E. radical * *m ē l o-*, * *s m ē l o-* "kleineres Tier" (IEW, 724): O. Ir. *mil* "(small) animal", Dutch *maal* "young cow", Arm. *mal* "sheep; ram"; from * *m ō l o -*: O. Ch. Sl. *malъ* "small, little", Ukr. *mal'* f. (coll.) "young sheep", *maťíh* m. (coll.) "young lambs, kids" (Berneker II, p. 13—4); with an *s*-mobile: * *s m ∂ l o -* (* *s m o l o -* according to Onions, p. 837) > Got. *smals*, etc. "little, *small*, NHG *schmal*", esp. O. Isl. *smale* n. "small animals", De Vries (p. 591) also *smali* "small cattle" (s.N.Isl., Fär. *smali*, N. Norw., Sw. dial. *smale* > Lp. N. *smalla*, *smalts* "sheep"), O. Isl. *smalki* "trifle", also Lit. *smalŭ* "small animal", Let. *smalks* "thin, very small". De Vries sends also to * *m ĕ l -* (* *s m ĕ l -)*, "zermalmen, etc" (IEW 716—9) and to these radicals we may also relate O. Gr. μῖλαξ, -ακος (μέλλαξ) "young boy, lad" (Frisk II, p. 287) and Alb. *milák*, *-q*: 1/"leveret"; 2/"child up to the age of two years" (Fjalor, p. 315; Mann, Dict., p. 285; in Meyer, EWA, l.c., also *mil'ák)*, ev. also Alb. *mijúsh* "stupidello" (Giordano, 278). The Alb. words are inherited (not so H. Mihăescu, p. 350, who thinks *milák* is from O. Gr. μῖλαξ). Here also D.-R. *melc*, Ar. *zmélciu* (Papahagi D.², p. 1302) "snail" (to **m e l ∂ -k)*. A series of Iranian words seems to belong here: Sangl. -Iškašmi *mel*, *mēl* (Pahalina, p. 216; Morgenstierne III, p. 50), Ormuri *mēi*, *mai*, Yidgha-Munji *mūo*, all of them "sheep"; Y. -M. *miya* "male oorial" (Morgenstierne, l.c.), Kurd. *mē* "sheep", *mēgal* "flock of sheep" (MacKenzie I, p. 54), *mer* "sheep" (Wahby and Edmonds, p. 90).

Romanian has a lot of animal names of Dacian origin: *bîră*, *bîrcă* "ewe; sheep", *bîrîéc* "male lamb" (see my article in DACOROMANIA 4, 1976), *baláur*, *bálă*, *bárză*, *breb* (s. Mann, Die Urheimat, p. 227), *căpúșă*, *cîrlán*, *cioáră*, *ciocîrlíe*, *cotéi*, *daș*, *húture*, *mînz*, *melc*, *măgár*, *năpîrcă*, *púpăză*, *ráță*, *strépede*, *șopîrlă*, *viézure* (tee I. I. Russu, *Elementele Autohtone* and C. Poghirc, *ILR-Ac. R. II* and *B. P. Hasdeu)*. To this impressive series of appellatives we add now *miél* (also *miór*, *mioáră)*, their Dacian origin being asserted by the existence of similar and related words in Albanian, Armenian and Old Greek.

BIBLIOGRAPHY

Anonymus Caransebesiensis, ed. Gr. Crețu, in: Revista Tinerimea Română, Noua Serie, Vol. I, București, 1898.

Berneker, Erich: Slav. etym. Wörterbuch, vol. II, A-Mor. Heidelberg, 1913.

Borza, Al.: Dicționar etnobotanic. Buc., 1968.

CADE = Candrea, I.-A. and Gh. Adamescu: Dicționarul enciclopedic ilustrat "Cartea Românească". Buc., 1931.

Candrea, I. A. and Ov. Densușianu: Dicț. etim. al l. române. Buc., 1914.

Capidan, Th.: Aromânii. Dialectul aromân. Buc., 1932.
-id.-: Meglenoromânii III. Dicţ. meglenoromân. Buc., 1935.
-id.-: „Românii nomazi" and "Sărăcăcianii", in: Dacoromania IV (1927) 1 and 2, p. 183—352, resp. 923—959, Cluj.
Cihac, A. de: Dict. d'ètymol. daco-romane 2 vols. Francfort s/M, 1870—79.
Cioranescu, Alejandro: Dicc. etim. rumano. Tenerife and Madrid, 1966.
Cordignano, F.: Diz. albanese-italiano. Milano, 1934.
DA = Dicţionarul limbii române (DLR). Serie nouă. V. VI. Academia RPR. Buc., 1965.
DEX = Dicţionarul explicativ, al l. române. Acad. RSR. Buc, 1975.
De Vries, Jan: Altnord. etym. Wörterbuch ². Leiden, 1962.
Frisk, Hjalmar: Griech. etym. Wörterbuch. Vol. II. Heidelberg, 1970. Fjalor i gjuhës Shqipe. Tiranë, 1954.
Giordano, Em.: Dizionario degli Albanesi d'Italia. Bari, 1963.
Gorovei, Artur: Credinţi şi superstiţii ale poporului român. Buc., 1915.
Hristophoridhi, K.: Lexikon albano-ellenikon. Reprint. Tirana, 1961.
IEW — Pokorny, J.: Indogerm. etym. Wörterbuch. Bern u. München, 1959—1969.
MacKenzie, D. N.: Kurdish Dialect Studies, I. London, 1961.
Mann, Stuart E.: An Albanian-English Dictionary. London, 1948.
-id.-: "The cradle of Indo-Europeans". germ. transl. in: Die Urheimat der Indogermanen. Darmstadt, 1968.
Meyer, G.: Etym. Wbch. d. alban. Sprache. Strassburg, 1891.
Meyer-Lübke, W.: "Palatalizarea labialelor", Dacoromania II (1922), p. 1—19. Cluj.
Mihăescu, Haralambie: "Les éléments latins de la langue albanaise", in: Rev. Ét. S.-E. Europ. Vol. IV (1966), p. 5—33 and 523—53.
Morgenstierne, G.: Indo-Iran. Frontier-Lang. III. Oslo, 1956.
Onions, C. T. and others: The Dict. of Engl. Etym. Oxford, 1966.
Pahalina, T. N.: Iškašimskij jazyk, Moskva, 1959.
Papahagi, Tache: Dictionnaire aroumain², Buc., 1974.
Pascu, G.: Dict. étymol. macédoroumain, I, Iaşi, 1925.
Poghirc, Cicerone: B. P. Hasdeu — lingvist şi filolog. Buc., 1968.
-id.-: Influenţa autohtonă. In: Acad. RSR, Istoria limbii române, vol. II, p. 311—365. Buc., 1969.
Puşcariu, Sextil: Etym. Wbch. d. rumän. Sprache. Heidelberg, 1905.
-id.-: Comments on six papers by P. Skok, in Dacoromania I (1921), p. 422—427. Cluj.
-id.-: Limba Română. Vol. II, Rostirea, Buc. 1959.
-id.-: "Zur Rekonstruktion des Urrumänischen"; Romanian transl. in: S. Puşcariu — Cercetări şi studii, p. 57—101. Buc, 1974.
Resmeriţă, Al.: Dicţ. etim.-semantic al l. române. Craiova, 1924.
Rosetti, Al.: "Sur quelques particularités du traitement de l'*e* latin en roumain". In: Bull. linguistique V (1937), p. 33—37.
-id.-: Istoria limbii române. Buc., 1968.
Russu, I. I.: Elementele autohtone în l.română. Substratul comun româno-albanez. Buc., 1970.
Scriban, August: Dicţionaru limbii româneşti. Iaşi, 1939.
Săineanu, L.: Dicţ. univ. al l. române. Craiova, 1939.
TDRG = Tiktin, H.: Dicţionar român-german, 3 vols. Buc., 1903—1925.
Wahby, T. and C. J. Edmonds: A Kurdish-English Dict. Oxford, 1966.

Thrace et daco-mésien: langues ou dialectes ?

C. POGHIRC

Bucarest

0. Il y a peu de temps, dans la recherche sur les langues balkaniques antiques du nord de la Grèce, on opérait avec des notions fort confuses : thraco-phrygien, thraco-illyrien, etc. C'est surtout le mérite de Vl. Georgiev que dans les dernières recherches on essaye maintenant de délimiter les régions linguistiques afin de mieux comprendre les faits.

0.1. En se fondant sur des données objectives — la répartition géographique des types de toponymes et de hydronymes — Vl. Georgiev a insisté sur la différence entre régions : illyrienne, thrace proprement dite et daco-mésienne [1]. Il en a tracé aussi les principales différences phonétiques, en se basant sur les étymologies les plus sûres. Les idées de M. Georgiev ont été acceptées par beaucoup de chercheurs, mais il y en a bon nombre encore, surtout du côté des historiens, qui considèrent que les Thraces et les Daco-Mésiens parlaient la même langue, avec, peut-être, d'infimes différences dialectales [2].

0.2. La démonstration de Vl. Georgiev se fondait seulement sur la répartition de la macrohydronymie et des types de toponymes en *-dava*, *-upa*, *-sara* (daces) vis-à-vis de *-para*, *-bria*, *-diza* (thraces) — arguments convaincants d'ailleurs, à notre avis. Nous reprendrons pourtant la question en utilisant t o u t le matériel lexical existant.

0.3. Nous avons classé le matériel thraco-daco-mésien en le groupant, pour la première fois, par régions et par catégories : hydronymes, oronymes, toponymes, noms de tribu, théonymes et anthroponymes. Pour cet ardu travail nous avons pris comme base le répertoire de D. Detschew [3], corrigé et complété surtout par I. I. Russu [4], V. Beševliev [5] et K. Vlahov [6].

0.4. La répartition du matériel n'est pas facile, car les unités territoriales ont beaucoup changé au cours de l'histoire. Nous acceptons comme d a c e le matériel attesté en Dacie proprement dite, au nord du Danube ; comme t h r a c e celui attesté au sud, en partant du versant septentrional de l'Haemus, jusqu'aux confins de la Grèce ; nous répartisons le matériel m é s i e n en deux : la Mésie Inférieure (la Scythie Mineure y comprise) et la Mésie Supérieure, à l'ouest de l'Utus (en englobant la Dacia Ripensis, Dacia Mediterranea,

[1] *Trakijskijat ezik*, Sofia, 1957, surtout pp. 65—83 ; *Văprosi na bălgarskata etimologija*, Sofia, 1958, p. 89—119 (= VBE) ; *Thrace et illyrien*, LB, VI, 1963, p. 71—74 etc.

[2] Voir surtout I. I. Russu, SCIV, XII, 1961, p. 108 et, plus recemment, *Die Sprache der Thrako-Daker*, Bucarest, 1969, p. 41 (= Spr. Thr.-D.).

[3] *Die thrakischen Sprachreste*, Wien, 1957 (= Thr. Spr.). Nous y avons ajouté les faits nouveaux provenant de l'excellent *Inscriptiones Graecae in Bulgaria repertae* de G. Mihailov.

[4] V. son compte rendu à Detschew, *Thr. Spr.* dans Dacia N.S., II, 1958, pp. 520—526 et *Spr. Thr.-D.*, pp. 77—85. Pour les faits illyriens, à part les livres de H. Krahe et A. Mayer, nous avons utilisé l'excellent répertoire de I. I. Russu, *Illirii*, Bucarest, 1969.

[5] *Nachträge zu den thrakischen Sprachresten*, LB, I, 1959, 65—68. V. aussi Ž. Velkova, ib., XVII, 2, p, 55—77.

[6] *Nachträge und Berichtigungen zu den thrakischen Sprachreste und Rückwörterbuch*, Annuaire de l'Univ. de Sofia, Fac. de Filologie, t. LVII 2, 1963, pp. 219—372

et la partie nordique de la Dardanie). Il va sans dire que le territoire de la Mésie Supérieure n'est pas unitaire du point de vue linguistique, aux faits mésiens se mélangeant souvent des influences illyriennes et pannoniques [7].

0.5. Pour plus de précision, nous comparons seulement les formes appartenant au même microsystème linguistique (hydronymie, etc.) et non pas des microsystème différents. Nous nous bornerons aussi à comparer des mots entiers, du même type de formation et non des racines ou des formes d'une ressemblance approximative [8].

1. L'hydronymie de toutes les régions thraces comprend ± 136 noms de rivières, lacs et marais, dont la répartition géographique est la suivante :

1.1. En Dacie on connaît les 33 hydronymes suivants : Ἀλούτας, *(Alutus)*, *Apus (Appion)*, *Aranco*, Ἄραρος, *Arine*(?), *Auha*(?), Κάρπις, Κωγαίονον, Κρίσος *(Grisia)*, *Danaster*, Δρέ(γ)κων *(Dricca)*, *Gerasus*, (Ἱέρασος), *Gilpil*(?), Ἡλιβακία, Ἴστρος *(Hister)*, Μάρισ(ος) (*Marus*, *Marisia*, Μορήσης), *Miliare*, Μουσαῖος (Μουσέος), Νάπαρις, Ὀρδησσός *(Ordesos)*, Πασπίριος, *Pathissus (Parthiscus)*, Πόρατα (Πυρετός), Ῥαβων(?) *Samus*(?), Σαργε(ν)τίας, Σέρετος, Θιαγόλα, Τιάραντος, Τιβίσκος (*Tibisia*, Τιφήσας, Τιμήσης), *Tisia* (Τίτζα, v. *Pathissus*), Τούτης, Τύρης (Τύρας, *Tyra(s)*).

1.2. En Mésie Inférieure (la Scythie Mineure y comprise) sont attestés 13 hydronymes : *Asamus*, Ἄθρυς *(Ieterus, Iatrus)*, Ἀρτάνης, Ἄξιος, *Calabaeus*, *Gabranus*, Ναράκιον *(Naracustoma)* Νόης *(Novas)*, *Pannysis* (Πάνυσος), *Picusculus*, *Salmyris*, *Sanpaeus*(?), *Zyras*.

1.3. En Mésie Supérieure on a 12 hydronymes : Almus, Ἄγγρος, Ἄτλας (?), Αὔρας (?), Βρόγγος (Βάργος, *Margus*), Κέβρος (Κίαβρος, *Ciambros*), Λύγινος, Ὄσκιος (Σκίος, *Oescus*), *Pingus*, Τίβισις (?), *Timachus*, *Utus*.

1.4. En territoire thrace il y a 78 hydronymes [9]. Presque aucun des noms cités (§ 1.1—1.3) ne se répète comme tel d'une région à l'autre : thr. *Bargus :* m.s. *Bargos* (connu plutôt comme *Margus* (actuellement Morava) et Βρόγγος, ; thr. *Athyras* (rég. de Byzantion) : m.i. Ἄθρυς attesté en époque tardive comme *Ieterus*, *Iatrus* (aujourd'hui *Jantra*, *Jeter*) ; thr. Κεβρήν, : m.s. Κέβρος, ; thr. Τεαρός : (peut-être) d. Τιάραντος. Quant aux hydronymes dérivés du radical * *ser-* « couler » (thr. *Serinis*, Σέρμη, *Syrmus :* d.. Σέρετος, *Sargetia*), il faut remarquer que ce radical est trop répandu dans toutes les langues indo-européennes et les formes citées trop différentes pour constituer un argument à l'appui d'une parenté spéciale.

1.5. Des relations au moins aussi importantes on trouve du côté illyrien : d. *Alutas :* ill. *Alto ;* d. *Apus (Appion)*, *Zald-apa :* ill. *Apilas*, *Aponus*, *Apsus*, *Col-apis*, *Met-apa ;* d. *Arine :* ill. Ἀρίων ; m.i. *Artanes :* ill. *Artatus ;* d. *Drencon :* ill. *Drinus ;* m.i. *Iatrus (Ieterus) :* dalm. *Iadrus ;* sc.m. *Naracion :* ill. *Naron ;* m.i. *Pannysis :* ill. *Panyasos ;* sc.m. *Salmyris :* ill. *Salangon*, *Salon ;* m.s. *Timachus :* ill. *Timavus ;* d. *Tisia :* ill. *Tit(i)us*.

1.6. Mais les plus importantes correspondances pour l'hydronymie daco-mésienne se trouvent du côté des langues baltiques [10] : d. *Alutas :* lit. *Aluôte*, *Altis* etc., russe Алыт, let. *aluôts* « source » ; m.s. *Almus :* lit. *Ālmė*, *Almajà*, *Ālmajas*, lit. *almėti* « couler » ; d. *Gilpil :* lit. *gilùs* « profond » et les rivières lit. *Pil-upis*, *Pylà* etc., lit. *pìlti* « couler » ; d. *Danubius :*

[7] Pour ces régions, nous utilisons les abréviations suivantes : d. = dace ; ill. = illyrien ; m.i. = de Mésie Inférieure ; m.s. = de Mésie Supérieure ; sc.m. = de Scythie Mineure ; thr. = thracc.

[8] Dans les répertoires de noms nous donnons les variantes originales grecques et latines dans l'ordre de l'alphabet latin. En reste nous employons d'habitude la transcription latine. Nous notons d'un (?) les noms dont la forme ou l'appartenance est douteuse.

[9] Par économie d'espace, nous avons renoncé à citer la liste complète des faits thraces. Pour la comparaison, nous envoyons à Detschew, *Thr. Spr.*

[10] Voir C. Poghirc, *Les rapports entre le thraco-dace et le balto-slave, « Actes du 1er Congr. Int. des Linguistes (Bucarest, 1967) »*, t. II., 1970, 765—771 et surtout I. Duridanov, *Die thrakisch- und dakisch-baltischen Sprachbeziehungen*, LB, XIII, 2, 1969.

lit. *dunavas* « Gewässer, Stelle im Wasser »; sc.m. *Calabaeus*, Καλλάτις (lac et ville) : lit. *Kãl-upis*, let. *Kãl-upe* etc ; m.s., Λύγινος : : lit. *Lùginas* < *liũgas* «Sumpf, Morast » ; d. Νάπαρις : v.pr. *Naupern* etc ; d. 'Ορδησσός : lit. *Ùrd-upis*, *Urd-enà*, let. *Urdava*, lit. *urdulỹs* « rivière » (de montagne) ; d. Πασπίριος : lit. *Paspiriu (káimas)* < lit. *spẽrus* « rapide » ; d. 'Ραβῶν : lit. *Revona* (rivière), *ravas* « humide » ; sc.m. *Sanpaeus :* lit. *Sãmpė* (lac), les deux de * *San-upa* « Zusammenfluss » ; d. Τούτης : lit. *Tũt-upis*, *Tũtaka* < lit. *tutúoti* « tuten. blasen » ; m.i. *Zyras :* lit. *Žiurà*, *Žiurẽlis* (rivières), *Žiũrių ẽžeras*, etc.

1.7. Un trait spécifique de l'hydronymie daco-mésienne (mais surtout dace) est l'existence du suffixe *-isso-*, *-esso-*, *-esi-*, *-isi-* : Κρίσσος—*Grisia ;* 'Ιέρασος—*Gerasus ;* Μάρισ(ος) — Μορήσης — *Marisia* ; "Ορδησσος *(Ordesos)*, *Pannysis*—Πάνυσος, *Pathissus*—*Tisia*, Τίβισις—*Tibisia*—Τιφήσας — Τιμήσας. En Thrace, les seuls hydronymes pourvus de ce suffixe — 'Αρπησσός (affluent méridional de l'Hébros) et Λίσσος (sur la côte cyconienne) — se trouvent en région « pélasgique ». En illyrien, pourtant, ce suffixe est assez bien représenté [11]. On a donc affaire à un trait important, qui sépare le daco-mésien du thrace et le lie à la région « pélasgique » et à l'Asie antérieure.

1.8. Le peu de correspondances entre le thrace et le daco-mésien dans le domaine si important de l'hydronymie — 3 sur un rapport de ± 58 hydronymes daco-mésiens vis-à-vis de ± 78 thraces, de pair avec les différences de structure signalées — ne permet pas de conclure sur une parenté quelque peu plus étroite entre les deux langues.

2. On connaît très peu d'oronymes daco-mésiens : Καρπάτης, Καυλιακός (?), Κωγαίονον (montagne en Dacie), Τίριζις (le cap Kaliakra) et Κεῖρις (grotte, probablement en Dobroudja). En territoire thrace il y en a une trentaine.

2.1. Il est significatif qu'aucun des oronymes daces ne se retrouve en Thrace. Il est surtout à remarquer que la racine * *karp-*, si riche en daco-mésien (v. la chaîne des montagnes Καρπάτης, la rivière Κάρπις, ; la tribu des *Carpi*, Κάρποι, Καρπιανοί, Καρπίδαι, Κάρπο-δάκαι, n. de pers. *Carpus*) et qui se retrouve aussi en illyrien *(Carpia, Carpus)* et en albanais (*karpë* « rocher », cf. lit. *kerpù* « schneide », norv. *skarv* « rocher ») et jusque dans la Mer Egéenne (île de Κάρπαθος) n'est que faiblement représentée en Thrace, par un nom de personne et le toponyme Καρπούδαιμον seulement, qui est au moins à moitié grec.

3. On connaît ± 901 toponymes dans toutes les régions thraces, dont ± 90 noms de localités en Dacie, plus d'une centaine en Mésie Inférieure, 134 en Mésie Supérieure et ± 574 en Thrace.

3.1. Les toponymes de la Dacie sont : *Acidava*, 'Ακμονία *(Agmonia)*, *Agnavia(e)*, Αἰζισίς *(Aizizis)*, *Alburnus*, *Aliobrix*, 'Αμούτριον *(Amutria)*, *Ampelum*, "Απουλον *(Apulum, Apula)*, *Arcidava (Arcidaba)*, 'Αρκίννα, 'Αρκοβάδαρα, Αργεδαυον ('Αργίδαυα), "Αρπις, Arutela, 'Αρσόνιον(?) *Bacauca*, *Bersovia (Berzobis)*, *Blandiana*, *Brucla*, *Burridava*, *Burticum*, *Butes* (Βουτας, *Butae*?), *Canabae*, *Capora (Cepora)*, *Carpis*(?), Καρσίδαυα, *Cartum*, *Cedonia*, *Cersie (Certie)*, Κληπίδαυα, Κομίδαυα, *Darnithithi*(?), *Deusara*, *Dierna (Tierna, Tsiernensis, Zernae* etc.), Δοκίδαυα, *Drobeta(e)* (Δρουβητίς, *Drubeta)*, *Gaganae (Gazana)*, *Galtis*, Γερμίζερα *(Germisara, Germigera)*, "Ηλις, *Iatris*(?), *Immenosum*(?), Μαιτώνιον, *Malva*, Μαρκόδαυα *Masclian(a)*(?), *Micia*, Νάπουκα *(Napoca)*, Νετίνδαυα (Νεντιδαυα), Νικώνιον, 'Οφιοῦσα, Οὐτίδαυα, Πατρίδαυα, Πετρόδαυα, *Pelendova*, Πολονδα (Πάλοδα), Πέσσιον(?), Πίνον, Πιροβορίδαυα (Πιρου-?), Πορόλισσον (Παράλισσον, *Porolisum)*, *Potaissa (Patavissa*, Πατρούισσα), Potula, 'Ραμίδαυα, *Resculum*, 'Ρουκκόνιον(?), *Rusidava*, *Sacidaba (Acidava)*, *Samus*, Σαγγίδαυα, *Sarmizegetusa* (Ζαρμιζεγέθουσα etc.), Σετίδαυα, Σιγγίδαυα, *Siosta (Sostica)*, Σόρνον, *(Caput) Stenarum*(?), Ταμισίδαυα, Τάπαι *(Tapae)*, Τίασ(σ)ον, Τιβίσκον *(Tibiscum, Tiviscum, Tibis)*, *T(s)ierna* v. *Dierna*, *Tirepsum*,

[11] H. Krahe, *Die Sprache der Illyrier*, I, 1955, 88—89.

Τιρίσκον, Τρισσόν (?), Τρίφουλον (?), Τύρης (Τύρας, *Tyra*), Ζαργίδαυα, *Zarmizegetusa* v. *Sarmisegetusa*, *Zernae* v. Dierna, Ζεῦγμα (?), Ζιρίδαυα, Ζουρόβαρα, Ζουσίδαυα.

3.1.1. Parmi ces noms, seulement les suivants trouvent un correspondant, au moins approximatif, dans la toponymie thrace : d. *Argedava :* thr. Ἄργιζα, *Argesis ;* d. *Burticum :* thr. *Bortia*, Βορκία et *Burtudizos*, *Burtizon ;* d. *Carsidava :* thr. *Carsaleon ;* d. *Gazana*, *Gaganae :* thr. Γάζωρος, Γαζουρός ; d. *Comidava :* thr. *Cuimedava*, *Cumudeva ;* d. *Dacidava :* thr. (de Bithynie) Δακυβιζη, Δακιδιζη, ; d. *Deusara :* thr. Δαύσαρα ; d. *Drobeta :* thr. Δράβος, Δραβησκός, *Daravescus ;* d. *Germisara :* thr. Γερμανία, Γερμάη ; d. *Malva :* thr. *Maloea*, Μαλιανδα (Bithynie) ; d. *Marcodava :* thr. et m.i. Μαρκέρωτα ; d. *Potula :* thr. *Potelense ;* d. *Rhamidava :* thr. *Rhamae ;* d. *Rusidava :* thr. Ῥυσική ; d. *Sucidava :* thr. Σάκος, Σάκισσος ; d. *Singidava :* thr. Σιγγος, *Siggos ;* d. *Tiriscon :* thr. *Tiristazis ;* d. *Tyras :* thr. *Tyrida*, Τύρισσα, Τυρίστατα, Τυρόδιζα ; d. *Zurobara :* thr. *Zyrmae*, Ὀζόρμη.

3.1.2. Nous avons donc, en tout, 19 correspondances sur un rapport de 90 toponymes daces vis-à-vis de 574 thraces. Il faut encore noter que ces correspondances sont souvent de formation phonétique et morphologique très différente, et que même les concordances dans le radical sont parfois assez approximatives (si elles ne sont que de simples homophonies fortuites). En plus, quelques-unes de ces correspondances sont panthraces et dépassent parfois même le territoire thrace (v. § 8.3.).

3.1.3. Un nombre important de correspondances se trouve aussi du côté illyrien (16) : d. *Apulum :* ill. *Apulia ;* d. Ἄρπις : ill. *Arpi ;* d. *Arutela :* ill. *Arra ;* d. *Bersobis :* ill. *Bersellum*, *Birziminium ;* d. *Blandiana :* ill. *Blandona ;* d. *Brucla :* ill. *Breuci ;* d. *Burridava :* ill. *Burnum ;* d. *Butae :* ill. *Butua ;* d. *Certiae :* ill. *Certissa ;* d. *Gazana :* ill. *Genzana ;* d. *Malva :* ill. *Malvesa*, *Malvesatium ;* d. *Netindava :* ill. *Nedinum*, *Netabium ;* d. *Patavissa :* ven. *Patavium ;* d. *Pirum*, *Piroboridava :* ill. *Piraei ;* d. *Sarmizegetusa :* ill. *Sarminium ;* d. Τρίφουλον : ill. *Tribulium*, etc.

3.2. Dans la Mésie Inférieure on connaît ± 103 noms de localités : Ἄβρυτος *(Abrutus*, *Abrittos*, Ἔβραπτος), Αἴγισσος *(Aegyssus)*, *Alana(?)*, Ἀλτῖνα *(Altinum)*, *Amlaidina*, *An(a)samus* (Ἄσημα), Ἀππίαρα (Ἀππιαρεια, *Appiaria*), Ἀργαμώ, Ἀρῖνα (?), Αργεδαυον, *Arrubium*(?), Ασβολοδεινα *(Asbolodina)*, *Ausdecensis* (civitas), Ἀξίοπα *(Axiupolis)*, Βασσίδινα, Βαστέρνας, Βέκις, Βελεδίνα, Βηρίπαρα, Βίδιγις, *Biroe (Bireo)*, Βισδίνα, Βισμαφά, Βιζων(η) *(Bizone*, *Vizzo)*, Βόδας, Κάλλατις *(Callatis*, *Calathus)*, Καπίδαυα (Καπίδαβα, *Capidava)*, *Caria* (Καρία), *Cars(i)um* (Κάρσος, Καρσώ), *Cerbatis*, Κίος *(Cius)*, Κιστίδιζος, Κοπούστορος, *Cranea*(?), Κρουνοί, *Cumodina*, Δαούσδαυα, Διακόν, *Dimum*, Δινισκάρτα, Δινογέτεια (*Diniguttia*, etc.), Δισκοδουρατεραι, *Doriones*, Δουρόστορον (*Durostorum*, etc.), *Drasdea*, *Ereta (Erite)*, Ἐργαμία, *Gedina*, Γένουκλα, *Gizidina*, Ἰατρός, *Ibida*, Ἰστρίη *(Histria*, *Histropolis* etc.), Ἴτζης, Λάρισα, Μαρκέρωτα, Μασκιοβρια, Melta, Μουριδεβά, Νίσκονις, Ὀδησσός (Odessos etc.), Ὀργάμη (Ὀργάλημα), Ὀζωβία (Ὀζηβία), Παδισάρα, *Pannisos*, Πρέϊδες, Πρίστη *(Prista)*(?), Ῥεσιδίνα, *Rhocobae*, Ῥουβοῦστα(?), *Sagadava*, *Sacidava (Sucidava?)*, *Sadame (Sadamia)*, *Salmorude (Salamorio*, Ἄλμυρις), *Salsovia*, Σαλτοπύργος, *Saprisara*, Σαρδες *(Sardes)*, *Scaidava* (Σκέδεβα), *Scatrae*, Σκατρῖνα, *Scenopesis*, Σιτιόεντα, *Sostra*, Σπάθιζος, *Sucidava* (Σουκίδαυα), Σπιβυρος *(Spiurum)*, *Storgosia*, Τιβίσκα, Τιγᾶς, Τίγρα *(Tegra)*, Τιλλιτώ, *Timogit(t)ia* (v. *Dinogetia*?), Τίριζις (Τιριστίς, *Tirissa* etc.), Τόμοι *(Tomi(s)* etc.), Τορούλης, *Tra(n)smarisca* (Τραμαρίσκα), Τρο(ι)σμις *(Troesmis)*, Τζάσκλις, *Ultinsium(vicus)*, Ζάλδαπα (Ζάλδαβα, Ζέλδεπα), Ζισνούδεβα, *Zygere*.

3.2.1. On en retrouve en territoire thrace les suivants : m.i. *Aegyssus :* thr. Ἀγησσός ; m.i. Ἀρῖνα : thr. Ἄρνη ; m.i. Βέκις : thr. Βεκοῦλι ; m.i. Βελεδίνα : thr. Βέλλουρος ; m.i. Biroe : thr. Βέρης, Βέροια ; m.i. Βασσιδινα : thr. *Bessapara*, Βεσούπαρον, *Bessa*, *Bessum ;* m.i. Βηρίπαρα : thr. Βῆρος ; m.i. *(Duro)-storum :* thr. *(Geti)-styrum*(?) ; m.i. Διακόν : thr. Δία, *Dium ;* m.i. *Ergamia :* thr. Ἐργίσκη ; m.i. Καλλάτις : thr. Κάλ(λ)ης ; m.i. *Capidava :* thr. Καπιστούρια ; m.i. *Carsium :* thr. *Carsaleon ;* m.i. *Cius :* thr. Κίος, *Cius ;* m.i. *Paladina* (cf. Paladeinenos) :

thr. *Palae;* m.i. *Residina:* thr. Ῥήσιον,; m.i. *Saltypyrgos:* thr. Σάλτυς; m.i. *Sardes:* thr. *Serdica, Sertica, Sardica* et, peut-être, Σάρτης.

3.2.2. Il s'agit donc de 18 correspondances sur 103 toponymes de la Mésie Inférieure vis-à-vis de 574 en Thrace.

3.2.3. Les correspondances illyriennes sont plus nombreuses (27) : m.i. *Aegyssus:* ill. *Aeginium;* m.i. *Allina:* ill. (Pann. Inf.) *Altina;* m.i. Ἀρῖνα : ill. *Arinistae, Arnissa, Aronia;* m.i. (celt.?) *Arrubium:* ill. *Arupium;* m.i. *An(a)samus* (Ἄσημα) : ill. *Asamum;* m.i. *Bassidina:* ill. *Bassania;* m.i. *Basternas:* ill. *Basta;* m.i. *Becis:* ill. *Beci;* m.i. *Cerbatis:* ill. *Cerbalus;* m.i. *Certie:* ill. *Certissa;* m.i. *Cranea,* Κρουνοί : ill. Κρεωνιον, *Creveni;* m.i. *Durostorum:* ill. *Durnium;* m.i. *Gedina:* ill. *Gedate;* m.i. Γένουκλα. : ill. *Genusia;* m.i. *Istria:* ill. *Istris;* m.i. *(Trans)marisca):* ill. *Marusium;* m.i. *Orgame:* ill. *Orgessos, Orgomenai;* m.i. *Ozobia:* ill. *Ozuaei;* m.i. *Saltupyrgos:* ill. *Salthua;* m.i. *Saprisara:* ill. *Saprinus;* m.i. *Sardes:* ill. *Sardos;* m.i. *Scaidava:* ill. *Scaladi* (?); m.i. *Scatrae:* ill. *Scardona*(?); m.i. *Sitioenta:* ill. *Setu(i)a;* m.i. *Spiurum:* ill. *Speretion, Speridion;* m.i. *Storgosia, (Duro)storum:* ill. *Starua;* m.i. *Ultinsium:* ill. *Ulcinium.*

3.3. Dans la Mésie Supérieure il y a ± 135 noms de localités attestés : Ἀεδάβη, Ἄλδανες, *Almus* (Ἄλμος), Ἄμουλο, *Anausara,* Ἀρβατίας, Ἀρκοῦνες, Ἀργανόκιλι, Ἄρσα, Ἄρσαζα, Ἄρσενα, Βαδζιάνια, Βάλαυσον, Βάνες, Baos, Βεμάστης, Βερκάδιον, Βερμέζιον, Βέρζανα, Βεσαΐανα, Βεσίανα, Βιδζώ, Βιμηρός, Βιτζιμαίας, Βλέβοις, Bononia(?), Βόττες, Βράρκεδον, Βράτζιστα, Βρίπαρο(ν), Βουρδόμινα, Βούρδωπες, Βουτερίες, Βούττις, Καβετζός, *Cametae*(?), *Camistrum,* Κάνδιλαρ (?), *Capedunum*(?), Χεσδούπαρα, Χεσδούσκερα, Κιπίπενε, *Clevora (Clebora),* Κοβεγκλίες, *Combustica*(?), Κούας, Κούπους *(Cuppae),* Κρατίσκαρα, Δάβανος, Δανεδέβαι, Δαρδάπαρα, *Dasmini(um?),* Δέδβερα, Δέστρεβα, Δίνιον, Δορτικόν *(Dorticum),* Δουλίαρες(?) Δουρίες, Δούσμανες, Δρασίμαρκα, Δροῦλλος, *Egeta* (Ἔγητα, *Aegeta*), Ἔμαστος, Γάρκες, Γερματζα, *Gerulata*(?), Γόμβες, Γραῖκος (?), Γράνδετον, *Gramriana,* Γρίβο, Γριγκάπανα, Γρόφφες, *Idimum (Idomum),* Ἰταβερίες, Ἰταδεβά, *Lederata*(?), Λουκουνάντα, Μαγιμίας, *(Ad) Malum, Margum,* Μιλλάρεκα, Μώτρεσες, Μουτζίπαρα, Ναϊ(σ)σός *(Naessus, Navissum* etc.), Νώγετο(?), Ὀδρίζο, Οἶσκος *(Oescus, Uscus),* Ὀλόδορις, Οὐρβρίανα, Παυταλ(ε)ία *(Peutalia)* (?), Πετρίζην, Pincus (Πιγκοί), Πίστες, Πούτεδις, Πρετζουρίες, Πρισκούπερα, Ῥα(ι)τιαρία *(Ratiaria, Retiaria,* Ῥαζάρια), *Remetodia (Remetodion), Remisiana* (Ῥεμεσίανα, etc.) Ῥεπόρδενες, Σκάρες, Σκαρίπαρα, Σκασσετάνα, Σκουάνες, Σκοῦμβρο, Σκοῦποι *(Scup(p)i, Scopi),* Σινγίδουνον *(Singidunum,* etc.) (?), Σμόρνη *(Zmirna),* Σταμαζώ, Στραμεντιάς, Στρανβάστα, Στρόγγες, Σούβαρας, Σούρικον, Συκιδάβα (*Sucidava,* Συκίβιδα, Ζικίδεβα), *Taliata*(?), Τεζούλη, Τιμαθοχιώμ, Τιμακίολον, *Timacum* (*Timagon,* Τίμακον), Τιμένα, Τιμίανα, Τιούγκωνα, Τόπερα, Τζερτζενούτζας, Τζίμες, *Utus* (Οὔτως), *Veclanum*(?), *Vendenis (Vindenae?),* *Viminacium, Vinceia,* Ζάνες, Ζητνουκόρτου, Ζυσβάες.

3.3.1. En Thrace proprement dite on trouve des correspondants pour les toponymes suivants : m.s. *Almus:* thr. *Almana,* Ἀλμήνη; m.s. Βαδζιάνια :thr. Βαζοπαρα,; m.s. Βάλαυσον : thr. *Ballanstra;* m.s. *Bercadion:* thr. Βάργαλα; dard. Βέρζανα : thr. *Bersamae;* dard. *Bes(a)iana:* thr. *Bessa, Bessapara;* m.s. Βούρδωπες, Βουρδόμινα : thr. *Burdapa, Burdenis, Burdipta;* dard. Γέρματζα : thr. Γερμανία, Γερμάη; dard. Δάβανος: thr. Δαβλεῖς, *Dablae;* m.s. *Doriones:* thr. Δο(υ)ρίσκον, *Doriscum;* m.s. Καβετζός : thr. (Cappadocie) Καβασσός, Καβησσός; m.s. *Capedunum* : thr. Καπιστούρια; m.s. Πετρίζην : thr. Πέτρα, *Petra(e);* m.s. *Remesiana, Remetodia* : thr. *Rimesica*; m.s. *Stranbasta* : thr. Στράμβαι; m.s. Τόπερα : thr. Τόπειρα, Τοπιρίς.

3.3.2. On constate donc 16 correspondances sur un rapport de 134/574.

3.3.3. Malgré les difficultés de faire parfois une nette distinction entre les faits appartenant au mésien de la Mésie Supérieure et ceux de l'illyrien, on trouve les correspondances toponymiques suivantes (19) : m.s. *Aegeta:* ill. *Aeginium;* m.s. *Almus:* ill. *Almas;* m.s. *Arba-*

tias: ill. *Arba;* m.s. *Arsa, Arsasa, Arsena:* ill. *Arra* (et n.pr. *Arsa, Arsaius* etc.); m.s. *Banes:* ill. *Bantia;* m.s. *Bercadion:* ill. *Berginium;* m.s. *Berzana:* ill. *Bersellum;* m.s. *Bitzimaias:* ill. *Bistua, Bistum;* m.s. *Bottes, Buttis, Buteries:* ill. *Butua (Budua);* m.s. *Candilar:* ill. *Candavia;* m.s. *Dardapara:* ill. *Dardi, Dardani* (tribus), *Dardenis;* m.s. *Duries:* ill. *Durnium;* m.s. *Emastos:* ill. *Emanium;* m.s. *Magimias:* ill. *Magiai;* m.s. *Oescus:* ill. *Uscana;* m.s. *Pistis:* ill. *Pistum;* m.s. *Repordenes:* ill. *Raparia;* m.s. *Scuanes:* ill. *Scunasticus;* m.s. *Stamazo:* ill. *Stamnes.*

4. Significatifs sont aussi les noms de tribus (difficiles parfois à séparer des ethnikons). On considère en général comme étant daco-mésiens les 50 noms suivants : *Abritani (Abretteni)* (?), *Aedi*, Ἀγάθυρσοι *(Agathyrsi)*, Ἀλβοκήνσιοι, *Apuli*, Ἄρπιοι, Ἀρσιῆται (?) Βίεσσοι, Βίηφοι, Βοῦροι (Βουριδαυήνσιοι, *Buricodavenses*), *Buteridavenses*, *Carpi* (Κάρποι, Καρπιανοί, Καρπίδαι, Καρποδάκαι), Κάττουζοι *(Catizi)*, Καυκοήνσιοι, Κειάγεισοι, *Celegeri*, Κηριβωστηνοί, *Clariae*, Κόραλλοι *(Coralli)*, *Costoboci* (Κο(ι)στοβῶκοι, *Castabocae)*, Κορυοληνοι, Κρόβυζοι (Crobyzi), Δᾶκοι (Δάκες, *Daci, Dacisci*, Δᾶοι, etc.), Δάρδανοι, Διμήνσιοι *(Dimenses)*, Γέται *(Getae)*, *Iassii*, *Moesi* (Μοισοί, Μυσοί, *Mysi*), Ὀβουλήνσιοι, Οἰτήνσιοι, *Perburidavenses*, *Petoporiani*, Πευκινοί, Πιαρήνσιοι, Πιενγῖται, *Piretenses*, Πικήνσιοι, *(Picenses)*, Πιέφιγοι, Ποτουλατήνσιοι, Πρεδαυήνσιοι, Ῥατακήνσιοι, *Saboces* (Σαβῶκοι), Σαλδήνσιοι *Scaugdae*, Σήνσιοι, Τέριζοι (Τερέτιζοι), *Timachi (Timacenses)*, Τριβαλλοί *(Triballi)*, *Trullenses*, Τυραγέται (*Tyragetae*).

4.1. Du côté thrace proprement dit on connaît près de 150 noms de tribus et ethnicons [12]. Or, c'est justement de ce côté-ci que l'on trouve le nombre le plus réduit de correspondances : d. *B(i)essi:* thr. Βεσσοί, Βησσοί, *Bessi*, Βεσσοπαρηνοί ; d. *Carpi:* thr. Κορπῖλοι ; d. *Piarensioi:* thr. *Pieres.* Ce fait nous paraît singulièrement significatif, car les noms de tribu sont très archaïques et très caractéristiques.

4.2. Du côté illyrien, au contraire, on trouve bon nombre de correspondances significatives : més. *Abretteni:* ill. *Abroi;* d. *Albocensi:* ill. *Albanoi* et des toponymes de la même racine ; d. *Apuli:* les *Apuli* italiotes, d'origine probablement illyrienne ; d. Ἀρσιῆται : ill. *Araxai;* d. *Iassii:* ill. *Iasi;* més. *Moesi:* ill. *Maezei;* d. *Piarensioi:* ill. *Piraei (Pyrisaioi);* més. *Picenses* (M.S.), *Peucinoi* (M.I.) : ill. (et ital.) *Peucetii, Picentinum.*

5. Les théonymes sont tout aussi caractéristiques pour marquer la différence avec la Thrace et même entre la Dacie et les deux Mésies. On connaît plus de 150 théonymes thraces, dont les plus importants sont ceux des grandes divinités considérées panthraces : *Zalmoxis, (Ge)beleizis, Zbeltiurdos, Sabazios, Bendis, Semele, Heros, Asclepios.* La plupart des théonymes attestés ne sont que des épithètes de ces grandes divinités.

5.1. Aucun des noms de ces divinités n'est attesté en Dacie, sauf celui de *Zalmoxis*, dans une source tardive (Iordanes, *Getica* 39). On trouve un Jupiter *Cernenus* (IDR I, 193 = CIL III p. 925), mais il s'agit d'une épithète d'origine orientale [13]. Quant à Κιμιστηνός d'Abrud, il est clairement originaire de Bithynie [14].

5.2. C'est aux Gètes que les plus anciens témoignages (Mnaseas, Hellanikos, Hérodote, Diodore, Strabon) attribuent la plus importante divinité thrace — Ζάλμοξις (Σάλμοξις, Ζάμολξις, *Zalmoxis*), dont le nom ne se rencontre sur aucune inscription, ce qui va de pair avec le manque de représentations figurées de cette divinité.

5.2.1. En Mésie Inférieure la divinité la plus frequemment attestée est *Heros*, le cavalier thrace, originaire du royaume odryse [15], dont les images (mais pas le nom !) se retrouvent en Dacie aussi. Malgré la présence de son image en Scythie Mineure, il ne connaît dans cette région que peu d'épithètes : Δωσαηνός (à Arsa) et Μανιμαζος, Μανιβαζος (à Tomis ; fréquent à Odessos).

[12] Une bonne partie de ces noms chez Russu, *Spr. Thr.-D.*, 27.

[13] I. I. Russu, Dacia, II, 1958, p. 524

[14] Detschew, *Thr. Spr.* 246.

[15] Voir R. Vulpe, Dacia VII, 1964, p. 339 – 340.

5.2.2. Les épithètes de Heros en Mésie Inférieure proprement dite sont, par contre, assez nombreuses : Βασκιδιθιας, Βετεσπιος (Ουετεσπιος, Οὐτασπιος), Βορκηιθιας, *Ebistithias*, Ειτιοσαρος, Ithiostla, Καραβασμος (Καραβαζμος, Καραβασβος), Καρδιβρηνος, Μανιμαζος, Μυρσινης, Παλαδεινηνος, Περκος, Πυρμηρουλας, Στουρουλεος, *Saregethies*, Ωρδιανος.

5.2.3. En Mésie Inférieure on trouve aussi des épithètes thraces pour les divinités suivantes : Sabazios—Dionysos Ἀρσιληνος ; Zeus Διμερανος, Ὀκ(κ)ονηνος, *Tamitenus ;* Hera Ἀρτακηνη ; Bendis-Diana *Germetitha*, *Plestrensis ;* Apollon Αυλαρκηνος, *Cendrissenus ;* Cybele Σκελεντηνη etc.

5.2.4. D'autres épithètes appartiennent à des divinités moins connues : le « grand dieu » Δαρζαλας (Δερζελας, Δερζαλατης), et sa fête, Δαρζαλεια, *Magutis*, etc.

5.3. En Mésie Supérieure on a trouvé les noms des déités suivantes : Bendis-Artemis Σαλδηνη et Σαλδοβυσσηνη, Apollon *Cendrissenus*, Asklepios Σαλδηνος, Σαλδοβυσσηνος et Σαλδοκεληνος, un Deus *Andinus* et a.

5.3.1. Toujours en Mésie Supérieure on a aussi quelques épithètes de Heros : Atonipal (Tatonipal ?), Ἐπιπιος, Κυραικνης, Πυρμηρουλας, Σαλδοβουσηνος (Σαλδοουσηνος), Σαλτοβυσηνος, Σαλδοκεληνος.

5.4. Beaucoup de ces théonymes trouvent leurs correspondances parmi les 150 théonymes de la Thrace proprement dite, d'où ils sont parfois originaires (quelquefois même de l'Asie Mineure) : *Artakene*, *Aularkenos*, *Kendreisos*, *Kimistenos*, *Pyrumcrulas*, *Perkos*, *Skelentene*, etc. Une bonne partie de ces théonymes est d'ailleurs d'origine orientale.

5.5. L'attestation d'un seul théonyme autochtone en Dacie *(Zalmoxis)* et au pays des Gètes (car les deux épithètes de Heros en Scythie Mineure sont importées du sud), par opposition à la grande quantité de divinités et surtout de théonymes en Thrace est un fait qu'il faut bien prendre en considération quand on discute pour ou contre le monothéisme des Daco-Gètes.

6. Les anthroponymes sont beaucoup plus difficiles à répartir géographiquement ou bien d'après leur origine [16]. Le critère géographique de la répartition des anthroponymes (d'après la place où l'inscription a été trouvée), n'est pas aussi sûr que dans le cas des toponymes, car les noms circulent d'une région à l'autre avec les gens qui les portent (voir, par exemple, la grande quantité de noms orientaux en Dacie). On peut seulement constater quels sont les anthroponymes les plus caractéristiques pour chaque région, même s'ils n'en sont pas originaires.

6.1. On connaît à présent près de 1100 anthroponymes thraces proprement dits [17], tandis que pour la Dacie on a ± 90, pour la Mésie Inférieure 195 et plus d'une cinquantaine pour la Mésie Supérieure.

6.2. En Dacie sont attestés les noms de personnes suivants : *Amadochus*, *Aptasa*, *Aulenus*(?), *Aulucentus*, *Aulusanus*, *Babus*, *Balius*, *Bessa*, Βίκιλις, *Bit(h)us*, *Blasa*, *Brasus*, *Bricena*, Βρωλυθρισβεις (?), Βυρεβίστας (Βυραβιστας, Βοιρεβίστας, *Burobostes*, *Burvista)*, *Butes (Butus)*, *Comosicus*, Κοσων, *Costas*(?), *Cotiso*, *Dacianus*, *Daciscus*, *Dacus*, Δαδα *(Dades)*, Δάπυξ, Δεκαίνεος, *(Dicineus)*, Δεκέβαλος *(Decebalus*, *Decibalus)*, *Degis* (Διῆγις), *Denzus*, *Diales*,

[16] I. I. Russu a groupé la plupart des noms daces de personnes dans *Onomasticon Daciae*, AISC, IV(1941—1943), 186—233 et V (1944—1948), 286—289. V. aussi F. Papazoglou, *L'onomastique dardanienne*, Recueil des travaux de la Faculté de Philosophie, Belgrade, VIII, 1, 1964, 54—65, et A. Mocsy, *Vorarbeiten zu einem Onomasticon von Moesia Superior*, Godišnjak, Centar za Balkanološka Ispitivanja, kn. VI, Sarajevo. 1970 (1971), 139—177. Pour le classement géographique et historique des noms thraces, voir K. Vlahov, St. Balc., V, 1971, 193—197 et Thracia I, 1972, 249—261.

[17] Russu, *Spr. Thr.-D.*, p. 181 donne pour tous les idiomes 1185 anthroponymes, tandis que Vlahov parle de « rund 1200 » (Thracia, I, 1972, p. 251). Voir notre tableau final, § 9.

Dida, *Diuppancus*, Δικόμης, *Disius*, *Ditucentus*, *Dizo*, *Dolens*, *Dorses*, *Drebias*, *Drilgisa*, Δρυησις (?), *Duda*, *Dula*, Δούρας, *Eptacentus*, *Esbenus*, *Godes*, *Heptapor(is?)*, *Is(i)us*, *Melgidianus*, *Mocazia*, *Mucapa*, *Mucapor(is?)*, *Mucapuis*, *Mucasenus*, *Mucatra*, *Mucatralis*, *Muciale* f., *Mucianus*(?), *Natoporus*, *Oroles*, *Piactu* f., *Pieporus*, *Pirus(i)us*, *Prisosta*, *Rescuturme*, f., *Rubobostes*(?), Ῥωλης, *Sarnus*, *Sassa* f., *Scorilo*, *Sisus*, *Soia*, *Sola*, *Suaemedus*, *Surus*, *Sterissa*, *Stibus*(?) *Tarasus*, Τάρβος(?), *Tarsa* (Ταρσε f.), *Tato*, *Tetula*, *Tiatus*, *Tutius*, *Traibithus*, *Tsinta* (*Tzinta*, *Tzinto*), *Tzolotus*, *Ziais* f., *Zurozis*.

6.2.1. Parmi ces noms, presque la moitié se retrouvent en Thrace : d. *Amadochus* : thr. *Amadokos*, Αμάτοκος ; d. *Aulenus*(?), *Aulucentus*, *Aulusanus* : thr. *Aulenis*, *Aulena*, *Aulukenthos*, *Aulucentius*, *Aulusanus*, *Auluzanus* etc. ; d. *Babus* : thr. *Babas* ; d. *Balius* : thr. *Balas*, *Bales* ; d. *Bit(h)us* : thr. *B(e)ithus*, *Beithas*, *Bithys* etc. ; d. *Blasa* : thr. *Blasas* ; d. *Brasus* : thr. *Brases*, *Brassis*, *Brasos* ; d. *Butus*, *Butes* : thr. *Butes*, *Butas* ; d. *Cotiso* : thr. *Kot(t)is*, *Kotos*, *Cot(t)us* etc. ; d. *Dades* m., *Dada* f. : thr. *Dada(s)*, *Dades* ; d. *D(i)egis* : thr. *Deigepis*, *Diegylis* ; d. *Dida* : thr. *D(e)idas* ; d. *Dizo* : thr. *Diz(z)o*, *Diso* ; d. *Dolens* : thr. *Doles*, *Dolas* ; d. *Ditu(-centus)* : thr. *Ditu(-paibis*, *-bistos)*, *Ditas* ; d. *Duda* : thr. *Dydes* ; d. *Dula* : thr. *Dules*, *Dulas* ; d. *Duras* : thr. *Durazenis*, *Durazis* ; d. *Drilgisa* : thr. *Drilgis(s)a* ; d. *Eptacentus*, *Eptala*, *Heptaporis* : thr. *Epta(i)kenthos*, *Eptacentus*, *Epiela*, *Eptaporis*, *Epteporis* ; d. *Esbenus* : thr. *(H)esbenus*, *Hezbenus*, *Ezbenis* ; d. *Melgidianus* : thr. *Melgis* f. ; d. *Mocazia*, *Mucapa*, *Mucapor*, *Mucapuis*, *Mucasenus*, *Mucatra*, *Mucatrus*, *Mucatralis* : thr. *Mucapus*, *Mucapuis*, *Mucapor(is)*, *Mucasenes*, *Mucazanus*, *Mucatra*, *Mucatralis*, etc. ; d. *Nato(-porus)* : thr. *Natu(-spardus)* ; d. *Oroles* : thr. *Oloros* ; d. *Rescuturme* : thr. *Reskutorme* ; d. *Rundacio* : thr. *Ryndax* ; d. *Scorilo* : thr. *Scoris* ; d. *Soie* : thr. *Soia* ; d. *Sisua* : thr. *Sises* ; d. *Sola* : thr. *Sola* ; d. *Surus* : thr. *Sura(s)*, *Suro(s)* etc. ; d. *Tarbos* : thr. (bithyn.) *Terbos* ; d. *Tarsa* (*Tarse*) : thr. *T(h)arsa(s)*, *Tharsus* ; d. *Tato* : thr. *Tatas* (*Tatos* etc.) ; d. *Tzolotus* : thr. *Tzullos* ; d. *Tutius* : thr. *Tutius* ; d. *Traibithus* : thr. *Traidakos*, *Traicentus* ; d. *Zurozis* : thr. *Zurazeis*.

6.2.2. Du côté illyrien, on retrouve les correspondants suivants aux noms de personnes daces : d. *Babus* : ill. (dalm.) *Babos* ; d. *Balius* : ill. (messap.) *Bales*, etc. ; d. *Bitus* : ill. *Bituvas* ; d. *Blasa* : ill. *Blasas*, *Blassius* ; d. (?) *Ditucentus* : ill. *Ditius*, *Nome-ditus* ; d. *Diurpaneus* : ill. *Diurdanus* ; d. *Eptala* : ill. *Eptanes* ; d. *Lestorme* : ill. *Lastimeis* ; d. *Mocazia*, etc. : ill. *Mokon* ; d. *Prisosta* : ill. *Prosostus* ; d. *Sassa* : ill. *Sassaius* ; d. *Sola* : ill. (messap.) *Solahias* ; d. *Sterissa* : ill. (messap.) *Stares* ; d. *Traibithus* : ill. *Trai-zina* ; d. *Tutius* : ill.(?) *Tutor*, *Tutula* f. ; d. *Zurozis* : ill. *Zorada* f.

6.3. En Mésie Inférieure (la Scythie Mineure y comprise), on rencontre les anthroponymes suivants : Attia, f., Αβεζελμις, Αμα f., Αμασιακις, f., Απτεκενθος, Απω f., Αρειβαλος, Αθυς, Αυλοκενις, Αυλουκενθος, Αυλουπορις, *Aulusanus* (Αυλουζενις), Βασυλλος (?) *Bassus*, *Batsinis*, Βενδικος, Βισδης, *Bithys* (*Bitus*, etc.), *Bitimas*, Βλωστι f., Βοων f., *Brilo*, *Brinus*, Βουρθειθης, *Burtilinus*, *Burtinus*, Καριδαβα f., Καρελλος, Κετρεζερις, Cetriporis, Χαρναβών, Κιαττα, f. *Cinene* f., *Clagissa*, Κοθήλας (*Gudila*), *Cotys*, *Cotia*, Κουρης, Κουσιας, Κουθιας, Κουθιουρας, Κουτιλης, *Cutius*, *Dada* (Δαδας) et *Dada* f., *Dalenus*, Δαληπορις (Δαλεπορις), Δατειζεις, *Decibalus* (Δικεβαλος), *Degistion*, *Dentusucu* f., Δερναιος, *Derzenus*, *Derzizenus*, *Derzitralus*, *Derzus*, Διαρζιως, Διζαπορις, *Didalsus*, *Dierna* (Διερνης), Διμης, Δινδας, Δινεδινις, *Dines*, *Dinilanis*, *Dinocus*, *Disala*, Δισατραλις (Δυζατραλις), *Disdon* (*Dizdon*), *Dizzaca*, Διζαλας, Διζαπορις, Δολης (*Dolens*), *Dolus*, *Dorus*, Δωρουτελμις, Δορζας, Dotu(s?), Δωτιος, Dreibalos (Δρειβαλος), Δρειζουζερις (Δρινουζερις?) f., *Dula*, *Durisses*, *Dusia*, *Duspieris*, *Efriporis*, *Eftepir*, Εισατραλις, Ειτιζενης, Επταικενθος (*Eftacentus*), Επταπορις (*Eptiporis*), *Eptidius*(?), Επτεθισις, *Ersidius*, Γεννυλος, *Gerulo*, *Guros*, *Gurthithis*, Ιαδω, *Ithazis*, Λαπεπωρ, Μαδαγαυα, *Mama* (Μαμας), *Mamutzis*, Μαρος, Μηδα (*Medopa*), *Menis*, Μεντης, Μεστυπαιβης, Μικ(κ)ος (Μικκας), Μομηκη, *Mucapaibes*, Μουκαπορις (Mucapor), Μουκαζενις, Mucasius, Μουκατρα, Μουκατραλις (*Mucatralus*), *Mucatrio*, *Mucco*, Νάνα f., (Νανας m.), *Ninnita*, Νωστατ(η?) Οικωρσις, Παρις, Πειεσουσος, Piacches, Πιεπησσος, Πιεζεις, Πιστος, Ποσσεις, Ποσ(σ)ια f., Ποτεσοκουλα, Ποτους f., *Putina* f., Ῥήμαξος, *Rescentus*, *Reticentes*, Ῥοιμηταλκας (Ῥυμηταλκης), Ῥωλης, *Romaestas*, Σαικιθης, *Salas*, *Sappo*, Σαρκους, Σατραλις (?), Σκαρις, *Scerulo*, Σκελης, Σκοντις, *Scoris*, *Sedida*, *Seiciper*,

Seuto (Seutus), *Sippia*, *Sisinus*, *Spor*, *Sulu*, Σουρα *(Surus*, Συρα f., *Syras)*, Σουσανος, *Susas*, Ταρα, Ταταριων, Θειπη(ς?), *Tithas*, Τουτα, Τραλις, Tsinna, Tsiru, Τυρελσης, Ζαλμοδεγικος, Ζαινειλας, Ζειαλθης, Ζεινης, Ζεινωπορεις, Ζεισκωρις, Ζειτραλις, Ζηνις, Ζιαμετραλις, Ζιερις, Ζινα (Ζεινης, *Zines*), *Zinebtis*, Ζιπυς, Ζισυρας, *Ziftia*, Ζολτης, Ζορδησιοσος, *Zude*, Ζουθις, Ζουκηπιστος f., Ζουραζης, Ζουραξης, Zura, Ζουρης, Ζουροτελμις.

6.3.1. On retrouve des correspondants en Thrace proprement dite pour les noms suivants de la Mésie Inférieure : *Abezelmis :* thr. *Abrozelmes ; Athys*, *Attia :* thr. *Athys*, *At(t)ius*, *Attia ; Aptekenthos :* thr. *Eptecentus* etc. ; *Aulokenis*, *Aulukenthos :* thr. *Aulukenthos ; Auluporis :* thr. *Auluporis ; Auluzenis*, *Auluzenus*, *Auluzanus :* thr. *Auluzenes*, etc. ; *Bassus*, *Bassos :* thr. *Bassos*, *Bassus ; Brilo :* thr. *Br(e)ilos ; Brinus :* thr. *Brinursius ; Kerzetraus :* thr. *Karzas*, *Kerza*, etc. ; *Ketrezeris :* thr. *Ketrezeis ; Cetripor (is) :* thr. *Ketriporis*, etc. ; *Kiatta :* thr. *Kiasa*, *Kiasos ; Kothelas :* thr. *Kothies*, *Kothinas*, *Kothos*, etc. ; *Cotia :* thr. *Kot(t)is ; Kuthias*, *Kuthiuras :* thr. *Kuthein* f. ; *Kotys :* thr. *Kot(t)ys*, *Cottus ; Kutiles :* thr. *Kutilas ; Cutius :* thr. *Cutiula ; Dalenus :* thr. *Dalas*, *Daleis*, *Dalus ; Daleporis :* thr. *Daleporis ; Dateizeis :* thr. *Datys*, *Datysus ; Deizezes :* thr. *Dizas*, *Deizezenis ; Dentusucu :* thr. *Dentusykos ; Dizaporis :* thr. *Dizapor*, *Dizapolis ; Didalsus :* thr. *Doidalsos*, *Dydalsos ; Dizalas :* thr. *Dizala(s)*, *Disala*, etc. ; *Dindas :* thr. *Dindas*, *Dintas ; Disatralis*, *Dyzatralis :* thr. *Diszatralis*, *Diza(s)*, etc. ; *Dorzas :* thr. *Dorses*, *Dorsus ; Dromichaites* (nom gète) : thr. *Dromichaites*, *Dromachaetas ; Eftepir :* thr. *Eptepyris ; Eptatralis*, *Eptetralis :* thr. *Epta(i)tralis ; Ment(h)es :* thr. *Mentes*, *Mentis ; Mestypaibes :* thr. *Mestypaibes ; Meda* f. (gète) : thr. *Medeia*, *Medis ; Menis :* thr. *Menios*, *Menis ; Nostate :* thr. *Nusatita* m. ; *Paris :* thr. (gr.?) *Paris ; Rymetalkes :* thr. *R(h)oemetalces*, etc. ; *Saikithes :* thr. *Zaikedenthes*, *Zaecethures*, *Zaecepor ; Salas :* thr. *Sal(l)as ; Sarcus :* thr. *Sarkē ; Seuto :* thr. *Seut(h)es*, etc ; *Sippia :* thr. *Sipa*, *Sipia ; Sulu :* thr. *Sulos ; Spor :* thr. *Sporakes ; Tralis :* thr. *Tralis*, *-trales*, etc. ; *Zieris :* thr. *Zeres ; Zordesiosos :* thr. *Zordegon ; Zude* f., *Zuthi :* thr. *Zudius*.

6.3.2. Du côté illyrien, les anthroponymes de la Mésie Inférieure trouvent les correspondants suivants : *Dateizeis :* ill. *Dasius*, etc. ; *Derzus*, *Derzenus*, *Derzizenus :* ill. (messap.) *Derzinnes ; Dusia :* ill. *Dussona ; Eptepir*, *Eptaikenthos*, *Eptaporis*, *Eptatralis :* ill. *Eptanes ; Gennylos :* ill. (messap.) *Genolles ; Gurthitis :* ill. *Gorsila ; Meda :* ill. *Medella ; Nostate :* ill. *Nosetis ; Salas :* ill. (?) *Sallas ; Titthas :* ill. *Titus*, *T(e)itos ; Zurazes :* ill. *Zorada*.

6.4. Dans la Mésie Supérieure on connaît les suivants noms de personnes considérés d'origine « thrace » (dans le sens large du mot) : *Amatokos*, *Athys*, *Auluporis*, *Aulutralis*, *Auluzenis*, *Auluzon*, *Bazitenos*, *Beithykenthos*, *Bessus*, *Bithys* (*Bitus*), *Kaigeisos*, *Cardenthos*, *Cocaius*, *Kulios*, *Delus*, *Diernes*, *Dizas*, *Dizuzos*, *Diurpagissa*, *Dindius*, *Dinentilla*, *Dines*, *Dinicenus*, *Dolens*, *Drigissa*, *Dudis*, *Ebryzenis*, *Eptaikenthes*, *Ettela*, *Gole(i)s*, *Maro*, *Mestoes*, *Mestula*, *Mestylus*, *Mukas*, *Mukases*, *Mucatra*, *Mucatus*, *Muco*, *Nanea*, *Nata*, *Pitta*, *Posis*, *Rescuporis*, *Sco[rilo](?)*, *Seuthes*, *Sisia*, *Sita*, *Tarulos*, *Tara*, *Tarsa(s)*, *Teres*, *Tithi(-a)*, *Tzitzis*, *Zaca*, *Zeizeis*, *Zuraturmenis*.

6.4.1. Les anthroponymes de la Mésie Supérieure trouvent, eux aussi, des correspondants dans la Thrace proprement dite : *Amatokos :* thr. *Amadokos*, *Amatokos*, etc. ; *Athys :* thr. *At(t)ius*, *Attias*, *Athys*, etc. ; *Auluzenis*, *Auluzon :* thr. *Auluzenus*, *Auluzanus*, *Aulusanus*, etc. ; *Beithykenthos :* thr. *Beithukenthos*, *Bit(h)icent(h)us*, *Bitucentus ; Bithys*, *Bitus :* thr. *B(e)ithys*, *B(e)itus*, *Beithas*, etc. ; *Cocaius :* thr. *Coca*, *Kokkos*, *Kokkaros ; Kulios :* thr. *Kulios*, *Kul(i)a ; Delus :* thr. *Deltis* f ; *Diernes :* thr. *Dernos ; Dizas*, *Dizuzos :* thr. *D(e)izas Dizes*, etc. ; *Diurpagissa :* thr. *Diurdanus ; Dines*, *Dindius :* thr. *Dine(n)s*, *Dindiporis*, etc. ; *Ebryzenis :* thr. *Ebryzelmis*, etc. ; *Gole(i)s :* thr. *Golas*, *Goles ; Maro :* thr. *Maron ; Mestoes*, *Mestula*, *Mestylos :* thr. *Mestos*, *Mesteis*, etc. ; *Mucas*, *Mucases*, *Mucatra*, *Mucatus*, *Mucco :* thr. *Mucas*, *Mucasis*, *Mucatra*, etc. ; *Nata :* thr. *Natuspardo ; Rescuporis :* thr. *Rescuporis*, *Rascuporis*, etc. ; *Seuthes :* thr. *Seuthes*, etc. ; *Sita :* thr. *Sita(s)*, *Sittas*, etc. ; *Tarulos :* thr. *Tarulas*, *Tarul(l)os*, etc. ; *Tarsa :* thr. *Tarsa(s)*, *T(h)arsus ; Tzitzis :* thr. *Tzittas ; Zaca :* thr. *Zaika*, *Zeces* etc. ; *Zeizeis :* thr. *Zeizas*, etc. ; *Zuraturmenis :* thr. *Zures*, *Zurazeis*.

6.4.2. Il est le plus souvent difficile de séparer ce qui appartient en propre à la Mésie Supérieure des noms illyriens, chaque chercheur attribuant parfois le même nom à une autre région. Voici pourtant quelques correspondances : *Athys :* ill. *Atta, Atisus ; Beithys, Bitus :* ill. *Bituvas ; Bazitenos :* ill. (messap.) *Bazetas ; Dizas :* ill. (messap.) *Dezes ; Diurpagissa :* ill. (?) *Diurdanus ; Dindius :* ill. *Dindarius, Dindyla ; Dines :* ill. *Dina ; Mukas*, etc. : ill. *Mokon, Moicus ; Nata :* ill. *Nantia ; Sita :* ill. *S(e)ita ; Tzitzis :* ill. *Tizius*(?) ; *Zaca :* ill. *Zaca ; Zuraturmenis :* ill. *Zorada*, etc.

6.4.3. Les anthroponymes de la Mésie Supérieure sont, donc, d'un certain point de vue, non-caractéristiques. Territoire de confluence, où se rencontrent tant d'influences diverses, elle contient, comme suite de cet amalgame, le plus grand pourcentage d'éléments « communs », dont l'origine est souvent difficile à préciser et à séparer des éléments vraiment autochtones.

7. On connaît près de 70 g l o s e s « thraces » et 47 noms « daces » de plantes.

7.1. Comme on le sait, c'est un problème non encore résolu si ces noms « daces » de plantes proviennent de la Dacie proprement dite, ou bien des deux « Dacies » (Ripensis et Mediterranea), créées après l'abandon officiel de la Dacie nord-danubienne. D. Detschew a démontré d'ailleurs qu'une bonne partie de ces mots sont grecs ou latins [18].

7.2. Quant aux gloses thraces, il est impossible de fixer le territoire précis de leur provenance. Le fait qu'elles appartiennent à de différentes régions du vaste territoire que les Grecs appellaient « thrace » est clairement démontré par ce que l'on connaît quatre noms du « vison » en thrace (βόλινθος, βόνασος, μόναπος et ζόμβρος), ce qui est un peu de trop pour une seule langue.

7.3. Entre les gloses thraces et les noms de plantes daces on ne peut trouver presque aucune correspondance. Le mot besse *dinupula (nupyla ?)*, qui correspondrait au dace κινούβοιλα, en désignant la même plante *(Bryonia alba)*, est par trop incertain en ce qui concerne la forme pour servir comme base de discussion. Quant au thrace ζε(ι)λας (ζήλας, ζίλαι) „vin", la comparaison avec la finale dace -ζηλα (-zila, -διλα), qui signifierait « plante » est loin d'être sûre.

7.4. Pourtant, étant donné la grande différence du champ sémantique des gloses thraces et daces, leur non-concordance n'est pas significative.

8. Essayons maintenant de voir ce qu'il y a de p a n t h r a c e (c'est-à-dire faits attestés en Thrace, en Dacie et au moins dans l'une des deux Mésies) dans tout ce que nous venons de présenter.

8.1. Dans l' h y d r o n y m i e (v. § 1—1.8), absolument r i e n sur un total de 135 noms de rivières dans tous ces territoires.

8.2. Dans l' o r o n y m i e rien aussi (voir § 2—2.1), mais cette absence est moins significative, étant donné le nombre réduit d'oronymes connus dans ces régions (33).

8.3. Dans la t o p o n y m i e : d. *Bersobis :* m.s. *Berzana :* thr. *Bersamae ;* d. *Burticum :* m.s. *Burdomina, Burdopes :* thr. *Bortia, Burtizon, Burtudizos ;* d. *Dacidava :* m.i. *Dausdava :* thr. *Dakybize, Dakidize ;* d. *Carsidava :* m.i. *Carsium :* thr. *Carsaleon ;* d. *Gazana, Gaganae :* m.s. *Genzana :* thr. *Gazoros, Gazuros ;* d. *Germisara :* m.s. *Germatza :* thr. *Germania, Germae ;* d. *Malva :* m.s. *(Capo)malva, Malum ;* thr. *Maloea, Malianda ;* d. *Marcodava :* m.s., thr. *Markerota ;* d. *Petrodava, Patridava :* m.s. *Petrizen :* thr. *Petra(e) ;* d. *Potula :* m.s. *Putedis :* thr. *Potelese ;* d. *Resculum :* m.i. *Residina :* thr. *Rhesion ;* d. *Rhamidava :* m.s. *Remetodia,*

[18] D'après Detschew, *Thr. Spr.* 564, parmi ces noms de plantes il y a 13 qui sont grecs et 16 latins.

Remesiana : thr. *Rhamae ;* d., m.i. *Sacidava :* thr. *Sakos, Sakissos ;* d. *Singidava :* m.s. *Singidunum :* thr. *Siggos* (Σίγγος) ; d. *Tiriscon :* m.i. *Tirizis (Tiristis) :* thr. *Tiristasis ;* d. *Tyras :* m.i. *Turules :* thr. *Tyrida, Tyrissa, Tyristata, Tyrodiza.*

8.3.1. On a, donc, seulement 16 correspondances panthraces, sur un total de ± 894 toponymes. On peut en trouver un nombre au moins tout aussi grand entre n'importe quels territoires anciens de langue indo-européenne.

8.4. Pour les noms de t r i b u s, aucun nom panthrace (v. § 4). Le nom Θρᾷκες, *Thraci* lui-même est, sans doute, le nom d'une tribu voisine à la Grèce, que les Grecs ont répandu comme nom générique pour toutes les tribus du nord-est de la péninsule, mais qui n'a jamais été employé à propos d'eux-mêmes par les Thraces de toutes ces régions.

8.5. Aucun t h é o n y m e, sauf *Zalmoxis*, ne peut être attribué avec certitude à toutes les peuplades thraces. Quant à *Heros*, tellement répandu à une certaine époque, son origine locale (le royaume odryse) est bien claire (v. § 5.2.1.).

8.6. Pour les noms de personnes on peut considérer comme panthraces les suivants :

8.6.1. Anthroponymes qui se trouvent dans toutes les quatre régions : *Amadochus (Amatokos), Aulusanus, Bithys (Bitus), Brases (Brasus), Butes (Batus), Dole(n)s, Duda (Dudis), Dula, Epte(i)cent(h)us (Efteentus), Mucapor(is), Mucas(enus) (Mucazenis), Mucatra(lis), Eptaporis, Scoris (Scorylo), Surus.*

8.6.2. Anthroponymes attestés seulement dans trois régions (la Dacie et la Thrace obligatoirement y comprises) : *Dada(s), Nata (Nato-), Tarsa, Zurozis (Zurazes).*

8.6.3. Comme on le voit, les anthroponymes panthraces se réduisent à bien peu. En plus, la majorité de ces noms provient principalement d'une seule région, s'étant répandue ultérieurement dans les autres [19].

8.6.4. Très caractéristique est aussi le fait que les noms les plus typiques pour une région, avec le plus grand nombre d'attestations, ne se retrouvent pas généralement dans les autres régions. Il y a des noms fréquents, qui sont exclusivement sud-thraces, ou bien, au moins sud-danubiens [20] : *Seuthes* (plus de 150 attestations), *Teres* (132 attestations), *Cotys* (83), *Doles* (62 : un seul *Dolens*, en Dacie, peut-être latin), *Dizas* (50), *Spartacus* (35), *Z(e)ipa* (33), *Dines* (30), *Sadalas* (30), *Dules* (25, une seule fois *Dula* en Dacie), *Torcos* (25), *Pyrula* (20). Même *Bithus*, attesté 260 fois, ne connaît que 2—3 attestations en Dacie. Très caractéristiques de ce point de vue sont les plus de 40 dérivés de *Aulu-*, attestés approximativement 130 fois, nom spécifique pour le bassin moyen de l'Hébros et pour la côte thrace de la mer Noire, qui, d'après K. Vlahov, ne connaît en Dacie et en Mésie que « einzelne Belege » [21]. Il faut remarquer aussi que les noms typiques des rois odryses — *Teres, Seuthes, Cotys, Spartokos, Sadalas, Medokos, Ra(i)scuporis, Bithys, Roimetalcas,* — ne se retrouvent pas, ou presque, au Nord.

8.6.5. On fait la même constatation à propos des rois et princes daco-gètes, dont le nom n'apparaît jamais en Thrace proprement dite : *Burebista, Coson, Cotiso, Dapyx, Decaineos, Decebalus, Dikomes, Diurpaneus, Duras, Oroles* et *Roles* (par opposition au thrace *Oloros*), *Piacches, Pieporus, Rubobostes, Tautomedes,* etc.

8.6.6. En présence de constatations tellement significatives, et tenant compte aussi du rôle important des éléments du sud du Danube dans la conquête et la romanisation de la Dacie, le simple fait de retrouver bon nombre d'anthroponymes thraces en Dacie perd toute signification particulière pour caractériser la langue des Daces. C'est comme la présence de tant de noms hébraïques et grecs dans ces contrées après la christianisation des Balkans, qui ne dit rien sur la structure et la généalogie des langues de cette région.

[19] Voir K. Vlahov, St. Balc., V, 1971, 193—197.
[20] Pour le nombre d'attestations nous suivons Detschew, *Thr. Spr.*, ss.vv. et Russu, *Spr. Thr.-D.*, 182—183.
[21] *Op. cit.*, p. 194.

8.7. Très significative aussi est la structure des noms propres daces par rapport au thrace proprement dit.

8.7.1. Sur un total de ± 1200 anthroponymes dans toutes les régions thraces, on a 300 noms composés, donc 25 %. Tous les chercheurs ont relevé la grande différence sous cet aspect entre le thrace et l'illyrien, où, sur ± 1000 noms propres on a seulement quelques dizaines de noms composés [22].

8.7.2. Or, la position du dace en ce qui concerne les noms de personnes va de pair avec celle de l'illyrien. Des ± 90 anthroponymes attestés en Dacie, seulement quatre composés sont proprement daces : *Decebalus*, *Natoporus*, *Pieporus* et peut-être *Suaemedus*. Le reste, ce ne sont qu'anthroponymes panthraces *(Amadochus*, *Aulucentus*, *Epta(i)cent(h)us*, *Heptapor*, *Mocazia*, *Mucapa*, *Mucaporis*, *Mucapuis*, *Mucasenus*, *Mucatralis; Rescuturme* se retrouve à Batkun, région de Philippopolis (IGB III, 1, 1198), tandis que *Traibithus* est un Coelalète du Sud de l'Haemus. Même parmi ces noms composés il faut noter la présence de formes abrégées, comme *Mocazia*, *Mucapa* à côté des composés proprement dits.

8.7.3. La situation est un peu différente pour les noms de tribus daces, où, parmi les ±44 noms on a 8 composés : *Agathyrsi*, *Bu(te)ridavenses*, *Carpodacai*, *Ceiageisoi*, *Co(i)stoboci*, *Petoporiani*, *Predauensioi* et *Tyragetae*. Mais de ces noms, un est probablement iranien *(Agathyrsi)* et trois autres sont des ethnikons dérivés des noms de villes en *-dava (Buteridavenses* et *Predauensioi)* et en *-para (Petoporiani)*.

8.7.4. Il n'y a pas d'hydronymes daces composés, sauf *Naracustoma*, dont la deuxième partie est grecque. On en trouve pourtant en Mésie Inférieure : *Axi-upa*, *Saldo-cele*, *Saldouise(nus)*, *Sal-myris(?)*, *Zald-apa*. Ils manquent en Mésie Supérieure, et même en Thrace proprement dite, à l'exception de Κοντάδεσδος. Mais la composition n'est pas une caractéristique pour les hydronymes anciens en général.

8.7.5. Quant aux noms de localités, les types de composés sont ceux que M. Vl. Georgiev a déjà signalés [23] : les toponymes en *-dava*, *-sara* et *-upa*, spécifiques pour la Dacie et la Mésie, auxquels s'opposent les composés en *-bria*, *-diza*, *-para*, etc. de la Thrace. Il faut y ajouter les *-dina* en Mésie Inférieure et les *-ata(-eta)* en Mésie Supérieure *(Cametae*, *Egeta*, *Gerulata*, *Lederata*, *Taliata* et d. *Drobeta*, m.i. *Ereta)*. En plus, il y a quelques composés isolés comme *Arcobadara*, *Capomalva*, *Sarmizegetusa*, *Zurobara*, etc. La fréquence de ces composés est, d'après Vl. Georgiev (l.c.), la suivante : 45 composés en *-dava* (27 en Dacie, 8 en Mésie Inf., 7 en Mésie Sup.) ; 6(7) *-sara* (4 en Dacie, et en Mésie Inf.) ; 37 *-para* (8 en Mésie Sup., 1 en Mésie Inf., le reste en Thrace) ; 13 *-bria* (tous en Thrace) ; 11 *-diza* (1 en Mésie Inf., le reste en Thrace) ; 13 *-zura*, *-sura* (1 en Dacie, 1 en Mésie Inf., le reste en Thrace), etc. Les régions daco-mésienne et thrace sont, donc, très bien délimitées sous cet aspect.

9. Nos constatations peuvent être synthétisées dans le tableau suivant :

Catégories	Total	Thrace	Dacie			Més. Inf.			Més Sup.			Panthr
			Total	Communs avec		Total	Communs avec		Total	Communs avec		
				Thr.	Ill.		Thr.	Ill		Thr.	Ill.	
Hydronymes	136	78	33		5	13	1	5	12	1	1	0
Oronymes	33	28	3		1	2						0
Toponymes	901	574	90	19	16	103	18	27	134	16	19	16
Phylonymes	198	148	50	3	5			3			2	0
Théonymes	192	150	1(2)	1(2)		27	6		15	2		1(2)
Anthroponymes	1443	1100	90	39	16	195	51	11	58	27	13	19
Gloses	114	67	47	2								0
Total	3017	2145	314	64	43	340	76	46	219	46	35	36

[22] Voir I. I. Russu, *Illirii*, p. 121 et *Spr. Thr.-D.*, 181. D'après nous, le total des anthroponymes de tous les idiomes thraces remonte à ± 1400.

[23] Vl. Georgiev, VBE, 89—119,

De ce tableau résultent clairement quelques conclusions :

9.1. Les éléments panthraces représentent $\frac{36}{3007}$ des faits linguistiques attestés, donc ~1 % du total, ce qui prive ces concordances panthraces de toute valeur probante.

9.2. Les seuls domaines où l'on constate la présence de ces faits panthraces ce sont la toponymie et l'anthroponymie, mais leur proportion y est toujours négligeable $\left(\frac{16}{901}\right.$ toponymes, $\frac{19}{1\,443}$ anthroponymes$\left.\right)$.

9.3. En ce qui concerne les concordances bilatérales, les éléments du daco-mésien communs avec l'illyrien sont aussi importants que les concordances avec le thrace. Dans certains domaines (hydronymes, toponymes, oronymes, noms de tribus) ils sont même plus importants et significatifs par leur ancienneté spécifique. Le seul domaine où les correspondances avec le thrace sont plus nombreuses c'est l'anthroponymie, système toujours fluctuant et soumis aux influences des colonisateurs sud-danubiens. Une recherche chronologique sur ces correspondances serait très instructive de ce point de vue.

9.4. Si on regarde de plus près les correspondances thraco-daco-mésiennes, on constate qu'elles ont en mêmes temps des traits distinctifs très bien marqués d'un territoire à l'autre, tant pour la formation des mots, que pour la phonétique. Mais une recherche qualitative dépasserait le but de cet article.

9.5. Les concordances observées ne sont pas exclusivement thraco-daces, elles pourraient être étendues à d'autres régions linguistiques indo-européennes, ce qui diminue encore leur valeur probante pour la parenté des idiomes en question.

Abréviations

AA	— Archäologischer Anzeiger, Berlin.
ACMIT	— Anuarul Comisiunii monumentelor istorice, secţia pentru Transilvania, Cluj-Napoca.
ActaAntArch	— Acta Antiqua et Archaeologica, Szeged.
ActaArchHung	— Acta Archaeologica Academiae Scientiarum Hungaricae, Budapest.
ActaMN	— Acta Musei Napocensis, Cluj-Napoca.
AD	— Analele Dobrogei, Constanţa.
AIIN	— Anuarul Institutului de istorie naţională, Cluj-Napoca.
AISC	— Anuarul Institutului de studii clasice, Cluj-Napoca.
Almanah	— Almanahul Muzeului din Sf. Gheorghe, Sf. Gheorghe.
Aluta	— Aluta, Sf. Gheorghe.
Apulum	— Apulum. Acta Musei Apulensis, Alba Iulia.
AR	— Academia Română.
ArchAustriaca	— Archaeologia Austriaca, Wien.
ARBulSt	— Academia Română. Buletin Ştiinţific, Bucureşti.
ArchÉrt	— Archaeologiai Értesitö, Budapest.
ArchHung	— Archaeologia Hungarica, Budapest.
ArchRozhl	— Archeologicke Rozhledy, Praha.
ArheologijaSofia	— Arheologija, organ na arh. institut i muzej, Sofia.
ArheologijaKiev	— Arheologija Kiev, Institut Arheologii, Kiev.
ArhMold	— Arheologia Moldovei, Iaşi-Bucureşti.
ArhPam	— Arheologicni Pam'jatky URSR, Kiev.
ArhSbornikErm	— Arheologičeskij Sbornik, Gos. Ermitaz, Leningrad.
ARMSI	— Analele Academiei Române. Memoriile secţiunii istorice, Bucureşti.
ArtArh	— Arta şi Arheologia, Iaşi.
AŞUIaşi	— Analele ştiinţifice ale Universităţii „Al. I. Cuza" Iaşi.
AthMitt	— Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts. Athenische Abteilung, Stuttgart.
AUI	— Analele Universităţii Iaşi, Iaşi.
AVSL	— Archiv des Vereins für Siebenbürgische Landeskunde, Sibiu.
Banatica	— Banatica, Reşiţa.
BCH	— Bulletin de Correspondance Hellènique, Paris.
BCMI	— Buletinul Comisiunii monumentelor istorice, Bucureşti.
BeazleyARV	— J. D. Beazley, Attic Red Figure Vase Painters, Oxford.
BerRGK	— Bericht der Römisch-Germanischen Kommission, Frankfurt am Main.
BHR	— Bibliotheca Historica Romaniae, Bucureşti.
BMI	— Buletinul Monumentelor Istorice, Bucureşti.
BSA	— Annual of the British School at Athens.
BSH	— Bulletin de la Section Historique de l'Académie Roumaine, Bucureşti, 1912—1947.
BSNR	— Buletinul Societăţii Numismatice Române, Bucureşti.
BSPF	— Bulletin de la Société Préhistorique Française, Paris.
BUCluj	— Buletinul Universităţii, Cluj.
Carpica	— Carpica, Bacău.

CercetArhBuc = CAB	— Cercetări arheologice în București, București.
Cercetări istorice = CercIst	— Cercetări istorice. Muzeul național de istorie, Iași.
CNA	— Cronica numismatică și arheologică, București.
CRAI	— Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Paris.
Crisia	— Crisia, Oradea.
Cumidava	— Cumidava, Brașov.
DA	— Ch. Daremberg — Edmond Saglio, Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines.
Dacia	— Dacia. Revue d'archéologie et d'histoire ancienne, București, I—XII, 1924—1927; N.S.: I, 1957...
DID	— Din istoria Dobrogei, București.
DissPann	— Dissertationes Pannonicae, Budapest.
DolgCluj	— Dolgozatok — Travaux de la Section Numismatique et Archéologique du Musée National de Transylvanie, Cluj.
Drobeta	— Drobeta, Drobeta-Turnu Severin.
ED	— Ephemeris Dacoromana, Annuario della Scuola Romena, București-Roma.
ESA	— Eurasia Septentrionalis Antiqua, Helsinki.
ÉvkMiskolc	— A Herman Ottó Múzeum Évkönive, Miskolc.
ÉvkSzeged	— A Móra Ferenc Múzeum Évkönive, Szeged.
File de istorie	— File de istorie. Articole și comunicări, Bistrița.
FoliaArch	— Folia Archaeologica, Budapesta.
Germania	— Germania. Anzeiger der Römisch-Germanischen Kommission des Deutschen Archäologischen Instituts, Berlin.
GodišnikPlovdiv	— Godišnik na Narodnija Arheologičeski Muzej v Plovdiv.
Historica	— Historica, Craiova.
Hesperia	— Hesperia. Journal of the American School of Classical Studies at Athens.
IF	— Indo-Germanische Forschungen,
InvArch	— Inventaria Archaeologica, București.
IstRom	— Istoria României, București, I, 1960.
IzvestijaKisinev	— Izvestija Moldavskogo Filiala Akademii Nauk SSSR, Chișinău.
IzvestijaSofia	— Izvestija na Arheologičeskija Institut, Sofia.
IzvestijaVarna	— Izvestija na Narodnija Muzej, Varna.
JahrBLM	— Jahrbuch des Bukowiner Landesmuseums, Cernăuți.
JahresschriftHalle	— Jahresschrift für Mitteldeutsche Vorgeschichte, Halle.
JahrbRGZM	— Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz.
JDAI	— Jahrbuch des Deutschen Archäologischen Instituts.
JNG	— Jahrbuch für Numismatik und Geldgeschichte, München.
JÖAI	— Jahreshefte des Österreichischen Archäologischen Institutes, Wien.
JRS	— Journal of Roman Studies, London.
Klio	— Klio. Beiträge zur alten Geschichte, Leipzig.
KSMoskva	— Kratkie Soobščenija, Institut Arheologii, Moscova.
Marmatia	— Marmatia, Baia Mare.
Materiale	— Materiale și cercetări Arheologice, București.
MBBM	— Mitteilungen aus dem Baron Brukenthalischen Museum, Sibiu.
MDAPV	— Materiali i doslidžennja z arheologii Prikarpattja i Volini, Kiev.
MemAntiq	— Memoria Antiquitatis, Piatra Neamț.
MERF	— Mélange de l'école roumaine en France, Paris.
MGH	— Monumenta Germaniae Historica.
MIA	— Materiali i isledovanija po arheologii S.S.S.R., Moskva.
MIAKishinev	— Materiali i isledovanija po arheologii, Kishinev.

MKHD	— Mitteilungen der zentral Kommission für Kunst und historische Denkmale.
Muzeul Național	— Muzeul Național, București.
NEH	— Nouvelles Études d'Histoire, I—IV, București, 1955—1970.
NumKözl	— Numismatikai Közlönyek, Budapest.
PBF	— Prähistorische Bronzefunde.
Peuce	— Peuce, Tulcea.
PMMB	— Publicațiile muzeului municipiului București, I—II, 1934—1936.
Pontica	— Pontica. Muzeul de arheologie Constanța.
PZ	— Prähistorische Zeitschrift, Leipzig—Berlin.
RA	— Revue Archéologique, Paris.
RE	— Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft.*
Repertorium	— M. Roska, Erdély régészeti repertóriuma, I, Cluj, 1942.
Revista de istorie	— Studii. Revistă de istorie=Revista de istorie, București, 1974...
RH	— Revue Historique, Paris.
RHSEE	— Revue Historique du Sud-Est Européen, București.
RI	— Revista Istorică, București.
RL	— Revista de lingvistică, București.
RM	— Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts, Römische Abteilung, Heidelberg.
RRH	— Revue Roumaine d'Histoire, București.
RPAN	— Revista de preistorie și antichități naționale, București.
SA	— Sovetskaja Arheologija, Moskva.
Sargetia	— Sargetia. Buletinul Muzeului județean Hunedoara, Deva.
SbAkadWien	— Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften in Wien, Phil-Hist. Klasse, Wien.
SbornikBratislava	— Sbornik Slovenskeho Narodneho Muzea, Bratislava.
SCA	— Studii și cercetări antropologice, București.
SCGsG	— Studii și cercetări de geografie și geologie, București.
SCIV = SCIVA	— Studii și cercetări de istorie veche=Studii și cercetări de istorie veche și arheologie, București.
SCL	— Studii și cercetări de lingvistică, București.
SCN	— Studii și cercetări de numismatică, București.
SCȘIași	— Studii și cercetări științifice, Iași
SCȘMI	— Sesiunea de comunicări științifice a Muzeelor de istorie, decembrie 1964, vol. I și vol. II,București, 1971.
SE	— Supplementum Epigraphicum.
SlovArch	— Slovenská Archeologia, Nitra.
SRIR	— Studii și referate privind istoria României.
StCl	— Studii Clasice, București.
StComPitești	— Studii și comunicări, Pitești.
StComSatu Mare	— Studii și comunicări, Satu Mare.
StComSibiu	— Studii și comunicări, Muzeul Brukenthal, Sibiu.
StMatSuceava	— Studii și materiale, Suceava.
StMatTg Mureș	— Studii și materiale, Muzeul județean, Tîrgu Mureș.
Thracia III	— Thracia III. Primus Congressus Studiorum Thracicorum, Serdicae, 1974.
Valachica	— Valachica, Tîrgoviște.
VDI	— Vestnik Drevnej Istorii, Moskva.
WiadArch	— Wiadomosci Archeologiczne, Warszawa.
ZOAO	— Zapiski Odesskogo Arheologiceskogo Obscestva, Odessa.
Terra	— *Terra Nostra, culegere de materiale privind istoria agrară a României, 1973.*

IMPRIMÉ EN ROUMANIE

● *I. I. RUSSU*, **Elemente traco-getice în Imperiul Roman și Byzantium** (Eléments thraco-gètes dans l'Empire Romain et Byzantium), 1976, 182 p. + une carte.

● *POPESCU, EMILIAN*, **Inscripțiile grecești și latine din sec. IV—XIII** (Inscriptions grecques et latines des IV^e^ — XIII^e^ siècles). Collection «Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris», 1976, 439 p. + 42 pl.

● *PROTASE, D.*, **Un cimitir dacic din epoca romană la Soporul de Cîmpie** (Une tombe dace remontant à l'époque romaine, découverte à Soporul de Cîmpie), 1976, 108 p. + 23 pl.

● *VULPE, RADU*, **Studia thracologica,** 1976.